

# **L'Arbre-Monde**

**Powers, Richard**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**RICHARD  
POWERS  
L'ARBRE  
MONDE**

cherche  
**midi**

**DU MÊME AUTEUR**  
**EN « LOT 49 »**

*Trois fermiers s'en vont au bal*, 2004  
*Le temps où nous chantions*, 2006 ; 2013  
*La Chambre aux échos*, 2008  
*L'Ombre en fuite*, 2009  
*Générosité*, 2011  
*Gains*, 2012  
*Le Dilemme du prisonnier*, 2013  
*Orfeo*, 2015

RICHARD POWERS  
**L'ARBRE-MONDE**



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Serge Chauvin

cherche  
**midi**

Vous pouvez consulter notre catalogue général  
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :  
**www.cherche-midi.com**

**Directeurs de collection : Claro et Arnaud Hofmarcher**

**© Richard Powers, 2018**

Graphisme : R. Pépin – 2018  
Photo couverture : © Posnov - Getty images

**Titre original : *The Overstory***  
**Éditeur original : W. W. Norton & Company**

**© le cherche midi, 2018,**  
pour la traduction française  
30, place d'Italie  
75013 Paris

Mis en pages par Soft Office  
Dépôt légal : septembre 2018  
ISBN 978-2-7491-5884-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Pour Aida*

*Le plus grand plaisir que délivrent les champs et les bois, c'est la suggestion  
d'une relation occulte entre l'homme et le végétal. Je ne suis pas seul et  
ignoré. Ils me saluent, et je les salue en retour. L'agitation des branches  
sous l'orage est nouvelle pour moi, et ancienne. Elle me prend par surprise,  
et pourtant ne m'est pas inconnue. Son effet est celui d'une pensée plus  
haute  
ou d'une émotion plus noble qui me saisit quand  
je croyais penser juste ou bien agir.*

Ralph Waldo Emerson

*La Terre est peut-être vivante : non pas comme la voyaient les Anciens  
– une Déesse sensible, douée d'un dessein et de prescience – mais vivante  
comme un arbre. Un arbre qui existe en silence, sans jamais bouger  
sinon osciller au vent, et qui pourtant converse sans fin avec le soleil et le  
sol. Qui utilise lumière, eau et minéraux pour pousser et changer. Mais de  
façon si imperceptible que pour moi le vieux chêne sur la pelouse  
est le même que quand j'étais enfant.*

James Lovelock

*L'arbre... il te regarde. Tu regardes l'arbre, il t'écoute.  
Il a pas de doigts, il peut pas parler. Mais cette feuille...  
elle pompe, pousse, pousse dans la nuit.  
Quand tu dors tu rêves quelque chose.  
L'arbre et l'herbe, pareils.*

Bill Neidjie



# Racines

**A**u début il n'y avait rien. Et puis il y eut tout.

Alors, dans un parc dominant une ville occidentale, après le crépuscule, l'air déverse une pluie de messages.

Une femme est assise par terre, adossée à un pin. L'écorce appuie contre son dos, aussi dure que la vie. Les aiguilles parfument l'air, et une force bourdonne dans le cœur du bois. Ses oreilles s'accordent aux fréquences les plus basses. L'arbre dit des choses, en mots d'avant les mots.

Il dit : Le soleil et l'eau sont des questions qui méritent sans fin des réponses.

Il dit : Une bonne réponse doit être réinventée bien des fois, à partir de rien.

Il dit : Chaque morceau de terre réclame une nouvelle façon de le saisir. Il y a plus de façons de se ramifier que n'en dessinera jamais un crayon de cèdre. Une chose peut voyager partout, rien qu'en restant immobile.

C'est exactement ce que fait la femme. Les signaux pleuvent autour d'elle comme des graines.

La parole ce soir court à travers les champs. Les courbes des aulnes évoquent des catastrophes anciennes. Les épines des pâles fleurs du châtaignier d'Amérique secouent leur pollen ; bientôt elles se mueront en fruits épineux. Les peupliers répètent les ragots du vent. Les plaqueminières et les noyers organisent leur corruption, et les sorbiers leurs grappes rouge sang. Les chênes vénérables agitent des prophéties du temps qu'il fera. Les centaines d'espèces d'aubépine rient du nom unique qu'on les force à partager. Les lauriers soutiennent que même la mort ne mérite pas qu'on en perde le sommeil.

Quelque chose dans le parfum de l'air ordonne à cette femme : Ferme les yeux et pense au saule. Les pleurs que tu verras seront inexacts. Imagine une épine d'acacia. Rien dans ta pensée ne sera assez pointu. Qu'est-ce qui plane juste au-dessus de toi ? Qu'est-ce qui flotte au-dessus de ta tête à cet instant – maintenant ?

Des arbres encore plus loin se joignent au chœur : Toutes tes façons de nous imaginer – mangroves ensorcelées sur pilotis, la bêche inversée d'un muscadier, les trompes d'éléphant du baja noueux, le missile érigé d'un sal – ne sont jamais qu'amputations. Ton espèce ne nous voit jamais en entier. Vous en manquez la moitié, au moins. Il y en a toujours autant sous terre qu'au-dessus.

C'est ça le problème avec les humains, à la racine de tout. La vie court à leurs côtés, inaperçue. Juste ici, juste à côté. Créant l'humus. Recyclant l'eau. Échangeant des nutriments. Façonnant le climat. Construisant l'atmosphère. Nourrissant, guérissant, abritant plus d'espèces vivantes que

*les humains ne sauraient en compter.*

*Un chœur de bois vivant chante aux oreilles de la femme : Si ton esprit  
était seulement un peu plus vert, nous te noierions de vérité.*

*Le pin auquel elle s'adosse dit : Écoute. Il faut que tu entendes ça.*

# Nicholas Hoel



**V**oici venu le temps des châtaignes.

Les gens lancent des cailloux sur les troncs géants. Les châtaignes tombent tout autour en grêle divine. Cela se produit en d'innombrables lieux ce dimanche, de la Géorgie au Maine. À Concord, Thoreau y participe. Il a l'impression de jeter des pierres sur une créature consciente, d'une conscience moins affûtée que la sienne, mais malgré tout du même sang. *Les vieux arbres sont nos parents, et les parents de nos parents, peut-être bien. Si l'on veut apprendre les secrets de la Nature, il faut se montrer plus humain...*

À Brooklyn, sur Prospect Hill, le nouvel arrivant, Jørgen Hoel, rit de l'averse que produisent ses frappes. Chaque fois que son caillou fait mouche, la nourriture se répand par pelletées. Les hommes se ruent comme des voleurs pour remplir casquettes, sacs et revers de pantalon de châtaignes délivrées de leurs bogues. Le voici, le festin de légende, la table ouverte de l'Amérique : encore une bénédiction, la manne d'un pays dont même les miettes viennent du banquet de Dieu.

Le Norvégien et ses amis des chantiers navals de Brooklyn mangent leur récolte grillée à de grands feux de camp dans une clairière des bois. Les fruits calcinés sont indiciblement réconfortants : sucrés et savoureux, riches comme une pomme de terre au miel, à la fois terrestres et mystérieux. Les bogues piquent les doigts, mais leur *Non* est plus une incitation taquine qu'un réel obstacle. Les châtaignes *veulent* échapper à leur protection épineuse. Chacune se porte volontaire pour être mangée, afin que d'autres puissent se répandre

dans les champs.

Ce soir-là, ivre de châtaignes grillées, Hoel demande la main de Vi Powys, une Irlandaise qui vit dans les baraquements en pin à deux rues de son immeuble, à la lisière du quartier finlandais. Personne dans un rayon de cinq mille kilomètres n'a le droit d'objecter. Ils se marient avant Noël. Dès février, ils sont américains. Au printemps, les châtaigniers fleurissent de nouveau, en longs chatons hirsutes agités par le vent comme l'écume blanche des eaux glauques de l'Hudson.

Avec la nationalité survient l'appétit d'un monde encore intouché. Le couple rassemble ses biens transportables et fait le voyage à travers les grandes étendues de pin blanc de l'Est, les forêts de bouleaux noirs de l'Ohio, les trouées de chênes du Middle West, jusqu'à la colonie située près de Fort Des Moines, dans l'État de l'Iowa fraîchement créé, où les autorités cèdent la terre cadastrée d'hier à quiconque voudra la cultiver. Leurs plus proches voisins sont à trois kilomètres. Ils labourent et plantent une vingtaine d'hectares la première année. Maïs, pommes de terre et haricots. Le travail est brutal, mais il leur appartient. C'est mieux que de construire des navires pour la marine, quel que soit le pays.

Puis vient l'hiver de la prairie. Le froid met à l'épreuve leur volonté de vivre. Les nuits dans la cabane infestée de fissures leur congèlent le sang. Chaque matin ils doivent briser la glace dans la bassine d'eau rien que pour pouvoir s'asperger le visage. Mais ils sont jeunes, libres, et fervents, seuls commanditaires de leur vie. L'hiver ne les tue pas. Pas encore. Le plus noir désespoir au plus profond d'eux-mêmes se durcit en diamant.

Lorsque vient le temps de replanter, Vi est enceinte. Hoel plaque l'oreille contre son ventre. Elle rit de le voir giflé d'émerveillement. « Qu'est-ce qu'il dit ? »

Il répond dans son anglais brut et martelé. « Donnez-moi à manger ! »

Au mois de mai, Hoel découvre six châtaignes fourrées dans la poche du sarrau qu'il portait le jour de sa demande en mariage. Il les enfonce dans la terre de l'Iowa occidental, sur la prairie sans arbres qui entoure la cabane. La ferme est à des centaines de kilomètres de l'habitat naturel des châtaignes, à des milliers de kilomètres des festins de Prospect Hill. Chaque mois, ces vertes forêts de l'Est se font plus floues dans la mémoire de Hoel.

Mais on est en Amérique, où les hommes et les arbres prennent les chemins les plus inattendus. Hoel plante, arrose et se dit : *Un jour, mes enfants secoueront les troncs et mangeront gratis.*

Leur premier-né meurt en bas âge, tué par une chose qui n'a pas encore de nom. Les microbes n'existent pas, pas encore. Dieu est

l'unique ravisseur d'enfants, arrachant même les âmes des défricheurs pour les mener d'un monde à l'autre, selon des calendriers mystérieux.

L'un des six châtaigniers ne parvient pas à germer. Mais Jørgen Hoel maintient en vie les jeunes plants survivants. La vie est un combat entre le Créateur et Sa création. Hoel devient expert à cette lutte. Préserver ses arbres est presque trivial, comparé aux autres guerres qu'il doit livrer chaque jour. À la fin de la première saison, ses champs foisonnent, et son meilleur plant fait plus de soixante centimètres.

En quatre ans, les Hoel ont trois enfants et un soupçon de châtaigneraie. Les menues branches se dressent toutes grêles, leurs tiges brunes striées de lenticelles. Les feuilles luxuriantes, festonnées, épineuses, en dents de scie, éclipsent les branches d'où elles bourgeonnent. Hormis ce bosquet naissant et quelques chênes à gros fruits éparpillés dans les basses terres, la ferme est une île perdue au milieu d'une mer herbeuse.

Même les arbrisseaux faméliques ont déjà leurs usages :

De la tisane des arbrisseaux pour les problèmes de cœur,  
les feuilles des jeunes pousses pour guérir plaies et  
douleurs,  
du bouillon d'écorce froide pour l'accouchée qui saigne,  
des galles chauffées pour rogner le nombril du bébé,  
des feuilles bouillies au sucre brun pour la toux,  
des emplâtres pour les brûlures, des feuilles pour garnir  
un matelas qui couine,  
un extrait pour le désespoir, quand l'angoisse est trop  
grande...

Les années se déroulent, grasses ou maigres. Et même si la moyenne tend vers le maigrelet, Jørgen détecte une progression. Chaque année de labour, il défriche plus de terre. Et la réserve de laboureurs tend à grossir. Vi y veille.

Les arbres s'épaississent comme des créatures enchantées. Le châtaignier est vif : *Le temps qu'un frêne fournisse une batte de base-ball, le châtaignier a fourni une armoire.* Penchez-vous pour scruter un arbuste et il vous crèvera l'œil. Les fissures de l'écorce spiralent comme des enseignes de barbier à mesure que les troncs se hissent et se torsadent. Dans le vent, les branches clignotent du vert sombre au plus pâle. Les globes de feuilles se déploient, cherchant toujours plus de soleil. Ils s'agitent dans l'août humide, comme la femme de Hoel secoue parfois encore sa chevelure jadis ambrée. Lorsque la guerre rattrape le pays naissant, les cinq troncs dépassent celui qui les a plantés.

L'hiver sans pitié de 62 tente d'emporter un autre bébé. Il se contente finalement d'un arbre. John, l'aîné des enfants, en détruit un autre l'été suivant. Jamais il n'a pensé qu'arracher la moitié des feuilles pour jouer aux dollars pouvait tuer l'arbre.

Hoel empoigne son fils par les cheveux. « Ça te plaît qu'on te fasse ça ? Hein ? » Il le fracasse du plat de la main. Vi doit faire rempart de son corps pour mettre fin à la raclée.

La conscription démarre en 63. Les jeunes célibataires sont les premiers à partir. Jørgen Hoel, qui a trente-trois ans, une femme, des enfants en bas âge et quelques centaines d'hectares, obtient un sursis. Jamais il n'aide à sauver l'Amérique. Il a un plus petit pays à protéger.

À Brooklyn, un poète-infirmier des nordistes mourants écrit : *Une feuille d'herbe vaut tout autant que la trajectoire des étoiles*. Jamais Jørgen ne lit ces mots. Les mots, il y voit une arnaque. Son maïs, ses haricots, ses courges : seules les choses qui poussent révèlent la pensée sans mots de Dieu.

Encore un printemps, et les trois arbres survivants éclatent en fleurs couleur de crème. Les fleurs ont une odeur âcre, fauve, aigre, comme de vieilles chaussures ou des sous-vêtements sales. Puis vient une poignée de douces châtaignes, de quoi remplir un dé à coudre. Et cette modeste récolte suffit à rappeler à l'homme et à son épouse épuisée cette manne qui les a réunis, un soir dans les bois à l'est de Brooklyn.

« Il va y en avoir des boisseaux », dit Jørgen. Son esprit confectionne déjà du pain, du café, des soupes, des gâteaux, des sauces – toutes ces friandises que, comme le savaient déjà les indigènes, cet arbre peut donner. « On peut vendre le surplus en ville.

– Des cadeaux de Noël pour les voisins », décrète plutôt Vi.

Mais ce sont les voisins qui vont sauver les Hoel de la famine, en cette année de violente sécheresse. Un nouveau châtaignier meurt de soif en une saison où même pour l'avenir on ne peut sacrifier la moindre goutte d'eau.

Les années passent. Les troncs bruns commencent à grisonner. La foudre d'un automne desséché, qui dans la prairie trouve si peu de hautes cibles dignes de ce nom, frappe l'un des deux derniers survivants. Le bois qui aurait pu être parfait pour tout, des berceaux aux cercueils, disparaît dans les flammes. Il n'en reste même pas de quoi faire un tabouret.

L'unique châtaignier restant continue de fleurir. Mais ses fleurs ne trouvent plus d'autres fleurs pour leur répondre. Pas de partenaire possible à des kilomètres à la ronde, et si le châtaignier est à la fois mâle et femelle, il ne peut se reproduire tout seul. Et pourtant cet arbre garde un secret niché dans le cylindre vivant sous son écorce. Ses cellules obéissent à une antique formule : *Ne bougez pas. Attendez*. Le survivant esseulé sait au fond de lui que même la loi de fer

d'Aujourd'hui peut être vaincue par la patience. Il y a du travail à faire. Un travail d'étoile, mais rivé à la terre. Comme l'écrit l'infirmier des nordistes mourants : *Reste calme et patient face à mille univers*. Calme et patient comme le bois.

La ferme survit au chaos de la volonté divine. Deux ans après la reddition d'Appomattox, entre les labours, les semis, le désherbage et les moissons, Jørgen parvient à achever la nouvelle maison. Les récoltes arrivent et sont expédiées. Les fils Hoel empruntent les sillons aux côtés de leur père, ce bœuf de labour. Les filles se dispersent, mariées dans des fermes voisines. Des villages bourgeonnent. La piste à côté de la ferme se transforme en vraie route.

Le benjamin des fils travaille aux impôts du comté de Polk. Le cadet devient banquier à Ames. L'aîné, John, reste à la ferme avec sa famille et l'exploite lorsque ses parents déclinent. Il se convertit à la vitesse, au progrès, aux machines. Il achète un tracteur à vapeur qui laboure et bat, moissonne et lie. Et qui halète en travaillant, comme une créature de l'enfer.

Pour le dernier châtaignier en vie, tout cela prend le temps d'une poignée de fissures, de trois centimètres d'anneaux en plus. L'arbre prend de l'ampleur. Son écorce s'élève en spirale comme la colonne Trajane. Ses feuilles dentelées continuent de transformer le soleil en tissu végétal. Il ne se contente pas de survivre ; il s'épanouit, en un globe de vigueur verdissant de santé.

Et au second juin du siècle nouveau, voici Jørgen, alité dans une chambre lambrissée de chêne, à l'étage de la maison qu'il a bâtie, une chambre qu'il ne peut plus quitter, dont la lucarne donne sur un poissonnement de feuilles qui nagent et brillent dans le ciel. Le tracteur de son fils vrombit et martèle dans les vingt hectares du nord, mais Jørgen Hoel prend ce bruit pour celui d'un orage. Les branches le pommellent. Il y a quelque chose dans ces feuilles vertes, dentelées et gourmandes, un rêve qu'il eut jadis, une vision d'abondance et d'épanouissement, qui fait retomber une manne en festin tout autour de sa tête.

Il s'interroge : Qu'est-ce qui fait ainsi se tordre et spiraler l'écorce, sur un arbre si droit et si large ? Serait-ce la rotation de la Terre ? S'agit-il d'attirer l'attention des hommes ? Sept cents ans plus tôt, en Sicile, un châtaignier de cent mètres d'envergure abrita d'une tempête une reine d'Espagne et ses cent chevaliers. Cet arbre survivra, de cent ans et plus, à l'homme qui n'en a jamais entendu parler.

« Tu te rappelles ? demande Jørgen à la femme qui lui tient la main. Prospect Hill ? Tout ce qu'on a mangé ce soir-là ! » Il désigne de la tête les branches feuillues, la terre au-delà. « Je t'avais donné ça. Mais toi tu m'as donné... tout ça ! Ce pays. Ma vie. Ma liberté. »



Mais la femme qui lui tient la main n'est pas sa femme. Vi est morte il y a cinq ans, d'une infection pulmonaire.

« Dors, lui dit sa petite-fille, qui lui lâche la main pour la placer délicatement sur sa poitrine usée. Si tu as besoin, on est tous en bas. »

John Hoel enterre son père sous le châtaignier qu'il avait planté. Une grille de fer forgé d'un mètre de haut entoure à présent les tombes dispersées. L'arbre répand son ombre avec la même générosité sur les vivants et sur les morts. Le tronc est trop épais pour que John l'étreigne. Et le plus bas jupon de branches survivantes s'élève hors de portée.

Le Châtaignier d'Hoel devient un point de repère, ce que les fermiers appellent un *arbre sentinelle*. C'est en fonction de lui que les familles s'orientent dans leurs promenades du dimanche. Les gens du coin l'indiquent pour guider les voyageurs, ce phare unique d'une mer gonflée de grain. La ferme prospère. Il y a du capital pour croître et multiplier. Son père disparu, ses frères dispersés, John Hoel est libre de traquer les plus récentes machines. Son hangar se remplit de faucheuses, de tarares, de lieuses. Il s'aventure jusqu'à Charles City pour y voir les premiers tracteurs à essence deux cylindres. Et lorsque le téléphone parvient jusqu'à lui, il s'abonne, même si ça coûte une fortune et que personne dans la famille ne voit à quoi ça pourrait bien servir.

Le fils de l'immigrant cède à la maladie du progrès bien avant qu'on ne découvre un remède efficace. Il s'achète un appareil photo, un Brownie Kodak n° 2. *Appuyez sur le bouton, nous ferons le reste*. Il doit envoyer la pellicule à Des Moines pour le développement et le tirage, ce qui coûte bientôt beaucoup plus que l'appareil à deux dollars. Il photographie sa femme arborant un calicot en tissu indienne et un sourire chiffonné, penchée sur l'essoreuse mécanique toute neuve. Il photographie ses enfants en train de piloter la moissonneuse-batteuse ou de monter des chevaux de trait ensellés en longeant la lisière des champs. Il photographie sa famille en grande tenue de Pâques, les femmes enserrées par un bonnet, les hommes garrottés par leur nœud papillon. Quand il ne reste plus rien à photographier de son mouchoir de poche de l'Iowa, John tourne son objectif vers le Châtaignier d'Hoel, son exact contemporain.

Quelques années plus tôt, il a offert à sa cadette pour son anniversaire un zoopraxiscope, même si au bout du compte elle s'en est lassée et qu'il a continué à y jouer tout seul. À présent, ces escadrilles d'oies aux ailes battantes et ces défilés d'étalons galopants, qui s'animent lorsque tourne le tambour de verre, stimulent son cerveau. Un projet grandiose lui vient à l'esprit, comme s'il l'avait inventé. Il décide, pour les années qui lui restent à vivre, de saisir

l'arbre pour voir à quoi il ressemble en accéléré, quand on adapte sa vitesse au désir humain.

Il construit un trépied dans son atelier. Puis il installe une meule de pierre brisée sur une éminence près de la maison. Et le premier jour du printemps 1903, John Hoel installe le Brownie n° 2 et prend un portrait en pied du châtaignier sentinelle dont les feuilles repoussent. Un mois plus tard jour pour jour, du même endroit et à la même heure, il en prend un autre. Chaque 21 du mois le voit sur l'éminence. Cela devient un rituel fervent, même sous la pluie, la neige, la canicule, une liturgie intime, celle de l'Église du Dieu végétal foisonnant. Sa femme le taquine sans pitié, tout comme ses enfants. « Il attend que l'arbre fasse quelque chose d'intéressant. »

Quand il assemble les douze clichés en noir et blanc de la première année et les fait défiler avec son pouce, ils ne justifient guère son entreprise. En un instant, l'arbre produit des feuilles à partir de rien. L'instant d'après, il offre toute une frondaison à la lumière épaissie. Le reste du temps, les branches se contentent de patienter. Mais les fermiers sont eux aussi patients et endurants, endurcis par la violence des saisons, et s'ils n'étaient pas contaminés par des rêves de fertilité, de pérennité, rares sont ceux qui persisteraient à labourer, un printemps après l'autre. John Hoel retourne à son poste le 21 mars 1904, comme si lui aussi disposait encore d'un ou deux siècles pour immortaliser ce que le temps cache à jamais en pleine lumière.

À deux mille kilomètres à l'est, dans la ville où la mère de John Hoel cousait des robes et où son père construisait des navires, la catastrophe frappe sans prévenir. Le tueur s'introduit dans le pays en provenance d'Asie, dans le bois de châtaigniers chinois destinés à des jardins d'agrément. Un arbre du parc zoologique du Bronx vire aux couleurs d'octobre dès juillet. Les feuilles se racornissent, brûlées d'une teinte cannelle. Des anneaux de taches orange se répandent sur l'écorce enflée. À la moindre pression, le bois cède.

En l'espace d'un an, des taches orange mouchettent les châtaigniers dans tout le Bronx, corps fructifiants d'un parasite qui a déjà tué son hôte. Chaque infection diffuse une horde de spores portée par la pluie et le vent. Les jardiniers municipaux se mobilisent pour organiser une contre-attaque. Ils coupent les branches infectées et les brûlent. Du haut de leurs charrettes, ils vaporisent sur les arbres un mélange de chaux et de sulfate de cuivre. Ils ne font que répandre les spores sur les haches qui servent à abattre les victimes. Un chercheur du jardin botanique de New York identifie le tueur : un champignon jusque-là inconnu. Il publie ses résultats et quitte la ville pour échapper à la canicule. À son retour quelques semaines plus tard, il n'y a plus un

châtaignier à sauver dans la ville.

La mort traverse à grands pas le Connecticut et le Massachusetts, parcourant des dizaines de kilomètres par an. Les arbres succombent par centaines de milliers. Tout un pays regarde pétrifié les inestimables châtaigniers de Nouvelle-Angleterre disparaître du paysage. L'arbre des tanneurs, des traverses de chemin de fer, des wagons, des poteaux télégraphiques, du bois de chauffage, des clôtures, des maisons, des granges, des bureaux d'ébéniste, des tables, des pianos, des cageots, de la pulpe de papier, de l'ombrage à volonté et de la nourriture à foison, l'arbre le plus récolté du pays est en voie d'extinction.

La Pennsylvanie tente d'établir à travers son territoire un pare-feu large de centaines de kilomètres. En Virginie, sur la bordure nord des châtaigneraies les plus riches du pays, certains réclament un réveil religieux pour expier le péché à l'origine de ce fléau. L'arbre idéal de l'Amérique, le pilier de toute une économie rurale, le séquoia de l'Est, souple et durable, aux trente usages industriels – un arbre sur quatre d'une forêt qui s'étend sur cent millions d'hectares du Maine au golfe du Mexique – est condamné à mort.

La nouvelle du fléau n'atteint pas l'ouest de l'Iowa. John Hoel retourne à son poste le 21 de chaque mois, qu'il pleuve ou qu'il vente. Le Châtaignier d'Hoel continue de dresser sa frondaison comme une marque de niveau. *Il veut quelque chose*, se dit le fermier, dans une unique incursion philosophique. *Il a un projet*.

À la veille de son cinquante-sixième anniversaire, John se réveille à deux heures du matin et tâte le lit comme s'il cherchait quelque chose. Sa femme lui demande ce qui ne va pas. Les dents serrées, il répond : « Ça va passer. » Huit minutes plus tard, il est mort.

La ferme échoit à ses deux premiers fils. L'aîné, Carl, veut supprimer les pertes sèches du rituel photographique. Frank, le cadet, se doit de racheter une décennie d'obscurité paternelle en poursuivant la tâche aussi obstinément que l'arbre étend sa frondaison. Avec plus de cent clichés, le film muet le plus vieux, le plus court, le plus lent et le plus ambitieux jamais tourné en Iowa commence à révéler le dessein de l'arbre. En faisant défiler les images, on voit le sujet s'étirer et chercher à tâtons quelque chose dans le ciel. Un partenaire, peut-être. Plus de lumière. La revanche d'un châtaignier.

Quand enfin l'Amérique se joint à la conflagration mondiale, Frank Hoel est envoyé en France avec le deuxième régiment de cavalerie. Il fait promettre à Frank junior, son fils de neuf ans, de continuer à prendre les photos jusqu'à son retour. C'est une année de promesses à long terme. Si le garçon manque d'imagination, il la compense par

l'obéissance.

La pure bêtise du destin n'arrache Frank senior au chaudron de Saint-Mihiel que pour le liquéfier sous un obus de mortier dans l'Argonne, près de Montfaucon. De lui, il ne reste plus rien à mettre dans une boîte en sapin et à enterrer. La famille rassemble en une capsule témoin ses casquettes, ses pipes et ses montres qu'elle enfouit dans la sépulture de famille, sous l'arbre qu'il a photographié chaque mois pendant trop peu de temps.

Si Dieu avait un Kodak, Il tournerait peut-être, image par image, un autre court-métrage : le fléau suspendu un moment avant de s'abattre au bas des Appalaches, au cœur du pays des châtaignes. Les châtaigniers du Nord étaient majestueux. Mais ceux du Sud sont des dieux. Ils forment des colonnades presque parfaites sur des kilomètres d'affilée. Dans les Carolines s'élèvent des troncs plus vieux que l'Amérique, de trois mètres de large et quarante de haut. Ils fleurissent par forêts entières en nuages de blanc ondulants. Des dizaines de communautés montagnardes se sont construites grâce à ce bois magnifique au grain bien lisse. Un seul arbre suffit à fournir jusqu'à quatorze mille planches. Les réserves de nourriture qui pleuvent à hauteur de mollet nourrissent des comtés entiers, et chaque année est une année record.

Et voilà que les dieux sont mourants, tous autant qu'ils sont. Toute la force de l'ingéniosité humaine ne peut contenir le désastre qui ravage le continent. Le fléau court le long des crêtes, abat pic sur pic. Quiconque dispose d'un panorama sur les montagnes du Sud peut voir les troncs se muer en squelettes gris blanc dans une grande vague concentrique. Les bûcherons sillonnent une douzaine d'États pour abattre tout ce que le champignon n'a pas encore atteint. L'Office des forêts encore naissant les y encourage. *Au moins, utilisez le bois avant qu'il soit pourri.* Et dans cette mission de sauvetage, les hommes tuent tout arbre qui pourrait renfermer le secret de la résistance.

Une fillette de cinq ans du Tennessee qui voit surgir les premières taches orange dans ses forêts magiques n'aura rien à montrer à ses futurs enfants hormis des photos. Jamais ils ne verront la pleine vêtue de l'arbre mûr, jamais ils ne connaîtront l'allure, le son, l'odeur de l'enfance de leur mère. Des millions de souches mortes bourgeonnent de naïfs qui s'accrochent, année après année, avant de mourir d'une infection qui, préservée dans ces surgeons têtus, ne s'éteindra jamais. Dès 1940, le champignon a vaincu, conquis les forêts les plus lointaines du sud de l'Illinois. Quatre milliards d'arbres de l'espèce indigène s'évanouissent dans le mythe. Hormis quelques poches de résistance secrète, les seuls châtaigniers restants sont ceux que des pionniers ont transplantés au loin, dans des États hors de portée des

spores vagabondes.

Frank Hoel junior tient la promesse faite à son père, même quand son père s'est effacé, réduit à des souvenirs flous, en noir et blanc surexposé. Chaque mois le jeune garçon place une nouvelle photo dans la boîte en baumier. Bientôt il est adolescent. Puis jeune homme. Il accomplit le rituel comme la famille Hoel et toute la parentèle persistent à célébrer la Saint-Olaf sans se rappeler ce que c'est.

Frank junior ne souffre pas d'imagination. Il ne s'entend même pas penser : *Il est fort possible que je haisse cet arbre. Il est fort possible que je l'aime plus que mon père.* Ces pensées ne veulent rien dire pour un homme sans désir propre, né dans l'ombre de cette chose qui l'enchaîne et voué à mourir sous son ombre. Il pense : *Ce truc n'a rien à faire ici. Il ne sert à rien, à moins de l'abattre.* Et puis il y a des mois où, dans le viseur, la frondaison apparaît à son œil stupéfait comme le modèle même d'une raison d'être.

En été, l'eau s'élève à travers le xylème et s'écoule par les millions de bouches minuscules du dessous des feuilles, quatre cents litres par jour surgis du feuillage léger qui s'évaporent dans l'air humide de l'Iowa. En automne, les feuilles jaunies emplissent Frank junior de nostalgie. En hiver, les branches nues cliquettent et bourdonnent au-dessus des congères, leurs bourgeons bruts au repos, presque sinistres dans leur attente. Mais chaque printemps, l'espace d'un instant, les chatons vert pâle et les fleurs couleur crème instillent des pensées dans la tête de Frank junior, des pensées qu'il n'est pas prêt à avoir.

Le troisième photographe Hoel continue de prendre des clichés, tout comme il continue à aller à l'église bien après avoir décrété que tout l'univers des croyants a été dupé par des contes de fées. Son absurde rituel photographique donne à sa vie un sens aveugle que même la ferme ne saurait lui fournir. C'est un exercice mensuel consistant à remarquer une chose qui n'en mérite pas tant, une créature constante et réticente comme la vie même.

La pile de photos atteint les cinq cents pendant la Deuxième Guerre mondiale. Un après-midi, Frank junior prend le temps de les feuilleter. Il a l'impression d'être toujours le garçon de neuf ans qui a fait à son père une promesse imprudente. Mais l'arbre, lui, image par image, a changé à en être méconnaissable.

Quand tous les arbres adultes ont disparu de l'habitat naturel du châtaignier, l'arbre d'Hoel devient une curiosité. Un dendrologue d'Iowa City fait le voyage et confirme la rumeur : un châtaignier a réchappé de l'holocauste. Un journaliste du *Register* écrit un article sur l'un des derniers arbres parfaits d'Amérique. *Plus de 1 200 bourgades à l'est du Mississippi doivent leur nom au châtaignier. Mais il faut aller jusque dans un comté rural de l'ouest de l'Iowa pour en*

*voir un en vrai*. Les gens ordinaires, qui voyagent de New York à San Francisco par la nouvelle autoroute qui creuse un canal le long de la ferme Hoel, ne voient qu'une fontaine d'ombre dans les étendues solitaires et planes de maïs et de soja.

Le froid brutal de février 1965 fait éclater le Brownie n° 2. Frank junior le remplace par un Instamatic. La pile devient plus épaisse que tous les livres qu'il a essayé de lire. Mais chaque photo de la liasse ne montre que cet arbre esseulé, congédiant d'un haussement d'épaules le vide écrasant que l'homme connaît si bien. La ferme est dans son dos chaque fois qu'il ouvre l'objectif. Les photos dissimulent tout : les années 20 qui n'ont rien d'années folles pour les Hoel. La Dépression qui leur coûte cent hectares et exile la moitié de la famille à Chicago. Les émissions de radio qui détournent deux de ses fils de l'agriculture. Le Hoel mort dans le Pacifique Sud et la culpabilité des deux survivants. Les John Deere et les Caterpillar qui défilent dans le hangar à tracteurs. La grange détruite par le feu une nuit, dans les hurlements des bêtes piégées. Les dizaines de joyeux mariages, baptêmes et diplômes. La demi-douzaine d'adultères. Les deux divorces assez tristes pour faire taire les rossignols. La campagne malheureuse d'un fils aux élections locales. Le procès entre cousins. Les trois grossesses imprévues. La longue guérilla des Hoel contre le pasteur local et la moitié de la paroisse luthérienne. Les effets de l'héroïne et des défoliants que les neveux rapportent du Vietnam. L'inceste étouffé, l'alcoolisme larvé, une fille qui fugue avec son prof d'anglais. Les cancers (sein, côlon, poumon), l'affection cardiaque, le poing d'un ouvrier dénudé jusqu'à l'os par une tarière, l'enfant d'un cousin mort en voiture un soir de fête de fin d'études. Les tonnes et les tonnes de pesticides baptisés Rage, Roundup ou Firestorm, les semences brevetées conçues pour produire des plantes stériles. Les noces d'or à Hawaï et leurs conséquences désastreuses. La dispersion des retraités en Arizona et au Texas. Les générations de rancœur, de courage, de stoïcisme, de générosité inattendue : tout ce qu'un être humain pourrait qualifier d'*histoire* se déroule dans le hors-champ des photos. À l'intérieur du cadre, sur des centaines de saisons cycliques, il n'y a que cet arbre en solo, son écorce fissurée qui s'élève en spirale vers l'orée de l'âge mûr, grandissant à la vitesse du bois.

L'extinction s'insinue sur la ferme Hoel, sur toutes les fermes familiales de l'ouest de l'Iowa. Les tracteurs deviennent trop monstrueux, les wagons de chemin de fer remplis d'engrais azoté trop chers, la concurrence trop vaste et trop efficace, les marges de bénéfice trop marginales, et le sol trop usé par la culture intensive répétée au nom du profit. Chaque année, un nouveau voisin est absorbé par les usines à monoculture, massives, managériales, implacablement productives. Comme les humains de partout face à la

catastrophe, Frank Hoel junior s'engage ébloui dans son destin. Il s'endette. Vend des hectares et des droits. Signe des contrats malavisés avec les grossistes en semence. L'année prochaine, il en est sûr : *l'année prochaine*, quelque chose surviendra pour les sauver, comme il en a toujours été.

Au total, Frank junior ajoute sept cent cinquante-cinq photos du géant solitaire aux cent soixante qu'avaient prises son père et son grand-père. Le vingt et unième jour du dernier avril de sa vie, comme il est cloué au lit, c'est son fils Eric qui vient de chez lui, à quarante minutes de voiture, jusqu'à la ferme pour s'installer sur l'éminence et prendre encore un cliché noir et blanc, au cadre rempli cette fois de branches exubérantes. Eric le montre au vieil homme. C'est plus simple que d'essayer de dire à son père qu'il l'aime.

Frank junior grimace, dans un goût d'amandes amères. « Écoute. J'ai fait une promesse et je l'ai tenue. Tu ne dois rien à personne. Laisse tomber ce truc. »

Autant ordonner au châtaignier géant de cesser de s'étendre.

\*\*\*

Trois quarts de siècle défilent en cinq secondes, dansant sous le pouce. Nicholas Hoel feuillette la pile de mille photos, scrutant le sens secret de ces décennies. À vingt-cinq ans, il est revenu quelques jours à la ferme où il a passé chaque Noël de sa vie. Il a de la chance d'être là, compte tenu des vols annulés. Des tempêtes de neige déferlent de l'ouest et immobilisent les avions dans tout le pays.

Il est venu en voiture avec ses parents pour tenir compagnie à sa grand-mère. Demain, d'autres membres de la famille arriveront, des quatre coins de l'État. En faisant défiler les photos, les souvenirs de la ferme lui reviennent : les vacances de son enfance, tout le clan rassemblé pour la dinde ou les cantiques, les drapeaux et les feux d'artifice du solstice d'été. Tout cela discrètement gravé en code dans cet arbre animé, les fêtes de famille saisonnières, les jours passés avec ses cousins en explorations et en ennui cerné par le maïs. En feuilletant les photos à l'envers, Nicholas sent les années se détacher comme du papier peint passé à la vapeur.

Et toujours les animaux. D'abord les chiens, surtout celui à trois pattes, presque fou d'affection chaque fois que la famille de Nick se garait dans la longue allée de gravier. Et puis le souffle chaud des chevaux, la raideur électrique des poils de vache hérissés. Les serpents sinuant parmi les tiges moissonnées. Un terrier de lapins débusqué par hasard près de la boîte aux lettres. Un mois de juillet, des chats à demi sauvages avaient émergé de sous le perron, dans une odeur de mystère et de lait tourné. Et le menu cadeau des souris mortes à la porte de service.

Ces cinq secondes de film ravivent des scènes primitives. Rôder

dans le hangar, avec ses machines, ses moteurs, ses outils cabalistiques. Traîner dans la cuisine envahie de Hoel, humer le lino moisi et craquelé tandis que des écureuils tambourinaient dans leurs nids cachés entre les tournisses des cloisons. Creuser une tranchée des heures durant avec deux cousins plus jeunes, à coups de pelle antique au manche en forme de poire, pour atteindre bientôt, Nick l'avait promis, le magma originel.

Assis à l'étage, au secrétaire cylindrique de son défunt grand-père, il examine un projet qui a survécu à quatre générations de ses concepteurs. De toute la cargaison entassée dans la ferme Hoel – les centaines de bocaux et de boules à neige, la caisse au grenier contenant les bulletins scolaires de son père, l'harmonium rescapé de l'église où son arrière-grand-père fut baptisé, les jouets anachroniques de son père et de ses oncles, les quilles de bowling en pin poli, et une incroyable ville miniature mue par des aimants sous les rues – cette pile de photos a toujours été l'unique trésor familial dont il ne pouvait se lasser. Chaque photo prise isolément ne montre que l'arbre qu'il a escaladé si souvent qu'il pouvait le faire les yeux fermés. Mais en les feuilletant, une colonne corinthienne de bois enfle sous son pouce, s'ébroue et se déploie. Trois quarts de siècle s'écoulent en moins de temps qu'une bénédiction. Un jour, à neuf ans, Nick avait si souvent feuilleté la pile que son grand-père, avec une bourrade, avait fini par planquer les photos sur l'étagère du haut de l'armoire naphthalinée. Sitôt les adultes réunis au rez-de-chaussée, Nick grimpait sur une chaise en toute sécurité pour compulser la pile.

Il lui revient de droit, cet emblème des Hoel. Aucune autre famille du comté n'avait un arbre comme l'arbre des Hoel. Et nulle autre famille de l'Iowa n'aurait pu rivaliser de pure bizarrerie avec ce projet photo transgénérationnel. Et pourtant, les adultes semblaient avoir juré de ne jamais dire quel en était le but. Ni ses grands-parents ni son père ne pouvaient lui expliquer la raison d'être de cet épais flip-book. Son grand-père disait : « J'ai promis à mon père qui avait promis au sien. » Mais le même homme, une autre fois : « Ça te fait voir les choses d'un autre œil, pas vrai ? » En effet.

C'est à la ferme que Nick se mit à dessiner. Rêves crayonnés de petit garçon : des fusées, des voitures extravagantes, des armées en masse, des villes imaginaires, chaque année plus grouillantes de détails baroques. Et puis des textures plus audacieuses, vues de ses propres yeux : la forêt de poils sur le dos d'une chenille, la carte météo troublée du grain du plancher. C'est à la ferme, grisé par le flip-book, que pour la première fois il dessina des branches. Allongé sur le dos un 4 Juillet, les yeux levés vers l'arbre déployé tandis que les autres jouaient à lancer vers une cible au sol des fers à cheval. Il y avait une géométrie dans cet embranchement constant, un équilibre dans la



diversité des longueurs et des épaisseurs qui excédaient ses pouvoirs de restitution artistique. En dessinant, il se demandait quel cerveau il lui faudrait pour distinguer chacune des centaines de feuilles lancéolées d'une branche donnée et les identifier aussi facilement que le visage de ses cousins.

Le film magique défile encore une fois, et en moins de temps qu'il n'en faut pour que le brocoli noir et blanc se retransforme en géant sondant le ciel, le garçon de neuf ans souffleté par son grand-père devient adolescent, tombe amoureux de Dieu, qu'il prie chaque nuit, sans grand succès, de l'empêcher de se masturber à la pensée de Shelly Harper, se détourne de Dieu et se convertit à la guitare, se fait coffrer pour un demi-joint d'herbe, est condamné à six mois stricts de maison de correction près de Cedar Rapids, et c'est là – en dessinant pendant des heures d'affilée tout ce qu'il aperçoit par les fenêtres grillagées du dortoir – qu'il comprend son besoin de consacrer sa vie à produire des choses étranges.

Il était certain que l'idée serait difficile à vendre. Les Hoel étaient des fermiers, des marchands de semence, des VRP en matériel agricole comme son père, des gens violemment pragmatiques ancrés dans la logique de la terre et poussés à travailler de longues journées implacables, année après année, sans jamais se demander pourquoi. Nick s'était préparé à une confrontation, sortie tout droit des romans de D. H. Lawrence qui l'avaient aidé à survivre au lycée. Il avait répété pendant des semaines, en s'étouffant sur l'absurdité de sa requête : *Papa, je voudrais vraiment faire le grand plongeon, quitter les bords d'une vie raisonnable, à tes frais, pour devenir un chômeur garanti.*

Il choisit une soirée du début du printemps. Son père, allongé sur un divan sous la véranda, comme presque tous les soirs, lisait une biographie du général MacArthur. Nicholas était installé dans la chaise longue à côté de lui. Des bouffées de douce brise traversaient la moustiquaire et le décoiffaient. « Papa ? Il faut vraiment que je fasse les Beaux-Arts. »

Son père leva les yeux de son livre, comme s'il contemplait les ruines de sa lignée. « Je m'attendais à un truc comme ça. » Et c'est ainsi que Nick partit, qu'on lui lâcha la bride pour le laisser atteindre Chicago et son Loop, avec toute liberté d'éprouver les défauts inhérents à son propre désir.

Aux Beaux-Arts de Chicago, il apprit bien des choses :

1. L'histoire de l'humanité était celle d'une faim de plus en plus désorientée.
2. L'art ne ressemblait à rien de ce qu'il imaginait.
3. Les gens créaient à peu près tout ce qui leur passait par la tête. Des portraits alambiqués sculptés sur la pointe de

crayons. Des crottes de chien recouvertes de polyuréthane. Des ouvrages de terre pareils à des pays miniatures.

4. Ça te fait voir les choses d'un autre œil, pas vrai ?

Ses condisciples riaient de ses dessins préparatoires et de ses peintures hyperréalistes en trompe-l'œil. Mais il persistait à en faire, saison après saison. Et en troisième année, il devint sulfureux. Et même sarcastiquement admiré.

Un soir d'hiver de sa dernière année, dans le placard à balais qu'il louait à Rogers Park, il fit un rêve. Une étudiante qu'il aimait lui demandait : *Qu'est-ce que tu veux vraiment faire, au fond ?* Il tournait ses mains nues vers le ciel en haussant les épaules. D'infimes puits de sang se formaient au centre de ses paumes. De ces puits émergèrent deux épines arborescentes. Il se débattit paniqué, reprit conscience. Il fallut une demi-heure pour que son cœur se calme, et qu'il comprenne enfin d'où venaient ces épines : des photos en noir et blanc, prises image par image, du châtaignier qu'avait planté son arrière-arrière-arrière-grand-père gitan-norvégien, cent vingt ans plus tôt, autodidacte inscrit à cette école d'art primitif qu'étaient les plaines occidentales de l'Iowa.

Nick, assis au secrétaire, feuilleta le livre une fois encore. L'an dernier, il a gagné le prix Stern de sculpture décerné par les Beaux-Arts. Cette année, il est magasinier pour une célèbre enseigne de Chicago qui n'en finit pas d'agoniser depuis un quart de siècle. Certes, il a obtenu un diplôme qui l'autorise à confectionner d'étranges artefacts susceptibles d'embarrasser ses amis et de mettre en rage des inconnus. Un garde-meubles de Oak Park regorge de costumes de carnaval en papier mâché pour des parades de rue, et de décors surréalistes pour un spectacle créé dans un petit théâtre près d'Andersonville, et qui a tenu trois représentations. Mais à vingt-cinq ans, le rejeton d'une longue lignée de fermiers veut croire que le meilleur de son œuvre reste à venir.

C'est l'avant-veille de Noël. Demain, les Hoel vont descendre en masse, et sa grand-mère est déjà au septième ciel. Elle vit pour ces jours où la vieille maison pleine de courants d'air se remplit de descendants. Il n'y a plus de ferme, juste une maison sur son îlot de terre. Tout le domaine des Hoel est loué à long terme à des entreprises agricoles dont la direction est basée à des centaines de kilomètres. C'est la fin de la terre d'Iowa, une fin rationalisée. Mais pendant quelques jours, l'espace de ces vacances, le lieu ne sera que naissances miraculeuses et sauveurs dans leur crèche, comme à tous les Noëls familiaux depuis cent vingt ans et plus.

Nick redescend. C'est le milieu de matinée, et sa grand-mère et ses

parents sont blottis à la table de la cuisine regorgeant de beignets aux noix de pécan, où les dominos usés se réduisent déjà à de petits chewing-gums. Dehors, le froid s'aggrave, passe le seuil du brutal. Pour contrer les vents polaires qui s'infiltrèrent par les murs de cèdre, Eric Hoel a remis en marche le vieux radiateur à propane. Un feu crépite dans la cheminée, il y a de quoi nourrir le régiment des Hoel, et une nouvelle télé grande comme le Wyoming diffuse un match de football qui n'intéresse personne.

Nicholas demande : « Des volontaires pour Omaha ? » Il y a une exposition de paysagistes américains au musée Joslyn, à une heure de voiture seulement. Quand il a lancé l'idée hier soir, les vieux semblaient intéressés. À présent ils détournent les yeux.

Sa mère sourit, gênée pour lui. « Je me sens un peu grippée, mon chéri. »

Son père ajoute : « On est bien là, Nick. » Sa grand-mère opine, un peu dans les vapes.

« C'est bon, fait Nicholas. Tant pis pour vous ! Je serai là pour le dîner. »

La neige balaie l'autoroute et continue de tomber. Mais il est du Middle West, et son père ne serait pas son père s'il n'avait pas équipé la voiture de pneus neige flambant neufs. L'expo des paysagistes est spectaculaire. Les tableaux de Sheeler suffisent à lui inspirer des accès de gratitude jalouse. Il s'attarde jusqu'à ce que le musée le mette dehors. Quand il sort, il fait noir et la neige lui monte jusqu'au-dessus des bottes.

Il parvient à rejoindre l'autoroute et se dirige vers l'est en roulant au pas. La route blanchie est effacée. Tous les conducteurs assez fous pour risquer le trajet s'accrochent aux feux arrière de ceux qui les précèdent, en une lente procession à travers le blanc. Le sillon que laboure Nick n'a qu'un rapport purement théorique avec la voie goudronnée qui se trouve en dessous. La bande rugueuse du bas-côté est tellement assourdie par la neige qu'il ne l'entend même pas.

Sous un viaduc, il heurte une plaque de verglas lisse. La voiture slalome. Il cède à la glissade freestyle, gouverne la voiture comme un cerf-volant jusqu'à ce qu'elle se redresse. Il allume puis éteint ses phares, sans pouvoir décider ce qui est le moins aveuglant dans le rideau de neige. Au bout d'une heure, il a parcouru moins de trente kilomètres.

Une scène se déploie dans le tunnel noir de neige comme des images infrarouges d'un documentaire policier. Un trente-cinq tonnes arrivant en sens inverse cisaille le terre-plein central et bascule comme une bête blessée sur l'autre voie à cent mètres devant Nick. D'un brusque coup de volant vers la droite, il esquivé l'épave et dérape vers la bande d'arrêt d'urgence. Le pneu arrière droit heurte la glissière de

sécurité. Le coin de son pare-chocs caresse la roue arrière du camion. Il s'arrête dans un zigzag et se met à trembler, si fort qu'il n'arrive plus à contrôler le volant. La voiture se niche sur une aire de repos grouillant de conducteurs naufragés.

Il y a un téléphone à pièces devant les toilettes. Il appelle à la maison, mais la communication ne passe pas. C'est l'avant-veille de Noël, et les lignes sont coupées dans tout l'État. Ses parents doivent être fous d'inquiétude. Mais la seule chose raisonnable à faire, c'est de se lover dans la voiture et de dormir quelques heures jusqu'à ce que ça s'apaise et que les chasse-neige nettoient la diarrhée divine.

Il reprend la route peu avant l'aube. La neige a pratiquement cessé, et des voitures roulent au pas dans les deux sens. Il regagne la maison à une allure d'escargot. La partie la plus pénible du trajet, c'est de gravir la montée au bout de la sortie d'autoroute. En haut de la rampe, il fait demi-tour et s'engage sur la route qui mène à la ferme. La voie est complètement enneigée. Le Châtaignier d'Hoel apparaît de très loin, couvert de blanc, seule flèche à l'horizon. Deux petites lumières brillent aux fenêtres de l'étage. Il se demande qui peut bien être debout si tôt. Quelqu'un a veillé toute la nuit pour attendre de ses nouvelles.

L'allée qui mène à la porte est un monceau de neige. Le vieux chasse-neige de son grand-père est toujours au hangar. À ce stade, son père aurait déjà dû dégager l'accès au moins deux fois. Nick lutte contre la neige, mais c'est peine perdue. Il abandonne la voiture à mi-chemin et termine à pied. En poussant la porte d'un grand coup, il se met à chanter : « Vive le vent d'hiver ! » mais il n'y a personne pour rire au rez-de-chaussée.

Plus tard, il se demandera s'il avait déjà compris, sitôt franchi le seuil. Mais non : il lui faut avancer jusqu'au pied de l'escalier où son père est gisant, la tête en bas, les bras tordus à des angles impossibles, en adorateur du sol. Nick pousse un cri et se précipite pour l'aider, mais il n'y a plus rien à faire. Il se redresse et monte les marches deux par deux. Mais désormais tout est limpide comme Noël, tout ce qu'il y a à savoir. À l'étage, les deux femmes recroquevillées dans leur chambre ne se réveillent pas – une grasse matinée de veille de Noël.

Un brouillard lui saisit les jambes et le torse. Il se noie dans la poix. Il dévale l'escalier : au rez-de-chaussée, le vieux radiateur à propane continue de bourdonner, diffusant du gaz qui s'élève et s'accumule invisible sous le plafond que le père de Nick vient tout juste d'emmitoufler d'une nouvelle couche d'isolant. Nick tâtonne jusqu'à la porte d'entrée, dégringole le perron et tombe dans la neige. Il se roule dans le blanc glacial, suffoquant, ravivé. Lorsqu'il lève les yeux, il est face aux branches de l'arbre sentinelle, solitaire, énorme, fractal, et nu contre les rafales, dressant ses branches basses et secouant son ample

globe. Toutes ses branchettes prodigues cliquettent au vent comme si cet instant aussi, si insignifiant, si éphémère, allait se graver dans ses anneaux pour qu'y prient les branches qui agitent leur sémaphore dans le plus bleu des ciels d'hiver du Middle West.

# Mimi Ma



**L**e jour de 1948 où Ma Sih Hsuin obtient son billet de troisième classe pour San Francisco, son père se met à lui parler en anglais. Un entraînement imposé, pour son bien. L'éloquence paternelle, très britannique, forme des cercles autour des approximations purement utilitaires de Sih Hsuin, l'ingénieur électricien. « Mon fils. Écoute-moi bien. Nous sommes condamnés. »

Ils sont installés dans le bureau, à l'étage de l'immeuble de Shanghai, moitié siège de l'entreprise commerciale, moitié manoir familial. L'animation de Nanjing Road bouillonne jusqu'à la fenêtre, et aucune condamnation ne semble planer. Mais bon, Ma Sih Hsuin n'a aucun sens politique, et sa vision est celle d'un homme qui a résolu trop d'équations à la lumière d'une bougie. Son père – historien d'art érudit, calligraphe émérite, patriarche doté d'une épouse principale et de deux épouses secondaires – ne peut s'empêcher de basculer dans la métaphore. Et la métaphore embarrasse Sih Hsuin.

« Cette famille a parcouru tellement de chemin. De la Perse à l'Athènes de la Chine, pourrait-on dire. »

Sih Hsuin acquiesce, même si jamais il ne dirait une chose pareille.

« Nous, musulmans Hui, nous avons pris tout ce que ce pays nous jetait et nous en avons fait une marchandise à revendre. Cet immeuble, notre villa de Hangzhou... Imagine tout ce à quoi nous avons survécu. La résilience des Ma ! »

Ma Shouying contemple dans le ciel d'août toutes les catastrophes auxquelles a survécu la compagnie de négoce Ma. L'exploitation

coloniale. La révolte des Taiping. La destruction par un typhon des plantations de soie familiales. La révolution de 1911 et le massacre de 27. Son visage se tourne vers le coin obscur de la pièce. Les fantômes sont partout, victimes d'abus que même le magnat philosophe qui a payé un pèlerin pour aller à La Mecque à sa place n'ose nommer à haute voix. Il plaque une paume sur le bureau où s'empilent des papiers. « Même les Japonais n'ont pas pu nous briser. »

L'Histoire donne à Sih Hsui une démangeaison, avec ses flux et reflux aléatoires. Dans quatre jours il part en Amérique, et ils ne sont qu'une poignée d'étudiants chinois à avoir obtenu un visa dans toute l'année 1948. Depuis des semaines, il étudie les cartes, relit les lettres d'acceptation, s'entraîne à prononcer tous ces noms insondables : *USS General Meigs, Superbus Greyhound, Carnegie Institute of Technology*. Depuis un an et demi, il va voir en matinée les films de Gable Clark et Astaire Fred, pour pratiquer sa nouvelle langue.

Il poursuit laborieusement en anglais, par orgueil. « Si tu veux, je reste ici.

– Moi, vouloir que tu *restes* ? Tu ne comprends vraiment pas de quoi je parle. »

Le regard du père est comme un poème :

*Pourquoi t'attardes-tu  
à ce carrefour de routes  
en te frottant les yeux ?  
Tu ne piges pas,  
pas vrai, mon garçon ?*

Shouying s'arrache à sa chaise et gagne la fenêtre. Il contemple Nanjing Road, une artère avide comme jamais de profiter de ce chaos qu'est l'avenir. « Tu es le salut de notre famille. Dans six mois, les communistes seront là. Et alors, nous tous... Mon fils, regarde les choses en face. Tu n'es pas taillé pour les affaires. Tu devrais passer ta vie en école d'ingénieur. Mais tes frères et sœurs ? Tes cousins, tes oncles et tantes ? Des négociants Hui bourrés d'argent. Nous ne tiendrons pas trois semaines quand la fin sera venue.

– Mais les Américains. Ils promettent. »

Ma Shouying regagne le bureau, s'approche de son fils et le prend par le menton. « Oh, mon fils. Mon fils si naïf, avec ses grillons apprivoisés, ses pigeons voyageurs et sa radio à ondes courtes. La Montagne d'Or va te dévorer tout cru. »

Il le lâche et le conduit au bout du couloir, dans la cage du comptable, où il déverrouille la grille et écarte un meuble de classement, révélant un coffre-fort encastré dont Sih Hsui n'avait

jamais suspecté l'existence. Shouying en extrait trois plateaux enveloppés dans du satin. Même Sih Hsuin comprend ce qu'ils contiennent : des générations de bénéfices de la famille Ma, de la Route de la soie jusqu'à la promenade du Bund, enfouies sous une forme transportable.

Ma Shouying tripote des poignées de choses scintillantes, en examine chacune un instant, puis les range dans leur plateau. Enfin il tombe sur ce qu'il cherche : trois bagues, semblables à des œufs de petits oiseaux. Trois paysages de jade qu'il tend vers la lumière.

Sih Hsuin en a le souffle coupé. « Regarde la couleur ! » La couleur de la cupidité, de l'envie, de la fraîcheur, de la croissance, de l'innocence. Vert, vert, vert, vert et vert. D'une bourse qu'il porte au cou, Shouying extrait une loupe de joaillier. Il pose les bagues de jade en pleine lumière et les scrute pour ce qui sera son dernier regard. Il tend la première à Sih Hsuin, qui la fixe pétrifié comme un caillou tombé de Mars. C'est une masse sinueuse : tronc et branches de jade, aux multiples couches.

« Tu vis entre trois arbres. L'un est derrière toi. Le Lote : l'arbre de vie, pour tes ancêtres persans. L'arbre à la frontière du septième ciel, que nul ne peut franchir. Ah, mais vous les ingénieurs, vous vous moquez du passé, pas vrai ? »

Ces paroles troublent Sih Hsuin, incapable de déchiffrer le sarcasme paternel. Il tente de rendre la première bague, mais son père se concentre déjà sur la deuxième.

« Un autre arbre se dresse devant toi : Fusang. Un mûrier magique de l'Est lointain, de là où est gardé l'élixir de vie. » Il relève la loupe et regarde son fils. « Eh bien, te voilà en route pour Fusang. »

Il lui tend la bague de jade. Son luxe de détail défie l'imagination. Un oiseau survole la crête des frondaisons enchevêtrées. Aux branches tordues pend une rangée de cocons de vers à soie. Le sculpteur a dû utiliser une aiguille microscopique à pointe de diamant.

Shouying approche de la dernière bague son œil grossi par le verre. « Le troisième arbre est tout autour de toi : Aujourd'hui. Et comme *l'Aujourd'hui*, il te suivra partout où tu iras. »

Il tend la troisième bague à son fils, qui demande : « Quel genre d'arbre ? »

Le père déballe un étui. Un bois sombre et laqué se déplie sur deux séries de charnières et révèle un rouleau de parchemin. Il dénoue le ruban, qui n'a pas été défait depuis longtemps. Le parchemin se déroule en une série de portraits, des hommes desséchés à la peau plus flasque que les plis de leurs tuniques. L'un d'eux s'appuie sur un bâton dans une clairière en forêt. Un autre observe à travers la fenêtre étroite percée dans un mur. Un autre encore est assis sous un pin tordu. Le père de Sih Hsuin tapote le vide au-dessus de l'arbre. « Ce



genre-là.

– C'est qui ces gens ? C'est quoi qu'ils font ? »

Son père examine le manuscrit, si ancien que Sih Hsuin ne parvient pas à le lire. « *Luòhàn*. Des arhats. Des initiés qui ont franchi les quatre étapes de l'Illumination et qui vivent à présent dans la pure joie de savoir. »

Sih Hsuin n'ose pas toucher cet objet rayonnant. Sa famille est riche, bien sûr, si riche que beaucoup de ses membres ne font plus rien. Mais assez riche pour posséder ça ? Cela le met en colère que son père ait gardé ces trésors secrets, et Sih Hsuin est un homme qui ne sait pas comment être en colère. « Pourquoi j'ai pas su ça ?

– *Aujourd'hui* tu le sais.

– Qu'est-ce que tu veux que je fais ?

– Ma parole, ta syntaxe est vraiment atroce ! J'ose espérer que tes professeurs d'électricité et de magnétisme étaient plus compétents que tes enseignants d'anglais.

– Quel âge ça a ? Mille ans ? Plus ? »

La caresse d'une main apaise le jeune homme. « Mon fils : écoute-moi. Il n'y a pas trente-six façons de préserver une fortune familiale. Voici celle que j'ai trouvée. Je me disais que nous pourrions conserver ces choses, les protéger. Et quand le monde retrouverait la raison, nous leur trouverions un havre – un musée quelque part, un lieu où chaque visiteur associerait notre nom à... » D'un mouvement de tête, il désigne les *Luòhàn* qui jouent au seuil du Nirvana. « Fais-en ce que tu veux. Ils sont à toi. Peut-être découvriras-tu ce qu'ils attendent de toi. L'essentiel, c'est qu'ils ne tombent pas entre les mains des communistes. Les communistes se torcheraient le cul avec.

– Je les emporte en *Amérique* ? »

Son père roule le parchemin, enveloppe le cylindre de son ruban élimé avec mille précautions. « Un musulman venu du pays de Confucius, qui rejoint la citadelle chrétienne de Pittsburgh avec une poignée de peintures bouddhistes inestimables. Je crois qu'on n'a oublié personne ? »

Il range le rouleau dans son étui, qu'il tend à son fils. En le prenant, Sih Hsuin laisse tomber l'une des bagues. Son père soupire et se penche pour ramasser le trésor gisant sur le sol poussiéreux. Il lui prend des mains les deux autres bagues.

« Elles, on peut les cacher dans des gâteaux de lune. Le parchemin... On va devoir y réfléchir. »

Ils remettent les plateaux de bijoux dans le coffre-fort, qu'ils dissimulent derrière le meuble de classement. Puis ils verrouillent la cage du comptable, ferment à clé le bureau et redescendent. Ils s'immobilisent dehors, sur Nanjing Road grouillant de gens affairés, malgré la fin du monde imminente.

« Je les rapporte, dit Sih Hsuin, quand l'école est terminée et que c'est la paix ici. »

Son père contemple l'avenue en secouant la tête. En chinois, comme pour lui-même, il dit : « Tu ne peux pas revenir à un monde disparu. »

Avec deux grandes malles et une valise en carton, Ma Sih Hsuin prend le train de Shanghai à Hong Kong. Là, il apprend que son certificat médical, obtenu du consulat américain à Shanghai, n'est pas assez bon pour le médecin du bord, à qui il faut payer encore cinquante dollars pour un nouvel examen.

Le *General Meigs* vient d'être désarmé et reconverti en paquebot transpacifique de la compagnie American President Lines. C'est un petit monde vaste de quinze cents personnes. Sih Hsuin prend une couchette sur l'un des ponts pour Asiatiques, à trois niveaux au-dessous de la lumière du jour. Les Européens sont en haut, au soleil, dans leurs chaises longues, avec des serveurs en livrée qui leur apportent des rafraîchissements. Sih Hsuin doit prendre sa douche avec des dizaines d'autres hommes, sous des seaux, nu comme un ver. La nourriture est répugnante à en vomir : saucisses gorgées d'eau, patates pâteuses, bœuf haché salé. Sih Hsuin s'en moque. Il va en Amérique, au glorieux Carnegie Institute, pour obtenir un diplôme en ingénierie électrique. Même les quartiers des Asiatiques, si sordides soient-ils, sont un luxe : pas de bombardements, pas de viols ni de tortures. Il reste assis durant des heures sur sa couchette, à sucer des noyaux de mangue, et il se sent le roi du monde.

Ils font escale à Manille, puis à Guam, puis à Hawaï. Après vingt et un jours, ils atteignent San Francisco, port d'accès à la terre heureuse de Fusang. Sih Hsuin fait la queue aux services d'immigration avec ses deux malles et sa maigre valise, qui chacune portent au pochoir son nom anglais. Désormais, il est Sih Hsuin Ma : son vieux moi coquettement retourné comme une veste réversible. Des autocollants colorés couvrent la valise : étiquettes du navire, fanion rose de l'université de Nankin, fanion orange du Carnegie Institute. Il se sent libre comme l'air, américain, empli d'affection pour les gens de toutes nations hormis les Japonais.

Le douanier est une douanière. Elle examine ses papiers. « Ma, c'est votre nom de baptême ou votre nom de famille ?

– Pas de baptême. Juste un nom musulman. Un nom Hui.

– C'est quoi, ça, une secte ? »

Il sourit et hoche la tête, encore et encore. Elle plisse les yeux. Il a un instant de panique où il se croit pris sur le fait. Il a menti sur sa date de naissance, en indiquant le 7 novembre 1925. En fait, il est né le septième jour du onzième mois, mais selon le calendrier lunaire. Il

ne sait pas faire la conversion.

Elle l'interroge sur la durée, le but et le lieu de son séjour, déjà mentionnés en détail dans ses papiers. Toute cette discussion, décrète Sih Hsuin, n'est qu'un test grossier de sa capacité à se rappeler ce qu'il a marqué. Elle désigne ses malles. « Pouvez-vous l'ouvrir, s'il vous plaît ? Non, pas celle-là, l'autre. »

Elle inspecte le contenu du garde-manger : trois gâteaux de lune entourés d'œufs millénaires. Elle a un haut-le-cœur dès l'ouverture de la tombe. « Oh mon Dieu ! Refermez ça tout de suite. »

Elle fouille parmi les vêtements et les manuels d'ingénierie, prend le temps d'examiner les semelles d'une paire de chaussures qu'il a rafistolées lui-même. Elle finit par tomber sur l'étui du parchemin, que Sih Hsuin et son père ont décidé de dissimuler au grand jour. « Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

– Un souvenir. Peinture chinoise.

– Ouvrez-le, s'il vous plaît. »

Sih Hsuin fait le vide dans son esprit. Il pense à ses pigeons voyageurs, à la constante de Planck, à tout sauf à ce chef-d'œuvre suspect qui va lui valoir, dans le meilleur des cas, des frais de douane bien supérieurs au montant de ses quatre ans de bourse et, au pire, une arrestation pour contrebande.

La fonctionnaire fronce le nez à la vue des arhats. « Qui sont ces gens ?

– Des saints.

– C'est quoi leur problème ?

– Le bonheur. Ils voient le Vrai.

– Et c'est quoi ? »

Sih Hsuin ne connaît rien au bouddhisme chinois. Et il n'a qu'un anglais approximatif. Et voilà qu'il est censé expliquer l'Illumination à cette fonctionnaire américaine.

« Le Vrai, ça veut dire : les humains, tout petits. Et la vie, très très grande. »

Elle ricane. « Et ils ont trouvé ça tout seuls ? »

Sih Hsuin acquiesce vigoureusement.

« Et ça les rend heureux ? » Elle secoue la tête et lui fait signe de passer. « Alors bon courage pour Pittsburgh. »

Sih Hsuin devient Winston Ma : simple réglage d'ingénierie. Dans les mythes, les gens se transforment en toutes sortes de choses. Des oiseaux, des bêtes, des arbres, des fleurs, des fleuves. Alors pourquoi pas en un Américain nommé Winston ? Et Fusang, la terre paternelle mythique située loin à l'est, se transforme, au fil des ans qui suivent Pittsburgh, en Wheaton, dans l'Illinois. Winston Ma et sa jeune épouse plantent un mûrier d'envergure dans le sol nu de leur jardin. Un arbre

unique doté des deux sexes, plus ancien que la séparation du yin et du yang, l'Arbre du renouveau, l'arbre au centre de l'univers, l'arbre creux qui abrite le Tao sacré. C'est l'arbre à soie qui a bâti la fortune des Ma, un arbre pour honorer son père, qui jamais ne sera autorisé à le voir.

Il se tient près du lieu de plantation, et l'anneau de sol noir est une promesse à ses pieds. Il refuse d'essuyer ses mains terreuses, même sur sa salopette. Sa femme Charlotte, descendante d'une famille de planteurs sudistes déchu qui jadis envoya des missionnaires en Chine, lui dit : « Il y a un proverbe chinois : "Quel est le meilleur moment pour planter un arbre ? Vingt ans plus tôt." »

L'ingénieur chinois sourit. « Pas mal.

– "Et à défaut, quel est le meilleur moment ? Aujourd'hui." »

– Ah, d'accord ! »

Le sourire se fait sincère. Jusqu'à ce jour, il n'a jamais rien planté. Mais Aujourd'hui, ce meilleur moment par défaut, est long, et réécrit tout.

D'innombrables aujourd'hui passent. Encore un, et trois petites filles mangent des cornflakes sous l'arbre du petit-déjeuner. C'est l'été. Le mûrier déploie ses akènes en grappes désordonnées. Mimi, la première-née, neuf ans, est assise parmi les éclaboussures de fruits avec ses petites sœurs, les vêtements tachés de rouge, et déplore le destin de la famille. « Tout ça, c'est la faute à Mao. » Un dimanche matin, au cœur de l'été 1967, avec Verdi qui résonne dans la chambre verrouillée des parents, comme chaque dimanche de l'enfance de Mimi. « Cette ordure de Mao. Sans lui, on serait millionnaires. »

Amelia, la benjamine, cesse de transformer ses céréales en bouillie. « C'est qui Mao ?

– Le plus grand arnaqueur du monde. Il a volé tout ce que possédait papy.

– Quelqu'un a volé les affaires de papy ?

– Pas papy Tarleton. Papy Ma.

– C'est qui papy Ma ?

– Papy chinois, intervient Carmen, celle du milieu.

– Je ne l'ai jamais vu.

– Personne ne l'a jamais vu. Même pas maman.

– Papa ne l'a jamais vu ?

– Il est dans un camp de travail. Là où ils mettent les gens riches. »

Carmen s'écrie : « Comment ça se fait qu'il ne parle jamais chinois ? C'est suspect. » L'un des nombreux mystères dont leur père est si prodigue.

« Papa, il m'a volé mes jetons de poker, quand j'allais le battre. » Amelia verse un peu du lait de son bol pour nourrir l'arbre.

« Tais-toi un peu, lui ordonne Mimi. Et essuie-toi le menton. Et ne fais pas ça. Tu vas empoisonner les racines.

– D’ailleurs, il fait quoi, papa ?

– Ingénieur. T’es vraiment bête !

– Ça je le sais. “C’est moi qui conduis le train. Tût, tût !” Il me dit ça à chaque fois, pour me faire rire. »

Mimi ne supporte pas les bêtises. « Tu sais très bien ce qu’il fait. » Leur père est en train d’inventer un téléphone pas plus grand qu’un cartable, qui fonctionne avec une batterie de voiture et qu’on peut transporter n’importe où. Toute la famille aide à le tester. Il faut aller dans le garage et s’asseoir dans la Chevrolet – *la cabine téléphonique*, ainsi qu’il l’appelle – pour chaque appel longue distance.

« Tu ne trouves pas que les labos sont flippants ? demande Carmen. Il faut signer à l’entrée, c’est comme une grande prison. »

Mimi se fige pour écouter. Verdi se déverse toujours de la fenêtre des parents à l’étage. Elles ont le droit de manger sous leur arbre à petit-déjeuner, mais seulement le dimanche. Un dimanche matin, elles pourraient très bien aller à pied jusqu’à Chicago et personne n’en saurait rien.

Carmen suit le regard de Mimi. « Mais qu’est-ce que tu crois qu’ils font là-haut toute la matinée ? »

Mimi frissonne. « Arrête de me parasiter. J’ai *horreur* que tu fasses ça.

– Tu crois qu’ils sont tout nus et qu’ils se touchent ?

– Sois pas dégueu. »

Mimi repose son bol. Elle a besoin de netteté et d’un endroit où penser, ce qui implique de prendre de l’altitude. Elle grimpe et se love dans le V du mûrier, le cœur palpitant. *Ma ferme à soie*, dit toujours son père. *Mais sans ver à soie*.

Carmen s’écrie : « Interdit de grimper. Personne dans l’arbre. Je vais le dire !

– Si tu le dis, je t’écraserai comme un cafard. »

Ce qui fait rire Amelia. Mimi s’immobilise dans l’étrier. Les fruits pendouillent autour d’elle. Elle en mange un. C’est sucré, comme un raisin sec, mais ça l’écœure, elle en a déjà trop mangé dans sa courte vie. Les branches zigzaguent. Ça la perturbe, tant de formes de feuilles différentes. Des cœurs, des moufles, des signes scouts délirants. Certaines ont le dessous duveteux, presque velu, ce qui la dégoûte. Pourquoi des poils sur un arbre ? Toutes les feuilles sont dentelées, avec trois veines principales, comme les trois sœurs. Elle tend la main et en arrache une, consciente de l’horreur qui va suivre. Un sang d’arbre épais et laiteux suinte de la blessure. C’est ça, se dit-elle, que les vers doivent, mystérieusement, transformer en soie.

Amelia éclate en sanglots. « Arrête ! Tu lui fais mal. Je l’entends

crier ! »

Carmen lève les yeux vers la fenêtre que Mimi tente d'atteindre. « Est-ce qu'au moins il est chrétien ? Quand il va à l'église avec nous, il ne récite jamais tous les trucs avec Jésus. »

Leur père, Mimi le sait, est autre chose, une créature lointaine. C'est un petit Chinois musulman mignon, souriant et chaleureux, qui adore les maths, les voitures américaines, les élections et le camping. Un écureuil prévoyant, qui stocke des articles en solde à la cave, travaille tard tous les soirs et s'endort dans son fauteuil devant les infos de dix heures. Tout le monde l'adore, surtout les gosses. Mais jamais il ne parle chinois, pas même à Chinatown. De loin en loin, il glisse quelque chose sur sa vie avant l'Amérique, après une glace au caramel, ou par une nuit fraîche autour du feu de camp dans un parc naturel. Il raconte qu'à Shanghai il avait des grillons apprivoisés et des pigeons voyageurs. Qu'un jour il avait pelé une pêche et glissé la peau dans le corsage d'une servante pour qu'elle se gratte. *Il n'y a pas de quoi rire. Mille ans plus tard, j'ai encore honte.*

Mais Mimi ne savait pas grand-chose de cet homme jusqu'à hier, ce terrible samedi où elle est rentrée en larmes du parc.

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi qui t'arrive ? »

Elle s'est plantée devant lui. « Est-ce que tous les Chinois sont des communistes qui mangent des rats et adorent Mao ? »

Alors enfin il lui a parlé, raconté une histoire d'un autre monde. Avec beaucoup de choses qu'elle n'a pas comprises. Mais à mesure qu'il parlait, son père se muait en personnage d'un thriller en noir et blanc de fin de soirée, plein de recoins obscurs, de musique inquiétante et de figurants par milliers. Il lui a parlé des savants réfugiés, transformés en Américains par la loi sur les personnes déplacées. Il lui a décrit d'autres Chinois arrivés avec lui, dont l'un a fini par recevoir le plus prestigieux des prix scientifiques. Mimi est restée stupéfaite : les USA et les communistes se disputaient le cerveau de son père.

« Ce Mao, il me doit plein d'argent. Quand il me rembourse, j'invite la famille à un dîner très chic. Tu mangeras jamais du rat aussi bon ! »

Elle s'est remise à pleurer, jusqu'à ce qu'il lui jure qu'il n'avait jamais vu un rat de près avant d'échouer à Murray Hill, dans le New Jersey. Il l'a cajolée, consolée. « Les Chinois mangent plein de trucs bizarres. Mais ils raffolent pas du rat. »

Il l'a emmenée dans son bureau. Là, il lui a montré des choses qu'aujourd'hui encore elle n'arrive pas à saisir. Il a déverrouillé le meuble de classement et en a sorti une boîte en bois. Dedans, il y avait trois bagues vertes. « Mao, il n'est pas au courant. Trois bagues magiques. Trois arbres : passé, présent et futur. J'ai de la chance, j'ai trois filles magiques. » Il s'est tapoté la tempe. « Ton père, toujours

à réfléchir. »

Il a pris la bague qu'il appelait *le passé* et l'a glissée au doigt de Mimi. Le feuillage vert entrelacé l'a hypnotisée. Le relief était si complexe, avec des branches derrière les branches. Impossible d'avoir pu sculpter quelque chose d'aussi minuscule.

« Tout ça, c'est du *jade*. »

Elle a secoué la main et la bague a glissé au sol. Son père s'est agenouillé et l'a rangée prestement dans la boîte. « Trop grosse. On attendra plus tard. » La boîte est retournée dans le meuble, qu'il a reverrouillé. Puis il s'est accroupi dans son placard et en a sorti un étui de laque. Il l'a posé sur sa table à dessin et a déployé tout le rituel de fermoirs et de rubans. Deux chiquenaudes au rouleau de parchemin et voilà que s'étendait devant elle la Chine, cette moitié d'elle-même guère plus réelle qu'une fable. Des mots de chinois cascadaient en colonnes, tournoyant comme de minuscules flammes. Chaque trait d'encre brillait comme si elle venait de le tracer elle-même. Il semblait impossible que quiconque écrive comme ça. Mais son père le pouvait, s'il voulait.

Après le torrent de mots est venu un défilé d'hommes, comme autant de squelettes potelés. Leurs visages riaient mais leur peau était flasque. Ils paraissaient avoir vécu des siècles. Leurs yeux souriaient à la meilleure blague de toute la Création, tandis que leurs épaules ployaient sous un fardeau trop lourd à porter.

« Qui sont ces gens ? »

Son père a examiné les figures. « Ces hommes ? » Il a pincé les lèvres du même sourire qu'eux. « *Luóhàn*. Des arhats. Le petit Bouddha. Ils résolvent la vie. Ils réussissent l'examen final. » Il lui a fait lever le menton vers lui. Quand il a souri, la fine bordure d'or de son incisive a étincelé. « Super-héros chinois ! »

Elle s'est dégagée de sa main pour inspecter ces saints. L'un d'eux était assis dans une petite grotte. Un autre portait une large ceinture d'étoffe rouge et des boucles d'oreilles. L'un était immobile au bord d'une haute falaise, dans un sillage de crêtes et de brouillard. Un autre adossé à un arbre, comme Mimi s'adosserait à son mûrier le lendemain pour raconter à ses sœurs.

Son père a désigné le paysage de rêve. « Ça, c'est la Chine. C'est très vieux. » Mimi a effleuré l'homme adossé à l'arbre. Son père lui a pris la main, baisé le bout des doigts. « Trop vieux pour qu'on y touche. »

Elle a dévisagé l'homme, dont les yeux savaient tout. « Des super-héros ? »

– Ils voient toutes les réponses. Plus rien ne leur fait mal. Les empereurs passent. Les Qing, les Ming, les Yuan. Le communisme aussi. Un petit insecte sur un chien géant. Mais ces types ? » Il

a claqué la langue et tendu le pouce, comme si c'était sur ces petits bouddhas qu'il fallait prier, à long terme.

Au claquement de langue, une Mimi adolescente a surgi de ses épaules de fillette pour contempler les arhats de très haut, à des années de distance. Et de l'adolescente contemplative a émergé une autre femme encore plus âgée. Le temps n'était pas une ligne qui se déroulait devant elle. C'était une colonne de cercles concentriques avec elle en leur cœur, et le présent flottait vers l'extérieur le long de la bordure extrême. Les versions futures d'elle-même s'empilaient au-dessus d'elle et derrière elle, et toutes retournaient vers cette pièce pour un nouveau regard sur cette poignée d'hommes qui avaient résolu la vie.

« Regarde la couleur », dit Winston, et toutes les Mimi à venir se sont effondrées autour d'elle. « Drôle d'endroit, la Chine. » Il a roulé le parchemin avant de le remiser, dans son étui, tout en bas et tout au fond du placard.

Perchée dans le mûrier, Mimi se dit que si elle pouvait s'élever encore de quelques mètres au-dessus de la Terre, elle verrait, par la fenêtre de ses parents, l'effet que Verdi a sur eux. Mais sur Terre, une révolution éclate. « Interdit de grimper ! braille Amelia. Descends !

– Ferme ta gueule, suggère Mimi.

– *Papa !* Mimi est dans la ferme à soie ! »

Mimi dégringole au sol et manque d'écraser sa petite sœur. Elle lui plaque une main sur la bouche, à l'en étouffer. « Tais-toi, et je vous montrerai quelque chose. »

Avec l'oreille absolue de l'enfance, les deux sœurs comprennent aussitôt : le *quelque chose* mérite d'être vu. L'instant d'après, s'abritant sous le chœur de Verdi qui enfle crescendo, elles se faufilent en commando dans le bureau de leur père. Le meuble est verrouillé, mais Mimi ouvre l'étui de laque. Le parchemin se déroule sur la table à dessin de Winston et révèle une silhouette humaine installée sous un arbre nouveau et patient.

« Faut pas toucher ! Ce sont nos ancêtres. Et ce sont des *dieux*. »

S'il y a quelque chose qu'il aime par-dessus tout, cet ingénieur chinois qui emmène ses filles dans le garage pour passer des appels longue distance à leurs grands-parents de Virginie sur un téléphone plus gros qu'une bûche de Noël, ce sont les parcs naturels. Winston Ma passe la moitié de l'année à planifier le rituel annuel de juin, faire des croix sur des cartes, souligner des guides, prendre des notes soigneuses dans des dizaines de calepins, et nouer à des hameçons d'étranges mouches à truite qui ressemblent à de minuscules dragons du nouvel an chinois. Dès novembre, la table de la salle à manger déborde tellement de documents préparatoires que la famille doit



prendre le repas de Thanksgiving – des palourdes au riz – dans l'alcôve du petit-déjeuner. Et puis les vacances arrivent et les voilà repartis, entassés tous les cinq dans la Chevrolet Biscayne bleu ciel, avec sa galerie, sa banquette arrière vaste comme un plateau continental, sa climatisation inexistante et sa glacière pleine de jus de fruits, à abattre des milliers de kilomètres en expéditions vers Yosemite, Zion, Olympic, plus loin encore.

Cette année, ils retournent à son Yellowstone bien-aimé. Chaque point de campement sur le chemin a droit à une entrée dans les calepins de Winston. Il note le numéro du camp et l'évalue selon une douzaine de critères. Il passera l'hiver à exploiter ces données pour perfectionner l'itinéraire de l'an prochain. Il force les filles à pratiquer leurs instruments sur la banquette arrière. C'est plus facile pour Mimi à la trompette et Carmen à la clarinette que pour la petite Amelia au violon. Elles oublient d'emporter des livres. Trois mille bornes sans rien à lire. Les deux aînées fixent des yeux leur cadette sur des dizaines de kilomètres de Nebraska jusqu'à ce qu'elle craque et éclate en sanglots. Ça fait passer le temps.

Charlotte renonce à vouloir les contrôler. Personne encore ne le soupçonne, mais elle a déjà commencé à glisser vers ce long lieu secret que va creuser chaque année qui passe. Sur le siège du passager, cartes géographiques en main, elle fait la navigatrice pour son mari, en fredonnant pour elle-même des nocturnes de Chopin. C'est là que naît la démence, en ces jours paisibles de sainteté automobile.

Ils campent près de Slough Creek pendant trois jours. Les cadettes passent des heures à jouer au pouilleux. Mimi rejoint son père dans la rivière. Lassitude partagée de la ligne lancée, qui forme un C en se tendant dans l'air, le rythme crescendo à quatre temps, la main raidie qui s'arrête sur dix heures et deux heures, l'ondulation de la mouche sèche qui se pose sur l'eau, la crainte ténue que quelque chose morde effectivement, le choc de la bouche du poisson perçant la surface : autant pour elle de moments enchantés, et qui le seront à jamais.

Plongé jusqu'aux genoux dans le courant froid, son père est libre. Il cartographie les bancs de sable, mesure la vitesse de l'eau, interprète les fonds, guette les couvées d'œufs – toutes ces équations simultanées à multiples inconnues qu'il faut résoudre pour raisonner comme un poisson – tout en n'étant conscient de rien, hormis la chance et la joie pure d'être dans l'eau. « Mais pourquoi ils se cachent ces poissons ? demande-t-il à sa fille. C'est quoi qu'ils font ? »

C'est ainsi qu'elle le reverra toujours, pataugeant dans son paradis. En pêchant, il a résolu la vie. En pêchant, il réussit l'examen final, devient le prochain arhat, rejoint ceux du mystérieux parchemin au fond du placard que Mimi n'a cessé de visiter en secret au fil des années. Elle est assez grande pour comprendre que les hommes du

parchemin ne sont pas ses ancêtres. Mais à voir son père ainsi, dans la rivière, tout de paix et de plénitude, elle ne peut s'empêcher de penser : *Il est leur descendant.*

Charlotte est assise dans un fauteuil de camping sur la berge. Sa seule tâche est de démêler les lignes des deux pêcheurs, de dénouer heure après heure des nœuds microscopiques et byzantins. Winston contemple le couchant au-dessus de la rivière, les roseaux qui virent de l'or au fauve. « Regarde la couleur ! » Et de nouveau, quelques minutes plus tard, il chuchote pour lui seul sous le cobalt du ciel qui s'effondre : *Regarde la couleur !* Son spectre a des couleurs que nul autre ne voit.

Ils pique-niquent sur les rives d'un petit lac, non loin de la route qui mène à Tower Junction. Mimi et Carmen cherchent des pierres à transformer en bijoux. Charlotte et Amelia entament leur dix-septième partie de go d'affilée. Winston, assis dans un fauteuil pliant, met à jour ses carnets. Il y a un mouvement bizarre près de la table. Amelia s'écrie : « Un ours ! »

Charlotte bondit et envoie valser le plateau de go. Elle arrache du sol sa cadette et se précipite dans le lac. L'ours se dirige posément vers les cueilleuses de bijoux. Mimi vérifie s'il a les épaules hautes ou une gueule oblique. Elle a une marche à suivre pour les grizzlis, et l'inverse pour les ours noirs. L'un grimpe aux arbres, l'autre non. Mais elle a oublié lequel. « Grimpe », crie-t-elle à Carmen, et chacune escalade fébrilement son pilier de cabane.

L'ours, qui pourrait aisément atteindre l'une ou l'autre en deux coups de patte, s'en désintéresse. Dressé sur la berge, il se demande si ce ne serait pas un bon jour pour aller nager. Il considère cette femme, dans l'eau jusqu'à la poitrine, qui tient très haut sa minuscule petite fille comme si elle allait la baptiser. Il attend de voir la prochaine trouvaille de cette espèce insensée. Il se dirige tranquillement vers Winston qui, rivé à la table depuis le début, prend des photos avec son Nikon. L'appareil – le seul objet japonais qu'il s'autorise à posséder – fait clic, snic, rrrr.

Winston se lève à l'approche de l'animal. Puis se met à lui faire la conversation. En chinois. Près du campement, il y a des toilettes rudimentaires, à la porte restée ouverte. Winston parle à l'ours, l'amadoue tout en se rapprochant furtivement de la porte. L'ours en reste perplexe et reconsidère toute son approche de la situation. La tristesse infuse en lui. Il s'assied et donne des coups de griffe dans l'air.

Winston parle toujours. Mimi en est stupéfaite, de cette langue inouïe qui coule de la bouche paternelle. Winston tire de sa poche une poignée de pistaches et les balance dans les latrines. L'ours suit le mouvement, soulagé de cette diversion. « En voiture, ordonne Winston

dans un cri chuchoté. Vite ! » Elles s'exécutent sans même que l'ours ne relève la tête. Mais Winston prend le temps de remballer la table et les tabourets. Ils lui ont coûté de l'argent, et il est hors de question qu'il les abandonne.

Ce soir-là, au campement près de Norris, Mimi lui pose la question, intimidée, émerveillée. Son père a changé sous ses yeux. « Tu n'as pas eu peur ? »

Il rit, gêné. « C'était pas mon heure. Pas mon histoire. »

Ces mots la glacent. Comment peut-il connaître son histoire à l'avance ? Mais elle ne lui pose pas cette question. À la place, elle demande : « Qu'est-ce que tu lui as dit ? »

Son front se plisse. Il hausse les épaules. Que dire d'autre à un ours ? « Des excuses ! Je lui dis : les humains sont très bêtes. Ils oublient tout : d'où ils viennent, où ils vont. Je dis : Ne t'inquiète pas. L'être humain quitte ce monde bientôt. Et alors l'ours aura à nouveau la couchette du haut. »

À l'université de Mount Holyoke, Mimi est une LJAD : lesbienne jusqu'au diplôme. C'est pareil dans la moitié des Sept Sœurs, les autres facs groupées du voisinage. On appelle ça les ciseaux et la colle. C'est marrant, c'est péché, c'est sain, c'est honteux, c'est doux – un parfait entraînement pour quelque chose. La vie, mettons. Tout ce qui peut arriver après la fac.

Elle lit des poètes américains du dix-neuvième siècle et prend le thé à South Hadley durant trois semestres. C'est quand même autre chose que Wheaton. Mais un beau jour d'avril où elle lit *Flatland* d'Edwin Abbott pour un cours général de deuxième année intitulé « Transcendance », elle parvient au passage où le narrateur Carré est arraché à sa surface et projeté dans la troisième dimension de Spaceland. La vérité la submerge comme une révélation : La seule chose digne de foi, c'est le mesurable. Elle doit devenir ingénieur, comme son papa avant elle. Ce n'est même pas un choix. Elle est déjà ingénieur, l'a toujours été. Et tel le Square d'Abbott, dès l'instant où elle regagne la terre plate, ses amies de Mount Holyoke veulent l'interner.

Elle obtient de se réinscrire à Berkeley. Le meilleur endroit imaginable pour l'ingénierie céramique. Une véritable faille temporelle complètement déstabilisante. Les futurs maîtres du monde y étudient aux côtés de révolutionnaires impénitents convaincus que l'Âge d'or du Potentiel humain a connu son apogée dix ans plus tôt.

Elle s'épanouit, Mimi, dans cette conversion renouvelée : elle ressemble à une minuscule Kazakhe armée d'une calculatrice programmable, et pour bien des regards elle est la plus jolie créature qui ait jamais énoncé l'équation de Hall-Petch. Elle goûte cette

ambiance étrange, digne des *Femmes de Stepford*. Assise sous le bouquet d'eucalyptus, des arbres qui explosent à la chaleur sèche, elle résout des séries de problèmes et regarde les manifestants, avec leurs pancartes remplies de slogans tout en majuscules. Plus le temps est beau, plus les revendications sont furieuses.

Le mois précédant le diplôme, elle endosse un tailleur qui tue pour les entretiens d'embauche : classieux, gris, pro, implacable comme un séisme californien. Elle est auditionnée par huit représentants dépêchés sur le campus et décroche trois offres d'emploi. Elle choisit un poste de superviseur de moulage dans une entreprise de Portland, car c'est celui qui lui offre le plus de chances de voyager. On l'envoie en Corée. Elle tombe amoureuse du pays. En quatre mois, elle apprend plus de coréen qu'elle ne connaît de chinois.

Ses sœurs aussi s'aventurent partout sur la carte. Carmen se retrouve à Yale, à étudier l'économie. Amelia devient infirmière vétérinaire et soigne des bêtes sauvages blessées dans un refuge du Colorado. À Wheaton, le mûrier des Ma est attaqué sur tous les fronts. Les cochenilles le recouvrent en volutes cotonneuses. Les coccidés se massent sur ses branches, invulnérables à tous les pesticides paternels. Les bactéries noircissent les feuilles. Ses parents sont impuissants à sauver cette créature. Charlotte, dans son brouillard de plus en plus dense, marmonne l'idée de faire venir un prêtre afin qu'il prie pour l'arbre. Winston épluche des bibles d'horticulture et remplit ses carnets de spéculations impeccablement calligraphiées. Mais chaque saison rapproche l'arbre de la capitulation.

Winston appelle Mimi à Portland alors qu'elle revient d'une nouvelle expédition en Corée. Il la joint depuis la cabine téléphonique familiale, le garage des Ma. Son invention s'est réduite à la taille d'une chaussure de randonnée, si fiable et économe en courant que les laboratoires Bell se sont mis à la vendre en franchise à d'autres compagnies. Mais Winston ne trouve aucun plaisir à annoncer à sa fille que l'œuvre de sa vie trouve enfin son aboutissement. Il n'a à la bouche que son mûrier déchu.

« Cet arbre. C'est quoi qu'il fait ?

– C'est quoi le problème, papa ?

– Une sale couleur. Et toutes ses feuilles qui tombent.

– Tu as testé le sol ?

– Ma ferme à soie. Fichue. Elle donne jamais un fil.

– Tu devrais peut-être en planter un autre.

– Le meilleur moment pour planter un arbre ? Il y a vingt ans.

– Ouais. Et tu as toujours dit qu'à défaut le meilleur moment c'était aujourd'hui.

– Erreur. C'était il y a dix-neuf ans. »

Mimi n'a jamais entendu cet homme perpétuellement joyeux,

toujours plein de ressources, aussi abattu. « Prends des vacances, papa. Emmène maman camper. » Mais ils reviennent tout juste d'une expédition de quinze mille kilomètres aller-retour vers les rivières à saumon de l'Alaska, et les calepins débordent de notes méticuleuses qu'il faudra des années pour décrypter.

« Passe-moi maman. »

Un bruit : la portière qui s'ouvre et se referme, puis la porte du garage. Après quelques instants, une voix dit : « *Salve filia mea.*

– Maman ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– *Ego Latinam discunt.*

– Arrête maman, je t'en prie, ne me fais pas ça.

– *Vita est supplicium.*

– Repasse-moi papa. Papa ? Tu es sûr que ça va ?

– Mimi. Mon heure vient.

– Ça veut dire quoi ?

– Mon travail est fini. Ma ferme à soie, fichue. La pêche, ça décline, par petits bouts chaque année. Qu'est-ce que je peux faire maintenant ?

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Fais ce que tu as toujours fait. »

Cartographier, classer en listes et en graphiques les campements de l'an prochain. Remplir la cave de piles de savonnettes, de boîtes de soupe, de paquets de céréales et tout autre article soldé. S'endormir tous les soirs aux infos de dix heures. La liberté.

« Oui », dit-il. Mais elle connaît la voix qui l'a formée. Quel que soit le sens qu'il prétend donner à ce oui, c'est un mensonge. Elle s'enjoint mentalement d'appeler ses sœurs pour discuter de la catastrophe de Wheaton. Des parents en pleine friture. Que faire ? Mais les appels longue distance vers la côte Est coûtent deux dollars la minute, à moins d'avoir un téléphone magique gros comme une chaussure. Elle décide d'écrire à ses sœurs ce week-end. Mais ce week-end-là, elle a son colloque sur le frittage céramique à Rotterdam, et les lettres à écrire lui sortent de l'esprit.

À l'automne, tandis que sa femme étudie le latin à la cave, Winston Ma, jadis connu de tous sous le nom de Ma Sih Hsui, s'assoit sous son mûrier émietté et, tandis que le *Macbeth* de Verdi rugit par la fenêtre de la chambre, il appuie un Smith & Wesson 686 à crosse gainée de bois dur contre sa tempe et répand les rouages de son être infini sur les dalles du jardin. Il ne laisse pas de lettre d'adieu, hormis un exemplaire calligraphié par ses soins d'un poème de Wang Wei vieux de douze cents ans, parchemin déroulé sur son bureau :

Vieillard, je ne veux  
que la paix.

Les choses de ce monde  
n'ont pas de sens.  
Je ne vois nulle bonne façon  
de vivre et ne peux  
m'empêcher de me perdre dans mes  
pensées, mes antiques forêts.  
Le vent qui agite les pins  
desserre ma ceinture.  
La lune des montagnes m'éclaire  
tandis que je joue du luth.

Vous me demandez : comment s'élève ou chute un homme  
en cette vie ?

La chanson du pêcheur s'écoule au plus profond du fleuve.

Mimi est à l'aéroport de San Francisco, en route vers Seattle pour une inspection sur site. Elle s'amuse à faire du lèche-vitrines dans la zone d'embarquement quand de la cacophonie des annonces et des appels de vols émerge son nom braillé. Une chose froide lui enserre le crâne. Avant même que les employés de l'accueil clientèle lui tendent le téléphone, elle sait. Et durant tout le trajet qui la ramène en Illinois elle se dit : *Comment se fait-il que je reconnaisse ce qui arrive ? Pourquoi tout ça ressemble tant à du souvenir ?*

Sa mère est désespérée. « Ton père ne veut pas nous faire de mal. Il a ses idées. Je ne les comprends pas toutes. Il est comme ça. » Ses mots proviennent d'un lieu où la déflagration qu'elle a entendue de la cave n'est qu'une possibilité parmi plusieurs qu'éprouvera peut-être l'arborescence du temps. Elle a l'air si adoucie, si apaisée dans son égarement, si pleinement immergée dans le courant du fleuve que Mimi n'a plus qu'à partager son calme irréel. Le boulot qu'a laissé son père, c'est à Mimi de le terminer. Personne n'a touché au lieu, sauf pour en retirer le corps et l'arme. Des bouts de cervelle parsèment les dalles et le tronc de l'arbre, telle une nouvelle espèce de limace. Mimi se transforme en machine à nettoyer. Seau, éponge, eau savonneuse, pour la terrasse maculée d'éclaboussures. Elle n'a pas su alerter ses sœurs ni empêcher ce qu'elle voyait arriver. Mais elle peut encore faire ça : nettoyer à jamais le carnage du jardin. En nettoyant, elle devient autre chose. Le vent défait ses cheveux. Elle regarde les dalles ensanglantées, les miettes de matière tendre qui abritaient ses pensées. Elle le voit à côté d'elle, stupéfait par les bouts de son propre cerveau gisant dans l'herbe. *Regarde la couleur !* Vous me demandez : comment s'élève ou chute un homme en cette vie ? Comme ça.

Elle s'assied sous le mûrier malade. Le vent gifle les feuilles aux

dentelures grossières. Des rides marquent l'écorce, tels les plis du visage des arhats. Les yeux de Mimi s'aigrissent d'un égarement animal. Encore maintenant, chaque centimètre carré de sol est taché de fruit, un fruit taché, disent les mythes, du sang d'un suicidé par amour. Les mots lui échappent, grêles, métalliques, ratatinés. « P'pa. *Papa ! C'est quoi que tu fais ?* »

Et la silencieuse hurle.

Carmen et Amelia arrivent. Réuni, le trio s'assied ensemble une dernière fois. Elles n'ont pas d'explication. Il n'y en aura jamais. La personne la plus inattendue au monde a choisi de partir sans elles en expédition impossible. À défaut d'explication, le souvenir. Elles se prennent par les épaules et se racontent des histoires de ce qui fut. L'opéra du dimanche. Les trajets épiques en voiture. Les expéditions au labo, où ce tout petit homme flottait dans les couloirs, célébré par tous ses collègues, géants et blancs, heureux créateur du futur cellulaire. Elles se remémorent le jour où la famille s'est éparpillée face à l'ours. Leur mère dans l'eau qui maintenait Amelia au-dessus de sa tête. Leur père parlant à la bête en chinois : deux créatures pas tout à fait de la même espèce mais partageant les mêmes bois.

Elles en font une liturgie silencieuse de mémoire et de stupeur. Mais elles le font dans la maison. Les sœurs de Mimi n'osent pas s'approcher du jardin. Elles ne peuvent même pas regarder le vieil arbre du petit-déjeuner, la ferme à soie de leur père. Mimi leur explique ce qu'elle sait. L'appel. *Mon heure vient.*

Amelia la prend dans ses bras. « Ce n'est pas de ta faute. Tu ne pouvais pas savoir. »

Carmen dit : « Il t'a dit ça, et tu ne nous en as pas parlé ? »

Charlotte, assise tout près, sourit vaguement. C'est comme si la famille était encore en camping quelque part, et qu'au bord d'un lac elle démêlait les plus infimes nœuds de la ligne de pêche de son mari. « Il déteste vous voir vous disputer.

– Maman, lui crie Mimi. Maman. Ça suffit. Essaie d'y voir clair. Il est parti.

– Parti ? » Charlotte fronce les sourcils face à la sottise de sa fille. « Qu'est-ce que tu racontes ? Je vais le revoir, votre père. »

Les trois filles s'attaquent à la montagne de paperasse et de démarches. Mimi n'y avait jamais pensé : La loi ne s'arrête pas avec la mort. Elle s'étend longuement outre-tombe, pendant des années, et emmêle les survivants dans des embûches bureaucratiques qui font des défis *pre mortem* une promenade de santé. Mimi annonce aux autres : « Il faut qu'on se répartisse ses affaires.

– Se répartir ? s'exclame Carmen. Tu veux dire, les *prendre* ? »  
Amelia glisse : « Est-ce qu'on ne devrait pas laisser maman... ? »  
– Vous avez bien vu comment elle est. Elle n'est même plus là. »  
Carmen se cabre. « Tu veux bien arrêter de régler les problèmes une minute ? Y a pas d'urgence.

– J'aimerais qu'on s'en débarrasse. Pour maman.  
– En balançant les affaires de papa ?  
– En les distribuant. Chaque chose à la personne appropriée.  
– C'est comme résoudre une équation à quatre inconnues.  
– Carmen. Il faut qu'on s'en occupe.  
– Pourquoi ? Tu veux vendre la maison dans le dos de maman ?  
– Tu crois qu'elle serait capable de s'en occuper toute seule, dans son état ? »

Amelia les entoure de ses bras. « Peut-être qu'on peut remettre ça à plus tard ? On n'a pas beaucoup de temps à passer ensemble.

– On est toutes là, répond Mimi. Ça risque de ne plus arriver de sitôt. Allez, qu'on s'en débarrasse. »

Carmen se dégage de l'étreinte d'Amelia. « Ça veut dire que tu ne rentres pas à la maison pour Noël ? » Mais il y a dans sa voix un accent qui vaut un aveu signé. *La maison* a disparu dans les mêmes limbes que leur père.

Charlotte s'accroche à quelques objets symboliques. « Ça, c'est son pull préféré. Oh, ne prenez pas les cuissardes de pêche. Et ça, c'est le pantalon qu'il met pour les randonnées. »

« Elle va bien, dit Carmen une fois qu'elles sont seules. Elle tient le coup. Elle est juste un peu bizarre.

– Je peux revenir dans quelques semaines, propose Amelia. Pour faire le point. Vérifier comment elle va. »

Carmen fait face à Mimi, furieuse par avance. « Ne la mets pas dans une maison. N'y pense même pas. Même en rêve.

– Il ne s'agit pas de rêver. J'essaie simplement de régler les choses.  
– Régler ? Tiens. C'est toi l'obsessionnelle. Fais-toi plaisir. Onze carnets remplis de notes sur tous les campements où on soit jamais allés. C'est pour toi. »

Les trois héroïnes d'opéra se penchent sur un plateau d'argent. Dans le plateau, trois bagues de jade. Sur chaque bague un arbre sculpté, chacun ramifié en l'un des trois masques du temps. Le premier, c'est le Lote, l'arbre à la frontière du passé que nul ne peut refranchir. Le deuxième, mince et droit, c'est le pin du présent. Le troisième, c'est Fusang, l'avenir, un mûrier magique qui se dresse loin à l'est, là où se dissimule l'élixir de vie.

Amelia est hypnotisée. « Laquelle est pour qui ?



– Il y a une seule manière juste de partager, dit Mimi. Et des dizaines d'injustes. »

Carmen soupire. « Et c'est quoi, la manière juste ? »

– Tais-toi. Fermez les yeux. On compte jusqu'à trois et on en prend une. »

À trois, des bras s'effleurent, et chaque femme trouve son destin. Lorsqu'elles rouvrent les yeux, le plateau est vide. Amelia a son éternel présent, Carmen son passé maudit. Et Mimi se retrouve avec le tronc gracile des choses à venir. Elle le glisse à son doigt. Il est un peu grand, ce don d'une patrie qu'elle ne verra jamais. Elle fait tourner sur son doigt la boucle sans fin de son héritage, tel un sésame. « Et maintenant, les bouddhas. »

Elles ne comprennent pas. Mais c'est vrai qu'Amelia et Carmen n'ont plus pensé au parchemin depuis dix-sept ans.

« Les *Luóhàn*, explique Mimi en massacrant la prononciation. Les arhats. » Elle déroule le parchemin sur la table où son père attachait ses mouches aux hameçons. Il est plus ancien, plus étrange encore que dans leur souvenir. Comme si quelqu'un l'avait retravaillé aux encres de couleur, depuis l'outre-monde. « On pourrait le vendre aux enchères. Et partager l'argent. »

– *Miiiiim*, proteste Amelia. Il ne nous a pas déjà laissé assez d'argent ?

– Ou bien Mimi pourrait le garder pour elle. Ça, ce serait de l'illumination.

– On pourrait en faire don à un musée. En mémoire de Sih Hsui Ma. » Dans la bouche de Mimi, le nom sonne terriblement américain.

Amelia dit : « Ça, ce serait beau. »

– Et on aurait des déductions fiscales à perpétuité.

– Enfin, celles qui gagnent déjà de l'argent », ricane Carmen.

Amelia roule le parchemin entre ses mains menues. « Alors comment on fait ? »

– Je ne sais pas. Il faudrait d'abord le faire expertiser.

– Occupe-toi de ça, Mimi, dit Carmen. T'es tellement douée pour régler les choses. »

La police leur restitue le revolver. Techniquement, il leur appartient, en vertu des lois sur l'héritage. Mais aucun de leurs noms ne figure sur le permis de port d'arme. Et aucune d'elles ne sait quoi en faire. Il trône sur le buffet, énorme et bourdonnant à travers son caisson de bois. Il faut le détruire, comme l'anneau qui doit être jeté dans la caldeira du volcan. Mais comment ?

Mimi se blinde et emporte le caisson. Elle l'attache avec des tendeurs au porte-bagages de son vieux vélo de lycéenne, que ses parents ont gardé à la cave depuis des années. Et puis elle descend

Pennsylvania Avenue et pédale en direction de l'armurerie de Glen Ellyn, d'où provient le revolver. Elle n'est pas sûre qu'ils le rachètent. Elle s'en fout. Elle le donnera à une organisation caritative. Le caisson est diaboliquement lourd, et elle veut s'en débarrasser. Des voitures la doublent, aux conducteurs agacés. Le quartier est trop prospère pour qu'y roulent des cyclistes adultes. Le caisson ressemble à un petit cercueil.

Et puis une voiture de police. Elle essaie d'avoir l'air normal, comme la famille Ma a toujours feint de l'être. La voiture roule au pas derrière elle, fait clignoter son gyrophare invisible au soleil de midi. Elle fait marcher la sirène une fraction de seconde, dans un hoquet d'autorité absolue. Mimi s'arrête en titubant et manque de tomber. Une arme à feu sans permis de port d'arme, c'est la prison ferme assurée. Un flingue récemment nettoyé de toute cette matière humaine. Son cœur bat si fort qu'elle a un goût de sang sous la langue. Le flic descend et se dirige vers elle, recroquevillée sur son vélo. « Vous n'avez pas signalé que vous alliez tourner. »

Sa tête tremble sur sa tige. Elle la laisse balloter.

« Il faut toujours signaler. C'est la loi. »

Et puis Mimi est à l'aéroport de Chicago, elle attend un vol pour Portland. Elle s'entend appeler par les haut-parleurs, encore et encore. Chaque fois elle se redresse en sursaut, et chaque fois les syllabes se transforment en d'autres mots. Le vol est retardé. Retardé encore. Elle attend assise et fait tourner l'arbre de jade autour de son doigt, des dizaines de milliers de fois. Les choses de ce monde n'ont pas de sens, hormis cette bague et l'antique parchemin inestimable dans son bagage à main. Elle n'aspire qu'à la paix. Mais c'est là qu'elle doit désormais vivre : Dans l'ombre du mûrier tordu. Du poème inexplicable. De la chanson du pêcheur.

# Adam Appich



Il a cinq ans en 1968 et il fait une peinture. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? D'abord une mère, celle qui offre papier et gouaches, disant : *Fais-moi quelque chose de beau*. Puis une maison dont la porte flotte dans l'air, avec une cheminée aux boucles de fumée en spirale. Puis quatre enfants Appich par ordre décroissant comme des verres mesureurs, en terminant par le plus petit, Adam. Sur le côté, car Adam ne voit pas comment les placer derrière la maison, il y a quatre arbres : l'orme de Leigh, le frêne de Jean, l'ostryer d'Emmett et l'érable d'Adam, tous faits d'identiques gribouillis verts comme de gros champignons.

« Et papa, il est où ? » demande sa mère.

Adam boude, mais il rajoute l'homme. Il peint son père tenant ce même dessin dans ses mains en bâtons ; il rigole en disant : *C'est quoi ces trucs, des arbres ? Mais regarde dehors ! C'est à ça que ça ressemble, un arbre ?*

Perfectionniste-né, l'artiste ajoute le chat. Puis le crapaud cornu qu'Emmett garde à la cave, où le climat sied mieux aux batraciens. Puis les escargots sous le pot de fleurs, et la phalène éclore d'un cocon tissé par une créature toute différente. Puis les spores en hélicoptère de l'érable d'Adam, et le caillou bizarre dans l'allée, qui pourrait bien être une météorite, même si Leigh l'appelle un parpaing. Et des dizaines d'autres choses, vivantes ou quasiment, jusqu'à ce que plus rien ne rentre sur la feuille A3.

Il offre à sa mère le dessin achevé. Elle serre Adam contre elle, sous les yeux des Graham, les voisins d'en face venus prendre un verre. Le

dessin ne le montre pas, mais sa mère ne l'embrasse ainsi que quand elle a un coup dans le nez. Adam résiste à son étreinte pour éviter d'écraser son œuvre. Même bébé, il détestait qu'on le prenne dans les bras. Chaque étreinte est une petite prison molle.

Les Graham rient de voir le gamin filer en courant. Du palier, à mi-hauteur de l'escalier, Adam entend sa mère chuchoter : « Il est un peu attardé, sur le plan relationnel. La médecin scolaire nous a dit de faire attention. »

Le mot, se dit-il, signifie exceptionnel, peut-être doté de super-pouvoirs. Que les autres doivent manier avec précaution. Une fois en sécurité dans la chambre des garçons, tout en haut de la maison, il demande à Emmett, qui a huit ans – presque une grande personne : « C'est quoi, attardé ?

– Ça veut dire que t'es un mongol.

– C'est quoi ?

– Pas comme les gens normaux. »

Ce qui convient très bien à Adam. Il y a un truc qui ne va pas chez les gens normaux. Ils sont loin d'être les meilleures créatures au monde.

Le dessin colle encore au frigo, des mois plus tard, lorsque son père bat le rappel des quatre gosses. Ils s'entassent dans la salle de jeux à moquette épaisse remplie de trophées de base-ball, de cendriers faits main et de tas de colliers de nouilles. Ils s'allongent autour de leur père, penché sur le *Guide de poche des arbres*. « Il faut qu'on vous trouve un petit nourrisson.

– C'est quoi un nourrisson ? chuchote Adam à Emmett.

– C'est un petit arbre. Un peu rougeaud. »

Leigh ricane. « Mais non, andouille, ça, c'est un arbrisseau. Un nourrisson, c'est un bébé.

– Pue du cul », réplique Emmett.

La métaphore est si puissamment animale qu'Adam la gardera en lui jusque dans les couloirs de l'âge mûr. Ce moment de pinaillage constituera une bonne part du souvenir qu'il gardera de sa sœur Leigh.

Leur père les fait taire et présente les candidats. Il y a le tulipier, qui pousse vite et vit longtemps, aux fleurs tape-à-l'œil. Le bouleau noir, petit et mince, dont on peut détacher l'écorce pour en faire des canoës. Le sapin-ciguë forme de grands clochers et se remplit de petites pommes de pin. En plus, il reste vert, même sous la neige.

« La ciguë », décrète Leigh.

Jean demande : « Pourquoi ?

– Je suis obligée de me justifier ?

– Les canoës ! dit Emmett. Y a même pas à voter. »

Le visage d'Adam rougit à en effacer ses taches de rousseur. Au bord des larmes, dans l'étau d'une impossible responsabilité,

s'efforçant de sauver les autres d'erreurs aux conséquences terribles, il s'écrie : « Et si on se trompe ? »

Leur père continue de feuilleter le guide. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

C'est Jean qui répond. Elle a toujours fait l'interprète pour son petit frère, avant même qu'il apprenne à parler. « Ce qu'il veut dire, c'est : comment être sûr de choisir le bon arbre pour le nourrisson ? »

Leur père balaie l'idée parasite d'un revers de main. « Il suffit d'en choisir un joli. »

En larmes, Adam ne s'en laisse pas conter. « Non, papa. Leigh est un peu penchée, comme son orme. Jean est droite et bonne. Emmett, dur comme l'ostryer, il suffit de le regarder ! Et mon érable rougit comme moi.

– Si tu dis ça, c'est simplement parce que tu sais quel arbre est à qui. »

Adam enseignera cet argument à ses étudiants de psycho, quand il sera encore plus âgé que ne l'est son père le jour où ils choisissent un arbre pour Charles encore à naître. Il fera carrière sur ce thème : incitation, orientation, structuration préalable, préjugé de confirmation, et la confusion entre corrélation et causalité – autant de défauts implantés dans le cerveau du plus problématique des grands mammifères.

« Non, papa, il faut qu'on tombe juste. On peut pas choisir au hasard. »

Jean lui caresse les cheveux. « T'en fais pas, Dammie. » Le frêne est un arbre noble à l'ombre accueillante, qui regorge d'essences et de remèdes. Ses branches se déploient comme un candélabre. Mais son bois brûle, même vert.

« Les canoës, à la fin ! » hurle Emmett. L'ostryer vous brise la hache avant de se laisser abattre.

Comme d'habitude, leur père a truqué l'élection. « Il y a une promotion sur le noyer noir », dit-il, et c'en est fini de la démocratie. En l'occurrence, rien dans l'arboretum ne saurait mieux convenir à ce que deviendra le petit Charles : une créature gigantesque, au grain net, dont les noix sont si dures qu'il faut les casser au marteau. Un arbre qui empoisonne le sol autour de lui pour que rien d'autre n'y puisse pousser. Mais un bois si fin qu'il attire les braconniers.

L'arbre arrive avant le bébé. Le père d'Adam, plein de jurons et de rancune, se débat avec la boule de racines enveloppée de toile de jute pour l'entraîner vers un trou arraché au vert parfait de la pelouse. Adam, au sein de la fratrie en rang d'oignon au bord du gouffre, se rend compte que quelque chose ne va pas. C'est terrible. Il n'arrive pas à croire que personne n'intervienne.

« Papa, arrête ! La toile... L'arbre va étouffer ! Ses racines ne

peuvent pas respirer. »

Son père pousse un grognement et continue sa lutte. Adam se précipite dans le trou pour empêcher le meurtre. La boule de racines s'abat de tout son poids sur ses jambes maigrettes et il hurle. Son père profère le plus fatal de tous les mots. Il empoigne Adam par le bras, l'arrache à sa tombe de vivant et le porte sur la pelouse jusqu'au perron où il le dépose. Face contre terre, le garçon y gît à même le béton, et hulule non de douleur mais pour le crime impardonnable perpétré contre l'arbre de son futur frère.

Charles arrive de la maternité, lourde vulnérabilité enveloppée dans une couverture. Adam, mois après mois, attend que le noyer meure suffoqué et emporte avec lui son petit frère, lui-même étouffé dans son patchwork aux couleurs d'arlequin. Mais tous deux survivent, preuve supplémentaire pour Adam que la vie tente de dire quelque chose que personne n'entend.

Quatre printemps plus tard, au premier émoi des feuilles, les enfants Appich se disputent pour savoir quel arbre est le plus beau. Et se disputent encore quand émergent les graines, puis les noix, et enfin le bouquet de couleur automnale. La santé et la force, la taille et la beauté : ils se disputent sur tout. L'arbre de chaque enfant a son propre mérite : l'écorce en losange du frêne, les longues feuilles complexes du noyer, la pluie de spores de l'érable, escadrille d'hélicoptères, le déploiement en vase de l'orme, le muscle cannelé de l'ostryer.

Désormais âgé de neuf ans, Adam décide d'organiser un vote à bulletin secret. Il ménage une fente dans le couvercle d'un carton à œufs pour en faire une urne. Cinq scrutins, cinq arbres. Chaque enfant vote pour le sien. Il faut organiser un deuxième tour. Emmett achète le vote de Charles, quatre ans, en lui offrant un demi-Snickers, et Jean décide de voter pour l'érable d'Adam, mue par ce qui ne saurait être que de l'amour. Le deuxième tour oppose donc l'ostryer à l'érable. La campagne électorale est sans merci. Jean aide Adam à confectionner des tracts. Leigh se fait directrice de campagne d'Emmett. En guise de slogan, ils adaptent un poème qu'ils ont trouvé griffonné dans le vieux livre d'or de lycée de leur père :

Supportez le travail frustrant  
sans guère de récompense au bout.  
Car même l'ostryer puissant  
Fut jadis une noix comme vous.

Adam réplique en faisant confectionner à Jean une affiche qui proclame :

Allez, mon chou, vote pour l'érable.  
Au Canada, c'est incontournable.

« Je ne suis pas convaincue, Dammie. » Jean, de trois ans son aînée, est plus douée pour prendre le pouls de l'électorat. « Ils risquent de ne pas comprendre.

– Mais c'est marrant. Le marrant, ça plaît aux gens. »

Ils perdent l'élection par trois voix contre deux. Adam boude pendant deux mois.

À dix ans, Adam trace sa route pratiquement tout seul. Les autres gamins l'ont dans le pif. Son frère l'emmène en randonnée, puis lui fait boire une gourde pleine de glaçons et d'urine. Dans la cour de récré, ses amis lui disent que son cuir chevelu est en train de verdir à force de manger des chips. Il court rejoindre sa mère, qui le gronde d'être aussi crédule. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi les gens font ce qu'ils font. Et son ingénuité incite les autres à lui faire gober n'importe quoi.

Il se replie sur lui-même, mais la moindre friche du lotissement abrite des millions de créatures. *Le Grand Guide des insectes* et un bocal au couvercle percé d'un trou transfigurent le plus solitaire des samedis après-midi en rêve de collectionneur. Armé d'un *Grand Guide des fossiles*, il conclut que les bosses et cloques des dalles de l'allée sont des dents d'ichtyosaures disparus bien avant que les mammifères ne jouent les seconds rôles sur l'humus des forêts. *Le Grand Guide des étangs, le Grand Guide des étoiles, des pierres et minéraux, des reptiles et amphibiens* : les humains en sont presque insignifiants.

Les mois passent à amasser des spécimens. Des crottes de chouette, des nids de loriot. La mue d'un serpent des blés, à laquelle il ne manque ni le bout de la queue ni les paupières. Des pyrites, des quartz aux tons de fumée, du mica gris argenté qui floconne comme des feuilles de papier, et un fragment de silex qui, il en jurerait, est une pointe de flèche du paléolithique. Il étiquette chaque trouvaille en indiquant date et emplacement. La collection envahit la chambre des garçons et déborde dans le couloir puis la salle de jeux. Même le salon sacré devient espace d'exposition.

Une fin d'après-midi d'hiver, en rentrant de l'école, il découvre tout son musée dans l'incinérateur. Il fuse à travers les pièces, en pleurs.

« Mon chéri, dit sa mère, tout ça, c'était bon pour la poubelle. Tout moisi et plein de bestioles. »

Il la gifle. Elle recule en titubant, la joue cuisante, les mains portées au visage, en le dévisageant. Sans pouvoir assimiler la réalité tangible de sa douleur. Sans pouvoir comprendre ce qui est arrivé à son fils, lui

qui, à six ans, lui avait un jour enlevé des mains un torchon humide en annonçant qu'il prenait le relais.

Ce soir-là, le père d'Adam est informé de la gifle. Il lui donne une bonne leçon, qui consiste à lui tordre le poignet jusqu'à la fracture. Personne ne s'en rend compte avant la fin de soirée, où le poignet enfle, bizarre et bleu, tout droit sorti du *Grand Guide des crustacés*.

Le samedi de fin de printemps où on lui retire son plâtre, Adam grimpe dans son érable aussi haut qu'il peut et refuse de descendre jusqu'au dîner. Le soleil traverse le feuillage et donne à l'air la couleur d'un citron vert pas tout à fait mûr. Il trouve un réconfort amer à dominer du regard les toits du quartier, à sentir combien la vie est meilleure au-dessus du sol. Les feuilles palmées s'agitent sous la brise, telle une foule de mains à cinq doigts. Il y a un bruit de pluie nocturne, une averse de minuscules écailles de bourgeons, par milliers. Bien plus haut que sa tête, des écureuils grignotent la masse de fleurs, en aspirent la sève liquide, puis répandent au sol, tout en bas, les bouquets d'un jaune rougeâtre désormais exsangues. Adam compte quinze espèces différentes de créatures rampantes, qui vont des vers duveteux à des miettes aplaties aux pattes presque invisibles à l'œil nu, qui encerclent son bras à fossette en quête de sources sucrées. Des oiseaux à cagoule brune ou noire fusent et se repaissent des radeaux d'œufs que bestioles et papillons laissent partout sur les petites branches. Un pivert fait des incursions dans un trou qu'il a aménagé l'année précédente en garde-manger. C'est là un secret stupéfiant que nul dans sa famille ne connaîtra jamais : il y a plus de vies ici, dans son unique érable, qu'il n'y a de gens dans tout Belleville.

Adam se rappellera cette veillée bien des années plus tard, perché dans un séquoia à soixante mètres de haut, en toisant un grouillement de gens pas plus gros que des insectes, dont la majorité démocratique souhaitera le voir mort.

Il a treize ans quand les feuilles de l'orme de sa sœur Leigh jaunissent bien avant l'automne. Adam est le premier à constater ce flétrissement. Le reste de la fratrie a cessé d'y prêter attention. L'un après l'autre, ses frères et sœurs ont dérivé loin du voisinage de la verdure pour les réjouissances plus tapageuses et plus glamour des autres humains.

Le mal qui atteint l'arbre de Leigh cheminait vers eux depuis des décennies. Au temps où Leonard Appich avait planté l'arbre de sa première-née dans un élan d'optimisme typique des années 50, la maladie des ormes avait déjà ravagé Boston, New York, Philadelphie et jusqu'à New Haven, l'*Ormeville* par excellence. Mais ces villes étaient si loin. La science, se disait cet homme, ne tarderait pas



à trouver un remède.

Le champignon a dépeuplé Detroit quand les enfants étaient encore petits. Puis, peu après, Chicago. L'arbre urbain le plus populaire du pays, dont les vasques transformaient les avenues en glorieux tunnels, quittait ce monde. Et à présent le mal atteint les faubourgs de Belleville, et l'arbre de Leigh y succombe à son tour. Adam, quatorze ans, est le seul à le pleurer. Son père maudit la dépense que représente son abattage. Quant à Leigh, elle s'en rend à peine compte. Elle part bientôt en fac, à l'université d'État de l'Illinois, pour devenir régisseur de théâtre.

« Pas étonnant que tu m'aies choisi un orme, papa. Tu m'avais dans le pif avant même que je naisse. »

Adam sauve un bout de bois des griffes des hommes qui viennent émietter la souche. Il l'emporte à la cave, le rabote, et le grave avec son kit de pyrogravure. Il trouve les mots dans un livre : *Un arbre est un passage entre terre et ciel*. Il salope le mot *passage*. *Terre et ciel* paraissent l'œuvre d'un attardé. Mais il l'offre tout de même à Leigh, en guise de cadeau de départ. Elle rit en voyant le cadeau et prend son frère dans ses bras. Peu après son déménagement, il retrouve le bout de bois, dans les cageots qu'elle a laissés pour l'Armée du Salut.

C'est cet automne-là – 1976 – qu'Adam s'amourache des fourmis. Un samedi de septembre, il les regarde s'écouler sur le trottoir des voisins, pour rapporter à leur base une glace à l'eau tombée par terre. Leur moquette couleur de rouille s'étend sur plusieurs mètres. Les fourmis slaloment entre les obstacles, grimpent les unes sur les autres. Leur déploiement en masse n'a rien à envier au génie humain. Adam établit son camp dans l'herbe le long de cette vivante écume. Les fourmis en bordure de la bacchanale grouillent sur ses chaussettes et remontent ses mollets tout maigres. Elles escaladent ses coudes et glissent dans les manches de son tee-shirt. Elles explorent son short et lui chatouillent les couilles. Il s'en fout. Une logique se dégage à mesure qu'il observe, et elle est *démence*. Personne ne supervise cette mobilisation de masse, ça paraît clair. Et pourtant elles acheminent la nourriture collante vers le nid avec une coordination absolue. Une planification sans planificateur. Des sentiers tracés sans géomètre.

Il rentre chercher son calepin et son appareil photo. C'est alors qu'il a une idée de génie. Il supplie Jean de lui céder du vernis à ongles. Sa sœur, en plein âge bête, s'est laissée engloutir dans le tourbillon de la mode. Mais elle ferait encore n'importe quoi pour son petit frère Dammie. Elle aussi, jadis, elle a aimé les *Grands Guides*. Mais les humains l'ont prise dans leur étau, et jamais elle ne s'en libérera.

Elle lui donne cinq couleurs, un arc-en-ciel qui va de l'écarlate au cyan. De retour sur le site, il se met à badigeonner. Une minuscule

goutte de Rose fumée collée à l'abdomen d'une pillarde. L'une après l'autre, il marque plusieurs dizaines de fourmis de la même teinte. Quelques minutes plus tard, il recommence avec Pêche veloutée. En milieu de matinée, tout le spectre de vernis se déploie. Et bientôt, ces gouttes de couleur révèlent une chorégraphie exotique et grouillante d'une beauté irréelle. La colonie possède quelque chose ; Adam ne sait pas comment l'appeler. Un but. Une volonté. Une sorte de conscience – si différente de l'intelligence humaine que l'intelligence la tient pour négligeable.

Emmett, qui passe par là avec sa canne à pêche et ses appâts, le trouve avachi dans l'herbe, en train de prendre des photos et de griffonner dans son calepin. « Qu'est-ce que tu fous ? »

Adam se hérissent et poursuit son travail.

« C'est comme ça que tu passes ton samedi ? Pas étonnant que les gens te sentent pas. »

Adam ne *sente* pas les gens. Ils disent des choses pour cacher ce qu'ils pensent. Ils courent après des babioles inutiles. Il garde la tête penchée et continue à compter.

« Hé ! Le cafard ! *C'est à toi que je parle*, Cafard ! À quoi tu joues affalé par terre ? »

Adam sursaute en comprenant ce qu'il entend dans la voix d'Emmett : son frère a peur de lui. Il murmure dans son calepin : « Pourquoi tu tortures des poissons ? »

Un pied fuse et le chope dans les côtes. « C'est quoi ces conneries ? Les poissons ne *ressentent* rien, tête de nœud. T'as de la merde dans la tête ou quoi ?

– Tu n'en *sais rien*. Tu ne peux pas le *prouver*.

– Tu veux une preuve ? »

Emmett se penche, arrache une poignée d'herbe et la lui fourre dans la bouche. Adam, impassible, la recrache. Emmett s'éloigne, consterné, en secouant la tête, une fois de plus vainqueur d'un débat à sens unique.

Adam étudie cette cartographie vivante. Au bout de quelque temps, perçu en accéléré, le flot de fourmis marquées d'un code couleur commence à suggérer comment se communiquent les signaux, sans signalisation centrale pour faire tourner la machine. Il déplace un peu la glace à l'eau. Il disperse les fourmis. Il place des obstacles et chronomètre le temps de réadaptation. Une fois la glace disparue, il dispose des bouts de son sandwich en divers endroits et minute le temps qu'il faut pour que chacun disparaisse à son tour. La colonie est vive et rusée – aussi rusée pour obtenir ce qu'elle veut que toute créature humaine.

Les cloches du carillon épiscopalien font tinter leur cantique à quatre temps. Six heures : l'heure de rentrer dîner pour tous les

petits diables Appich. La récolte du jour : douze pages de notes gribouillées, trente-six photos soigneusement minutées, et une demi-théorie : même pas de quoi acheter un yo-yo cassé au grand troc des collégiens.

Tout l'automne, dès qu'il n'est pas en classe, ou occupé à tondre des pelouses ou à servir des sodas, il étudie les fourmis. Il établit des graphiques et dresse des tableaux. Il acquiert un respect sans limites pour l'ingéniosité des fourmis. Un comportement flexible qui s'adapte aux conditions changeantes : Comment ne pas trouver ça diaboliquement intelligent ?

En fin d'année scolaire, il s'inscrit au concours régional des scientifiques amateurs. *Quelques observations sur le comportement et l'intelligence d'une colonie de fourmis*. Dans l'immense salle, certains projets ont plus d'allure, et d'autres portent clairement la marque d'une compétence paternelle. Mais aucun des autres candidats n'a observé son objet comme lui.

Le jury lui demande : « Qui t'a aidé à faire ça ?

– Personne, répond-il, trop fièrement peut-être.

– Tes parents ? Ton prof de sciences ? Ton frère ou ta sœur aînée ?

– Ma sœur m'a fourni le vernis à ongles.

– Tu as emprunté l'idée à quelqu'un ? Tu as copié une expérience sans la citer ? »

L'idée qu'une telle expérience ait pu être déjà menée l'accable.

« Tu as recueilli toutes ces données toi-même ? En quatre mois ? Sur ton *temps libre* ? »

Ses yeux s'emplissent de larmes. Il hausse les épaules.

Le jury ne lui décerne aucune médaille, même pas le bronze. Soit-disant faute de bibliographie. C'est l'une des conditions pour qu'un projet soit recevable. Mais Adam connaît la vraie raison. Ils le prennent pour un voleur. Ils ne peuvent croire qu'un gamin ait travaillé des mois sur un projet original, sans autre motif que le plaisir de regarder jusqu'à voir quelque chose.

Aux vacances de printemps, sa sœur Leigh descend avec plusieurs copines en Floride, à Fort Lauderdale. Le deuxième soir, devant une paillote en bordure de plage, elle monte dans la Ford Mustang rouge décapotable d'un type qu'elle a rencontré trois heures plus tôt. Et on ne la revoit plus jamais.

Les parents d'Adam sont paniqués. Ils prennent deux fois l'avion pour la Floride. Ils engueulent les flics et dépensent beaucoup d'argent. Les mois passent. Aucune piste. Adam comprend qu'il n'y en aura jamais. L'inconnu qui a enlevé sa sœur est rusé, méticuleux, humain. Intelligent.

Leonard Appich refuse de renoncer. « Vous savez comment elle est,

Leigh. Vous la connaissez bien. Elle a encore fugué. Pas question d'organiser une cérémonie avant de savoir vraiment ce qui lui est arrivé. »

*Savoir vraiment.* Bien sûr qu'ils savent. La mère d'Adam balance à la figure de son mari les paroles prononcées par Leigh au printemps précédent. *Tu m'avais dans le pif avant même que je naisse.* Une logique se dessine et elle s'en saisit. « Tu as planté un orme pour elle alors qu'ils crevaient partout depuis des années ? Mais qu'est-ce que t'avais dans le crâne ? Tu ne l'as jamais aimée, pas vrai ? Et maintenant, quelqu'un l'a violée, a abandonné son cadavre dans une décharge, et on ne saura jamais où ! »

Lenny lui casse le coude, accidentellement. Légitime défense, affirme-t-il à qui veut l'entendre. C'est alors qu'Adam comprend : L'espèce humaine est profondément malade. Elle n'en a plus pour longtemps. C'était une expérience aberrante. Bientôt le monde sera rendu aux intelligences saines, les intelligences collectives. Les colonies et les ruches.

Jean emmène ses frères dans le parc forestier. Là, tous trois accomplissent la cérémonie que refuse leur père. Ils font un feu de camp et racontent des histoires. Leigh à douze ans, qui avait fugué quand son père l'avait giflée pour avoir murmuré *connard*. Leigh à quatorze ans, qui les avait tous punis de la détester en refusant de parler à quiconque autrement que dans son espagnol balbutiant de collégienne. Leigh à dix-huit ans, interprétant Emily Webb dans *Une petite ville sans histoire*, qui revient sur Terre pour revivre son douzième anniversaire. Un merveilleux fantôme qui avait fait pleurer tout le lycée.

Adam saisit la plaque d'orme qu'il avait gravée pour sa sœur et la jette dans le feu. *Un arbre est un passage entre terre et ciel.* L'orme n'est pas un bois de chauffage idéal, mais il brûle sans trop se faire prier. Tous les mots mal écrits d'Adam atteignent la perfection avant de disparaître dans le noir absolu : d'abord *arbre*, puis *passage*, puis *terre*, puis *ciel*.

Le jury du concours scientifique guérit Adam Appich de tout désir de tenir un carnet sur quelque sujet d'observation que ce soit. Il grandit, trop grand pour les fourmis. Il abandonne les *Grands Guides* au bord du trottoir. Les trésors de son musée secret, rescapés de l'aspirateur maternel, il est trop heureux de les balancer à la poubelle. Des trucs de même.

Le lycée, c'est quatre ans de taule. Non qu'il soit dépourvu d'amis ou d'amusement. À vrai dire, il y a même surabondance des deux. Les soirées passées à se murger et à se baigner à poil dans le réservoir d'eau qui surplombe la ville. Les week-ends entiers dans des caves,

à lancer des dés et à pinailler sur les règles de jeux de rôles ésotériques avec des petits hommes obèses et anémiques qui traînent des valises pleines de cartes de collection. Les monstres du jeu sont une version dégénérée de l'histoire naturelle. Des insectes géants. Des arbres tueurs. Le but du jeu, c'est de tous les éliminer.

« Tout ça, c'est la testostérone », explique son père. Il a peur désormais de ce garçon massif, et Adam le sait. « Un ouragan d'hormones, et pas de port en vue. »

Adam a beau vouloir le frapper, son père n'a pas tort. Il y a bien des filles, mais elles le laissent perplexe. Elles font semblant d'être bêtes, camouflage protecteur. Passives, silencieuses et opaques. Elles disent le contraire de ce qu'elles pensent, pour te tester, voir si tu sais les décoder. Et c'est ce qu'elles espèrent. Mais ensuite elles t'en veulent.

Il organise des opérations commando sur le lycée voisin, des raids nocturnes compliqués consistant à balancer des kilomètres de papier toilette dans les branches des tilleuls. Les guirlandes pendouillent des mois durant telles des fleurs blanches géantes. Il passe sous leur dais en VTT et se sent un génie de l'art brut, tel un graffeur guérillero.

Avec un ami, il cartographie le lycée, le supermarché, la banque locale. Ils prévoient l'équipement dont ils auraient besoin pour faire un casse. Les plans se perfectionnent. Ils évaluent le prix des armes, histoire de ricaner un peu. Pour Adam, c'est un jeu : logistique, planification, gestion des ressources. Pour son ami, c'est quasiment une religion. Adam regarde, fasciné, ce garçon sur un fil. Une graine qui atterrit à l'envers sur le sol roulera toujours – racine et tige – en grands saltos jusqu'à se stabiliser à l'endroit. Mais un enfant d'humain peut très bien connaître la mauvaise direction et la trouver tentante.

\*\*\*

Il devient expert pour évaluer le minimum absolu de travail lui permettant de ne jamais être recalé. Aucune adulte n'obtient de lui davantage que le strict nécessaire. Son livret scolaire en chute libre laisse sa mère perplexe. « Qu'est-ce qui t'arrive, Adam ? Tu vaux mieux que ça. » Mais sa voix est blanche et défaite. Jean aussi le voit plonger. Elle réprimande, plaisante, supplie. Mais bientôt elle part à la fac, dans le Colorado. Il n'y a plus personne pour lui demander des comptes.

Leigh ne revient jamais. L'enquête paternelle n'aboutit à rien et s'étiole peu à peu. La mère d'Adam goûte à la codéine. Bientôt, elle a tout un réseau de pharmacies qui s'étend sur plusieurs villes. Elle cesse de faire la cuisine, le ménage. Le mode de vie d'Adam n'en est pas affecté. Il s'adapte et évolue. La survie des survivants.

Une simple boutade d'un copain, une proposition en l'air – *Trois*

dollars si tu me fais mon devoir d'algèbre –, et le voilà bourré d'argent de poche facilement gagné. Si facilement, même, qu'il commence à faire de la pub. Devoirs dans toutes les matières (sauf langues étrangères), selon le degré de qualité désiré, dans un délai fixé par le client. Il lui faut un peu de temps pour trouver le juste barème de prix, mais ensuite la clientèle se presse. Il se risque à des offres promotionnelles pour les commandes en gros, à un système de crédit ou de paiement anticipé. Bientôt, il est à la tête d'un petit commerce florissant. Ses parents sont soulagés de le revoir faire ses devoirs, chaque soir pendant des heures. Ils sont ravis qu'il cesse de leur taxer du fric. C'est du gagnant-gagnant. C'est l'aube de l'Amérique, le miracle du libéralisme, et chaque nuit Adam se couche en se félicitant d'être né dans une culture de la libre entreprise.

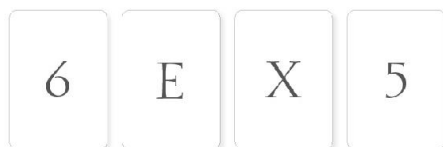
Il est rapide et consciencieux. Chaque devoir est prêt à la date fixée. Il ne tarde pas à devenir une marque, la plus fiable et la plus respectée de toute l'histoire de la fraude scolaire au lycée Harding. Cette activité le rend presque populaire. Il met de côté quasiment tout ce fric. Rien de ce qu'il pourrait acheter avec ne saurait lui donner plus de plaisir que de voir grossir la colonne des avoirs dans son livret de caisse d'épargne et de calculer le nombre de dollars gagnés par enseignant crédule.

Mais tout travail exigeant demande des sacrifices. Le voici contraint d'apprendre toutes sortes de choses intéressantes qui ne devraient pas l'intéresser.

\*\*\*

Au début de son année de terminale, Adam se trouve à la bibliothèque municipale, à concocter un devoir de psychologie pour un camarade qui comprend encore moins que lui l'animal bipède. *Citez au moins deux livres.* OK. Il quitte son box et gagne la section appropriée parmi les rayonnages. Après des heures de travail, il finit par loucher. Dans la pénombre du lieu, les livres ressemblent à des maisons de lutins pour amateurs de modèles réduits.

Le dos d'un livre lui saute aux yeux. Les lettres jaune vert, criardes comme des néons, se détachent sur fond noir : *Le Singe en nous*, de Rubin M. Rabinowski. Adam extrait le gros volume de son étagère et s'affale dans un fauteuil tout proche. Le livre s'ouvre à une page où sont représentées quatre cartes :



En dessous, la légende dit :

*Chacune de ces cartes arbore une lettre sur une face et un*

*chiffre sur l'autre. Supposons qu'on vous dise que toute carte arborant une voyelle sur une face arbore un chiffre pair sur l'autre. Quelle(s) carte(s) devrez-vous retourner pour vérifier si c'est vrai ?*

Il se ranime brusquement. Les choses offrant des réponses nettes, concises et justes sont un antidote à l'existence humaine. Il a tâté de résoudre l'énigme, avec une confiance totale. Mais lorsqu'il vérifie la solution, il s'aperçoit qu'il s'est trompé. Au début, il prend la réponse imprimée pour une erreur. Et puis il comprend ce qui aurait dû être évident. Il se dit qu'il est juste lessivé à force de faire les devoirs des autres. Il n'était pas concentré. S'il avait fait attention, il aurait vu juste.

Il poursuit sa lecture. Le livre affirme que quatre pour cent seulement des adultes moyens trouvent la bonne réponse.

En outre, quand on leur indique la bonne réponse, près de trois quarts des gens qui se trompent trouvent une excuse à leur erreur.

Assis dans le fauteuil, il tente de s'expliquer pourquoi il vient de réagir comme presque tous les êtres humains. Sous la première rangée de cartes, il y en a une autre :



Cette fois, la légende dit :

*Chacune de ces cartes représente le client d'un bar. Une face indique leur âge, l'autre ce qu'ils boivent. Si l'âge minimum légal pour boire de l'alcool est fixé à 21 ans, quelle(s) carte(s) devez-vous retourner pour vérifier que personne ne viole la loi ?*

La réponse est si évidente qu'Adam n'a même pas à la chercher. Cette fois, il a tout bon, comme les trois quarts des adultes moyens. Alors il apprend le fin mot de l'histoire. Les deux énigmes n'en font qu'une. Il éclate de rire et s'attire les regards réprobateurs des usagers nocturnes et grisonnants de la bibliothèque. Les gens sont crétins. Il y a un grand écriteau EN PANNE accroché à l'organe qui fait la fierté de l'espèce humaine à laquelle il appartient.

Adam ne peut se détacher du livre. Lequel démontre encore et encore comment le soi-disant *Homo sapiens* échoue à résoudre les plus élémentaires problèmes de logique. Par contre, les hommes excellent

à déterminer rapidement qui est inclus ou exclu, en grâce ou en disgrâce, digne d'être couvert d'éloges ou châtié sans pitié. Capacité à mettre en pratique la rationalité la plus élémentaire ? Quasi nulle. Aptitude à enfermer les autres dans des cases ? Remarquable et inlassable. Des pièces nouvelles s'ouvrent dans le cerveau d'Adam, prêtes à être meublées. En relevant les yeux, il voit une bibliothèque qui ferme et le met à la porte.

Une fois rentré, il continue à lire jusqu'à tard dans la nuit. Il reprend le lendemain matin tout au long du petit-déjeuner. Il en rate presque son bus. Il ne livre pas les devoirs du jour à ses clients. C'est la première tache sur sa réputation depuis qu'il a établi son petit commerce. Pendant les trois premiers cours, il garde *Le Singe en nous* ouvert sous son bureau et s'instruit en douce. Il termine le livre avant le déjeuner et se met aussitôt à le relire.

Ce livre est si élégant, si lumineux qu'Adam se donnerait des claques pour n'avoir pas perçu la vérité depuis longtemps. Les humains portent en eux tout un héritage de comportements et de préjugés, vestiges plaqués et bricolés de stades précédents de l'évolution, qui suivent leurs propres règles obsolètes. Des choix apparemment erratiques et irrationnels sont en fait des stratégies créées jadis pour résoudre d'autres types de problèmes. Nous sommes tous prisonniers des corps d'opportunistes rusés et arrivistes façonnés pour survivre à la savane en se contrôlant mutuellement.

Des jours durant, le livre le porte, dans une stupeur délicieuse. Armé de la logique qu'il lui révèle, il s'imagine tentant des expériences sur toutes les filles du lycée, appliquant une goutte de vernis à ongles sur leur talon pour surveiller leurs allées et venues. Le meilleur passage, c'est le chapitre 12, « Influence ». S'il l'avait lu en seconde, il serait chef de classe à perpétuité. La simple idée que le comportement humain – son ennemi intime de toujours – possède une logique cachée mais identifiable, aussi belle que tout ce qu'il a pu constater chez les insectes, fait vibrer tout son corps. Il se sent léger et ferme comme jamais depuis la disparition de sa sœur.

Quand vient le moment des examens d'admission en fac, il les passe les doigts dans le nez. Ses facultés d'analyse atteignent un record de quatre-vingt-douze pour cent. Mais avec ses notes de contrôle continu, il parvient tout juste à se glisser à la deux cent douzième place sur les deux cent soixante-neuf élèves de terminale de son lycée. Aucune fac digne de ce nom ne saurait même envisager de l'accueillir.

Son père écarte le problème d'un revers de main. « Tu n'as qu'à faire deux ans de formation dans une fac publique. Le temps d'effacer l'ardoise et de repartir sur de bonnes bases. »

Mais Adam n'a pas besoin d'effacer l'ardoise. Juste de la montrer



à quelqu'un capable de lire entre ses lignes crayeuses. Un samedi matin avant les vacances de Noël, il s'installe à la table du salon et rédige une lettre. Il a l'impression de noter des observations sur ses carnets d'enfant. Par la fenêtre, il voit ce qui reste des arbres des enfants. Il se rappelle comment il crut jadis à un lien magique entre les arbres et les enfants pour qui ils avaient été plantés. Comment il s'était mué en érable : familier, franc, facile à identifier, toujours prêt à verser son sucre, à fleurir de haut en bas aux premiers jours de soleil printanier. Il adorait cet arbre, sa simplicité. Et puis les gens ont fait de lui autre chose. Stylo en main, il inscrit en haut de la page :

Professeur R. M. Rabinowski  
Département de psychologie  
Université Fortuna, Fortuna (Californie)

Cher Professeur Rabinowski,  
Votre livre a changé ma vie.

Il offre un récit de conversion en bonne et due forme : un gamin égaré, sauvé par une rencontre fortuite avec une intelligence lumineuse. Il raconte comment *Le Singe en nous* a éveillé quelque chose chez lui, même si cet éveil est peut-être venu trop tard. Il explique qu'il n'arrivait pas à prendre les études au sérieux jusqu'à ce que ce livre lui tombe entre les mains, et qu'il risque de devoir passer des années à retrouver une crédibilité dans une fac publique avant d'avoir une chance d'étudier la psychologie dans un établissement digne de ce nom. Peu importe, écrit-il. Il doit déjà beaucoup au professeur Rabinowski, et, comme ce dernier le dit lui-même page 231 : « La bonté espère peut-être quelque chose en retour, mais ça ne l'empêche pas d'être bonne. » Et peut-être qu'une bonté inespérée aiderait à raccourcir le chemin qui l'attend.

À la fenêtre, l'érable capture une brise. Ses branches réprobatrices s'agitent aux yeux d'Adam. Il rougirait de honte si ce n'était pas sa dernière chance. Il persévère, barde la lettre d'une demi-douzaine de techniques glanées au chapitre 12, « Influence ». Ses remerciements contiennent quatre des six principaux embrayeurs requis pour produire chez autrui un schéma d'action : la réciprocité, la retenue, la légitimation et l'appel à l'engagement. Il dissimule les preuves de sa position de suppliant sous un autre truc appris au chapitre 12 :

Si vous voulez qu'une personne vous aide, persuadez-la qu'elle vous a déjà aidé plus que vous ne sauriez le dire. Les gens sont prêts à faire des efforts pour perpétuer leur héritage.

Ses parents sont éberlués, mais Adam pas totalement surpris, quand arrive à la maison une réponse de l'auteur du *Singe en nous*. Le professeur Rabinowski explique que l'université Fortuna est un petit établissement pilote destiné à des étudiants atypiques en quête d'une conception critique, fervente et novatrice de l'éducation. Les critères d'admission n'attachent guère d'importance au livret scolaire, mais privilégient d'autres preuves de motivation exceptionnelle. Et sans offrir de garanties, le professeur Rabinowski promet que la candidature d'Adam sera sérieusement étudiée. Il lui suffira d'écrire la lettre de motivation la plus convaincante qu'il puisse imaginer.

À la lettre officielle est fixée par un trombone une carte de visite sans signature. À l'encre bleue, d'une écriture anarchique de maniaque, quelqu'un a écrit : « N'essaie plus jamais de m'entuber, lèche-cul. »

# Ray Brinkman et Dorothy Cazaly



Ils ne sont pas difficiles à trouver : deux personnes pour qui les arbres ne représentent presque rien. Deux personnes qui, même au printemps de leur vie, ne sauraient distinguer un chêne d'un tilleul. Deux personnes qui n'ont jamais accordé aux bois la moindre pensée jusqu'à ce qu'une forêt entière parcoure des kilomètres sur la scène d'un minuscule théâtre cubique du centre-ville de Saint Paul, en 1974.

Ray Brinkman, jeune avocat spécialisé en droit de la propriété intellectuelle. Dorothy Cazaly, sténographe dans une entreprise qui travaille pour son cabinet. Il ne peut s'empêcher de la regarder transcrire des dépositions. La beauté fluide et silencieuse de son ballet manuel l'ébahit. La sonate *Appassionata* coule de ses doigts de mime.

Elle surprend son regard, et ses yeux le défient de l'assumer. Il assume. C'est plus facile que de mourir d'une crise aiguë d'admiration transie. Elle accepte de sortir avec lui, à condition de choisir l'endroit. Il signe le contrat, loin d'en soupçonner les clauses cachées. Elle choisit une audition pour jouer *Macbeth* dans un spectacle amateur.

Pourquoi ? Elle répond *pour rien*. Un caprice. Une lubie. La liberté. Mais bien sûr, il n'y a pas de liberté. Il n'y a que des prophéties anciennes qui décryptent les graines du temps et proclament lesquelles croîtront ou non.

Par spectacle *amateur*, il faut entendre *terrifiant*. L'audition

ressemble à une chasse aux monstres sans lampe torche. Ni l'un ni l'autre n'a fait de théâtre depuis le lycée. Mais ils vissent leur courage au bon endroit, et tous deux finissent par tirer de la soirée un plaisir sombrement masochiste mêlé de trac crispé.

« Waouh, s'écrit-il en la raccompagnant dehors. C'était quoi, ce truc, au juste ?

– J'ai toujours voulu faire comme si j'étais actrice. Il me fallait juste un complice.

– Et qu'est-ce qu'on fait pour le rappel ?

– À toi de choisir.

– Si on faisait quelque chose d'un peu moins flippant, la prochaine fois ?

– Tu as déjà essayé le saut à l'élastique ? »

Mais voilà le hic : tous deux obtiennent un rôle. *Forcément*. Leur rôle était écrit, bien avant qu'ils auditionnent. C'est ainsi que fonctionnent les mythes. Macduff, et Lady Macbeth.

Ray appelle Dorothy, complètement paniqué. Comme s'il avait joué avec le fusil de son père et que le coup venait de partir. « On n'est pas obligés d'accepter, quand même ?

– C'est du théâtre *associatif*. Je crois que tout le quartier compte sur toi. »

Elle a déjà identifié le pire bouton qu'elle puisse actionner en lui, dès leur première semaine ensemble. Il a un sens des responsabilités qui frise la démente, cet homme. Il se sent pathologiquement tenu envers les espoirs et attentes de ses semblables. Et sa dame a assez de témérité pour dix hommes comme lui. En gros, elle lui dit : sans *Macbeth*, plus question de sortir ensemble. Ils acceptent leurs rôles.

Dorothy est une actrice-née. Mais Ray... Même la directrice de casting, le soir de la première lecture, se dit qu'elle a dû faire une terrible erreur. Dorothy le regarde, presque émerveillée. C'est le plus grand pire acteur qu'elle ait jamais vu. Il se contente de débiter ses répliques, avec un agacement dégingandé et une naïveté incroyable, comme s'il devait plaider sa propre existence au club d'éloquence du Jugement dernier.

Elle fait une razzia à la bibliothèque municipale, lui déniche des livres sur la méthode Stanislavski, des manuels pour se mettre dans la peau du personnage. Il se replie sur son stoïcisme. « Ce sera déjà bien si j'arrive à retenir toutes mes répliques. »

Au bout de deux semaines, il est presque compétent. À la troisième, il se passe vraiment quelque chose.

« Tu triches, dit-elle. Tu répètes en cachette ? »

Et c'est vrai, d'une certaine manière – qu'il commence seulement à découvrir. Il ne s'en était jamais rendu compte, mais le droit, c'est

du théâtre, avant même de traîner quelqu'un au tribunal. Ray a un don unique : jouer son propre rôle avec une intensité impressionnante. Ce qui fera de lui, dans les années à venir, un grand avocat du copyright et des brevets. Pour l'heure, ce simple don rend son Macduff étrangement hypnotique. En restant planté sans bouger, avec un sérieux impassible, il semble puiser à la volonté même de la planète.

Le grand super-pouvoir de Dorothy, développé dès l'enfance, c'est de pouvoir déchiffrer chaque muscle d'un visage, autour de la bouche et des yeux, et de deviner avec une justesse infailible si la personne ment ou non. Ce qui ne l'aide ni pour la sténographie ni pour Lady Macbeth. Mais ça lui donne envie d'éprouver les limites de cet homme et de son innocence. Au bout de cinq semaines, à trois répétitions par semaine, elle en est convaincue : Ray Brinkman serait effectivement prêt à abandonner femme et enfants sans protection dans un château au milieu de nulle part rien que pour sauver son pays maudit.

La mise en scène est très seventies. Très Watergate. L'entrée est gratuite, et le quartier en a pour son argent. Trois soirs d'affilée, Lady Macbeth s'abat avec flamboyance. Trois soirs d'affilée, Macduff et ses hommes, déguisés en arbres, aident la forêt à migrer du bois de Birnam jusqu'à Dunsinane. Des arbres traversent effectivement la scène. Du chêne, des cœurs de chêne, des armées et des flottes de chêne, pilier et chapiteau de la maison de l'Histoire. Les hommes brandissent de grandes branches, et tandis que Macbeth l'inconscient proclame son invulnérabilité garantie par la prophétie, ses assaillants traversent les planches si lentement, tels des danseurs, qu'ils n'ont pas l'air de bouger du tout. Et chaque soir, Ray a presque l'éternité pour penser : *Quelque chose est en train de m'arriver. Quelque chose de lourd, d'énorme et de lent, qui vient de très loin, que je ne comprends pas.*

Il ne se rend pas compte. La créature qui vient le chercher est une espèce forte de plus de six cents variétés différentes. Familier, protéiforme, campé depuis les tropiques jusqu'au Nord le plus tempéré : l'emblème général de tous les arbres. Épais, cloqué, buriné, mais solidement ancré sur la terre, et couvert d'autres créatures vivantes. Trois siècles à pousser, trois siècles à tenir, trois siècles à mourir. Le chêne.

Les chênes lui font prêter serment comme shérif temporaire dans leur lutte contre le monstre humain. Le bon Macduff se cache derrière leurs branches coupées (*Bien des êtres vivants ont été maltraités pour créer ce spectacle*), espère se rappeler sa prochaine réplique, prie pour terrasser l'usurpateur ce soir encore, et s'émerveille des formes étranges, irrégulières et lobées qui étoffent son camouflage comme les lettres d'un alphabet extraterrestre, dont chaque hiéroglyphe est façonné par quelque chose qui ressemble irrésistiblement à une intention. Il ne peut déchiffrer le texte inscrit sur sa bannière. Il est

écrit par une créature aux cinq cents millions de racines. Le texte dit : *Chêne et porte viennent du même mot antique.*

Après la dernière représentation et la fête qui s'ensuit, Ray et Dorothy se retrouvent au lit. Le théâtre et le caprice de Dorothy les avaient jusque-là maintenus en suspens, captifs d'une fascination impatiente. Et enfin, pour lui, le saut dans le vide. La pénombre permet de faire taire leurs pires alarmes et sirènes intimes. Mais à vingt centimètres de son visage éclairé aux chandelles, elle peut encore distinguer le moindre muscle autour de ses yeux.

« Quel sentiment tu as pour tes parents ? Tu as déjà eu des pensées racistes ? Tu as déjà volé à l'étalage ?

– Je suis donc en procès ? Pourquoi tu me tortures ?

– Pour rien. »

Tout le visage de Dorothy s'agite comme un haricot mexicain.

Il bascule sur le dos et regarde le plafond. « Je n'avais jamais fait de théâtre comme ça. On a l'impression de parler aux dieux.

– C'est tellement vrai ! »

Puis : « Tu crois qu'on a un avenir ? »

Elle s'appuie sur un coude pour voir son visage. « On ? Tu veux dire l'humanité ?

– Ouais. Mais d'abord toi et moi. Ensuite le reste du monde.

– J'en sais rien. Comment tu veux que je le sache ? »

Il perçoit sa colère, et croit comprendre. Il tâte les draps en quête de sa main. « J'ai l'impression que ça devait arriver.

– Ça ? » Impitoyable Lady M. Moqueuse. « Tu veux dire que c'était le destin ? »

Il a l'impression de se retrouver sur scène, à flotter au ralenti, pétrifié image par image, déguisé en bois de Birnam. « Je gagne bien ma vie. Dans cinq ans, j'aurai remboursé tous mes prêts. Et en un rien de temps je serai promu associé. »

Elle ferme les yeux, serre les paupières. Dans quelques années, les bombes s'abattront, la Terre sera inhabitable, et les derniers humains fuiront la planète dans des fusées en route pour nulle part.

« Tu ne serais même pas obligée de travailler. »

Elle se redresse. Appuie la main sur son sternum pour le clouer aux draps. « Attends un peu. Oh, bon Dieu. Tu me demandes en mariage ? »

Il incline la tête et la défie. Cœur de chêne.

« Parce qu'on a couché ensemble ? *Une fois* ? » Elle n'a pas besoin de super-pouvoir pour constater à quel point son sarcasme le blesse. « Attends... Je suis la *première* ? »

Il demeure immobile, pétrifié, au milieu de la scène. « Tu aurais peut-être dû me demander ça il y a deux heures.

– Écoute. Quand même... Se *mari*er ? » Ce simple mot dans sa

bouche lui paraît exotique et lointain. « Je ne peux pas me marier. Je suis censée... je ne sais pas ! Partir en Amérique du Sud sac au dos pendant deux ans. Déménager à Greenwich Village et essayer des drogues. Avoir une liaison avec un pilote privé en mission secrète pour la CIA.

– J'ai un sac à dos. Je peux aussi exercer à New York. Pour le pilote, faut voir. »

Prise de court, elle éclate de rire et secoue la tête. « Tu *rigoles* ! Non, tu ne rigoles pas ! Oh merde ! » Elle replonge sur les oreillers. « Et puis merde, après tout ! Je te suis, Macduff ! »

Ils refont l'amour, offerts l'un à l'autre. Cette fois, c'est un lien qui les engage. Dans le silence de l'après, elle sent la goutte sur la tempe de Ray. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien.

– T'as pas la trouille, avec moi ?

– Non.

– Tu me mens. Pour la première fois.

– Peut-être.

– Mais tu m'aimes.

– Peut-être.

– “Peut-être” ? Qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ? »

Quelque chose d'énorme, de lourd et de lent, venu de très loin et inconnu de lui, commence à expliquer ce que ça peut vouloir dire. Et puis il entreprend de lui montrer.

La prédiction de Ray se réalise. Il lui faut tout juste cinq ans pour rembourser toutes ses dettes. Et il ne tarde pas à être promu associé. Il est brillant dans son domaine : coincer les voleurs de propriété intellectuelle et les obliger à céder ou à payer. Sa ferveur est hypnotique, cet engagement pour l'équité et la stabilité. *Vous profitez de quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre. Le monde ne peut pas fonctionner ainsi.* Presque toujours, la partie adverse préfère payer qu'aller jusqu'au procès.

La prédiction de Dorothy, quant à elle, n'est pas entièrement fausse. Les bombes s'abattent en effet. Mais des bombes de taille moyenne, dispersées autour du globe, assez modestes pour qu'on n'ait pas à quitter la planète, pour le moment du moins. Pour sa part, elle garde son boulot, et transcrit les paroles de gens sous serment aussi vite qu'ils les prononcent. Le secret, c'est d'être indifférente au sens de ces paroles. Si on fait attention, ça fait chuter la vitesse.

Une demi-douzaine d'années s'écoule telle une unique saison. Ils se séparent. Se fiancent à nouveau, en jouant les jeunes premiers de *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, monté par le Théâtre associatif Alter Ego. De nouveau elle freine des quatre fers. Ils se ré-engagent, après avoir

parcouru ensemble à pied huit cents kilomètres de la piste des Appalaches en vingt-huit jours. Et une nouvelle fois par des signes de la main, lors d'un saut à l'élastique.

En général, ils tiennent cinq mois. Avant qu'elle rompe. La quatrième rupture est si traumatisante qu'elle quitte son boulot et disparaît pendant des semaines. Ses amis refusent de révéler quoi que ce soit à Ray. Il les supplie de lui donner des nouvelles, un numéro de téléphone, n'importe quoi. Il les charge de longues lettres, qu'ils disent ne pas pouvoir transmettre. Puis, enfin, un mot d'elle, ni penaud ni cruel. Elle refuse de dire où elle est. Elle expose simplement la claustrophobie mortelle, la panique assassine qu'elle éprouve à l'idée de signer un document légalement contraignant qui déterminera la tournure et l'aspect du reste de sa vie.

*Je veux être avec toi. Tu le sais. C'est pour ça que je continue à dire oui. Mais un contrat légal ? Avec des droits de propriété ? Oh Ray, si seulement tu étais un médecin déchu ou un homme d'affaires ruiné. Ou un promoteur corrompu. Tout, sauf un spécialiste du droit de la propriété.*

Il écrit à l'adresse d'expédition : une boîte postale à Eau Claire. Il lui explique que l'esclavage a été aboli partout dans le monde. Elle ne sera jamais la propriété de quiconque. Il ne changera pas de métier pour elle ; le droit, les copyrights, les brevets, c'est tout ce qu'il connaît. C'est un travail nécessaire, le moteur de la prospérité du monde, et il est doué pour ça. Peut-être même surdoué. Mais s'il doit choisir entre renoncer au mariage et renoncer à la perspective de jouer dans un autre spectacle amateur avec elle, eh bien, il renonce à plaider sa cause.

*Reviens, je t'en prie. On vivra dans le péché, avec chacun sa voiture, son compte en banque, sa maison, son testament.*

Peu après qu'il a posté la lettre, elle surgit sur le seuil de son pavillon, en fin de soirée, avec deux billets pour Rome. On se pose quelques questions au cabinet d'avocats, mais deux jours plus tard il part avec elle en non-lune de miel. À leur troisième soirée dans la Ville éternelle, parmi le prosecco qui coule à flots, et toutes ces jolies lumières, et les antiquités en ruines, et ces maudits musiciens des rues, et les tilleuls aux frondaisons glorieuses enguirlandés d'ampoules sur toutes leurs gracieuses branches, elle lui demande – « Et puis merde ! Rien à perdre, pas vrai, Ray ? » – s'il accepte de devenir son bien légalement acquis, contractuellement lié à elle à perpétuité. Ils finissent par lancer des pièces de monnaie par-dessus leur épaule



gauche dans la fontaine de Trevi. Pas très original comme idée : ils doivent sûrement des droits d'auteur à quelqu'un.

Ils regagnent Saint Paul juste à temps pour la fête de la Bière. Ils se jurent mutuellement de n'en parler à personne, de tout nier en bloc. Mais leurs amis devinent dès l'instant où le couple se montre, souriant jusqu'aux oreilles. Qu'est-ce qui vous est arrivé à Rome ? *Rien de spécial*. Pas besoin de super-pouvoir de physionomiste pour savoir qu'ils mentent effrontément. Vous vous êtes retrouvés en taule ? Vous vous êtes mariés ? Oh oui, vous vous êtes mariés, pas vrai ? Vous êtes mariés !

Et ça ne fait absolument aucune différence. Dorothy se réinstalle chez lui. Elle insiste pour tenir scrupuleusement les comptes, partager très exactement en deux chaque dépense commune. Mais quelque part dans sa tête, une voix se dit, tandis qu'elle parcourt rêveusement la merveilleuse bibliothèque de Ray, la salle à manger, le solarium : *Quand ça arrivera, quand viendra l'heure de se reproduire, quand je deviendrai toute bizarre et fiévreuse d'enfanter, alors tout cela appartiendra à mes petits !*

Pour leur premier anniversaire de mariage, il lui écrit une lettre. Il prend du temps pour la formuler. Comme il lui est impossible de prononcer ces mots, il les laisse sur la table du petit-déjeuner en partant au travail.

*Tu m'as donné quelque chose que je n'aurais jamais pu imaginer avant de te connaître. Comme si je connaissais le mot « livre » et que tu m'en avais mis un entre les mains. Je connaissais le mot « jeu », et tu m'as appris à jouer. Je connaissais le mot « vie », et soudain tu es apparue en disant : « Oh ! Voilà ce que c'est. »*

Il explique qu'il n'existe rien au monde qu'il puisse lui offrir pour leur anniversaire qui soit à la hauteur de sa gratitude, et digne de ce qu'elle lui a donné. Rien, hormis quelque chose qui pousse. *Voilà ce que je te propose*. Il ne sait pas d'où lui vient cette idée. Il a oublié les lentes, lourdes, lointaines prophéties qui l'ont submergé lors de ses premiers pas de comédien amateur, quand il a dû jouer un homme qui avait dû jouer un arbre.

Dorothy lit ces mots en roulant vers le tribunal pour un après-midi d'audiences à retranscrire.

*Chaque année, aussi près que possible de notre anniversaire, allons à la pépinière choisir quelque chose pour le jardin. Je n'y connais rien en plantes. Je ne sais pas leur nom, ni comment m'en occuper. Je ne sais même pas distinguer entre*

*ces trucs verts tout flous. Mais je peux apprendre, comme j'ai dû réapprendre tout – moi-même, mes goûts et mes dégoûts, la largeur, la hauteur et la profondeur de mon lieu de vie – à tes côtés.*

*Tout ce que nous planterons ne survivra pas forcément. Toutes les plantes ne pousseront pas. Mais ensemble, nous pouvons regarder celles qui poussent peupler notre jardin.*

À la lecture, ses yeux s'embuent, elle dérape vers le trottoir et la voiture embrasse un tilleul assez large pour démolir sa calandre.

Or le tilleul est un arbre très radical, aussi différent du chêne qu'une femme diffère d'un homme. C'est l'arbre de l'abeille, l'arbre de la paix, dont les remèdes et les tisanes guérissent toutes sortes de tension et d'angoisse ; un arbre impossible à confondre, car seul de tout le catalogue des cent mille espèces terrestres, il fait pendre ses fleurs et ses petits fruits durs à des bractées dignes de planches de surf dont l'unique but pervers semble être d'affirmer sa singularité. Les tilleuls viendront la trouver, à dater de cette embuscade. Mais l'adoption prendra des années.

Il faut onze points de suture pour refermer l'entaille que lui a faite le volant au-dessus de son œil droit. Ray quitte son bureau et se rue à l'hôpital. Dans son affolement, il emboutit le pare-chocs arrière droit de la BMW d'un médecin dans le parking de l'hôpital. Il est en larmes quand on le conduit au bloc. Assise bien droite dans un fauteuil, la tête enveloppée de bandages, elle essaie de déchiffrer les noms. Elle voit tout en double. Le nom de marque imprimé sur la gaze des bandages devient *Johnson & Johnson & Johnson & Johnson*.

Son regard s'illumine en le voyant, lui et lui. « RayRay ! Mon chéri ! Qu'est-ce qui ne va pas ? » Il se précipite vers elle et elle a un mouvement de recul perplexe. Et puis elle comprend. « Chut... Tout va bien. Je suis là, je ne bouge pas. On va planter quelque chose. »

# Douglas Pavlicek



Les flics débarquent sur le palier du minuscule studio de Douglas Pavlicek à East Palo Alto juste avant le petit-déjeuner. De vrais policiers : beau souci du détail. On pourrait appeler ça du réalisme. Ils lui annoncent qu'il est inculpé de vol à main armée et lui lisent ses droits. Violation des articles 211 et 459 du code pénal. Il ne peut s'empêcher de ricaner quand ils le palpent et le menotent.

« Tu trouves ça drôle ?

– Non. Non, bien sûr que non ! »

Enfin, peut-être un peu quand même.

Ça devient moins drôle quand les voisins sortent sur leur balcon en pyjama pour regarder les flics traîner Douggie vers la voiture qui attend. Il sourit – *Ce n'est pas ce que vous croyez* – mais l'effet est un peu atténué par ses mains menottées dans le dos.

L'un des agents le case sur la banquette arrière. Les portières n'ont pas de poignées. Les flics annoncent son arrestation par radio. On se croirait dans *Les Incorruptibles*, même si le soleil parfait de l'août californien et l'idée qu'il va gagner quinze dollars par jour rendent la BO moins menaçante. À dix-neuf ans, orphelin depuis deux ans, fraîchement licencié de son boulot de manutentionnaire de supermarché, il vit de l'assurance vie de ses parents. Quinze dollars par jour pendant deux semaines d'affilée, ça représente un paquet de thune, surtout pour ne rien faire.

Au commissariat – le vrai commissariat – on lui prend ses empreintes, on l'épouille et on lui bande les yeux. On le fait remonter

sans ménagement dans la voiture et on le balade. Quand on lui enlève son bandeau, il est en prison. Bureau du directeur, bureau des surveillants, plusieurs cellules. Des chaînes aux pieds. Le tout soigneusement conçu et convaincant. Il ne sait absolument pas où il est en vrai. Un immeuble de bureaux quelconque. Les organisateurs du spectacle improvisent, tout comme lui.

Tous les gardiens et la plupart des prisonniers sont déjà là. Douggie devient le prisonnier 571. Les gardiens sont simplement Monsieur, avec matraque et sifflet, uniforme et lunettes noires. Ils sont un peu trop prodigues de leur matraque, pour des volontaires engagés à l'heure. Ils entrent dans la peau du personnage, donnent des gages aux expérimentateurs. Ils déshabillent Doug et lui mettent une blouse. Ils comptent entamer sa fierté, mais Douglas les prend de vitesse en n'en ayant aucune. Il y a un « comptage » – avec appel des prisonniers et humiliations rituelles – plusieurs fois ce soir-là. Des hamburgers au dîner. C'est meilleur que ce qu'il a mangé ces derniers temps.

Peu avant l'extinction des feux, le prisonnier 1037 se montre un peu sarcastique face à cet excès de théâtralité. Les gardes le tabassent. Déjà, c'est clair : parmi les gardiens, il y a les bons, les durs et les tarés. Et chacun descend d'un cran en présence des autres.

Dès que Douggie – 571 – parvient à s'assoupir, on l'arrache à son lit pour un nouveau comptage arbitraire. Il est deux heures et demie du matin. C'est là que ça tourne au bizarre. Il lui vient à l'idée que l'expérience porte sur autre chose que ce qu'ils prétendent. Il comprend qu'en fait ils testent quelque chose de beaucoup plus terrifiant. Mais il lui suffit de survivre quatorze jours. On peut supporter deux semaines de n'importe quoi.

Au deuxième jour, une altercation sur une affaire de dignité dans la cellule 1 dégénère. Ça commence par des bourrades, et puis c'est l'escalade. Plusieurs prisonniers – 8612, 5704 et quelques autres – se barricadent dans la cellule en bloquant la porte avec leurs lits. Les gardiens appellent des renforts de l'équipe de nuit. De jeunes hommes se bousculent et s'empoignent par-dessus les sommiers. Quelqu'un se met à hurler : « C'est une simulation, bordel. Ça n'est qu'une simulation ! »

Mais peut-être pas. Les gardiens écrasent le soulèvement à coups d'extincteur, enchaînent les meneurs et les jettent au mitard. En isolement. Pas de dîner pour les rebelles. Manger, rappellent les gardiens à leurs captifs, est un privilège. Douggie mange. Il sait ce que c'est que la faim. Pas question que le numéro 571 se laisse affamer pour un peu de théâtre amateur. Les autres peuvent bien péter les plombs si c'est comme ça qu'ils veulent passer le temps. Mais personne ne va le priver de son repas chaud.

Les gardiens établissent une cellule privilégiée. Si un prisonnier

veut révéler ce qu'il sait de la mutinerie, il pourra prendre ses quartiers dans un lieu plus douillet. Les prisonniers coopératifs pourront se laver, se brosser les dents, et auront même droit à un menu spécial. Les privilèges, le prisonnier 571 n'en a pas besoin. Il se tient à carreau, mais c'est pas un mouchard. D'ailleurs, aucun des prisonniers n'accepte l'offre de cellule privilégiée. Du moins au début.

Les gardiens se mettent à pratiquer routinièrement des fouilles au corps. Fumer devient un privilège. Aller aux toilettes devient un privilège. On chie dans un seau ou on se retient, pendant deux jours. Les corvées sont harassantes, interminables, absurdes. Il y a des comptages en pleine nuit. Il faut nettoyer les seaux des autres. Quiconque est surpris à ricaner doit chanter « Amazing Grace » bras écartés. Le prisonnier 571 est contraint de faire des centaines de pompes à la moindre infraction bidon.

Le gardien que tous surnomment John Wayne annonce : « Et si je vous ordonnais de baiser le lino ? Cinq soixante et onze, tu vas faire Frankenstein. Et toi, 3401, tu vas faire la Fiancée de Frankenstein. Allez, embrassez-vous, enculés. »

Personne – ni les gardiens, ni les prisonniers – ne sort jamais de son rôle. C'est délirant. Ces gens sont dangereux ; même 571 s'en aperçoit. Tous autant qu'ils sont : incontrôlables. Et ils sont en train de l'entraîner avec eux. Il doute de pouvoir tenir deux semaines, finalement. Traîner dans son studio à lire les petites annonces dans la pénombre lui paraît carrément un luxe, en comparaison.

Un incident mineur lors d'un comptage, et le prisonnier 8612 craque. « Prévenez mes parents ! Laissez-moi sortir ! » Mais ça n'est pas possible. Il doit purger ses deux semaines comme tout le monde. Il se met à délirer. « C'est vraiment une prison. On est vraiment prisonniers. »

Tout le monde voit bien ce que fabrique 8612 : il simule la folie. Ce salopard veut quitter la partie et laisser les autres brasser de la merde pendant les jours qui leur restent à tirer. Et puis le numéro devient sincère.

« Putain, je crame ! Je pourris de l'intérieur ! Je veux sortir ! Tout de suite ! »

Doug a déjà vu un mec devenir fou, au lycée à Twin Falls. Voici le numéro deux. Rien qu'à le voir, il se sent le cerveau en compote.

On emmène 8612. Le directeur refuse de dire où. L'expérience doit rester autarcique. L'expérience doit se poursuivre et s'étendre. Plus que tout au monde, 571 a envie de sortir lui aussi. Mais il ne peut pas faire ça aux autres. Ses compagnons de captivité le haïraient à jamais, tout comme il hait à présent 8612. C'est vraiment tordu – le symptôme d'un résidu de fierté qu'il ne pensait pas avoir – mais il veut préserver la réputation de 571. Il ne veut pas qu'un chercheur en psychologie,

qui regarde par le miroir sans tain et enregistre tout en vidéo, puisse dire : *Ah oui, celui-là... lui aussi, on l'a fait craquer.*

Un prêtre vient leur rendre visite, un aumônier catholique. Un vrai, venu du dehors. Tous les prisonniers sont tenus d'aller le voir dans la cellule de consultation. « Comment vous vous appelez ?

– Cinq soixante et onze.

– Pourquoi vous êtes là ?

– D'après eux, attaque à main armée.

– Et qu'est-ce que vous faites pour assurer votre libération ? »

La question lui coule le long du dos jusqu'aux intestins. Il est censé faire quelque chose ? Et s'il ne le fait pas, s'il ne trouve pas ce qu'il doit faire ? Est-ce qu'ils pourraient le garder dans cet enfer au-delà de la limite convenue ?

Le lendemain est éprouvant pour tous les prisonniers. Les gardiens jouent sur leur détresse. Ils les obligent à écrire à leur famille, mais ils dictent les mots. *Chère Maman. J'ai merdé. J'ai été méchant.* Un gardien s'acharne sur 819 parce qu'il est tout démuné, et le mec craque. Les autorités l'ont dans le collimateur depuis la mutinerie, et cette fois ils le collent au trou. Ses sanglots résonnent dans toute la prison. Le reste des détenus est convoqué dans le couloir pour un comptage. Les gardiens les obligent à scander : *819 a été vilain. À cause de lui, mon seau à merde ne sera pas vidé ce soir. 819 a été vilain. À cause de lui...*

Un nouveau prisonnier, 416 – le remplaçant de 8612 –, organise une grève de la faim. Il convainc quelques prisonniers de se joindre à lui, mais les autres le pourrissent parce qu'il fout le bordel. Et quand il y a du grabuge, tout le monde en pâtit. Cinq soixante et onze refuse de prendre parti. C'est pas un militant, mais c'est pas un kapo non plus. Tout part en vrille. Les prisonniers se retournent les uns contre les autres. Il ne peut pas se permettre de s'impliquer. Il dit à tout le monde qu'il est neutre. Mais il n'y a pas de neutre.

John Wayne menace 416. « Bouffe cette putain de saucisse, mon gars, sinon tu vas le regretter. » Quatre seize balance sa saucisse par terre, où elle roule dans la crasse. Avant que quiconque comprenne ce qui se passe, il est jeté au mitard, la saucisse souillée au poing. « Et tu resteras là jusqu'à ce qu'elle soit bouffée. »

Il y a une annonce générale : si un prisonnier est prêt à renoncer à sa couverture pour cette nuit, 416 sera relâché. Sinon, 416 passera la nuit en isolement. Cinq soixante et onze reste au lit, sous sa couverture, en se disant : *C'est pas la vraie vie. C'est juste une simulation de merde.* Peut-être qu'il devrait se révolter contre les expérimentateurs, foutre en l'air leurs attentes, se transformer en saint Superman. Mais merde : personne d'autre ne le fait. Tout le monde attend que ce soit lui qui dorme dans le froid cette nuit. Il est désolé de les décevoir, mais ce n'est pas lui qui a demandé à 416 de faire son

numéro à la con. Ils auraient très bien pu passer ces deux semaines à crever d'ennui et tout se serait bien passé.

Il reste au chaud toute la nuit, mais il n'arrive pas à dormir. À éteindre ses pensées. Il se demande : Et si tout ça, c'était pour de vrai ? S'il était enfermé pour deux ans, ou dix, ou deux cents ? Dix-huit ans en taule pour homicide involontaire, comme le prof de collège ivre de Townsend qui a percuté la Gremlin de ses parents alors qu'ils rentraient de leur club de danse country ? Derrière les barreaux, comme ces millions d'invisibles partout dans le pays auxquels il n'a jamais accordé la moindre pensée ? Il ne serait rien. Il ne serait même pas 571. Les vraies autorités pourraient faire de lui n'importe quoi.

Le lendemain matin est l'occasion d'une réunion de crise. Le directeur et le gardien-chef sont convoqués par la hiérarchie. Un cerveau, un scientifique en position d'autorité, se réveille enfin et se rend compte qu'on ne peut pas faire des choses pareilles. Que cette expérience de merde est carrément criminelle. Tous les prisonniers doivent être libérés, amnistiés par anticipation, délivrés d'un cauchemar qui n'a duré que six jours. *Six jours*. Ça paraît impossible. Cinq soixante et onze se rappelle à peine ce qu'il était il y a une semaine.

Les expérimentateurs débriefent tout le monde avant de les relâcher dans le vaste monde. Mais les victimes sont beaucoup trop tendues pour pouvoir réfléchir. Les gardiens se justifient, les prisonniers sont fous furieux. Duggie aussi – *Douglas Pavlicek* – agite l'index. « Les gens qui ont organisé ça – ces soi-disant psychologues – devraient tous être enfermés pour violation des règles éthiques. » Mais il n'a pas cédé sa couverture. Désormais, il sera à jamais le gars qui n'a pas voulu prendre parti et n'a pas donné sa couverture, même pour une petite expérience de simulation inoffensive de deux semaines.

Il émerge du cachot, au grand air, dans la beauté étincelante du ciel californien. Une douce brise parfumée de jasmin et de pin parasol s'insinue sous son tee-shirt et lui ébouriffe les cheveux. Il sait où il est à présent : le bâtiment de psycho, sur le campus du requin de l'industrie, du patron voyou. Stanford. Terre de savoir, de fric et de pouvoir, avec son tunnel de palmiers sans fin, ses arcades de pierre intimidantes. Ce monastère de nantis où il a toujours eu peur de s'aventurer, même pour une livraison, de crainte qu'on l'arrête pour imposture.

On lui donne son chèque de quatre-vingt-dix dollars et on le reconduit à son studio d'East Palo Alto. Il se terre dans son bunker personnel, mange des Fritos trempés dans de la bière Pabst et regarde la télé sur un minuscule poste noir et blanc, avec en guise d'antennes des cornes de papier alu chiffonné. C'est là, trois semaines plus tard, qu'il voit un reportage sur la centaine d'hélicoptères américains

perdus lors d'un fiasco militaire au Laos. Il ne savait même pas que les Américains étaient au Laos. Il pose sa canette sur la bobine à câble qui lui sert de table, avec la nette impression de laisser une auréole sur un cercueil en sapin.

Il se lève, pris du même vertige qu'il avait ressenti la nuit que 416 a passée au mitard. Il passe les doigts dans les boucles luxuriantes qui vont décamper de son crâne prématurément et en masse. Il y a quelque chose de merdique dans le statu quo, et il en fait partie. Il n'a pas envie de vivre dans un monde où des gars de vingt ans meurent pour que d'autres gars de vingt ans puissent étudier la psychologie et écrire des thèses sur des expériences merdiques. Il a parfaitement conscience que la guerre est perdue. Mais ça ne change rien. Le lendemain matin, il est devant le centre de recrutement de Broadway avant même l'heure d'ouverture. Un travail régulier, et enfin honnête.

Le sergent-chef Douglas Pavlicek effectue plus de deux cents missions d'éboueur dans les années qui suivent son engagement. En tant que responsable du chargement d'un C-130, il équilibre l'avion avec des tonnes de matériel de barrage et d'explosifs de classe A. Il dépose des pièces d'artillerie sur le terrain, sous des tirs de mortier si nourris que l'air écume. Il emplit les vols en partance de half-tracks, de blindés légers et de palettes de rations alimentaires, et les vols retour de cadavres dans leurs housses mortuaires. N'importe qui d'un peu attentif sait que c'est une cause perdue, plombée depuis longtemps. Mais dans l'économie psychique de Douglas Pavlicek, être attentif importe infiniment moins que de rester occupé. Tant qu'il a du boulot pour occuper ses heures, et que son équipage laisse la radio réglée sur les émissions de soul music, il se fout de savoir jusqu'à quand durera ou non cette guerre absurde.

Sa tendance à perdre conscience à force de déshydratation lui vaut le sobriquet de Pâmé. Il oublie souvent de boire – dans la journée, du moins. Après le coucher du soleil, dans des virées quadrupèdes sur Jomsurang Road à Khorat, ou dans les labyrinthes du sexe de Patpong et de Phetcheburi à Bangkok, la Cité des Anges, les fleuves de Mekhong et les citernes de Singha coulent à flots. La gnôle le rend plus drôle, plus franc, moins con, plus à même d'avoir des conversations philosophiques au long cours avec des conducteurs de samlor sur la vie et le destin.

« Rentrer maintenant ?

– Pas encore, mon pote. La guerre n'est pas finie !

– Guerre finie.

– Pas pour moi en tout cas. Il faut bien que le dernier à partir éteigne la lumière.

– Tout le monde dit guerre finie. Nixon. Kissinger.



– Ce connard de Kissinger ! Prix Nobel, mon cul !

– Oui. Le Duc Tho, connard ! Tout le monde, rentrer maintenant. »

Douggie ne sait plus vraiment où il pourrait bien rentrer. Dans quel pays, dans quel foyer.

Quand il ne travaille pas, il se défonce à l'herbe thaïe et passe des heures à jouer des riffs de basse sur des disques de Rare Earth et de Three Dog Night. Ou bien il rôde autour des temples en ruines – Ayutthaya, Phimai. Il y a quelque chose dans leurs stupas ravagés qui le rassure. Les tours effondrées, englouties par le teck, les corridors détruits qui s'émiettent en éboulis. La jungle va dévorer Bangkok, dans pas trop longtemps. Et Los Angeles, un jour. Et c'est très bien comme ça. C'est pas sa faute. C'est simplement l'Histoire.

Les bases gigantesques, avec leurs flottes de bombardiers lourds, ferment l'une après l'autre, et les milliers de petites entreprises parasites d'une économie accro aux GIs se font agressives. Toute la Thaïlande sait ce qui se profile. Ils ont été contraints à ce pacte avec le Diable Blanc, et il semble à présent qu'ils aient soutenu le mauvais camp. Pourtant, les Thaïs que rencontre Douglas ne montrent que gentillesse envers leur destructeur. Il envisage de rester quand il sera démobilisé, quand cette guerre sans fin sera finie. Il a été là quand c'était le bon temps, il devrait rester pour rembourser, quand ça tournera mal. Il connaît déjà une centaine de mots en thaï. *Dâai. Nít nôi. Dee mâak !* Mais pour l'heure, il est juste le plus libérable des libérables, et il opère à bord de l'avion de transport le plus fiable jamais construit. C'est la sécurité de l'emploi, pour quelques mois encore du moins.

Avec son équipage, il prépare l'Oiseau-Cahot pour un énième aller-retour au Cambodge. Cela fait des semaines qu'ils acheminent des réapprovisionnements à Pochentong. Désormais, le réapprovisionnement se mue en évacuation. Encore un mois, peut-être deux – mais pas plus. Les Viêt-congs débordent tout, comme les pluies d'été.

Il s'attache au siège éjectable et les voilà en l'air, la routine, au-dessus du monde encore verdoyant et capiteux, le patchwork des rizières en terrasses encerclé par la jungle. Il y a quatre ans, tout était encore vert sur le trajet survolant les fleuves jusqu'au sud de la mer de Chine. Puis est venu le déluge, la diarrhée d'herbicides arc-en-ciel, cinquante millions de litres d'une hormone végétale modifiée, l'agent orange.

Au bout de quelques minutes en terre khmer rouge, ils sont touchés. Impossible ; tous les instruments indiquaient un trajet sûr jusqu'à Phnom Penh. La DCA déchire la cabine et la soute. Forman, le mécanicien, se prend du shrapnel dans l'œil. Un éclat d'obus taillade le flanc du navigateur, Neilson, et une substance tiède, humide et

anormale se déverse de lui.

Tout l'équipage garde un calme irréel. Depuis longtemps, dans leurs rêves, ils ont projeté ce court-métrage d'horreur, et le voici enfin. L'incrédulité leur permet de rester efficaces. Ils s'adaptent, s'occupent des blessés, inspectent les dégâts. Une mince traînée jumelle de fumée noire et grasse s'écoule de deux moteurs, tous deux à tribord, ce qui n'est pas bon signe. Une minute plus tard, l'écoulement s'épaissit en flot. Straub impose à l'avion un demi-tour drastique, vers la Thaïlande et le salut. Guère plus de deux cents bornes. Un Hercules peut voler avec un seul moteur.

Et puis ils commencent à chuter, tel un canard visant un lac. Une fumée suinte de l'arrière de la soute. Les mots évacuent la bouche de Pavlicek avant même qu'il en saisisse le sens : *Au feu !* Le feu dans un avion bourré jusqu'à la gueule de carburant et de munitions. Il se fraie un passage vers les flammes qui s'étendent. Il doit extraire les palettes de la soute avant qu'elles s'embrasent. Levine, Bragg et lui se débattent avec les courroies et les sangles. Un conduit d'aération éventré dans l'explosion lui pisse dessus une vapeur brûlante. La chaleur lui ébouillante tout le côté gauche du visage. Il ne sent rien, ne s'en rend même pas compte. Pas encore.

Ils parviennent à larguer toute la cargaison. L'une des palettes explose à la sortie de l'avion. Cette saloperie tombe dans le vide en une déflagration. Et puis Pavlicek, à son tour, plane vers la terre comme une semence ailée.

Des kilomètres plus bas et trois siècles plus tôt, une guêpe couverte de pollen s'était glissée dans le trou à la pointe d'une certaine figue et avait déposé ses œufs dans tout le jardin de fleurs labyrinthique qui s'y dissimulait. Chacune des sept cent cinquante espèces de *Ficus* existant au monde dispose d'une guêpe spécialement conçue pour la fertiliser. Et notre guêpe avait miraculeusement trouvé l'espèce précise à laquelle elle était destinée. La fondatrice pondit ses œufs et mourut. Le fruit qu'elle avait fertilisé devint sa tombe. Une fois écloses, les larves parasites se nourrirent des entrailles de cette inflorescence. Mais elles évitèrent de dévaster la créature nourricière. Les mâles copulèrent avec leurs sœurs, puis moururent dans leur prison de fruit soyeux. Les femelles émergèrent de la figue et s'envolèrent, couvertes de pollen, pour poursuivre ailleurs ce jeu sans fin. La figue qu'elles abandonnaient engendra une fève rouge plus petite que la tache de rousseur sur le bout du nez de Douglas Pavlicek. La figue fut mangée par un bulbul. La fève passa par les boyaux de l'oiseau et tomba du ciel dans une giclée de merde fertile qui atterrit au creux d'un autre arbre, où le soleil et la pluie aidèrent la graine qui en résultait à échapper aux millions de morts possibles. Elle grandit ;

ses racines glissèrent vers le sol et enchâssèrent son hôte. Des décennies passèrent. Des siècles. La guerre à dos d'éléphant fit place aux alunissages télévisés et aux bombes à hydrogène.

Le tronc du figuier déploya ses branches, et les branches produisirent leurs feuilles en alène. Des coudes s'écartèrent des plus grosses branches, qui s'abaissèrent jusqu'au sol et s'épaissirent en troncs nouveaux. Avec le temps, l'unique tige centrale devint bosquet. Le figuier s'étendit en forêt ovale de trois cents troncs principaux et deux mille troncs secondaires. Et pourtant ça restait un unique figuier. Un banian.

Le sergent-chef Pavlicek tombe sans grâce dans l'air bleu sans défaut. L'appel d'air chuintant le laisse perplexe. La catastrophe flotte loin au-dessus de lui dans le nuage et n'a plus à être résolue. Il désire seulement pardonner au monde, oublier et tomber. Le vent l'emporte où il veut, au beau milieu de la province de Nakhon Ratchasima. Lorsque la terre se précipite pour accueillir Douglas, il se ranime. Il essaie d'orienter le parachute vers une rizière, couverte d'eau et mouchetée de meules vertes. Mais les courroies s'emmêlent, il rate sa cible, et dans l'effondrement furieux des trente derniers mètres, un pistolet fixé à sa cuisse part tout seul. La balle pénètre juste en dessous de la rotule, lui fracasse le tibia et ressort en perçant le talon de sa ranger de cuir. Son hurlement déchire l'air, et son corps dégringole dans les branches du banian, cette forêt d'un seul arbre qui a poussé durant trois cents ans juste à temps pour amortir sa chute.

Les branches lacèrent sa combinaison de vol. La soie du parachute l'enserme dans un linceul. Entre les lacérations et les brûlures, la blessure par balle et sa jambe pulvérisée, l'aviateur s'évanouit. Suspendu à six mètres au-dessus du sol en territoire ami, la tête en bas, étalé dans les bras d'un arbre sacré plus grand que certains villages.

Un baht-bus arrive, rempli de pèlerins venus faire leurs dévotions à l'arbre divin. Ils traversent la colonnade de racines, piliers aériens, en direction du tronc central, ce tronc enlacé autour d'un père adoptif qu'il a étouffé il y a des siècles. Dans ce tronc méandreux est aménagé un autel couvert de fleurs, de perles, de clochettes, de prières manuscrites, de statues fêlées par les racines et de tissages sacrés. Les visiteurs défilent sous la pergola labyrinthique de branches foisonnantes et psalmodient en pali. Ils ont les bras chargés de bâtonnets d'encens, de boîtes à sandwichs empilables contenant du *gang gai*, de guirlandes de fleurs de lotus et de jasmin. Trois petits enfants courent devant eux, en chantant un air de *lûk thûng* de toute la vitesse de leurs lèvres.

Ils s'approchent de l'autel. Ils ajoutent leurs guirlandes à l'arc-en-

ciel d'offrandes qui s'étend déjà en toile d'araignée à travers les branches. Et puis le ciel s'effondre et un missile percute la frondaison. Bâtons d'encens, guirlandes et boîtes à sandwiches s'éparpillent sous le choc. L'impact projette deux pèlerins au sol.

Le chaos s'apaise. Les pèlerins lèvent les yeux. Un *farang* géant est suspendu au-dessus de leur tête, et menace de traverser les branches pour franchir les derniers mètres et s'écraser au sol. Ils interpellent l'étranger. Il ne réagit pas. Un débat s'engage sur la meilleure manière de l'atteindre et de le dégager de la double emprise du figuier et du parachute. Le sergent-chef Pavlicek se réveille face à plusieurs Thaïs qui, debout sur des bancs, le tâtent et le secouent du bout des doigts. Il croit être allongé sur le dos, ballotté dans une flaque d'atmosphère, où des gens à l'envers se penchent et le remontent de force à la surface du miroir. La douleur qu'il ressent à la jambe et au visage le terrasse. Il tousse et crache un filet de salive rouge. Il se dit : *Je suis mort.*

*Non*, corrige une voix tout près de son visage. *L'arbre, il t'a sauvé la vie.*

Les trois syllabes les plus utiles de ses quatre ans en Thaïlande s'échappent en gargouillis de la bouche de Douggie. « *Mâi kâo chai.* » Je ne comprends pas. Là-dessus, il reperd conscience et reprend son long et cyclique travail de chute. Cette fois, il continue à dégringoler tandis que la Terre en dessous de lui s'ouvre toute grande pour l'accueillir. Il tombe très loin sous terre, en une longue chute langoureuse au royaume des racines. Il plonge sous la nappe phréatique, vers le début des temps, la tanière d'une créature fantastique dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

La clinique locale refuse de toucher à la jambe d'un soldat américain. Un membre du personnel le conduit à Khorat dans une Mazda couleur corail dont l'antenne arbore un drapeau flanqué d'une roue bouddhiste. Son moteur pétarade comme une péniche de canal enrouée et laisse dans son sillage le même nuage de fumées huileuses. Pavlicek, drogué jusqu'aux yeux sur la banquette arrière, regarde filer les kilomètres verts. Le paysage bas et luxuriant, les collines ondulantes. *Dans les eaux il y a des poissons ; dans les champs il y a du riz.* Toute la région sombrera comme une barque en feuilles de bananier au moindre typhon. Et l'an prochain à la même époque, les Viêt-congs se prélasseront au Siam Intercontinental. Un arbre lui a sauvé la vie. Ça n'a pas de sens.

Quand la piqûre de la clinique cesse de faire son effet, Pavlicek supplie le chauffeur de le tuer. Le chauffeur agite les doigts autour de la bouche. « Pas parler *angrit.* »

Le tibia de Douglas est complètement évidé. Un médecin de la base de Khorat le raccommode et l'expédie au cinquième hôpital de

campagne, à Bangkok. Tout son équipage a survécu – en grande partie, dit le rapport de combat, grâce à lui. Et lui... il doit la vie à un arbre.

L'armée de l'air n'a que faire d'une patte folle. On lui donne des béquilles, la Croix de l'USAF – la deuxième récompense dans l'ordre du mérite – et un billet gratuit pour San Francisco. Il obtient trente-cinq dollars pour la médaille chez Friendly, le prêteur sur gages de Mission Street. Il ne sait pas si Friendly rend service à un vétéran blessé ou l'arnaque complètement. Et ça lui est un peu égal. Ainsi s'achèvent les efforts du sergent-chef Douglas Pavlicek pour aider à sauver le monde libre.

L'univers est un banian, avec les racines en haut et les branches en bas. De temps à autre, les mots s'égouttent en remontant le tronc, comme si Douglas était encore suspendu en l'air la tête à l'envers : *L'arbre, il t'a sauvé la vie*. On néglige de lui dire pourquoi.

La vie s'écoule en compte à rebours. Neuf ans, six boulots, deux histoires d'amour avortées, trois plaques d'immatriculation pour trois États successifs, deux tonnes et demie de bière correcte, et un cauchemar récurrent. Tandis qu'un nouvel automne prend fin et que l'hiver approche, Douglas Pavlicek va chercher son marteau à tête bombée et creuse à grands coups une rangée de nids-de-poule dans la chaussée vaguement carrossable qui passe devant le ranch et descend vers Blackfoot. Le but, c'est de ralentir les gens, pour que, de la clôture, il puisse voir un peu leur visage. Une fois novembre venu, il risque de se passer du temps avant qu'il ait de nouveau ce plaisir.

Douglas s'en fait une fête et y consacre un samedi, sitôt qu'il a nourri les chevaux et leur a fait la lecture. Le plan fonctionne. Si la voiture ralentit suffisamment, il trotte à ses côtés avec le chien jusqu'à ce que le conducteur ouvre la vitre pour dire bonjour, ou bien brandisse un flingue. Il a ainsi quelques discussions sympas, un vrai échange. Il y a même un type qui s'arrête une minute. Duggie est bien conscient que vu de l'extérieur ce comportement pourrait sembler quelque peu excentrique. Mais on est dans l'Idaho, et quand tu passes tout ton temps avec des chevaux, ton âme se dilate jusqu'à ce que les manières des hommes se révèlent n'être qu'un bal costumé qu'il vaut mieux ne pas prendre pour argent comptant.

De fait, Duggie a la conviction croissante que le plus grand défaut de l'espèce humaine, c'est sa tendance dévorante à prendre le consensus pour la vérité. La première et majeure influence sur ce qu'un quidam pense ou pas, c'est ce que proclament les quidams environnants sur les ondes publiques. Mettez ensemble trois personnes, et elles décréteront que la loi de la gravité est maléfique et

devrait être abrogée, sous prétexte que l'un de leurs oncles est tombé du toit après s'être bourré la gueule.

Il a testé cette idée sur les autres, sans grand succès. Mais le morceau d'acier qui flotte près de sa vertèbre L4, le petit trésor de guerre de sa pension (cadeau d'adieu forcé), sa Croix de l'USAF (mise au clou), son Purple Heart, médaille de grand blessé tardivement décernée, et dont le revers lui évoque une lunette de chiotte, et sa capacité à fabriquer des choses de ses mains lui donnent toute légitimité pour avoir des avis tranchés.

Il boîte encore un peu, en abattant le marteau. Son visage s'est fait long et chevalin, en imitation inconsciente des bêtes dont il s'occupe. Il vit tout seul sept mois de l'année, pendant que les propriétaires vieillissants du ranch font la tournée de leurs autres maisons et hobbies. Les montagnes l'enserrent sur trois côtés. La seule télé qu'il reçoit, ce sont les courses de fourmis. Et pourtant, une part de lui-même veut savoir si ses rares pensées intimes ne pourraient pas être ratifiées par quelqu'un, quelque part. La légitimation par autrui : une maladie dont finira par mourir l'espèce entière. Et pourtant, il passe le deuxième samedi d'octobre à remodeler la route devant la maison, dans l'espoir qu'un bon nid-de-poule fasse ralentir les gens.

Il est sur le point d'abandonner la vigie pour aujourd'hui et de regagner l'écurie pour discuter de Nietzsche avec Chef aux Mille Coups, le cheval de trait belge, lorsqu'une Dodge Dart rouge franchit la crête quasiment à la vitesse du son. En voyant la rangée de cratères, la voiture bascule dans un dérapage admirablement contrôlé. Douggie et le chien entament leur descente. La vitre est déjà ouverte lorsqu'ils l'atteignent. Une femme d'une rousseur impressionnante s'y penche. Ils ont beaucoup à se dire, constate Douglas. Ils sont voués à devenir amis. « Pourquoi la route est défoncée comme ça, juste à cet endroit ?

– À cause des insurgés », explique Douglas.

Elle remonte la vitre et démarre en trombe, et tant pis pour ses essieux. Sans même un regard. Partie terminée. Laissant Douglas exsangue. Encore une goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il ne lui reste même pas assez d'élan vital pour lire la suite de *Zarathoustra* à son cheval.

Ce soir-là, la température descend jusqu'à moins dix degrés, et des flocons au papier de verre lui frictionnent le visage comme si les grandes plaines étaient devenues un salon de gommage californien. Il se rend à Blackfoot et investit dans du cocktail de fruits pour un mois, en cas de congères précoces. Il termine au bar à billard, et dispense les dollars en argent comme si ces rondelles étaient de simples filières de profilage d'aluminium.

« Il faut être prêt à se brûler à sa propre flamme », explique-t-il à une bonne part de la clientèle. Ainsi parle l'ex-prisonnier 571, qui

devra toujours avouer qu'il n'a pas cédé sa couverture à un compagnon de captivité quand il l'aurait dû. Il rentre après dix-huit parties de billard, avec plus d'argent qu'au départ. Enterre le fric dans le pâturage nord, avec le reste de son magot, avant que le sol ne soit trop durci par le froid.

L'hiver ici est plus long que l'ardoise du passif de la civilisation. Il taille des bouts de bois. Il construit des trucs avec sa collection de bois de cervidés : une lampe, un portemanteau, une chaise. Il pense à la rouquine et à son espèce, somptueuse et inaccessible. Il écoute les rongeurs faire leur aérobic au grenier. Il vient à bout de l'*Anthologie de Nietzsche* et poursuit par les *Œuvres complètes* de Nostradamus, qu'il brûle page à page dans le poêle au fur et à mesure qu'il le lit. Il panse les chevaux comme un dément, les monte quotidiennement en alternance sur la piste intérieure et leur lit *Le Paradis perdu*, car Nostradamus est vraiment trop flippant.

Au printemps, il part dans les taillis avec un 22 long rifle. Mais il est incapable de presser la détente, même sur un lièvre boiteux. Il a un problème, il en est conscient. Lorsque ses employeurs reviennent au début de l'été, il les remercie et quitte son job. Sans savoir vraiment où il va. Depuis son ultime vol comme sergent-chef, un tel savoir est un luxe impossible.

Il veut continuer à aller vers l'ouest. Le problème, c'est que la seule bande de territoire qui lui reste à l'ouest lui donne l'impression de retourner vers l'est. Et pourtant il a son F100, d'occasion mais solide, des pneus neufs, une tirelire rondelette, sa pension militaire d'invalidité, et un ami à Eugene. De superbes routes secondaires traversent les montagnes pour mener à Boise et au-delà. La vie est bonne comme jamais depuis qu'il est tombé du ciel dans le banian. La radio du camion volette et fuit au fil des canyons, comme si les chansons provenaient de la lune. De la country pur jus se transforme en techno. Il n'écoute pas, de toute façon. Il trippe sur les kilomètres de muraille d'épinettes d'Engelmann et de sapins des Rocheuses. Il se gare sur le bas-côté pour se soulager. Sur ces crêtes, il pourrait pisser en plein milieu de la chaussée et l'humanité n'en saurait rien. Mais la sauvagerie est une pente glissante, comme il l'a si souvent lu à ses chevaux. Il quitte la route et pénètre dans les bois.

Et c'est alors, la bite en berne, le regard tourné vers la nature sauvage, en attendant que sa vessie lève le blocus, que Douglas Pavlicek voit des pans de lumière entre les troncs, là où il ne devrait y avoir qu'ombre jusqu'au cœur de la forêt. Il se rebraguette et part enquêter. S'enfonce dans la profondeur des sous-bois, sauf que la profondeur se révèle une ouverture. Quelques minutes de marche à peine, et il émerge de nouveau dans... on ne peut même pas appeler ça une clairière. Appelons ça la lune. Un désert de souches s'étend

devant lui. Le sol saigne en terril rougeâtre mêlé de sciure et de brûlis. Dans toutes les directions, à perte de vue, ça ressemble à une gigantesque volaille plumée. Comme si les rayons de la mort extraterrestres avaient frappé et que le monde demandait la permission de finir. Une seule chose dans tout ce qu'il avait vécu s'y apparente un peu : les poches de jungle qu'avec Dow et Monsanto il avait contribué à défricher. Mais ce défrichage-ci est beaucoup plus efficace.

Il retransverse d'un pas mal assuré le rideau d'arbres pudique et va scruter les bois de l'autre côté de la route. Un autre paysage lunaire s'étend à flanc de montagne. Il redémarre et reprend son chemin. Le trajet ressemble à de la forêt, sur des kilomètres émeraude. Mais Douggie n'est plus dupe de l'illusion. Il parcourt une infime artère de vie factice, un écran dissimulant un cratère de bombe grand comme un État-nation. Cette forêt n'est qu'un décor de théâtre, un trompe-l'œil habilement agencé. Les arbres sont comme une poignée de figurants engagés pour peupler un plan rapproché et faire croire à New York.

Il s'arrête à une station pour faire le plein. Il demande au caissier : « Ils ont fait des coupes claires, plus haut dans la vallée ? »

L'homme encaisse ses dollars en argent. « Putain, oui, on peut le dire.

– Et ils cachent ça derrière un rideau d'isoloir ?

– On appelle ça des aménagements esthétiques. Des panoramas.

– Mais... je croyais que c'était une forêt nationale ? »

Le caissier le dévisage sans un mot, comme si c'était une question piège tellement elle paraît stupide.

« Je croyais que les forêts nationales étaient forcément protégées. »

Le caissier imite un pet de compétition. « Ça, c'est les *parcs naturels*. Les *forêts nationales*, ça sert à avoir du bois bon marché. Pour n'importe quel acheteur. »

On s'instruit comme on peut. Douglas met un point d'honneur à apprendre quelque chose chaque jour. Et cette information va le poursuivre. La colère commence à gronder peu avant d'atteindre Bend. Pas tant à cause des centaines de millions d'hectares dérobés à sa vue entre le matin et l'après-midi. Il est prêt à admettre que Smokey Bear l'ours pompier et Ranger Rick le garde forestier profitent d'une retraite payée par Weyerhaeuser. Mais cette arnaque, ce truc délibéré, simplet et atrocement *efficace* d'un rideau d'arbres bordant l'autoroute lui donne envie de baffer quelqu'un. Chaque kilomètre ainsi maquillé joue avec son cœur et le trompe, et c'est bien ce qu'ils voulaient. Tout paraît si vrai, si vierge, si inviolé. Il a l'impression d'être sur la montagne aux Cèdres de *Gilgamesh*, qu'il avait déniché dans la bibliothèque du ranch et lu aux chevaux l'an dernier. La forêt



du premier jour de la Création. Mais il s'avère que Gilgamesh et Enkidu, son pote punk, sont déjà passés par là et ont salopé l'endroit. Une histoire vieille comme le monde. On pourrait traverser tout l'État sans se rendre compte de rien. C'est ça qui est délirant, c'est ça qui le rend furieux.

À Eugene, Douglas convertit une immense tour de dollars d'argent en balade à bord d'un petit avion à hélices. « Faites-moi faire le plus grand cercle possible pour ce prix-là. Je veux savoir à quoi ici ressemble vu de là-haut. »

Ça ressemble au flanc rasé d'une bête malade qu'on va opérer. Partout, dans toutes les directions. Si on montrait cette vue à la télé, les bûcherons seraient au chômage dès demain. De retour à la surface trompeuse de la planète, Douglas passe trois jours sur le canapé de son pote, mutique. Il n'a pas de capital. Pas d'entregent politique. Pas de bouche éloquente. Pas de compétence économique ni d'aisance en société. Tout ce qu'il a, c'est une coupe claire devant lui, qu'il ait les yeux ouverts ou fermés, qui le hante à perte de vue.

Il se renseigne un peu. Puis il loue sa jambe et demie valide à un entrepreneur, pour replanter des semis sur les terres dépouillées. On l'équipe d'une pelle et d'un sac digne de Johnny Pépin de Pomme, rempli de jeunes plants dont chacun lui coûte une poignée de *cents*. Et pour chaque arbre planté qui aura survécu dans un mois, on lui promet vingt *cents*.

Le sapin de Douglas : l'arbre le plus rentable de l'Amérique pour le bois de construction ; alors, effectivement, pourquoi ne pas en faire une sapinière ? Dix maisons neuves par hectare. Il sait bien qu'il fourgue des arbres à des intermédiaires travaillant pour les mêmes salopards qui ont abattu les dieux primitifs. Mais il n'est pas tenu de vaincre l'industrie forestière ni même de venger la nature. Il a juste besoin de gagner sa vie et d'effacer le spectacle de ces coupes claires, un spectacle qui le fouaille comme un insecte ronge du bois tendre.

Il passe ses journées à fendre les zones mortes pentues, silencieuses et souillées. Il se traîne à quatre pattes parmi les déchets éparpillés, perd l'équilibre dans le brûlis impénétrable, se hisse à la force des griffes par-dessus le chaos de racines, brindilles, branchages, souches et troncs, fibreux et déchiquetés, qu'on laisse pourrir en un cimetière enchevêtré. Il devient expert dans l'art des cent manières de trébucher. Il se penche, ménage un petit creux dans le sol, y fourre un semis et referme le trou d'une tendre caresse de la pointe de sa botte. Puis il recommence. Et recommence encore. En constellations, en réseaux épars. Au flanc des collines et au bas des ravines dénudées. Des dizaines de fois par heure. Des centaines de fois par jour. Des milliers par semaine, jusqu'à ce que tout son corps palpitant de trente-quatre ans s'essouffle comme s'il était empli de venin de vipère.

Certains jours, il scierait sa patte folle avec une lime s'il en avait une.

Il dort dans des camps de planteurs peuplés de hippies et de sans-papiers, des gens endurcis et adorables, trop épuisés à la fin de la journée pour s'embêter à bavarder. Une maxime lui revient une nuit où il est allongé, raidi de douleur : des mots qu'il lut jadis à ses ouailles, dans sa vie antérieure de palefrenier. *Si vous avez un jeune arbre à la main quand le Messie viendra, plantez d'abord cet arbre avant d'accueillir le Messie.* Ni lui ni les chevaux n'avaient su quoi en penser. Jusqu'à aujourd'hui.

L'odeur d'arbres coupés le submerge. Tiroir à épices humide. Laine mouillée. Clous rouillés. Poivrons marinés. Des parfums qui le ramènent à l'enfance. Des arômes qui l'inondent d'un bonheur inexplicable. Des odeurs qui le plongent tout au fond du plus profond des puits et l'y maintiennent pendant des heures. Et puis il y a le bruit, comme s'il avait les oreilles rembourrées d'oreiller. Le ricanement des scies et des abatteuses quelque part dans le lointain. Une grande vérité lui apparaît : Les arbres s'abattent dans un fracas spectaculaire. Mais le semis est silencieux, la croissance invisible.

Certains jours, l'aube survient dans des brumes arthuriennes. Il y a des matins où le gel menace de le tuer, des midis où la chaleur le terrasse, le laisse sur son cul engourdi. Des après-midi si prodigues en bleu qu'il s'allonge au sol et regarde en l'air à en avoir les yeux mouillés. Puis viennent les pluies railleuses et sans pitié. Une pluie qui a le poids et la couleur du plomb. Une pluie timide, qui auditionne morte de trac. Une pluie qui lui laisse les pieds bourgeonnant de mousse et de lichen. Jadis, il y eut ici d'énormes écheveaux hérissés de bois entrelacé. Un jour, ils reviendront.

Parfois, il œuvre aux côtés d'autres lanceurs d'arbres, dont certains parlent des langues qu'il ne saurait identifier. Il rencontre des randonneurs qui veulent savoir où ont disparu les forêts de leur jeunesse. Les *pineros* saisonniers vont et viennent, mais le noyau dur, dont il fait partie, persiste. Pour l'essentiel, il est seul avec le rythme du travail, brut, neutre, dépouillé. Creuser, s'accroupir, insérer, se relever, et sceller à la pointe de la botte.

Ils ont l'air si pitoyables, ses minuscules sapins de Douglas. On dirait des cure-dents. Des accessoires de train électrique. Vus de loin, répartis sur ces clairières créées par l'homme, c'est une coupe en brosse sur un crâne dégarni. Mais chaque tige herbeuse qu'il fiche dans la terre est un tour de magie déployé sur des siècles. Il les répand par milliers, et il les aime, avec une confiance qu'il aimerait tant pouvoir accorder à ses semblables.

Livrée à elle-même – c'est bien ça le truc – et à l'air, la lumière et la pluie, chaque tige pourrait bien prendre du poids, des dizaines de tonnes. Le moindre de ses semis pourrait pousser pendant six cents ans

et toiser la plus haute des cheminées d'usine. Héberger des générations de campagnols qui ne verraient jamais le sol et des dizaines d'espèces d'insectes n'aspirant qu'à dénuder leur hôte. Faire tomber en pluie dix millions d'aiguilles par an sur ses propres basses branches, bâtissant des matelas de terreau d'où s'élèveraient de nouveaux jardins.

Le moindre de ces arbrisseaux faméliques pourrait engendrer des millions de cônes au cours de sa vie, les petits mâles jaunes dont le pollen s'envole pour traverser plusieurs États, les femelles un peu tombantes, avec leur queue-de-rat qui pointe hors de la bobine d'écailles, vision qu'il trouve plus précieuse que sa vie même. Et la forêt que ses semis pourraient recréer, il peut presque la sentir : résineuse, fraîche, lourde de désir, sève d'un fruit qui n'est pas un fruit, parfum de Noëls infiniment plus anciens que le Christ.

Douglas Pavlicek replante une clairière aussi vaste que le centre-ville d'Eugene, et salue chaque plant qu'il borde affectueusement. *Tenez bon. Il suffit de tenir un ou deux siècles. Pour vous, les gars, c'est un jeu d'enfants. Il suffit de nous survivre. Alors il n'y aura plus personne pour vous emmerder.*

# Neelay Mehta



**L**e garçon qui contribuera à transformer les humains en créatures nouvelles est installé dans le salon familial à San José, au-dessus d'une boulangerie mexicaine, et regarde *1, rue Sésame* en VHS. Dans la cuisine, sa mère, originaire du Rajasthan, s'étouffe dans un nuage de cardamome moulue qui se heurte à la cannelle du *pan fino* et des *conchas* filtrant du rez-de-chaussée. Dehors, dans la Vallée de la Félicité du Cœur, les fantômes d'amandiers, de cerisiers, de poiriers, de noyers, de pruniers et d'abricotiers se déploient sur des kilomètres à la ronde, fraîchement sacrifiés au silicone. Mais les parents du garçon continuent de l'appeler *Le Jardin de l'Amérique*.

Le père, originaire du Gujarat, monte l'escalier en calant tant que bien que mal un énorme carton contre son corps de manche à balai. Huit ans plus tôt, il a débarqué dans ce pays avec deux cents dollars, un diplôme de physique des solides, et une résolution à travailler même pour les deux tiers du salaire de ses collègues blancs. À présent, il est l'employé 276 d'une entreprise qui réécrit le monde. Sous son fardeau, il gravit deux volées de marches en trébuchant, tout en fredonnant la chanson préférée de son fils, celle qu'ils chantent ensemble quand il va se coucher : *Joie pour tous les poissons qui nagent dans la mer bleue, et joie pour toi et moi*.

L'enfant entend ses pas et se rue sur le palier. « Pita ! Qu'est-ce que c'est ? Un cadeau pour moi ? » Le petit Rajput de sept ans sait que le monde entier ou presque est un cadeau pour lui.

« Laisse-moi d'abord entrer, Neelay, s'il-te-plaît-merci. Oui, un

cadeau. Pour nous deux.

– Je le *savais* ! » Le garçon contourne la table basse au pas de l'oie, en martelant le sol si fort qu'il en fait cliqueter les billes d'acier de son pendule en jouet. « Un cadeau pour mon anniversaire, avec onze jours d'avance.

– Mais il faut que tu m'aides à le construire. »

Le père pose délicatement le carton sur la table, en balayant au sol le fatras qui l'encombre.

« Je suis bon pour aider. » Le garçon escompte que son père oubliera.

« Et ça demandera de la patience, et tu as promis d'en avoir, tu te souviens ?

– Je me souviens, dit le garçon en commençant à déchirer le carton.

– La patience est mère de tout ce qui est bon. »

Le père prend doucement son fils par les épaules pour le diriger vers la cuisine. Maman barricade la porte. « Entrée interdite ! Trop occupée !

– Et bonjour à toi, *moti*. J'ai le kit informatique.

– Et il m'explique qu'il a le kit informatique !

– C'est un *kit informatique* ! s'écrie le garçon.

– Évidemment que tu as le kit informatique ! Et maintenant, allez jouer, les garçons.

– Ce n'est pas exactement un jouet, *moti*.

– Ah non ? Alors allez travailler. Comme moi. » Le gamin jappe et tire son père par la paluche pour le ramener au grand mystère. Derrière eux, sa mère demande : « Mille mots de mémoire ou quatre mille ? »

Le père rayonne. « Quatre mille !

– Forcément, quatre mille. Et maintenant, allez-vous-en et faites-en quelque chose de bien. »

\*\*\*

Le garçon fait la moue quand le panneau verdâtre de fibre de verre émerge du carton. « C'est ça un kit informatique ? Qu'est-ce qu'on peut bien en faire ? »

Son père sourit bêtement et béatement. Le jour se profile où cette chose redéfinira tout ce qu'on peut *faire*. Il fouille dans le carton et en extrait le cœur du sujet. « Tiens, mon Neelay. Regarde ! » Il brandit une puce de dix centimètres de long. Sa tête ballotte de plaisir. Une expression dangereusement proche de la fierté envahit son visage ascétique. « Ton père a aidé à fabriquer celui-ci.

– C'est ça, Pita ? C'est ça un *microprocesseur* ? On dirait un cafard avec des pattes carrées.

– Oui, mais pense à tout ce qu'on a réussi à mettre dedans. »

Le garçon regarde. Il se remémore les histoires que son père lui

raconte depuis deux ans avant qu'il s'endorme : les épopées de chefs de projet héroïques et d'ingénieurs aventureux qui affrontent plus d'embûches que le singe blanc Hanuman et toute son armée de singes. Son cerveau de sept ans s'allume et redémarre, construit des axones en arborescence, des *dendrites*, ces minuscules arbres en réseau. Il esquisse un sourire encore prudent et incertain. « Des milliers et des milliers de transistors !

– C'est bien ça, mon petit génie.

– Laisse-moi le prendre.

– *Chh, chh, chh*. Doucement. Attention à l'électricité statique. On risquerait de le tuer avant même qu'il ait pris vie. »

Le garçon s'épanouit, pris d'une délicieuse terreur. « Il va prendre vie ?

– À une condition... ! » L'index paternel s'agite. « À condition qu'on ne se trompe pas dans nos soudures.

– Et qu'est-ce qu'il fera ensuite, papa ?

– Qu'est-ce que tu *veux* qu'il fasse, Neelay ? »

Sous les yeux écarquillés de l'enfant, le composant se transforme en un djinn. « Il fait tout ce qu'on veut ?

– Il suffit de trouver comment intégrer nos projets à sa mémoire.

– On va mettre nos projets *là-dedans* ? On peut en faire rentrer combien ? »

Cette question réduit l'homme au silence, comme font parfois les questions les plus simples. Il reste perdu dans les hautes herbes de l'univers, un peu voûté par la gravité plus grande de ce monde qu'il visite. « Un jour peut-être, il contiendra tous les projets qu'on a. »

Son fils ricane. « *Ce petit truc ?* »

L'homme se fraie un chemin jusqu'à la bibliothèque, en sort l'album de famille. Il le feuillette rapidement et pousse un cri de triomphe. « Hourra ! Neelay, viens voir. »

La photo est petite, verte et mystérieuse. Un enchevêtrement de boas constrictors géants se déverse d'un amas de pierre brisée.

« Tu vois, *na* ? Une toute petite graine est tombée sur le toit de ce temple. Et au bout de plusieurs siècles, le temple s'est effondré sous le poids de la graine. Mais la graine continue à pousser et à pousser. »

Des dizaines de troncs et de racines tressés se nourrissent des murs en ruines. Des tentacules s'infiltrèrent pour remplir les failles et fendre les pierres. Une racine plus épaisse que le corps paternel rampe sur un chapiteau et s'insinue comme une stalactite dans le seuil qu'il surplombe. Cette pénétration végétale horrifie le garçon, mais il n'arrive pas à détourner les yeux. Il y a quelque chose de tellement animal dans la manière dont les troncs débusquent et suivent toutes les ouvertures de l'édifice. Comme ces autres troncs que sont les trompes d'éléphant. Ils paraissent savoir, vouloir, trouver leur chemin.

Le garçon se dit : *Quelque chose de lent et de déterminé veut transformer en terreau toutes les constructions humaines.* Mais son père brandit la photo sous ses yeux comme une preuve du plus heureux des destins.

« Tu vois ? Si Vishnou peut faire entrer un de ces figuiers géants dans une graine pas plus grosse que ça... » Il se penche pour lui pincer le bout du petit doigt. « Alors imagine ce qu'on pourrait faire entrer dans notre machine. »

Ils montent la boîte au fil des jours suivants. Toutes leurs soudures sont justes. « Alors, Neelay-ji. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire, cette petite bête ? »

Le garçon est pétrifié par l'éventail des possibles. Ils peuvent lâcher dans le vaste monde n'importe quel processus, n'importe quelle créature volontaire. La seule chose impossible, c'est de choisir.

Sa mère, dans la cuisine, crie : « Apprenez-lui à cuisiner le bhindi, par pitié. »

Ils lui font dire : « Bonjour, le Monde » en lumières codées clignotantes. Ils lui font dire : « Bon Anniversaire, Neelay chéri. » Les mots qu'écrivent père et fils s'animent et se mettent à *agir*. Le garçon vient d'avoir huit ans, mais c'est à cet instant qu'il trouve son ancrage. Il a devant lui un moyen de convertir ses espoirs et ses rêves les plus intimes en processus actifs.

Les créatures qu'ils conçoivent se mettent aussitôt à évoluer. Une simple boucle de cinq commandes s'épanouit en une magnifique séquence structurée de cinquante lignes. Des portions de programme deviennent des pièces détachées réutilisables. Le père de Neelay branche un magnétophone, pour recharger rapidement toutes leurs heures de travail en une poignée de minutes. Mais il faut régler très précisément le bouton de volume, sans quoi tout explose en hurlant Erreur de lecture.

En quelques mois, ils passent de quatre mille octets de mémoire à seize mille. Bientôt ils font un nouveau bond, jusqu'à soixante-quatre mille. « Pita ! C'est plus de puissance qu'aucun humain n'en a jamais eu dans toute l'histoire du monde ! »

Le garçon s'abîme dans la logique de sa propre volonté. Il apprivoise la machine, la dresse pendant des heures comme un chiot. Elle veut simplement jouer. Lancer un boulet de canon sur l'ennemi par-dessus la montagne. Protéger des rats la récolte de maïs. Faire tourner la roue de la fortune. Repérer et détruire tous les aliens du quadrant. Trouver toutes les lettres du mot-mystère avant qu'on exécute le pendu.

Son père contemple ce qu'il a déchaîné. Sa mère tire-bouchonne dans son poing les pans de son chemisier et vitupère contre tous les mâles à portée de voix. « Regardez-moi ce garçon ! Tout le temps assis

à son clavier. On dirait un sadhu, complètement drogué. Il est accro, c'est pire que de mastiquer du paan. » Les réprimandes maternelles continueront pendant des années, jusqu'à ce que les chèques de son fils commencent à affluer. Le garçon ne s'interrompt jamais pour répondre. Il est occupé à créer des mondes. De petits mondes, au début ; mais ce sont les siens.

Il y a un élément de la programmation qu'on appelle l'*arborescence*. Et c'est ce qui arrive à Neelay Mehta. Il va se réincarner, revivre en des gens de toutes races, sexes, couleurs et religions. Il va réveiller des cadavres pourrissants et dévorer les âmes des jeunes. Il va camper dans la canopée de forêts luxuriantes, s'étendre en tas d'ossements au pied de falaises gigantesques, nager dans les mers de planètes aux mille soleils. Il passera sa vie au service d'une immense conspiration, lancée de la Vallée de la Félicité du Cœur, et vouée à s'emparer du cerveau humain pour le transformer comme jamais depuis l'invention de l'écriture.

Il y a des arbres qui se déploient comme des feux d'artifice et des arbres qui s'élèvent comme des cônes. Des arbres qui jaillissent sans faire onduler l'air, droit vers le ciel jusqu'à cent mètres de haut. Larges, pyramidaux, arrondis, en colonne, en cône, tordus : leur seul point commun, c'est l'arborescence, tel Vishnou agitant ses bras nombreux. Et parmi ceux qui se déploient, les plus incontrôlables, ce sont les figuiers. Des étrangleurs qui glissent leur fourreau autour du corps des autres arbres et les englobent pour former un moulage vide autour de l'hôte décomposé. Le pipal, *Ficus religiosa*, figuier des pagodes, le Bo du Bouddha, aux feuilles qui s'effilent en alènes exotiques. Des banians qui s'étoffent telles des forêts entières, avec cent troncs distincts qui se disputent leur part de soleil. Le figuier dévoreur de temple de la photo paternelle hante le garçon. Il continuera à pousser de plus en plus vite à chaque nouvelle bouchée de code réutilisable. À se déployer, à traquer les failles, sonder toutes les issues possibles, chercher de nouveaux édifices à avaler. Il va pousser entre les mains de Neelay au long des vingt années qui viennent.

Et puis il fleurira en remerciement tardif pour un cadeau d'anniversaire anticipé. Son hommage au petit Pita si maigre, qui avait trimballé cet énorme carton jusqu'en haut des escaliers. Son offrande à Vishnou, connu seulement par des BD imprimées sur du papier journal, dans un hindi qu'il n'a jamais su lire. Son adieu à une espèce qui d'animale devient somme de données. Sa tentative de réveiller les morts pour qu'ils l'aiment à nouveau. Tant de troncs descendus du même arbre. La graine que son père plante en lui va dévorer le monde.



Ils emménagent dans une maison plus bas dans la vallée, à Mountain View, en bordure d'El Camino. Quatre pièces : un tel luxe plonge Babul Mehta dans la confusion. Il a gardé la même voiture, vieille de vingt ans. Mais tous les cinq mois, il remplace les ordinateurs.

Ritu Mehta panique chaque fois qu'arrive un nouveau carton. « Ça n'aura donc jamais de fin ? Tu nous paupérises ! »

Le garage est tellement rempli d'équipement remisé qu'il n'y a plus de place pour la voiture. Mais chaque composant, si obsolète soit-il, est un défi à l'esprit humain, une merveille de complexité créée par une équipe d'héroïques ingénieurs. Ni le père ni le fils ne peuvent se résoudre à jeter ces miracles, fussent-ils déjà anachroniques.

L'allure d'escargot de la loi de Moore met Neelay au supplice. Il est affamé de mémoire vive, de MIPS, de pixels. L'attente de la prochaine mise à jour, de la prochaine percée, absorbe un dixième de sa jeune vie. Dans ces minuscules composants en perpétuelle mutation, quelque chose attend de surgir. Ou plutôt : il y a quelque chose qu'on pourrait faire faire à ces créatures rétives, et que les humains n'ont même pas encore imaginé. Et Neelay est sur le point de découvrir et de nommer ces choses, pour peu qu'il puisse trouver la prochaine formule magique.

Il fuse à travers le collège tel un traître à l'enfance. Il apprend les schibboleths : répliques cultes d'innombrables sitcoms, gimmicks de tubes insinuants que matraque la radio, biographies de starlettes sexy de quinze ans censées le faire défaillir. Mais la nuit, ses rêves se peuplent non des batailles de cour de récré ou des potins du jour, mais de visions d'un code merveilleux et concis capable de faire plus avec moins d'éléments – de données passant de la mémoire à l'enregistreur à l'accumulateur et retour, dans une danse si belle qu'il ne peut la décrire à ses amis. Ils ne sauraient pas voir ce qu'il leur mettrait sous les yeux.

Chaque programme se canalise en possibles. Une grenouille tente de traverser une rue encombrée. Un singe se défend avec des barils d'explosifs. Sous ces peaux ridicules et grossières, des créatures venues d'une autre dimension se déversent dans le monde de Neelay. Et il n'y a qu'une étroite fenêtre de temps par où les *voir* vraiment, avant que ces choses qui n'avaient jamais existé ne se transforment en choses qui ont toujours été là. Dans quelques années, un gamin comme lui aura droit à une thérapie comportementale cognitive pour son syndrome d'Asperger et à des inhibiteurs de sérotonine pour arrondir les angles de sa maladresse dans les rapports humains. Mais il sait une chose certaine, avant tout le monde ou presque : Les jours des humains sont comptés. Jadis, le destin de l'espèce a pu être entre les mains des sociables, des bien intégrés, des maîtres de l'émotion. Mais à présent,

tout cela connaît une mise à jour.

Il continue à se gaver de lectures à l'ancienne. La nuit, il dévore des épopées échevelées, hallucinantes, qui révèlent les vrais scandales du temps et de la matière. Des récits exaltants de générations d'arches spatiales. De cités sous des dômes tels des terrariums géants. Des sagas qui bifurquent et prolifèrent en innombrables mondes parallèles quantiques. Et il y a une histoire qu'il attend bien avant de l'avoir sous les yeux. Lorsqu'il la trouve enfin, elle s'ancre en lui pour toujours, alors même qu'il ne la retrouvera jamais, dans aucune base de données. Des extraterrestres débarquent sur Terre. Des avortons, à l'échelle des aliens. Mais ils se métabolisent comme si c'était leur dernière chance. Ils volettent tels des essaims de moucheron, trop vite pour être vus, si vite que les secondes terrestres leur paraissent des années. Pour eux, les humains ne sont que des statues de viande immobile. Ces étrangers tentent de communiquer, mais n'obtiennent aucune réponse. Faute de signes de vie ou d'intelligence, ils se nichent dans ces statues figées et les dessèchent comme du jambon fumé, pour faire des provisions en vue du long retour.

Son père est la seule personne qui compte plus pour Neelay que ses créations. Ils se comprennent, sans un mot. Ni l'un ni l'autre n'est heureux à moins d'être installés ensemble à un clavier. Ils se donnent des petites tapes, se pincent, se chatouillent. Taquinent et gloussent. Et toujours ce doux refrain mélodieux, tête penchée : « Attention, Neelay-ji. Prends garde ! N'abuse pas de tes pouvoirs ! »

Tout le vaste univers attend d'être animé. Ensemble, ils doivent créer des possibles à partir des plus infimes atomes. Le garçon veut des gammes et des chansons, mais ses machines sont mutiques. Alors Neelay et son père créent leurs propres ondes en dents de scie avec le petit haut-parleur piézoélectrique, qu'ils allument et éteignent assez vite pour qu'il se mette à chanter.

Son père demande : « Comment as-tu fait pour te transformer en une créature aussi concentrée ? »

Le garçon ne répond pas. Tous deux connaissent la réponse. Vishnou a fait entrer tous les possibles vivants dans leur petit microprocesseur de huit octets, et Neelay va rester devant l'écran jusqu'à ce qu'il parvienne à délivrer la création.

Bien plus tard, largement adulte, le garçon pourra déplacer une jolie icône pour la déposer dans une arborescence, et produire d'un mouvement de poignet des choses qu'il leur fallait six semaines de soirées à la cave pour créer ensemble. Mais jamais il ne retrouvera cette sensation de l'inconcevable, attendant d'être conçu. Dans le hall lambrissé de séquoia de l'immeuble de bureaux financé à coups de millions par une galaxie voisine de celle-ci, il arborera pendant des

années une plaque gravée des mots de son auteur favori :

*Tout homme devrait être capable de toutes les idées,  
et je suis convaincu qu'un jour ce sera le cas.*

À onze ans, Neelay confectionne pour son Pita un cerf-volant à l'occasion d'Uttarayan, la grande fête des cerfs-volants. Mais pas un vrai : mieux encore. Quelque chose qu'ils pourront faire voler ensemble sans que personne à Mountain View les prenne pour des ignorants adoreurs de vaches. Il expérimente une nouvelle technique d'animation des lutins qu'il a découverte dans un fanzine ronéotypé qui s'appelle *Ma puce*. L'idée est aussi belle qu'astucieuse. On répartit le cerf-volant en une multitude de lutins, qu'on fourre directement dans la mémoire vidéo. Puis on les déploie sur l'écran comme on feuillette un flip-book. Au premier frémissement, il se prend pour Dieu.

Son idée de génie, c'est d'écrire le programme pour qu'il puisse *lui-même* être programmé. Que l'utilisateur entre la mélodie de son choix, en simples lettres et chiffres, et puisse faire danser le cerf-volant à son rythme. La majesté de ce projet lui fait tourner la tête. Son Pita pourra faire danser son cerf-volant sur une chanson du Gujarat.

Neelay remplit un classeur de notes, diagrammes et tirages papier de la dernière version du projet. Son père saisit le classeur, intrigué. « Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur Neelay ?

– Celui-là, on n'y touche pas ! »

Son père dodeline de la tête avec un grand sourire. Des secrets et des cadeaux. « Bien, maître. »

Le garçon travaille à son projet quand son père n'est pas dans les parages. Il l'emporte à l'école, ce labyrinthe de couloirs et de salles de torture officielles qui lui inspireront plus tard bien des évasions de cachots. Le classeur noir a l'air officiel. Il fait semblant d'y prendre des notes, tout en travaillant à son codage. Ses professeurs sont trop flattés pour le soupçonner.

Son plan marche comme sur des roulettes jusqu'à son cinquième cours : littérature américaine, avec Mlle Gilpin. Ils étudient *La Perle* de Steinbeck. Neelay ne déteste pas cette histoire, surtout la partie où le bébé est piqué par le scorpion. Les scorpions sont des créatures étonnantes, surtout les scorpions géants.

Mlle Gilpin pérore en bruit de fond sur ce que symbolise la perle. Pour Neelay, c'est juste une perle. Il se triture les méninges sur un *vrai* problème : comment synchroniser la danse du cerf-volant avec la musique. Il feuillette des pages qu'il a imprimées quand la solution lui saute aux yeux : deux boucles emboîtées. Comme si les dieux l'avaient dessinée à la craie au tableau noir de son cerveau. Il balbutie tout

seul : « Oh, yes ! »

Toute la classe éclate de rire. Mlle Gilpin vient de demander : « Est-ce qu'on a envie de voir mourir le bébé ? »

Mlle Gilpin fait taire tout le monde d'un regard assassin. « Neelay. Qu'est-ce que tu fabriques ? » Il sait qu'il ne faut pas répondre. « Qu'est-ce qu'il y a dans ce classeur ? »

– Mes devoirs d'informatique. »

Tout le monde rigole de nouveau à cette idée absurde.

« Tu suis des cours *d'informatique* ? » Il secoue la tête. « Montre-moi ça. »

À mi-chemin de la longue marche vers le bureau, il envisage de trébucher, de se fouler la cheville. Il tend le classeur. Elle le feuillette. Des dessins, des graphiques et ordinogrammes, du code. Elle fronce les sourcils. « Va t'asseoir. »

Il obéit. Mlle Gilpin retourne à Steinbeck pendant qu'il macère dans une flaque d'injustice et de honte. Après la sonnerie, une fois la classe vide, il retourne au bureau. Il sait pourquoi Mlle Gilpin le déteste. Il appartient à une espèce qui va supplanter la sienne.

Elle ouvre le classeur sur des grilles remplies d'images de cerfs-volants géométriques. « Qu'est-ce que c'est ? »

Elle ne sait pas ce qu'est Uttaran, ni ce que ça représente d'avoir un père comme celui de Neelay. C'est une blonde, originaire de Vallejo. Pour elle, les machines sont l'ennemi. Elle est convaincue que la logique tue tout ce qu'il y a de beau dans l'âme humaine.

« Des trucs informatiques. »

– Tu es un garçon intelligent, Neelay. Qu'est-ce qui ne te plaît pas dans les cours d'anglais ? Tu es tellement doué pour décomposer des phrases. » Elle attend, mais il a le temps pour lui. Elle tapote le classeur. « C'est une sorte de jeu ? »

– Non. »

Pas au sens où elle l'entend.

« Tu n'aimes donc pas lire ? »

Elle lui fait pitié. Si seulement elle savait ce que ça peut être de lire. L'Empire galactique et ses ennemis parcourent toute la spirale de la Voie lactée, se livrent des guerres qui durent des centaines de milliers d'années, et elle s'inquiète pour trois pauvres Mexicains.

« Je croyais que tu avais aimé *Une paix séparée*. »

Il avait bien aimé. Ça lui avait même coupé le souffle, juste un peu. Mais il ne voit pas le rapport avec le fait de récupérer son bien.

« Et *La Perle*, alors, ça ne t'intéresse pas ? Ça parle du *racisme*, Neelay. »

Il reste immobile, debout, à cligner des yeux, comme si c'était son premier contact avec une intelligence extraterrestre.

« Est-ce que je pourrais récupérer mon classeur, juste un peu ? Je

vous promets de ne plus l'apporter en classe. »

Mlle Gilpin se chiffonne. Même lui se rend compte qu'il l'a trahie. Elle croyait l'avoir dans son camp, mais il lui a échappé au fil des semaines et il est passé à l'ennemi. Elle effleure le classeur et se fronce de nouveau. « Je vais le garder pour le moment. Le temps qu'on reparte sur de bonnes bases, toi et moi. »

Dans quelques années, des lycéens abattront leur prof pour moins que ça. Il va la voir à son bureau en fin de journée. Il s'emplit l'esprit de contrition sincère. « Je m'excuse vraiment d'avoir travaillé sur mon classeur pendant votre cours.

– *Travaillé*, Neelay ? C'est donc ça que tu faisais ? »

Elle attend un aveu. Elle veut qu'il la remercie de l'avoir sauvé des périls du jeu pendant que le reste de la classe travaillait dur à extraire des perles de fiction. Cinquante heures d'effort sur le cerf-volant de son père sont là, à un mètre de lui, inaccessibles. Elle veut l'humilier. La révolte prend le dessus. « Est-ce que je peux récupérer mon classeur, oui ou merde ? S'il vous plaît ? »

Le mot est comme une gifle. Elle ajuste son regard et part en guerre. « Ça mérite un avertissement. Pas de gros mots quand on parle à un *professeur* ! Que vont dire tes parents ? »

Il se pétrifie. Sa mère va l'abattre d'un seul coup, tel un boucher *jhatka*.

Mlle Gilpin consulte sa montre. Trop tard pour l'envoyer chez le proviseur. Son fiancé vient la chercher dans dix minutes. Ils vont rire ensemble de ce petit Indien tête de lard, avec son classeur rempli de hiéroglyphes. Qui a soutenu que ce n'était pas un jeu. Elle se mue en pilier de l'autorité. « Je veux te revoir ici, dans mon bureau, demain matin avant la première heure. Et on pourra parler de ce qui t'attend. »

Il a les yeux qui brûlent, le sang qui bat aux tempes.

« C'est bon, tu peux partir. » Ses sourcils effectuent des pompes pour marquer la hiérarchie. « Et tu reviens demain. À sept heures tapantes. »

Il a besoin de réfléchir. Il renonce au bus et décide de rentrer à pied. C'est une de ces journées troublantes où la Californie du Nord imite le paradis : vingt et un degrés, un ciel pur, l'air lourd de laurier et d'eucalyptus. Il se traîne sur l'itinéraire familial deux fois moins vite que d'habitude, en longeant les modestes pavillons petits-bourgeois que des gens rachèteront bientôt un million et demi de dollars pour les détruire et les rebâtir. Il faut qu'il élabore un plan. Il a dit un gros mot à une prof, et l'âge d'or de son ancienne vie s'effondre sous cette unique syllabe terrible. Ce manque de respect envers les Blancs va mutiler son père. *De la patience, Neelay. De la*

retenue. D'accord ? D'accord ? La rumeur se répandra dans la communauté d'expats indiens. Sa mère en mourra de honte.

Il parcourt les rues bordées d'arbres, spiralées comme des empreintes digitales, de ce quartier cerné par trois autoroutes. À quatre rues de chez lui, il bifurque vers le parc, l'endroit où il va chaque fois que ses parents le forcent à sortir. Le sentier serpente face au défi des *encinas*, chênes verts aux basses branches fantasmagoriques qui n'ont cessé de pousser depuis que la Californie était l'avant-poste de l'Espagne. S'il a jamais remarqué cette espèce, ce n'était que dans les films : les arbres de Robin des Bois et de Lorna Doone, les doublures de forêts qui effraient les pionniers et narguent les naufragés. Quand Hollywood a besoin d'arbres, il se tourne vers le seul feuillu qu'il a sous la main.

Ils lui font signe, grotesques, irréels, torturés. La vaste poutre d'une branche se penche vers le sol comme pour s'y coucher. D'un seul bond, Neelay se hisse de cette plate-forme jusqu'au perchoir, où il se niche comme s'il avait encore sept ans. Là, il passe en revue sa vie brisée. Du haut de ce chêne en encorbellement insensé, dominant le trottoir où deux gamins miment le base-ball avec des cailloux et un bâton et où une dame voûtée aux cheveux blancs promène son teckel, il revoit le désastre par les yeux de Mlle Gilpin. Elle n'avait pas tort de le réprimander. Et pourtant, elle lui a *volé* son bien. Vue du haut de la vigie, la catastrophe comporte ce que Mlle Gilpin appellerait une ambiguïté morale.

Il fait de la place sur la branche sinueuse pour les deux enfants d'*Une paix séparée*. Il les regarde jouer leurs jeux de bourgeois blancs, leurs jeux d'amour et de guerre, dans leur arbre qui surplombe la rivière. Tout en bas, le sol brun-vert de la Californie bondit chaque fois qu'une brise agite les branches. Il ne sait presque rien du monde de ses parents, mais une chose au moins est aussi certaine que les maths. Pour les Indiens, la honte est pire que la mort. Mlle Gilpin les a peut-être déjà appelés pour leur donner les détails de son crime. Il a la tête qui palpite à cette idée, un goût de métal sur la langue. Il entend sa mère hurler : *Tu as laissé cette femme aux cheveux en poil de rat humilier toute ta famille ?* Bientôt, tout un pays lointain peuplé de tantes, d'oncles et de cousins saura ce qu'il a commis.

Et son pauvre père, qui s'est fait invisible pendant des années rien que pour avoir le droit de vivre et de travailler au Jardin de l'Amérique : il dévisage Neelay, horrifié, en se demandant comme un enfant a pu avoir l'outrecuidance de croire qu'il pouvait répondre à une autorité américaine et s'en sortir vivant.

Du haut de son nid d'aigle, Neelay contemple le sentier tout en bas ; son esprit n'est qu'une masse de code brouillé. Une idée le traverse, laissant entrevoir une paix facile. S'il pouvait se faire

amocher un tout petit peu, il obtiendrait peut-être un vote de clémence. On ne va pas s'acharner sur un garçon blessé. Une délicieuse terreur lui caresse la nuque, comme quand il regarde de vieux épisodes de *La Quatrième Dimension*. Cette idée, c'est du délire. Il doit assumer, rentrer et accepter son châtiment. Il se penche pour bien voir le vaste monde, qu'il ne reverra pas de sitôt. Ses parents vont lui interdire toute sortie pendant des mois.

Il soupire. Pose un pied sur la branche inférieure pour entamer sa descente. Et dérape.

Il y aura des années pour se demander si les branches ont tremblé. Si l'arbre voulait sa peau. Les branches le heurtent dans sa chute. Se le renvoient comme une boule de flipper. La terre se précipite vers lui. Il atterrit sur le sentier bétonné et rebondit sur le coccyx, ce qui lui fêle la colonne vertébrale.

Le temps s'arrête. Il gît sur son dos fracassé, les yeux vers le ciel. Le dôme au-dessus de lui plane, coquille craquelée prête à tomber en tessons tout autour de lui. Un millier, mille milliers de petits doigts fourchus au bout vert se replient sur lui, pour prier et menacer. L'écorce se désintègre ; le bois se clarifie. Le tronc se mue en empilements d'une métropole proliférante, en réseaux de cellules siamoises palpitantes d'énergie et de soleil liquide, et l'eau monte tout au long de tubes flûtés, reliés bout à bout pour devenir tuyaux qui aspirent les minéraux dissous dans les tunnels en entonnoir de brindille transparente pour ressortir au bout des feuilles ballottantes tandis que la nourriture de soleil s'égoutte en tubes à l'intérieur. Un ascenseur spatial gigantesque, fait d'un milliard de pièces autonomes, qui s'élève, se tend, s'étend, achemine l'air dans le ciel et stocke le ciel au plus profond du sol, et trie les possibles surgis de rien : le plus parfait code autogénérateur que ses yeux pouvaient espérer voir. Et puis ses yeux se ferment sous l'effet du choc et Neelay s'éteint.

Il se réveille des jours plus tard à l'hôpital, sanglé, pris dans un étai. Des tubes l'empêchent de bouger bras et jambes. Deux cales contre chaque oreille lui bloquent la tête. Il ne voit que du plafond, et il n'est pas bleu. Il entend sa mère crier : « Il a les yeux ouverts. » Il ne comprend pas pourquoi elle persiste à sangloter ces mots comme si c'était une mauvaise nouvelle.

Il baigne dans un nuage d'incompréhension narcotique. Parfois il est une séquence de code stockée dans un microprocesseur plus grand qu'une ville. Parfois un voyageur dans ce pays de surprise qu'il finira par bâtir, quand les machines seront enfin assez rapides pour suivre le rythme de son imagination. Parfois des vrilles fourchues et monstrueuses le poursuivent.

La démangeaison est insensée. Chaque point au-dessus de la

ceinture est un feu inaccessible. Lorsqu'il redescend sur terre, sa mère est là, lovée dans le fauteuil à côté du lit. Il respire différemment et cela la tire de son sommeil. Son père est là, lui aussi, mystérieusement. Neelay s'inquiète ; que diront ses employeurs quand ils s'apercevront qu'il n'est pas au travail ?

Sa mère dit : « Tu es descendu d'un arbre. »

Il n'arrive pas à relier les points. « Tombé ?

– Oui, rétorque-t-elle. C'est ça que tu as fait.

– Pourquoi mes jambes sont dans des tubes ? C'est pour m'empêcher de casser des choses ? »

Elle agite le doigt en l'air puis s'effleure les lèvres. « Tout ira bien. »

Sa mère ne dit pas des choses pareilles.

L'infirmière diminue par paliers la perfusion d'antalgique. L'angoisse s'installe à mesure que l'effet s'assèche. Des gens viennent le voir. Le patron de son père. Les amies de sa mère, celles avec qui elle joue aux cartes. Elles sourient comme si elles faisaient de l'aérobic. Leurs consolations lui foutent la trouille.

« Tu as traversé un tas d'épreuves », dit le médecin. Mais Neelay n'a rien traversé du tout. Son corps, peut-être. Son avatar. Mais lui ? Rien d'important n'a changé dans le code.

Le docteur est gentil, avec un léger tremblement quand il laisse retomber sa main, et des yeux qui fixent un point vide très haut sur les murs. Neelay demande : « Vous pourriez m'enlever ce truc qui me coince les jambes ? »

Le docteur hoche la tête, mais pas pour accepter. « Il faut te réparer un peu.

– Ça m'embête de ne pas pouvoir les bouger.

– Il faut guérir d'abord. Concentre-toi là-dessus. Après, on parlera de la suite.

– Vous pourriez au moins m'enlever les bottes ? Je ne peux même pas bouger les orteils. »

Et puis il comprend. Il n'a même pas douze ans. Il vit depuis des années dans un lieu de sa propre invention. L'idée que d'innombrables bonnes choses soient soustraites à sa vie ne l'effleure même pas. Il lui reste cet autre lieu, ce paradis embryonnaire.

Mais sa mère, son père : eux sont effondrés. Des heures terribles commencent, des jours d'incrédulité et de marchandages désespérés dont il n'aura aucun souvenir. Il y aura des années de solutions surnaturelles, de médecines alternatives, de remèdes miracles. Pendant longtemps, l'amour de ses parents rendra sa sentence plus terrible, jusqu'à ce qu'enfin ils placent leur foi dans le *moksha* et admettent que leur fils est un infirme.

Bien des jours plus tard, il est encore arrimé à son lit. Sa mère est



sortie faire une course. Peut-être pas par hasard. Sa prof franchit le seuil, toute de chaleur et d'énergie, plus jolie que dans son souvenir.

« Waouh ! Mademoiselle Gilpin ! »

Son visage fait un truc bizarre. Mais bon, les visages ont toujours l'air bizarre de son nouveau point de vue, en contre-plongée. Elle s'approche et lui effleure l'épaule. Ça le fait flipper.

« Neelay, je suis contente de te voir.

– Moi aussi, je suis content de vous voir. »

Elle tremble de tout son torse. Il se dit : *Elle sait pour mes jambes. Toute l'école sait.* Il a envie de lui dire : *C'est pas la fin du monde.* D'aucun monde crucial, en tout cas. Elle parle de son cours, du nouveau livre qu'ils étudient. *Des fleurs pour Algernon.* Il promet de le lire de son côté.

« Tu nous manques, Neelay.

– Regardez. » Il lui montre le mur, où sa mère a scotché la carte géante dépliant signée par tous les élèves de troisième. Elle craque. Il est incapable de faire quoi que ce soit. « C'est pas grave », lui dit-il.

Elle relève la tête d'un coup, folle d'espoir. « Neelay. Tu sais bien que je n'ai jamais voulu... je n'ai jamais pensé...

– Je sais. »

Il a envie qu'elle parte.

De ses paumes déployées, elle se redresse le visage. Puis fouille dans son cartable et en extrait le classeur. Le programme du cerf-volant pour son père. « C'est à toi. Je n'aurais jamais dû... »

Il est si heureux qu'il n'entend même plus les mots qu'elle continue de débiter. Il croyait le classeur perdu à jamais, encore une chose qu'il ne retrouverait jamais de sa vie d'avant que l'arbre ne le lâche.

« Merci. Oh, merci tellement ! »

Elle pousse un gémissement. Lorsqu'il lève les yeux, elle se détourne et s'enfuit. L'affolement cesse dès qu'il ouvre le classeur. Et puis il feuillette les pages rescapées et tout lui revient en mémoire. Tant de travail, tant de bonnes idées : tout cela est *sauvé*.

Six années passent. La puberté transforme Neelay Mehta. Il pousse d'un coup pour devenir une créature fantastique : Dix-sept ans, deux mètres, soixante-quinze kilos, et rivé à sa chaise roulante. Son torse s'élargit. Même ses jambes, ratatinées en d'épaisses brindilles, s'allongent absurdement. Ses joues évoluent comme des plaques tectoniques et son visage pond des boutons par bancs entiers. Des poils raides et noirs germent sur ses parties intimes naguère immaculées. Sa voix passe du soprano au ténor. Ses cheveux poussent comme ceux d'un sikh pratiquant le kesh, même s'il ne les noue pas en chignon au sommet du crâne. Il les laisse tomber librement en lianes épaisses autour de son visage allongé et jusque sur ses épaules osseuses.

Il vit dans un engin roulant métallique, fauteuil du capitaine d'un vaisseau spatial explorant perpétuellement les zones inconnues de la pensée. Il y a des gens qui, faute de pouvoir marcher, engraisissent. Mais ces gens-là mangent. Lui, il tient toute une journée avec cinquante *cents* de graines de tournesol et deux sodas caféinés. Certes, il dépense rarement la moindre calorie inutile. Une fois calé devant son bureau customisé, son unité centrale et son écran cathodique réclament plus d'énergie que lui. Ses doigts effleurent le clavier et ses yeux balayent l'écran, mais son cerveau consomme une quantité considérable de glucose tandis qu'il façonne ses prototypes, par séances de dix-huit heures, méticuleusement, commande par commande.

Stanford l'accepte comme étudiant avec deux ans d'avance. Le campus est situé un peu plus au nord sur El Camino. Le département d'informatique est florissant, fertilisé par les dons extravagants des fondateurs de l'entreprise où travaille son père. Neelay hante ce campus depuis qu'il a douze ans. Bien avant qu'il entre officiellement en première année, il est une mascotte *de facto* des informaticiens. *Tu sais bien : le gamin indien ectomorphe, dans son fauteuil spécial.*

Quelque chose est en train de naître dans les entrailles d'une demi-douzaine de bâtiments disséminés sur ce campus bucolique. Des haricots magiques surgissent partout, du jour au lendemain. Cela affleure dans les conversations entre amis, au labo en sous-sol où Neelay passe son temps à coder. C'est une bande parfois taciturne, mais le dimanche soir, les codeurs lèvent le nez de leurs boucles assez longtemps pour partager les litres de soda et rompre ensemble la pizza, en s'abandonnant à des délires philosophiques.

Quelqu'un dit : « Nous sommes le troisième acte de l'évolution. » La sauce coule de sa bouche béante.

C'est comme s'ils avaient eu cette idée tous ensemble. La phase un, c'était la biologie, qui s'est déployée au fil des ères. Puis la culture a mis le turbo et accru la vitesse de transformation, comptée désormais en siècles. Et à présent, il y a une nouvelle révolution numérique tous les cinq mois, dont chaque modalité accélère la suivante.

« Des puces qui doubleraient leur nombre de transistors tous les dix-huit mois... ? Faut pas déconner avec la loi de Moore, mon pote.

– Imagine que ça continue comme ça toute notre vie. Et on a de quoi vivre encore soixante ans. »

Un rire nerveux les parcourt face à cette arithmétique folle. Quarante périodes de doublement. Le riz s'accumule en piles stratosphériques sur les cases du proverbial échiquier.

« Une multiplication par billions. Des programmes un *milliard* de fois plus élaborés et plus riches que tout ce qui a jamais été écrit de

meilleur. »

Ils se taisent, soudain sérieux à force d'émerveillement. Neelay baisse la tête sur sa pizza intacte, et contemple sa part comme si c'était un problème de géométrie analytique. « Des créatures vivantes, dit-il comme pour lui-même. Qui apprennent toutes seules. Se créent toutes seules. » Tout le monde éclate de rire, mais il double la mise. « Si rapides qu'elles ne remarqueront même pas notre présence. »

Au début, le grand principe du codage, c'est de tout partager. Par pure philanthropie. Il trouve dans le domaine public un merveilleux programme source. Il l'étoffe, y ajoute des possibilités, allume son modem de mille deux cents bauds, se connecte à un forum local et télécharge vers le serveur ce germe, offert à quiconque veut le faire pousser. Bientôt ses créatures se propagent sur des sites hôtes dans toute la planète. Chaque jour, des gens de tous les continents ajoutent de nouvelles espèces au grand répertoire. C'est l'explosion du cambrien qui se répète, mais un milliard de fois plus vite.

Neelay cède ainsi son premier chef-d'œuvre, un jeu tapageur au tour par tour où l'on est un monstre de film de SF japonais qui dévore les métropoles du monde. Des centaines de gens d'une dizaine de pays s'en emparent, malgré les trois quarts d'heure de téléchargement. Et tant pis si y jouer a le même effet sur votre temps libre que le monstre sur Tokyo. Son deuxième jeu – des conquistadors qui dévastent les terres vierges des Amériques – est un nouveau succès du logiciel gratuit. Un groupe Usenet se constitue rien que pour échanger des stratégies. Le programme génère à chaque partie un nouveau Nouveau Monde, géologiquement crédible. Il transforme le moindre livreur d'épicerie en un imposant Cortés.

Ses jeux engendrent des plagiat. Plus on le vole, plus Neelay se sent à l'aise dans sa vie d'infirme. Plus il donne, plus il reçoit. De son point de vue, coincé dans son fauteuil au labo en sous-sol, de nouveaux continents surgissent à l'horizon. L'économie du don – la duplication libre de commandes bien conçues – promet de résoudre enfin la disette, de guérir la faim qui ronge le cœur. Le nom *Neelay Mehta* devient une mini-légende parmi les pionniers. Les gens le remercient sur les forums de discussion et dans les groupes de fans. Les étudiants parlent de lui sur les *chats* comme d'un personnage de Tolkien. Sur l'Internet, personne ne sait que vous êtes un monstre distendu et échoué, incapable de bouger sans l'aide de machines.

Mais à l'approche de son dix-huitième anniversaire, le paradis laisse pousser des barrières. D'anciens philanthropes du code gratuit se mettent à déposer des copyrights et à se faire de la thune. Ils ont même le toupet de créer des entreprises privées. Certes, ils se contentent encore de fourguer des disquettes souples dans des sachets

de plastique, mais on voit bien où ça mène. Le pré communautaire va être clôturé. Et la culture du don étouffée dans l'œuf.

Neelay vitupère cette trahison à chaque réunion hebdomadaire du Club des clopes roulées. Il passe son temps libre à recréer l'un des plus célèbres programmes commercialisés, en l'améliorant, avant de lâcher le clone dans le domaine public. Une violation de la propriété intellectuelle ? Peut-être. Mais chacune de ces œuvres soi-disant protégées est fondée sur des décennies d'art gratuit. Pendant un an, Neelay joue les Robin des Bois, retranché dans la forêt anarchique avec ses joyeux compagnons, sous un chêne massif plus vieux que le titre de propriété de la terre où il pousse.

Il travaille des mois sur un jeu de rôles spatial qui promet d'être sa plus glorieuse offrande. Le graphisme haute définition consiste en lutins de seize bits, qui s'épanouissent en soixante-quatre couleurs rutilantes. Il part en chasse de bestiaires surréalistes pour peupler ses planètes. Tard un soir de printemps, il se retrouve à la grande bibliothèque de Stanford, à compulser les couvertures de magazines de l'âge d'or de la SF et à feuilleter les livres du Dr Seuss. Ces images évoquent la végétation délirante où évoluaient Vishnou et Krishna dans les BD de son enfance.

Comme il a besoin d'une pause, il traverse le campus par Serra Mall pour voir ce qui se mijote dans les labos. Le crépuscule approche, avec la douce perfection qui agrmente ces lieux neuf mois de l'année. Il veut rejoindre son poste dans le réseau du labo, et navigue vers son cap comme un héros de jeu. La grandiose palmeraie de la place ovale serpente sur sa droite. À sa gauche, les monts de Santa Cruz percent derrière les faux cloîtres espagnols de style néo-roman. Jadis, dans une autre vie, il avait randonné sur les pistes près de Skyline avec ses parents, sous les séquoias. Derrière les montagnes, à une demi-heure de route en camionnette aménagée, il y a la mer. Les plages et les baies ne lui sont pas interdites. Il leur a rendu visite il y a encore trois mois. Ses amis ont dû se mettre à plusieurs pour le porter jusqu'au rivage et l'installer sur le sable. Il est resté à contempler les vagues, à observer le plongeon des oiseaux marins, à écouter leur plainte spectrale. Des heures plus tard, quand ses amis ont fini de nager, de jouer au frisbee, de se poursuivre d'un bout à l'autre de la plage, il était le seul à n'être pas rassasié.

Il gravit le plan incliné vers Memorial Court pour pénétrer dans le grand cloître central du Quadrangle, en longeant les *Bourgeois de Calais* de Rodin, grandeur nature. La soirée va être longue, et il doit faire provision de barres chocolatées pour tenir. Il traverse en trombe la cour intérieure vers la sortie qui mène à l'Union des étudiants, qui a les meilleurs distributeurs. Perdu dans ses projets intergalactiques, il

manque d'écrabouiller un groupe de touristes japonais qui photographient la chapelle. Il recule en s'excusant et roule sur les orteils d'une vieille dame qui voyage à l'étranger pour la première fois. Elle s'incline, mortifiée. Neelay s'extirpe, fait pivoter brutalement le fauteuil vers la gauche et lève les yeux. Et là, dans une jardinière grosse comme une voiture, juste à côté de l'entrée de la chapelle, apparaît, bulbeux et pachydermique, l'organisme le plus hallucinant qu'il ait jamais vu. C'est ça, la créature qu'il cherchait pour son opéra intergalactique. Une hallucination vivante venue d'une constellation proche *via* un tunnel spatio-temporel. Les jardiniers ont dû l'introduire hier, à la faveur de la nuit. Ou alors il passait à côté tous les soirs depuis des mois sans jamais l'avoir remarquée.

Il roule jusqu'à l'arbre et éclate de rire. Le tronc ressemble à un tournebroche géant à l'envers. Les branches obloquent et piquent selon des angles absurdes. Il tend la main pour toucher l'écorce. Elle est parfaite. Insensée. Conspiratrice. Un minuscule écriteau dit : *BRACHYCHITON RUPESTRIS*. ARBRE BOUTEILLE AUSTRALIEN. Le nom n'excuse rien et explique encore moins. C'est un envahisseur extraterrestre, tout comme Neelay.

Il n'arrive pas à déterminer ce qui est le plus incroyable : l'arbre, ou le fait qu'il ne l'ait jamais remarqué. Des silhouettes clignotent en bordure de son champ de vision. Quelque chose est en train de se produire derrière son dos. Il a l'impression obsédante d'être observé. Dans sa tête, un chœur silencieux chante : *Retourne-toi et regarde. Retourne-toi et vois !* Il fait pivoter le fauteuil. Rien n'est juste. Toute la cour du cloître a changé. Dun seul hyper-saut, il a atterri dans un arboretum intergalactique. De toutes parts, des hypothèses de verdure déchaînées lui font signe. Des créatures conçues pour des climats d'autres mondes. Des fous de tout poil, de toute nature. Des créatures issues d'ères si lointaines qu'elles font passer les dinosaures pour des jeunes loups arrivistes. Et tous ces êtres sensibles qui l'appellent le terrassent sur son siège. Il n'a jamais pris de drogues, mais ça doit ressembler à ça. Des panaches crème et jaune ; une cascade violette qui s'évapore avant de toucher le sol. Des arbres semblables à des expériences de savant fou l'interpellent dans leurs huit grandes jardinières, dont chacune est une arche spatiale miniature en route vers un autre système solaire.

Neelay fait rouler son fauteuil autour du cloître. Son corps paraplégique se raidit sous le regard du conseil de bronze, qui chatoie en cercle et suit ses évolutions. Il longe un autre monstre aussi extraterrestre que le premier, sorti tout droit du Dr Seuss. Il lit l'étiquette : un kapokier, originaire des forêts brésiliennes qui déjà se réduisent de cinquante mille hectares par jour. Des verrues coniques et acérées couvrent le tronc, épines lentement conçues pour repousser

des espèces ruminantes disparues il y a des dizaines de millions d'années.

Il roule de jardinière en jardinière, touche ces créatures, les renifle, écoute leur bruissement. Elles sont venues d'îles brûlantes ou d'une brousse desséchée, de vallées lointaines d'Asie centrale tout récemment conquises. Davidia, jacaranda, dasylire, camphrier, flamme australienne, paulownia, kurrajong, mûrier rouge : toute une vie d'un autre monde, qui attendait de le ravir dans ce cloître alors qu'il la cherchait sur des planètes lointaines. Il caresse leur écorce et sent, juste sous leur peau, les assemblées grouillantes de cellules, telles des civilisations planétaires, palpiter et bourdonner.

Les touristes japonais disparaissent pour regagner leur car sur le parking Galvez. Neelay se fige dans l'espace dépeuplé, tel un lapin fuyant un rapace. Il ne reste guère seul que quelques secondes. Mais dans cet intervalle, les envahisseurs extraterrestres insèrent une pensée directement dans son système limbique. Il va y avoir un jeu, un milliard de fois plus riche que tous ceux jamais créés, auquel joueront en même temps d'innombrables personnes aux quatre coins du monde. Et Neelay doit le faire advenir. Il déploiera cette création par étapes progressives, évolutionnaires, au fil de décennies. Le jeu plongera ses joueurs en plein milieu d'un monde animiste vivant, vibrant, grouillant, peuplé de millions d'espèces différentes, un monde qui a désespérément besoin de l'aide des joueurs. Et le but du jeu sera de deviner ce que ce monde nouveau et désespéré attend de vous.

La vision prend fin et le redépose dans le cloître de Stanford. Cette vision, religieuse, et vert sombre, s'estompe en son ombre platonicienne, le bois. Neelay, immobile, se cramponne à ce qu'il vient de voir, cette chose que son cerveau a mystérieusement saisie, qui se profile au bout de la courbe, de la loi de Moore. Il va devoir abandonner ses études. Il n'y a plus de temps pour les cours. Il doit se discipliner, trouver un rythme de longue haleine. Il va terminer le petit jeu de rôles spatial pittoresque sur lequel il travaille, puis le mettre en vente. Pour du vrai argent, des dollars terrestres. Ses fans vont hurler. Le vilipender sur tous les forums du pays comme traître à la cause. Mais à quinze balles les trente parsecs, le jeu restera une affaire. Les bénéfices de sa première incursion dans la vie extraterrestre financeront la suite, un jeu qui surpassera l'original, un jeu infiniment plus ambitieux. Et ainsi, par petites étapes successives, il parviendra à ce point qu'il vient d'apercevoir.

Il quitte le cloître à l'instant où la lumière disparaît derrière les montagnes. Les collines projettent une ombre sur elles-mêmes, et le bleu meurtri vire au noir amnésique. Tout là-haut, hors de sa vue, des affleurements rocheux croulent sous les busseroles, qui sèment leur écorce en miettes pourpres et recourbées. Des lauriers bordent les

clairières aménagées par les bûcherons. Les canyons s'obstruent d'arbousiers orange qui pèlent en verdure moite et crémeuse. Des chênes verts semblables à celui qui l'a mutilé se rassemblent sur les crêtes. Et dans la fraîcheur des corridors riverains qui sentent la vase et les aiguilles pourrissantes, les séquoias ourdissent un plan qui prendra mille ans à réaliser – le plan dont Neelay est l'instrument, même s'il croit l'avoir créé.

# Patricia Westerford



O n est en 1950, et comme le jeune Cyparisse, qu'elle découvrira bientôt, la petite Patty Westerford tombe amoureuse de son cerf favori. Le sien est fait de brindilles, mais il n'en est pas moins vivant. Sans oublier : des écureuils faits avec deux coquilles de noix collées, des ours en bubble-gum, des dragons nés des cosses de caféiers du Kentucky, des fées arborant une capsule de gland, et un ange dont le corps en pomme de pin n'a besoin pour ses ailes que de deux feuilles de houx.

Elle bâtit pour ces créatures des maisons élaborées, avec des allées gravillonnées et des meubles en champignon. Elle les couche et les borde sous des couettes de pétales de magnolia. Elle veille sur elles, esprit protecteur d'un royaume dont les villes nichent derrière des portes closes dans les nœuds des arbres. Les trous de ces nœuds se font fenêtres à persiennes à travers lesquelles, en plissant les yeux, elle aperçoit les salons hospitaliers de citoyens des bois, cousins perdus des humains. Elle vit là avec ses créatures dans les édifices miniatures de l'imagination, tellement plus riche que ce qu'a à offrir la vie grandeur nature. Quand la tête de sa minuscule poupée de bois se détache, elle la plante dans le jardin, certaine qu'un autre corps lui repoussera.

Toutes ses créatures de brindilles parlent, même si la plupart, comme Patty, n'ont pas besoin de mots. Elle-même n'a rien dit avant l'âge de trois ans bien sonnés. Ses deux frères aînés interprétaient son langage secret pour leurs parents inquiets, qui commençaient à penser qu'elle était handicapée mentale. Ils ont emmené Patty faire des tests



à la clinique de Chillicothe, qui ont révélé une déformation de l'oreille interne. On l'a équipée de prothèses auditives grosses comme le poing, qu'elle détestait. Quand sa parole s'est enfin mise à couler, elle dissimulait des pensées derrière un défaut de langue difficile à décrypter pour les non-initiés. Et pour couronner le tout, elle avait le visage tombant et ursin. Les enfants des voisins fuyaient cette chose à peine humaine. Le peuple des glands est bien plus clément.

Seul son père comprend son monde forestier, comme il comprend le moindre de ses mots chuintants. Elle a auprès de lui une place d'honneur que ses deux frères admettent. Avec eux, papa peut jouer au base-ball, raconter des blagues Carambar et jouer à chat. Mais il réserve ses plus belles offrandes à sa petite plante, Patty.

Leur complicité dérange la mère. « Non mais, a-t-on jamais vu pareil tandem de siamois ? »

Bill Westerford emmène Patricia avec lui quand il visite les fermes du sud-ouest de l'Ohio pour leur présenter des programmes d'optimisation agricole. Elle fait la copilote dans la vieille Packard déglinguée lambrissée de pin. La guerre est finie, le monde convalescent, le pays ivre de science, cette clé d'une vie meilleure, et Bill Westerford emmène sa fille voir le monde.

La mère objecte à ces voyages. Leur fille devrait être à l'école. Mais la douce autorité paternelle l'emporte. « Nulle part elle n'apprendra davantage qu'avec moi. »

Tout en labourant les kilomètres, ils poursuivent leur tutorat nomade. Il la regarde en face pour qu'elle puisse lire sur ses lèvres. Elle rit à ses histoires, par gros éclats lents et caverneux, et risque des réponses enthousiastes à chacune de ses questions. Qu'est-ce qui est le plus nombreux : les étoiles de la Voie lactée ou les chloroplastes d'une seule feuille de maïs ? Quels arbres fleurissent avant d'avoir des feuilles, et inversement ? Pourquoi les feuilles au sommet des arbres sont-elles souvent plus petites que celles du bas ? Si tu gravais ton nom dans l'écorce d'un hêtre à un mètre de hauteur, à quelle hauteur serait-il au bout d'un demi-siècle ?

Elle adore la réponse à cette dernière question : *Un mètre*. Encore un mètre. Toujours un mètre, si haut que pousse le hêtre. Elle adorera toujours cette réponse, un demi-siècle plus tard.

C'est ainsi que l'animisme des glands se transforme peu à peu en sa descendance, la botanique. Elle devient la meilleure et l'unique élève de son père pour la simple raison qu'elle seule, parmi toute la famille, voit ce qu'il sait : les plantes ont une volonté propre, de l'astuce et un but, tout comme les gens. Il lui parle, lors de leurs virées, de tous les miracles tortueux que la verdure peut concevoir. Les gens n'ont pas le monopole de l'étrangeté. D'autres créatures – plus grosses, plus lentes, plus anciennes, plus durables – mènent le jeu, fixent le climat,

nourrissent la création et créent l'air même qu'on respire.

« C'est une idée géniale, les arbres. Si géniale que l'évolution ne cesse de la réinventer, à l'infini. » Il lui apprend à distinguer les deux sortes de noyer blanc, le caryer lacinié et le caryer ovale, en fonction de l'écorce. Aucun de ses condisciples ne saurait même distinguer un noyer blanc d'un hêtre blanc. Elle trouve ça bizarre. « Les copains de classe trouvent qu'un noyer noir ressemble à un frêne blanc. Ils sont donc *aveugles* ?

– Aveugles aux plantes. La malédiction d'Adam. Nous ne voyons que les choses qui nous ressemblent. C'est bien triste, hein, mon chou ? »

Son père lui-même a quelques problèmes avec l'*Homo sapiens*. Il est pris en étau entre des gens très bien dont la ferme familiale échoue à subjuguer la Terre et des entreprises qui veulent leur vendre l'arsenal nécessaire pour une domination totale. Quand les frustrations du jour se font trop lourdes, il soupire et dit à Patty, au creux de son oreille déficiente : « Ah, offrez-moi une colline qui tourne le dos à la ville. »

Ils traversent un territoire jadis tout boisé de hêtres noirs. « Le meilleur arbre dont on puisse rêver. » Fort et large, mais plein de grâce, il s'évase noblement à sa base pour s'offrir son propre socle. Prodigue de noix qui nourrissent tous les affamés. Son tronc lisse et blanc gris ressemble plus à de la pierre qu'à du bois. Ses feuilles couleur de parchemin survivent à l'hiver – *marcescentes*, lui dit-il – et se détachent brillantes sur fond de voisins dénudés. Élégant, avec ses branches solides qui ressemblent tant à des bras, et dont les pointes s'élèvent comme des mains en offrande. Brumeux et pâle au printemps, mais à l'automne ses ramilles plates et larges baignent l'air de dorures.

« Qu'est-ce qui leur est arrivé ? » Sa parole s'épaissit quand la tristesse lui pèse.

« Nous. » Elle croit entendre son père soupirer, sans qu'il détourne les yeux de la route. « Le hêtre a indiqué au fermier où labourer. En dessous, c'est un sol calcaire, couvert de la terre la plus grasse et la plus riche dont puisse rêver une récolte. »

Ils roulent de ferme en ferme, entre les nielles de l'an dernier et l'érosion de l'an prochain. Il lui montre des choses extraordinaires : le cambium proliférant d'un sycomore qui a englouti le guidon d'un vieux vélo Schwinn que quelqu'un y avait adossé il y a des décennies. Deux ormes enlacés, devenus un seul arbre.

« Nous savons si peu de chose sur la façon dont les arbres poussent. Presque rien sur la façon dont ils fleurissent, fourchent, se renouvellent et se guérissent tout seuls. Nous en avons appris un peu sur quelques-uns, pris isolément. Mais rien n'est moins isolé, plus

sociable qu'un arbre. »

Son père est son eau, son air, sa terre et son soleil. Il lui apprend à voir un arbre, ce fourreau vivant de cellules sous chaque centimètre carré d'écorce qui fait des choses qu'aucun homme n'a encore saisies. Il la conduit à un bosquet de feuillus épargnés, au fond du lit d'une rivière lente. « Tiens ! Regarde ça. Regarde ça ! » Une poche de tiges étroites, avec chacune de grosses feuilles tombantes. Le chien de berger des arbres. Il lui fait renifler ce feuillage géant semblable à une cuillère, après l'avoir émietté dans sa main. Une odeur âcre, comme du goudron. Il ramasse au sol une sorte de gros cornichon jaune qu'il lui tend. Elle l'a rarement vu aussi excité. Il saisit son couteau suisse et fend le fruit en deux, pour en exposer le beurre de la pulpe et les graines noires luisantes. À voir cette chair, elle a envie de crier de plaisir. Mais elle a la bouche pleine de pudding au caramel.

« Une papaye ! Le seul fruit tropical jamais échappé des tropiques. Le plus gros, le meilleur, le plus bizarre, le plus sauvage des fruits indigènes jamais produits sur ce continent. Et il s'est acclimaté ici, en plein Ohio. Et personne ne le sait ! »

Mais *eux* le savent. La petite fille et son père. Jamais elle ne révélera à quiconque l'emplacement de ce bosquet. Il sera rien qu'à eux, au fil des automnes de la banane des prairies.

En regardant cet homme, Patty la malentendante, la malparlante, apprend que la vraie joie consiste à savoir que la sagesse humaine compte moins que le chatolement des hêtres dans la brise. Aussi sûrement que le vent d'ouest, les choses que les gens savent et tiennent pour acquises changeront. Savoir *de façon certaine*, ça n'existe pas. Les seules choses fiables, c'est l'humilité et un regard attentif.

Il la surprend dans le jardin à confectionner des oiseaux avec les ailes jumelées de samares d'érable. Une drôle d'expression se peint sur son visage. Il ramasse l'une des graines et la brandit en direction du géant qui l'a semée. « As-tu remarqué qu'il libère plus de graines quand le vent est ascendant que quand il souffle vers le bas ? Pourquoi donc ? »

Ces questions, c'est ce qu'elle aime le plus au monde. Elle réfléchit. « Ça voyage plus loin ? »

Il porte le doigt à son nez. « Bingo ! » Il regarde l'arbre et fronce les sourcils, passant en revue d'anciennes perplexités. « D'où crois-tu que vient tout le bois, pour passer de cette petite chose à ça ? »

Elle hasarde une réponse. « De la terre ? »

– Et comment on pourrait vérifier ça ? »

Ils conçoivent l'expérience ensemble. Ils mettent cent kilos de terreau dans un tonneau de bois du côté sud de la grange. Puis ils extraient de sa cupule une noix de hêtre triangulaire, la pèsent et l'enfoncent dans la terre grasse.

« Si tu vois un tronc gravé d'inscriptions, c'est un hêtre. Les gens ne peuvent pas s'empêcher d'écrire sur toute cette surface lisse et grise. Les bienheureux. Ils veulent regarder leurs lettres et leurs cœurs grossir, année après année. *Cruel autant que sa passion, l'amoureux grave aux troncs un nom, sans voir, hélas ! que ces beautés ici excèdent son aimée !* »

Il lui explique que le mot *book* est issu du mot *beech*, en anglais comme en tant d'autres langages. Le livre est une arborescence née des racines du hêtre, dans la langue originelle. Car c'est l'écorce de hêtre qui a accueilli les premières lettres du sanskrit. Paddy imagine leur graine minuscule grandissant pour se couvrir de mots. Mais d'où viendra la masse d'un livre aussi massif ?

« On va maintenir le tonneau bien humide et le désherber pendant six ans. Et quand tu atteindras tes seize ans, l'âge tendre, on repèsera l'arbre et le terreau. »

Elle l'entend, et elle comprend. Ça, c'est de la science, et c'est un million de fois plus précieux que tous les serments humains.

Avec le temps, elle devient presque aussi bonne que son père pour deviner ce qui flétrit ou ronge les récoltes d'un fermier. Il cesse de la cuisiner de questions et se met à la consulter, pas devant les fermiers, bien sûr, mais plus tard, une fois dans la voiture, quand ils ont le luxe d'étudier les parasites en équipe.

Pour son quatorzième anniversaire, il lui offre une traduction expurgée des *Métamorphoses* d'Ovide. Avec une dédicace : *Pour ma fille chérie, qui sait la vraie ampleur de l'arbre généalogique*. Patricia ouvre le livre à la première phrase et lit :

*Laissez-moi vous chanter comment les humains se transforment en d'autres créatures.*

À ces mots, elle retourne là où les glands ne demandent qu'à devenir visages, où les pommes de pin composent le corps des anges. Elle lit le livre. Les histoires sont étranges et fluides, vieilles comme l'espèce humaine. Et obscurément familières, comme si elle les savait de naissance. Ces fables semblent moins parler d'humains se transformant en d'autres créatures que d'autres créatures qui réabsorbent, à l'heure du plus grand danger, la vie sauvage jamais éteinte au plus profond des hommes. À ce stade, le corps de Patricia a déjà bien entamé sa longue métamorphose torturée en quelque chose dont elle ne veut à aucun prix. L'expansion nouvelle de sa poitrine et de ses hanches, l'éclosion d'un buisson entre ses jambes la transforment à son tour, peu à peu, en une bête plus ancienne.

Ce qu'elle préfère, ce sont les histoires où des gens se changent en

arbres. Daphné, transformée en laurier juste avant qu'Apollon ne puisse l'attraper et lui faire du mal. Les meurtrières d'Orphée, retenues par la terre, qui voient leurs orteils se muer en racines, leurs jambes en troncs de bois. Elle lit le conte du jeune Cyparisse, qu'Apollon convertit en cyprès pour qu'il puisse pleurer à jamais son cerf abattu. Ses joues deviennent rouge betterave, rouge cerise, rouge pomme au récit de Myrrha, changée en myrte pour s'être glissée dans le lit de son père. Et elle pleure sur le couple fidèle, Philémon et Baucis, unis jusqu'à la fin des temps en tilleul et en chêne, récompensés d'avoir accueilli des inconnus qui se révélèrent être des dieux.

Vient son quinzième automne. Les jours raccourcissent. La nuit tombe tôt, pour avertir les arbres de mettre fin à leur raffinement de sucre, de se dépouiller de toutes leurs parts vulnérables et de s'endurcir. La sève tombe. Les cellules deviennent perméables. L'eau s'écoule des troncs et se concentre en antigel. La vie dormante qui affleure sous l'écorce est tapissée d'une eau si pure qu'il ne reste rien pour l'aider à cristalliser.

Son père lui explique ce tour de magie. « Tu te rends compte ? Ils ont trouvé comment survivre cloués sur place, sans autre protection, battus par les vents, à moins vingt degrés. »

Un soir cet hiver-là, après le coucher du soleil, Bill Westerford rentre d'expédition quand la Packard dérape sur une plaque de verglas. Il est éjecté de la voiture qui échoue dans un fossé. Son corps fait un vol plané de dix mètres avant de s'écraser sur une haie d'orangers des Osages plantée par des fermiers un siècle et demi plus tôt.

Aux obsèques, Patty lit des passages d'Ovide. L'histoire de Philémon et Baucis promus au rang d'arbres. Ses frères pensent que le chagrin lui a fait perdre la tête.

Elle défend à sa mère de jeter quoi que ce soit. Elle garde la canne de son père et son petit feutre mou sur une sorte d'autel. Elle conserve sa précieuse bibliothèque : Aldo Leopold, John Muir, ses manuels de botanique, les brochures d'optimisation agricole auxquelles il contribuait. Elle découvre son exemplaire d'Ovide pour adultes, couvert de notes comme les gens gravent le tronc des hêtres. Le soulignement commence, triplé, dès le tout premier vers : *Laissez-moi vous chanter comment les humains se transforment en d'autres créatures.*

Le lycée fait de son mieux pour la tuer. L'alto dans l'orchestre, coincé sous son menton, dont le bois d'érable hurle de mille souvenirs des collines. Photographie et volley-ball. Elle a deux quasi-amies qui au moins comprennent la réalité des animaux, sinon celle des plantes. Elle dédaigne tout bijou, s'habille de jean et de flanelle, trimballe un couteau suisse, et porte ses longs cheveux en nattes qui lui

enveloppent le crâne.

Un beau-père apparaît, qui a l'intelligence de ne pas vouloir la changer ni la sauver. Il y a un trauma avec un garçon timide qui rêve deux ans durant de l'emmener au bal de fin d'études, et dont le rêve doit mourir d'un pieu de chêne blanc planté dans le cœur.

L'été de ses dix-huit ans, prête à s'acheminer à l'université du Kentucky pour y étudier la botanique, elle se rappelle soudain le hêtre qui pousse dans son tonneau de terre, près de la grange. Elle éprouve une bouffée de honte : Comment a-t-elle pu oublier l'expérience ? Elle a trahi la promesse faite à son père, de deux ans. Elle a complètement oublié la tendre échéance de ses seize ans.

Elle passe tout un après-midi de juillet à dégager l'arbre de son terreau et à émietter de ses racines la moindre pincée de glaise. Puis elle pèse séparément l'arbrisseau et la terre dont il s'est nourri. Le décigramme de noix pèse désormais plus qu'elle. Mais la terre a toujours le même poids, à quelques grammes près. Il y a une seule explication possible : presque toute la masse de l'arbre est issue de l'air même. Son père le savait. À présent elle le sait aussi.

Elle replante son expérience derrière la maison, à un endroit où son père et elle aimaient s'asseoir les soirs d'été pour écouter ce que les autres gens appelaient le silence. Elle se remémore ce qu'il lui avait dit sur l'espèce humaine. Les gens, ces bienheureux, ne peuvent pas s'empêcher de griffonner sur les hêtres. Mais il y a des gens, des pères, sur lesquels les arbres gravent leurs mots.

Avant de partir pour la fac, elle fait une minuscule encoche avec son couteau suisse dans le livre d'écorce lisse et grise du tronc, à un mètre au-dessus du sol.

L'université du Kentucky la transforme en quelqu'un d'autre. Patricia s'épanouit, comme exposée au sud. L'air des sixties crépite tandis qu'elle traverse le campus, un changement de climat, l'odeur des jours qui rallongent, le parfum des possibles brisant le moule des idées obsolètes, un vent clair qui dévale des collines.

Sa chambre d'internat déborde de plantes en pot. Elle n'est pas la seule du dortoir à faire tenir un jardin botanique entre son bureau et son lit étroit. Mais ses plantes sont les seules à avoir des rubans de données scotchés à leur pot de terre cuite. Quand ses amies font pousser du gypsophile et des violettes, elle cultive des coreopsis, des fabacées et autres expériences. Pourtant, elle prend également soin d'un genévrier en bonsaï qui a l'air d'avoir mille ans, un haïku vivant, tout hérissé, sans la moindre portée scientifique.

Les filles de l'étage au-dessus descendent parfois le soir prendre de ses nouvelles. Elles ont fait d'elle leur projet secret. *Allez, on va faire boire Patty-la-Plante. On va maquer Patty-la-Plante avec le beatnik de*

*sciences éco.* Elles raillent son ardeur au travail, rient de sa vocation. Elles la forcent à écouter Elvis. Elles la font entrer dans des fourreaux sans manches et lui rassemblent les cheveux en choucroute. Elles l'appellent la Reine de la chlorophylle. Elle ne fait pas partie du troupeau. Elle ne les entend pas toujours bien, et même quand elle les entend leurs mots ne veulent pas toujours dire grand-chose. Et pourtant ses congénères, ces mammifères surexcitées, la font sourire : miracles partagés, et malgré tout elles ont besoin de compliments pour être heureuses.

En deuxième année, Patty décroche un job dans les serres du campus : deux heures volées chaque matin avant les cours. La génétique, la physiologie botanique et la chimie organique l'occupent jusqu'au soir. Puis elle étudie dans son box jusqu'à ce que la bibliothèque ferme. Puis elle lit pour le plaisir jusqu'à s'endormir. Elle essaie bien les livres que lisent ses amies : *Siddhartha*, *Le Festin nu*, *Sur la route*. Mais rien ne l'émeut plus que les *Histoires naturelles* de Peattie, provenant des rayonnages de son père. Elles lui offrent un réconfort toujours frais. Leurs phrases fourchent et s'inclinent pour attraper le soleil :

*Des trônes se sont effrités et de nouveaux empires érigés ; de grandes idées ont été engendrées, et de grands tableaux peints, et le monde révolutionné par la science et l'invention ; et pourtant nul homme ne peut dire combien de siècles ce Chêne perdurera ni à quelles nations et religions il survivra...*

*Là où les cerfs folâtrant, où les truites émergent, où votre cheval s'arrête pour s'abreuver d'une lampée d'eau glacée tandis que le soleil réchauffe votre nuque, là où chaque souffle est une exaltation : c'est là que poussent les Trembles...*

Et sur l'arbre chéri de son père :

*Que les autres arbres fassent le travail du monde. Et que le Hêtre s'élève, tout simplement, bien campé sur son territoire...*

Jamais elle ne devient vraiment un cygne. Et pourtant, le vilain petit canard de première année se mue à l'approche de sa maîtrise en une jeune femme qui sait ce qu'elle aime et à quoi elle entend consacrer sa vie, rareté presque inouïe parmi les jeunes de toutes années. Ceux qu'elle ne fait pas fuir viennent la flairer, cette fille vive, ingrate et spontanée qui s'est soustraite au joug du conformisme, de la convivialité forcée. À sa grande stupeur, elle a même des soupirants. Quelque chose en elle réveille les garçons. Pas son physique, bien sûr,

mais une infime et indéfinissable singularité dans sa démarche qui les fait se retourner sur son passage. Une liberté de pensée : c'est en soi une séduction.

Quand des garçons viennent lui rendre visite, elle les force à l'emmener en pique-nique au cimetière de Richmond – qui subvient aux besoins des morts depuis 1848. Parfois ils fuient, et ça s'arrête là. Mais s'ils s'attardent et mentionnent les arbres, elle est prête à les revoir. Le désir, griffonne-t-elle dans ses carnets de notes, se révèle infiniment varié, la plus douce ruse de l'évolution. Et dans les tempêtes de pollen printanières, même elle se révèle être une fleur mieux qu'adéquate.

Il y a un garçon qui s'attarde, mois après mois. Andy, qui prépare un diplôme d'anglais. Il joue dans l'orchestre avec elle et adore Hart Crane, O'Neill et *Moby Dick*, sans pouvoir dire pourquoi. Il convainc les oiseaux de se percher sur son épaule. Il attend que quelque chose vienne transfigurer sa vie sans but. Un soir, en jouant aux cartes, il dit que c'est peut-être bien elle. Elle le prend par la main et le conduit à son lit étroit. Gauches et encore verts, ils se dépouillent de leur écorce de vêtements. Dix minutes plus tard, elle se transforme en arbre, un peu trop tard pour être épargnée.

La vraie vie commence en doctorat. Certains matins, à West Lafayette, Patricia Westerford a presque peur de la chance qu'elle a. Un doctorat en *sylviculture*. Elle se sent indigne. L'université de Purdue la paie pour suivre des cours dont elle rêve depuis des années. Elle est nourrie et logée pour enseigner la botanique en premier cycle, alors qu'elle serait prête à payer pour le faire. Et sa recherche exige de passer de longues journées dans les bois de l'Indiana. C'est un paradis animiste.

Mais dès la deuxième année, elle perçoit le hic. Dans un séminaire de gestion des forêts, le professeur déclare qu'on devrait débarrasser l'humus des souches et des branches mortes pour en faire du papier et avoir une forêt plus saine. Ça ne paraît pas juste. Une forêt saine a forcément besoin d'arbres morts. Ils sont là depuis toujours. Les oiseaux leur trouvent un usage, et les petits mammifères, et des variétés d'insectes trop nombreuses pour que la science les compte y logent et s'en repaissent. Elle a envie de lever la main pour dire, comme Ovide, que toute vie se mue en d'autres créatures. Mais il lui manque les données. Tout ce qu'elle a, c'est l'intuition d'une fille qui a grandi en jouant à même le sol des sous-bois.

Bientôt, elle comprend. Le problème concerne tout son domaine d'études, pas seulement à Purdue mais à l'échelle du pays. Les hommes chargés de la sylviculture rêvent de produire du bois au grain bien net et uniforme à la vitesse maximale. Ils parlent de jeunes forêts



*rentables* et de vieilles forêts *décadentes*, d'*accroissement annuel moyen* et de *maturité économique*. Elle est certaine que ces hommes qui contrôlent le domaine finiront par chuter, l'an prochain ou l'année d'après.

Elle prêche cette révolution clandestine à ses étudiants de premier cycle. « Dans vingt ans, vous regarderez en arrière et vous serez stupéfaits de ce que les sommités de la sylviculture tenaient pour une vérité et une évidence. C'est le refrain de toute vraie science : *«Comment ça a pu nous échapper ?»* »

Elle travaille bien avec les autres thésards. Elle va aux barbecues, aux soirées folk, et parvient à prendre part aux commérages du département tout en préservant sa souveraineté. Un soir, il y a un malentendu brûlant, vertigineux, échevelé avec une généticienne. Patricia range ces caresses tâtonnantes et gênées dans un tiroir de son cœur et ne les en ressort plus jamais, même pour les examiner.

Un soupçon secret la distingue des autres. Elle est certaine, sans en avoir la moindre preuve, que les arbres sont des créatures sociables. Pour elle, c'est une évidence : des êtres immobiles qui poussent en communautés massives et mélangées ont forcément dû développer des moyens de se synchroniser. La nature connaît peu d'arbres solitaires. Mais cette conviction la laisse échouée sur son rivage. Ironie amère : la voici enfin parmi ses semblables, et même eux ne perçoivent pas l'évidence.

Purdue acquiert l'un des premiers prototypes de spectromètre de masse quadripolaire combiné à un chromatographe en phase gazeuse. Quelque dieu païen dépose la machine aux pieds de Patricia, en récompense de sa constante fidélité. Grâce à cet instrument, elle peut mesurer quels composés organiques volatils les glorieux arbres de l'Est dégagent dans l'air, et ce que ces gaz font à leurs voisins. Elle soumet l'idée à son superviseur. Les gens ne savent rien de ce que fabriquent les arbres. C'est tout un monde neuf et vert qui s'offre à la découverte.

« Et qu'est-ce que ça produira d'utile ?

– Rien, peut-être.

– Quel besoin de faire ça dans une forêt ? Pourquoi pas sur les zones de test du campus ?

– On n'étudierait pas la faune sauvage en allant au zoo.

– Vous croyez que les arbres cultivés ont un comportement différent des arbres d'une forêt ? »

Elle en est même certaine. Mais le soupir professoral est aussi limpide qu'une annonce par haut-parleur : Les filles qui font des sciences, c'est comme les ours qui font du vélo. Pas impossible, mais un peu monstrueux. « Je vais vous réserver des arbres dans le bois. Ça vous facilitera les choses et vous fera gagner beaucoup de temps.

– Il n'y a pas d'urgence.

– C’est votre thèse. Et c’est votre temps que vous gaspillerez. »

Elle le gaspille avec un plaisir des plus intense. Le travail n’a rien de glamour. Il consiste à scotcher des sacs en plastique numérotés au bout de branches, puis à les collecter à intervalles déterminés. Elle accomplit cette tâche encore et encore, bêtement, mutique, heure par heure, tandis que le monde autour d’elle s’enflamme d’assassinats, d’émeutes raciales et de guerre dans la jungle. Toute la journée elle travaille dans les bois, le dos grouillant d’aoûtats, le crâne de tiques, la bouche remplie de résidus de feuille, les yeux de pollen, le visage drapé de toiles d’araignées, les bras de bracelets de sumac, les genoux entaillés par les scories, le nez tapissé de spores, l’arrière des cuisses piqué en braille par les guêpes, et le cœur aussi joyeux que le jour est généreux.

Elle rapporte au labo les échantillons collectés et passe des heures fastidieuses à décrypter les concentrations et les poids moléculaires, à déterminer quels gaz a expirés chacun des arbres. Il doit y avoir des milliers de composés. Des dizaines de milliers. Cet ennui intense la remplit d’extase. Elle appelle ça le paradoxe de la science. C’est le travail le plus abrutissant qu’on puisse imaginer, et pourtant il peut dynamiser l’esprit au point de voir ce qui par-delà l’esprit existe vraiment. Et elle a l’occasion de travailler sous la pluie comme dans les mouchetures de soleil, tandis que la puanteur de l’humus emplît ses narines d’une vie obstinément musquée. Quand elle est dans les bois, elle retrouve son père auprès d’elle, toute la journée. Elle lui demande des choses, et le simple fait de poser les questions à haute voix l’aide à voir. Qu’est-ce qui fait qu’un champignon grimpant pousse à partir de telle hauteur sur un tronc ? Combien de mètres carrés de panneau solaire un arbre donné déploie-t-il ? Pourquoi une telle disparité de taille entre une feuille de sorbier et une feuille de sycomore ?

C’est un miracle, explique-t-elle à ses étudiants, que la photosynthèse : une prouesse d’ingénierie chimique qui sous-tend toute la cathédrale de la création. Tout le branle-bas de la vie sur Terre surfe sur ce tour de magie qui défie l’entendement. Le secret de la vie : les plantes mangent la lumière, l’air et l’eau, et l’énergie accumulée sert à faire et créer toutes choses. Elle conduit ses ouailles dans le saint des saints du mystère : Des centaines de molécules de chlorophylle s’assemblent en complexes d’antennes. Et ces groupes d’antennes innombrables se constituent en disques thylakoïdes. Des piles de tels disques s’alignent en un unique chloroplaste. Et ces centrales d’énergie solaire, pas moins d’une centaine parfois, alimentent chaque unique cellule végétale. Des millions de cellules peuvent former une unique feuille. Et un million de feuilles bruissent en un unique et majestueux ginkgo.

Trop de zéros : leurs yeux se voilent. Elle doit les ramener sur la ligne infime qui sépare l'hébétéude de l'émerveillement. « Il y a des milliards d'années, une unique cellule aberrante mais capable de se dupliquer a appris à transformer une boule stérile de gaz toxiques et de scories volcaniques en ce jardin peuplé. Et tout ce que vous espérez, tout ce que vous redoutez, tout ce que vous aimez est devenu possible. » Ils la prennent pour une cinglée, et ça lui va très bien. Elle se satisfait de poster un souvenir à destination de leur avenir lointain, un avenir qui dépendra de l'insondable générosité des créatures vertes.

En fin de soirée, trop fatiguée de ses cours et de ses recherches pour travailler davantage, elle relit son cher John Muir. *Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique profonde* et *Un été dans la Sierra* font planer son âme vers le plafond où elle tournoie comme un soufi. Elle note ses citations favorites sur les pages de garde de ses calepins et y jette un coup d'œil quand l'accablent les intrigues de département et la cruauté des humains apeurés. Les mots résistent à toute la brutalité du jour.

*Nous traversons la Voie lactée tous ensemble, arbres et hommes. [...] À chaque promenade avec la nature, on reçoit bien plus que ce qu'on cherche. L'accès le plus direct à l'univers, c'est une forêt sauvage.*

Patty-la-Plante devient Pat Westerford, docteur en botanique, bon moyen de dissimuler son sexe dans les correspondances professionnelles. Son travail sur les tulipiers lui vaut son doctorat. Il s'avère que ces longs et épais tuyaux d'aqueduc, empilés verticalement bout à bout, sont des usines plus riches qu'on ne le soupçonnait. Le *Liriodendron* possède tout un répertoire de parfums. Il expire des composés organiques volatils qui accomplissent toutes sortes de choses. Elle ne sait pas encore comment marche le système. Elle sait juste qu'il est riche et beau.

Elle décroche un post-doc à l'université du Wisconsin. Elle hante Madison en quête de reliques d'Aldo Leopold. Elle recherche le caroubier géant, avec ses racèmes fragrant et ses graines en cosses, l'arbre qui avait stupéfié Muir au point d'en faire un naturaliste. Mais le caroubier qui a changé le monde a été abattu douze ans plus tôt.

Le post-doc se transforme en poste de vacataire. Elle ne gagne presque rien, mais la vie exige peu. Son budget est bienheureusement exempt de deux dépenses clés, les loisirs et le prestige. Et les arbres fourmillent de nourriture gratuite.

Elle se met à étudier les érables à sucre, dans une forêt à l'est de la ville. Sa découverte survient comme beaucoup de découvertes : par accident, un accident longuement préparé. En arrivant dans son bosquet un beau jour embaumé de juin, Patricia constate que l'un de

ses arbres encapuchonnés est en proie à une invasion massive d'insectes. Au début, elle pense que toutes les données de ces derniers jours sont foutues. Elle improvise, conserve les échantillons de l'arbre attaqué ainsi que de plusieurs érables voisins. De retour au labo, elle élargit la liste de composés à examiner. Au cours des semaines suivantes, elle découvre quelque chose que même elle n'est pas prête à croire.

Un deuxième arbre voisin se retrouve infesté. Elle reprend les mesures. De nouveau, elle doute de ses preuves. L'automne arrive, et les feuilles de ses usines chimiques si complexes se closent et tombent sur le sol du sous-bois. Elle se calfeutre pour l'hiver, enseigne, vérifie ses résultats, tente d'en admettre les implications insensées. Elle arpente les bois, en se demandant si elle doit publier ou poursuivre l'expérience encore un an. Les chênes de sa forêt brillent encore écarlates, les hêtres d'un bronze aveuglant. Il paraît plus sage d'attendre.

La confirmation arrive au printemps suivant. Après trois nouveaux tests, elle est convaincue. Les arbres attaqués dégagent des insecticides pour sauver leur peau. Jusque-là, pas d'objection. Mais une autre de ses données lui contracte la chair : des arbres plus éloignés, épargnés par l'invasion grouillante, érigent leurs propres défenses quand leur voisin est attaqué. Quelque chose les *alerte*. Ils ont vent du désastre et ils se préparent. Elle contrôle tout ce qu'elle peut, et les résultats restent les mêmes. Une seule conclusion logique : Les arbres blessés émettent des signaux d'alarme que flairent les autres arbres. Ses érables *communiquent*. Ils sont liés en un réseau aéroporté et partagent un système immunitaire qui s'étend sur des hectares de forêt. Ces troncs statiques et sans cervelle se protègent mutuellement.

Elle ne peut se résoudre à y croire. Mais les données ne cessent de confirmer. Et le soir où Patricia accepte enfin ce que disent les mesures, elle ressent dans tous ses membres une chaleur palpitante et des larmes lui coulent sur les joues. Si ça se trouve, elle est la première créature, dans toute l'aventure de la vie en constante expansion, à avoir eu un aperçu de cette chose infime mais certaine concoctée par l'évolution. La vie se parle, et elle a capté ses mots.

Elle synthétise ces résultats le plus sobrement possible. Son compte rendu n'est que chimie, chiffres et taux de concentration – rien d'autre que ce qu'a enregistré le chromatographe. Mais en conclusion de l'article, elle ne peut résister à la tentation de suggérer ce que proclament les résultats :

*Le comportement biochimique des arbres individuels ne prend sens que si on les envisage comme les membres d'une communauté.*

L'article de Pat Westerford, docteur en botanique, est accepté par une revue respectable. Les confrères chargés de l'évaluer lèvent un sourcil dubitatif, mais ses données sont solides et personne n'y trouve rien à objecter hormis le bon sens. Le jour où paraît l'article, Patricia se sent acquittée de sa dette envers le monde. Si elle meurt demain, elle aura du moins ajouté ce petit élément à ce que la vie a fini par savoir sur elle-même.

La presse relaie ses découvertes. Elle donne une interview téléphonique à un magazine de vulgarisation scientifique. Elle a du mal à entendre les questions et bredouille ses réponses. Mais l'interview paraît, relayée à son tour par d'autres journaux. « Les arbres parlent entre eux. » Elle reçoit quelques lettres de chercheurs de tous les coins du pays, qui lui demandent des détails. Elle est invitée à intervenir au congrès de la section du Middle West de l'association professionnelle de sylviculture.

Quatre mois plus tard, la revue où a paru son article publie une lettre signée de trois pontes de la dendrologie. Ces hommes lui reprochent des défauts de méthode et des statistiques problématiques. Le mécanisme de défense des arbres indemnes aurait très bien pu être activé par d'autres processus. Ou bien ils pouvaient être déjà contaminés par des insectes sans qu'elle l'ait remarqué. La lettre raille l'idée que les arbres puissent s'envoyer chimiquement des signaux d'alarme :

*Patricia Westerford exhibe une méconnaissance presque gênante des éléments de la sélection naturelle [...]. Même si un message est en quelque manière « reçu », cela ne prouverait en rien qu'un tel message a été « envoyé ».*

Cette courte lettre contient quatre occurrences du prénom *Patricia* et aucune mention d'un quelconque *doctorat* jusqu'à la signature des auteurs. Deux professeurs de Yale et le titulaire d'une chaire à Northwestern University, contre une vacataire inconnue de Madison : Personne dans la profession ne prend la peine d'essayer de reproduire les analyses de Patricia Westerford. Deux chercheurs qui lui avaient demandé des informations complémentaires cessent de répondre à ses lettres. Les journaux qui avaient publié des articles ébahis les font suivre de récits de son discrédit brutal.

Patricia maintient sa conférence prévue au congrès de sylviculture à Columbus, dans l'Ohio. La salle est confinée, la chaleur étouffante. Des parasites hurlent dans ses prothèses auditives. Ses diapos se coincent dans le chariot. Les questions sont hostiles. En les affrontant, barricadée derrière la tribune, Patricia sent son vieux défaut de langue

enfantin revenir pour la punir de son hubris. Pendant les trois jours de supplice que dure le congrès, les gens se donnent des coups de coude entendus sur son passage dans les couloirs de l'hôtel : *C'est la femme qui croit que les arbres sont intelligents.*

Madison ne reconduit pas sa vacation. Elle tente de grappiller un poste ailleurs, mais il est trop tard dans la saison. Même pour laver les éprouvettes d'un autre chercheur. Nulle espèce animale ne resserre les rangs plus vite que l'*Homo sapiens*. Faute de labo, elle ne peut justifier ses résultats. À trente-deux ans, elle se retrouve à faire des remplacements en lycée. Des confrères amis compatissent à voix basse, mais personne ne prend sa défense publiquement. Tout sens s'écoule hors de sa vie comme le vert d'un érable en automne. Après de longues semaines de solitude à ruminer ce qui s'est passé, elle décide qu'il est temps de s'effeuiller à jamais.

Elle est trop lâche pour céder aux scénarios qui se jouent dans sa tête presque chaque nuit quand elle tente de s'endormir. La douleur l'en empêche. Pas la sienne : la douleur qu'elle infligerait à sa mère, à ses frères, à ses rares amis restants. Seuls les bois la protègent d'une honte éternelle. Elle arpente les pistes hivernales, tâte de ses doigts gelés les boutons de châtaignier épais et poisseux. Le sous-bois, sous la canopée, s'emplit de sillages comme autant d'accusations manuscrites griffonnées dans la neige. Elle écoute la forêt, le bavardage qui l'a toujours nourrie. Mais tout ce qu'elle entend, c'est la sagesse assourdissante des foules.

Six mois se passent au fond d'un puits. Par un beau dimanche matin radieux de plein été, d'un bleu net et cassant, Patricia trouve plusieurs corolles encore repliées d'*Amanita bisporigera* sous un bouquet de chênes dans les basses terres de Token Creek, près du lit du torrent. Les champignons sont magnifiques, mais prennent des formes à faire rougir l'antique théorie des signatures. Elle les recueille dans son sac à champignons et les rapporte chez elle. Là, elle se mitonne un festin dominical pour une personne : escalopes de poulet cuites au beurre et à l'huile d'olive, agrémentées d'ail et d'échalotes et arrosées de vin blanc, le tout assaisonné d'une dose suffisante d'Ange exterminateur pour bloquer définitivement ses reins et son foie.

Elle dresse la table et s'installe devant un repas qui a l'odeur même de la bonne santé. La beauté de son plan, c'est que personne n'en saura rien. Chaque année, des mycologues amateurs confondent l'*A. bisporigera* encore verte avec l'*Agaricus silvicola* ou même la *Volvariella volvacea*. Ni ses amis, ni sa famille, ni ses anciens collègues ne hasarderont d'autre hypothèse : elle s'est trompée dans ses recherches controversées, et elle s'est trompée dans son choix de nutriments fongiques pour son dîner. Elle porte à ses lèvres une fourchette fumante.

Quelque chose l'arrête. Des signaux inondent ses muscles, plus subtils qu'aucun mot. *Pas ça. Viens... Ne crains rien.*

La fourchette retombe dans son assiette. Elle s'ébroue comme au sortir d'une crise de somnambulisme. La fourchette, l'assiette, le festin de champignons : tout se transforme sous ses yeux en un accès de folie, enfin dissipé. En un battement de cœur, elle n'arrive déjà plus à croire ce que sa peur animale était prête à lui faire faire. L'opinion d'autrui la rendait disposée à endurer la plus atroce des morts. Elle balance tout le repas dans le vide-ordures et reste affamée, d'une faim plus merveilleuse que tous les repas du monde.

Sa vraie vie commence ce soir-là : un long bonus posthume. Rien dans les années à venir ne peut lui infliger pire que ce qu'elle était prête à s'infliger. L'appréciation humaine ne peut plus l'affecter. Désormais, elle est libre d'expérimenter. De découvrir l'inconnu.

Un blanc de plusieurs années. Vu de l'extérieur, oui : Patricia Westerford disparaît dans la précarité. Manutentionnaire. Femme de ménage. Des petits boulots qui la mènent du nord du Middle West aux Grandes Plaines puis aux hautes montagnes. Elle n'a aucun rattachement à un labo, aucun accès à du matériel scientifique. Elle ne recherche ni poste de laborantine ni charge de cours, même quand d'anciens collègues l'encouragent à candidater. Pratiquement tous ses vieux amis l'ajoutent à la liste des victimes collatérales de la science, ce martyrologe de bêtes écrasées sur la chaussée. En réalité, elle est occupée à apprendre une langue étrangère.

Sans grand-chose pour entamer son temps, sans rien pour entamer son âme, elle se retourne vers le dehors, dans les bois, négation verte de toute carrière. Elle a cessé de théoriser et de spéculer. Se contente d'observer, de noter, de dessiner dans une pile de carnets, son seul bien durable hormis les vêtements. Ses yeux louchent et se font étroits. Bien des nuits elle campe à la belle étoile avec Muir, sous le sapin et l'épinette, complètement perdue, tourneboulée par l'odeur des océans terrestres, dormant sur des lits d'épais lichen, cinquante centimètres d'oreiller d'aiguilles brunes, avec la terre vivante sous son duvet, et son influence fluide qui monte dans toutes ses fibres comme dans tous les troncs géants qui l'entourent et la veillent. La particule de son *moi* personnel rejoint enfin tout ce dont elle a été coupée : le grand dessein du vert proliférant. *J'étais simplement sorti me promener et j'ai finalement décrété de rester dehors jusqu'au coucher du soleil, car sortir, comme je l'ai découvert, c'était en fait rentrer en moi.*

Elle lit Thoreau à la lumière du feu de camp. *Ne suis-je pas en intelligence avec la terre ? Ne suis-je pas en partie moi-même feuilles et moisissure végétale ? Et puis : Quel est ce Titan qui me possède ? Parlez donc d'un mystère ! – Pensez à notre vie dans la nature, – chaque jour se voir offrir la matière, entrer en contact avec elle, – les pierres, les arbres, le*

vent sur nos joues ! la terre ferme ! le monde réel ! le sens commun ! Contact ! Contact ! Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ?

À présent elle s'aventure plus loin à l'ouest. C'est incroyable à quel point on peut faire durer son petit magot, une fois qu'on apprend à glaner. Le pays regorge de nourriture gratuite, qui n'attend que d'être mangée. Il suffit de savoir où regarder. Elle aperçoit un jour son visage, en se débarbouillant dans les toilettes d'une station-service près d'une forêt nationale, dans un État où elle n'est encore qu'une humble néophyte. Elle a l'air merveilleusement érodée, bien plus vieille que son âge. En se laissant aller, elle est montée en graine. Elle ne va pas tarder à faire peur aux gens. Cela dit, elle a toujours fait peur aux gens. Des gens aigris qui haïssaient la nature sauvage lui ont confisqué sa carrière. Des gens apeurés l'ont moquée pour avoir dit que les arbres s'envoient des messages. À tous elle pardonne. Ce n'est rien. Ce qui effraie le plus ces gens se muera un jour en miracle. Alors les gens feront ce que quatre milliards d'années les ont façonnés à faire : prendre le temps de voir ce qu'ils regardent au juste.

Un après-midi de fin d'automne, elle gare son vieux tacot sur le bas-côté d'une route qui longe la piste panoramique de Fishlake, en bordure ouest du plateau du Colorado, dans le sud de l'Utah. Elle suit des routes secondaires de Las Vegas, capitale des pêcheurs paumés, à Salt Lake City, capitale des saints rusés. Elle descend de voiture et s'enfonce parmi les arbres pour gravir la crête à l'ouest de la route. Des trembles se dressent au soleil de l'après-midi et s'étendent à perte de vue le long de la crête. *Populus tremuloides*. Des nuages de feuille d'or scintillent sur des troncs minces teints du vert le plus pâle. L'air est immobile, mais les trembles s'agitent comme sous l'effet du vent. Seuls les trembles frémissent quand tous les autres arbres sont figés dans le calme. Les longues tiges aplaties des feuilles se tordent au moindre souffle, et tout autour d'elle un million de miroirs de cadmium bicolores clignotent dans le bleu satisfait.

Les oracles de feuille rendent le vent audible. Ils filtrent la lumière sèche et la peuplent d'attente. Les troncs sont droits et nus, burinés par l'âge à leur base, avant de se lisser et de blanchir jusqu'aux premières branches. Des cercles de lichen vert pâle les éclaboussent en palette. Elle se tient dans cette chambre blanc gris à colonnades, vestibule de l'au-delà. L'air frissonne d'or, et le sol est jonché de branches mortes et de miettes de clone. La crête a une odeur de grand large et de fané. Toute l'atmosphère est bienfaisante comme un torrent de montagne.

Patricia Westerford s'enveloppe de ses bras et, sans raison, fond en larmes. L'arbre du chant des Navajos, le chant de la maison du soleil. L'arbre qu'Hercule transforma en couronne, celui qu'il sacrifia, à son retour des enfers. L'arbre dont les feuilles en tisane protégeaient de



tout mal les chasseurs indigènes. Cet arbre, le plus largement réparti en Amérique du Nord, avec de proches parents sur trois continents, paraît tout d'un coup insoutenablement rare. Elle a randonné parmi des trembles jusque dans le nord du Canada, seul avant-poste de feuillus à une latitude toute monotone de conifères. Elle a dessiné leurs pâles teintes d'été dans toute la Nouvelle-Angleterre et le nord du Midwest. A campé dans leur ombre dans les Rocheuses, sur des affleurements secs et brûlants, surplombant des cascades écumantes de neige fondue. En a trouvé gravés de dermatoglyphes indigènes riches d'une sagesse codée. S'est allongée les yeux fermés, dans les montagnes lointaines du Sud-Ouest, pour mémoriser l'air de ce frémissement fébrile. En se frayant un chemin parmi les branches tombées, elle réentend cet air. Aucun autre arbre n'a cette musique.

Les trembles s'agitent au vent imperceptible, et elle commence à voir des choses cachées. Très haut sur un tronc, au-dessus de sa tête, elle déchiffre des griffures, dans l'alphabet des ours. Mais ces lacérations sont vieilles, bordées de cicatrices noircies ; nul ours n'a traversé ces bois depuis bien longtemps. Des racines enchevêtrées débordent des rives d'un ruisseau. Elle les étudie, bord exposé d'un réseau de conduits souterrains qui acheminent l'eau et les minéraux sur des dizaines d'hectares à flanc de montagne, vers d'autres troncs apparemment distincts, sentinelles en rang sur les affleurements rocheux où l'eau est rare.

Au sommet de la côte, il y a une petite clairière, trouée à la tronçonneuse. Quelqu'un s'est mis en tête d'améliorer les choses. Elle extrait sa loupe de son trousseau de clés et l'applique contre une souche pour évaluer le nombre d'anneaux. Les plus vieux arbres abattus ont environ quatre-vingts ans. Elle sourit à ce nombre si comique, quand les cinquante mille bébés arbres autour d'elle ont surgi d'une masse de rhizome trop ancienne pour être datée à la centaine de millénaires près. Sous terre, les troncs vieux de quatre-vingts ans ont cent mille ans au bas mot. Elle ne serait pas surprise que cette immense créature clonale unique et multiple qui ressemble à une forêt existe depuis près d'un million d'années.

Voilà pourquoi elle s'est arrêtée : pour regarder l'une des plus vieilles et des plus vastes créatures vivantes sur Terre. Tout autour d'elle s'étend un unique mâle dont les troncs génétiquement identiques couvrent plus de cinquante hectares. Une créature d'un autre monde, qui dépasse les capacités de ses méninges. Mais bon, comme le sait Pat Westerford, docteur en botanique, l'autre monde est partout dans le monde, et les arbres aiment jouer avec l'esprit humain comme des gamins avec des scarabées.

De l'autre côté de la route, les trembles dévalent le bassin en direction de Fishlake, où cinq ans plus tôt un ingénieur, réfugié

chinois, a emmené camper ses trois filles sur le chemin de Yellowstone. L'aînée, prénommée en hommage à une héroïne de Puccini, sera bientôt recherchée par le FBI pour un incendie volontaire chiffré à cinquante millions de dollars.

À trois mille kilomètres à l'est, un étudiant en sculpture né dans une famille d'agriculteurs de l'Iowa, en pèlerinage au Metropolitan Museum, longe sans le remarquer l'unique tremble frémissant de tout Central Park. Il aura l'occasion de le recroiser, trente ans plus tard, mais uniquement parce qu'il a juré à l'héroïne de Puccini que, même au pire du pire, il ne se tuera pas.

Vers le nord, sur l'échine incurvée des Rocheuses, dans une ferme près d'Idaho Falls, un vétéran de l'armée de l'air, le même après-midi, construit des stalles d'écurie pour un vieux copain d'escadrille. Ce job est une aumône, qui lui permet d'être nourri et logé, et le vétéran compte se casser dès que possible. Mais pour l'heure, il façonne des planches de tremble. Le bois ne vaut pas grand-chose pour la construction, mais il ne se fracassera pas au moindre coup de sabot.

Dans une banlieue résidentielle de Saint Paul, non loin du lac Elmo, deux trembles poussent près du mur sud de la maison d'un avocat, spécialiste de la propriété intellectuelle. Il les remarque à peine, et quand sa compagne, la liberté incarnée, lui pose la question, il lui répond que ce sont des bouleaux. En temps voulu, deux attaques massives abattront l'avocat, et réduiront tous les trembles, bouleaux, hêtres, pins, chênes et érables à un mot unique qu'il lui faudra une demi-minute pour prononcer.

Sur la côte Ouest, dans la Silicon Valley naissante, un petit Américain originaire du Gujarat et son père érigent des trembles primitifs à coups de pixels en noir et blanc grossiers. Ils inventent un jeu qui donne l'impression au garçon de traverser la forêt des origines.

Tous ces gens ne représentent rien pour Patty-la-Plante. Et pourtant leurs vies sont reliées depuis longtemps, très loin sous terre. Leur parenté va se déployer comme un livre. Le passé devient toujours plus clair, à l'avenir.

Dans bien des années, elle écrira son propre livre, *La Forêt secrète*. La première page s'ouvrira ainsi :

Vous et l'arbre de votre jardin êtes issus d'un ancêtre commun. Il y a un milliard et demi d'années, vos chemins ont divergé. Mais aujourd'hui encore, après un immense voyage dans des directions séparées, vous partagez avec cet arbre le quart de vos gènes...

Elle se tient dans la clairière au sommet de la côte, qui donne sur un ravin peu profond. Partout, des trembles, et ça la dépasse que pas

un seul d'entre eux ne soit né d'une graine. Dans cette région de l'Ouest, bien peu de trembles ont poussé ainsi depuis dix mille ans. Il y a longtemps, le climat a changé, et les semences de tremble ne prospèrent plus ici. Mais ils se propagent par la racine ; ils prolifèrent. Il y a des colonies de trembles très au nord, là où se trouvaient les glaciers, plus vieux que les glaciers eux-mêmes. Ces arbres immobiles *migrent* : des bouquets de trembles immortels battent en retraite devant les glaciers neufs, épais de trois kilomètres, puis les suivent vers le nord. La vie ne doit rien à la raison. Et le *sens* est une chose bien trop jeune pour pouvoir l'influencer. Tout le drame du monde se concentre sous terre, en chœurs symphoniques massifs que Patricia compte bien entendre un jour avant de mourir.

Elle jette un œil par-dessus la crête pour deviner de quel côté peut se diriger son mâle, ce clone de tremble géant. Il hante les collines et les ravines depuis dix millénaires en quête d'une femelle géante et palpitante à fertiliser. Sur la hauteur voisine, elle aperçoit quelque chose qui lui coupe brutalement le souffle. Taillé en plein cœur du clone proliférant, un lotissement immobilier se niche dans un ruban de routes nouvelles. Des copropriétés, vieilles de quelques jours à peine, entaillent plusieurs hectares du système de racines d'une des créatures les plus somptueuses et luxuriantes que la terre ait jamais portées. Patricia Westerford ferme les yeux. Elle a vu du dépérissement dans tout l'Ouest. Les trembles flétrissent. Broutés par toutes les bêtes à sabots, coupés du feu régénérateur, des bois entiers disparaissent. Et à présent elle voit une forêt, qui s'étendait déjà sur ces montagnes bien avant que les humains quittent l'Afrique, céder la place à des résidences secondaires. Elle a une brève vision d'or fulgurant : les arbres et les humains en guerre, se disputant la terre, l'eau, l'atmosphère. Et elle perçoit, plus fort que les feuilles frémissantes, quel camp va perdre en gagnant.

Au début des années 80, Patricia part vers le nord-ouest. Des géants poussent encore dans le bas du quarante-huitième parallèle, en poches anciennes éparpillées de la Californie du Nord à l'État de Washington. Elle entend voir à quoi ressemble une forêt intacte, tant qu'il en reste à voir. Les Cascades de l'ouest par un septembre humide : rien dans son expérience ne l'y a préparée. À mi-distance, sans point de repère pour donner l'échelle, les arbres ne paraissent pas plus gros que les plus gros des sycomores et des tulipiers de l'Est. Mais de près, l'illusion se dissipe, et elle s'abîme dans le contraire de la raison. Elle en est réduite à regarder, éclater de rire, et regarder encore.

Sapin-ciguë, sapin géant, cyprès jaune, sapin de Douglas : des remparts arc-boutés de conifères monstrueux disparaissent dans la brume au-dessus d'elle. Des épicéas enflent en nœuds gros comme des

mini-vans : à poids égal, un bois plus solide que l'acier. Un seul tronc suffirait à remplir un grand camion de bûcheron. Même les rejetons d'ici sont assez gros pour dominer une forêt de l'Est, et chaque hectare contient au moins dix fois plus de bois. Sous ces géants, plongé dans le sous-bois, le corps de Pat paraît monstrueusement petit, tel l'un de ces lutins qu'enfant elle confectionnait avec des glands. Un nœud dans l'une de ces colonnes d'air solidifié pourrait lui faire une maison.

Cliquètements et jacassements troublent le silence de cathédrale. L'air est d'un tel vert crépusculaire qu'elle a l'impression d'être sous l'eau. Il pleut des particules : nuages de spores, toiles d'araignées rompues et pellicules de mammifères, mites ossifiées, miettes de poudre d'insectes et de plume d'oiseau... Tout grimpe sur tout, pour se disputer des reliefs de lumière. Si elle reste immobile trop longtemps, les lierres vont la submerger. Elle marche en silence, écrase dix mille invertébrés à chaque pas, guette des traces en un lieu où au moins l'une des langues indigènes utilise le même mot pour *empreinte de pas* et pour *compréhension*. La terre cède sous elle comme un matelas crevé.

Une crête exposée la conduit à une cuvette. Elle agite devant elle son bâton chantant, et la température dégringole lorsqu'elle franchit un rideau thermique. La canopée est une passoire qui pommelle de points de soleil les surfaces grouillant de scarabées. Pour chaque gros tronc, ce sont cent arbrisseaux qui se blottissent en litière parmi les déchets. Polystic à épées, hépatique trinitaire, lichen et feuilles minuscules comme des grains de sable tachent chaque centimètre des souches spongieuses et englouties. Les mousses elles-mêmes sont denses telles des forêts minces comme l'ongle.

Elle appuie sur des fissures de l'écorce et ses doigts s'enfoncent jusqu'à la phalange. Une percée dans les broussailles révèle toute l'étendue de cette prodigieuse pourriture. Des troncs émiettés, infestés de créatures, corrodés depuis des siècles. Des branches gothiques et tordues, argentées comme des glaçons à l'envers. Jamais elle n'a inhalé putréfaction plus féconde. La simple masse de vie perpétuellement mourante casée dans chaque centimètre cube, tissée de filaments fongiques et de toile d'araignée trahie par la rosée, la fait défaillir. Des champignons escaladent en terrasses les flancs des troncs. Des saumons morts nourrissent les arbres. Imprégnée de brouillard tout l'hiver, une matière verte spongieuse qu'elle ne saurait nommer recouvre chaque pilier de bois d'un tapis vert épais qui monte plus haut que sa tête.

La mort est partout, oppressante et belle. Elle reconnaît la source de la doctrine sylvicole qu'elle combattait à la fac. En considérant tout ce glorieux pourrissement, il serait pardonnable de croire que *vieux* signifie décadent, que ces épais matelas de décomposition sont des

cimetières de cellulose réclamant la hache régénératrice. Elle comprend pourquoi son espèce redoutera toujours ces fourrés denses et suffocants, où la beauté des arbres en solo laisse place à autre chose, une chose massée, terrifiante et prise de folie. Quand la fable vire au noir, quand le gore du tueur en série bascule dans l'horreur primitive, voilà où doivent s'aventurer les enfants maudits et les ados égarés. Il y a ici des choses pires que les loups et les sorcières, des peurs archaïques que nulle dose de civilisation ne pourra jamais dompter.

La forêt prodigieuse l'entraîne en son sein, par-delà le tronc d'un immense cèdre de l'Ouest. Sa main caresse les lambeaux fibreux pendant d'un tronc flûté dont la circonférence vaut la hauteur d'un cornouiller de la côte Est. Ça empeste l'encens. Le sommet s'est tondue, remplacé par un candélabre de branches promues au rôle de doublures de troncs. Une grotte s'ouvre au niveau du sol dans le cœur du bois pourri. Des familles entières de mammifères pourraient y vivre. Mais les branches, au bout de mille ans, ployant sous des ramilles écaillées à dix étages au-dessus d'elle, regorgent encore de cônes.

Elle s'adresse au cèdre, en employant les mots des premiers humains de la forêt. « Faiseur de Longue Vie. Je suis là. Tout en bas. » Au début, elle se sent bête. Mais chaque mot est plus fluide que le précédent.

« Merci pour les paniers et les boîtes. Merci pour les capes, les chapeaux et les jupes. Merci pour les berceaux. Les lits. Les langes. Les canoës. Les pagaies, les harpons et les filets. Les perches, les rondins, les poteaux. Les bardeaux imputrescibles. Le bois de chauffage qui toujours s'embrasera. »

Chaque objet neuf est soulagement et délivrance. Elle ne voit plus de raison de s'arrêter, et laisse s'épancher la gratitude. « Merci pour les outils. Les coffres. Les planchers. Les placards à vêtements. Les lambris... J'en oublie... Merci, dit-elle en respectant l'antique formule. Pour ces présents que tu nous as donnés. » Et comme elle ne sait où s'arrêter, elle ajoute : « Pardonne-nous. Nous ne savions pas comme il est dur pour toi de repousser. »

Elle trouve du travail auprès de l'Administration des domaines. Garde forestière. La description du poste paraît aussi miraculeuse que les arbres hypertrophiés : Aider à protéger et préserver pour les générations présentes et futures des lieux où l'homme n'est qu'un visiteur de passage. La femme sauvage doit revêtir un uniforme. Mais on la paie pour être livrée à elle-même, porter le poids bienvenu d'un sac à dos, lire une carte topographique, creuser une douve, guetter la fumée et le feu, apprendre aux gens à ne pas laisser de traces, suivre les rythmes de la terre, et vivre pleinement selon l'arc de l'année.

Nettoyer après les humains, bien sûr. Cueillir l'infinie succession de chips, sachets plastique, packs de bière vides, papier alu, canettes et bouchons semés dans les clairières de fleurs sauvages, les panoramas les plus spectaculaires, embrochés sur les branches de nobles sapins, plongés dans la fraîcheur des torrents et derrière les cascades. Pour faire ça, elle serait prête à payer le gouvernement fédéral.

Son supérieur s'excuse de l'état de la cabane qu'on lui donne, à la lisière d'un vénérable bosquet de cèdres. Il n'y a pas l'eau courante, et les bestioles de toutes sortes surpassent considérablement en biomasse la nouvelle bipède. Elle éclate de rire. « Vous ne vous rendez pas compte. Vous ne vous rendez pas compte. C'est l'Alhambra ! »

Demain, elle parcourra quarante kilomètres à pied pour desserrer les boulons des écriteaux fixés aux arbres en bordure de piste, pour ne pas entraver la croissance du cambium. Sur l'autre versant de la crête, il y a un grand épicéa dont l'écorce a avalé une vieille plaque des années 40 de l'Office des forêts, qui désormais ne dit plus que ATTENTION À.

La pluie du soir commence. Elle sort dans la clairière et s'assied sous le déluge, vêtue seulement d'un tee-shirt en coton ample, et elle écoute le bois produire des cellules fraîches. Puis elle rentre. Dans la cuisine, elle allume la lampe à kérosène avec des grosses allumettes de sûreté et emporte la flamme dans la chambre. Le piétinement d'un rat des bois annonce par télégraphe un nouveau raid sur ses maigres possessions. La semaine dernière, c'était une paire de barrettes. Ce soir, il fait trop sombre pour rechercher le dernier butin pillé. Elle se lave à l'eau froide, avec un gant de toilette, au-dessus de la bassine en zinc dans le coin de la pièce, et se glisse dans son lit. À peine son oreille capte-t-elle le son de l'oreiller moisi qu'elle est transportée dans la maison de vacances ancestrale, où le futur irradie encore de formes infinies, de toute beauté.

Elle œuvre durant onze mois bienheureux. Jamais la faune ne la menace, et seulement deux fois des campeurs tarés. Sous la pluie constante, tout produit de la moisissure. Les arbres monstres aspirent le déluge et l'exhalent dans l'air sous forme de vapeur. Des pores se répandent sur toute surface humide. Ses deux jambes arborent des mycoses jusqu'aux genoux. Parfois, quand elle se couche et ferme les yeux, elle a l'impression que la mousse aura recouvert ses paupières quand elle voudra les rouvrir. Elle s'acharne pendant des jours à se ménager à la machette une zone de stockage, en repoussant la jungle de quelques mètres carrés. À la fin de l'année, la petite entaille dans les fourrés est de nouveau couverte de buissons et d'arbrisseaux. Elle adore ce sentiment que chaque percée tentée par l'homme dans le

blitz vert implacable est vouée à l'échec.

À son insu, tandis qu'elle reconstitue des coupe-feu et nettoie des campings sauvages souillés de canettes de bière et de papier toilette, un article paraît. Publié dans une revue respectable, l'une des meilleures que l'humanité ait jamais réussi à produire. Les arbres échangent des signaux aéroportés par aérosol, dit l'article. Ils produisent des remèdes. Leurs parfums alertent et éveillent leurs voisins. Ils peuvent sentir l'attaque d'une autre espèce et mobiliser des forces aériennes pour venir à leur secours. Les auteurs citent son ancien article vilipendé. Ils reproduisent ses conclusions et les prolongent vers des résultats étonnants. Des mots à elle, qu'elle a quasiment oubliés, ont dérivé au fil de l'air, en ont enflammé d'autres, telle une bouffée de phéromones.

Un jour, Patricia se trouve dans un fossé de drainage qu'elle connaît mal, affairée à scier les branches mortes issues d'une piste lointaine. Elle perçoit un mouvement dans le sous-bois : le plus dangereux des gibiers. En s'approchant, elle épie deux chercheurs, deux savants vagabonds de cette vague confrérie qui s'assemble chaque été dans les caravanes fragiles qui leur servent de labos, dans une clairière à une poignée de kilomètres de sa cabane. Elle redoute ces rencontres de hasard avec son ancienne tribu. Elle en dit toujours le moins possible. Aujourd'hui, elle se tient à distance et observe. À cette distance, entre les arbres, les deux hommes ressemblent à des ours de cirque redressés mais patauds, déguisés en bûcherons.

Le tandem se fraie un chemin, choisit un emplacement intéressant. L'un des deux hommes hulule doucement, en une imitation parfaite et ronronnante. Elle a entendu ce cri la nuit, mais n'a jamais vu le crieur. Elle pourrait s'y méprendre. L'homme hulule encore. Incroyable mais vrai, une créature répond. Un duo s'ensuit : l'appel humain joyeux et coquin, auquel fait écho l'oiseau léthargique mais obligeant, dissimulé dans les arbres. Une striure de l'air, et la chouette apparaît. Oiseau de la sagesse et des sorciers. C'est la première *Strix occidentalis* que Patricia ait jamais vue. La chouette tachetée : espèce menacée que les savants se proposent de sauver en cloisonnant des milliards de dollars de vieille forêt, seul habitat possible. Elle se pose, mythique, sur une branche à trois mètres de ses suborneurs. L'oiseau et les hommes se dévisagent. Une espèce prend des photos. L'autre se contente de tourner la tête et de cligner de ses yeux énormes. Et puis la chouette disparaît, suivie, après de nouvelles prises de notes, par les humains, laissant Patricia Westerford se demander si elle est éveillée ou endormie.

Trois semaines plus tard, elle se trouve presque au même endroit,

à arracher des plantes parasites. Les brindilles épaisses et velues des ventouses d'ailante laissent sur ses doigts une odeur âcre de café et de beurre de cacahuète. Elle gravit à vive allure un chemin en zigzag et retombe sur les deux chercheurs. Ils sont à plusieurs mètres en hauteur, agenouillés près d'une souche. Avant qu'elle ne puisse fuir, ils l'aperçoivent et lui font signe. Prise au piège, elle agite la main et les rejoint. Le plus âgé des deux, couché sur le flanc à même le sol, fait entrer de minuscules créatures dans des bouches.

« Des platypodinae ? » Les deux têtes se tournent vers elle, stupéfaites. Des souches mortes : ce sujet fut jadis sa passion, et elle s'oublie un instant. « Quand j'étais étudiante, le prof nous a expliqué que les troncs abattus n'étaient que des obstacles et des risques d'incendie. »

L'homme allongé au sol lève les yeux vers elle. « Le mien disait pareil.

– “Il faut les défricher pour une forêt plus saine.”

– « Les brûler par sécurité et par hygiène. Et surtout, éviter qu'ils obstruent les cours d'eau.”

– “Leur apprendre la loi et rendre ces lieux stagnants de nouveau productifs !” »

Tous trois éclatent de rire. Mais ce rire fouaille une blessure. *Rendre la forêt plus saine.* Comme si les forêts avaient attendu quatre cents millions d'années qu'une espèce néophyte vienne les guérir. La science au service de l'aveuglement délibéré : Comment tant de gens intelligents ont-ils pu passer à côté de l'évidence ? Il suffit de regarder pour se rendre compte que les souches mortes sont bien plus vivaces que les vivantes. Mais les cinq sens ne pèsent pas lourd face au pouvoir du dogme.

« Eh bien, dit l'homme allongé, ça, c'est ma revanche sur ce vieux salopard ! »

Patricia sourit, d'un espoir qui perce la douleur comme une brise traverse la pluie. « Vous étudiez quoi ?

– Champignons, arthropodes, reptiles, amphibiens, petits mammifères, bois vermoulu, toiles d'araignées, terriers, humus... on espionne toutes les activités d'une souche morte.

– Et vous faites ça depuis longtemps ? »

Les deux hommes échangent un regard. Le plus jeune tend à l'autre un nouveau bocal. « Ça va faire six ans. »

Six ans, dans un domaine où la plupart des études de terrain ne durent que quelques mois.

« Où est-ce que vous avez bien pu trouver le financement pour six ans ?

– On a prévu d'étudier cette souche-là jusqu'à ce qu'elle disparaisse. »



De nouveau elle éclate de rire, presque à gorge déployée. Un tronc de cèdre sur le sol humide du sous-bois : ce sont les arrière-arrière-arrière-petits-enfants de leurs thésards qui devront mener le projet à son terme. La science, en son absence, est devenue aussi folle qu'elle l'espérait. « Vous disparaîtrez bien avant elle. »

L'homme allongé se redresse. « C'est ça qu'il y a de bien quand on étudie la forêt. Quand l'avenir vous reproche d'avoir ignoré l'évidence, on est déjà mort ! » Il la regarde comme si elle aussi méritait une étude. « *Docteur Westerford ?* »

Ses yeux papillonnent, ébahis comme une chouette. Et puis elle repense à son badge, épinglé bien en vue sur sa poitrine. Mais *Docteur...* Il a forcément exhumé ça de son passé enfoui. « Excusez-moi, dit-elle. Je ne me rappelle pas vous avoir rencontré.

– On ne s'est pas rencontrés ! Mais je vous ai entendue parler, il y a des années. Au congrès de sylviculture à Columbus. Les signaux aéroportés. J'étais tellement impressionné que j'avais commandé des tirés à part de votre article. »

*Ce n'était pas moi, a-t-elle envie de dire. C'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont le cadavre pourrit quelque part.*

« Ils ne vous ont pas fait de cadeau. »

Elle hausse les épaules. Le plus jeune les regarde comme un gamin en visite au Muséum.

« Je savais qu'on vous rendrait justice. » La perplexité de Patricia suffit pour qu'il comprenne tout. Pourquoi elle porte un uniforme de garde forestière. « Patricia, moi c'est Henry. Et voici Jason. Venez visiter la base. » Il a une voix douce mais pressante, comme s'il y avait un enjeu. « Ça va vous intéresser de voir ce que fait notre groupe. De savoir comment votre travail a avancé en votre absence. »

Vers la fin de la décennie, Pat Westerford, docteur en botanique, fait sa plus étonnante découverte à ce jour : peut-être bien qu'elle aime ses semblables. Pas tous, mais au moins, vigoureusement et avec une gratitude durable et toujours verte, ces trois dizaines de réguliers qui l'adoptent et lui offrent un foyer à la base de recherche Dreier, forêt expérimentale Franklin, dans les Cascades, où elle passe plusieurs douzaines de mois d'affilée plus heureux et plus productifs qu'elle n'aurait cru possible. Henry Fallows, le responsable scientifique du groupe, lui obtient une bourse. Deux autres équipes de recherche de Corvallis lui octroient une feuille de paie. Elle ne roule pas sur l'or, mais on lui donne une caravane moussue dans le Ghetto de la Clairière et l'accès au labo mobile : tous les agents réactifs et pipettes dont elle peut avoir besoin. Les latrines et les douches communes sont des luxes décadents et presque coupables, comparés à sa cabane de garde forestière, avec sa toilette glaciale au gant le soir sur le perron.

Et puis il y a des repas chauds à la cantine, même si certains jours elle est tellement plongée dans son travail qu'on doit lui rappeler qu'il est de nouveau l'heure de manger.

Sa réputation publique, telle la fille de Déméter, resurgit des enfers souterrains. Une poignée d'articles dispersés légitime son travail initial sur les sémaphores aéroportés. De jeunes chercheurs découvrent des éléments qui le corroborent, chez une succession d'espèces. Les acacias préviennent d'autres acacias des girafes en maraude. Les saules, les peupliers, les aulnes : tous sont surpris à s'avertir mutuellement par voie aéroportée des invasions d'insectes. Ça ne change rien pour elle, cette réhabilitation. Elle se fout un peu de ce qui se passe en dehors de cette forêt. Le monde dont elle a besoin se trouve tout entier ici, sous cette canopée : la biomasse la plus dense qu'on puisse trouver sur Terre. Des torrents abrupts et métalliques érodent des empilements rocheux où pendent les saumons, de leur eau assez froide pour tuer toute douleur. Les automnes flamboient sur des crêtes muées en jade par la mousse et jonchées de branches tombées. Dans les trouées éparses ménagées çà et là au cœur du sous-bois se réunissent des sociétés secrètes de sureaux, myrtilles, symphorines, bois piquants, holodisques et kinnikinnicks. De grands conifères tout droits, monolithes hauts de quinze étages, épais d'une longueur de voiture, leur font un toit. L'air autour d'elle résonne du bruit de la vie qui s'affaire. Le *tchibi* d'invisibles roitelets. Le marteau-piqueur, poc-poc industriel, des piverts à l'ouvrage. Le bourdonnement de la fauvette. Le frisson d'ailes de la grive. Les bip-bip des coqs de bruyère au hasard du sous-bois. La nuit, le hululement frais des chouettes lui glace le sang. Et toujours, le chant d'éternité des rainettes.

Partout dans cet Éden, les incroyables découvertes de ses collègues confirment ses soupçons. Une longue et lente observation tourne en ridicule ce que les gens pensent des arbres. En un mot : la pâte riche et brune du sol – lui-même largement composé de microbes inconnus et d'invertébrés, peut-être un million d'espèces – canalise le pourrissement et bâtit sur la mort de diverses façons qu'elle commence seulement à piger. Ça l'exalte de prendre part aux repas, aux rires, au partage des données, à ce réseau fiévreux qui échange ses découvertes. Tout ce groupe qui *regarde*. Ornithos, géologues, microbiologistes, écologistes, zoologues de l'évolution, experts en sols, grands prêtres de l'eau. Chacun d'entre eux connaît d'innombrables vérités infimes et localisées. Certains travaillent sur des projets voués à s'étendre sur deux cents ans au moins. Certains sortent tout droit d'Ovide : des humains en voie de se muer en créatures plus vertes. Ensemble, ils forment une seule association symbiotique, comme ceux qu'ils étudient.

Il s'avère que les millions de boucles invisibles et emmêlées de la

jungle tempérée ont besoin de tous les intermédiaires et courtiers de la mort pour faire fonctionner les circuits. Si on nettoie un tel système, on assèche les innombrables sources auto-nourricières. Cet évangile de la sylviculture nouvelle est confirmé par les plus merveilleuses découvertes : des barbes de lichen très haut dans les airs, qui ne poussent que sur les plus vieux arbres et réinjectent l'azote vital dans le système vivant. Des campagnols souterrains qui se nourrissent de truffes et répandent les spores du champignon des anges dans tout le sous-bois. Des champignons qui infusent dans les racines des arbres, en une osmose si étroite qu'il est difficile de dire où s'arrête un organisme et où commence l'autre. Des conifères massifs d'où percent des racines adventices au plus haut de la canopée, qui replongent pour se nourrir des matelas d'humus accumulés dans les fourches de leurs propres branches.

Patricia se voue au sapin de Douglas. Droit comme une flèche, sans s'étrécir, il s'élève à trente mètres avant la première branche. Écosystème à lui tout seul, il abrite plus de mille espèces d'invertébrés. Charpente de cités, roi des arbres industriels, l'arbre sans qui l'Amérique aurait été une perspective très différente. Ses chouchous sont dispersés autour de la base. Elle peut les repérer à la frontale. Le plus grand doit avoir six siècles. Il est si haut, si proche des limites supérieures imposées par la gravité, qu'il lui faut un jour et demi pour acheminer l'eau de ses racines jusqu'aux plus hautes de ses soixante-cinq millions d'aiguilles. Et chaque branche embaume la délivrance.

Ce qu'elle les surprend à faire, au fil de ces années, l'emplit de joie. Quand les racines latérales de deux sapins de Douglas se rencontrent sous terre, elles fusionnent. Par ces nœuds auto-greffés, les deux arbres réunissent leurs systèmes vasculaires pour ne faire plus qu'un. Tissés ensemble sous terre par des milliers et des milliers de kilomètres de fils fongiques vivants, les arbres se nourrissent et se guérissent l'un l'autre, protègent la vie des jeunes et des malades, réunissent leurs ressources en une cagnotte commune métabolique... Il faudra des années pour que se dessine cette vision. Il y aura des découvertes, d'incroyables vérités confirmées par un réseau mondial croissant de chercheurs au Canada, en Europe, en Asie, qui échangent joyeusement leurs données par des canaux toujours meilleurs et plus rapides. Les arbres de Patricia sont bien plus sociables qu'elle-même n'aurait pu le soupçonner. Il n'y a pas d'individus. Il n'y a même pas d'espèces séparées. Tout ce qui est dans la forêt *est* la forêt. La concurrence n'est pas séparable des multiples saveurs de la coopération. Les arbres ne se battent pas plus que ne se battent les feuilles d'un même arbre. À croire que finalement la nature n'a pas tant de sang sur les crocs et les griffes. D'abord, ces espèces à la base de la pyramide de la vie n'ont ni crocs ni serres. Et si les arbres partagent leurs réserves, alors

chaque goutte de rouge doit flotter sur un océan de vert.

Les hommes veulent qu'elles retournent enseigner à Corvallis.

« Je ne suis pas assez bonne. Je n'y connais rien encore.

– C'est pas ça qui nous arrête ! »

Mais Henry Fallows lui conseille d'y réfléchir. « On en reparlera quand tu seras prête. »

Le gestionnaire de la base, Dennis Ward, passe la voir avec des petits cadeaux quand il est sur le site. Des nids de guêpes. Des galles produites par des insectes. De jolis galets polis par les ruisseaux. Leur interaction rappelle à Patricia celle qu'elle avait avec le rat qui partageait sa cabane. Des visites éclairs, régulières et timides, un échange de babioles sans valeur. Puis des jours entiers à se cacher. Et de même que Patricia s'était attachée à son pensionnaire rongeur, elle se prend d'affection pour cet homme doux aux gestes lents.

Un soir, Dennis lui apporte à dîner. Un vrai repas d'homme des bois. Un ragoût de champignons et de noisettes, du pain cuit sous une cloche disposée dans un brûlis. Ce soir, la conversation est pousrive. Comme souvent, et Patricia en est soulagée. « Comment vont les arbres ? » demande-t-il, comme toujours. Elle lui raconte ce qu'elle peut, en lui épargnant la biochimie.

« Balade ? » demande-t-il quand ils ont fini de rincer la vaisselle dans une cuvette d'eau grise. Une question favorite, à laquelle elle répond toujours : « Balade ! »

Il doit avoir dix ans de plus qu'elle. Elle ne sait rien de lui, et ne demande rien. Ils ne parlent que travail : elle de sa lente recherche aux racines des sapins de Douglas, lui de l'impossible tâche de rameuter les savants et de leur faire respecter des règles de base. Elle-même est déjà dans l'automne. Quarante-six ans : plus âgée que son père n'a vécu. Toutes ses fleurs ont fané depuis longtemps. Mais voici l'abeille.

Ils ne vont pas loin ; ils ne pourraient pas. La clairière est petite, les pistes trop sombres. Mais ils n'ont pas à aller loin pour être au cœur de tout ce qu'elle aime. Dans le moisi, la pourriture, les branches mortes, toute cette agonie prolifique et luxuriante qui les entoure, où s'élève un vert terrible qui étend en tous sens ses spirales transmutatrices.

« Tu es une femme heureuse, dit Dennis dans cette grande vallée entre question et affirmation.

– *Aujourd'hui*, oui.

– Tu aimes tous les gens qui travaillent ici. C'est rare.

– C'est facile d'aimer les gens qui prennent les plantes au sérieux. »

Mais Dennis aussi, elle l'aime. Avec ses gestes rares, son silence abondant, il brouille la frontière entre ces deux molécules presque identiques, la chlorophylle et l'hémoglobine.

« Tu es autonome. Comme tes arbres.

– Mais justement, Dennis ! Ils ne sont pas autonomes. Tout ce qu'il y a ici passe son temps à négocier avec tout le reste.

– C'est ce que je pense aussi. »

Elle rit de la pureté de son intuition.

« Mais tu as tes rituels. Tu as ton boulot. Ça te porte et ça t'occupe à plein temps. »

Elle ne dit rien, effarouchée cette fois. Au seuil d'un âge mûr et serein, soudain, l'embuscade.

Il la sent se crispier ; le temps de plusieurs cris de chouette, il n'ajoute pas une syllabe. Puis : « Écoute. C'est chouette de cuisiner pour toi. »

Elle soupire longuement et s'abandonne au cours des choses. « C'est agréable de se faire nourrir. »

Mais tout est tellement moins effarouchant qu'elle n'aurait pu le supposer. Tellement plus léger. Il dit : « Et si on continuait à vivre chacun de son côté ? Mais que... qu'on venait se voir de temps en temps ?

– Ça... ça pourrait se faire.

– On ferait notre boulot. On se verrait pour dîner. Comme aujourd'hui ! »

Il paraît surpris du lien entre l'audace de sa demande et ce que contient déjà le présent.

« Oui. » Elle n'arrive pas encore à croire que la chance puisse aller jusque-là.

« Mais je voudrais un papier signé. » Il scrute une trouée parmi les sapins, où le soleil décline indéniablement. « Car comme ça, quand je mourrai, tu auras une pension. »

Elle prend sa main tremblante dans le noir. C'est si bon au toucher, c'est ce que doit ressentir une racine qui découvre, après des siècles, une autre racine avec qui s'enlacer sous terre. Il y a cent mille espèces d'amour, inventées séparément, toujours plus ingénieuses, et chacune d'entre elles engendre des choses nouvelles.

# Olivia Vandergriff



**L**a neige monte jusqu'aux cuisses, la marche est laborieuse. Elle y creuse son sillon comme une bête de meute, Olivia Vandergriff, pour regagner la pension en bordure du campus. Son cours de régression linéaire et modèles de séries temporelles, le dernier de sa vie, s'est enfin achevé. Le carillon de la cour centrale sonne cinq heures mais, si près du solstice, le noir se referme tel minuit autour d'Olivia. Son souffle encroûte sa lèvre supérieure. Elle ré-aspire l'air et des cristaux de glace lui tapissent le pharynx. Le froid lui enfonce dans le nez un filament de métal. Elle pourrait mourir ici, pour de vrai, à cinq rues de chez elles. Cette hypothèse inédite l'excite.

Décembre de sa dernière année. Le semestre si près de sa fin. Elle pourrait trébucher, tomber face contre terre, et rouler malgré tout jusqu'à la ligne d'arrivée. Qu'est-ce qui reste ? Un QCM sur l'analyse de survie. Un dossier à rendre en macroéconomie niveau 2. Cent dix diapos à identifier pour « Chefs-d'œuvre de l'art mondial », son option défouloir. Encore dix jours, puis un ultime semestre, et elle sera débarrassée à jamais.

Il y a trois ans, elle confondait la science actuarielle avec la comptabilité. Quand le conseiller d'orientation lui a expliqué que ça traitait du coût et de la probabilité d'événements incertains, ce mélange de rigueur et de lugubre lui a fait déclarer : *Oh oui, je veux bien*. Si la vie réclamait de s'engager servilement dans une quête, il y avait pires quêtes que de calculer la valeur en espèces de la mort. Être l'une des trois seules femmes du programme lui donnait un petit frisson supplémentaire. Un vrai trip que de défier ainsi les

probabilités.

Mais le trip a perdu ses couleurs depuis longtemps. Elle a passé trois fois l'examen préliminaire de la Société nationale des actuaires, et trois fois elle l'a raté. Un problème d'aptitude. Et un problème de sexe, de drogues et de fiestas. Elle aura son diplôme ; ça, elle en est encore capable. Sinon, elle testera toutes les perspectives que peut offrir la catastrophe. La catastrophe, comme le prouve la science actuarielle, et comme le dit Olivia pour rassurer ses amis exagérément inquiets, n'est qu'un nombre parmi d'autres.

Elle tourne pour s'engager sur Cedar Avenue dans la pénombre. D'autres étudiants, trébuchant sous le poids de leur propre sac à dos, ont tracé des pistes dans la neige, en clopinant autour de celle du premier marcheur, hasardeuse et souvent mal inspirée. Sous la couche de neige fraîche, les trottoirs fissurés chevauchent des racines protubérantes : les plus lentes vagues sismiques du monde. Elle lève les yeux. Même si elle ne regrettera pas grand-chose quand elle quittera ce trou du cul du monde, elle adore les réverbères. Leurs globes fin-de-siècle couleur crème ressemblent à des chandelles figées. Ils éclairent un chemin moelleux parmi les résidences étudiantes qui mène à sa propre bicoque du plus pur gothique américain, naguère demeure d'un chirurgien, aujourd'hui hachée menu en alcôves autonomes, avec cinq escaliers de secours et huit boîtes aux lettres.

Illuminé par le réverbère devant sa maison s'élève un arbre singulier qui jadis couvrait la terre : un fossile vivant, l'une des plus vieilles et des plus étranges créatures qui aient jamais percé le secret du bois. Un arbre dont le spermatozoïde doit nager à travers des gouttelettes pour fertiliser l'ovule. Ses feuilles sont aussi variées que des visages humains. Ses branches, sous cet éclairage, ont ce profil extraordinaire, bordé d'éperons bizarres, qui rend l'arbre reconnaissable entre tous, même en hiver. Elle vit sous cet arbre depuis tout un semestre et ne sait même pas qu'il est là. Ce soir encore, elle passe en dessous sans le voir.

Elle gravit maladroitement le perron enneigé et pénètre dans le vestibule obscur encombré de vélos. Elle referme la porte derrière elle, mais un air glacial continue de se déverser par les rainures. L'interrupteur la nargue à l'autre bout de la pièce. Au bout de six pas dans ce labyrinthe noir, Olivia s'entaille la cheville sur un dérailleur. Ses jurons résonnent jusque dans l'escalier. Tout le semestre elle a pesté contre les vélos aux réunions de colocataires. Mais les vélos sont là, malgré tous les votes, sa cheville gelée est trouée et tachée de graisse, et un sentiment furieux d'injustice la fait crier : « Merde, merde et *merde* ! »

Peu importe. Dans cinq petits mois, la vie va commencer. Même si elle continue à vivre en location sordide dans un studio sans eau

chaude, au-dessus d'un boui-boui où elle fait la serveuse, tous les crimes et délits à venir seront son apanage.

Quelqu'un ricane à l'étagé. « Ça va ? » Des gloussements étouffés filtrent de la cuisine. Ses coloc, amusés par sa rage routinière.

« Très bien », gazouille-t-elle. Enfin rentrée. 12 décembre 1989. Le mur de Berlin qui s'écroule. De la Baltique aux Balkans, des millions d'opprimés descendent dans les rues hivernales. Sa cheville écorchée répand du sang dans tout le vestibule. Et alors ? Elle se penche pour presser un Kleenex sec contre sa plaie et étancher le flot. Ça pique, c'est horrible.

Des embrassades l'attendent en haut : deux routinières, une moqueuse, une froide, et une pleine de six mois de désir pantelant. Elle déteste les embrassades interminables et insignifiantes de ses coloc, mais elle les leur rend à degré égal. Le groupe avait convergé au printemps dernier dans une débauche d'enthousiasme partagé. Dès la fin septembre, l'orgie communautaire virait aux récriminations quotidiennes. *C'est à qui, ces poils sur mon rasoir ? Quelqu'un a volé le dé à coudre de shit que j'avais laissé au congélo. Putain, mais qui est-ce qui a jeté dans le broyeur les restes de dinde ?* Mais une fille est capable de tout, quand la ligne d'arrivée est en vue.

La cuisine embaume divinement, même si personne ne l'invite à partager le repas. Elle inspecte le frigo. Les perspectives sont désolantes. Ça fait dix heures qu'elle n'a pas mangé, mais elle décide de tenir encore un peu. Si elle est capable d'attendre jusqu'à ce qu'elle ait célébré sa petite fête privée, manger, ce sera comme danser avec des demi-dieux.

« J'ai divorcé aujourd'hui », annonce-t-elle.

Acclamations et applaudissements dispersés. « T'y as mis le temps, remarque la moins chérie de ses anciennes âmes sœurs.

– C'est vrai. Le divorce a duré plus longtemps que le mariage.

– Ne rechange pas de nom. Celui-ci est beaucoup mieux.

– Mais quelle idée t'avais eue de te marier ?

– Elle est pas belle à voir, ta cheville. Tu devrais au moins la nettoyer, enlever la graisse. » Nouvelle salve de gloussements étouffés.

« Moi aussi, je vous adore. » Olivia chipe une bouteille de bière brune couleur noisette – seul contenu non frelaté du frigo – et file la stocker, petit écureuil, dans sa mansarde réaménagée. Une fois dans son lit, elle l'engloutit d'un trait sans relever la tête. Elle s'est beaucoup entraînée. La graisse et le sang de sa cheville souillent le couvre-lit.

Davy et elle se sont vus une dernière fois au tribunal, cet après-midi, entre ses cours d'éco et d'analyse linéaire. Cette fois, c'est fini



entre eux, et le jugement définitif n'a pas le pouvoir de l'attrister davantage. Elle a certes quelques regrets. Lier sa vie à celle d'un autre – un caprice du printemps de sa deuxième année – semblait si total, si englobant, si innocent. Pendant deux ans, ses parents ont vitupéré contre tant de bêtise. Leurs amis n'ont jamais compris. Mais Davy et elle étaient déterminés à leur donner tort à tous.

Ils s'aimaient vraiment, à leur manière, même si ça consistait avant tout à se défoncer, lire Rûmî à voix haute, puis baiser sauvagement. Mais le mariage faisait ressortir la violence en eux. Au troisième numéro de loup-garou de train fantôme, où elle avait fini par se fracturer le cinquième métacarpien, il était temps de dessoûler et de tirer l'échelle. Ils n'avaient pour ainsi dire pas de biens, et pas d'enfants à part eux deux. Le divorce aurait dû prendre un jour et demi. S'il prit plus de dix mois, c'était avant tout le résultat d'un désir sexuel nostalgique et résiduel de la part des deux plaignants.

Olivia pose la bière vide sur le radiateur, auprès des autres cadavres, et fourrage dans le bordel niché au pied du lit jusqu'à ce qu'elle trouve son lecteur de CD. Le divorce exige une cérémonie funéraire. Le mariage fut son aventure, qu'elle doit commémorer. Davy a gardé le Rûmî, mais il lui reste une tonne de cette musique de transe qu'ils affectionnaient, et assez de shit pour transformer les regrets en rires qui lui suffiront pour aujourd'hui. Certes, elle doit encore se soucier de son exam d'analyse linéaire. Mais c'est dans trois jours seulement, et elle révise toujours mieux quand elle se lâche un peu.

Elle aurait dû penser, même dans l'excitation des débuts, qu'une relation où elle avait menti trois fois durant les deux premières heures n'était peut-être pas un bon pari à long terme. Ils s'étaient promenés sous les cerisiers en fleurs de l'arboretum du campus. Elle avait professé un amour profond pour toutes choses fleuries, ce qui avait un parfum de vrai, du moins sur le moment. Elle lui avait raconté que son père était un avocat en droit humanitaire, ce qui là encore n'était pas entièrement faux, et que sa mère était écrivain, ce qui était essentiellement de la foutaise, quoique fondé sur un scénario inspiré de faits réels. Elle n'a pas honte de ses parents. Elle avait même été exclue quelques jours de l'école primaire pour avoir frappé une fille qui trouvait son père « flasque ». Mais dans le monde des histoires satisfaisantes – son royaume de prédilection –, ses deux parents ne sont pas, loin de là, ce qu'ils auraient dû être. Alors elle les a enjolivés un tantinet, pour l'homme avec qui elle avait déjà décrété qu'elle passerait sa vie.

Davy aussi avait menti. Il avait affirmé qu'il n'avait pas besoin de diplôme, qu'il avait tellement bien réussi l'examen de la fonction publique que le Département d'État lui avait proposé un poste. Le

bluff était tellement gonflé qu'il en devenait presque beau. Elle avait effectivement un faible pour les mythomanes. Plus tard, sous la neige de fleurs de cerisier, il avait exhibé la petite boîte victorienne en étain, avec sur le couvercle une réclame de cire à moustaches, et à l'intérieur six longues balles fines d'herbe pure. Elle n'avait jamais rien vu de pareil, hormis dans les films éducatifs de prévention contre la drogue. Et très vite, elle céda à l'art subtil de planer au-dessus du tumulte du monde. Ainsi avait commencé son idylle encore intense avec un don du ciel qui ne cessait de donner, une idylle qui, contrairement à celle avec Davy, promettait de durer toute la vie.

Elle programme la playlist de transe, s'assied sous sa fenêtre préférée, qu'elle entrouvre sur la nuit polaire, et souffle des nuages de fumée vers l'escalier de secours (un vrai casse-gueule). Le téléphone sonne, mais elle ne décroche pas. C'est l'un des trois hommes dont elle n'arrive plus à suivre ce qu'ils croient savoir de sa logistique. La sonnerie continue. Elle n'a pas de répondeur. Pourquoi utiliser un engin qui vous engage à rappeler l'autre ? Elle compte les sonneries, c'est comme une méditation. Une douzaine d'injonctions, tandis qu'elle exhale deux grosses bouffées de shit vers le dehors glacial. Cette insistance démente restreint le champ des appelants, jusqu'à ce qu'elle comprenne. Ça ne peut être que son ex, qui espère célébrer l'occasion par une ultime baston aimante.

L'éveil psycho-socio-sexuel de la petite Olivia : une éducation tellement plus riche que ce qu'elle escomptait en s'inscrivant à la fac. Trois ans plus tôt, elle était arrivée avec son nounours, un sèche-cheveux, une machine à pop-corn, et une lettre de recommandation de son lycée pour l'équipe de volley. Au printemps prochain, elle entend repartir avec un bulletin de notes jonché de cratères, deux piercings à la langue, un tatouage luxuriant sur son omoplate, et un album de voyages intérieurs qu'elle n'aurait jamais imaginés.

Elle reste bonne fille, à sa manière. Son projet, c'est juste d'être encore quelques mois une semi-mauvaise fille. Puis elle se reprendra, redressera le cap et volera au vent vers l'ouest, comme tous les bons paumés. Une fois là-bas – où que ça puisse être –, elle aura plein de temps pour voir comment racheter son diplôme bâclé. Elle sait être ingénieuse, au besoin. Et elle sait se faire plus que mignonne, en s'appliquant un peu. Il se passe des choses ; le monde s'ouvre, effrite sa carapace. Elle tentera peut-être Berlin, puisque l'avenir se dessine par là. Vilnius. Varsovie. Un endroit où les règles sont forgées à partir de zéro.

La musique martèle ses deltoïdes et emmène son cerveau nager paresseusement dans le grand bain. Des araignées établissent une colonie sous sa peau. Lorsqu'elle pose la paume sur sa cuisse, la

pression continue de glisser jusqu'à l'horizon de toute idée. Bientôt surviennent les merveilleuses intuitions, celles qui s'assemblent sous ses yeux et rendent le chaos de l'histoire humaine lumineux et merveilleux. L'univers est immense, et elle a le droit de sillonner quelque temps les galaxies environnantes, et même d'atomiser quelques planètes, tant qu'elle n'abuse pas de ses pouvoirs et ne fait de mal à personne. Oh, elle aime tant ce grand tour de manège.

Et puis les mélodies démarrent, les chansons du dedans. Elle éteint le lecteur CD et essaie de calculer comment traverser l'océan de la chambre. Quand elle se relève, sa tête continue de s'élever, à la verticale, jusqu'à un nouveau degré d'existence. Son rire la propulse, l'aide à garder l'équilibre, et elle vogue sur le plancher, les tétons étincelant comme des perles précieuses. Au bout d'un moment, elle parvient à destination et s'immobilise une minute, tentant de se rappeler ce qu'elle venait y faire. Difficile d'entendre quoi que ce soit, par-dessus les mélodies magiques de sa création.

Elle s'installe à son bureau en aggro et repêche son carnet de chansons. La notation musicale conventionnelle n'est pour elle que hiéroglyphes, mais elle a inventé son propre système pour transcrire les airs qui lui viennent quand elle plane. La couleur, l'épaisseur et l'emplacement des lignes encodent ces mélodies tombées du ciel. Et le lendemain, quand la griserie se dissipe, il lui suffit de regarder ses gribouillis pour réentendre la musique. C'est comme une défonce passive, et gratuite.

La chanson de ce soir la repousse sur sa chaise : un orchestre d'instruments inconnus joue le cantique que les anges joueront pour Dieu le jour où Il décidera de ramener tout le monde à la maison. C'est la meilleure BO mentale qu'elle ait jamais produite, peut-être la meilleure chose qu'elle ait faite de sa vie. Elle fond en larmes, elle a envie d'appeler ses parents. Envie de redescendre pour étreindre ses colocs, pour de vrai cette fois. La musique dit : *Tu ne connais pas l'éclat de ta brilliance*. Elle dit : *Quelque chose t'attend, cette chose pure et parfaite que tu désires depuis l'enfance*. Et puis cette félicité sacrée tourne au ridicule, et elle éclate de rire, presque hystérique, à l'idée de son âme défoncée.

Mais la mélodie et la félicité la laissent toute frissonnante. L'idée d'une douche brûlante acquiert une urgence mystique. Sa salle de bains aménagée – creusée dans la même mansarde que sa chambre – arbore une couche de givre sur tout son mur nord. Le secret, c'est de faire couler l'eau chaude avant de se dévêtir. Lorsque enfin elle pénètre sous la douche bricolée, elle défaille de faim, et l'air de la salle de bains est un tourbillon psychédélique de feu et de glace. Elle baisse les yeux. Le bac se remplit d'une mousse sanglante. Elle pousse un cri. Puis se rappelle sa cheville entaillée. Elle savonne la blessure

suppurante et le rire lui revient. Les humains sont si fragiles. Comment ont-ils pu survivre assez longtemps pour provoquer toute cette merde ?

Ça pique, c'est horrible. C'est une vilaine plaie aux bords irréguliers. Si elle cicatrise, elle pourra la dissimuler sous un nouveau tatouage – un bracelet de cheville, peut-être. Elle se savonne les cuisses. Sa peau si lisse est le plus beau cadeau de divorce dont puisse rêver une fille. Le moindre contact l'électrise. Son corps s'illumine, réclame d'être comblé.

On frappe violemment à la porte. « Tout va bien là-dedans ? »

Il lui faut un moment pour retrouver sa voix. « Laisse-moi, s'il te plaît.

– Tu as crié.

– Cri terminé, merci ! »

Elle se rematérialise dans la chambre. Son corps, drapé de serviette et de vapeur, brille de désir. Même l'air frigorifique la caresse comme un sex-toy. Le monde n'offre rien de mieux que de franchir par soi-même la crête de l'extase. Elle laisse tomber la serviette et s'écartèle sur le lit. La chute sous les couvertures prend un temps infini, toujours plus délicieux. Elle tend la main sous l'abat-jour de la lampe de chevet posée au sol pour l'éteindre et se plonger dans une obscurité divine. Mais quand sa main humide tâte le fil bas de gamme, en quête de l'interrupteur, tout le courant de la maison jamais mise aux normes pénètre son bras et s'épand dans son corps. Ses muscles se referment autour de la décharge comme dans une expérience scientifique, et crispent sa main sur l'électricité qui est en train de la tuer.

Elle gît, nue, humide, convulsée, la main serpentant dans l'air, tentant d'extirper les mots *au secours* du tréfonds de ses poumons par une bouche que pétrifie le voltage. Elle parvient à enfanter un gémissement ambigu avant que son cœur lâche. En bas, ses colocos entendent son petit cri – le deuxième de la soirée. Son intimité crue les fait rougir.

« Olivia, ricane l'un.

– Ne m'en parle même pas. »

La maison s'assombrit, à l'instant où elle meurt.

# Tronc

Un homme est assis à son bureau, dans sa cellule de prison. Ce sont les arbres qui l'ont fait atterrir ici. Les arbres et trop d'amour pour eux. Il reste incapable de dire s'il a eu tort, ou s'il choisirait encore d'avoir tort ainsi. Le seul texte qui peut répondre à cette question se déploie, indéchiffrable, sous ses mains.

Ses doigts suivent le grain de la surface de bois. Il essaie de saisir comment ces boucles anarchiques ont pu provenir d'une chose aussi simple que des anneaux. Un mystère qui réside dans l'angle de la coupe, la position du rabot à l'intérieur des cylindres emboîtés. Si son cerveau était une créature légèrement différente, le problème serait peut-être facile à résoudre. Si lui-même avait poussé différemment, il serait peut-être capable de voir.

Le grain sous ses doigts oscille en bandes inégales : épaisses et claires, ou fines et sombres. Le choc est intact, après toute une vie à regarder le bois : Ce qu'il contemple, ce sont les saisons, le pendule de l'année, l'éclatement du printemps et le repliement de l'automne, le tempo d'une chanson en 2/4 enregistrée ici, dans un médium créé par le morceau lui-même. Le grain erre comme crêtes et ravins sur une carte d'état-major. Le pâle surgit, le sombre se rétracte. L'espace d'un instant, les anneaux se dessinent à partir de la coupe oblique. Il peut les cartographier, projeter leur histoire respective sur la surface du bois. Et malgré tout, il reste illettré. Grandes les bonnes années, bien sûr, et étroites les mauvaises. Mais rien de plus.

S'il pouvait lire, s'il pouvait traduire... S'il était une créature un tant soit peu différente, peut-être pourrait-il apprendre comment le soleil a brillé, comment la pluie est tombée, dans quel sens a soufflé le vent contre ce tronc, avec quelle force et quelle durée. Il pourrait décoder les vastes projets qu'a entrepris le sol, les gels assassins, la souffrance et les luttes, les disettes et les excédents, les attaques repoussées, les années luxuriantes, les orages surmontés, la somme de tous les dangers et de tous les hasards venus de partout, à chaque saison jamais vécue par cet arbre.

Son doigt parcourt ce bureau de prisonnier, pour tenter d'apprendre cette écriture étrangère, de la transcrire tel un moine dans un scriptorium. Il suit le grain et songe à toutes les choses que pourrait dire cet almanach séculaire et illisible, toutes les choses que pourrait lui enseigner le bois mémoriel, dans cet endroit où il est détenu, sans changement de saisons, au climat immuable.

Elle est morte une minute et dix secondes. Aucun pouls, aucun souffle. Et puis le corps d'Olivia, arraché à la lampe quand les fusibles sautent, déborde du lit et heurte le sol. Le choc fait redémarrer son corps.

Nue et comateuse sur le plancher de pin : c'est ainsi que la trouve son nouvel ex-mari lorsqu'il arrive dans l'espoir d'une méga-conflagration suivie de baise réconciliatrice. Il l'emmène d'urgence à l'hôpital du campus, où elle se ranime. Elle est encore dans le brouillard. Elle a les côtes meurtries, la main brûlée, la cheville lacérée. L'assistante du médecin demande un récit complet, qu'Olivia est incapable de fournir.

L'ex-mari inepte et affolé la laisse entre les mains des médecins. Ils veulent faire un bilan neurologique. Ils veulent faire un scan. Mais Olivia s'échappe dès qu'ils ont le dos tourné. C'est un CHU, et tout le monde est occupé. Elle traverse le hall d'un pas nonchalant, image même de la bonne santé. Qui irait la retenir ? Elle regagne la pension et se barricade dans sa chambre. Ses colocataires daignent monter jusqu'à la mansarde pour prendre de ses nouvelles, mais elle refuse de leur ouvrir. Pendant deux jours entiers, elle se terre. Chaque fois que quelqu'un frappe, la voix derrière la porte s'écrie : « Tout va bien ! » Les colocs ne savent pas qui appeler. Aucun son ne leur parvient, hormis des mouvements étouffés.

Olivia dort, reste immobile, étreint ses côtes meurtries, et essaie de se rappeler ce qui est arrivé. Elle était morte. Durant ces secondes où elle n'avait plus de pouls, de grandes silhouettes puissantes mais paniquées lui ont fait signe. Elles lui ont montré quelque chose, l'ont suppliée. Mais dès l'instant où elle est revenue à la vie, tout s'est évanoui.

Elle retrouve son carnet de chansons coincé derrière le bureau. Des notes colorées recréent l'air qu'elle avait en tête juste avant son électrocution. Grâce à cette mélodie, elle reconstitue une bonne partie de la catastrophe. Elle se voit parader dans la mansarde aménagée, folle de son corps. C'est comme regarder une bête de zoo tourner en rond dans sa cage. Pour la première fois, elle comprend qu'*être seul* est une contradiction dans les termes. Jusque dans les moments les plus intimes d'un corps, quelque chose d'autre est là. Quelqu'un lui a parlé quand elle était morte. A utilisé sa tête comme un écran pour des pensées désincarnées. Elle a traversé un tunnel triangulaire de couleur palpitante et a émergé dans une clairière. Et là, les présences – comment les appeler autrement – lui ont retiré ses œillères et permis de regarder *à travers*. Puis elle est retombée dans la prison de son corps, et ces panoramas incroyables se sont brouillés, réduits à néant.

Elle se dit : *J'ai peut-être des séquelles cérébrales*. Plusieurs fois par heure elle doit fermer les yeux, tandis que des mots agitent ses lèvres

muettes. *Dites-moi ce qui s'est passé. Qu'est-ce que je suis censée faire à présent ?* Il lui faut du temps pour comprendre qu'elle est en train de prier.

Elle sèche tous ses examens. Appelle ses parents pour leur dire qu'elle ne rentrera pas à Noël. Son père est dérouté, puis heurté. D'ordinaire, elle choisirait de crier plus fort que lui. Mais nulle colère ne peut atteindre une fille qui est déjà morte. Elle lui raconte tout : sa fête de divorce en solo, son électrocution. Dissimuler n'aurait plus aucun sens. Quelque chose l'observe : de gigantesques sentinelles vivantes savent qui elle est.

Son père a l'air perdu, comme elle la nuit quand elle n'arrive pas à dormir, certaine de ne jamais recouvrer ce qui lui a été révélé quand elle était morte. À présent, *post mortem*, elle entend la peur de son père – des courants obscurs qu'elle n'avait jamais soupçonnés chez cet avocat. Pour la première fois depuis l'enfance, elle a envie de le réconforter. « Papa, j'ai merdé. J'ai touché le fond. J'ai besoin de repos.

– Rentre à la maison. Tu peux te reposer ici. Tu ne peux pas rester seule pendant les fêtes. »

Il paraît si fragile. Il lui a toujours été étranger, tout en procédures en guise de passions. À présent elle se demande si lui non plus n'est pas mort jadis.

Ils parlent plus longuement qu'ils n'ont parlé depuis des années. Elle lui explique à quoi ça ressemble de mourir. Elle tente même de lui parler des présences dans la clairière, celles qui lui ont montré des choses, même si elle emploie des mots qui ne vont pas le faire fuir. *Pulsations. Énergie.* Par deux fois il est sur le point de sauter dans sa voiture et de parcourir mille cent kilomètres pour la ramener à la maison. Elle parvient à l'en dissuader. Soixante-dix secondes de mort l'ont investie d'un étrange pouvoir. Tout entre eux s'est transformé, comme s'il était l'enfant et elle la tutrice.

Elle lui demande quelque chose qu'elle n'a jamais demandé. « Passe-moi maman une minute. Je veux lui parler. » Même la fureur de sa mère, c'est à elle désormais de la connaître et de l'apaiser. À la fin de leur discussion, toutes deux sont en larmes, et se font des promesses folles.

Elle est seule dans la pension, de Noël au jour de l'an. Chaque drogue, chaque alcool en sa possession est jeté aux toilettes. Elle reçoit ses notes : deux F, un D – et un C. Ces lettres la distraient de cette chose qu'elle tente farouchement de se remémorer. Des jours entiers passent sans manger ou presque. Une tempête de glace recouvre la ville d'une croûte minérale, arrachant des branches aux chênes et aux



érables. Olivia reste assise sur le lit où son cœur s'est arrêté, les genoux ramenés contre la poitrine, le carnet de chansons dans son giron. Elle se lève et fait les cent pas. L'emplacement au sol où Davy l'a trouvée ce soir-là paraît brûlant sous ses pieds nus. Elle est vivante, et elle ne sait pas pourquoi.

La nuit elle veille, les yeux au plafond, et se souvient d'avoir frôlé la seule découverte qui vaille. La vie lui murmurait des instructions, et elle a été incapable de les noter. L'espèce de prière lui vient plus naturellement. *Je ne bouge pas. J'écoute. Que voulez-vous de moi ?* Le 31 décembre, elle dort dès dix heures du soir. Deux heures plus tard, des coups de feu la réveillent et elle sursaute en hurlant. Et puis l'horloge l'informe : des feux d'artifice. Les années 90 ont commencé.

Ses colocs reviennent avec l'année nouvelle. Ils la traitent comme une malade. Ils ont peur d'elle, maintenant qu'elle a cessé d'être garce. Elle reste assise dans la cuisine tandis qu'autour d'elle les gens plaisantent, se bourrent la gueule et essaient d'ignorer le fantôme attablé. Elle est stupéfaite de n'avoir jamais senti leur tristesse, remarqué leur détresse. C'est incroyable, mais ils pensent encore être en sûreté. Ils vivent comme si une cale et du chatterton suffisaient à les faire tenir d'un bloc. Ils sont devenus vulnérables à ses yeux, et infiniment chers.

Le premier jour du semestre nouveau, Olivia est assise en bordure d'un amphi tandis qu'un brillant professeur calcule les primes et remboursements nécessaires pour que la compagnie d'assurances comme le défunt aient l'impression d'être gagnants. « L'assurance, dit le professeur, est la colonne vertébrale de la civilisation. Sans mutualisation des risques... pas de gratte-ciel, pas de blockbusters, pas d'agriculture intensive, pas de médecine organisée. »

Le strapontin vide à ses côtés frémit. Elle se tourne. Et là, à quelques centimètres de son visage, elle voit l'objet de ses prières. Un cône d'air électrisé envahit ses pensées en bourrasque. Ils sont revenus, ils lui font signe. Ils veulent qu'elle se lève, qu'elle quitte l'amphi. Elle fera tout ce qu'ils lui demandent. Elle descend les marches de pierre dans son manteau d'hiver, traverse la cour principale verglacée. Elle contourne les salles de cours, la bibliothèque, un dortoir de première année, marchant sans réfléchir, attirée et guidée par les présences. Un instant, elle croit avoir pour destination le cimetière de la guerre de Sécession, au sud du campus. Et puis il s'avère qu'elle se dirige vers le parking où est garée sa voiture.

Une fois montée, elle comprend qu'elle va rouler un bon bout de temps. Elle passe à la pension chercher quelques affaires. Trois allers retours dans sa chambre suffisent à récupérer tout ce qui importe. Elle empile les vêtements sur la banquette arrière. Et la voilà partie.

La voiture trouve le chemin de l'autoroute. Bientôt elle traverse les clairières de joncs et les trouées de chênes au nord-ouest de la ville. Les champs couverts de neige laissent encore percer des brins d'herbe automnale comme une barbe mal rasée. Elle roule longtemps, docile aux présences. Comme une station de radio d'une ville un peu lointaine, leur signal oscille, tantôt clair, tantôt bruit blanc. Elle se fait l'instrument de leur volonté.

Une fois franchi le Maumee, le chemin trotinant bifurque au sud-ouest. Une barre de céréales dans la boîte à gants lui tient lieu de déjeuner. Son porte-monnaie contient plusieurs billets et une carte de retrait sur un compte riche de près de deux mille dollars. Elle n'a rien en tête qui ressemble tant soit peu à un projet. Mais elle se rappelle ce que Jésus disait des fleurs, et de ne pas se soucier du lendemain. Un jour, les bonnes sœurs avaient ordonné à chaque élève d'apprendre par cœur un passage de la Bible ; elle avait choisi celui-là pour irriter la prof, obsédée par le sens des responsabilités. Olivia aimait ce Jésus propre à consterner tout bon chrétien américain, citoyen respectable et sectateur de la propriété privée. Jésus le communiste, le casseur déchaîné vandalisant les marchands du Temple, l'ami des marginaux. *À chaque jour suffit sa peine.* Une bouffée de remords la traverse un instant. *Je suis en train de rater Inférence statistique.* Comme c'est approprié ! Jusqu'à ce jour, elle a tout raté dans sa vie. À présent l'inférence s'efface, et bientôt elle *saura*.

Le crépuscule et l'Indiana arrivent plus vite que prévu. La nuit, absurdement précoce, si près encore du solstice. Elle a faim d'un vrai repas, et elle est tellement crevée qu'elle ne cesse de heurter la bande de sécurité jonchée de congères. Les présences disparaissent pendant une demi-heure. Sa confiance vacille. C'est dur de prier et de conduire en même temps. Devant elle s'étendent les champs de maïs vides du vrai Middle West. Elle ne sait absolument pas ce qu'elle fait là. Et puis quelque chose s'installe à la place du passager, et la voilà repartie vaillante pour encore cent bornes.

Davy lui avait dit un jour que le meilleur endroit pour dormir en plein air, c'est devant une grande surface. Elle n'a pas de mal à en trouver une, et se gare dans un coin bien éclairé du parking déneigé, sous la caméra de surveillance. Une rapide percée à l'intérieur pour faire pipi et acheter à bouffer, puis elle regagne la voiture et installe son campement sur la banquette arrière. Elle s'endort sous trois brassées de vêtements, en prière, en attente, à l'écoute.

On est dans l'Indiana, en 1990. Ici, cinq ans, c'est une génération, cinquante, une archéologie, et tout ce qui est plus vieux s'estompe en légende. Et pourtant, les lieux se rappellent ce que les gens oublient. Le parking où elle dort fut jadis un verger, aux arbres plantés

par un swedenborgien doux et exalté qui s'était aventuré dans ces contrées, en haillons et haut-de-forme tuyau-de-poêle, pour prêcher le Nouveau Paradis et éteindre les feux de camp coupables de tuer des insectes. Un saint un peu fêlé qui pratiquait l'abstinence mais fournissait quatre États en pomme fermentée, de quoi maintenir pompette pendant des décennies chaque pionnier américain de neuf à quatre-vingt-dix ans.

Toute la journée elle a suivi le chemin de Johnny Pépin de Pomme dans l'intérieur des terres. Olivia a lu naguère son histoire dans une BD offerte par son père. La BD en faisait un super-héros, qui avait le pouvoir de faire surgir des créatures du sol. Elle ne disait rien du philanthrope rusé au sens aigu de la propriété, du vagabond qui à sa mort posséderait six mille hectares de la terre la plus riche du pays. Elle a toujours cru qu'il n'était que mythe. Il lui reste à découvrir que les mythes sont des vérités fondamentales déformées en formules mnémotechniques, des instructions transmises par le passé, des souvenirs qui attendent de devenir prédictions.

Et il y a un truc avec la pomme : ça se coince dans la gorge. On n'a pas l'un sans l'autre : le désir et la connaissance. L'immortalité et la mort. La pulpe sucrée aux graines cyanurées. Un coup sur la tête qui engendre des sciences entières. Une délicieuse discorde d'or, un de ces cadeaux fourgués à un banquet de mariage qui mènent à une guerre sans fin. C'est le fruit qui maintient les dieux en vie. Le premier, le pire des crimes, mais un aléa providentiel. *Béni soit le moment où cette pomme fut cueillie.*

Et il y a un truc avec les pépins de pomme : ils sont imprévisibles. Leur progéniture aussi. Des parents stables donnent naissance à un enfant incontrôlable. Le doux peut virer à l'aigre, ou l'amer au crémeux. La seule façon de préserver le goût d'une variété, c'est de greffer une bouture sur de nouvelles racines. Olivia Vandergriff serait fort étonnée de l'apprendre : chaque pomme dotée d'un nom provient du même arbre originel. La Jonathan, la McIntosh, l'Empire : autant de coups de chance à la grande roulette de l'espèce *Malus*.

Et une pomme nommée est une pomme brevetable, lui dirait son père. Un jour, elle s'était disputée avec lui sur une affaire dont il s'occupait. Il représentait une multinationale qui traînait en justice un fermier ayant sauvegardé et replanté un peu de sa dernière récolte de soja, sans repayer de droits. Elle était scandalisée. « Personne n'a la propriété d'un être vivant !

– Si. Et c'est normal. Protéger la propriété intellectuelle crée de la richesse.

– Et le soja ? Qui paie des droits au soja ? »

Il l'avait regardée avec son froncement réprobateur : *De qui es-tu donc l'enfant ?*

L'homme qui posséda le terrain où elle dort – le missionnaire itinérant de la pomme, en haut-de-forme tuyau-de-poêle – était convaincu que toute greffe faisait souffrir un arbre. Il cueillait les pépins dans la pulpe d'une cidrerie et en semait un verger plus à l'ouest. Et ces pépins de hasard menaient leurs propres expériences, déterminées et imprévisibles. Telle une magie occulte, la main du semeur transforma tout un territoire de la Pennsylvanie à l'Illinois en arbres fruitiers. Toute la journée, elle a parcouru ce pays. À présent, elle dort sur un parking qui fut un verger regorgeant d'imprévisibles pommes. Les arbres ont disparu et la ville les oublie. Mais pas la terre.

Elle se réveille tôt, toute raidie de froid, sous une pile de vêtements. La voiture est peuplée d'êtres de lumière. Ils sont partout, insoutenables de beauté, comme la nuit où son cœur s'est arrêté. Ils pénètrent et traversent son corps. Ils ne la grondent pas d'avoir oublié le message qu'ils lui ont transmis. Ils se contentent de l'en réinjecter. Sa joie de les voir de retour déborde et elle fond en larmes. Ils ne prononcent pas de paroles à haute voix. Rien d'aussi grossier. Ce ne sont même pas des *ils*. Ils font partie d'elle, ils sont de son sang d'une façon encore obscure. Des émissaires de la création : des choses qu'elle a vues et connues en ce monde, des expériences oubliées, des bribes de savoir négligées, des branches coupées de sa famille qu'elle doit retrouver et raviver. Mourir lui a donné des yeux neufs.

*Tu étais insignifiante, bourdonnent-ils. Mais plus maintenant. Tu as été épargnée, tu as survécu pour accomplir une chose cruciale.*

*Quelle chose ?* a-t-elle envie de demander. Mais elle doit rester silencieuse et immobile.

*L'heure de la vie est arrivée. Une épreuve qu'elle n'a pas encore subie.*

Elle traverse l'éternité, sous une pile de vêtements, sur la banquette arrière d'une voiture glaciale. Des entités désincarnées de l'au-delà de la mort se font connaître, ici et maintenant, sur ce parking d'une grande surface, et réclament son aide. Le soleil émerge lentement de la terre. Deux clients sortent du magasin. C'est tout juste l'aube, et ils poussent un chariot contenant un carton gros comme sa voiture. Ses pensées se concentrent, s'étrécissent sur un point unique. *Vous n'avez qu'à parler. Dites-moi ce que vous voulez, et je le ferai.* Un camion de livraison passe et rétrograde en grinçant à l'approche de la zone de déchargement. À ce bruit, les êtres se dispersent. Olivia panique. Ils n'ont pas fini de lui confier sa mission. Elle fourrage dans son sac pour trouver de quoi écrire. Sur un emballage de sirop pour la toux, elle griffonne : *épargnée, épreuve*. Mais ces mots n'ont aucun sens.

Cette fois, c'est vraiment le matin. Sa vessie est près d'éclater. Au bout d'une minute, plus rien n'importe que de faire pipi au plus vite. Elle descend de voiture, traverse le parking. À l'intérieur, un homme vieillissant l'accueille comme une amie de toujours. Le magasin est un

carnaval de bien-être et de gaieté. Des téléviseurs sont alignés sur le mur du fond, de toutes tailles, de la huche à pain au monolithe. Tous réglés sur la même distraction du matin. Des centaines de parachutistes s'assemblent pour un service religieux en plein ciel. Elle plonge de cinquante mètres dans ce labyrinthe d'écrans pour atteindre les toilettes. Quand enfin il survient, le soulagement est divin. Puis de nouveau triste. *Rien qu'un signe*, implore-t-elle en s'essuyant. *Dites-moi juste ce que vous attendez de moi.*

Dans le feu roulant des téléviseurs, la messe aérienne collective laisse place à un autre rassemblement de masse. Tout le long du mur, sur des dizaines de postes différents, des gens sont assis dans une tranchée, enchaînés les uns aux autres, face à un bulldozer, dans une petite ville que le sous-titre identifie comme étant Solace, en Californie. En un raccord, une douzaine de gens forment tant bien que mal un cercle humain autour d'un arbre presque trop massif pour eux. L'arbre ressemble à un trucage. Même ce plan filmé à distance ne parvient qu'à en embrasser la base. De la peinture bleue tache le tronc du léviathan. Une voix off expose le duel qui se joue, mais l'arbre démultiplié sur cette muraille d'écrans stupéfie Olivia au point qu'elle n'entend pas les détails. Raccord sur une quinquagénaire en chemise à carreaux, aux cheveux tirés en arrière, aux yeux comme des flambeaux. Elle dit : « Certains de ces arbres existaient déjà avant la naissance du Christ. Nous avons déjà détruit quatre-vingt-dix-sept pour cent des vieux arbres. Il n'y a donc pas moyen de conserver les trois pour cent restants ? »

Olivia se pétrifie. Les créatures de lumière qui ont fondu sur elle dans la voiture la cernent à nouveau, en disant : *Ça, ça, ça*. Mais au moment même où elle comprend qu'elle doit être absolument attentive, le reportage se termine et un autre débute. Figée, elle regarde un débat sur l'inclusion des lance-flammes parmi les armes légalement autorisées. Les êtres de lumière s'évanouissent. La révélation s'effondre, réduite à des appareils domestiques.

Elle ressort hébétée du magasin monstrueux. Elle meurt de faim, mais ne s'achète rien. Elle n'imagine même pas manger. Une fois remontée en voiture, elle sait désormais qu'elle doit poursuivre vers l'ouest. Le soleil se lève derrière elle et emplît son rétroviseur. Une neige rosie par l'aube drapait les champs. Sur tout le ciel de l'ouest, des nuages d'étain commencent à éclaircir, et quelque part en dessous d'eux réside l'élan de la vie.

Elle ressent le besoin d'appeler ses parents, mais n'a aucun moyen de leur expliquer ce qui arrive. Elle roule encore près de cent bornes, en essayant de reconstituer ce qu'elle vient de voir. Les parcelles moissonnées de la terre d'Indiana brillent en jaune-brun-noir à perte de vue jusqu'à l'horizon. La route est dégagée, les voitures rares, et il

n'y a pas de ville digne de ce nom. Deux jours plus tôt, sur une telle route, elle aurait roulé à cent vingt. Aujourd'hui, elle conduit comme si sa vie avait de la valeur.

À l'approche de la frontière de l'Illinois, elle gravit une hauteur. Un peu plus loin, en contrebas, un passage à niveau clignote. Un long et lent train de marchandises venu du cœur des terres passe majestueusement, en route vers le nord et le nœud ferroviaire de Gary et de Chicago. Le *ka-poum* lancinant des roues franchissant le carrefour lui met un air de dub dans la tête. Le train est interminable ; elle s'abandonne à son rythme. Et puis elle remarque le chargement. Les wagons défilent en cliquetant, tous chargés de palettes de bois calibré. Une rivière de bois taillé en poutres uniformes s'écoule dans un torrent sans fin. Elle se met à compter les wagons, mais s'arrête à soixante. Elle n'a jamais vu autant de bois. Une carte géographique s'anime dans sa tête : des trains comme celui-ci, en cet instant, sillonnent le pays dans toutes les directions, pour nourrir toutes les grandes métropoles proliférantes et leurs satellites. Elle pense : *Ils ont organisé ça pour moi*. Puis elle pense : *Non : des trains comme ça passent tout le temps*. Mais à présent son regard est aiguisé.

Le dernier wagon chargé de bois passe enfin, la barrière se relève, le feu rouge cesse de clignoter. Elle ne bouge pas. Derrière elle, quelqu'un klaxonne. Elle reste immobile. Le klaxonneur s'acharne, puis déboîte pour la contourner en hurlant dans son habitacle, et agite frénétiquement un doigt d'honneur comme s'il voulait qu'il prenne feu. Elle ferme les yeux ; sous ses paupières, des gens minuscules sont assis, enchaînés les uns aux autres, autour d'un arbre énorme.

*Les plus miraculeux produits de quatre milliards d'années de vie ont besoin d'aide.*

Elle rit et rouvre les yeux, qui s'emplissent de larmes. *Affirmatif. Bien reçu. Oui.*

En regardant par-dessus son épaule gauche, elle aperçoit une voiture sur la voie opposée, stationnée à côté d'elle, vitre baissée. Un Asiatique dont le tee-shirt proclame NOLI TIMERE lui demande, pour la deuxième fois : « Tout va bien ? » Elle sourit, hoche la tête et fait un geste d'excuse. Elle rallume son moteur qui avait calé pendant qu'elle regardait couler le fleuve de bois sans fin. Et puis elle repart vers l'ouest. Sauf qu'à présent elle connaît sa destination. Solace. La ville au nom consolateur. L'air alentour crépite de connexions. Les présences s'allument autour d'elle et chantent des chants nouveaux. *Le monde commence ici. Ce n'est jamais que le début. La vie peut tout faire. Tu n'imagines même pas.*



Des années plus tôt, bien plus loin au nord-ouest, Ray Brinkman et Dorothy Cazaly Brinkman rentrent chez eux, à minuit passé, de la fête suivant la première représentation de *Qui a peur de Virginia Woolf ?* par le Théâtre amateur de Saint Paul. Ils viennent d'y interpréter le jeune couple Nick et Honey qui, au fil de quelques verres avec leurs nouveaux amis, découvrent de quoi est capable leur espèce.

Au début des répétitions, plusieurs mois auparavant, les quatre acteurs principaux savouraient la méchanceté de la pièce. « Moi, je suis *timbrée*, avait annoncé Dorothy à la troupe. Je vous l'accorde. Mais ces gens... ces gens sont *carrément tarés*. » Lorsque enfin a lieu la première, tous les quatre sont à vif, saturés les uns des autres et prêts à faire vraiment des dégâts. Un rêve de théâtre associatif. Cette pièce est de loin la meilleure performance des Brinkman. Ray stupéfie tout le monde par ses ruses mesquines. Dorothy étincelle dans ses deux heures de chute libre de l'innocence à la lucidité. La moindre dose de Stanislavski suffit à mettre à nu leurs démons intérieurs.

Vendredi prochain, Dorothy aura quarante-deux ans. Ces dernières années, ils ont dépensé cent cinquante mille dollars en traitements contre la stérilité qui se sont révélés être du simple charlatanisme vaudou. Trois jours avant la première, ils ont reçu le coup de grâce. Il ne leur reste plus rien à essayer.

« C'est *ma* vie, non ? » Dorothy pleurniche, roulée en boule à la place du mort, après son triomphe sur scène. « Ma vie à moi. Je suis censée en être *propriétaire*, non ? »

C'est devenu un point sensible entre eux, la *propriété* : ce que Ray passe ses journées à préserver. Il n'a jamais pleinement réussi à convaincre sa femme que poursuivre en justice le vol de bonnes idées soit le meilleur moyen d'enrichir la collectivité. Et l'alcool n'aide pas à relever le niveau du débat. « Ma propriété personnelle et privée... Putain, autant la vendre et faire un vide-grenier. »

Quant à elle, son boulot la dégoûte à présent. Des gens qui font des procès à d'autres gens, et elle doit retranscrire la moindre calomnie aigrie sur son clavier sténo étroit et accordé comme un instrument, mot à mot, avec une précision absolue. Or, tout ce qu'elle veut, c'est avoir un enfant. Un enfant lui donnerait enfin un travail utile et épanouissant. À défaut, elle a envie de faire un procès à quelqu'un.

Ray élève au rang d'art l'impassibilité face à ses attaques. Il se persuade, et ce n'est pas la première fois, qu'il ne l'a privée de rien. *C'est même plutôt...* pense-t-il. Mais il refuse d'aller au bout de cette pensée. C'est son droit : ne pas avoir une pensée qui serait pourtant légitime.

C'est inutile. Elle a cette pensée à sa place. Il déclenche le déclencheur et le garage s'ouvre. Ils y pénètrent. « Tu devrais me quitter, dit-elle.

– Dorothy. Je t'en prie, arrête. Tu me rends fou.

– Sérieusement. Quitte-moi. Pars. Trouve quelqu'un pour te donner une famille. Les hommes font ça sans arrêt. Un mec peut encore engrosser une fille à quatre-vingts ans, putain de merde. Ça ne me gênerait pas, Ray. Sérieusement. Ce n'est que justice. Et la justice, c'est ton truc, pas vrai ? Oups ! Il ne dit rien. Il n'a rien à dire. Rien à dire pour sa défense. »

Ce qu'il a, c'est le silence. Sa meilleure arme. La première et la dernière.

Ils rentrent dans la maison. *Quel trou à rats*, pensent-ils ensemble, sans que personne n'ait à le dire. Ils laissent tomber tout leur foutoir sur le canapé et gagnent l'étage, où ils se déshabillent, chacun dans son dressing. Ils se brossent les dents devant leur double lavabo de couple. La meilleure performance de leur vie. Un théâtre digne de ce nom qui résonne d'applaudissements enthousiastes. Ça appelle un bis.

Dorothy pose un pied devant l'autre, avec une précaution exagérée, comme si la police – son mari – la forçait à marcher en ligne droite. Elle porte sa brosse à dents à sa bouche, l'agite, puis fond en larmes en mordant un bout de la tige de plastique, la main cramponnée à l'autre bout.

Ray, chauffeur désigné pour ce soir, et donc plus sobre qu'il ne le souhaiterait, pose sa brosse pour la rejoindre. Elle appuie la tête sur sa clavicule. Du dentifrice dégouline de sa bouche sur le peignoir écossais de Ray. Du dentifrice, de la salive partout. Ses mots sont pleins de gravier. « J'ai juste envie d'accueillir les spectateurs à l'entrée et de leur dire : *Il n'y a pas de bébé, putain !* »

Il parvient à la faire cracher et lui essuie la bouche avec un gant de toilette. Puis il la mène au lit, un endroit qui depuis deux mois fait l'effet d'un cercueil jumeau. Il doit lui soulever les pieds et les glisser sous les draps, puis la pousser délicatement pour faire de la place. « On peut aller en Russie. » C'est agréable de parler avec sa vraie voix, en son nom propre, après bien trop d'heures à incarner un lèche-bottes. Il ne veut plus jouer au théâtre, plus jamais. « Ou en Chine. Il y a tellement de bébés qui ont besoin de parents aimants. »

Il y a un truc que les gens de théâtre appellent *accrocher l'abat-jour*. Mettons qu'il y ait un gros tuyau bien moche qui dépasse du mur des coulisses sans qu'on puisse l'enlever. On y accroche un abat-jour et ça devient un élément de décor.

Les mots de Dorothy se brouillent contre l'oreiller humide. « Il ne serait pas à nous.

– Bien sûr que si.

– Moi, je veux un petit RayRay. Ton petit gars à toi. Un garçon. Comme toi quand tu étais petit.

– Ça ne serait pas...



– Ou une petite fille comme toi. Ça m'est égal.  
– Mon cœur. Ne dis pas ça. Un enfant, c'est quelqu'un qu'on élève.  
Pas les gènes qu'on...

– Les gènes, c'est tout ce qu'on a, bordel ! » Elle gifle le matelas et tente de se redresser d'un coup. La vitesse de l'ascension la fait rebasculer. « C'est LA SEULE CHOSE QU'ON POSSÈDE VRAIMENT.

– On n'est pas propriétaires de nos gènes, dit-il, en négligeant d'ajouter que des entreprises peuvent les posséder à notre place. Écoute. On peut aller dans un pays où il y a trop de bébés. On en adopte deux. On les aime, on joue avec eux, on leur apprend à distinguer le bien du mal, et ils grandissent tout enchevêtrés à nous. Et je me fous de savoir de qui ils ont les gènes. »

Elle ramène l'oreiller sur sa tête. « Non mais écoutez-le ! Monsieur est capable d'aimer tout le monde. On n'a qu'à lui offrir un chien. Non, mieux : une verdure qu'on peut fourrer dans le jardin et oublier. » Soudain elle se remémore leur rituel d'anniversaire, négligé depuis deux ans. Elle bondit pour rattraper les mots qui lui échappent. Mais son épaule heurte la mâchoire de Ray qui au même instant se penche vers elle. Les dents de Ray prennent sa langue en tenaille. Il hurle puis s'agrippe le visage en se tordant de douleur.

« Oh, Ray... Merde. *Qu'est-ce que je suis conne !* Je ne... je ne voulais pas... »

Il agite la main. *Ça va. Ou bien : C'est quoi ton problème ? Ou même : Laisse-moi, à la fin.* Elle est incapable de déterminer, même après une décennie de mariage et autres formes de théâtre amateur, quelle interprétation est la bonne. Dans le jardin, tout autour de la maison, les créatures qu'ils ont plantées en des années passées créent du sens, créent l'important, aussi aisément qu'elles produisent du sucre et du bois à partir de rien, de l'air, du soleil et de la pluie. Mais les humains sont sourds.



Cinq autoroutes mènent vers l'ouest, tels les doigts d'un gant déployé sur le continent, avec le poignet posé sur l'Illinois. Olivia suit le médius. Elle a un but à présent : la Californie du Nord par le chemin le plus court, avant que ne s'abattent les derniers arbres gros comme des fusées. Elle franchit le Mississippi au niveau des Quad Cities et s'arrête au Plus Grand Relais routier du monde, sur l'autoroute I-80, juste après la frontière de l'Iowa. C'est une petite ville. Elle a le choix entre tant de pompes à essence qu'elle aurait le temps de geler sur place avant d'avoir fini de les compter. Plusieurs centaines de camions s'assemblent autour de l'emplacement où elle se gare, tel un banc de

requins gigantesques enrégés de faim.

La lumière a disparu. Olivia loue une cabine de douche et reprend figure humaine. Elle parcourt nonchalamment, parmi la foule, une galerie couverte dont les restaurants proposent des centaines de façons de goûter au maïs, au sirop de maïs, poulet nourri au maïs, bœuf nourri au maïs. Il y a un cabinet dentaire et une masseuse. Un énorme showroom sur deux niveaux. Un musée qui révèle combien le monde dépend des camions. Il y a des salles de jeux vidéo et autres loisirs, des vitrines, des salons, une cheminée flanquée de fauteuils rembourrés. Elle se pelotonne dans l'un d'eux et s'assoupit. Elle s'éveille face à un vigile qui lui donne des coups de pied dans les chevilles. « Interdit de dormir.

– Mais je ne faisais que dormir.

– Interdit de dormir. »

Elle regagne la voiture et une nouvelle fois somnole sous les vêtements jusqu'à l'aube. Dans le tunnel à bouffe, elle s'achète un muffin, change quatre dollars en pièces de vingt-cinq *cents*, trouve un téléphone et se prépare au pire. Mais dans sa poitrine, un calme nouveau et inconnu. Les mots lui viendront.

Une opératrice lui ordonne d'insérer un paquet d'argent. C'est son père qui décroche. « Olivia ? Il est six heures du matin. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien. Je vais bien. Je suis dans l'Iowa.

– Dans l'Iowa ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Olivia sourit. Cette histoire est trop énorme pour entrer dans le téléphone. « Papa, ne t'inquiète pas. Il m'arrive quelque chose de bien. De très bien.

– Olivia ? Allô ? Olivia ?

– Je suis là.

– Tu as des problèmes ?

– Non, papa. Au contraire.

– Olivia. *Au nom du ciel, qu'est-ce qui se passe ?*

– Je me suis fait... de nouveaux amis. Euh, des activistes. Ils m'ont donné du travail.

– Quel genre de travail ? »

*Les plus miraculeux produits de quatre milliards d'années de vie ont besoin d'aide.* C'est tout simple, évident, ça va de soi, à présent que les êtres de lumière le lui ont fait remarquer. N'importe quelle personne raisonnable sur Terre devrait le percevoir. « Il y a un projet. Dans l'Ouest. Qui demande beaucoup de travail bénévole. On m'a recrutée.

– Comment ça, *recrutée* ? Et tes cours, alors ?

– Je ne vais pas terminer la fac ce semestre. C'est pour ça que j'appelle. J'ai besoin de faire une pause.

– *Quoi ???* Tu dis n'importe quoi. On ne fait pas *une pause* quatre

mois avant le diplôme. »

Plutôt vrai en général, sauf que c'est exactement ce qu'ont fait des saints et de futurs milliardaires.

« Tu es fatiguée, Ollie, c'est tout. Tu n'as plus que quelques semaines à tenir. Tu ne vas pas les voir passer. »

Olivia regarde les automobilistes qui affluent dans la galerie pour le petit-déjeuner. C'est tellement bizarre que les mots lui manquent : Dans une vie, elle meurt d'électrocution. Dans une autre, elle se retrouve au plus grand relais routier du monde, à expliquer à son père qu'elle a été choisie par des êtres de lumière pour aider à sauver les plus miraculeuses créatures de la Terre. La voix à l'autre bout du fil se fait implorante. Olivia ne peut s'empêcher de sourire : la vie que son père la supplie de reprendre – drogue, sexe à risques, fiestas dégénérées et défis à la mort – est l'enfer sur Terre, alors que cette expédition vers l'ouest l'arrache au pays des morts.

« Tu ne pourras pas récupérer ton loyer. Et c'est trop tard pour un remboursement des frais de scolarité. Allez, termine, et tu pourras faire ton bénévolat cet été. Je suis sûr que ta mère... »

À l'arrière-plan, la mère d'Olivia s'écrie : « Tu es sûr que *quoi* ? »

Olivia entend sa mère glapir quelque chose comme quoi c'est à chacun de payer ses études. Les gens grouillent autour d'elle. Elle ressent leur angoisse, l'horizon toujours mouvant de la faim. Toute sa vie jusque-là n'avait été qu'un brouillard de privilèges, de narcissisme et d'adolescence prolongée jusqu'à l'absurde, emplie de branchitude mesquine et sardonique et d'égoïsme protecteur. À présent, elle a entendu l'appel.

« Écoute, murmure son père dans le téléphone. Sois raisonnable. Si tu ne te sens pas capable de faire face à un dernier semestre tout de suite, tu n'as qu'à rentrer à la maison. »

Olivia est envahie d'un amour plus fort qu'elle n'en a ressenti depuis l'enfance. « Merci, papa. Mais je dois vraiment faire ça, j'en ai besoin.

– Faire quoi ? Où ? Ma chérie ? Tu es toujours là ? Mon cœur ?

– Je suis là, papa. » Des vestiges de la fille qu'elle était il y a encore quelques jours la harcèlent en psalmodiant : *Bats-toi, bats-toi*. Mais le combat est devenu réel, et il se joue ailleurs.

« Ollie, ne bouge pas. Je vais venir te chercher. Je peux être là dans... »

Tout est si évident, si bienheureusement clair. Mais ses parents ne le voient pas. Il y a un travail à accomplir, glorieux, joyeux et crucial. Mais il faut d'abord réussir l'examen, s'arracher au narcissisme éternel.

« Papa, je n'ai besoin de rien. Je vous rappellerai quand j'en saurai plus. »

Une voix de femme enregistrée intervient pour réclamer soixante-quinze *cents*. Olivia n'a plus de monnaie. Tout ce qu'elle a, c'est un message, énoncé par la femme aux yeux étincelants sur le mur de téléphones soldés et reformulé par les êtres de lumière, qui le lui dictent à présent de façon aussi limpide que s'ils étaient à l'autre bout du fil. *Les plus miraculeuses créatures vivantes ont besoin de toi.*

Par les portes vitrées de la station-service, Olivia voit les dizaines de pompes à essence et, au-delà, l'étendue plate de l'autoroute I-80 dans la lumière de l'aube, les champs coiffés de neige, le perpétuel échange d'otages des voyageurs entre l'est et l'ouest. Son père continue de parler, en employant toutes les techniques de persuasion qu'on apprend en fac de droit. Le ciel fait des choses incroyables. Il se meurtrit un peu dans la liberté de l'ouest, tandis qu'à l'est il éclate et s'écoule comme la pulpe d'une grenade. Le téléphone cliquette, puis un silence de mort. Olivia raccroche, orpheline toute neuve. Créature tendue vers le soleil, ouverte à tout.

Elle quitte le relais pleine d'amour pour l'humanité égarée. Sur l'autoroute, une nouvelle fois, le soleil se lève dans son rétroviseur. Des drumlins ondulent, s'élèvent puis s'affaissent. La route creuse une double tranchée dans le blanc de l'hiver, à perte de vue jusqu'à l'horizon. Les attractions sont rares, mais chacune la ravit. La bibliothèque-musée Herbert Hoover. L'hôtel des ventes Sharpless. Les colonies d'Amana. Les sorties d'autoroute ont des noms de personnages de romans, d'aristocrates sudistes maniérés et capricieux : Wilton Muscatine, Ladora Millersburg, Newton Monroe, Altuna Bondurant...

Quelque chose la submerge, un courage étrange et magnifique. Elle n'a pas de ressources, rien qu'un nom en guise de destination, et aucun indice sur ce qu'elle devra faire une fois sur place. Dehors, il fait lugubre et polaire, et tous ses biens matériels, elle les a laissés à la pension. Mais elle a une carte bancaire connectée à un petit trésor de guerre, le sentiment tenace d'une destinée, et des amis qu'elle ne peut supposer que haut placés.

Les heures passent comme les nuages mouvants. Elle fait son bonhomme de chemin sur cette ligne de géomètre aplatissante qui relie Des Moines à Council Bluffs, sans rien autour d'elle hormis de la paille gelée à perte de vue, lorsqu'elle voit du coin de l'œil quelque chose lui faire signe. Elle se retourne sur un auto-stoppeur fantôme debout dans la neige par-delà la bande d'arrêt d'urgence. Il agite plus de bras que Vishnou. L'un de ces bras tient une banderole qu'elle n'arrive pas à déchiffrer.

Elle lève le pied et appuie sur le frein. L'auto-stoppeur se transforme en un arbre si gros qu'il remplirait tout un wagon du train

de la mort forestière qu'elle a vu dans l'Indiana. Le tronc fissuré s'élève en tire-bouchonnant sur une dizaine de mètres au moins avant de cascader en plusieurs branches massives. L'arbre se tient en retrait de l'autoroute, pilier sur fond de ciel, seul objet plus haut qu'une ferme à des kilomètres à la ronde. Des présences s'agitent sur le siège du passager. En arrivant à la hauteur de l'arbre, Olivia distingue des mots peints sur le bardeau accroché à une énorme branche : ARTLIBRE GRATUIT. Les présences lui caressent la nuque de leurs brindilles.

Elle prend la sortie suivante. Sous le panneau STOP au croisement d'une route de comté, une affichette peinte à la main dans la même calligraphie de liane lui indique de tourner à droite. Après un kilomètre de campagne, un second panneau la ramène vers l'arbre fabuleux. Au bout de la route ondoyante, l'Éden lui saute aux yeux : un bosquet de feuillus aussi fleuris qu'en mai. Comme une ouverture au flanc de cette Terre gelée et oublieuse, menant à un été secret. Cent mètres plus près, et le bosquet devient le mur d'une vieille grange, transfiguré par un fabuleux trompe-l'œil. Elle remonte l'allée gravillonnée vers un emplacement le long de la grange et descend. Elle contemple la fresque. Même de près, l'illusion est renversante.

« Vous êtes là pour l'annonce ? »

Elle pirouette. Un homme en jean et chemise gaufrée gris blanc, aux cheveux de prophète de l'Âge de bronze, la dévisage, dans le nuage de vapeur de sa respiration. Ses mains nues agrippent ses coudes. Il a quelques années de plus qu'elle, triste et farouche, effrayé de voir une cliente. La porte de la ferme, à cinq mètres derrière lui, est restée ouverte. L'arbre se dresse le long de la maison. Olivia a soudain la pensée que quelqu'un l'a planté là il y a très longtemps rien que pour attirer son attention. « Oui. Je crois bien. »

Immobile, elle frissonne, regrettant sa parka restée dans la voiture. Il la surveille comme s'il comptait s'enfuir. Son menton s'élève et retombe par deux fois. « Eh bien, vous êtes la première. » Il désigne la grange peinte d'un long doigt, au bout d'une main sortie tout droit d'une Crucifixion de la Renaissance. « Vous voulez visiter l'expo ? »

Il la précède sur le chemin pentu et penche la tête pour pénétrer dans la bâtisse. Une pichenette à l'interrupteur révèle un espace mitanière de SDF, mi-tombe de pharaon. Partout, des talismans : des totems, des dessins, des fétiches de récup', disposés sur des planches d'agglomération posées sur des tréteaux. On dirait l'œuvre d'un panthéiste autiste du néolithique, exhumée par des archéologues.

Olivia tourne la tête, éberluée. « Et vous donnez tout ça ? »

– Ça ne va pas marcher, hein ?

– Je ne comprends pas. »

Elle a envie de dire : *C'est de la folie*. Mais depuis qu'elle s'est mise à entendre des voix, le mot n'a plus beaucoup d'usage. Il lui vient

à l'esprit de s'inquiéter d'être ainsi au milieu de nulle part avec un homme qu'avec toute l'indulgence du monde il faut bien qualifier d'étrange. Mais un coup d'œil suffit pour vérifier : ce qu'il y a de plus étrange chez lui, c'est son innocence.

Et l'art est bien réel. Elle se penche vers une peinture à l'ambiance bizarrement gothique. Même dans la pénombre de la grange, l'image est très claire. Un homme, couché dans un lit étroit, regarde fixement l'extrémité d'une branche d'arbre qui traverse la fenêtre ouverte et pousse jusqu'à son visage. Un autocollant vert sur le bois du tableau annonce 0,00 \$. Elle passe à l'œuvre suivante. Elle est peinte à même le creux d'un panneau de porte posé à l'horizontale. Et le panneau à son tour devient une porte, qui ouvre sur une clairière visible à travers un enchevêtrement de branches.

Elle examine la table, couverte d'œuvres aux sujets similaires. Toujours des arbres, qui serpentent à travers les fenêtres, les murs ou les plafonds de chambres illusoirement hermétiques, en quête d'une cible humaine telles des sondes guidées par la chaleur. Dans certains tableaux, des mots peints flottent au-dessus de ces scènes surréelles : *Arbre généalogique. Arbre à cames. L'argent ne pousse pas sur les arbres. L'arbre qui cache la forêt.* Sur une autre table, quatre sculptures d'argile noire gesticulent comme les mains des morts surgissant du sol au Jugement dernier. Chacune des œuvres porte une étiquette verte indiquant 0,00 \$.

« OK. Alors, pour commencer...

– Je vous en donne deux pour le prix d'une. Puisque vous êtes ma première cliente. »

Elle pose le dessin qu'elle tenait à la main et regarde son auteur. Les bras croisés sur la poitrine, il se tient les épaules, comme s'il se mettait une camisole sans attendre que le monde s'en charge. « Pourquoi vous faites ça ? »

Il hausse les épaules. « La gratuité, ça me paraît conforme à l'état du marché.

– Vous devriez les vendre à New York. À Chicago.

– Ne me parlez pas de Chicago. Pendant deux ans et demi, j'ai dessiné à la craie des trompe-l'œil anamorphosés sur les trottoirs de Grant Park. On m'a beaucoup marché dessus. »

Elle pince les lèvres, guettant des instructions. Mais à présent qu'ils l'ont conduite ici – ARTlibre GRATUIT –, les êtres de lumière l'abandonnent. « Je suis la première personne à m'arrêter ?

– C'est bien ce que je dis ! Comment ne pas s'arrêter en voyant une annonce pareille ? La ville la plus proche est à vingt bornes, et elle a cinquante habitants. Je me disais que j'attirerais surtout des criminels en fuite. Vous n'êtes pas une criminelle en fuite, par hasard ? »

Elle doit réfléchir, comprendre comment tout ça s'intègre à la mission qu'on vient de lui confier. Elle passe d'une table à l'autre. Des boîtes surréalistes à la Joseph Cornell, emplies d'objets de contrebande, ligneux et complexes. Des assemblages de tessons de céramique, de perles et de lanières de pneu conçus pour ressembler à des racines et des vrilles. Les branches qui l'ont conduite ici. « Et c'est vous qui avez fait tout ça ? Et ils sont tous... ? »

– C'est ma période arbres. Neuf ans et quelques mois. »

Elle scrute son visage, à la recherche de la clé qui doit s'y trouver. Peut-être a-t-elle une clé pour lui. Mais elle ne sait même pas à quoi ressemblerait la serrure. Elle fait un pas vers lui, il a un mouvement de recul et lui tend la main. Elle la prend et ils font les présentations. Olivia garde un moment la main de Nick Hoel dans la sienne, y cherchant une explication. Puis elle la lâche et retourne aux œuvres d'art. « Presque une décennie ? Et uniquement... des arbres ? »

Curieusement, ça le fait rire. « Encore un demi-siècle et je serai devenu mon grand-père. »

Elle le regarde, perplexe. En guise d'explication, il la mène à une table pliante en bordure de l'exposition. Il lui tend un gros livre fait main. Elle l'ouvre à la première page, un dessin à l'encre, fanatiquement détaillé, d'un jeune arbre. La page suivante présente le même dessin.

« Feuillotez-le très vite. » Il mime sa suggestion avec les pouces.

Elle s'exécute. La créature s'élève en spirale et prend vie. « Oh mon Dieu ! C'est l'arbre qui est dehors. » Encore un fait qu'il ne nie pas. Elle se remet à feuilloter. La simulation est trop précise pour être le seul fruit de l'imagination. « Comment vous avez fait ça ? »

– À partir de photos. Une par mois pendant soixante-seize ans. Je viens d'une longue et respectable lignée d'obsessionnels. »

Elle picore le livre. Il l'observe, crispé, fiévreux, tel un petit entrepreneur au bord de la faillite. « Si quelque chose vous plaît, je peux vous l'emballer. »

– La ferme est à vous ?

– À ma famille. La famille élargie. Ils viennent de la vendre, au diable et à tous ses sbires. J'ai deux mois pour évacuer les lieux.

– Et vous vivez de quoi ? »

Il a un grand sourire et incline la tête. « C'est très présomptueux de croire que je vis. »

– Vous n'avez pas de revenus ?

– Les assurances vie.

– Vous en vendez ?

– Non. Elles me paient. Jusqu'à maintenant. » Il regarde sa marchandise sur les tables comme un commissaire-priseur sceptique. « J'ai trente-cinq ans. Si c'est ça l'œuvre d'une vie, j'ai pas accompli

grand-chose. »

Son trouble irradie de lui comme la chaleur d'un feu de bois. Elle le sent à deux mètres. « *Pourquoi ?* » Le mot lui échappe plus sauvagement que prévu.

« Pourquoi donner tout ça ? Je ne sais pas. Ça paraissait l'aboutissement de l'œuvre. La dernière de la série. Après tout, les arbres donnent ce qu'ils ont, pas vrai ? »

Cette équation électrise Olivia. L'art et les glands : deux dons prodigieux, qui le plus souvent tournent mal.

L'homme jette un regard froid sur les tréteaux et les planches. « On peut appeler ça une brocante combustible. Non, mieux : une brocante de moisissure.

– Comment ça ?

– Venez. » Il se dirige vers la porte. « Je vais vous montrer. »

Ils coupent à travers le champ encroûté de neige, au-delà de la maison. Elle s'arrête pour prendre sa parka ; il ne porte que son jean et sa chemise gaufrée. « Vous n'avez pas froid ?

– Si, toujours. Le froid, ça fait du bien. Les gens ont tort de vouloir être au chaud. »

Nick la guide sur le terrain, et soudain se dresse le mastodonte, déployé sur le ciel de porcelaine. Une mathématique étrange et magnifique régit et sous-tend la centaine de branches, le millier de ramilles, la dizaine de milliers de brindilles, en une beauté que la grange remplie d'œuvres d'art l'a préparée à percevoir.

« Je n'ai jamais vu un arbre comme ça.

– Peu de gens vivants en ont vu. »

Depuis l'autoroute, elle n'avait pas remarqué la grâce épaisse et fuselée de la créature. Sa façon de s'écouler vers le haut jusqu'à la première fourche généreuse. Et elle ne l'aurait pas remarquée sans le flip-book. « C'est quoi ?

– Un châtaignier. Le séquoia de l'Est. »

Le mot la fait frissonner de toute sa chair plissée. Une confirmation, dont elle n'a guère besoin. Ils franchissent la ligne d'égoutture et s'arrêtent sous la frondaison.

« Y en a plus du tout. C'est pour ça que vous en avez jamais vu. »

Il lui explique. Comment son arrière-arrière-arrière-grand père a planté l'arbre. Comment son arrière-arrière-grand-père s'est mis à le photographier, à l'orée du siècle. Comment le fléau a parcouru le territoire en quelques années et rayé de la carte le meilleur arbre de l'Amérique de l'Est. Comment ce spécimen solitaire et déviant, si loin de toute contamination, a survécu.

Elle lève les yeux vers le réseau de branches. Chaque branche est l'esquisse d'une des sculptures torturées de la grange. Il est arrivé quelque chose à la famille de cet homme : Elle le voit aussi clairement



qu'un médecin lisant des résultats. Et il vit dans cette demeure ancestrale depuis dix ans, puisant son art dans un titan rescapé, monstre mutant. Elle pose la main sur l'écorce fissurée. « Et alors vous avez... dépassé ce stade ? Vous passez à autre chose ? »

Il se crispe, horrifié. « Non. Jamais de la vie. C'est lui qui en a fini avec moi. » Il contourne le gigantesque fût. Son long doigt de la Renaissance se tend encore. Des anneaux secs aux taches orange se répandent sur l'écorce à partir de plusieurs points. Il appuie dessus. Ils cèdent sous sa main.

Elle touche le tronc spongieux. « Oh, merde. C'est quoi, ça ? »

– La mort, malheureusement. » Ils s'écartent du dieu mourant. À pas lents, ils regagnent la maison en gravissant la pente. Il tape des pieds contre le perron de la porte de service pour en épousseter la neige. Il désigne la grange, son musée virtuel. « Vous voulez bien emporter une pièce ou deux ? Ça ferait de ce jour une journée réussie.

– Il faut d'abord que je vous explique pourquoi je suis là. »

Il prépare du thé sur le poêle, dans la cuisine où ses parents et sa grand-mère étaient assis ce matin-là, il y a dix ans, quand il leur a dit au revoir avant d'aller au musée des Beaux-Arts d'Omaha. Sa visiteuse lui raconte son histoire, dans des grimaces et des sourires. Elle décrit la nuit de sa métamorphose : le shit, la nudité mouillée, l'interrupteur fatal. Il l'écoute immobile, rougissant, suspendu au moindre détail.

« Je ne me sens pas folle. C'est ça qui est bizarre. J'étais folle *avant*. La folie, je sais ce que c'est. Mais là, je me sens... Je ne sais pas. Comme si enfin je voyais l'évidence. » Elle enveloppe de ses mains la tasse brûlante.

Le châtaignier mort la bouleverse à un point qu'il ne saisit pas pleinement. Elle est jeune, libre, impulsive, animée d'une cause nouvelle. Quels que soient les critères, elle est plus qu'instable. Mais il a envie qu'elle reste ainsi, à exposer des théories délirantes dans sa cuisine, toute la nuit. Il a de la compagnie dans la maison. Une personne est revenue d'entre les morts. « Vous n'avez pas l'air folle », blague-t-il. Pas folle *furieuse*, en tout cas.

« Croyez-moi, je sais de quoi j'ai l'air à parler comme ça. De résurrection. De coïncidences bizarres. De messages transmis par des téléphones en solde dans une grande surface. D'êtres de lumière que je ne vois pas.

– Évidemment, présenté comme ça...

– Mais il y a une explication. Il doit y en avoir une. Peut-être que c'est simplement mon inconscient qui prête enfin attention à autre chose qu'à moi. Peut-être que j'ai entendu parler de ces militants écolos il y a des semaines, avant de m'électrocuter, et que maintenant je les vois partout. »

Il sait ce que c'est de se faire dicter des instructions par des fantômes. Il est seul depuis si longtemps, à dessiner son arbre mourant, qu'il n'oserait contredire les idées de personne. Il n'y a pas d'étrangeté plus étrange que l'étrangeté des êtres vivants. Il glousse en savourant cette amertume comme il mordillerait sa plume. « Ça fait neuf ans que je confectionne des grigris magiques. Les signaux secrets, c'est mon langage.

– C'est ça que je ne comprends pas. » De ses yeux, elle implore sa pitié. Le thé, la buée sur son visage, les étendues sauvages de l'Iowa neigeux : une histoire si vieille et si vaste qu'elle n'arrive pas à l'englober. « Je passe sur la route, je vois votre panneau, accroché à un arbre qui ressemble à...

– Vous savez, il suffit de rouler assez longtemps...

– Non, je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je dois croire. C'est absurde de croire quoi que ce soit. On se trompe toujours, toujours. »

Il s'imagine peignant ce visage, de peintures de guerre éclatantes.

« Appelez ça comme vous voulez. *Quelque chose* essaie d'attirer mon attention. »

Quelqu'un est convaincu que toutes ses esquisses du Châtaignier d'Hoel réalisées durant la décennie peuvent avoir un sens. Ça lui suffit. Il hausse les épaules. « C'est incroyable comme les choses paraissent folles dès qu'on se met à les regarder. »

Elle passe de la détresse à la conviction en zéro seconde. « C'est bien ce que je dis ! Qu'est-ce qui est le plus fou ? Croire qu'il peut y avoir des présences toutes proches dont nous ne savons rien ? Ou abattre les derniers séquoias séculaires de la planète pour en faire des planches et des bardeaux ? »

Il lève un doigt et s'éclipse un instant à l'étage. Il en rapporte un vieil atlas routier et trois volumes d'une encyclopédie que son grand-père avait achetée à un VRP en 1965. Il existe effectivement un Solace en Californie, au cœur des arbres géants. Et, de fait, il y a des séquoias hauts de trente étages et vieux comme le Christ. La folie, c'est une espèce absolument pas menacée. Il la regarde ; elle a le visage rayonnant de détermination. Il a envie de la suivre, où que sa vision la mène. Et si cette vision tourne court, il a envie de la suivre partout où elle pourra aller.

« Vous n'avez pas faim ? demande-t-elle.

– Toujours. La faim, ça fait du bien. Les gens devraient toujours avoir faim. »

Il lui prépare du porridge avec du fromage fondu et des piments. Il lui dit : « Il faut que j'y réfléchisse. La nuit porte conseil.

– Vous êtes comme moi.

– Comment ça ?

– C'est quand je dors que je m'entends le mieux. »

Il l'installe dans la chambre de ses grands-parents, où il n'est pas entré depuis Noël 1980, sauf pour faire la poussière. Il dort au rez-de-chaussée, dans son alcôve d'enfant, sous l'escalier. Et toute la nuit il écoute. Ses pensées s'étirent dans toutes les directions, en quête d'illumination. Il lui vient à l'esprit que rien d'autre dans sa vie ne peut, même avec beaucoup d'indulgence, mériter le nom de projet.

Quand il se réveille, elle est dans la cuisine. Elle a revêtu une tenue de rechange pêchée dans la voiture. Elle essaie de concocter des pancakes avec la farine qu'il a laissé envahir par les charançons. Il s'assied à la table à pied central, en peignoir de flanelle. Sa voix trébuche sur les mots. « Il faut que je vide cette maison d'ici la fin du mois. »

Elle hoche la tête au-dessus des pancakes. « Ça peut se faire.

– Et il faut que je me débarrasse de mes œuvres. Après ça, j'ai un petit créneau dans mon emploi du temps jusqu'à la fin de l'année. »

Il regarde par la fenêtre aux multiples vitres. Entre les branches du Châtaignier d'Hoel, le ciel est si hébété de bleu qu'on le dirait peinturluré avec les doigts par un écolier.



Le printemps revient pour Mimi Ma, le premier sans son père. Les pommiers sauvages, poiriers, gainiers rouges et cornouillers explosent en rose et blanc. Chaque pétale sans cœur la nargue et la raille. Les mûriers surtout lui donnent envie de mettre le feu à tout ce qui fleurit. Il ne verra jamais la moindre part de cet éblouissement. Et pourtant elles débordent, les couleurs cruelles et indifférentes d'Aujourd'hui.

Un autre printemps succède brutalement à celui-ci, puis un troisième. Le travail l'endurcit, ou bien les fleurs perdent leur éclat. La carte de fidélité aérienne de Mimi passe au platine en mai. On l'envoie en Corée. On l'envoie au Brésil. Elle apprend le portugais. Elle apprend que les gens, quelles que soient leur race, leur couleur ou leur religion, ont un appétit insatiable de céramique moulée customisée.

Elle se met au jogging, à la randonnée, au vélo. À la danse de salon, puis à la danse jazz, puis à la salsa, qui bannit à jamais toute autre danse pour elle. Elle se met à l'ornithologie, et sait bientôt identifier pas moins de cent trente espèces. L'entreprise la promeut au rang de chef de département. Elle suit un cours d'art de la Renaissance, des cours du soir en poésie moderne, tous ces trucs de Mount Holyoke qu'elle avait laissés tomber pour devenir ingénieur. L'objectif est quasi patriotique : jouer sur tous les terrains. Tout avoir. Être tout.

Une collègue la convainc de jouer au hockey dans l'équipe du service. Bientôt elle ne peut plus s'en passer. Elle joue au poker avec

des hommes sur quatre continents, couche avec des hommes sur deux continents. Elle passe une semaine à San Diego avec une fille aux appétits étonnamment variés dont elle brise le cœur, malgré leur accord préalable. Elle tombe assez amoureuse d'un mec marié qui joue au hockey dans une équipe rivale, et qui est si délicat quand il la coince sur la patinoire. Ils se retrouvent une fois, à Helsinki, en décembre, pour trois jours magiques de vie parallèle dans la nuit de midi. Elle ne le revoit jamais.

Elle manque de se marier. Juste après, elle n'arrive plus à se rappeler comment ça a failli arriver. Elle atteint les trente ans. Puis (fiabilité de l'ingénierie) trente et un et trente-deux. Dans son sommeil, elle traverse perpétuellement des aéroports monumentaux, au milieu de foules grouillantes, lorsqu'elle entend son nom dans les haut-parleurs.

L'entreprise la promet au QG. Les neuf mille dollars d'augmentation ne lui font pas grand-chose, à part raviver aussitôt son insatiable appétit. Mais au moins elle passe d'un open space en usine à un bureau d'angle avec baie vitrée donnant sur un bosquet de pins qui, mystérieusement, dans sa tête, devient la destination d'une très longue excursion familiale. Le plus petit et le plus intime au monde des simulacres de nature sauvage.

Elle décore le bureau d'objets volés à l'insu de sa mère. Une valise constellée de fanions : *CARNEGIE INSTITUTE*, *GENERALMEIGS*, *UNIVERSITÉ DE NANKIN*. Une malle marquée au pochoir d'un nom imprononçable. Sur le bureau même, une photo sous cadre d'un couple, ses grands-parents paraît-il, montrant une photo de leurs trois inexplicables petites-filles. À côté, un tirage de cette photo-dans-la-photo : trois gamines racialement ambiguës assises bien sagement sur un canapé, en faisant mine d'être des Wheatoniennes de souche. L'aînée paraît prête à jouer des coudes pour s'intégrer. À assommer quiconque la croirait égarée.

Sur les murs de son bureau, telle une frise classique, court le parchemin de son père. C'est mal d'exposer ainsi les peintures même aux plus infimes doses de soleil du Nord-Ouest qui filtrent par la baie vitrée. Mal de coller du scotch au dos d'une œuvre d'art si ancienne et précieuse. Mal de laisser un objet inestimable à la merci du personnel de ménage : n'importe qui pourrait le rouler et le glisser dans une poche de salopette. Mal de l'avoir ainsi face à elle chaque fois qu'elle lève les yeux, alors que ça lui rappelle le suicide de son père.

Les gens qui pénètrent dans son bureau pour la première fois posent souvent des questions sur ces bouddhas juniors au vestibule de l'Illumination. Elle entend son père, le jour où il lui a montré le parchemin pour la première fois. *Ces hommes ? Ils réussissent l'examen*

*final*. Certains jours, dans son succès rageur, quand son regard délaisse la marée montante de factures et d'estimations, elle se voit obtenir la même note finale que son père. Quand la sensation de noyade l'opprime juste en dessous des seins, elle regarde par la baie vitrée son bosquet, où trois fillettes brièvement libres et sauvages cueillent des pommes de pin pour servir de monnaie d'échange sur les berges d'un antique lac. Parfois, ça suffit presque à l'apaiser. Parfois elle croit presque le revoir, accroupi, notant tout ce qu'il y a à dire sur le campement dans son épais calepin.

Ses collègues utilisent son bureau comme cantine, les jours où elle ne déjeune pas d'œufs millénaires. Son menu d'aujourd'hui, c'est sandwich au poulet, ce qui convient à toutes les origines ethniques. Trois autres managers et une racaille de la DRH s'assemblent pour jouer à l'Ascenseur, avec une première mise à un *cent*. Mimi est de la partie. Toujours partante pour un jeu offrant des risques inutiles et un oubli passager. Sa seule stipulation, c'est d'avoir droit au fauteuil du commandant.

« Et ça *commande* quoi au juste, capitaine ? »

Elle désigne la fenêtre. « La vue. »

Les autres joueurs relèvent le nez de leurs cartes. Ils plissent les yeux, haussent les épaules. Soit : Un petit chemin qui parcourt le jardinet, rempli d'arbres. Les arbres, c'est la spécialité du Nord-Ouest. Des arbres partout, sur la moindre hauteur, qui se bousculent, s'insinuent, obstruent le ciel.

« Des pins ? » hasarde le VP marketing.

Un cadre du contrôle qualité qui convoite le poste de Mimi décrète : « Des pins ponderosas.

– Des pins ponderosas de la vallée de Willamette », corrige M. Britannica, directeur du service recherche et développement.

Les cartes flottent à la surface du bureau. Des piles de monnaie changent de mains. Mimi tripote sa bague de jade. Elle la porte avec l'ornement gravé tourné vers l'intérieur, pour qu'aucun voleur ne soit tenté de lui trancher le doigt. Elle fait pivoter l'anneau. Le mûrier noueux de Fusang – l'arbre qui lui est échu quand les sœurs se sont partagé les biens paternels – tourne sur son doigt. Elle tend la paume vers le donneur, très pro. « Allez, donne-moi de quoi me faire les dents. »

Encore une donne pourrie. Elle relève les yeux. Le bleu de midi se déverse sur ses bois privés. Le soleil taille des étoiles dans le vert-de-gris des aiguilles, mille bougeoirs de lumière astrale. Les grandes plaques de dinosaure des troncs prennent des nuances orange, terre de Sienna et cannelle. Le collègue qui convoite son poste demande : « Vous avez déjà senti l'écorce ? Ça sent la vanille !

– Non, ça, c'est le pin de Jeffrey, corrige M. Britannica.

– Ça y est, l'expert a encore frappé !  
– Pas la vanille. La térébenthine.  
– Je suis sûr de mon coup, insiste le convoiteur. Pin ponderosa = vanille. J'ai suivi un cours. »

M. Britannica secoue la tête. « Hé non ! La térébenthine.

– Il faut que quelqu'un aille sniffer l'écorce. »

Ricanement général.

Le convoiteur tape du plat de la main sur la table. Les cartes glissent, la monnaie s'effondre. « Je te parie dix dollars !

– Enfin du sérieux ! » intervient la racaille de la DRH.

Mimi est déjà en chemin vers la porte avant qu'on comprenne ce qui se passe.

« Hé, on a une partie en cours !

– Les données avant tout », répond l'ingénieure, fille d'ingénieur.

En quelques pas, elle est dehors. L'odeur fond sur elle avant même qu'elle n'atteigne les arbres : parfum de résine et des grandes étendues de l'Ouest. L'odeur pure des seuls jours innocents de son enfance. Et la musique des arbres aussi, à laquelle le vent s'accorde. Elle se souvient. Son nez se glisse dans une des fissures sombres entre les plaques terre de Sienne. Elle bascule dans l'odeur, bouffée dévastatrice d'il y a deux cents millions d'années. Elle n' imagine même pas à quoi devait servir un tel parfum. Mais aujourd'hui il a un effet sur elle. Contrôle mental. Ça ne sent ni la vanille ni la térébenthine, mais c'est plein de nuances des deux. Une dose de caramel mystique. Un brin d'encens à l'ananas. Ça a sa propre odeur, unique, capiteuse, sublime. Elle inhale, les yeux fermés, le vrai nom de l'arbre.

Elle reste le nez dans l'écorce, en une intimité perverse. Elle sniffe une longue dose, tel un patient d'hospice se shoote tout seul à la morphine. Les éléments chimiques envahissent sa trachée, parcourent ses veines jusqu'aux confins de son corps, franchissent la barrière entre sang et cerveau et pénètrent ses pensées. L'odeur lui saisit le cervelet jusqu'à ce qu'elle et le défunt pêchent à nouveau côte à côte, dans l'ombre des pins où se cachent les poissons, dans le parc naturel au plus profond de l'âme.

Une femme qui passe sur le trottoir la surprend à flairer et se demande si c'est un cas d'urgence. Dans l'extase du souvenir et des éléments volatils, Mimi la rassure du regard. Dans le bureau, ses compagnons de jeu se pressent contre la baie vitrée et l'observent comme une créature incontrôlable. Elle se rappuie contre l'arbre, bascule une dernière fois dans ce parfum indicible. Les yeux clos, elle invoque l'arhat sous son pin, qui avec un léger sourire aux lèvres se laisse tomber par-dessus bord dans l'acceptation absolue de la vie et de la mort. Quelque chose l'envahit. La lumière se fait plus vive ; l'odeur s'intensifie. Le détachement la fait flotter, portée par les

marées de son enfance. Elle se détourne du tronc avec une profonde sensation de bien-être. *C'est donc ça ? J'y suis donc ?* Scotché au tronc de l'arbre voisin, un écriteau manuscrit :

### **Tous à la mairie ! Le 23 mai !**

Elle dérive vers le panneau pour le lire exhaustivement. La municipalité a décrété que l'accumulation d'aiguilles de pin et d'écorces constituait un risque d'incendie et que les arbres étaient trop vieux, trop chers à nettoyer d'année en année. Elle prévoit de remplacer les pins par une espèce plus propre et plus sûre. Les forces opposées à l'abattage ont réclamé un débat public.

### **Venez vous exprimer !**

Ils veulent abattre ses arbres. Elle tourne la tête vers son bureau. Ses collègues, collés à la vitre, se moquent d'elle. Ils agitent la main. Tapotent le verre. L'un d'eux prend une photo avec un appareil jetable. Son nez s'emplit d'une essence qui excède la pauvreté des mots. Appelons ça du ressouvenir. Appelons ça une prédiction. Vanille, ananas, caramel, térébenthine.



Un homme qui frise la quarantaine dispense les dollars en argent dans le bar à routiers de Spar, en bordure de la Route 212, non loin d'une ville justement baptisée Damascus. Le Damas de l'Oregon. « Ça se fête, bon Dieu. Ça mérite bien une tournée de bière. »

La suggestion a ses partisans. « Et qu'est-ce qu'on fête, Rockefeller ?

– Mon cinquante millième arbre. Neuf heures par jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, cinq jours et demi par semaine, tous les mois de plantation, depuis presque quatre ans. »

Applaudissements dispersés, un hululement. Toute la clientèle est prête à arroser ça.

« Sacré boulot pour un vieillard.

– T'as déjà changé tes lombaires ?

– Tu sais qu'ils vont à nouveau les abattre dans quelques années. »

Gratitude des piliers de bar à qui on offre un verre. Douglas Pavlicek sourit et subit. Il empile vingt autres dollars en argent au coin d'une table de billard et agite sa queue, cette tige d'érable dure comme un roc, pour inviter tous les amateurs. Bientôt il trouve deux volontaires, Tralali et Tralala.

Ils jouent à trois boules, à tour de rôle. Douglas est plus que

minable. Quatre ans à patauger dans les déchets, le brûlis et la boue, à planter tout voûté, lui ont déglingué le système nerveux, bousillé sa patte folle, et laissé un tremblement moteur détectable par les sismographes jusqu'à San Francisco. Tralali et Tralala ont presque honte de lui piquer son fric coup après coup, manche après manche, partie après partie. Mais Douggie s'éclate dans la grande ville, à écluser de la pisserie de chien mousseuse et à retrouver la joie d'une compagnie anonyme. Ce soir il va dormir dans un lit. Prendre une douche chaude. Cinquante mille arbres.

Tralali loge ses trois boules d'un coup. Son deuxième coup du chapeau. Peut-être qu'il dispose les boules pour gagner du premier coup. Douglas Pavlicek s'en fout. Puis c'est Tralala qui termine en quatre coups.

« Alors comme ça, cinquante mille arbres ? dit Tralali uniquement pour déconcentrer Douggie, qui a déjà assez de mal comme ça sans avoir à porter le fardeau cognitif d'une conversation.

– Hé ouais ! Si je mourais maintenant, j'aurais quand même de l'avance.

– Et comment tu te débrouilles pour les gonzzesses ?

– Y a plein de planteuses. Pour beaucoup, c'est leurs vacances d'été. Tout est permis. » Distrainé par les bons souvenirs, il empêche la bille du joueur. Même ça, c'est un bon prétexte pour rigoler.

« Et tu plantes pour qui ?

– Tous ceux qui payent.

– Y a plein d'oxygène tout neuf à cause de toi. Plein d'effet de serre en moins.

– Les gens se rendent pas compte. Tu sais qu'avec le bois on fait du shampooin ? Des vitres blindées ? Du dentifrice ?

– Ben non, je savais pas.

– Du cirage. De l'épaississant pour crème glacée.

– Et des maisons, aussi, ou je me trompe ? Des bouquins, tout ça. Des bateaux. Des meubles.

– Les gens se rendent pas compte. On est encore à l'Âge du Bois. C'est le moins cher des trucs précieux qu'on ait jamais trouvés.

– Alléluia, mon pote. On refait une partie à vingt dollars ? »

Ils jouent pendant des heures. Douggie, qui peut boire sans conséquences apparentes, remonte peu à peu du précipice. Tralali et Tralala s'épuisent, remplacés par des nouveaux venus, Machin Un et Deux. Doug paie une nouvelle tournée, en expliquant à la brigade de nuit ce qu'ils fêtaient au juste.

« Cinquante mille arbres. Tiens donc.

– Et ça n'est qu'un début », dit Douglas.

Machin Deux est en lice pour le titre de Connard de la soirée. De la semaine, même. « Désolé de casser l'ambiance, mon pote. Mais tu sais



que rien qu'en Colombie-Britannique ils en abattent deux millions de camions par an ? À eux tout seuls ! Alors il faudrait que tu plantes quatre ou cinq siècles pour...

– C'est bon ! On joue au billard, là.

– Et les entreprises pour qui tu plantes ? Tu te rends compte qu'à chaque arbuste elles ont droit à un bon point ? Chaque fois que tu en plantes un, ça leur permet d'augmenter la quantité d'abattage autorisée pour l'année.

– Non ! proteste Douglas ! C'est pas possible !

– Oh que si, c'est possible ! Tu plantes des bébés pour qu'ils puissent tuer les grands-pères. Et quand tes arbustes auront poussé, ça sera des cibles toutes trouvées, comme toutes les monocultures. Table ouverte pour tous les parasites, insectes et champignons.

– Ça va. Ferme ta gueule rien qu'une seconde, s'il te plaît. » Douglas redresse sa queue de billard, puis la tête. « T'as gagné, mon pote. La fête est finie. »



Mimi déclare forfait pour la partie de cartes du lendemain midi. Elle va déjeuner en plein air, sous les pins.

« On peut quand même utiliser ton bureau ? demande la racaille de la DRH.

– Faites comme chez vous. Faites-vous plaisir. »

Adossée aux troncs orange, elle lève les yeux vers les flambeaux de lumière qui transpercent les fourreaux d'aiguilles. Elle imite l'arhat, attend, respire. Il en fut ainsi du prince indien Siddhartha quand la vie l'abandonna et que ses plaisirs s'évanouirent. Il s'assit sous un superbe arbre des conseils – un Bo, *Ficus religiosa* – et fit le vœu de ne pas se relever avant d'avoir compris ce que la vie attendait de lui. Un mois passa, puis un autre. Enfin il s'éveilla du rêve du genre humain. Des vérités flamboyèrent dans son esprit, des choses si simples qu'elles se dissimulaient en pleine lumière. À cet instant, l'arbre surplombant le nouveau Bouddha – dont des surgeons poussent encore sur toute la planète – éclata en fleurs, qui se changèrent en figes pourpres dodues.

Mimi n'attend même pas le centième d'un événement aussi grandiose. Ce qu'elle attend, à vrai dire, c'est rien du tout : assez de rien pour s'y perdre. Cet indicible parfum : c'est tout ce qu'elle veut. Ce bosquet. Ce parfum vieux de deux cents millions d'années. Sa famille à son meilleur le plus libre, une nation indigène à eux tout seuls. Et pêcher encore, au côté du seul homme qui l'ait jamais comprise, dans le courant d'une rivière disparue de fraîche date.

Une femme qui promène ses jumeaux dans une double poussette extra-large s'assied un moment sur un banc voisin. « C'est chouette, ce coin à l'ombre, dit Mimi. Vous saviez que la municipalité veut abattre ces arbres ? »

Elle se politise. Se fait agitatrice. Elle déteste les agitateurs, qui vous harcèlent toujours pour quelque chose qui n'a rien à voir avec vous. La minute d'après, elle parle à la jeune maman apeurée du débat du 23 à la mairie. Et le fantôme de son père n'est pas bien loin, sous les pins, et il lui sourit.



Douglas Pavlicek se réveille au moment où Mimi s'emplit les poumons une dernière fois avant de retourner à l'air conditionné. Il lui faut encore une brève éternité pour comprendre qu'il est dans sa chambre de motel, celle qu'il a louée après avoir claqué deux cents dollars en bières, et en avoir perdu cent autres au billard. Pas de quoi lui arracher la moindre grimace. Cet après-midi, la panique du réveil est plus concrète. Toute son angoisse se concentre sur la quantité d'abattage autorisée ; il se demande si, ces quatre dernières années, il ne s'est pas fait pigeonner, s'il n'a pas gâché sa vie, ou pire encore.

Il a manqué de quatre heures le petit-déjeuner continental offert par la maison. Mais le réceptionniste lui vend une orange, une barre chocolatée et un café, trois trésors inestimables issus des arbres qui lui permettent de se traîner jusqu'à la bibliothèque municipale. Là, il trouve un bibliothécaire disposé à l'aider dans sa recherche. L'homme extrait des rayonnages plusieurs volumes de codes et de législation, qu'ils explorent ensemble. La réponse n'est pas rassurante. Machin Deux, ce connard fort en gueule, avait raison. Planter des arbustes n'a rien accompli, sinon donner le feu vert pour de gigantesques coupes claires. Quand Duggie admet cette réalité indubitable, c'est l'heure du dîner. Il n'a rien mangé de la journée depuis les trois cadeaux des arbres. Mais l'idée de manger, de remanger un jour, lui donne la nausée.

Il a besoin de marcher. Marcher : la seule chose sensée qui lui reste. Ce qu'il désire vraiment, c'est se précipiter vers une colline scalpée et y réimplanter l'avenir. C'est ce que savent faire ses muscles, surtout le plus gros muscle de son arsenal : son âme. Une pelle et un sac plein de jeunes recrues vertes. Ce que, jusqu'à ce jour, il voyait comme un espoir.

Il marche toute la soirée, et ne s'interrompt que pour une concession à son corps : un hamburger, qui esquivé ses papilles à la descente. La nuit est douce, l'air si léger que pendant huit cents mètres

il oublie sa terreur en chute libre. Mais il ne peut faire taire les questions : *Qu'est-ce que je vais faire maintenant, pour les quarante ans qui viennent ? Y a-t-il un travail que l'efficacité de l'humanité unie ne puisse réduire à du simple engrais ?*

Il marche des heures et des kilomètres, contourne le centre-ville de Portland pour pénétrer dans un quartier paisible, à la fois résidentiel et quartier d'affaires, attiré par un parfum qu'il ne peut nommer. Il s'arrête à une épicerie pour acheter une bouteille de jus verdâtre, qu'il boit en lisant les annonces punaisées sur un panneau à l'entrée. *Chat perdu, hyper-intelligent. Rééquilibrez votre chi. Appelez à l'étranger pour moins cher.* Et puis :

### **Tous à la mairie ! Le 23 mai !**

Un vestige de folie dans le cerveau de l'espèce humaine a du mal à s'entendre avec les autres espèces. Il demande à l'ado qui tient la caisse où se trouve le parc en question. Le gamin réagit comme si un rat lui avait mordu le nez. « Trop loin pour y aller à pied.

– On parie ? »

Il s'avère que Duggie l'a longé tout à l'heure. Il rebrousse donc chemin. Il flaire le jardinet de poche avant de le voir : une vraie tranche du gâteau d'anniversaire de Dieu. Les arbres condamnés ont tous trois aiguilles par faisceau, et de grandes plaques d'écorce orange. De vieux amis. Il installe son camp de base sur un banc, sous les pins. Il se laisse reconforter par les arbres. Il fait noir, mais le quartier a l'air sûr. Plus sûr que de survoler le Cambodge. Plus sûr que bien des bars où il s'est endormi. Il aimerait s'endormir ici. Rien à foutre de l'esprit pratique et de ses contraintes. Tout ce que demande un mec, c'est une nuit à la belle étoile, sans rien entre sa tête nue et la pluie de semences. Le 23, se dit-il – débat à la mairie –, c'est déjà dans quatre jours. Son rêve, quand il survient, est plus vif qu'il n'a été depuis des années. Cette fois, l'avion s'abat dans la jungle khmère. Le capitaine Straub s'empale sur des broussailles malfaisantes que Douglas ne peut voir. Levine et Bragg atterrissent pas loin, mais il ne peut les atteindre, et bientôt ils cessent de répondre à ses cris. Il est à nouveau seul, et cette fois, comprend-il, dans un Portland zarbi, totalement avalé par un unique banian. Il s'éveille au son d'hélicoptères qui scrutent la canopée à coups de projecteurs aveuglants, à sa recherche.

Ce soir, les hélicoptères se transforment en camions. Des hommes en descendent, une masse d'hommes, avec tout un équipement. L'espace d'un instant, ils restent des troufions venus immoler le village de Duggie dans un ultime déluge de feu. Et puis il est assez réveillé pour voir les tronçonneuses. Il consulte sa montre : minuit tout juste passé. Il croit d'abord avoir dormi quatre jours. Il se

remet à la verticale et part en reconnaissance.

« Ohé ! » Il s'approche du tas d'équipement. « Bonsoir ! » Les casques de chantier refluent comme face à un fou. « Vous n'allez pas commencer maintenant, quand même ? »

Ils continuent à s'affairer, chauffent les moteurs. Délimitent le périmètre par un cordon. Acheminent la grue à nacelle saurienne et verrouillent ses pinces.

« Il doit y avoir erreur. Le débat, c'est dans plusieurs jours. Vous n'avez qu'à lire l'affiche. »

Un vague chef de chantier l'aborde. Pas exactement *menaçant*. Disons : en position d'*autorité*. « Monsieur, nous allons devoir vous demander de partir avant de commencer l'abattage.

– L'abattage ? Mais il fait nuit noire. » Sauf que bien sûr ce n'est pas le cas. Pas avec deux rangées de projecteurs sur roues. *Nuit noire*, ça n'existe plus. Et puis il comprend, dans un déclic gros comme une mairie. « Attendez un peu...

– Ordre de la municipalité, dit le contremaître. Vous allez devoir passer de l'autre côté du cordon.

– Ordre de la municipalité ? Ça veut dire quoi, putain ?

– Ça veut dire : dehors ! Derrière le cordon. »

Douglas s'échappe en direction des condamnés. Tout le monde en reste pétrifié. Il faut une bonne seconde pour que les ouvriers le prennent en chasse. Il a déjà escaladé deux mètres de tronc quand on le rattrape. On le prend par les pieds. Quelqu'un le frappe avec le manche d'un émondoir. Il dégringole par terre et atterrit sur sa patte folle.

« Ne faites pas ça ! Ça craint, c'est merdique ! »

Deux bûcherons le maintiennent plaqué au sol jusqu'à ce que la police arrive. Il est une heure du matin. Une violation de routine de la propriété publique, perpétrée à la faveur de la nuit. Cette fois, on l'accuse de trouble à l'ordre public, d'entrave à action officielle et de refus d'obtempérer. « Et vous trouvez ça drôle ? interroge l'agent qui le menotte.

– Croyez-moi, à ma place, ça vous ferait rigoler aussi. »

Au commissariat de la Deuxième Rue, on lui demande son nom. « Prisonnier 571. » Il faut lui arracher de force son portefeuille de la poche de son jean pour obtenir son identité réelle. Et ensuite il faut le mettre à l'isolement, pour l'empêcher d'exciter les autres délinquants et de déclencher une émeute.



Sept heures et demie du matin. Mimi arrive au bureau plus tôt que

d'habitude. Une commande de rouets pour pompes centrifuges à destination de l'Argentine. Quelque chose a merdé. Elle pose son café, allume les plafonniers, son ordi, et attend de pouvoir se connecter à l'intranet.

Elle pivote pour jeter un coup d'œil dehors et pousse un hurlement. Là où il devrait y avoir du feuillage, il n'y a qu'une étendue de cumulonimbus gris bleu.

En deux minutes, elle se retrouve sur cette parcelle dénudée, ces arbres qu'elle contemplait pour un moment de souvenir et de paix. Elle n'a même pas quitté ses baskets pour ses escarpins. La clairière bien nette nie en bloc qu'il se soit jamais rien passé. Pas un tronc, pas une branche épargnée. Rien que de la sciure et des aiguilles éparses autour des souches fraîches et plates à niveau avec le sol. Du bois jaune orangé exposé à l'air, de la sève qui affleure en bordure des anneaux : des cercles enchâssés, bien plus de cercles qu'elle n'a d'années.

Et le parfum, cette odeur d'attente confiante et de deuil, de pin fraîchement coupé. Le message, la drogue qui activait son cerveau, le voilà concentré, exposé comme un cadavre. Il se met à bruiner. Elle ferme les yeux. La révolte la submerge, la sournoserie de l'homme, un sentiment d'injustice plus vaste que toute sa vie, le deuil ancien qui jamais, jamais ne sera réparé. Quand ses yeux se rouvrent, des vérités lui affluent à l'esprit. C'est comme l'illumination, mais sans le halo.



La germination ne tarde pas. Neelay achève sa saga cosmique. Une part de ce garçon distendu dans son fauteuil roulant futuriste veut toujours céder le jeu gratuitement. Mais il vient un moment, comme toujours dans le jeu lui-même, où il faut transformer son joli coin perdu de l'univers en source de revenus.

Publier le jeu exige une entreprise, fût-elle factice. Le QG, c'est son studio en rez-de-chaussée avec rampe d'accès près d'El Camino, à Redwood City. L'entreprise a besoin d'un nom, même si elle se réduit à un jeune handicapé d'origine indienne ballotté sur ses roulettes comme un fagot de brindilles dans une brouette. Mais baptiser une entreprise se révèle plus difficile que de codifier une planète. Pendant trois jours, Neelay joue avec des mots-valises et des néologismes, qui tous tournent court ou sont déjà pris. Il est en train de téter son dîner – un cure-dents imbibé de cannelle – en contemplant un en-tête factice quand sur son adresse de réexpédition le mot *Redwood* lui saute aux yeux. Le séquoia. C'est comme si quelqu'un lui murmurait à l'oreille la réponse évidente. Avec un

programme graphique, il bricole un simulacre de logo, qui plagie allègrement l'arbre intimidant de Stanford. Ainsi naît Sempervirens.

Il intitule la première parution de la compagnie *Les Prophéties sylvestres*. Avec un logiciel de PAO dernier cri, il conçoit une pub. En haut de la page, il centre les mots :

IL Y A TOUTE UNE PLANÈTE À PORTÉE DE MAIN

Puis Neelay fait passer la pub en quatrième de couverture de magazines d'informatique et de BD dans tout le pays. Une boîte de duplication de Menlo Park produit trois mille disquettes souples. Il engage deux copains sortis de Stanford pour placer le jeu en boutique sur toutes les côtes Est et Ouest. En un mois, *Les Prophéties sylvestres* est épuisé. Neelay fait réimprimer des disquettes. Vite épuisées. Il est étonné qu'il y ait tant d'ordis domestiques qui répondent aux spécifications techniques du jeu. Le bouche à oreille ne cesse d'enfler. Les bénéfices affluent, et bientôt il y a trop de boulot pour qu'il s'en sorte tout seul.

Il signe un bail de cinq ans pour un ancien cabinet dentaire. Il engage une secrétaire qu'il nomme chef de bureau. Il engage un hacker qu'il nomme chef programmeur. Il recrute un diplômé en comptabilité qui se métamorphose en directeur commercial. Constituer l'équipe, c'est comme élaborer la planète mère des *Prophéties sylvestres*. Sur les dizaines de candidats, il engage ceux qui se crispent le moins en voyant son corps rachitique émerger du fauteuil à moteur.

Incroyable mais vrai : les employés préfèrent un paiement comptant à des parts de l'avenir. Un manque total d'imagination. Ils ne comprennent pas où va l'espèce humaine. Il essaie de les fléchir, mais tous choisissent la sécurité et le cash.

Bientôt le directeur commercial annonce la nouvelle à Neelay : il ne peut pas juste faire semblant d'être une entreprise. Il doit déposer les statuts de la société. Sempervirens devient une personne morale. La nuit, Neelay rêve d'extension ramifiée. C'est un secteur tout neuf, à la courbe de croissance illimitée. Il lui faut juste quelques percées sur le marché, chacune prolongeant le succès de la précédente. Alors il refaçonnera le monde tel qu'il lui a été révélé, dans une vision éclair, par des formes de vie extraterrestres dans le terrarium délirant du cloître de Stanford.

Le jour, quand il n'est pas occupé à apprendre le métier d'entrepreneur, Neelay continue à coder. La programmation ne cesse de l'émerveiller. On décide d'une variable. On spécifie une procédure. On demande à chaque processus soigneusement défini de jouer son rôle, au sein de structures plus amples, plus astucieuses, aux capacités

plus vastes, comme des organelles constituent une cellule. Et de ces instructions simples émerge une entité au comportement autonome. Des mots qui passent à l'action : c'est LE nouveau grand truc de la planète. Quand il est occupé au codage, il redevient l'enfant de sept ans qui voit tout un monde de possibles vivants gravir l'escalier dans les bras de son père.

Le premier jeu continue de se vendre à un rythme soutenu quand Sempervirens fait paraître la suite. *Les Nouvelles Prophéties sylvestres* offre une incroyable vraisemblance, avec sa stupéfiante palette de deux cent cinquante-six couleurs. Cette fois, il y a un vrai packaging, avec un visuel très pro, même si le jeu applique les mêmes principes recyclés d'exploration et d'échange à une galaxie plus somptueuse, grâce à une meilleure résolution. Le public se moque que ce soit une resucée. Le public n'en a jamais assez. Les gens adorent la dimension ouverte de ce monde. Il n'y a pas vraiment moyen de gagner à ce jeu. Ce qui compte, comme pour une entreprise, c'est de continuer à jouer le plus longtemps possible.

*Les Nouvelles Prophéties sylvestres* atteint le sommet des ventes alors que son ancêtre est encore dans le Top Ten. Des joueurs postent des messages sur des forums en ligne célébrant les créatures insensées qu'ils rencontrent sur des planètes lointaines, étranges et imprévisibles combinaisons de l'animal, du végétal et du minéral. Beaucoup de gens trouvent plus excitant d'appâter la flore et la faune créées par le jeu que de découvrir le trésor au cœur de la galaxie.

Les deux jeux réunis rapportent plus d'argent que bien des films hollywoodiens, pour un budget beaucoup plus modeste. Neelay recycle tous les bénéfices dans le troisième épisode, déjà plus ambitieux que la somme des deux premiers. Quand *La Révélation sylvestre* paraît neuf mois plus tard, il coûte la somme scandaleuse de cinquante dollars. Mais pour un nombre croissant de gens, c'est un modeste prix à payer pour une métamorphose, une expérience unique qui n'existait même pas il y a deux ans.

Une grosse boîte appelée Digit-Arts propose de racheter la marque. Cet accord paraît raisonnable à tous égards. Des professionnels se chargeraient de la vente et de la distribution de tous les produits à venir, laissant Sempervirens libre de se consacrer au développement des jeux. Neelay n'a aucune envie de diriger une entreprise ; ce qu'il veut, c'est créer des mondes. L'offre de Digit-Arts lui garantirait cette liberté et des fauteuils roulants dernier cri toute sa vie.

Le soir où il donne son accord de principe, Neelay ne trouve pas le sommeil. Il est allongé dans son lit réglable, bordé par la housse de couette multi-poches tricotée par sa mère, et surplombé par une poignée d'acier recouverte de mousse. Vers minuit, ses jambes sont prises de spasmes comme celles d'une personne valide. Il faut qu'il se

lève. Ce serait plus facile avec l'auxiliaire de vie, mais Gena ne sera pas là avant plusieurs heures. Un bouton actionné redresse la tête du lit. Il passe le bras autour du montant vertical droit, et lève le bras gauche devant la barre horizontale. L'atrophie musculaire fait ressembler ses avant-bras à une paire de bois flottés. Ses coudes s'écartent en nœuds boursoufflés. Il lui faut toute sa force pour se hisser en position assise. Ses épaules tremblent, et il se cramponne pour passer le moment où il menace toujours de retomber lourdement sur le lit. Il se balance quelque temps pour incliner le torse en avant, passer les bras derrière son dos et fortifier sa position. Étape Un. Sur cinquante-deux environ, selon la façon dont on les compte.

Son jogging est baissé sur ses genoux, comme toujours quand il a le cathéter. Il se penche aussi loin qu'il peut, presque plié en deux, pour déplacer le poids de la tête et des épaules et permettre à ses mains de se planter près de ses fesses. Son bras droit se glisse sous la cuisse gauche. Là aussi, il n'a que la peau sur les os, et encore, mais ses jambes se révèlent un point d'ancrage suffisant pour s'y appuyer et maintenir droit son torse fripé.

Il tiraille sur le jogging et se rapproche sur le coude gauche. Alors s'élève le pont-levis amolli de sa jambe. Ses fesses se soulèvent assez pour qu'il puisse tenter de remonter le pantalon jusqu'à ses reins. Le succès est long à venir. La jambe s'abat, il retombe sur ses omoplates saillantes, et le revoilà prostré. Il se hisse de nouveau grâce à l'étrier, répète le processus à droite jusqu'à ce que le jogging soit bien remonté jusqu'à sa taille. Il faut du temps pour lisser les pattes du pantalon, mais le temps, en pleine nuit, n'est pas une denrée rare. De nouveau il saisit la poignée, et, stabilisé, il tend la main vers l'un des nombreux crochets équipés, chope le harnais de toile en U et, en cent étapes infimes, le déploie sur le lit autour de la tige redressée de son corps. Sous chaque jambe passe une courroie qui remonte vers le ventre.

Il darde de nouveau le bras et harponne la tête de la poulie, qu'il tire sur sa barre horizontale jusqu'à ce qu'elle soit placée juste au-dessus de sa tête. Les quatre anneaux du harnais passent dans les mousquetons de la poulie, deux de chaque côté. Il fourre la télécommande dans sa bouche et, tout en maintenant les courroies, il mord le bouton jusqu'à ce que la poulie le hisse à la verticale. Il fixe la télécommande au harnais et détache du lit la poche urinaire du cathéter. Il tient le tuyau entre les dents pour se libérer les mains, attache la poche au harnais dont il s'est enveloppé. Puis il rapproche sur le bouton de la poulie, se cramponne et s'envole.

Il y a toujours un moment, tandis qu'il parcourt les airs latéralement, ratatiné, du lit au fauteuil qui l'attend, où vacille tout l'édifice précaire. Ça lui est arrivé de mal calculer son coup et de plonger brutalement en heurtant les montants de métal avant de



s'écraser au sol dans la douleur et l'urine. Mais le trajet de ce soir est impeccable. Il faut ajuster le siège du fauteuil, repositionner les roues, mais il réussit l'atterrissage. Une fois installé, il refait toutes les étapes à l'envers, détache la poulie, suspend la poche et, tel Houdini, se libère du harnais sans avoir à se soulever. Revêtir la soutane, c'est facile. Les chaussures, même ouvertes et grandes comme celles d'un clown, un peu moins. Mais désormais il est mobile, et opère par joystick et levier aussi prestement que s'il faisait des loopings dans un simulateur de vol. Son épreuve n'a duré qu'un peu plus d'une demi-heure.

Encore dix minutes et le voilà près de la camionnette, à attendre que le plancher hydraulique du monte-charge touche le sol. Il fait rouler son fauteuil sur le carré d'acier et remonte avec lui. Il entre par le hayon ouvert et gagne l'habitacle vidé de ses sièges. Le monte-charge se rétracte, les portes se ferment automatiquement, et il positionne son fauteuil devant une console où la pédale et le frein sont des leviers au niveau de la taille que peuvent manipuler même des bras atrophiés. Encore des dizaines de commandes dans cet algorithme de la liberté et il démarre, sort, pénètre dans le cloître de Stanford. Il fait un tour à trois cent soixante degrés, aux aguets, de nouveau cerné par ces formes de vie venues d'un autre monde, comme six ans plus tôt. Toutes ces créatures surgies d'une galaxie lointaine, si lointaine : davidia, jacaranda, dasylire, camphrier, flamme australienne, paulownia, kurrajong, mûrier rouge. Il les entend encore lui parler en murmures d'un jeu qu'il était destiné à créer : un jeu auquel joueront d'innombrables personnes aux quatre coins du monde, un jeu qui plongera ses joueurs en plein milieu d'une jungle vivante, vibrante, grouillante, emplie de possibles à peine imaginables.

Ce soir, les arbres gardent les lèvres serrées et refusent de lui dire quoi que ce soit. Il tambourine des doigts sur ses cuisses fripées, attend, écoute, plus longtemps encore qu'il ne lui a fallu pour arriver ici. Personne aux alentours. La lune est un téléphone flamboyant sur lequel n'importe qui au monde pourrait l'appeler, rien qu'en levant les yeux pour voir ce qu'il voit. Il concentre toute sa volonté pour persuader la ménagerie d'arbres de lui transmettre un signe. Les créatures extraterrestres agitent leurs branches bizarres. Ce morse collectif et aérien le nargue. Un souvenir monte en lui comme une sève. Et là, c'est comme si les branches inclinées et bruisantes le guidaient vers le dehors, derrière le cloître, vers Escondido, puis Panama Street, vers Roble et au-delà...

Il se dirige là où l'envoient ces signaux oscillants. Vers le sud, les sommets arrondis des monts Santa Cruz s'élèvent au-dessus des toits du campus. Et soudain il se rappelle : un jour, il y a bien longtemps, plus de la moitié de sa vie, en randonnant sur un chemin forestier

avec son père, ils étaient tombés sur un séquoia spectaculaire, monstrueux. Un Mathusalem solitaire miraculeusement réchappé des bûcherons. Il comprend à présent : c'est en hommage à cet arbre qu'il a dû baptiser son entreprise. Et sans y réfléchir à deux fois, il sait qu'il doit aller le consulter.

Les virages en épingle à cheveux de Sand Hill Road, déjà redoutables à midi, sont mortels dans le noir. Il braque de gauche à droite et de droite à gauche comme dans une de ces capsules volantes qu'on peut construire au niveau 29 des *Prophéties sylvestres*. La route est déserte à cette heure, sans personne pour voir cette Entité émaciée aux jambes inutiles piloter une camionnette customisée de ses doigts osseux de monstre. Au sommet de la crête, sur Skyline, une voie nommée d'après l'aérocâble qui a dénudé ces collines pour bâtir San Francisco, il tourne à droite. Ça, il s'en souvient. Si les souvenirs modifient les cheminements cérébraux, alors la piste doit encore se trouver là. Il suffit d'attendre que les créatures sauvages émergent du sous-bois.

Il traverse le tunnel de repousses, assez dynamiques en un siècle pour qu'il puisse croire, dans la nuit noire, se trouver en forêt vierge. Une ouverture sur la droite ranime une familiarité qui suffit à le faire s'arrêter. Il y a une lampe torche dans la boîte à gants. Il abaisse le monte-charge jusqu'au sol spongieux et attend, se demandant comment faire naviguer son fauteuil, si antidérapant soit-il et malgré ses gros pneus, sur le sentier qui s'ouvre devant lui. Mais c'est ce qu'exige cette aventure, cette chasse au trésor tout en pointer-cliquer.

Sur les cent premiers mètres, tout va bien. Et puis son pneu gauche atteint un creux humide et se bloque. Il enfonce le joystick pour forcer le passage. Il recule, pivote, espère se dégager latéralement. Le pneu soulève de la boue et s'embourbe. Il agite la torche devant lui. Des ombres surgissent comme des spectres en maraude. Chaque branche cassée paraît l'œuvre de prédateurs éteints. Un moteur de voiture, parti de rien, s'élève en crescendo au loin, plus bas sur Skyline. Neelay hurle de toute la force de ses poumons faméliques et agite la torche comme un dément. Mais la voiture passe en trombe.

Assis dans l'obscurité totale, il se demande comment l'humanité a survécu à un tel endroit. Un randonneur finira bien par le trouver, une fois le soleil levé. Ou le jour suivant. Qui sait si ce sentier est fréquenté ? Un cri strident résonne dans son dos. Il fait pivoter la torche mais ne peut pas se tourner suffisamment. Son cœur met du temps pour regagner la case départ. Et ensuite il doit vider par terre la poche urinaire pleine, aussi loin des roues que possible.

C'est alors qu'il le voit, tissé parmi les ombres devant lui, à moins de dix mètres. Il sait pourquoi il l'a manqué : Trop gros. Trop gros pour être concevable. Trop gros pour être qualifié d'être vivant. Un

triple portail de ténèbres dans le flanc de la nuit. Le faisceau de la torche n'atteint qu'une hauteur infime du tronc sans fin. Qui continue de s'élever, tout droit, au-delà du pensable, écosystème collectif et immortel : Sempervirens.

Sous cette vie stupéfiante, un homme minuscule et son fils plus minuscule encore lèvent les yeux. À eux deux, ils sont plus petits que le contrefort qui émerge du système de racines. Neelay observe, sachant déjà ce qui va suivre. Le souvenir est aussi dense que si on venait de l'encoder en lui. Le père se penche en arrière, lève les mains au ciel. *Le figuier de Vishnou, Neelay-ji. Revenu pour nous engloutir.*

Le garçon debout a dû rire à cet instant, comme le garçon assis est à présent tenté de le faire.

*Pita ? Ne dis pas de bêtises. C'est un séquoia !*

Le père s'explique : Tous les troncs du monde proviennent de la même racine et se ruent au-dehors, le long des branches déployées de l'arbre unique, pour tenter quelque chose.

*Pense au code qui a créé cette chose gigantesque, mon Neelay. Combien de cellules à l'intérieur ? Combien de programmes en fonctionnement ? Et qu'est-ce qu'ils font tous ? Qu'est-ce qu'ils essaient d'atteindre ?*

Des lumières s'allument pour tapisser le crâne de Neelay. Et là, dans les bois obscurs, en agitant sa frêle torche et en sentant un bourdonnement émaner du pilier noir monumental, il connaît la réponse. L'arbre veut tout simplement continuer son arborescence. Le but du jeu, c'est de continuer à jouer. Impossible de vendre son entreprise. Il y a un fragment de code ancestral, déjà présent dans les tout premiers programmes écrits avec son père, qui veut encore quelque chose de lui. Il a une vision du prochain projet, et c'est la chose la plus simple au monde. Comme l'évolution, elle recycle toutes les vieilles pièces efficaces de tout ce qui l'a précédé. Comme l'évolution, ça veut juste dire *déployer*.

À présent, il ne peut plus attendre demain pour qu'on le retrouve. Il a une nouvelle intuition, plus modeste mais plus immédiate. Il arrache sa soutane et la jette par terre devant le pneu embourbé. En une pression de joystick, le voilà libre, sur le chemin, dans la camionnette qu'il conduit torse nu, en mille étapes et processus, jusqu'à regagner Redwood City et son poste de travail.

Le lendemain, il appelle Digit-Arts et annule l'accord. Leurs avocats menacent et rugissent. Mais la seule chose qu'ils cherchaient vraiment dans cette fusion, c'était lui. Il est le seul capital de Sempervirens digne d'acquisition. Sans son assentiment, le rachat n'a pas de sens.

Sitôt l'accord rompu, il réunit son staff dans la salle de conférences et leur explique à quoi va ressembler le prochain projet. Le joueur débutera dans un coin inhabité d'une nouvelle Terre fraîchement assemblée. Il pourra creuser des mines, abattre des arbres, labourer

des champs, construire des maisons, bâtir des églises, des supermarchés, des écoles, au gré de son cœur et à portée de marche. Il parcourra toutes les branches proliférantes d'un énorme arbre technologique, explorera tous les domaines, de la maçonnerie aux stations spatiales, libre de suivre toute éthique, de créer toute culture qui fait rouler son train de vie dernier cri.

Mais il y a un hic : d'autres gens, des vrais gens, de l'autre côté des modems, développeront chacun sa propre culture en d'autres points de ce monde vierge. Et ces autres gens, ces vrais gens, convoiteront chacun la terre sur laquelle s'étend l'empire de tout autre joueur.

Neuf mois plus tard, une copie zéro qui fait le tour du bureau paralyse Sempervirens. Une fois que les employés se mettent à jouer, ils ne veulent rien faire d'autre. Ils cessent de dormir. Ils oublient de manger. Les rapports humains sont un parasitage agaçant. *Encore un tour. Juste un tour.*

Le jeu s'appelle *Destinée*.



Ils passent deux semaines à fermer la maison Hoel, Nick et sa visiteuse de passage. Les Hoel de Des Moines passent racheter la voiture de Nick et prendre possession du maigre héritage et des souvenirs de famille. Leur succèdent les commissaires-priseurs, qui collent une pastille verte sur tout meuble ou appareil susceptible de rapporter quelque chose. Des costauds aux biceps lisibles chargent les biens meubles et les machines agricoles rouillées dans un camion de huit mètres pour les trimballer deux comtés plus loin, où tout sera vendu dès acheminement. Nick ne fixe pas d'enchère plancher. Les biens accumulés des générations se dispersent comme pollen au vent. Et puis ce n'est plus la maison Hoel.

« Mes ancêtres sont arrivés dans cet État les mains vides. C'est normal que j'en reparte les mains vides, tu ne crois pas ? »

Olivia lui effleure l'épaule. Ils viennent de passer quatorze jours et treize nuits à vider une maison ensemble, comme si, après un demi-siècle à planter des récoltes et à survivre aux caprices du climat, ils se retiraient enfin dans l'Arizona pour y mourir penchés, tête contre tête, au-dessus d'un damier. La bizarrerie sans fond de cette situation empêche Nick de dormir. Il part en Californie avec une femme sortie de l'autoroute sur une impulsion subite, en voyant sa pancarte absurde. Une femme qui entend des voix silencieuses. *Alors ça, se dit Nicholas Hoel, c'est vraiment de l'art conceptuel.*

Les gens couchent avec des inconnus. Épousent des inconnus. Passent leurs nuits ensemble pendant un demi-siècle pour constater

enfin qu'ils sont restés des inconnus. Nicholas sait tout ça ; il a vidé la maison de ses parents et grands-parents défunts, fait toutes les découvertes terribles que seule la mort autorise. Combien de temps faut-il pour connaître quelqu'un ? Cinq minutes, pas plus. Rien ne peut vous enlever une première impression. Cette personne sur le siège du passager, qui parcourt la vie avec vous ? Vous l'avez toujours prise en stop, prêt à la déposer plus loin.

Le fait est que leurs obsessions s'entremêlent. Chacun possède la moitié d'un message secret. Que faire, sinon essayer de réunir les deux moitiés ? Et s'ils dérapent chacun de son côté, s'éveillent de ce rêve les mains vides, qu'aura-t-il sacrifié d'autre qu'une attente solitaire ?

Assis après minuit dans la chambre vide de ses ancêtres, Nick lit à la lueur de la lanterne. Dix ans à squatter cet endroit, et il a l'impression d'être un pionnier dans une cabane loin de tout. Il relit sans cesse l'article « Séquoia » de l'encyclopédie, une encyclopédie frappée de la pastille des commissaires-priseurs. Il est question d'arbres aussi hauts qu'un terrain de foot est long. D'un arbre dont la souche a servi de piste à deux douzaines de gens qui y ont dansé le cotillon.

Il lit l'entrée sur les troubles mentaux. Le paragraphe sur le diagnostic de schizophrénie contient cette phrase : *Des croyances ne devraient pas être considérées comme délirantes si elles sont conformes aux normes de la société.*

Sa colocataire prépare le départ en fredonnant toute seule. À voir son front plissé, il a le souffle coupé. Elle est jeune, candide, dépouillée de toute peur, avec une vocation plus forte que celle d'une nonne médiévale. Il ne pourrait pas plus renoncer à une expédition avec elle qu'il ne peut s'empêcher de transformer ses rêves en dessins. Il allait décamper, de toute façon. À présent, sa vie possède un luxe qu'il n'avait jamais connu : une destination, et quelqu'un avec qui y aller.

Deux semaines ensemble dans une maison en plein cœur de l'hiver, au plein cœur du pays, et il n'essaie même pas de la toucher. C'est le seul aspect délirant. Et elle sait qu'il n'essaiera pas. Son corps autour de lui est immaculé, imperméable à des sentiments aussi vulgaires que la nervosité. Elle ne se méfie pas plus de lui que la surface d'un lac ne se méfie du vent.

Ils partagent un petit-déjeuner froid, une fois que le camion a emporté les ultimes biens des Hoel pour les vendre aux enchères. Ils ont passé la nuit dans des sacs de couchage. À présent, elle est assise à même le plancher de pin blanc, près de l'endroit où la table de chêne fabriquée par l'arrière-arrière-arrière-grand-père de Nick se dressait depuis plus d'un siècle. Les fossettes des lattes s'en souviendront à jamais. Elle porte une chemise en oxford aux pans

heureusement très longs, et une culotte rayée comme une sucette.

« T'es pas gelée ?

– J'ai plutôt des bouffées de chaleur ces temps-ci. Depuis que je suis morte. »

Il détourne la tête et lui donne une petite tape sur ses jambes nues.

« Tu pourrais... te couvrir un peu ? C'est un peu un supplice.

– Oh, je t'en prie. C'est pas la première fois que tu vois ça.

– *Chez toi*, si.

– C'est toujours le même équipement.

– Ça, je ne saurais pas le dire.

– Ben tiens ! Des femmes ont vécu ici. Récemment encore.

– Erreur. Je suis un artiste chaste. J'ai un don.

– De la crème antirides dans l'armoire à pharmacie. Du vernis à ongles. » Elle s'interrompt et rougit. « À moins que ce soit toi... ?

– Non. Rien d'aussi inventif. Des femmes, récemment. Une femme.

– Tu me racontes ?

– Elle est partie peu après que j'ai découvert que le châtaignier était malade. Elle a flippé. Elle trouvait qu'un mec devrait peindre autre chose que des branches de temps en temps.

– Tiens, à propos : il faut qu'on abrite la collection.

– Qu'on l'abrite ? »

Son sourire se tord comme s'il suçait de l'alun : souvenirs du garde-meubles de Chicago qui abritait les grandes œuvres de ses vingt ans, jusqu'à ce qu'il les transforme en combustible pour un grand bûcher conceptuel.

Elle retrouve son regard lointain, comme si de nouveau elle notait les instructions des créatures. « Et si on l'enterrait derrière le jardin ? »

D'antiques techniques lui reviennent, patines, fendillements, pratiques céramiques souterraines qu'on lui avait enseignées aux Beaux-Arts. En tout cas, l'idée vaut bien celle de fourguer la came aux automobilistes de passage. « Pourquoi pas ? Qu'ils s'y décomposent !

– Je pensais à du papier bulle.

– On est en janvier, tu sais. Même s'il a fait doux. Il faudrait louer une pelleuse pour creuser le moindre trou. » Et puis ça lui revient. L'idée le fait rire. « Habille-toi. Mets ton manteau. Viens. »

Côte à côte sur la pente derrière le hangar à tracteurs, invisible depuis la maison, ils contemplent une colline d'éboulis, qui leur monte à la taille, et le trou considérable qui la jouxte.

« Avec mes cousins, on passait notre temps à creuser ça quand on était mômes. On voulait atteindre le noyau en fusion de la Terre. Personne n'a jamais pris la peine de le reboucher. »

Elle examine l'endroit. « Hum. Pas mal. Une vision à long terme. »

Ils enterrent les œuvres. La liasse de photos – ce flip-book couvrant un siècle de croissance d'un châtaignier – disparaît dans le trou. Plus

à l'abri que nulle part en surface.

Ce soir-là, les revoilà dans la cuisine, à se préparer pour un départ matinal. Elle est plus pudique, en sweat-shirt et leggings. Il fait les cent pas, l'estomac retourné par la sensation de sauter dans le bleu du vide. Mi-terrifié, mi-excité : Tout se disperse dans les airs. On vit, on sort un peu, et puis plus rien, à jamais. Et on *sait* ce qui nous attend – grâce au fruit de l'arbre tabou qu'on était voués à manger. C'était un piège. Pourquoi le mettre là et ensuite l'interdire ? Pour être sûr qu'il serait cueilli.

« Qu'est-ce qu'ils te disent maintenant ? Tes tuteurs.

– Ça marche pas comme ça, Nicholas. »

Il joint les mains sous son menton. « Ça marche comment, alors ?

– Ils disent : *Vérifie le niveau d'huile*. OK ?

– Et comment on va les trouver ?

– Mes tuteurs ?

– Non. Les activistes. Les défenseurs des arbres. »

Elle rit et lui effleure l'épaule. Un geste récurrent. Il préférerait qu'elle évite.

« Ils essaient de faire parler d'eux dans la presse. Ça devrait être facile. Si une fois sur place on n'arrive toujours pas à les trouver, on n'aura qu'à créer notre propre mouvement. »

Il tente de rire à son tour, mais elle a l'air de parler sérieusement.

Au matin, ils démarrent. La voiture d'Olivia est tellement pleine qu'elle déborde. Au bout de cinq heures vers l'ouest, ils se connaissent aussi bien que deux personnes peuvent humainement se connaître, sauf catastrophe. Il lui raconte, en conduisant, ce qu'il n'a jamais dit à personne. Cette nuit imprévue passée à Omaha, et au retour ses parents et sa grand-mère morts d'asphyxie.

Elle lui effleure le bras. « Je le savais. Presque en détail. »

Après dix heures de trajet, elle dit : « Tu es à l'aise dans le silence.

– J'ai de l'entraînement.

– J'aime bien ça. Moi j'ai du retard à rattraper.

– Je voulais te demander... je ne sais pas. Ta posture. Ton... aura. C'est comme si tu expiais quelque chose. »

Elle rit comme une gamine de dix ans. « Peut-être bien.

– Tu as quoi à expier ? »

Olivia trouve la réponse à l'horizon de l'ouest, qui bouillonne de montagnes lointaines. « La salope que j'étais. La personne attentionnée que je n'étais pas.

– Il y a beaucoup de réconfort à ne rien dire. »

Elle teste l'idée et paraît d'accord. Il songe : *Si jamais j'étais prisonnier, ou coincé dans un abri atomique avec quelqu'un, c'est elle que je choisirais.*

Au motel juste après Salt Lake City, le réceptionniste demande :  
« Un grand lit ou des lits jumeaux ?

– Des lits jumeaux », répond Nick, qui entend ce rire d'enfant à ses côtés.

Ils se succèdent un peu gênés dans la salle de bains. Puis ils restent éveillés une heure encore, à bavarder par-dessus le gouffre de cinquante centimètres qui sépare les lits. Une vraie logorrhée après les mille cinq cents kilomètres qu'ils viennent de parcourir.

« Je n'ai jamais participé à un mouvement de protestation. »

Il doit réfléchir : il y a forcément eu un geste de révolte politique, à la fac. Il est surpris de s'entendre dire : « Moi non plus.

– Je n'arrive pas à imaginer qui pourrait être hostile à celui-ci.

– Des bûcherons. Des libertariens. Des gens qui croient à la destinée humaine. Des gens qui ont besoin de planches et de bardeaux. »

Bientôt ses yeux se ferment de leur propre chef, et il est entraîné dans le sommeil, ce lieu nocturne de délivrance végétale.

Le Nevada est assez vaste et désolé pour narguer toute politique humaine. Le désert en hiver. Il la contemple secrètement en conduisant. Elle est émerveillée à en avoir le mal de mer. Et puis ils gravissent les Sierras, où ils tombent sur une tempête de neige. Nick doit acheter des chaînes à la sauvette, en bord de route. Dans le défilé de Donner Pass, il se retrouve coincé derrière un semi-remorque, car les deux voies sont envahies de métal qui roule à cent à l'heure sur une surface de neige durcie. Il guide la voiture par télépathie, trouve un créneau sur la voie de gauche et déboîte pour doubler. Et puis l'éblouissement. Le trou blanc. Des pansements de gaze sur le pare-brise.

« Livia ! Merde ! J'y vois plus rien ! »

La voiture dérape brutalement sur le bas-côté, se redresse. Il retrouve la voie à l'aveuglette, accélère, avance tant bien que mal, et ils échappent à la mort d'un cheveu neigeux.

Des kilomètres plus tard, il en tremble encore. « Oh nom de Dieu. J'ai failli te tuer.

– Non, dit-elle, comme instruite par quelqu'un de la suite des événements. Ça ne risque pas d'arriver. »

Ils redescendent le versant occidental jusqu'à Shangri-La. En moins d'une heure, le monde en dehors de leur bulle passe de forêts de conifères enfouies sous la neige à la Grande Vallée verdoyante, avec ses plantes vivaces qui fleurissent sur les talus en bord de route.

« La Californie », dit-elle.

Il n'essaie même pas de réprimer son sourire. « Je crois bien que t'as raison. »





Douglas a droit à sa grande plaidoirie.

« Vous êtes inculpé d'entrave à action officielle, dit le juge. Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

– Votre Honneur, cette action officielle puait comme un étron fumant sur un trottoir. »

Le juge enlève ses lunettes et se frotte le nez. Il contemple les abîmes de la jurisprudence. « Malheureusement, cela n'a aucune incidence sur votre affaire.

– Et pourquoi pas, Votre Honneur, si je puis me permettre cette question ? »

En deux minutes, le juge lui explique comment marche la loi. Le droit de propriété. L'administration publique. Ça, c'est fait.

« Mais les autorités essayaient d'entraver la démocratie.

– Les tribunaux sont faits pour que tout groupe de citoyens puisse réclamer justice de ses actions à la municipalité.

– Votre Honneur, je suis un ancien combattant, j'ai été décoré. On m'a décerné le Purple Heart et la Croix de l'armée de l'air. Et en quatre ans, j'ai planté cinquante mille arbres. »

Il obtient l'attention du tribunal.

« J'ai crapahuté des milliers de kilomètres, à planter des semis dans le sol, à essayer de repousser le progrès, rien qu'un peu. Et d'un seul coup j'apprends que tout ce que j'ai fait, c'est donner à des salopards les bons points nécessaires pour couper plus d'arbres adultes. Je suis désolé, mais voir de près la connerie dans ce parc municipal m'a poussé à bout. C'est aussi simple que ça.

– Vous avez déjà fait de la prison ?

– C'est une question compliquée. Oui et non. »

Le tribunal délibère. L'inculpé a entravé une action effectuée en pleine nuit par un sous-traitant privé mandaté par la municipalité. Il n'a pas levé la main sur les ouvriers. N'a commis aucun vandalisme. Le juge inflige à Douglas sept jours de prison avec sursis, plus le choix entre une amende de deux cents dollars et trois jours de travaux d'intérêt général, à planter des frênes de l'Oregon pour l'arboriste municipal. Douglas choisit de planter. Quand, en sortant du tribunal, il se précipite au motel, son camion a déjà été emmené à la fourrière. Les sbires municipaux réclament trois cents dollars. Il leur demande de garder le camion jusqu'à ce qu'il puisse grappiller l'argent. Il a encore des dollars en argent enterrés ici et là.

Il se casse le cul pour la ville, plante des arbres pendant une semaine – bien plus longtemps que sa peine ne le requiert. « Pourquoi ? demande l'arboriste. Vous n'avez pas à le faire.

– Le frêne est un arbre noble. »

Résilient comme c'est pas permis. Le matériau parfait pour les manches d'outil et les battes de base-ball. Douglas adore ces feuilles complexes, qui telles des plumes empennent la lumière et font paraître la vie plus douce. Il adore les graines fuselées comme des voiliers. Il aime l'idée de planter quelques frênes, avant de faire la seule chose qu'on est vraiment *tenu* de faire.

Plus il travaille dur, plus l'arboriste se sent coupable. « C'est pas ce que la ville a fait de plus glorieux, cette histoire du parc. » Une concession modeste, mais dans la bouche d'un employé municipal elle en devient presque sulfureuse.

« Tu l'as dit bouffi. Faire ça à la faveur de la nuit. Quelques jours avant un débat citoyen.

– La vie est un sport de combat. Sanglant. Comme la nature.

– Les humains connaissent que dalle à la nature. Ou à la démocratie. T'as jamais pensé que les tarés pouvaient avoir raison ?

– Ça dépend. Quels tarés ?

– Les verts. Y en a toute une bande qui a aidé à replanter une clairière, sur les berges du Siuslaw. J'en ai rencontré d'autres à une manif dans l'Umpqua. Ils sortent des bois dans tout l'Oregon.

– Des ados et des drogués. Et pourquoi ils ressemblent tous à Raspoutine ?

– Hé ! Raspoutine, il avait un sacré look ! »

Il espère que l'arboriste ne va pas le dénoncer pour sédition.

Il ne quitte pas Portland tout de suite. Il retourne à la bibliothèque municipale, pour potasser la guérilla forestière et la sylviculture sauvage. Son vieux pote bibliothécaire continue de se montrer plus que serviable. Il a l'air d'avoir un petit faible pour Douggie, malgré sa fragrance. Ou peut-être pour ça. Y a des gens que le terreau fait bander. Un reportage sur une action près de la réserve Salmon-Huckleberry attire son attention : un groupe apprend aux gens comment bloquer les routes d'acheminement de bois. Tout ce qu'il reste à Douggie, c'est de tirer son camion de la fourrière. Mais d'abord, il doit mener sa petite action de guérilla. Il n'est pas sûr que ce soit légal de retourner sur le lieu de son crime. Un nouvel acte de désobéissance civile pourrait très bien le ramener en prison. La part de Douglas qui aime contempler la Terre de très haut, comme quand il était sergent-chef, en vient presque à l'espérer.

Sa fureur monte à l'approche du parc. Il n'est pas tout à fait midi. Ses épaules, sa nuque et son cou retrouvent la sensation, celle d'être jeté au sol par des gros bras qui faisaient la nique à la population. Mais la fureur ne l'enfle pas. Au contraire. Elle le voûte et le frappe en plein plexus : quand il arrive au bosquet, il traîne les pieds.

De la première souche fraîchement coupée suinte encore de la résine. Il s'agenouille à côté et sort un feutre fin, et son permis de conduire pour lui servir de règle. Il les plaque sur le bois scié, dans un geste de chirurgien, et se met à compter à rebours. Les années défilent sous ses doigts : inondations et sécheresses, gelées et canicules, toutes gravées dans la variété des anneaux. Lorsque le compte à rebours atteint 1975, il trace un X noir très fin et inscrit la date. Puis il recule encore de vingt-cinq ans, trace un nouveau X dans le rayon du premier, légèrement décalé en sens inverse des aiguilles d'une montre, et la légende : 1950.

Le travail se poursuit par étapes d'un quart de siècle, jusqu'à ce qu'il atteigne le centre immobile. Il ne sait pas de quand date cette ville, mais l'arbre était manifestement un arbuste solide bien avant que le moindre Blanc n'apparaisse en ces lieux. Lorsque Douglas inscrit l'année la moins approximative, il retourne à la bordure du tronc, en expansion hier encore, et écrit, en capitales qui courent en demi-cercle telle une roue : ABATTU PENDANT VOTRE SOMMEIL.

Il est encore là à marquer les souches quand Mimi sort déjeuner. La colère est son nouveau passe-temps du midi, une partie de solitaire à laquelle elle joue en mangeant ses sandwichs œuf-piment sur un banc dans le jardin zen nouvellement minimaliste. Depuis le raid nocturne, elle a passé des dizaines de coups de fil, assisté à un meeting impuissant et parlé à deux avocats, qui ont tous deux suggéré que la justice n'était qu'une illusion. Déjeuner dehors est son dernier recours : fixer les souches à vif, ruminer sa rage. Elle voit cet homme à quatre pattes annoter les dégâts et explose. « Qu'est-ce que vous faites *encore* ? »

Douggie lève les yeux vers le sosie d'une entraîneuse de Patpong nommée Lalida qu'il aime naguère plus que son souffle. Une femme qui méritait qu'on brave tous les cratères d'obus pour la rejoindre. Elle s'avance, le menace d'un sandwich javelot.

« Ça ne vous suffit pas de les massacrer ? Il faut encore les mutiler ? »

Il tend ses mains ouvertes, puis désigne les hiéroglyphes sur une souche. Elle se fige à cette vue : les anneaux datés qui remontent jusqu'au centre du cercle. L'année où son père a répandu sa cervelle dans tout le jardin. L'année où elle a décroché son diplôme et ce boulot maudit. L'année où toute la famille Ma s'est éparpillée face à l'ours. L'année où son père lui a montré le parchemin. L'année de sa naissance. L'année où son père est venu étudier au glorieux Carnegie Institute of Technology. Et sur l'anneau externe, la légende : ABATTU PENDANT VOTRE SOMMEIL.

Elle se retourne vers l'homme agenouillé. « Oh mon Dieu. Je suis vraiment désolée. Je croyais que vous étiez... J'ai failli vous lasser la

gueule.

– Les mecs qui ont fait ça s'en sont déjà chargés.

– Quoi ? *Vous étiez là ?* » Ses sourcils se rejoignent tandis qu'elle calcule la résistance élastique. « Si j'avais été là, y aurait eu des victimes.

– On abat des grands arbres un peu partout.

– Ouais. Mais c'était *mon* parc. Mon pain quotidien.

– Vous savez, quand on regarde ces montagnes, on se dit : *La civilisation disparaîtra, mais ça, ça durera à jamais*. Sauf que la civilisation s'ébroue comme un étalon sous hormones de croissance, et que ce sont les montagnes qui s'effondrent.

– J'ai parlé à deux avocats. Aucune loi n'a été violée.

– Bien sûr que non. Les méchants ont tous les droits.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

Les yeux de l'exalté se mettent à danser. Il ressemble au douzième arhat, amusé par la vanité de toute aspiration humaine. Il hésite. « Je peux vous faire confiance ? Enfin, vous ne comptez pas me voler un rein, par exemple ? »

Elle éclate de rire, et ça suffit pour qu'il ait confiance.



Les Brinkman se mettent à la lecture, quand ils sont seuls ensemble. Et ensemble, ils sont presque toujours seuls. Fini, le théâtre associatif ; ils n'ont plus joué dans une pièce depuis celle sur le bébé inexistant. Ils ne se sont jamais avoué mutuellement que leur carrière d'acteurs était finie. Ce dialogue serait superflu.

À défaut d'enfants, donc, des livres. Dans leurs goûts, ils restent chacun fidèle à ses rêves de jeunesse. Ray aime les aperçus du grand projet de civilisation et de son essor vers sa destinée encore obscure. Tout ce qu'il veut, c'est continuer à lire, jusque tard dans la nuit, des livres sur la qualité de vie toujours croissante, la libération progressive et incessante de l'humanité par l'invention, le surgissement d'une compétence qui finira par sauver l'espèce. Dorothy réclame des compensations plus échevelées, des histoires exemptes d'idées et ancrées dans des personnalités singulières. Elle cherche un salut proche, brûlant et intime. Il dépend de la capacité d'un individu à dire *pourtant*, à faire une chose infime qui semble hors de portée, et, l'espace d'un instant, à rompre le joug du temps.

Les rayonnages de Ray sont classés par sujet ; ceux de Dorothy, par ordre alphabétique d'auteur. Il préfère les livres fraîchement sortis, au copyright tout neuf. Elle a besoin de communiquer avec les morts lointains, des âmes étrangères, aussi différentes d'elle que possible. Une fois que Ray commence un livre, il le poursuit à marches forcées jusqu'à sa conclusion, si laborieuse que soit la traversée. Dorothy n'a aucun scrupule à sauter les passages philosophiques pour parvenir à ceux où une héroïne, souvent la plus inattendue, puise au tréfonds d'elle-même et se révèle meilleure que sa nature ne le promettait.

Une vie de quadras. Une fois qu'un livre donné a franchi leur seuil, il ne peut plus repartir. Pour Ray, l'objectif est d'être prêt : un livre pour chaque besoin imprévisible. Dorothy, elle, s'efforce de maintenir à flot les librairies indépendantes de quartier et de sauver du bac à soldes des bijoux négligés. Ray se dit : *Tu ne sais jamais quand tu finiras par lire ce volume acheté il y a cinq ans.* Et Dorothy : *Un jour, tu auras besoin de reprendre un volume corné pour retrouver ce passage en*

*bas à droite, dix pages avant la fin, qui t'emplit d'une douleur si mauvaise et si douce.*

La lente conversion de leur maison en bibliothèque est imperceptible à l'œil nu. Les livres qui ne rentrent pas, elle les pose à plat sur les rangées existantes. Ça déforme les couvertures, ce qui le rend fou. Ils résolvent le problème quelque temps en ajoutant des meubles. Deux étagères étroites en cerisier, à caler entre les fenêtres du bureau de Ray au rez-de-chaussée. Un grand meuble en noyer dans le salon, dans l'espace traditionnellement réservé à l'autel télévisuel. De l'érable dans la chambre d'amis. Il dit : « On devrait être tranquilles un moment. » Elle rit, car elle a appris, dans tous les romans qu'elle a pu lire, combien ça peut être bref, un *moment*.

La mère de Dorothy meurt. Ils n'ont pas le cœur de se défaire du moindre volume de la bibliothèque de la défunte. Alors ils les ajoutent à une collection qui aurait rendu jaloux bien des rois. Dorothy trouve à un prix imbattable le cycle complet de *Waverley* de Walter Scott chez un libraire bibliophile du centre-ville. « 1882 ! Et regarde la beauté des pages de garde ! Une cascade marbrée.

– Tu sais ce qu'on devrait faire ? » Ray lâche cette idée sur le chemin de la caisse. À côté du Walter Scott, il glisse un exemplaire de *L'Ère des machines intelligentes*. « Le mur un peu tordu de la petite chambre du haut ? On devrait demander à un menuisier des étagères encastrées. »

Les projets qu'ils eurent naguère pour cette chambre semblent aujourd'hui plus anciens que tout ce qui peuple leurs rayonnages. Elle hoche la tête et s'efforce de sourire, tout en puisant au fond d'elle-même en quête d'un mot. Elle ne sait pas quel mot. Elle ne sait même pas ce qu'elle est en train de faire. *Pourtant*. Le mot, c'est *pourtant*.

À Noël, ils ont une blague récurrente, une blague qui menace toujours de virer au sérieux. Parmi les cadeaux qu'ils s'offrent annuellement, il doit y avoir une tentative de conversion. Cette année, il lui offre *Cinquante idées qui ont changé le monde*.

« Oh mon chéri ! Quelle délicate attention !

– Moi, en tout cas, ça m'a changé. »

Il ne changera jamais, songe-t-elle, et elle l'embrasse au coin des lèvres. Puis elle exécute sa part du rituel : une nouvelle édition annotée de *Quatre Grands Romans de Jane Austen*.

« Dorothy, ma chérie ! Tu lis dans mes pensées !

– Tu sais, tu pourrais *vraiment* l'essayer, un jour, une année. »

Il l'a essayée, bien des années plus tôt, et a failli mourir de claustrophobie.

Ils passent les fêtes en peignoir, chacun lisant le cadeau offert à l'autre. Le soir de la Saint-Sylvestre, ils ont du mal à tenir jusqu'à

minuit. Ils sont au lit, côte à côte, jambe contre jambe, mais les mains fermement agrippées aux pages sous leurs yeux. Il commence à s'endormir et relit le même paragraphe une douzaine de fois ; les mots se muent en créatures tournoyantes, telles des graines ailées tourbillonnant dans l'air.

« Bonne année, dit-il, quand le douzième coup résonne enfin. On a encore survécu à celle-là, pas vrai ? »

Ils versent les bulles qui attendaient dans la glace à leur chevet. Elle trinque, boit et dit : « On devrait vivre une aventure cette année. »

Les rayonnages sont pleins de résolutions antérieures, soigneusement remisées. *La Cuisine indienne sans peine. Cent randonnées à Yellowstone. Le Guide des oiseaux chanteurs de la côte Est. Des fleurs sauvages de la côte Est. L'Europe hors des sentiers battus. La Thaïlande inconnue.* Des manuels pour brasser sa bière et faire son vin. Des manuels jamais ouverts de langues étrangères. Autant d'explorations éparses à tester et à négliger. Ils ont toujours vécu comme des dieux frivoles et oublieux.

« Un truc où on risque sa vie, ajoute-t-elle.

– C'est *exactement* ce que j'avais en tête.

– Peut-être qu'on devrait courir le marathon.

– Je... je pourrais être ton entraîneur. Un truc comme ça.

– Non, quelque chose à faire ensemble. Le brevet de pilote ?

– Peut-être, dit-il, tout comateux de lassitude. Oh bref... »

Il repose sa flûte et se tape les cuisses.

« Ouais. Une dernière page avant l'extinction des feux ? »

Elle plonge dans la souffrance réelle d'êtres imaginaires. Sans bouger, pour ne pas le réveiller de ses sanglots. *Quelle est cette chose qui me serre le cœur comme si ça avait un sens ? Qu'est-ce qui donne à ce lieu inventé tant de pouvoir sur moi ?* Simplement ça : un aperçu d'une femme qui voit quelque chose qu'elle ne devrait pas pouvoir voir. Une femme qui ne sait même pas qu'elle a été inventée, et qui reste vaillante face à une intrigue inéluctable.

Dieu sait pourquoi, quand revient leur anniversaire de mariage, les Brinkman oublient encore de planter quoi que ce soit.



Les séquoias les frappent de mutisme. Nick roule en silence. Même les jeunes troncs semblent des anges. Et quand, au bout de quelques kilomètres, ils longent un monstre, dont la première branche ascendante émerge à quinze mètres de haut, aussi épaisse que bien des

arbres de l'Est, il comprend : le mot *arbre* doit grandir, devenir *concret*. Ce n'est pas la taille qui le bouleverse, ou pas *seulement* la taille. C'est la perfection cannelée et dorique des colonnes rouge brun, qui jaillissent des fougères hautes comme un homme et du sol envahi de mousse : tout droit, sans s'effiler, en une apothéose tannée couleur de feuille morte. Et quand les colonnes commencent enfin à culminer, ça se passe si haut, si loin de la base du pilier, que ça pourrait être aussi bien dans un autre monde, tout là-haut, plus près de l'éternité.

Toute l'agitation du voyage reflue d'Olivia. Elle a l'impression de connaître l'endroit, elle qui n'a jamais été plus à l'ouest que les parcs à thème du Missouri. Sur une route étroite qui traverse la forêt côtière, elle s'écrie : « Arrête-toi ! »

Il se gare sur le bas-côté, un tapis moelleux d'aiguilles d'un mètre d'épaisseur. La portière s'ouvre, l'air a un goût sucré et savoureux. Elle descend et s'aventure dans un bosquet de géants. Lorsqu'il la rejoint, elle a les joues striées, les yeux brûlants et tout liquides de joie. Elle secoue la tête, incrédule. « C'est là. C'est *eux*. On est arrivés. »

Les défenseurs de la forêt ne sont pas difficiles à trouver. Divers groupes s'organisent un peu partout sur la Côte perdue. Presque chaque jour, la presse locale fait état d'une action militante. Nick et Olivia vivent à la dure et campent dans la voiture pendant quelques jours, en essayant de repérer qui est qui dans un casting de fortune très bigarré et une organisation pour le moins improvisée.

Ils entendent parler d'un campement de bénévoles dans les champs boueux d'un sympathisant, un pêcheur à la retraite, non loin de Solace. Le bivouac fourmille d'activité plutôt que de cohésion. De jeunes gens au tempérament vif, à la ferveur bruyante, s'interpellent depuis la prairie constellée de tentes. Leur nez, leurs oreilles et leurs sourcils brillent de métal. Des dreadlocks s'emmêlent aux fibres de leur accoutrement multicolore. Ils puent la glèbe, la sueur, l'idéalisme, le patchouli et la douce sinsemilla massivement cultivée par ici. Certains restent deux jours. D'autres, à en juger par leur microflore, séjournent dans ce camp de base depuis bien des saisons.

Le campement est l'un des nombreux centres névralgiques d'un mouvement chaotique dépourvu de dirigeants qui prend globalement le nom de Force de Défense de la Vie. Nick et Olivia partent en reconnaissance dans les champs, en discutant avec tout le monde. Ils partagent le dîner – des œufs aux haricots – d'un homme mûr nommé Moses. Quant à lui, il les interroge et les cuisine, pour s'assurer que ce ne sont pas des espions de Weyerhaeuser, de Boise Cascade ou de l'ennemi le plus présent et le plus puissant dans le coin, Humboldt Timber.

« Comment on fait pour avoir une... mission ? » demande Nick.



Le mot suffit pour que Moses éclate de rire. « Y a pas de missions ici. Mais c'est pas le boulot qui manque. »

Ils font à manger pour des dizaines de personnes et aident ensuite à tout nettoyer. Le lendemain, il va y avoir une manif. Nick calligraphie des banderoles tandis qu'Olivia se joint au chœur. Une femme en tenue à carreaux, à la chevelure de flamme, à la silhouette de faucon, traverse le camp drapée dans un châle tissé. Olivia agrippe Nick. « C'est elle. C'est elle que j'ai vue à la télé dans l'Indiana. » Celle que les êtres de lumière voulaient qu'elle trouve.

Moses opine. « C'est Mère N. Elle est capable de transformer un mégaphone en Stradivarius. »

Tandis que le jour décline, Mère N prononce un discours programme dans une clairière près de la tente de Moses. Elle parcourt les cercles de corps assis, salue les vétérans et accueille les nouveaux venus. « Ça fait du bien de vous voir si nombreux, si tard dans la saison. Jusqu'à présent, vous aviez tendance à rentrer chez vous pour l'hiver, puisque les pluies bloquaient le bûcheronnage jusqu'au printemps. Mais désormais Humboldt Timber opère toute l'année non-stop. »

Des huées parcourent l'assistance.

« Ils essaient de multiplier les coupes avant que la loi les rattrape. Mais c'était sans compter sur *vous* ! »

Une acclamation déferle comme des brisants sur Nicholas. Il se tourne vers Olivia et lui prend la main. Elle presse la sienne, comme si ce n'était pas la première fois qu'il la touchait, mû par la joie. Elle rayonne, et de nouveau Nick s'émerveille de sa conviction. Elle les a conduits jusqu'ici en naviguant à l'instinct – *On chauffe, c'est par là, on brûle* – à partir d'instructions murmurées par des présences qu'elle est seule à entendre. Et les voici rendus, comme s'ils avaient su tout du long où ils allaient.

« Beaucoup d'entre vous êtes là depuis un bon bout de temps, poursuit Mère N. Vous avez accompli tellement ! Des blocages. De l'agit-prop. Des manifestations pacifiques. »

Moses frotte son crâne rasé et crie : « Et maintenant, on va répandre la terreur parmi eux ! »

Les acclamations redoublent. Même Mère N sourit. « Peut-être bien. Mais la FDV prend la non-violence au sérieux. Aux nouveaux arrivants, nous demandons de suivre des cours de résistance passive et de prêter allégeance au code de non-violence avant de participer à toute action. Nous n'approuvons pas la destruction de propriété... »

Moses crie : « Mais vous seriez étonné de voir ce qu'on arrive à faire avec un peu de ciment à prise rapide autour d'un pneu. »

Les lèvres de Mère N se crispent. « Nous nous inscrivons dans un processus très long et très vaste à l'échelle du monde. Si ces

admirables femmes Chipko en Inde peuvent se laisser menacer et tabasser, si les Indiens Kayapo du Brésil sont prêts à risquer leur vie, alors nous aussi nous en sommes capables. »

Il commence à crachiner. Nick et Olivia s'en rendent à peine compte.

« La plupart d'entre vous êtes déjà au courant de l'attitude de Humboldt Timber. Pour les autres, je résume : ç'a été une entreprise familiale pendant près d'un siècle. Ils administraient la dernière ville ouvrière progressiste de l'État et payaient des primes incroyables. Leur système de retraite était généreux à l'excès. Ils prenaient soin de leurs employés et n'embauchaient guère de journaliers. Et surtout, ils pratiquaient des coupes sélectives, pour un rendement qu'ils auraient pu maintenir éternellement.

Comme ils prenaient leur temps pour couper les vieux arbres, il leur restait plusieurs milliards de mètres de planches du meilleur bois tendre qui soit, alors que leurs concurrents sur toute la côte avaient déjà brûlé leurs cartouches depuis longtemps. Cent mille hectares : quarante pour cent des vieux arbres restants dans la région. Mais les actions de HT étaient moins bien cotées en Bourse que celles des entreprises qui maximisaient leurs profits. Autrement dit, selon les règles du capitalisme, il fallait que quelqu'un vienne expliquer à ces vieux briscards comment on gère une entreprise. Vous vous rappelez Henry Hanson, le roi des obligations à haut risque ? Le mec qui est allé en taule l'an dernier pour escroquerie ? C'est lui qui a monté l'opération. Un pote à lui, un prédateur, a planifié le hold-up depuis Wall Street. C'était très ingénieux : on mobilise le fric des obligations pour une OPA hostile, et on revend la dette à la caisse d'épargne – et au bout du compte c'est aux épargnants de rembourser. Puis on hypothèque l'entreprise jusqu'au cou pour rembourser l'argent sale, on pille le fonds de pension, on ratisse les réserves, on revend tout ce qui a de la valeur, et on se débarrasse de la carcasse en faillite au meilleur prix. C'est magique ! Non seulement on pille, mais on fait encore des bénéfices sur le pillage.

À présent, ils en sont à l'avant-dernière étape : faire du fric sur le moindre bout de bois vendable encore en réserve. En l'occurrence, beaucoup d'arbres vieux de sept ou huit siècles. Des arbres plus grands que vos rêves sont envoyés à la scierie B pour être transformés en planches. Humboldt abat quatre fois plus vite que la moyenne de la concurrence. Et ils continuent d'accélérer avant que la législation les rattrape. »

Nick se tourne vers Olivia. Elle a plusieurs années de moins que lui, mais il s'est mis à quêter auprès d'elle des explications. Elle a le visage crispé, ses yeux se ferment de douleur. Des larmes roulent sur ses joues.

« Bien évidemment, on ne peut pas attendre que la législation change. Humboldt Timber nouvelle formule, encore plus efficace, aura assassiné tous les géants avant que la justice les rattrape. Voici donc la question que je pose à chacun d'entre vous. Comment vous pouvez contribuer à cette lutte ? On accepte tout ce que vous êtes prêts à donner. Du temps. De l'engagement. Du fric. C'est étonnant comme le fric peut aider ! »

Applaudissements et acclamations résonnent après son discours, puis les gens se retirent pour dîner de soupe aux lentilles mitonnée sur plusieurs feux de camp. Olivia aide à la cuisine, elle qui piquait dans le frigo la bouffe de ses colocs plutôt que de faire bouillir un peu d'eau pour son ramen. Nick sent que ces hommes des bois, dont certains ne se sont pas lavés depuis des semaines, s'efforcent de paraître impassibles tandis qu'elle leur sert à manger, comme si une dryade ne venait pas d'atterrir parmi eux dans cette clairière.

Un groupe supervisé par un dénommé Barbe-noire revient d'une opération commando : ils ont versé du sirop de maïs dans le réservoir d'un Caterpillar D8. Ils rayonnent de satisfaction à la lueur vacillante des feux. Ils comptent repartir à la nuit pour tester la vigilance de l'entreprise sur des machines plus grosses stationnées à flanc de colline.

« Je n'aime pas l'atteinte à la propriété, dit Mère N. Vraiment pas. »

Moses écarte son objection d'un rire. « Aucun bien de valeur n'a été détruit à part ces forêts. C'est une guerre d'usure. On bloque les bûcherons quelques heures, puis ils réparent leurs machines. Mais entre-temps, ils perdent du temps et des dollars. »

Barbe-noire fulmine en regardant les flammes. « Humboldt tout entier est une atteinte à la propriété. Et il faudrait qu'on soit gentils ? »

Deux douzaines de bénévoles se mettent à parler en même temps. Après des années dans la campagne de l'Iowa, Nick est comme un gamin qui n'a connu qu'un transistor grésillant et qui assiste à son premier concert symphonique. Il a atterri dans une secte druidique vénérant les arbres, comme celles dont il lisait l'histoire les soirs d'hiver dans l'encyclopédie familiale des Hoel. Le culte du chêne au sanctuaire de Dodone, les bois des druides en Grande-Bretagne et en Gaule, le culte shintoïste du sakaki, les arbres aux souhaits d'Inde, couverts de bijoux, les kapoks mayas, les sycomores égyptiens, le ginkgo sacré de Chine : toute l'arborescence de la première religion au monde. Sa décennie de dessins obsessionnels lui a fait de l'entraînement pour tout l'art que cette congrégation pourra lui réclamer.

Olivia se penche. « Ça va ? » La réponse se coince dans une distorsion des zygomatiques.

Le commando s'apprête à repartir. Barbe-noire, Aiguilles, Mangel-mousse et le Révélateur : autant de guerriers qui rivalisent pour la palme, les lauriers, le rameau d'olivier.

« Attendez, lance Nick. On va essayer un truc. » Il les fait asseoir sur un tabouret pliant dans l'ombre des feux pour leur peindre le visage. Il plonge un pinceau dans un pot de latex vert utilisé par une nommée Fée Clochette pour les slogans des banderoles. Il suit le contour du crâne, les courbes du front, le renflement de la pommette, se fraie un chemin vers des arabesques et des symboles, souvenirs surréels et improvisés des tatouages *tā moko* maoris. Tee-shirts psyché et visages bariolés : l'effet est dévastateur. Les forbans de la nuit reculent pour s'admirer mutuellement. Quelque chose pénètre en eux ; ils se muent en d'autres créatures, marquées et transformées, emplies de pouvoir par des signes antiques.

« Oh putain de merde ! Ça va leur foutre les boules. »

Moses secoue la tête face à l'œuvre du nouveau venu. « C'est très bien. Il faut qu'ils pensent qu'on est dangereux. »

Olivia se glisse derrière Nick, toute fière. Elle enroule les mains autour de son bras. Elle n'a aucune idée de l'effet que ça lui fait, après tous ces jours ensemble à traverser le pays en voiture, toutes ces nuits côte à côte dans leurs épais sacs de couchage. Ou peut-être qu'elle le sait, et que ça lui est égal. « Beau travail », murmure-t-elle.

Il hausse les épaules. « Pas particulièrement utile.

– Urgent, au contraire. Je le tiens de bonne source. »

Ce soir-là, ils se baptisent de noms forestiers, sous la douce bruine des séquoias, sur un tapis d'aiguilles. Au début, le jeu paraît puéril. Mais tout ce qui est art est puéril, tout ce qui est récit, tout espoir et toute crainte humaine. Pourquoi ne pas adopter un nouveau nom pour cette tâche nouvelle ? Les arbres ont une dizaine de sobriquets différents. Pamier, marronnier à fleurs rouges, du Texas, espagnol, monillo : tout ça, c'est la même plante. Les arbres sont aussi prodiges de noms que les érables de graines. Platane, alias céphalanthe, alias sycomore : c'est comme un homme dont le tiroir serait plein de faux passeports. Le tilleul s'appelle *lime* ici, *linden* là, *Tilia* en général, mais *bois blanc* quand on en fait des planches ou du miel. Le pin à longues feuilles a vingt-huit noms à lui tout seul.

Olivia examine Nick dans les ténèbres, loin du feu. Elle plisse les yeux, en quête d'éléments concrets pour le baptiser. Elle lui plaque les cheveux derrière l'oreille, lui incline le menton de ses mains fraîches. « Veilleur. Ça te paraît juste ? Tu es mon Veilleur. »

Observateur, témoin. Protecteur éventuel. Il sourit de toutes ses dents, démasqué.

« À présent, baptise-moi ! »

Il tend la main pour saisir entre ses doigts ces fils de blé qui bientôt

auront toujours le poids de la boue. « Cheveu de Vénus.

– Ça existe vraiment ? »

Oui, explique-t-il : c'est l'un des noms d'un fossile vivant, plus ancien que les arbres à fleurs, aussi vieux que les plus vieux des conifères ; ce fut jadis une plante indigène de ces confins, qui disparut pendant des millions d'années avant de resurgir comme plante cultivée. Un arbre qui remonte au commencement des arbres.

Elle se pelotonne contre lui tandis qu'ils s'endorment sous la tente à deux places, protégée de toute autre intimité que la chaleur par la proximité de tant d'autres bénévoles. Il demeure à contempler son dos, le léger mouvement régulier de sa cage thoracique. Le tee-shirt qui lui sert de pyjama glisse de son épaule et révèle un tatouage sur son omoplate, dans une calligraphie chargée : *Les choses vont changer*.

Il reste aussi immobile que possible, moine turgescant. Il compte les battements de son cœur qui résonnent à ses oreilles jusqu'à ce que les vagues s'affaiblissent en sommeil. Tandis qu'il s'enfonce, une pensée arachnéenne tisse sa toile en lui. Des gens d'une autre planète se demanderont quel était le problème des noms terrestres, pourquoi il en faut tant pour étiqueter une créature. Mais le voici allongé, près de cette amie qu'il ne connaît que depuis quelques semaines, les voici réunis après tant de cycles de vie. Nick et Olivia, Veilleur et Cheveu de Vénus – un quatuor au complet –, ouverts à la nuit de janvier, sous des colonnes sans sommet de séquoia côtier, l'immortel *Sempervirens*.



Patricia Westerford, assise sur sa chaise à dossier droit devant la table rustique en pin, crayon en l'air, prend en note ce que lui dictent les insectes. Onze heures approchent et elle n'a rien, pas une phrase qu'elle n'ait déjà révisée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le vent entre en bouffées par la fenêtre, dans une odeur de compost et de cèdre. Ce parfum réveille une vieille et profonde nostalgie sans but apparent. Les bois l'appellent, et elle doit obéir.

Tout l'hiver elle a lutté pour décrire la joie que lui procure l'œuvre de sa vie, et les découvertes qui se sont affirmées en quelques brèves années : comment les arbres se parlent, dans les airs et sous terre. Comment ils se soignent et se nourrissent mutuellement, orchestrent un comportement partagé *via* les réseaux du sol. Comment ils construisent des systèmes immunitaires vastes comme une forêt. Elle passe un chapitre à détailler comment une souche morte donne vie à d'innombrables autres espèces. Si on enlève ce chicot, on tue le pivot qui éloigne les charançons qui tueraient les autres arbres. Elle

décrit les drupes et les racèmes, les panicules et les involucre au milieu desquels on pourrait passer toute une vie sans jamais les remarquer. Elle explique comment les aulnes à cônes ligneux récoltent de l'or. Comment un pacanier haut de trois centimètres peut avoir deux mètres de racine. Comment l'écorce intérieure des bouleaux peut nourrir les affamés. Comment chaque chaton de chanvre-houblon contient plusieurs millions de grains de pollen. Comment les pêcheurs indigènes utilisaient des noix broyées pour hébéter et attraper du poisson. Comment les saules nettoient les sols des dioxines, des polychlorobiphényles et des métaux lourds.

Elle montre comment les hyphes fongiques – des kilomètres sans fin de filaments repliés dans chaque cuillerée de sol – incitent les racines des arbres à s'ouvrir pour y puiser. Comment les champignons connectés alimentent les arbres en minéraux. Comment l'arbre paie ces nutriments en sucres, que les champignons ne savent pas produire.

Une chose merveilleuse se déroule sous terre, une chose que nous apprenons seulement à voir. Les matelas de câblage de la mycorhize relie les arbres en gigantesques communautés intelligentes qui s'étendent sur des centaines d'hectares. Ensemble, ils forment de vastes réseaux d'échange de biens, de services et d'information...

Il n'y a pas d'individus dans une forêt, pas d'événements distincts. L'oiseau et la branche où il perche sont une seule et même chose. Un tiers au moins de la nourriture produite par un grand arbre sert à nourrir d'autres organismes. Même des arbres d'espèces différentes forment des partenariats. Si on abat un bouleau, un sapin voisin peut en souffrir...

Dans les grandes forêts de l'Est, les chênes et les noyers blancs synchronisent leur production de fruits pour égarer les animaux qui s'en nourrissent. La nouvelle se répand, et les arbres d'une espèce donnée – qu'ils soient humides ou secs, au soleil ou à l'ombre – n'agissent qu'ensemble, en masse, comme une communauté...

Les forêts se réparent et se refont par des synapses souterraines. Et en se façonnant, elles façonnent aussi les dizaines de milliers d'autres créatures interdépendantes qui du dedans forment la forêt. Peut-être devrait-on concevoir les forêts comme des super-arbres souterrains, énormes, proliférants, arborescents.

Elle raconte comment un orme a contribué à déclencher l'Indépendance américaine. Comment un énorme prosopis vieux de cinq cents ans pousse au milieu d'un des déserts les plus arides de la Terre. Comment la vue d'un châtaignier à la fenêtre a redonné l'espoir à Anne Frank, dans le désespoir de sa claustration. Comment des semences sont passées par la lune avant de bourgeonner sur toute la Terre. Comment le monde est peuplé de merveilleuses créatures inconnues de tous. Comment il faudra peut-être des siècles pour réapprendre ce que jadis on savait sur les arbres.

Son mari habite en ville, à vingt kilomètres. Ils se voient une fois par jour, pour le déjeuner, que Dennis concocte avec ce qu'offre la saison. Tout le jour, toute la nuit, elle n'a pour peuple que les arbres, et le seul moyen de parler en leur nom, ce sont ses mots, ces organes de retardataires saprophytiques qui vivent de l'énergie produite par la verdure.

Les articles de revue, c'était déjà assez dur comme ça. Ses années de bannissement lui reviennent chaque fois qu'elle en écrit un, même quand elle n'est qu'un coauteur parmi une dizaine d'autres noms. À vrai dire, elle ressent encore plus d'angoisse quand d'autres sont impliqués. Elle préférerait reprendre sa retraite que d'infliger à ces collègues bien-aimés la moindre souffrance qu'elle a subie jadis. Et pourtant, même les articles scientifiques, c'est une promenade de santé, comparés à un ouvrage de vulgarisation. Les articles scientifiques moisissent dans les archives, dans l'indifférence quasi générale. Mais ce livre, ce boulet : Elle est certaine d'être raillée et incomprise par la presse. Et jamais elle ne gagnera assez de droits d'auteur pour éponger son avance.

Tout l'hiver, elle s'est débattue avec ce problème : comment expliquer à des inconnus tout ce qu'elle sait. Ç'a été des mois d'enfer, mais aussi de paradis. Et très bientôt, ce paradis infernal va prendre fin. En août, elle bouclera son labo de campagne, rangera son matériel, et acheminera tous ses précieux échantillons vers la côte, vers cette université où – c'est impensable – elle va se remettre à enseigner.

Ce soir, les mots ne veulent pas venir. Elle devrait renoncer et dormir, voir ce que ses rêves ont à lui dire. Au lieu de quoi elle se tord le cou pour apercevoir la pendule au-dessus du frigo antique aux épaules tombantes. Il est encore temps pour une balade de minuit au bord de l'étang.

Les épicéas près de la cabane agitent des prophéties inquiétantes sous la lune presque pleine. Ils s'étendent en ligne droite, souvenir d'une barrière disparue où naguère les becs-croisés aimaient à se percher pour chier des graines. Les arbres ce soir sont très occupés

à fixer le carbone dans leur phase sombre. Tous seront bientôt en fleurs : le myrtillier et le groseillier, ce m'as-tu-vu de laiteron, le grand mahonia, l'achillée et la sidalcée. Elle s'étonne encore que l'intelligence suprême sur cette planète ait pu découvrir le calcul intégral et les lois universelles de la gravité avant de savoir à quoi servait une fleur.

Ce soir, les bois sont aussi détrempés et boueux que son esprit empli de mots. Elle déniche la piste et plonge sous son *Pseudotsuga* bien-aimé. Un sentier passe sous les clochers illuminés par la lune de fin d'hiver, un sentier qu'elle parcourt presque chaque soir, dans un sens puis dans l'autre comme dans ce vieux palindrome : *La ruta nos aportó otro paso natural*. Les nombreux composés volatils encore non répertoriés qu'exhalent les aiguilles la nuit ralentissent son rythme cardiaque, assouplissent sa respiration et, sauf erreur de sa part, affectent même son humeur et ses pensées. Il y a tant de substances dans les pharmacies forestières que personne n'a encore identifiées. Tant de puissantes molécules dans l'écorce, la médulle et les feuilles dont les effets restent à découvrir. Il existe une famille d'hormones de détresse utilisées par ses arbres – le jasmonate – qui procure leur impact à tous les parfums féminins jouant sur le mystère et l'intrigue. *Flairez-moi, aimez-moi, je suis en danger*. Et ils sont en danger, tous ces arbres. Toutes les forêts du monde, même les *terres réservées* si bizarrement nommées. Un danger plus grave qu'elle n'a le cœur de l'avouer aux lecteurs de son petit livre. Le danger, comme l'atmosphère, s'écoule partout, en courants qu'il est hors du pouvoir des humains de prédire ou contrôler.

Elle émerge dans la clairière de l'étang. Le ciel étoilé explose au-dessus d'elle et suffit à expliquer pourquoi les humains font la guerre aux forêts depuis la nuit des temps. Dennis lui a appris l'expression des bûcherons : *On va faire un peu de lumière dans cette jungle*. Les forêts affolent les hommes. Il s'y passe trop de choses. Les humains ont besoin d'un ciel.

Son siège vide l'attend : la bûche nourricière tapissée de mousse au bord de l'eau. Dès qu'elle contemple la surface, son esprit s'éclaircit et elle trouve le paragraphe qui lui échappait. Elle a cherché un nom pour les troncs vénérables et majestueux de la forêt intacte, ceux qui alimentent le marché en carbones et en métabolites. À présent elle l'a trouvé :

Les champignons puisent dans la pierre des minéraux pour leurs arbres. Ils chassent les podures, qu'ils servent à leurs hôtes. Les arbres, de leur côté, stockent un supplément de sucre dans les synapses de leurs champignons, à administrer aux malades, aux ombragés, aux blessés. Une



forêt prend soin d'elle-même, tout en construisant le microclimat dont elle a besoin pour survivre.

Avant de mourir, un sapin de Douglas vieux de cinq cents ans renvoie son stock de composés chimiques dans ses racines et, *via* ses partenaires fongiques, lègue en testament sa fortune au pot commun. Nous pourrions appeler ces vénérables bienfaiteurs des *arbres donateurs*.

Il faut offrir au grand public une telle expression pour rendre le miracle un peu plus visible, plus vivant. C'est une vérité qu'elle a apprise il y a longtemps, de son père : les gens voient mieux ce qui leur ressemble. Des *arbres donateurs*, voilà quelque chose que n'importe quel être généreux peut comprendre et aimer. Et par ces deux mots, Patricia Westerford scelle son destin et transforme l'avenir. Même l'avenir des arbres.

Au matin, elle s'asperge le visage d'eau froide, se prépare un jus épais de baies de lin, qu'elle boit en relisant les pages de la veille, puis reste assise à la table de pin en jurant de ne pas se relever avant d'avoir pondu un paragraphe digne d'être montré à Dennis au déjeuner. L'odeur de son crayon de cèdre rouge la grise. La lente poussée du graphite sur le papier lui rappelle l'évaporation régulière qui chaque jour achemine des milliers de litres d'eau à des dizaines de mètres de haut à l'intérieur du tronc d'un sapin de Douglas géant. Cet acte solitaire – attendre, penchée sur la page, que sa main bouge – est peut-être l'équivalent le plus proche qu'elle connaîtra jamais de l'illumination des plantes.

Le chapitre final lui échappe. Il lui faut un impossible triplé : optimisme, utilité et vérité. Elle pourrait recourir au Vieux Tjikko, ce sapin de Norvège qui vit à mi-hauteur de la Suède. Au-dessus du sol, l'arbre n'a que quelques siècles. Mais en dessous, dans l'humus infesté de microbes, il remonte à au moins neuf mille ans – bien plus millénaire que ce truc rhétorique dont elle use pour le saisir.

Toute la matinée, elle œuvre à faire tenir cette saga de neuf mille ans en dix phrases : une procession de troncs qui s'effondrent et se redressent à partir de la même racine. Voilà l'*optimisme* qu'elle cherche. La vérité est un peu plus brutale. En fin de matinée, elle a rattrapé le présent, quand pour la première fois l'atmosphère nouvelle créée par l'homme incite le dernier-né des troncs rabougris du Vieux Tjikko, ordinairement atrophiés par la neige, à pousser jusqu'à sa pleine hauteur.

Mais l'espoir et la vérité importent peu aux humains sans l'*utilité*. Dans son barbouillage de mots gauche et godiche, elle cherche l'utilité

du Vieux Tjikko, sur sa crête aride, qui sans fin meurt et ressuscite à chaque changement de climat. Son utilité, c'est de montrer que le monde n'est pas fait pour notre usage. En quoi sommes-nous utiles aux arbres ? Elle se remémore les paroles du Bouddha : Un arbre est une créature miraculeuse qui abrite, nourrit et protège tous les êtres vivants. Il offre même de l'ombre aux bourreaux qui l'abattent. Et avec ces mots, elle tient la fin de son livre.

Dennis arrive à midi, fiable comme la pluie, avec des lasagnes brocoli-amandes, son dernier chef-d'œuvre de déjeuner. Elle songe, comme elle le fait plusieurs fois par semaine, à la chance qu'elle a eue de passer ces quelques années bénies mariée au seul homme sur Terre capable de la laisser passer seule le plus clair de sa vie. Le vaillant, le patient, l'accommodant Dennis. Il protège son travail et se contente de si peu. Dans son cœur de rafistoleur, il sait déjà que l'homme n'est pas la mesure de grand-chose. Et il est généreux et ardent comme herbes folles.

Tandis qu'ils festoient, elle lui lit l'épisode du jour sur le Vieux Tjikko. Il écoute, ébahi, comme un enfant heureux écouterait des mythes grecs. Elle termine. Il applaudit. « Oh mon bébé ! C'est parfait. » Au plus profond de son âme verte et novice, elle aime à être le plus vieux bébé du monde. « Je suis désolé de te dire ça, mais je crois que tu as terminé. »

C'est terrifiant, mais il a raison. Elle soupire et regarde par la fenêtre, où trois corbeaux ourdissent un plan complexe pour fondre sur sa poubelle à compost. « Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »

Il éclate d'un rire aussi franc que si elle avait fait une blague. « Tu vas le recopier au propre et on va le poster à tes éditeurs. Avec quatre mois de retard.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Y a rien qui va. À commencer par le titre.

– *Comment les arbres sauveront le monde ?* Qu'est-ce qui ne va pas ? Ils ne vont pas sauver le monde ?

– Je suis sûre que si. Une fois que le monde nous aura congédiés. »

Il glousse et rassemble la vaisselle sale. Il va la rapporter chez lui, où il y a un évier à double bac, un égouttoir et de l'eau chaude. Du fond de la cuisine, il la regarde. « Appelle-le *Le Salut de la forêt*. Comme ça, tu n'auras pas à choisir qui sauve qui.

– Je t'adore. Je t'aime.

– Qui a dit le contraire ? Écoute, bébé. Ça devrait n'être que du plaisir. Parler aux gens de ta grande joie dans la vie.

– Tu sais, Den, la dernière fois que je me suis trouvée sous les projecteurs, ça ne s'est pas très bien passé. »

Il balaie l'objection d'un grand geste du bras. « C'était dans une autre vie.

– Une vraie meute de loups. Ils ne voulaient pas seulement me démentir. Ils voulaient du sang !

– Mais tu as été réhabilitée. Encore et encore. »

Elle a envie de lui raconter ce qu'elle n'a jamais mentionné : comment le trauma de cette période avait été si grand qu'elle s'était préparé un banquet forestier mortel. Mais c'est impossible. Elle a trop honte de cette fille morte depuis longtemps. Une part d'elle-même n'arrive déjà plus à croire vraiment qu'elle ait jamais pu envisager un tel acte. Dénier possible : c'était juste une mise en scène. Un jeu. Alors elle continue de dissimuler la seule chose qu'elle lui ait jamais cachée : comment elle a eu les champignons vénéneux à portée de lèvres.

« Mon bébé, tu es pratiquement devenue une prophétesse.

– J'ai aussi passé des années en paria. Prophétesse, c'est plus marrant. »

Elle l'aide à porter la vaisselle jusqu'à la voiture. « Je t'aime, Den.

– Je t'en prie, arrête de dire ça. Tu vas finir par me faire peur. »

Elle recopie son brouillon sur l'ordi. Elle élague quelques mots, écite quelques expressions. Il y a désormais un chapitre intitulé « Les arbres donateurs », sur ses sapins de Douglas chéris et leur État-providence souterrain. Elle parcourt les forêts du pays, des peupliers qui atteignent trente mètres en une décennie aux pins Bristlecone qui mettent cinq mille ans à mourir. Et puis le bureau de poste, où toute son angoisse la quitte dès l'instant où elle paie l'envoi et expédie le manuscrit sur l'autre côte.

Six semaines plus tard, à son bureau, le téléphone sonne. Elle déteste le téléphone. Une vraie schizophrénie portative. Des voix invisibles qui chuchotent à votre oreille, surgies de très loin. Personne ne l'appelle jamais, sauf pour des choses désagréables. C'est son éditrice, qu'elle n'a jamais rencontrée. Elle l'appelle de New York, ville qu'elle n'a jamais vue. « Patricia ? Votre *livre* ! Je viens de le finir ! »

Patricia se crispe, dans l'attente du coup de hache.

« C'est incroyable ! Qui aurait pensé que les arbres pouvaient faire tout ça ?

– Eh bien... quelques centaines de millions d'années d'évolution, ça laisse le temps de créer un répertoire.

– Avec vous, ils deviennent *vivants*.

– À vrai dire, ils étaient déjà vivants. »

Mais elle pense au livre que son père lui avait offert pour ses quatorze ans. Elle comprend qu'elle doit dédier ce livre à son père. Et

à son mari. Et à tous les gens qui, à terme, se transformeront en d'autres créatures.

« Patty, vous n'imaginez pas ce que vous m'avez fait voir, entre le métro et mon bureau. La partie sur les arbres donateurs ? C'est hallucinant. On ne vous a pas payée suffisamment.

– Vous m'avez payée plus que ce que j'ai gagné en cinq ans.

– Vous allez éponger votre avance en deux mois. »

Mais ce que Patricia Westerford voudrait recouvrer, c'est sa solitude, son anonymat, qui, elle le sent comme les arbres sentent venir une invasion lointaine, vont lui être arrachés à jamais.



*Destinée* sort, et il n'y a plus de retour possible. Deux mois après la parution du jeu en Amérique du Nord, le P-DG et actionnaire majoritaire de Sempervirens le lance sur son ordi – un vrai cheval de labour – dans son appartement à l'étage du QG flambant neuf de l'entreprise, parmi les collines qui dominent Page Mill Road. Tout en séquoia et en verre : une aire de jeux, une succession d'espaces fantasques et méditatifs. Des angles insolites entourent des patios plantés de gigantesques pins parasols. Travailler dans son box donne l'impression de camper dans un parc national.

Le refuge de Neelay est blotti en hauteur, au-dessus de la ruche. On ne peut y accéder que par un ascenseur privé dissimulé derrière un escalier d'incendie. Au centre de cette tanière cachée se trouve un lit d'hôpital perfectionné. Neelay ne l'utilise presque plus. Quarante minutes pour s'y coucher et autant pour s'en relever ; ces temps-ci, même s'allonger lui donne l'impression de mourir. Il n'y a pas le temps. Il dort dans son fauteuil, rarement plus de quarante minutes d'affilée. Les idées le torturent comme les Furies. Des projets et des intuitions pour son monde en construction le poursuivent sans pitié dans toute la galaxie.

Il est assis devant un écran géant, à son bureau assez haut pour que le fauteuil puisse se glisser en dessous. Derrière l'écran, le panorama de la baie vitrée révèle le sommet de Monte Bello. Cette vue, et le paysage d'étoiles qui brille la nuit par la lucarne, constitue l'essentiel des échappées de Neelay. À présent, la plupart de ses expéditions ressemblent à celle d'aujourd'hui : des percées sur les côtes de continents qui naissent noyés de brume puis s'ouvrent à la découverte. Il a conçu les fondements du jeu, rédigé une bonne partie du code, passé des mois à en élaborer les chemins possibles. *Destinée* ne devrait plus avoir la capacité de le surprendre ; et pourtant le jeu ne manque jamais d'accélérer son pouls. Un clic de souris, quelques touches de

clavier, et le revoici face à face avec un nouveau continent vierge.

En réalité, le jeu est pathétique. Sans épaisseur : sans goût, sans odeur, rien à toucher, rien à sentir. Il est dérisoire et granuleux, fondé sur un modèle de monde aussi simpliste que la Genèse. Et pourtant il lui agrippe le cortex chaque fois qu'il le fait démarrer. Les cartographies, les climats, les ressources éparses sont neuves à chaque partie. Ses adversaires peuvent être des Conquistadors, des Bâtisseurs ou des Technocrates, des Adorateurs de la Nature, des Avars, des Humanistes ou des Utopistes radicaux. Il n'a jamais rien existé de semblable à ce lieu. Et pourtant, y pénétrer, c'est comme se retrouver chez soi. Son esprit attendait un tel espace de jeu bien avant qu'il tombe trahi par son arbre.

Aujourd'hui, il choisit d'être un Sage. La rumeur se répand, sur les forums à travers le monde, qu'il existerait une stratégie de victoire maximisée que les joueurs baptisent *l'Illumination*. Les dépositaires des meilleurs scores réclament l'interdiction d'une telle approche. Mais même en tant que Sage, il doit acquérir suffisamment de charbon, d'or, de minerai, de pierre, de bois, de nourriture, d'honneur et de gloire pour financer la croissance de sa population. Il doit explorer des territoires inconnus, établir des voies de commerce et razzier les colonies voisines, pour avancer dans les embranchements et les arborescences de la Culture, de l'Artisanat, de l'Économie et de la Technologie. Le jeu offre presque autant de choix décisifs que la Vraie Vie ou, comme s'est mise à l'appeler son équipe, non sans dérision : la VV. Ce matin, le visuel paraît un peu brut comparé à *Destinée 2*, déjà en développement. Mais le visuel n'a jamais beaucoup compté pour Neelay. Le visible n'est qu'un paramètre fictif du désir véritable. Tout ce qu'il demande, comme un demi-million d'autres joueurs, c'est une métamorphose facile et inépuisable, dans un royaume en expansion constante.

Quelque chose le tenaille. Il lui faut quelques minutes pour identifier cette sensation : il a faim. Il devrait manger, mais manger est un processus si laborieux. Il roule jusqu'au mini-frigo, saisit une boisson énergisante et quelque chose qui se révèle être un feuilleté au poulet qu'il engloutit sans même le passer au micro-ondes. Ce soir il fera un vrai repas, ou bien demain. Il est occupé à assembler une pile de planches de cyprès, fournies par ses meilleurs bûcherons, pour bâtir une arche de Noé monumentale quand le téléphone sonne. C'est son rendez-vous du matin avec un journaliste qui veut interviewer la star montante d'un secteur encore balbutiant, ce garçon de moins de trente ans qui a offert un logis à tant de garçons sans logis.

Le reporter n'a pas l'air beaucoup plus vieux que son sujet, et il est pétrifié de timidité. « Monsieur Mehta ? »

M. Mehta, c'est son père, que Neelay abrite dans un petit palais

près de Cupertino, avec piscine, home cinéma et pièce d'eau flanquée d'un mandir en bois de rose, où chaque semaine Mme Mehta accomplit le rite de la puja en priant les dieux d'apporter à son fils le bonheur et une jeune fille qui le verra tel qu'il est vraiment.

Un reflet dans la baie vitrée vient le défier : une mante religieuse brune et rachitique, aux articulations bulbeuses, avec en guise de tête un crâne énorme à la peau tendue comme un tambour. « Appelez-moi Neelay.

– Oh, waouh ! OK. Super ! Neelay, moi c'est Chris. Merci d'avoir accepté cette interview. Alors, pour commencer, je voudrais vous demander : Saviez-vous que *Destinée* allait être un tel succès ? »

Oui, Neelay le savait, bien avant que le jeu soit lâché dans le vaste monde. Il l'a su dès l'instant où il en a eu l'idée, cette nuit-là, sous l'arbre géant, proliférant, palpitant sur Skyline. « Plus ou moins. Oui. La sortie en beta a paralysé mon personnel. Mon directeur de projet a dû leur interdire d'y jouer.

– Waouh, c'est dément ! Vous avez les chiffres de vente ?

– Ça se vend très bien. Dans quatorze pays.

– Et pourquoi, d'après vous ? »

Le succès du jeu est simple à comprendre. C'est un fac-similé acceptable de ce lieu apparu à Neelay à sept ans, quand son père avait trimballé un premier carton énorme jusqu'en haut des escaliers. *Alors, Neelay-ji. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire, cette petite bête ?* Ce que l'enfant attendait de la boîte noire était bien innocent : qu'elle le mène aux jours du mythe et de l'origine, lorsque tous les lieux accessibles à l'homme étaient verts et malléables, et que la vie pouvait encore tout devenir.

« Je ne sais pas. Les règles sont simples. Le monde réagit à vous. Les choses arrivent plus vite que dans la vie. On peut voir son empire grandir.

– Je... je dois vous l'avouer, je suis fou amoureux ! Hier soir, quand j'ai enfin arrêté de jouer, il était genre quatre heures du matin. Mais il fallait que je voie ce qui se passerait au coup suivant. Et quand je me suis levé de l'écran, toute ma chambre était ballottante et tremblotante.

– Je vois ce que vous voulez dire. »

Et c'est vrai. À part ce que ça fait de se lever.

« Vous croyez que le jeu modifie le cerveau des joueurs ?

– Oui, Chris. Mais tout modifie notre cerveau, il me semble.

– Vous avez vu l'article sur l'addiction aux jeux vidéo dans le *New York Times* de la semaine dernière ? Les gens qui passent cinquante heures par semaine à jouer ?

– *Destinée* n'est pas un jeu vidéo. C'est un jeu de pensée.

– Soit. Mais vous devez reconnaître que ça gâche beaucoup de

temps productif.

– Le jeu est chronophage, c'est indéniable. » Il entend un petit point d'interrogation surgir dans une bulle à l'autre bout du fil. « Ça bouffe du temps.

– Ça vous dérange d'être un destructeur de la productivité ? »

Neelay contemple un flanc de montagne rasé de près il y a un demi-siècle.

« Je ne crois pas... Ça n'est peut-être pas un mal, de détruire un peu de productivité.

– Euh... OK. En tout cas, le jeu dévore ma petite vie. Je tombe sans arrêt sur des trucs qui ne sont pas dans le manuel de cent vingt-huit pages.

– Bien sûr. C'est en partie pour ça que les gens continuent à jouer.

– Et tant que je suis dans le jeu, j'ai l'impression d'avoir un but. Il reste toujours quelque chose à faire. »

*Oui, oh oui*, a envie de crier Neelay. Un lieu sûr et compréhensible, sans marécages d'ambiguïté pour vous engloutir, sans les ténèbres inter-humaines, et où votre volonté a droit à son domaine. Appelons ça un *sens*. « Je crois que beaucoup de gens s'y sentent plus chez eux. Davantage qu'ici.

– Peut-être bien ! Beaucoup de mecs de mon âge, en tout cas.

– Oui. Mais nous préparons toutes sortes de rôles nouveaux pour la prochaine version. De nouvelles façons d'y jouer. Des voies de possibles pour toutes sortes de gens. Nous voulons que ce soit un endroit accueillant pour tout le monde.

– Waouh ! OK. C'est dément ! Alors qu'est-ce que Sempervirens va proposer au juste ? »

Sempervirens est en train d'échapper au contrôle de Neelay. Des équipes et des cadres peuplent un organigramme arborescent qu'il n'arrive plus à maîtriser. Les meilleurs développeurs de la Silicon Valley frappent à la porte tous les jours, avides d'être de la partie. Des créateurs de logiciels de la Route 128, près de Boston, des diplômés fraîchement émoulus de Georgia Tech et de Carnegie Mellon – autant de cerveaux façonnés depuis leur plus jeune âge par les jeux que naguère Neelay cédait gratis – lui quémandent une chance d'aider à concevoir l'exode déjà entamé.

« Si seulement je pouvais vous le dire ! »

Chris geint : « Et si je vous supplie ? »

Sa voix a toute l'assurance d'un mâle sain et valide. Sans doute blanc et beau gosse. Le charme et l'optimisme d'un gars qui ne sait pas encore ce que les gens peuvent faire à d'autres gens, à d'autres êtres vivants, une fois que surviennent les terreurs, les blessures, les besoins.

« Même un indice ? »

– Eh bien, c'est très simple, en fait. On va proposer plus de tout. Plus de surprises. Plus de possibles. Plus de mondes, avec plus de créatures nouvelles. Imaginez *Destinée* avec quarante fois plus de richesse et de complexité. Nous ne savons même pas à quoi pourrait ressembler un lieu pareil. » Et le tout *à partir d'une graine pas plus grosse que ça*.

« Oh, c'est incroyable. C'est... magnifique ! »

Neelay ressent un pincement au cœur, comme un coup de poignard. Il a envie de dire : *Posez-moi encore des questions. J'ai encore plus à vous offrir*.

« Je peux vous poser des questions sur vous ? »

Son pouls le tenaille comme s'il essayait de se hisser à ses anneaux d'exercice. *Non, par pitié. Non, je vous en prie*. « Bien sûr. »

« J'ai lu pas mal d'articles sur vous. Même vos employés vous qualifient d'ermite.

– Je ne suis pas un ermite. C'est juste que... je ne peux pas me servir de mes jambes.

– Oui, j'ai lu ça. Comment vous dirigez l'entreprise ?

– Par téléphone. Par mail. Par le Net.

– Pourquoi on ne trouve pas de photos de vous ?

– Je ne suis pas beau à voir. »

Il entend Chris rougir. Il a envie de lui dire : *C'est pas grave. Ça n'est que la VV*.

« Vous pensez que le fait d'être un enfant d'immigrés...

– Oh, je ne crois pas. Sans doute pas.

– Pas quoi ?

– Je ne crois pas que ça ait eu beaucoup d'influence sur moi.

– Mais vous êtes quand même américain d'origine indienne ? Vous ne pensez pas que... ?

– Voilà ce que je pense. J'ai déjà été Gandhi, Hitler et Geronimo. J'ai manié des sabres à double tranchant, habillé d'un bikini en cote de mailles qui franchement ne me protégeait pas beaucoup ! »

Chris éclate de rire. D'un beau rire confiant. Neelay se fout de savoir à quoi ressemble ce jeune homme. Peu importe qu'il fasse deux cents kilos et qu'il soit couvert de furoncles. Il est envahi de désir. *Ça vous dirait qu'on sorte ensemble un jour ?* Mais sortir, ça voudrait dire rentrer. *Ça n'engage à rien. À vrai dire, ça ne peut engager à rien. Tout ça, c'est fini. On pourrait juste... s'installer quelque part, parler de tout, sans crainte, sans souffrance, sans conséquences. Juste être ensemble et se demander où va le monde*.

Impossible. Un seul regard sur Neelay et son corps de gargouille et même ce journaliste confiant et rieur serait dégoûté. Et pourtant, ce Chris... il *aime* le jeu de Neelay. Il y joue toute la nuit, jusqu'au matin. Le code qu'a rédigé Neelay est en train de modifier son cerveau.



« Ça se résume à ça. J'ai été beaucoup de choses. J'ai vécu partout. En Afrique à l'Âge de pierre, et aux confins d'autres galaxies. Je crois que très bientôt – pas tout de suite, mais bientôt –, si les logiciels continuent à s'améliorer et à nous donner plus d'espace, on pourra, j'en suis convaincu, se métamorphoser en tout ce qu'on veut.

– Ça... ça paraît un peu extrême.

– Oui. Peut-être.

– Les jeux ne sont pas... Les gens voudront toujours de l'argent. Ils voudront toujours du prestige et un statut social. La politique, ça ne changera jamais.

– Oui... Jamais ? Peut-être. »

Neelay fixe son écran, où se dessine brutalement un monde où le statut social s'accroîtra entièrement par vote, dans un espace à la fois instantané, mondial, anonyme, virtuel et sans pitié.

« Les gens ont toujours un corps. Ils veulent du vrai pouvoir. Des amis, des amoureux. Des récompenses. La réussite.

– Bien sûr. Mais bientôt on transportera tout ça dans sa poche. On vivra, on échangera, on fera des affaires, on aura des histoires d'amour rien qu'en symboles, dans un espace virtuel. Le monde sera un jeu, avec des scores qui s'afficheront à l'écran. Et tout ça ? » Il balaie l'espace d'un grand geste du bras, comme font les gens au téléphone, tout en sachant que Chris ne peut pas le voir. « Toutes ces choses que selon vous les gens veulent *vraiment* ? La *vraie* vie ? Bientôt on ne se rappellera même plus comment c'était. »



Une voiture se dirige vers le nord sur l'autoroute 36. Une Impala, qui roule quinze kilomètres trop vite en atteignant le haut de la côte. Devant elle, sur la longue pente, une dizaine de caisses noires sur la chaussée bloque toute avancée. Des cercueils. Le conducteur freine, parvient à s'arrêter à deux mètres des funérailles de masse. Dans les airs au-dessus des cercueils, sur un câble tendu entre deux arbres solides comme des phares, s'élève une femelle puma. Un harnais étreint sa taille fauve, fixé par un mousqueton à un câble de sécurité. Sa queue fouette l'air entre ses cuisses lisses, et sa noble tête moustachue ballotte sur son cou tandis qu'elle inspecte une banderole coincée.

Une deuxième voiture arrive du sud. Une Rabbit qui freine en catastrophe devant les cercueils. Le conducteur klaxonne deux fois avant de remarquer la féline. Un spectacle assez insolite, même en cette terre de ganja, pour qu'il se contente un instant de regarder bouche bée. L'animal est jeune, souple, uniquement vêtu d'une

combinaison moulante, avec sur son épaule les mots *Les choses vont changer* dépassant du body. La féline se débat avec la banderole ; les automobilistes attendent, intrigués. Une autre voiture se retrouve coincée sur la file du nord. Puis une autre encore.

Sur une estrade en bord de route, un ours tire sur un cordon pour tenter de déployer le drap coincé sur son fil de fer. Le mufle et les yeux enfoncés du grizzly sont faits de papier mâché superbement peint. Les trous pour les yeux sont si petits que l'ours doit faire pivoter son grand museau pour y voir quelque chose. En quelques minutes, c'est l'embouteillage dans les deux sens. Deux types descendent de voiture. Ils sont énervés, mais ne peuvent s'empêcher de rire de cette méga-faune. Un coup de patte de la féline et enfin le drap se déploie, se gonfle de vent et claque au-dessus de la route telle une voile :

### **Halte au sacrifice des vierges !**

Les festons fourmillent de fleurs et de feuillages sortis tout droits des marges d'un manuscrit médiéval. Pendant un instant, les automobilistes bloqués sont réduits à la contemplation. Quelques-uns applaudissent spontanément. Un autre crie par sa vitre ouverte : « Je vais régler ton problème de virginité, ma cocotte ! » Loin au-dessus, la féline agite la patte. Ses otages en retour agitent le bras, le pouce ou le médius. Son masque sauvage qui les toise remue un trouble ancien dans les tripes des spectateurs.

L'un des conducteurs se précipite sur les cercueils. « C'est mon boulot de forestier qui vous paie vos allocs ! Alors foutez-moi le camp d'ici ! » Il donne des coups de pied dans les caisses noires, mais elles ne bougent pas. D'un collier de chien qui lui ceint la nuque, la féline extrait un sifflet et fait résonner trois coups. Les caisses s'ouvrent toutes en même temps, et des corps en surgissent comme au Jugement dernier. L'ours ajoute au chaos en balançant des fumigènes. Des créatures émergent, de toutes les couleurs de la création. Un élan dont les bois se déploient comme des ailes d'ange. Un écureuil rayé de Sonoma aux incisives géantes comme des baguettes chinoises. Un colibri d'Anna qui resplendit de rose ardent et de bronze irisé. Une salamandre géante du Pacifique, un vrai cauchemar à la Dalí. Une limace-banane informe et jaune soleil.

Les conducteurs bloqués éclatent de rire à cette résurrection animale. Nouveaux applaudissements, nouvelle salve d'obscénités. Les bêtes se lancent dans une danse effrénée. Qui trouble les automobilistes : ils ont déjà vu cette bacchanale d'animaux folâtrant en cercles fous, souvenir enfoui des premiers livres illustrés qu'ils aient jamais touchés du doigt, au temps où toute chose était possible et réelle. Profitant de cette diversion, l'ours et la féline défont leur

harnais et descendent de leur perchoir. Lorsqu'une sirène de police hulule derrière la file de voitures, ça a l'air de faire partie du spectacle. La police remonte laborieusement la bande d'arrêt d'urgence, ce qui laisse aux animaux tout le temps de se disperser dans les sous-bois. Dans la foulée, une femme mûre et un homme au caméscope vissé à la main disparaissent parmi les arbres.

Deux jours plus tard, le film a les honneurs du JT national. Les réactions couvrent tout le spectre de la vie. Les activistes sont des héros. Des criminels démagos bons à enfermer. Des bêtes sauvages. Oui : des bêtes sauvages. Des animaux manipulateurs, suprêmement altruistes et développés, qui ont réussi à bloquer une autoroute et à ranimer l'espoir que la nature reprenne ses droits.



Quatre ans à Fortuna se ramènent à un après-midi. Adam, à sa place rituelle au premier rang, dans l'amphi Daniels, et le professeur Rubin Rabinowski en chaire – Affect et cognition. Le dernier cours magistral avant l'examen final, et Rabi-Man passe en revue toutes les données expérimentales qui tendent à prouver – au grand plaisir de son auditoire en surnombre – qu'enseigner la psychologie est une perte de temps.

« Je vais vous montrer les auto-évaluations de gens à qui on a demandé dans quelle mesure ils se croient vulnérables à certaines tendances ou certains facteurs : ancrage, erreurs sur les probabilités causales de base, aversion à la dépossession, disponibilité, persistance des croyances, confirmation, corrélations illusoire, incitation – tous les préjugés que nous avons étudiés dans ce cours. Voici les scores du groupe test. Et voici ceux d'anciens étudiants de ce cours. »

Éclat de rire général : les chiffres sont presque identiques. Les deux groupes convaincus d'avoir une volonté de fer, une vision lucide, une pensée autonome.

« Voici les résultats de plusieurs évaluations différentes conçues pour dissimuler ce qu'elles testaient. La plupart des membres du second groupe ont été testés moins de six mois après avoir suivi ce cours. »

Les rires se muent en grognements. L'aveuglement et l'irrationnel sont endémiques, même chez ceux qui ont réussi l'examen. Des diplômés qui travaillent deux fois plus dur pour économiser cinq dollars que pour les gagner. Des diplômés qui ont plus peur des ours, des requins, de la foudre et des terroristes que des chauffards ivres. Quatre-vingts pour cent se croient plus malins que la moyenne. Des diplômés qui exagèrent massivement le nombre de bonbons contenus

dans un bocal, en se basant uniquement sur les estimations absurdes d'autrui.

« Le boulot de la psyché, c'est de nous maintenir dans une bienheureuse ignorance de qui nous sommes, de ce que nous pensons, de notre comportement dans telle ou telle situation. Nous fonctionnons tous dans un épais brouillard de confirmation mutuelle. Nos pensées sont avant tout façonnées par un noyau dur résiduel qui a évolué jusqu'au principe que tous les autres *doivent avoir raison*. Mais même quand on fait remarquer ce brouillard, *nous ne sommes pas plus capables d'y trouver notre chemin*.

Alors, pourquoi, vous demanderez-vous, est-ce que je continue ainsi à pérorer en chaire ? Pourquoi continuer, année après année, à empocher les chèques de l'université ? »

Les rires se font empathiques. Adam admire cette brillante pédagogie. Lui en tout cas, se jure-t-il, se rappellera ce cours encore bien des années, et ses révélations le rendront plus sage, nonobstant tous les tests. Lui en tout cas défilera ces statistiques accusatrices.

« Laissez-moi vous montrer vos propres réponses à un questionnaire tout simple que je vous ai fait remplir au début du semestre. Vous l'avez sans doute déjà oublié. » Le professeur jette un coup d'œil à la moyenne des réponses et fait la grimace. Ses lèvres se pincet de douleur. Ricanements dans la salle. « Vous vous rappelez peut-être, ou peut-être pas, que je vous avais demandé si vous pensiez que vous... » Le professeur Rabinowski tripote son nœud de cravate. Il fait des moulinets avec le bras gauche, une nouvelle grimace. « Excusez-moi un instant. » Il se rue en titubant au bas de l'estrade et hors de l'amphi. Un murmure parcourt l'assistance. On entend un bruit sourd dans le couloir : une pile de cartons renversée. Cinquante-quatre étudiants restent assis en attendant la chute de la blague. Des bruits étouffés résonnent dans le couloir. Mais personne ne bouge.

Adam balaie du regard les rangées derrière lui. Les étudiants échangent des expressions perplexes ou se plongent dans leurs notes. Il se retourne vers la superbe jeune femme qui s'assied toujours deux sièges à sa gauche. Une étudiante en médecine, au teint fauve, jolie sans le savoir, les classeurs pleins de notes manuscrites bien nettes, et il se redit que ce serait merveilleux de prendre une bière chez Bucky's avec elle et de parler de ce cours incroyable. Mais le semestre s'achève dans deux jours, et il n'a pratiquement plus aucune chance.

Elle regarde vers lui, déconcertée. Il secoue la tête et ne peut réprimer un grand sourire narquois. Il se penche vers elle pour chuchoter, et elle suit le mouvement. Il lui reste peut-être une dernière chance. « Kitty Genovese. L'effet spectateur. Darley et Latané, 1968.

– Mais est-ce qu'il va bien ? »

Son souffle est doux comme la cannelle.

« Tu te rappelles qu'il nous avait demandé si on aiderait quelqu'un qui... ? »

Au rez-de-chaussée, une femme crie pour qu'on appelle une ambulance. Mais le temps que les urgentistes se garent sur le campus, le professeur Rabinowski est mort d'un infarctus du myocarde.

« Je ne comprends pas, dit l'étudiante en médecine sur la banquette de chez Bucky's. Si tu pensais qu'il faisait une démonstration de l'effet spectateur, pourquoi tu n'as pas bougé ? »

Elle en est à son troisième café glacé, et ça énerve Adam. « C'est pas la question. La question, c'est pourquoi cinquante-trois autres personnes, y compris toi, n'ont rien fait tout en pensant qu'il avait une crise cardiaque. Moi, je pensais qu'il nous menait en bateau pour sa démonstration.

– Alors tu aurais dû te lever pour le démasquer !

– Je ne voulais pas gâcher son numéro.

– Tu aurais dû réagir dans les cinq secondes. »

Il frappe la table du plat de la main. « Ça aurait rien changé, putain ! »

Elle se recroqueville sur la banquette, comme s'il voulait la frapper. Il écarte les mains en signe de paix, se penche vers elle pour s'excuser, et de nouveau elle se crispe. Il se fige, les mains en l'air, en voyant enfin ce que voit la jeune femme apeurée.

« Excuse-moi. C'est toi qui as raison. » L'ultime leçon du professeur Rabinowski. Effectivement, étudier la psychologie ne sert pas à grand-chose. Il règle la note et s'en va. Il ne la revoit jamais, sauf la semaine suivante, à quatre sièges de distance, pendant deux heures, lors de l'examen, sous l'œil des surveillants.

Il est admis dans le nouveau programme doctoral de sociopsychologie à Santa Cruz. Le campus est un jardin enchanté perché à flanc de montagne avec vue sur la baie de Monterey. Le pire endroit qu'il puisse imaginer pour terminer une thèse – ou accomplir le moindre travail sérieux. D'un autre côté, c'est idéal pour établir des contacts inter-espèces avec les otaries de la jetée, escalader de nuit, nu et défoncé, l'Arbre du Couchant, et rester allongé dans la Grande Clairière en cherchant un sujet de thèse dans le tourbillon des nuées d'étoiles. Au bout de deux ans, les autres doctorants se mettent à l'appeler M. Préjugé. Dans toute discussion sur la psychologie des groupes sociaux, Adam Appich, titulaire d'un master en sciences, invoque plusieurs études prouvant que l'aveuglement cognitif résiduel empêchera à jamais les gens d'agir au mieux de leurs intérêts.

Il consulte sa superviseuse. Le professeur Mieke Van Dijk, la femme

à la sublime coupe au carré, aux consonnes saccadées et aux voyelles adoucies si érotiques. À vrai dire, elle insiste pour qu'il fasse le point avec elle tous les quinze jours, dans son bureau du Collège 10, dans l'espoir que ce contrôle imposé donne un coup de manivelle à sa recherche.

« Vous traînez des pieds pour rien. »

En réalité, il a les pieds en l'air, allongé sur la banquette victorienne en face du bureau, comme si elle était sa psychanalyste. Ce qui les amuse tous les deux.

« Traîner... ? C'est pas ça du tout. Je suis complètement paralysé.

– Mais pourquoi ? Vous vous en faites une montagne. Abordez votre thèse... » – elle a du mal à prononcer le *th* anglais – « comme un dossier de séminaire, en plus long. On ne vous demande pas de sauver le monde.

– C'est vrai ? Est-ce que je peux au moins sauver un ou deux États-nations ? »

Cela la fait rire, dévoilant ses dents en avant. Il sent son pouls s'accélérer. « Écoutez, Adam. Faites comme si ça n'avait rien à voir avec votre carrière. Avec une quelconque reconnaissance professionnelle. Qu'est-ce que *vous*, personnellement, vous avez envie de découvrir ? Qu'est-ce que vous auriez plaisir à étudier pendant deux ou trois ans ? »

Il regarde les mots s'écouler de cette si jolie bouche, exempts du jargon socio-scientifique auquel elle cède en séminaire. « Ce *plaisir* dont vous parlez...

– *Shhh*. Vous avez forcément envie de savoir *quelque chose*. »

Il a envie de savoir si elle a déjà, ne serait-ce qu'une fois, pensé à lui en termes sexuels. Ce n'est pas inconcevable. Elle n'a qu'une dizaine d'années de plus que lui. Et elle est... il est tenté de dire *vigoureuse*. Il ressent le besoin étrange de lui raconter comment il s'est retrouvé ici, dans son bureau, à chercher un sujet de thèse. Envie de dessiner toute son histoire intellectuelle en ligne droite – du vernis à ongles dont il peignait l'abdomen des fourmis au mentor bien-aimé qu'il a regardé mourir – puis de lui demander où mène cette ligne.

« Je m'intéresse au... dessillement. » Il la regarde à la dérobée. Si seulement les gens, comme certains invertébrés, viraient au cramoisi quand ils éprouvaient du désir. Ça rendrait l'espèce humaine tellement moins névrosée.

Elle fait la moue. Elle doit forcément savoir que ça lui va très bien. « Le dessillement ? J'imagine que ça a un sens.

– Est-ce que les gens peuvent parvenir à des décisions morales indépendantes qui vont à l'encontre des convictions de la tribu ?

– Vous voulez étudier le potentiel transformatif au regard d'un favoritisme normatif exacerbé à l'intérieur du groupe. »

Il acquiescerait, mais ce jargon le fait vraiment chier. « Par exemple : je me considère comme un type bien. Un bon citoyen. Mais disons que je sois un bon citoyen de la Rome antique, où un père avait le pouvoir, et parfois le devoir, de mettre à mort son enfant.

– Je vois. Et vous, en tant que bon citoyen, êtes poussé à préserver la distinction positive...

– On est piégés. Par l'appartenance sociale. Même quand il y a de grandes vérités flagrantes qui nous regardent en... »

Il entend ses condisciples ricaner : *M. Préjugé*.

« En fait, non. Manifestement non, sinon il n'y aurait jamais de réalignement interne du groupe. De transformation de l'appartenance sociale.

– Et ça arrive ?

– Bien sûr ! Rien qu'en Amérique, des gens nés à une époque où on croyait les femmes trop faibles pour voter ont vu un grand parti présenter une candidate à la vice-présidence. Au dix-neuvième siècle, en quelques années, on est passé de l'esclavage à l'émancipation. Les enfants, les étrangers, les prisonniers, les femmes, les Noirs, les handicapés, les malades mentaux : tous sont passés du statut de choses au statut de personnes. Je suis née à une époque où l'idée qu'un chimpanzé puisse défendre ses droits devant un tribunal paraissait totalement absurde. Quand vous aurez mon âge, on se demandera comment on a jamais pu dénier à ces animaux leur statut de créatures intelligentes.

– Quel âge vous avez, d'ailleurs ? »

Le professeur Van Dijk rit. Ses belles pommettes saillantes rosissent, il en est certain. Difficile à cacher, avec ce teint. « Revenons à notre sujet.

– J'aimerais déterminer les facteurs de personnalité qui permettent à certains individus de se demander comment les gens peuvent être si aveugles...

– ... alors que tous les autres essaient encore de stabiliser les loyautés au sein du groupe. Là, on a une piste. Ça pourrait constituer un sujet. À condition de le définir et de le recentrer *drastiquement*. Vous pourriez considérer l'étape suivante dans cette progression historique de la conscience. Étudier les gens qui soutiennent une position que toute personne raisonnable dans notre société trouve complètement folle.

– Par exemple ?

– Nous vivons une époque où d'aucuns affirment qu'il existe une autorité morale qui excède l'espèce humaine. »

En une seule tension fluide de ses muscles abdominaux, il se redresse. « De quoi vous parlez ?

– Vous avez vu les infos. Tous le long de la côte Ouest, des gens

risquent leur vie pour des plantes. J'ai lu la semaine dernière qu'un homme avait eu les jambes sectionnées par une machine à laquelle il tentait de s'enchaîner. »

Adam a bien vu les reportages, mais les a ignorés. Il ne comprend plus pourquoi. « Les droits des végétaux ? Les arbres sont des personnes ? » Un garçon qu'il connut jadis avait sauté dans un trou au risque d'être enterré vivant pour protéger l'arbrisseau de son futur cadet. Mais ce garçon est mort. « Je hais les militants.

– Ah oui ? Pourquoi ?

– Du dogmatisme et des slogans. C'est chiant. Je supporte pas les mecs de Greenpeace qui m'alpaguent dans la rue. Tous ces gens *moralisateurs*... ils ne comprennent pas.

– Ils ne comprennent pas quoi ?

– Qu'on est tous incurablement fragiles et dans l'erreur. Pour tout. »

Le professeur Van Dijk fronce les sourcils. « Je vois. Heureusement que ce n'est pas de vous qu'on fait une étude psychologique.

– Est-ce que ces gens invoquent vraiment un nouvel ordre moral non humain ? Ou est-ce simplement du sentimentalisme pour la jolie verdure ?

– C'est là qu'interviennent les mesures contrôlées de critères psychologiques. »

Lui-même ricane, un peu. Mais une grande idée enfle en lui, et il n'ose pas ciller de peur qu'elle ne disparaisse. Une avancée. « La formation de l'identité et les cinq grands facteurs de personnalité chez les militants des droits végétaux.

– Sous-titre : Quand un embrasseur d'arbre embrasse un arbre, qui embrasse-t-il vraiment ? »



Le soleil brille sur l'ouest des Cascades quand Mimi et Douglas se garent sur le sentier forestier déjà bondé. Ce n'est plus une manif. C'est une fête foraine. La spécialiste d'ingénierie céramique demande au vétéran blessé : « Mais qui sont tous ces gens ? »

Douggie descend de voiture avec ce grand sourire niais qui dévore l'air et le soleil à pleines dents, un sourire que Mimi a fini par apprécier comme on apprécierait les jappements d'un chiot qu'on a arraché à la fourrière. Il désigne la foule de sa main noueuse et calleuse avec une joie exubérante de cow-boy. « C'est l'*Homo sapiens*, mon pote. Toujours en train de mijoter quelque chose ! »

Mimi trotte pour le rattraper. L'affluence lui donne le vertige. « C'est quoi qu'ils font ? »

Douglas incline vers elle son oreille valide. « Tu peux répéter ? »



Les gens sont bruyants dans leur carnaval militant, et il a perdu une bonne part de son ouïe du temps où il volait pour l'armée de l'air.

Cela ne cesse de la surprendre. Un homme qui prend la peine d'écouter. « C'est mon père qui disait ça. *C'est quoi qu'ils font ?*

– C'est quoi qu'ils font ?

– Ouais. Autrement dit : *Putain, ces gens, qu'est-ce qu'ils espèrent accomplir ?*

– Il était bizarre ?

– Chinois. Il croyait que la langue anglaise devrait être plus efficace qu'elle n'est. »

Douglas se frappe le front. « Tu es *chinoise*.

– À moitié. Tu croyais quoi ?

– Je ne sais pas. Un truc plus basané. »

Mais la vraie question, Mimi le sait, la voici : *C'est quoi qu'elle fait ?* Elle est éberluée qu'il ait réussi à la traîner là pour la manif. Sa seule action politique antérieure, c'était une vendetta d'écolière contre le président Mao. Si elle a un grief, c'est envers la municipalité, et son attaque nocturne déloyale contre ses pins chéris. Quant à ces arbres, si loin de la ville... Elle est *ingénieur*, nom de Dieu. Ces arbres réclament d'être exploités.

Mais une poignée de conférences et un saut à un meeting préparatoire, accompagnée par cet ingénu si gauche, lui ont brisé le cœur. Ces montagnes, ces cascades forestières : à présent qu'elle les a vues, elles lui appartiennent. Et la voilà, à une manifestation publique où son émigrant de père serait venu la cueillir pour la ramener à la maison, dans la hantise de l'expulsion, de la torture ou pire encore. « Regarde-moi tout ce monde ! »

Des grands-mères à guitare, des bambins au pistolet à eau intergalactique. Des étudiants qui veulent se montrer dignes les uns des autres. Des yuppies poussant des landaus qui ressemblent à des  $4 \times 4$  pour hobbits. Des écoliers brandissant gravement des écriteaux : RESPECTEZ VOS AÎNÉS. NOUS AVONS BESOIN DE POUMONS. Un arc-en-ciel solidaire de chaussures assorties remonte le tronc de la route de halage : mocassins et baskets, sandales dérapantes, Converse fendillées et, oui, rangers de bûcherons. Les vêtements sont encore plus variés : chemises strictes et jeans pré-déchirés, tee-shirts psyché et sage flanelle, chemises à carreaux, et même un blouson d'aviateur de l'USAF comme celui que Douggie avait mis au clou pour quelques dollars il y a quinze ans. Tenues de clown, maillots de bain, joggings : tous les costumes possibles, sauf le costume trois-pièces.

Une bonne partie des manifestants a été acheminée en car par quatre organisations écolos farouchement dissemblables, qui tendent à se faire la guerre quand il n'y a pas de cible plus immédiate. Un groupe de randonneurs a marché deux jours pour se joindre au

spectacle, et tous essaient d'écoper l'océan du capitalisme avec une capsule de gland. Une poignée de gens du coin viennent regarder. Ici, au bout du monde, la plupart des habitants dans un rayon de cent kilomètres n'existent que par la grâce du bois coupé. Eux aussi ont leurs écriteaux manuscrits. BÛCHERONS : LA VRAIE ESPÈCE MENACÉE. LA TERRE D'ABORD ! ET ENSUITE ON RASERA LES AUTRES PLANÈTES.

Deux hommes arborant une barbe qui descend jusqu'au sternum planent à la périphérie de la foule, caméscope à l'épaule. Une femme grisonnante en justaucorps de danse, capeline de feutre et gilet sans manches enregistre des interviews avec quiconque veut bien parler. Plus loin parmi les arbres, un couple à mégaphone modèle l'humeur de la foule. « Vous tous, vous êtes incroyables ! Quelle affluence ! Merci à tous ! Prêts pour une balade en forêt ? »

Une acclamation retentit, et la joyeuse parade descend tant bien que mal un sentier de gravier menant vers la nouvelle voie de glissement. Douglas leur emboîte le pas, Mimi à son côté. Ils s'entremêlent à la foule bigarrée qui agite des drapeaux arc-en-ciel et scande des slogans extrêmes et crus. Dans l'atmosphère festive, sous le bleu du ciel, en montant la pente douce bras dessus bras dessous avec des inconnus, Mimi voit clair. Toute sa vie, à son insu, elle s'est pliée au premier principe transmis par ses parents : ne pas faire de vagues en ce monde. Elle, Carmen, Amelia : les trois filles Ma. Ne vous faites pas remarquer ; vous n'avez pas le droit. Personne ne vous doit rien. Faites-vous toutes petites, votez comme tout le monde, et hochez la tête comme si c'était entendu. Et pourtant là voilà, à chercher les problèmes. À agir comme si ce qu'elle fait pouvait avoir de l'importance.

Ils franchissent, épaule contre épaule, la voie de glissement, en rangées de dix, trop nombreuses pour qu'elle puisse les compter. Ils chantent des airs que Mimi n'a plus chantés depuis la colo dans le nord de l'Illinois, les chansons d'une enfance tintinnabulante. « This Land Is Your Land ». « Si j'avais un marteau ». Douggie sourit et fredonne de sa voix blanche de basse. Entre les chansons, une animatrice à mégaphone, qui marche en crabe près de la tête de la meute, fait scander les slogans comme un prêcheur de gospel. *Les coupes claires, c'est trop cher ! Sauvez le dernier carré !*

Mimi ne supporte pas les moralisateurs. Elle a toujours été allergique aux gens pleins de convictions. Mais plus encore que la conviction, elle déteste la sournoiserie du pouvoir. Elle a appris sur cette montagne des choses qui la dégoûtent. Une entreprise forestière richissime, soutenue par un lobby de bouffons, exploite le vide juridique dans l'attente d'une décision du tribunal en précipitant l'accaparement illégal de toute une variété de conifères qui poussaient déjà des siècles avant que l'idée même de propriété ne parvienne à ces

rivages. Elle est prête à tout essayer pour ralentir ce vol. Même à être moralisatrice.

Ils mettent trois couplets à traverser l'épais bosquet d'épicéas. Les troncs débitent le soleil en lamelles. *Les doigts de Dieu* : c'est ainsi qu'elle et ses sœurs appelaient ces rayons obliques. Des arbres qu'elle ne saurait nommer surgissent de partout, drapés de lierre, ou s'affaissant vers le sol comme des barricades : tant de vie, tant de saveurs différentes, qu'elle a envie de se mettre nue et de folâtrer. Le sous-bois est percé d'arbrisseaux qu'elle pourrait tenir dans son poing, des manches à balai qui attendent leur heure depuis un siècle. Mais la canopée est portée par des troncs que plusieurs manifestants se tenant par la main ne suffiraient pas à étreindre.

Des panoramas s'ouvrent entre les créneaux verts. Mimi tire Douglas par la manche et tend le doigt. Au nord-est, dans des ravins et sur des pentes trop abruptes pour les marcheurs, une pelote d'épingles éclatante de santé roule sur les collines. Le brouillard enveloppe la cime de sapins comme au jour où les premiers vaisseaux européens ont flairé des havres sur cette côte. Mais par une autre trouée au sud, c'est une désolation lunaire qui gravit la montagne : des brûlis arrosés de diesel et calcinés jusqu'à tuer les champignons, puis aspergés d'herbicide pour que rien d'autre n'y pousse que les monocultures à court terme plantées en rangs par l'entreprise, pour un cycle court qui, comme l'a appris Mimi, ne durera au mieux que quelques saisons avant que le sol soit mort. Vu de haut, on dirait que même les arbres qui s'étendent sur ces pentes sont en guerre. Des poches de vert luxuriant affrontent des poches de vomis boueux, jusqu'à l'horizon. Et les gens rassemblés ici : deux armées ignorantes qui s'affrontent comme c'est le cas depuis toujours, pour des raisons cachées même aux plus véhéments. Quand donc en aura-t-on assez ? *Aujourd'hui*, s'il faut en croire cette foule chantante et rieuse qui part convaincre les ouvriers au bout de ces ornières. *Aujourd'hui* : le deuxième meilleur moment.

La route s'étrécit, la forêt émeraude s'épaissit. Des troncs monstrueux toisent et désorientent une Mimi minuscule. La mousse recouvre tout de sa grosse couverture. Même les fougères montent jusqu'à ses seins. L'homme à côté d'elle connaît le nom des arbres, mais Mimi a trop d'orgueil pour demander leur identité. Elle a beau vivre depuis dix ans dans cet État, avoir essayé à maintes reprises d'assimiler les guides et les signes distinctifs, elle ne fait pas la différence entre un pin flexible et un pin à sucre, encore moins entre un cyprès de Lawson et un cèdre à encens. Les sapins argentés, blancs, rouges ou géants se fondent dans un brouillard de festons. Quant au sous-bois proliférant, c'est sans espoir. Le palommier, bizarrement, elle le reconnaît. L'oxalis et le trillium. Mais le reste n'est qu'une salade mélangée de feuillage insondable, qui rampe en bord de piste, prête

à lui saisir les chevilles.

Douglas désigne quelque chose à gauche de la route. « Regarde ! » Au milieu du chaos bleu vert, sept arbres robustes poussent en une ligne aussi droite que les rêves d'Euclide.

« Putain, mais comment... ? Est-ce que quelqu'un... ? »

Il rit et lui tapote l'épaule. C'est bon de sentir sa main. « Réfléchis bien. En remontant loin dans le passé. »

Elle réfléchit, et ne voit pas. Douglas fait durer le suspense encore un peu.

« Il y a quelques siècles, à peu près à l'époque où les Pères Pèlerins se disaient : *Et puis merde, on prend le risque*, un gros monstre est tombé. Une souche pourrissante, c'est un berceau parfait pour les semences. Une poignée de graines s'en est servie comme sillon, comme si Dieu lui-même les avait semées avec une houe ! »

Quelque chose brille devant elle, révélé par la lumière mouchetée comme la rosée trahit une toile d'araignée. Des réseaux denses de dizaines de milliers d'espèces s'entre-tissent en une tapisserie trop fine pour être reconstituée par l'œil humain. Qui sait les remèdes qui peuvent s'y trouver enfouis ? La nouvelle aspirine, la nouvelle quinine ; le nouveau taxol. Une raison suffisante pour que ce dernier petit carré reste intact un peu plus longtemps.

« C'est quelque chose, hein ?

– Oh oui, Duggie. »

Cet homme a tenté de sauver ses sapins. Il s'est interposé, au péril de sa vie, entre les scies et les arbres. Elle ne serait pas ici, même dans ce paradis menacé, sans lui. Mais à son goût, il est plus qu'un peu foldingue. Son enthousiasme bondissant pour toute chose lui fait peur. L'œil pétillant qu'il fixe sur la forêt, c'est le regard des imparfaitement socialisés. Sa tête pivote quand il s'émerveille de la foule, heureux comme un chiot qu'on laisse rentrer dans la maison.

« Tu entends ça ? » demande-t-il.

Mais elle l'a entendu toute la matinée. Encore quatre cents mètres et le geignement sourd se précise. Plus loin, derrière les ronces, des machines orange et moutarde empoignent la terre entre leurs griffes : des niveleuses et des raboteuses, qui prolongent cette route vers un territoire nouveau.

« Oh mon Dieu, Mimi. Regarde ce qu'ils font à cet endroit si beau. *C'est quoi qu'ils font ?* »

Les manifestants atteignent une clôture de barres de métal soudées qui bloque la route. L'avant-garde s'arrête devant l'obstacle, et les banderoles s'agglutinent autour d'elle. La femme au mégaphone annonce : « On va franchir la clôture et entrer dans la clairière. Ce sera une atteinte à ce projet forestier que nous contestons. Ceux d'entre vous qui ne souhaitent pas être arrêtés, restez ici. Votre

présence et votre voix sont importantes. Les médias prennent conscience de ce que vous ressentez ! »

Applaudissements, comme un froissement d'ailes de tétras.

« À ceux qui sont prêts à aller de l'avant, merci. On va franchir la clôture en bon ordre. Restez groupés. Restez calmes. Ne cédez pas aux provocations. C'est une confrontation pacifique. »

Une portion de la foule dérive vers la clôture. Mimi lève un sourcil vers Douglas. « Tu es sûr ?

– Oh que oui ! C'est pour ça qu'on est là, non ? »

Elle se demande s'il veut dire là, en bordure d'une forêt publique vendue au plus offrant, ou là, sur Terre, seule entité capable d'envisager l'avenir. Elle congédie toute philosophie. « Allons-y. »

Au bout de dix mètres, ils deviennent des criminels. Le rugissement est insoutenable. En huit cents mètres, ils se retrouvent face au meilleur de l'ingéniosité humaine. Elle est plus douée pour nommer les bêtes de métal que la diversité des arbres. Là-bas, dans la clairière, il y a une abatteuse qui saisit des boisseaux de petits troncs, les démembre et débite les bûches à une longueur déterminée, accomplissant en un jour ce qui prendrait une semaine à des bûcherons humains. Il y a une remorque qui se charge toute seule de piles de bûches. Plus près, un chouleur prolonge la chaussée, et une piocheuse l'égale grossièrement avant l'arrivée du rouleau compresseur. Elle a entendu parler de machines qui plantent leurs mâchoires dans des arbres de quinze mètres et les émiettent en moins de temps qu'il n'en faut à un robot ménager pour râper une carotte. De machines qui empilent les troncs comme autant de cure-dents et les acheminent vers des scieries où les bûches de six mètres tournent sur des broches si rapides que le contact d'une lame oblique en rase la chair en une couche unique de placage.

Des ouvriers bloquent la route devant eux. Le contremaître dit : « Vous n'avez pas le droit d'être ici. »

La femme au mégaphone, pour laquelle Mimi s'est prise d'un béguin d'écolière, répond : « Ce sont des terrains publics. »

L'autre manieur de mégaphone donne le signal, et les manifestants se déploient d'un bout à l'autre du chemin de terre. Ils s'assoient épaule contre épaule sur toute la largeur. Mimi et Douglas, bras dessus bras dessous, se joignent à cette rangée qui se solidifie. Mimi se verrouille, joint les mains devant elle. Le mûrier de sa bague de jade, tourné vers l'intérieur, appuie sur son autre poignet. Le temps que les bûcherons comprennent ce qui se passe, le tour est joué. Les deux extrémités de la chaîne humaine se cadénassent à des arbres encadrant la route avec des antivols de vélo.

Deux abatteurs fondent sur la ligne de bras enchevêtrés. La pointe métallique de leurs bottes frôle les yeux de Mimi. « Merde », dit le

blond. Mimi perçoit son désarroi sincère. « Quand est-ce que vous allez grandir et regarder les choses en face ? Pourquoi vous ne vous occupez pas de vos affaires, et nous, on s'occuperait des nôtres ?

– C'est l'affaire de tout le monde », répond Douglas.

Mimi tire sur son bras.

« Vous savez où ils sont, les *vrais* problèmes ? Au Brésil. En Chine. C'est là qu'ils abattent comme des dingues. C'est là-bas que vous devriez aller manifester. Et voyez comment ils réagiront quand vous leur direz qu'ils ne peuvent pas devenir aussi riches que nous.

– Vous êtes en train d'abattre la dernière forêt vierge d'Amérique.

– Vous sauriez pas reconnaître une forêt vierge même si elle vous tombait dessus. Ça fait des décennies qu'on fait des coupes dans ces collines, et on a toujours replanté. Dix arbres pour chaque arbre qu'on abat.

– Je corrige. C'est *moi* qui ai replanté. Dix petits plants de pulpe à papier pour chacun de ces génies séculaires et uniques. »

Mimi regarde le contremaître effectuer toutes sortes de calculs de rentabilité. C'est ça qui est marrant dans le capitalisme : l'argent qu'on va perdre en ralentissant est toujours plus important que l'argent déjà gagné. L'un des bûcherons agite sa botte et balance une flaque de boue sur le visage de Douglas. Mimi dégage son bras pour le nettoyer, mais Douglas l'enserme de son biceps.

Encore une motte de boue. « Oh, désolé, mon pote. Au temps pour moi. »

Mimi éclate. « Espèce de petit voyou !

– Réglez ça avec ces mecs. Faites-moi un procès quand vous serez en taule. »

Le bûcheron désigne, derrière la chaîne humaine, les policiers qui dévalent en force la voie de glissement. Ils brisent la chaîne comme on cueille un pissenlit. Puis ils réassemblent les chaînons avec des menottes. Mimi et Douglas se retrouvent séparés par deux inconnus, et flanqués chacun de deux autres inconnus. On les laisse assis dans la boue et le chaos pendant que la police termine son nettoyage.

« Il faut que je fasse pipi », dit Mimi à un flic, vers quatorze heures. Et une demi-heure plus tard, au même flic : « J'ai vraiment, vraiment besoin d'uriner.

– Oh non. Vraiment pas. »

L'urine coule le long de sa cuisse. Elle éclate en sanglots. Les femmes auxquelles elle est menottée ont un haut-le-cœur et une grimace.

« Je suis désolée. Je suis vraiment désolée. Je ne pouvais plus me retenir.

– Shhh, c'est pas grave, dit Douglas, menotté deux corps plus loin. N'y pense pas. » Les sanglots redoublent. « C'est pas grave, répète

Douglas. Intérieurement, je te serre dans mes bras. »

Les larmes cessent. Et ne reprendront pas pendant des années. Puant comme un tronc marqué par un animal, Mimi se soumet à l'arrestation et à l'inculpation. Tandis qu'une policière prend ses empreintes au commissariat, elle sent, pour la première fois depuis la mort de son père, qu'elle a accordé à cette journée tout ce qu'elle demandait.



Le baiser atterrit sur le crâne de Ray, par-derrrière, tandis qu'il lit assis dans son bureau. Les baisers, brusques et précis, comme des bombinettes télécommandées, sont la marque de Dorothy ces temps-ci. Et chaque fois ça lui glace le sang.

« Je pars chanter. »

Il se contorsionne pour la regarder. Elle a quarante-quatre ans, mais elle lui apparaît comme à vingt-huit. C'est de ne pas avoir d'enfants, songe-t-il. La fleur de l'âge court encore en elle, le pur attrait, comme si cette beauté ridicule avait encore une tâche à accomplir, toute cette jeunesse depuis longtemps révolue. Un jean, un chemisier de coton blanc dont les plis collent à ses côtes plaintives. Surmontée d'un châte lilas, tendrement ébouriffé et déployé sur son cou, la seule zone de peau qui selon elle la trahit. Ses cheveux retombent sur le châte, brillants, auburn, parfaits, de la même longueur que lorsqu'elle a auditionné pour Lady Macbeth, à leur premier rendez-vous.

« Tu es si belle.

– Ha ! Je suis bien contente que ta vue baisse. » Elle chatouille le point d'atterrissage du baiser. « Ça se dégarnit là-haut.

– C'est le chariot ailé du temps.

– J'ai du mal à m'imaginer le véhicule. Ça marcherait comment, au juste ? »

Il se contorsionne encore davantage. D'une main, contre ses cuisses d'athlète, elle tient fermement une partition Peters vert pâle gravée en noir du mot géant :

BR MS

coupé en deux par son bras parfait. Et en dessous, plus petit :

Ein Deu equiem

Le concert a lieu fin juin. Elle montera sur scène avec cent autres voix, inaperçue parmi les femmes, sinon comme l'une des seules à ne

pas grisonner, et chantera :

*Siehe, ein Ackermann wartet  
auf die köstliche Frucht der Erde  
und ist geduldig darüber,  
bis er empfahe den Morgenregen und Abendregen.*

Vois, le laboureur attend le précieux fruit de la terre, et il montre grande patience, jusqu'à recevoir la pluie du matin et du soir.

Le chant, c'est devenu sa vie. Après une longue suite de hobbies dont elle s'est entichée, dans l'espoir de passer la semaine en en maximisant les possibilités. La natation. Le secourisme. Le dessin d'après nature, au fusain et au pastel. Pendant ce temps, il s'est replié dans la forteresse de son bureau. Il accumule les heures de travail comme jamais, dans le vague espoir de leur acheter une résidence secondaire, un nouveau foyer plus beau. Un endroit entouré, sinon par la nature sauvage, du moins par son souvenir.

« Ça fait beaucoup de répétitions. » Deux répétitions de deux heures par semaine, et elle n'en a pas manqué une seule.

« Mais c'est sympa. » Depuis des semaines, elle est plus que prête. À la vérité, elle s'est tellement entraînée à la maison que ce soir elle pourrait chanter l'œuvre de la première à la dernière note en assurant toutes les voix. « Tu es sûr que tu ne veux pas venir ? On aurait grand besoin de basses. »

Plus que jamais, elle le stupéfie. Que ferait-elle s'il disait oui ? « Peut-être à l'automne. Pour le Mozart.

– Tu as de quoi t'occuper ? »

C'est ça que font les gens : résoudre leurs propres problèmes à travers la vie des autres. Il éclate de rire. « Pour le moment, oui. Je me débats avec ça. » Il lève les pages vers elle : « Faut-il accorder un statut aux arbres ? » Elle lit le titre, fronce les sourcils. Ray examine ces mots, lui-même perplexe. « D'après lui, apparemment, le droit est incomplet en ce qu'il ne reconnaît que les victimes humaines.

– Et c'est un problème ?

– Il veut étendre la notion de droits aux créatures non humaines. Il veut que les arbres bénéficient de leur propriété intellectuelle. »

Elle ricane. « Et c'est pas bon pour les affaires, hein ?

– J'hésite entre éclater de rire et balancer ça à la poubelle ou y mettre le feu et me suicider.

– Tu me diras ce que tu as décidé. À tout à l'heure, entre dix et onze. Ne m'attends pas si tu as sommeil.

– J'ai déjà sommeil. » Il rit de nouveau, comme s'il venait de faire une blague. « Tu es assez couverte ? Il va faire frisquet. Boutonne ton manteau. »



Elle se fige sur le seuil, et revoilà l'enjeu entre eux. La soudaine éruption de colère et de défaite commune. « Je ne suis pas ta propriété, Ray. On avait un accord.

– Qu'est-ce que tu me fais ? Je n'ai jamais dit que tu étais ma propriété.

– Oh si, tu l'as dit », et elle disparaît.

Ce n'est que quand la porte claque comme un coup de marteau qu'il fait le lien. Manteau. Boutons. Le vent qui souffle où il veut. *Prends bien soin de toi. Tu m'appartiens.*

Elle descend Birch Street vers l'ouest, sous les érables orange. Il ne prend pas la peine de suivre les phares ou de regarder où elle tourne. Ce serait indigne d'elle comme de lui. Elle est trop futée pour ne pas d'abord passer devant l'auditorium où répète la chorale. D'ailleurs : il est déjà allé à la fenêtre d'autres soirs, il a suivi les phares. Il est déjà passé par là, tous ces trucs désespérés et dégoûtants. Vérifier les numéros inconnus sur la facture de téléphone. Fouiller les poches des vêtements de la veille. Fouiller son sac à main en quête de lettres. Il ne trouve pas de lettres. Juste les pièces à conviction A à Z de sa propre honte.

Ses semaines lointaines d'incrédulité se sont transformées en chute libre infiniment plus terrifiante que le saut à l'élastique qu'ils avaient testé dans leur jeunesse. La panique de la révélation s'est bientôt épaissie en chagrin, le même chagrin qu'à la mort de sa mère. Puis le chagrin s'est transmué en vertu, qu'il a nourrie en secret pendant des semaines, jusqu'à ce que la vertu grandie trop vite s'effondre sous son propre poids explosif pour aboutir à une immobilité amère. Toute question est une folie volontaire. Qui ? Pourquoi ? Depuis quand ? Combien d'autres déjà ?

Quelle importance ? Laisse ton manteau déboutonné. À présent, il veut juste la paix, et être près d'elle encore un peu, aussi longtemps qu'il pourra, avant qu'elle détruise tout, rien que pour le punir d'avoir compris.

Elle se gare sur le parking derrière l'auditorium. Elle y entre même une minute, moins pour s'assurer un alibi que pour sentir encore mieux la folie de la trappe qui s'ouvre sous ses pieds. Lorsque la centaine de choristes s'agglutine sur les gradins, elle sort discrètement par-derrière, comme pour récupérer un objet oublié dans sa voiture. En une minute, elle est dans la rue toute lisse de pluie, frigorifiée, *vivante*, le cœur battant la chamade. Elle va se faire *baiser*, de plusieurs façons différentes, longuement, amoureuxment et sans but, sans obligations contractuelles, par un homme qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. Cette idée parcourt tout son corps comme si elle venait de

se shooter.

Elle va être une vilaine fille. Encore vilaine. Stupidement vilaine. Faire des choses qu'elle n'aurait jamais imaginé faire. Des choses nouvelles. En savoir plus sur elle-même, un *plus* effrayant, joyeusement et en accéléré. Ce qu'elle aime et n'aime pas, lorsqu'elle ne ment pas, du mensonge paresseux de la décence. Jeter les trente dernières années aux flammes, qui libèrent la chaleur. Cette pensée la fracasse : c'est magique. *Grandir*, et la voilà humide, déjà au bord de jouir du simple frottement clapotant de ses cuisses, telle une fille de seize ans toute verte de sève, lorsqu'elle aperçoit la BMW noire garée au bord du trottoir et s'y introduit.

Quarante-huit minutes d'expérience, de nature sauvage. Aussitôt après, elle a déjà du mal à se souvenir. Comme si après tout il l'avait droguée un peu, pour le fun. Elle se revoit à genoux, jambes écartées sur le lit géant, à glousser comme une pom-pom girl défoncée. Elle se rappelle être devenue géante, poétique, une reine, une déesse, un torrent de Brahms. Puis retomber dans la douleur de ses jambes et de ses poumons, marathonnienne. Elle l'entend lui murmurer à l'oreille en la doigtant – des syllabes vagues, menaçantes, adoratrices, excitantes dont elle s'est nourrie sans vraiment les distinguer.

De temps à autre dans la mer houleuse, comme la semaine dernière, des détails de ses romans d'adultère préférés lui sont revenus par éclairs avec une précision horrible. Elle se rappelle avoir pensé : *Me voilà l'héroïne de mon histoire maudite*. Et puis un long baiser tendre de bonne nuit, la voiture obscure le long du trottoir, à trois rues de l'auditorium. Au bout de dix pas sur l'asphalte glissant, elle relègue cette aventure au domaine de la fiction, d'une péripétie de roman.

Elle est de retour dans les gradins avec beaucoup d'avance, et attend le flux de la marée chorale tandis que le baryton chante : *Vois, je te montre un mystère. Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous transformés. En un instant, en un clin d'œil*.

\*\*\*

Ray grignote son dîner : des pistaches et une pomme. Il lit lentement, et tout le déconcentre. En contemplant le cœur du noyau de la pomme, il s'aperçoit que le *calice* – un mot dont il ne connaîtra jamais ce sens-là dans cette vie – n'est rien d'autre que les vestiges d'une fleur de pommier flétrie. Il lève les yeux des mots broussailleux trois fois par minute, en attendant que la vérité le frappe comme un chêne abattu fracasserait le toit de la maison. Mais rien ne vient le tuer. Rien n'arrive du tout, et ce rien continue d'arriver avec une grande force, une grande patience. Ce rien arrive si absolument que lorsqu'il consulte sa montre, étonné que Dorothy ne soit pas encore rentrée, il découvre avec stupeur qu'il s'est écoulé moins d'une demi-heure.

Il penche la tête, se concentre sur la page. Cet article alimente sa détresse. *Faut-il* accorder un statut aux arbres ? Le mois dernier à la même heure, il se serait délecté à mettre à l'épreuve l'ingénieuse argumentation. Que peut-on posséder, et qui peut posséder ? Qu'est-ce qui confère un *droit*, et pourquoi les humains seraient-ils les seuls de la planète à en avoir ?

Mais ce soir les mots sont troubles. 20 h 37. Tout ce qui était à lui s'effondre, et il ne sait même pas ce qui a provoqué la catastrophe. La terrible logique de l'argumentation commence à l'épuiser. Les enfants, les femmes, les esclaves, les aborigènes, les malades, les aliénés, les handicapés : tous au cours des siècles métamorphosés impensablement en personnes par la loi. Alors pourquoi les arbres, les aigles, les fleuves, les montagnes vivantes ne pourraient-ils pas faire un procès aux humains pour vol et dommages sans fin ? Toute cette idée est un cauchemar mystique, une danse de mort de la justice comme celle qu'il endure à présent en regardant la grande aiguille de sa montre refuser de bouger. Toute sa carrière jusqu'à cet instant – protéger la propriété de ceux qui ont un droit de croissance – commence à lui paraître un seul et long crime de guerre, quelque chose qui lui vaudra la prison quand éclatera la révolution.

*Cette proposition est vouée à paraître étrange, effrayante ou risible. En raison notamment du fait que, jusqu'à ce que la créature dépourvue de droits les acquière, nous ne pouvons la concevoir que comme une chose destinée à « notre » usage : à nous qui détenons déjà des droits.*

20 h 42, et il panique. Il est prêt à faire n'importe quoi, à lui mentir pour lui faire croire qu'il ne se doute de rien. Son accès de folie finira par prendre fin. La fièvre qui l'a transformée en une personne méconnaissable se consumera et la laissera guérie. La honte la ramènera à elle-même, et elle se rappellera tout. Toutes ces années. Leur voyage en Italie. Leur saut en parachute. Le jour où elle a failli se tuer en heurtant un arbre pendant qu'elle lisait sa lettre d'anniversaire. Le théâtre amateur. Les choses qu'ils ont plantées ensemble, dans le jardin qu'ils se sont fait.

*Il serait vain de répondre que les rivières et les forêts ne peuvent avoir un statut légal sous prétexte qu'elles ne peuvent pas s'exprimer. Les entreprises non plus ne peuvent pas s'exprimer ; pas plus que les États, les personnes morales, les nourrissons, les incompetents, les municipalités ou les universités. Ce sont des avocats qui s'expriment pour eux.*

L'enjeu, c'est qu'elle ne découvre jamais qu'il est au courant. Il doit se montrer jovial, brillant, drôle. Le moindre soupçon de sa part les détruirait tous deux. Elle peut tout supporter sauf le pardon.

Mais il crève de devoir dissimuler. Il n'a jamais pu jouer autre chose qu'un honnête Macduff. 20 h 48. Il tente de se concentrer. La

soirée s'étire devant lui comme deux peines successives de réclusion à perpétuité. Il n'a que cet article pour lui tenir compagnie et le torturer.

*Qu'y a-t-il en nous qui nous donne ce besoin non seulement de satisfaire nos exigences biologiques de base, mais d'étendre notre volonté aux choses, de les objectifier, de les faire nôtres, de les manipuler, de les tenir à distance psychique ?*

L'article clignote sous ses doigts. Il n'arrive pas à le suivre, à déterminer s'il est brillant ou bidon. Tout son moi se dissout. Tous ses droits et privilèges, tout ce qu'il possède. Un immense cadeau qui lui appartient depuis sa naissance lui est enlevé. C'est un geste grandiose et flamboyant d'aveuglement délibéré, et un mensonge pur et simple, que cette affirmation de Kant : *Quant aux créatures non humaines, nous n'avons aucun devoir direct envers elles. Tout n'existe que comme moyen en vue d'une fin. Et cette fin est l'homme.*

Le dégoût la saisit sur le chemin du retour. Mais même le dégoût a la saveur de la liberté. Si une personne peut percevoir le pire d'elle-même... Accéder à l'honnêteté totale, à la connaissance complète de ce qu'elle est vraiment... À présent qu'elle est repue, elle veut retrouver la pureté. Au feu rouge de Snelling Street, elle lève les yeux vers le rétroviseur et les voit se détourner de son propre regard furtif. Elle se dit : *Je vais arrêter. Retrouver ma vie d'avant. Être digne. Pas besoin que ça se termine en boule de feu.* Le concert imminent peut absorber son trop-plein d'énergie. Et ensuite, elle trouvera autre chose pour l'occuper. La garder saine et sobre.

Arrivée à Lexington, dix rues plus loin, elle prévoit une dernière dose. Juste une, pour se rappeler ce que ça fait de skier sur ce continent montagneux. Elle refuse d'être pathétique. Elle aura l'addiction sans les bonnes résolutions pitoyables. Elle ne sait pas ce qui est accro : son corps ou sa volonté. Elle sait seulement qu'elle va suivre sa pente, où qu'elle puisse la mener. Quand enfin elle s'engage dans le canyon feuillu de leur rue, elle a retrouvé son calme.

Elle entre toute rosie de froid. Son écharpe volette tandis qu'elle referme vigoureusement la porte derrière elle. La partition du *Requiem* lui glisse des mains. Elle se penche pour la ramasser, et lorsqu'elle se redresse, leurs yeux se rencontrent et laissent tout transparaître. Peur, défi, imploration, brutalité. Envie de se retrouver chez soi, entre vieux amis.

« Hé ! Tu n'as même pas bougé de ta chaise.

– La répétition s'est bien passée ?

– Génial !

– Tant mieux. Tu as chanté quels passages ? »

Elle le rejoint au bureau. Retrouvant un peu de leur rythme ancien. Elle le serre dans ses bras, *Ziemlich langsam und mit Ausdruck*. Avant qu'il puisse se lever, elle s'éclipse dans la cuisine, en sentant sur son corps ce mélange de sel et d'ammoniac. « Je vais juste prendre une petite douche avant de me coucher. »

C'est une femme intelligente, mais elle n'a jamais eu beaucoup de patience pour les choses évidentes. Pas plus qu'elle ne le croit capable d'observer le visible. Elle avait déjà pris une douche vingt minutes avant de partir chanter son Brahms.

Au lit, en pyjama bleu paon, tout ébouillantée et ravivée par le jet brûlant, elle demande : « Ça avance, ta lecture ? »

Il lui faut un moment pour se remémorer ce qu'il a passé la soirée à essayer de lire. *Ce qu'il nous faut, c'est un mythe...*

« Péniblement. J'avais un peu la tête ailleurs.

– Mmm. » Elle roule sur le flanc pour être face à lui, les yeux fermés. « Raconte-moi un peu. »

*Il ne me paraît pas inenvisageable qu'à moyen terme nous en venions à considérer la Terre, ainsi que d'aucuns l'ont suggéré, comme un organisme unique dont l'humanité est un élément fonctionnel – l'esprit, peut-être.*

« Il veut donner des droits à tout ce qui vit. Il prétend que payer les arbres pour leur créativité enrichirait le monde entier. S'il a raison, alors tout notre système social... tout ce pour quoi j'ai jamais travaillé... »

Mais la respiration de Dorothy a changé, et elle dérive au loin comme un nouveau-né après un jour de premières découvertes.

Il mouche la lampe de chevet et se détourne d'elle. Pourtant, elle murmure dans son sommeil et se cramponne à lui, agrippée à ses fesses pour la chaleur qu'il peut produire. Ses bras nus sur lui, cette femme dont il est tombé amoureux. Cette femme qu'il a épousée. Drôle, folle, libre, indomptable Lady Macbeth. Friande de romans proliférants. Sauteuse en chute libre. La meilleure actrice amateur qu'il ait jamais connue.



Veilleur et Cheveu de Vénus, au cœur des séquoias. Il trimballe un sac de provisions. Elle tient d'une main le caméscope du groupe ; de l'autre elle s'accroche à son bras comme un nageur traversant la Manche se cramponne à un canot pneumatique. De temps à autre elle lui saisit le poignet pour attirer son attention sur quelque chose de coloré dont la fulgurance passe le seuil de leur entendement.

La nuit dernière ils ont dormi en plein air, à même le sol froid. Des mers de boue formaient une douve autour de leur îlot festonné de fougères. Il était dans un sac de couchage des années 50 taché de pisser, et elle dans un autre, sous des êtres qui n'étaient que douceur, masse et sérénité. « Tu n'es pas gelée ? » a-t-il demandé.

Elle a répondu non. Et il l'a crue.

« Endolorie ?

– Pas vraiment.

– Tu n'as pas peur ? »

Ses yeux ont dit : *Pourquoi ?* Sa bouche a dit : « On devrait ?

– Ils sont énormes. Humboldt Timber emploie des centaines de personnes. Des milliers de machines. Ça appartient à une multinationale multimilliardaire. Toutes les lois sont de leur côté, avec le soutien de la population américaine. Nous, on est une bande de vandales et de chômeurs qui campent dans les bois. »

Elle a souri, comme on sourit à un gosse qui demande si les Chinois peuvent nous atteindre en creusant un tunnel à travers la terre. Sa main s'est faufilée hors du sac de couchage pour se lover dans la sienne. « Crois-moi. Je le tiens de la plus haute autorité. De grandes choses se préparent. »

Sa main est restée entre eux comme une traverse tandis qu'elle s'endormait.

Ils suivent un chemin zigzaguant vers une rigole lointaine jusqu'à ce que le sentier se transforme en ruisseau de boue. Après trois kilomètres, la piste s'efface et ils doivent se frayer un chemin dans les broussailles. La lumière filtre à travers la canopée. Il la regarde traverser un tapis de stellaire envahi d'oseille. Il y a encore quelques mois, de son propre aveu, elle était une petite conne malveillante, blasée et narcissique, accro au shit et à l'alcool, sur le point de lâcher la fac. Et maintenant elle est... quoi ? Une créature réconciliée avec le fait d'être humaine et ligulée avec des créatures qui ne le sont décidément pas.

Les séquoias font des choses étranges. Ils bourdonnent. Ils irradient d'arcs de force. Leurs nœuds se déploient en formes enchantées. Elle lui agrippe l'épaule. « Regarde-moi ça ! » Douze arbres, douze apôtres se dressent en un cercle féérique aussi parfait que ceux tracés jadis avec un rapporteur par le petit Nicky, les dimanches de pluie, il y a des décennies. Des siècles après la mort de leur ancêtre, une douzaine de clones basaux entourent le centre vide, sur tous les points de la rose des vents. Un sémaphore chimique clignote dans le cerveau de Nick : Imaginons que quelqu'un ait sculpté un seul d'entre eux tels qu'ils sont. Cette œuvre unique serait un chef-d'œuvre de l'histoire de l'art humain.

En longeant le ruisseau plein de galets, ils atteignent un géant abattu qui, même couché sur le flanc, est plus grand qu'Olivia. « On y est. C'est juste un peu sur la droite, a dit Mère N. Par ici. »

C'est lui qui l'aperçoit le premier : un bosquet de troncs vieux de six siècles, qui s'élève dans les airs à perte de vue. Les piliers d'une nef de cathédrale roussâtre. Des arbres plus anciens que les caractères d'imprimerie. Mais leurs sillons sont numérotés de blanc à l'aérosol, comme si quelqu'un avait tatoué une vache vivante d'un diagramme de boucher montrant les diverses pièces de viande qu'elle dissimule. Les préparatifs d'un massacre.

Olivia porte le caméscope à son œil et se met à filmer. Nick se déleste de son sac à dos et flotte de quelques pas, tout léger. Un arc-en-ciel de bombes de peinture surgit de son sac. Il les dépose dans un carré de jeunes prèles : une demi-douzaine de couleurs qui parcourent le spectre. Cerise dans une main, citron dans l'autre, il s'avance vers un arbre marqué. Il étudie les traits blancs qui s'y trouvent. Puis il brandit la bombe et se met à vaporiser.

Plus tard, la vidéo d'Olivia sera montée, complétée d'une voix off, et envoyée à tous les journalistes bienveillants du carnet d'adresses de la FDV. Pour l'heure, la bande sonore se compose des mille cris de la forêt ponctués d'émerveillements – *Mais comment tu fais ça ?* – à fleur de micro. Nick retourne à sa palette posée au sol et choisit deux nouveaux coloris. Il peint, puis prend du recul pour évaluer son travail. Les espèces sont aussi extrêmes et insolites que celles du cabinet de curiosités d'un muséum. Il passe à l'arbre suivant, défiguré par des chiffres, et recommence. Bientôt les chiffres disparaissent, méconnaissables, métamorphosés en papillons.

Il peut enfin se consacrer aux troncs marqués d'un unique trait bleu. Elles sont partout, ces sentences de mort basiques et rectilignes. Alors il entreprend de peindre ces troncs en supprimant toutes les marques, jusqu'à ce qu'il soit impossible de distinguer les condamnés à l'abattage des simples témoins. L'après-midi s'estompe ; ils sont tous deux réglés depuis trop longtemps sur l'horloge de la forêt pour compter bêtement en heures et en minutes. Le travail est bientôt fini, en un battement de cils.

Olivia fait un panoramique sur le bosquet métamorphosé. Là où il y avait des mesures et des prévisions, un projet tout en chiffres bruts, il n'y a plus que des hespéries et des machaons, des morphos, des thècles et des fadets. Ce pourrait être un bosquet de sapins sacrés dans les montagnes mexicaines, où des insectes Art nouveau organisent leur migration depuis des générations. C'est ainsi que deux personnes, en un après-midi, défont une semaine de travail des estimateurs et des arpenteurs.

La voix audible sur les rushes dit : « Ils reviendront. » Il parle des

numéroteurs, qui marqueront leurs victimes d'un signe moins vulnérable.

« Mais ça, c'est déjà beau. Et ça va leur faire perdre de l'argent.

– Peut-être. Ou alors le grand cirque des bûcherons va tout abattre d'un coup, comme ils ont fait à Murrelet Grove.

– Mais on a un film. »

Ça s'entend dans la musique de sa voix enregistrée : la conviction que l'affection peut encore résoudre les problèmes de la liberté. Et puis fondu au noir. Le film s'arrête. Personne ne voit ce qui arrive ensuite entre les deux humains, sur le sol du sous-bois, entre les bancs de fougères et de grenouilles. Personne, à moins de dénombrer les innombrables créatures invisibles qui fourragent sous l'humus, rampent sous l'écorce, se nichent dans les branches, grimpent et sautent et virent dans la canopée. Même les arbres géants inhalent les quelques molécules de retrouvailles, sur un milliard, répandues dans les airs.





Patricia l'entend arriver à cinq cents mètres : le camion de Dennis qui cahote sur la chaussée gravillonnée en accordéon. Le son l'emplit de joie, joyeuse avant même de se savoir joyeuse. À leur façon, le crissement et le grondement l'exaltent autant que le gazouillis enroué d'une fauvette de Townsend qui frôle le tour d'une clairière. Le camion est en un sens une espèce rare de la faune sauvage, même si la créature apparaît chaque jour, ponctuelle comme la pluie.

Elle descend jusqu'à la route, sentant soudain la tension de son attente, ces vingt dernières minutes. Il va lui apporter à déjeuner, oui, et son courrier, pot-pourri de ses liens contrastés avec le monde extérieur. De nouvelles données du labo de Corvallis. Mais *Dennis* : Voilà l'abonnement auquel son âme est devenue accro. Il l'apaise, par son écoute, et elle se demande avec une terreur délicieuse si vingt-deux heures entre deux apparitions, ce n'est pas un peu trop long. Elle s'approche du camion à l'arrêt et doit reculer quand il ouvre la portière. Son bras puissant se déploie autour de sa taille et il lui fait un câlin dans le cou.

« Den. Mon mammifère préféré.

– Mon bébé. Attends un peu de voir ce qui nous attend. »

Il lui tend le courrier et empoigne la glacière. Ils gravissent la côte jusqu'à la cabane, épaule contre épaule, à l'aise ensemble et dans le silence.

Elle s'assied sur la terrasse, devant la bobine à câble qui fait office de table, et inspecte le courrier tandis qu'il déballe le déjeuner. Comment cette duplicité virtuose – *Ce courrier contient des informations importantes concernant votre assurance. Ouvrez-le vite !* – peut-elle retrouver sa trace jusqu'ici ? Cela fait des décennies qu'elle vit loin du commerce des hommes, et pourtant son nom est un produit en vogue, sans cesse acheté et vendu tandis qu'elle lit Thoreau assise dans sa cabane. Elle espère que les acheteurs ne paient pas trop cher. Non : elle espère qu'ils se font escroquer.

Rien de Corvallis, mais un colis de son agent. Elle le pose sur les lattes de bois, à côté de son assiette. Il est toujours là quand Dennis apporte deux petites mais superbes truites arc-en-ciel fourrées.

« Tout va bien ? »

Elle hoche et secoue la tête en même temps.

« Pas de mauvaises nouvelles, au moins ?

– Non. Je ne sais pas. J'arrive pas à l'ouvrir. »

Il sert le poisson et saisit le colis. « Ça vient de *Jackie*. De quoi tu as peur ? »

Elle ne sait pas. De poursuites en justice. De remontrances. De démarches officielles. Ouvrez-le vite ! Il lui tend l'enveloppe et en fouette l'air pour aiguillonner son courage.

« Tu me fais du bien, Dennis. » Elle passe le doigt sous le rabat

scellé et bien des choses s'en déversent. Des coupures de journaux. Des lettres de fans réexpédiées. Une lettre de Jackie, avec un chèque fixé par un trombone. Elle voit le chèque et pousse un jappement. Le papier tombe et atterrit à l'envers, dans la terre toujours humide.

Dennis le ramasse et l'essuie. Il laisse échapper un sifflement. « Mazette ! » Il la regarde en haussant les sourcils. « Ils ont mal placé la virgule, non ?

– De deux rangs ! »

Il éclate de rire, les épaules tremblantes, comme son vieux tacot quand il essaie de démarrer après une nuit de gel. « Elle t'avait dit que le livre se vendait bien.

– Il doit y avoir une erreur. Il faut qu'on rembourse.

– Tu as accompli une bonne action, Patty. Les gens aiment ce qui est bon.

– Ce n'est pas possible...

– Faut pas s'exciter. C'est pas si énorme que ça. »

Bien sûr que si. C'est davantage qu'elle n'a jamais eu sur son compte de toute sa vie. « Cet argent n'est pas à moi.

– Comment ça, il n'est pas à toi ? Tu as travaillé sept ans sur ce livre ! »

Elle ne l'entend pas. Elle écoute le vent dans les aulnes.

« Tu peux toujours en faire don. Un chèque aux Forêts américaines. Ou à ce programme de rétrocroisement des châtaigniers. Ou l'investir dans le labo. Allez. Mange ton poisson. Il m'a fallu deux heures pour l'attraper. »

Après le déjeuner, il lui lit les critiques. Et magiquement, lues par son baryton de conteur radiophonique, elles ont l'air plutôt bonnes. Positives. Les gens disent : *Je n'avais pas idée*. Ils disent : *Je commence à voir des choses*. Puis il lui lit les lettres de lecteurs. Certains veulent juste la remercier. D'autres la prennent pour la mère de tous les arbres. Parfois, elle a l'impression de tenir le Courrier du cœur. *J'ai un grand chêne à gros fruits dans le jardin, qui doit bien avoir 200 ans. Au printemps dernier, il est tombé malade sur tout un côté. Ça me crève le cœur de le voir mourir au ralenti. Que faire ?*

Beaucoup mentionnent les *arbres donateurs*, ces antiques sapins de Douglas qui, en geste d'adieu, lèguent tous leurs métabolites secondaires à la collectivité.

« T'entends ça, bébé ? “Vous m'avez fait voir la vie sous un jour nouveau.” C'est peut-être bien un compliment. »

Elle rit, mais on dirait un lynx pris au piège.

« Oh. Ça, c'est quelque chose. Une invitation à passer dans l'émission de radio publique la plus écoutée du pays. Ils préparent une série sur l'avenir de la planète, et ils ont besoin de quelqu'un pour

parler au nom des arbres. »

Elle entend ses paroles du haut d'un sapin de Douglas en plein milieu d'une tempête hurlante. L'activité humaine, partout. Les gens lui réclament des choses. Les gens la prennent pour quelqu'un d'autre. Les gens veulent la ramener de force dans ce que par erreur ils appellent *le monde*.



Moses arrive au camp de base complètement crevé. Il y a des actions partout, et en trois jours ils ont perdu treize militants, en garde à vue ou en état d'arrestation. « On a besoin de volontaires pour occuper les branches d'un arbre patrimonial. Quelqu'un est partant pour nicher quelques jours ? »

La main de Cheveu de Vénus fuse avant même que Veilleur ait compris la demande. Une telle flamme lui illumine le visage : *Oui. Voilà. Enfin.*

« Tu es sûre ? demande Moses, comme s'il ne venait pas d'exaucer les voix et d'accomplir les prédictions de la lumière. Tu vas devoir passer plusieurs jours là-haut. »

Elle rassure Nick en préparant son sac. « Si tu crois pouvoir en faire plus d'en bas... Je serai très bien toute seule. Ils n'oseraient pas me faire du mal. Pense aux médias ! »

Lui ne peut pas être bien sinon près d'elle. C'est aussi simple que ça, aussi absurde. Il ne lui dit pas. C'est d'une évidence hurlante, jusque dans la façon dont il s'attarde en hochant la tête. Bien sûr qu'elle le sait. Elle qui entend des créatures qui ne sont même pas là. Bien sûr qu'elle entend ses pensées lui marteler le crâne, son sang battre à ses oreilles, même dans le bruit de la pluie incessante.

Leurs paquetages les précèdent par-dessus la clôture. Puis ils suivent le mouvement : Cheveu de Vénus, Veilleur, et leur guide Loki, qui depuis des semaines assure le soutien au sol pour cet arbre. Leurs pieds les ramènent sur le territoire de Humboldt Timber : une intrusion caractérisée, dans un but délictueux. Les sacs sont lourds, le chemin escarpé. Des semaines de pluie constante ont transformé la piste en café turc. Récemment encore, ils n'auraient pas atteint le kilomètre cinq. Et même à présent, au bout de huit bornes, Veilleur aspire l'air à grandes goulées. Honteux, il la suit à distance, pour ne pas qu'elle entende son souffle chuintant. Le sentier gravit un escarpement glissant. Le poids du paquetage et la boue qui lui engloutit les pieds le retiennent jusqu'à ce que chaque pas devienne

un vrai saut à la perche. Il s'arrête pour reprendre sa respiration, et l'air brumeux l'emplit. Devant, Cheveu de Vénus avance vaillamment telle une bête mythique. Ses pieds tirent force et puissance du sol jonché d'aiguilles. Chaque plongée boueuse la ravive. Elle *danse*.

La lâcheté ajoute des kilos au fardeau de Nick. Il n'a pas envie de se faire arrêter. Il n'aime pas trop être en altitude. Il n'a que l'amour pour lui faire escalader la falaise. Alors qu'elle est nourrie du besoin de sauver toute vie.

Loki leur fait signe de sa paume tendue. « Vous voyez cette lumière qui clignote ? C'est Busard et Étincelle. Ils nous ont entendus. » Il met ses mains en porte-voix et hulule. La lumière dans la canopée se remet à clignoter, impatiente. Cela aussi le fait rire. « Vous avez compris ? Les salopards, ils ont hâte de redescendre sur terre. »

Nick lui-même n'attend que ça, avant d'avoir seulement quitté le sol. Ils remontent laborieusement le dernier kilomètre d'ornière. Un profil émerge du sous-bois, si énorme qu'il doit y avoir erreur.

« Le voilà, dit Loki, inutilement. C'est Mimas. »

Des sons surgissent et s'échappent de la bouche de Nick, des syllabes qui veulent dire, en gros : *Oh nom de Dieu, c'est pas possible*. Cela fait des semaines qu'il voit des arbres géants, mais jamais un monstre pareil. Mimas : plus large en diamètre que la vieille ferme de son arrière-arrière-arrière-grand-père. D'ici, tandis que le couchant les drape, la sensation est primitive : le darshan, une exposition en face-à-face à la divinité. L'arbre s'élève tout droit comme une butte rocheuse du désert et oublie de s'arrêter. Vu d'en dessous, ce pourrait être Yggdrasil, l'Arbre-Monde, qui a ses racines dans le monde souterrain et sa cime dans le monde céleste. À huit mètres de hauteur, un tronc secondaire surgit de l'étendue du flanc, en une branche plus grosse que le Châtaignier d'Hoel. Deux autres troncs bifurquent plus haut. Le tout ressemble à un exercice de cladistique, l'Arbre de Vie, l'Arbre de l'Évolution : une grande idée qui éclate en une famille de branches nouvelles, tout là-haut au fil du temps long.

Veilleur se traîne jusqu'à l'endroit où Cheveu de Vénus contemple l'arbre, se demandant s'il est trop tard pour faire machine arrière. Mais même dans la lumière déclinante, son visage rayonne de conviction. Toute l'agitation qui faisait tant partie d'elle-même depuis qu'elle s'était garée dans son allée de gravier de l'Iowa s'est dissipée, remplacée par une assurance aussi pure et douloureuse que celle de cette chouette qui hulule en solitaire. Elle étend les bras contre les sillons de l'écorce. On dirait une puce qui tenterait d'étreindre son chien. Son visage se lève vers la hauteur du tronc titanesque. « J'arrive pas à y croire. J'arrive pas à croire que le seul moyen de protéger cette créature, ce soit avec nos corps. »

Loki rétorque : « Tant que personne ne perd de l'argent et que

personne n'est blessé, la justice n'en a rien à foutre. »

La base de l'arbre, entre deux énormes nœuds, s'ouvre sur une cage à poules gainée de charbon assez vaste pour qu'ils y dorment tous les trois. Des marques de suie noire courent le long du tronc, cicatrices d'incendies consumés bien longtemps avant qu'il y ait une Amérique. Une déchirure dans la basse frondaison rappelle un coup de foudre assez récent pour suinter encore. Et du haut de la masse enchevêtrée, loin en altitude jusqu'à s'y perdre, parviennent les salutations de deux hommes épuisés et hors de leur élément qui veulent juste être de nouveau au sec, au chaud et en sécurité ce soir, ne serait-ce que quelques heures.

Quelque chose dégringole d'en haut. Veilleur pousse un cri et écarte Cheveu de Vénus. Le serpent s'affale sur le sol du sous-bois. Une corde pendouille dans l'air, pas plus large que l'index de Veilleur, devant un tronc plus large que son champ de vision.

« Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? On attache les paquetages ? »

Loki glousse. « On y grimpe. » Il produit un harnais, un rouleau de corde à nœuds et des mousquetons. Il commence à passer la ceinture du harnais autour de la taille de Veilleur.

« Attends un peu. C'est quoi ça ? C'est des *agrafes* ?

– Il y a un peu d'usure. T'inquiète pas. Ce ne sont pas les agrafes et le chatterton qui vont supporter ton poids.

– Non, ça va juste être ce lacet de chaussure.

– Il a supporté des charges bien plus lourdes que toi. »

Olivia s'interpose entre les deux chamailleurs et saisit le harnais. Elle le passe autour de sa taille. Loki la fixe avec des mousquetons. Il l'attache à la corde avec deux nœuds de Prussik autobloquants, un pour le torse et l'autre pour servir d'étrier.

« Tu vois ? Ton poids resserre les nœuds contre la corde, comme des petits poings. Mais quand tu relâches... » Il glisse l'un des nœuds desserrés le long de la corde. « Mets-toi debout sur l'étrier. Pousse sur le nœud de poitrine le plus haut possible. Penche-toi en arrière et laisse-le absorber le poids. Rassieds-toi dans le harnais. Fais glisser le nœud d'étrier aussi haut que possible. Puis redresse-toi dessus. Et on recommence. »

Cheveu de Vénus éclate de rire. « Comme une chenille ? »

Exactement. Elle ondule. Quelques centimètres à la fois. Elle se dresse. Se penche en arrière et se rassied dans le harnais. Se redresse et gagne quelques centimètres en gravissant une échelle d'air, se hisse de prise en prise, par son seul élan, sur des étriers volants qui l'arrachent à la face de la Terre. En bas, Veilleur la regarde s'élever par la peau des fesses vers le ciel. Cette intimité – son corps qui se contorsionne au-dessus de lui – fait rougir son âme. Elle est l'écureuil Ratatoskr qui escalade Yggdrasil pour porter des messages entre

l'enfer, les cieux et ici.

« Elle a un don, dit Loki. Elle vole. Elle va atteindre le sommet en vingt minutes. »

Et c'est le cas, même si quand elle arrive chaque muscle en elle est tremblant. D'en haut, des acclamations saluent son apothéose. Au niveau du sol, la jalousie s'empare de Nick, et quand le harnais retombe il bondit dedans. Il s'élève d'une trentaine de mètres avant de flipper. Impossible que cette corde le supporte. Elle se tord et pousse d'étranges grognements de nylon. Il se tord le cou pour voir combien il lui reste à monter. Une éternité. Et puis il commet l'erreur de regarder en bas. En dessous, Loki tournoie en cercles lents. Son visage pointe vers le haut comme une minuscule stellaire du Pacifique sur le point d'être piétinée. Les muscles de Veilleur cèdent à la panique. Il ferme les yeux et murmure : « Je n'y arriverai pas. Je suis mort. » Il se sent fuser, il sent la chute sans fin parcourir ses jambes. Deux petites mottes de vomit lui remontent dans la gorge et échouent sur son coupe-vent.

Mais Olivia lui parle, au creux de l'oreille. *Nick. Tu l'as déjà fait. Je le vois depuis des semaines. Une main, dit-elle. Un pied. Assis. Fais glisser le nœud. Debout.* Il rouvre les yeux sur le tronc de Mimas, la plus grande, la plus forte, la plus large, la plus vieille, la plus sûre, la plus saine créature vivante qu'il ait jamais vue. Sentinelle dépositaire d'un demi-million de jours et de nuits. Et elle l'attend à sa cime.

De grands cris l'accueillent au sommet. Ceux qui le surplombent l'arriment à l'arbre par deux crampons. Olivia gambade parmi les plates-formes, reliées par des échelles de corde. Busard et Étincelle lui ont expliqué depuis longtemps toutes les clauses du bail. Ils veulent juste être en bas avant que la nuit les prenne au piège. Ils redescendent par la corde jusqu'à Loki, qui crie dans le noir envahissant : « Quelqu'un va venir avec vos remplaçants dans quelques jours. D'ici là, tout ce que vous avez à faire, c'est de rester en l'air. »

Alors Nick se retrouve seul avec cette femme qui a réquisitionné sa vie. Elle lui prend la main, encore toute crispée. « Nick. On est là. Sur Mimas. »

Elle prononce le nom de la créature comme s'il s'agissait d'un vieil ami. Comme si elle discutait avec lui depuis longtemps. Ils sont assis côte à côte dans les ténèbres frôlées d'aiguilles, à soixante mètres de haut, sur ce que Busard et Étincelle ont appelé la Salle de bal : une plate-forme de deux mètres sur trois composée de trois portes chevillées ensemble. Des cloisons coulissantes de toile les abritent sur trois côtés.

« C'est plus grand que ma piaule à la fac, dit Olivia. Et plus

sympa. »

En équilibre sur une autre branche juste en dessous, accessible par échelle de corde, une planche d'aggloméré plus petite. Un tonneau de pluie, un pot de chambre et un seau à couvercle complètent les sanitaires. À deux mètres au-dessus d'eux, sur une branche plus haute, une autre plate-forme sert de réserve, de cuisine et de salon. Elle est remplie d'eau, de nourriture, de toiles cirées, de provisions et d'outils. Un hamac tendu entre deux branches abrite une bibliothèque de prêt bien fournie, laissée par les précédents occupants. Cette maison à trois étages tient en équilibre sur le sommet d'une énorme fourche creusée dans le tronc par la foudre il y a des siècles. Elle oscille à la moindre brise.

Une lampe-tempête illumine Olivia. Il ne l'a jamais vue si confortée, légitimée. « Viens par ici. » Elle lui prend le poignet et le guide vers elle. « Viens. Plus près. » Comme s'il pouvait aller plus loin. Et elle le prend, certaine que la vie a besoin d'elle.

Dans la nuit, quelque chose de doux et de chaud lui effleure le visage. C'est sa main, se dit-il, ou sa chevelure qui le caresse parce qu'elle se penche sur lui. Même le mal de mer du sac de couchage dans sa lente barcarolle est une bénédiction : la promiscuité de l'amour. Une griffe s'enfonce dans sa joue, et le succube se déchaîne dans un falsetto de sons inarticulés. Veilleur se redresse d'un bond en hurlant : « Putain ! » Il bascule vers le bord de la plate-forme, mais son câble de sûreté le retient. Une paume frappe l'illusion des cloisons de toile. Des vies s'enfuient en criaillant parmi les branches.

Elle est debout en un éclair et lui plaque les bras. « Nick. Arrête. Nick ! Tout va bien. » Le danger s'effrite en miettes. Dans le déluge de vacarme animal, il met du temps à entendre ce qu'elle dit. « Des écureuils volants. Ils jouent tout autour de nous depuis dix minutes.

– Mais bon Dieu ! Pourquoi ? »

Elle rit, le cajole et le ramène à l'horizontale. « Il faudra leur demander. Si jamais ils reviennent. »

Elle le câline, l'embrasse, son ventre contre le creux de son dos. Le soleil refuse de venir. Il y a des créatures qui vivent si haut et si loin de l'homme qu'elles n'ont jamais appris la peur. Et maintenant, grâce à la folie nichée dans ses cellules, Nick – en cette toute première nuit sur son premier perchoir – vient de la leur inculquer.

La lumière s'assemble par poignées mouchetées sur son visage. Il n'a presque pas dormi, mais se réveille tout frais comme ne le sont d'habitude que les industriels. Il roule sur le flanc et soulève la toile. Tout le spectre se déverse, des bleus aux bruns, des verts aux ors absurdes. « *Regarde-moi ça !*

– Attends, je vais voir. » Sa voix, engourdie mais fervente, lui souffle à l'oreille. « Oh mon Dieu ! »

Ils regardent ensemble, arpenteurs funambules d'un nouveau monde. La vue lui fend la poitrine. Nuage, montagne, Arbre-Monde et brume – toute la stabilité luxuriante et emmêlée de la création, qui donna naissance aux mots – le laissent hébété et sans voix. Des troncs réitérés émergent de l'artère de Mimas, jaillissent en parallèle comme les doigts de la main levée du Bouddha, répètent l'arbre mère à plus petite échelle, reproduisent la forme innée encore et encore, leurs branches enchevêtrées trop fusionnelles et labyrinthiques pour en suivre le tracé.

Le brouillard enveloppe la canopée. Par une trouée dans la frondaison, les clochers duveteux de troncs voisins se dressent en tourbillon dans le voile de gaze d'un paysage chinois. Il y a plus de substance dans leurs panaches grisâtres que dans les pics vert-brun qui les transpercent. Tout autour d'eux s'étend un conte de fées fantasmagorique issu du paléozoïque. C'est un matin comme le matin où la vie apparut pour la première fois sur la terre sèche.

Veilleur fait glisser sur sa corde une autre cloison de toile et regarde en l'air. Des dizaines de mètres de Mimas se déploient encore plus haut : des troncs qui ont pris le relais quand la foudre a fendu celui-ci. Le sommet de ce système enchevêtré disparaît dans les nuages bas. Des champignons et du lichen partout, éclaboussures d'un pot de peinture céleste. Cheveu de Vénus et lui sont perchés à la hauteur du sommet du Flatiron Building. Il regarde en bas. Le sol de la forêt est un paysage de poupées, qu'une fillette pourrait confectionner avec des glands et des fougères.

Ses jambes se glacent à l'idée de dégringoler. Il descend la toile. Elle le dévisage, et la folie dans ses yeux noisette s'échappe en babillage. « On est là. On a réussi. C'est là qu'ils veulent qu'on soit. » On dirait qu'elle a été mobilisée pour aider les plus miraculeux produits de quatre milliards d'années de vie.

Çà et là, des clochers solitaires s'élèvent au-dessus du chœur des géants. Pareils à des cumulus d'orage, à des empennages de fusée. D'en bas, les plus hauts des voisins ressemblent à des cèdres à encens de hauteur moyenne. Mais c'est d'ici, à soixante-dix mètres au-dessus du sol, que Nick peut évaluer la véritable taille de ces vieux de la vieille, cinq fois plus gros que la plus grosse des baleines. Des géants envahissent le ravin que tous trois ont gravi hier soir. À mi-distance, la forêt s'élargit en un bleu plus dense, plus intense. Il a lu des choses sur ces arbres et leur brouillard. De tous côtés, les arbres lapent le ciel bas et humide, les nuages qu'ils ont eux-mêmes contribué à engendrer. Des pellicules d'aiguilles aériennes – plus noueuses et rugueuses, différentes des tiges lisses qui poussent au niveau du sol – sirotent les



bancs de brume, condensent la vapeur d'eau et la déversent dans les canaux des brindilles et des branches. Nick jette un coup d'œil vers la cuisine, où leur propre système de rétention d'eau s'active et verse des gouttelettes dans une bouteille. Ce qui l'a frappé par son ingéniosité hier soir – de l'eau sans effort – paraît grossier comparé à l'inventivité de l'arbre.

Nicholas contemple ce spectacle comme s'il feuilletait un flip-book infini. La terre se déploie, crête après crête. Ses yeux s'adaptent à cette exubérance baroque. Des forêts de cinq teintes différentes baignent dans la brume, chacune une aire biotique pour des créatures encore à découvrir. Et chaque arbre qu'il regarde appartient à un financier texan qui n'a jamais vu un séquoia mais entend les éradiquer tous pour rembourser la dette contractée pour les acheter.

Une variation de la chaleur à ses côtés le rappelle au réel. Il n'est pas le seul vertébré supérieur sur ce perchoir.

« Si je continue à contempler, ma vessie va éclater. »

Il regarde Olivia dévaler l'échelle de corde jusqu'à la plate-forme inférieure. Il se dit : *Je devrais vraiment détourner les yeux*. Mais il vit dans un arbre à soixante-dix mètres au-dessus de la surface de la planète. Des écureuils volants ont patrouillé sur son visage. Des brumes issues de l'enfance du monde font reculer l'horloge de bien des millénaires, et il se sent devenir une autre espèce.

Elle s'accroupit sur le large pot et un flot s'échappe d'elle. Il n'a jamais vu une femme uriner : et bon nombre des mâles humains ayant jamais vécu pourraient dire la même chose sur leur lit de mort. Cette dissimulation rituelle évoque quelque étrange comportement animal abordé par un documentaire animalier de la BBC, comme ces poissons qui changent de sexe si nécessaire, ou ces araignées qui dévorent leur partenaire après l'accouplement. Il entend l'accent british si vénéré chuchoter hors champ : *Quand ils sont séparés de leur espèce, les individus humains peuvent subir des métamorphoses étonnantes*.

Elle sait qu'il regarde. Il sait qu'elle sait. Ici, à cru, maintenant : c'est la culture appropriée à l'endroit. Quand elle a fini, elle renverse le pot par-dessus la plate-forme. Le vent recueille le liquide et le disperse. Au bout de six mètres, son urine s'atomise dans le brouillard. Des aiguilles la retravailleront pour en recréer de la vie. « À mon tour », dit-il lorsqu'elle remonte. Et cette fois, c'est elle qui d'en haut le regarde s'accroupir sur le seau gainé d'un sac, qui sera remis à Loki à son retour pour qu'il l'évacue et en fasse du compost.

Ils prennent le petit-déjeuner en plein air. Leurs doigts gourds fourrent des noisettes et des abricots secs dans leurs bouches bées, éberluées par la vue. Rester immobiles et regarder : telle est la teneur de leur nouveau boulot. Mais ils sont humains, et bientôt leurs yeux s'emplissent. Elle dit : « On va aller explorer. » Les pistes principales

qui partent de la Salle de bal sont équipées de boucles, de pinces, d'échelles de corde, de points d'accroche pour mousquetons. Elle lui donne le harnais. Puis elle s'en confectionne un avec trois câbles d'ascension en nylon. « Pieds nus. On adhère mieux. »

Il titube sur une branche vacillante. Le vent souffle, et toute la cime de Mimas ondoie et se tord. Il va mourir. Plonger de vingt étages pour s'écraser sur un lit de fougères. Mais il s'habitue à l'idée, et il y a de pires façons d'en finir.

Ils s'acheminent dans des directions différentes. Ce serait vain d'essayer de repérer l'autre. Il progresse centimètre par centimètre à califourchon sur une branche grosse comme un tonneau, bien câblé, en avançant sur son fond de culotte. La branche frottée sent le citron. Une branchette qui en émerge contient un bouquet de cônes, chacun plus petit qu'une bille. Il en prend un et le tapote dans sa paume. Des graines en tombent comme du poivre grossièrement moulu. L'une d'elles se colle dans le pli de sa ligne de vie. C'est d'une telle miette qu'est issu un arbre qui le maintient soixante-dix mètres en l'air sans plier. Le donjon qui pourrait héberger tout un village et avoir encore de l'espace à louer.

D'en haut, elle crie : « Des aîrelles ! Une vraie grappe ! »

Les insectes grouillent, iridescents, partiellement colorés, monstres miniatures de films d'horreur. Il atteint lentement une étrange bifurcation, en prenant soin de ne jamais regarder en bas. Deux grosses branches maîtresses, au fil des siècles, ont fusionné comme l'argile d'un sculpteur. Il grimpe à quatre pattes jusqu'au sommet de ce tertre et découvre qu'il est creux. Au dedans, un petit lac. Des plantes poussent le long d'une mare constellée de minuscules crustacés. Quelque chose bouge sous la surface, toute tachetée de châtain, de bronze, de noir et de jaune. Il faut plusieurs secondes pour que Nick crache un nom : *salamandre*. Comment une créature friande d'humidité, aux pattes de cinq centimètres, a-t-elle pu gravir deux tiers de la longueur d'un terrain de foot, le long d'une écorce sèche et fibreuse ? Peut-être qu'un oiseau l'a laissée tomber ici, pour se bricoler un garde-manger dans la canopée. Peu probable. Le poitrail de la créature lisse s'élève et s'abaisse. La seule explication plausible, c'est que ses ancêtres sont montés à bord il y a mille ans et ont pris l'ascenseur pendant cinq cents générations.

Nick rebrousse chemin avec mille précautions. Il est bien calé dans un coin de la Salle de bal quand revient Cheveu de Vénus. Elle a laissé tomber son cordon ombilical. « Tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé. Un sapin-ciguë de deux mètres, qui pousse dans une couche de sol mince comme ça !

– Oh putain. *Olivia*. Tu n'étais pas arrimée ?

– Ne t'inquiète pas. J'ai beaucoup grimpé aux arbres quand j'étais

petite. »

Elle l'embrasse, en une frappe éclair préventive. « Et puis, tu sais bien. Mimas dit qu'il ne nous laissera pas tomber. »

Il la dessine en train de recopier ses découvertes du matin dans un carnet à spirale. La discipline rituelle de la solitude est beaucoup plus naturelle pour lui que pour elle. Après des années à camper dans une ferme de l'Iowa, un jour au sommet de ce mât monumental lui donne l'impression d'une sortie dans le monde. Mais elle, dans son noyau chimique, est encore une étudiante, accro à un taux de stimulations par seconde dont elle n'est pas totalement sevrée. Le brouillard se dissipe à la chaleur. Dans l'étendue de midi, elle demande : « Quelle heure il peut être, d'après toi ? » La question est plus perplexe que nerveuse. Le soleil n'a pas encore franchi son zénith, et pourtant tous deux sont bien plus vieux qu'ils n'étaient hier à la même heure. Il lève les yeux du labyrinthe dessiné des branches de Mimas et secoue la tête. Elle rigole. « OK. Quel *jour*, alors ? »

Et pourtant, très vite, un après-midi, une demi-heure, une minute, une demi-phrase ou un demi-mot paraissent avoir la même longueur. Ils se fondent dans le rythme du non-rythme. Traverser les trois mètres de plate-forme représente une vraie saga. Le temps passe encore. Un dixième d'éternité. Deux dixièmes. Lorsqu'elle reprend la parole, sa douceur le fait craquer. « Je n'avais pas compris que les gens pouvaient être une drogue dure.

– La plus forte qui soit. Ou en tout cas celle qui fait le plus de ravages.

– Et combien il faut pour... décrocher ? »

Il réfléchit. « Personne n'est jamais clean. »

Il la dessine en train de faire à manger. De faire la sieste. D'amadouer des oiseaux ou de jouer avec une souris à soixante-dix mètres de haut. L'effort qu'elle fait pour ralentir lui évoque la saga de l'humanité réduite à son noyau, à une graine de séquoia. Il croque le ravin peuplé de séquoias, les géants dispersés qui dominent leurs frères plus modestes. Puis il met de côté son bloc à dessin pour mieux voir la lumière changeante.

« Tu les entends ? » demande-t-il. Un bourdonnement, lointain, systématique et compétent. Des scies et des moteurs.

« Oui. Ils sont partout. » Chaque géant qui s'abat rapproche les bûcherons. Des arbres de trois mètres d'épaisseur, vieux de neuf cents ans, succombent en vingt minutes et sont débités en une heure. Lorsqu'un grand arbre tombe, même à distance, c'est comme un obus frappant une cathédrale. Le sol se liquéfie. Leur plate-forme sur

Mimas, à soixante-dix mètres de hauteur, en tremble. Les plus grands arbres que le monde ait jamais produits, préservés pour ce dernier duel.

Dans la bibliothèque du hamac, elle trouve un livre. *La Forêt secrète*. La jaquette montre un if préhistorique, au-dessus et en dessous du sol. La quatrième de couverture proclame : *Le best-seller surprise de l'année – traduit en 23 langues*. « Ça te dirait que je t'en lise un peu ? »

Elle lit comme si elle était sur l'estrade face à la classe, à réciter ce long train de strophes des *Feuilles d'herbe* que tous les élèves de troisième avaient dû apprendre par cœur.

*Vous et l'arbre de votre jardin êtes issus d'un ancêtre commun.*

Elle s'interrompt pour regarder à travers le mur transparent de leur cabane dans l'arbre.

*Il y a un milliard et demi d'années, vos chemins ont divergé.*

Nouveau silence, comme pour faire le calcul.

*Mais aujourd'hui encore, après un immense voyage dans des directions séparées, vous partagez avec cet arbre le quart de vos gènes.*

Et c'est ainsi, en gonflant leurs voiles au vent de la pensée de l'auteur, qu'ils naviguent quatre pages entières avant que la lumière commence à décliner. Ils font un nouveau dîner aux chandelles : de la soupe instantanée qui flotte dans deux tasses d'eau réchauffée sur le minuscule réchaud du camp. Lorsqu'ils terminent, les ténèbres règnent. Les machines des bûcherons se sont tues, remplacées par les mille défis spectraux de la nuit, qu'ils sont incapables de décoder.

« On devrait économiser la chandelle, dit-elle.

– Je suis d'accord. »

Il reste des heures avant le coucher. Ils s'allongent sur la longue plate-forme berçante de leur serment, à bavarder dans le noir. Ici, ils ne courent aucun danger hormis le plus ancien. Quand le vent souffle, ils ont l'impression de traverser le Pacifique sur un radeau de fortune. Quand le vent cesse, l'accalmie les suspend entre deux éternités, tout pleins de la caresse de l'ici et maintenant.

Dans le noir, elle demande : « À quoi tu penses ? »

Il pense qu'aujourd'hui sa vie a atteint son zénith. Qu'il a assez vécu pour enfin voir tout ce qu'il désire. Assez vécu pour se voir heureux. « Je pensais qu'il allait refaire froid cette nuit. On devrait peut-être réunir les sacs de couchage.

– Je suis entièrement pour. »

Chaque étoile de la galaxie roule au-dessus d'eux, à travers les aiguilles bleu noir, dans un fleuve de lait renversé. Le ciel de la nuit : la meilleure drogue jamais inventée, jusqu'à ce que les êtres s'unissent en une ivresse plus forte.

Ils réunissent les duvets en les zippant l'un à l'autre. « Tu sais, dit-

elle, si l'un de nous tombe, l'autre tombera avec.

– Je te suivrai partout. »

Ils s'éveillent avant qu'il fasse pleinement jour, au son de moteurs dans le gouffre au-dessous d'eux.



Son inculpation pour attroupement séditieux coûte à Mimi trois cents dollars. Plutôt une bonne affaire. Elle avait payé deux fois plus un manteau qui lui avait donné deux fois moins de satisfaction. La nouvelle de son arrestation parvient à ses collègues. Mais ses supérieurs sont des ingénieurs. Du point de vue de l'entreprise, tant qu'elle livre dans les temps les projets de moulage confiés à son équipe, elle peut très bien les superviser du fond d'une prison fédérale. Et lorsqu'un millier de manifestants à banderoles fond sur le QG de l'Office des forêts à Salem pour exiger une réforme du processus d'approbation du Plan de moissonnage du bois, Mimi et Douglas se joignent au mouvement.

Un matin d'avril, aux aurores, ils prennent la route des montagnes côtières pour participer à une action. Douglas pose un jour de congé : il a trouvé du travail dans une quincaillerie. Le matin est d'une beauté qui dépasse l'entendement, et tandis qu'ils roulent vers le sud en écoutant du grunge et les infos, le ciel passe d'un crépuscule de rose à une fraîcheur céruléenne. Sur la banquette arrière, un sac à dos contient deux paires de lunettes de plongée bas de gamme, des tee-shirts pour s'envelopper le nez et la bouche, et des bouteilles d'eau customisées. Et aussi des menottes de police en acier à double serrure (chacun les siennes, un vrai kit pour couple), des chaînes et deux antivols de vélo. On est en pleine course aux armements. Les activistes commencent même à se dire qu'ils ont une chance de surpasser la police, financée par des contribuables convaincus que tous les impôts sont du vol – mais qu'on peut brader le bois public.

Ils bifurquent sur la route secondaire qui mène au site de l'action. Douglas examine les véhicules garés. « Pas de camionnette télé. Pas une seule. »

Mimi pousse un juron. « OK, pas de panique. Je suis sûre que la presse écrite est là. Avec des photographes.

– Sans la télé, c'est comme si rien ne se passait.

– Il est encore tôt. Ils sont peut-être en chemin. »

Un cri retentit plus loin, le bruit du public après un but marqué. À travers les arbres, les armées ennemies se font face à bout portant. Il y a des cris, un peu de grabuge. Puis une partie confuse de tir à la

corde avec la veste d'un manifestant. Les deux arrivants échangent un regard et se mettent à courir. Ils atteignent la confrontation dans une clairière des bois dénudés. On dirait un cirque italien. Un double cercle de manifestants cerne un Caterpillar monstrueux à chenilles et à moteur C7, dont la grue les surplombe tel un dinosaure à long cou. Des abatteurs et des débiteurs encerclent ce chaos. Une fureur particulière flotte dans l'air, due à la distance entre cette colline boisée et la ville la plus proche.

Mimi et Doug gravissent la côte au trot. Au rugissement d'une tronçonneuse, elle lui prend le bras. Chaque machine ricanante en déclenche une autre. Bientôt, c'est tout un chœur d'éventreuses à essence qui hurle dans les bois. Les bûcherons agitent leurs engins paresseusement, laconiquement. Autant de moissonneurs. Autant de faucheuses.

Douglas se fige. « Ils sont *tarés* ou quoi ?

– C'est pour la galerie. Personne ne va tronçonner un humain désarmé. »

Mais alors que Mimi prononce ces mots, le conducteur d'un chouleur auquel deux femmes se sont menottées met sa machine en marche et les traîne avec lui. Elles hurlent, incrédules.

Les bûcherons se détournent du Caterpillar captif. Ils se mettent à l'ouvrage sur un bouquet de sapins géants et menacent d'abattre les arbres au beau milieu de ces glandeurs menottés. Doug marmonne et se dégage. Avant que Mimi ne puisse réagir, il court vers le lieu du drame, sac à dos dans son sillage. Il plonge dans la mêlée comme un épagneul dans les vagues, fuse parmi les manifestants, saisit un homme puis un autre par l'épaule. Il désigne les abatteurs qui fondent sur les sapins. « Il faut faire monter le plus de monde possible dans les arbres. »

Quelqu'un s'écrie : « Et les flics, ils sont où, putain ? Ils sont toujours là pour casser le mouvement quand on a le dessus.

– Allez ! aboie Douglas. Dans dix minutes, ces arbres ne seront plus qu'un souvenir. On se bouge ! »

Avant que Mimi ne puisse le rejoindre, il file en direction d'un sapin dont le jupon de branches est assez bas pour y grimper d'un bond. Une fois au-dessus du sol, les branches lui offrent une véritable échelle qui peut le mener à trente mètres de haut. Deux douzaines de manifestants fléchissants se raniment et l'imitent. Les bûcherons découvrent ce qui se trame sur leurs flancs. Ils se mettent en chasse, aussi vite que le leur permettent leurs bottes à semelles cloutées.

Les premiers manifestants atteignent le bouquet d'arbres et grimpent parmi le feuillage. Mimi repère un sapin dont les branches, miraculeusement, sont à sa portée. Elle est à cinq mètres du tronc quand une créature malveillante lui coupe les jambes. Elle tombe tête

la première dans des pousses de bois piquant. Son épaule heurte une pierre couverte de lichen et rebondit dessus. Un poids lourd se campe sur l'arrière de ses genoux. Douglas, perché dans l'arbre à dix mètres de haut, hurle des insultes à son assaillant. « Je vais te tuer, je le jure ! Je vais t'arracher la tête, espèce de mongol. »

L'homme assis sur les mollets de Mimi rétorque d'une voix traînante : « Mais pour ça, faudra que tu descendes, pas vrai ? »

Mimi recrache de la boue. Son assaillant appuie les mollets sur l'arrière de ses cuisses. Elle ne peut s'empêcher de hurler. Doug descend d'une branche. « Non ! lui crie-t-elle. Reste ! »

Quelques manifestants sont plaqués au sol. Mais d'autres atteignent les arbres et se hissent dans les branches. De là, ils tiennent leurs poursuivants en respect. Les chaussures l'emportent sur les doigts qui cherchent à les attraper.

Mimi gémit : « Lâchez-moi. »

Le bûcheron qui l'écrase hésite. Son camp est submergé par le nombre d'adversaires, et le voilà coincé à retenir une Chinoise trop petite pour escalader autre chose qu'un buisson. « Promettez-moi de rester par terre. »

Elle est stupéfaite de cette politesse. « Si vous teniez vos promesses, vous et votre boîte, tout ça n'arriverait pas.

– Promettez-moi. »

Rien que des promesses en l'air, qui engagent tous les êtres vivants. Elle promet. Le bûcheron se relève d'un bond et rejoint ses complices en détresse. Les bûcherons font masse, essaient de sauver la situation. Ils ne peuvent pas abattre les sapins sans tuer quelqu'un.

Mimi repère Douglas dans son arbre. Elle a déjà vu cet arbre. Il lui faut trop de temps pour le reconnaître : l'arbre à l'arrière-plan derrière le troisième arhat, sur le parchemin de son père. Les bûcherons réactivent leurs tronçonneuses. Ils les agitent en l'air en grands coups simplificateurs, coupent des broussailles qui s'empilent en tapis amortisseur devant les sapins. L'un des abatteurs fait une entaille dans un grand arbre. Mimi l'observe, trop pétrifiée pour pousser un cri. Ils comptent le faire tomber à travers les branches d'un arbre squatté. Le sapin géant craque, et Mimi hurle. Elle ferme les yeux sous un fracas assourdissant. Elle les rouvre sur du bois abattu qui déchire le bosquet. Le squatteur se cramponne à son mât, gémissant de terreur.

Douglas couvre les bûcherons d'une pluie d'injures. « Mais vous êtes complètement tarés ! Vous pourriez le tuer. »

Le contremaître crie : « Vous n'avez pas le droit d'être ici. » Les abatteurs aménagent une nouvelle zone de chute. Quelqu'un produit des cisailles et se met à sectionner les chaînes des manifestants menottés au Caterpillar comme il taillerait un cornouiller. Des échauffourées éclatent dans la clairière. La non-violence est un luxe

révolu. Dans le bosquet, un abatteur enfonce sa tronçonneuse comme dans du beurre dans le prochain sapin condamné, qu'il compte faire tomber à un mètre d'un autre arbre squatté. Les hurlements du squatteur visé se perdent dans le bruit des tronçonneuses, inaudibles aux oreilles des bûcherons protégées par des bouchons. Mais ils le voient agiter les bras comme un dément, et se retiennent juste assez longtemps pour que leur victime terrifiée puisse dégringoler au sol.

C'est une déroute généralisée sur les deux fronts. Les véhicules bloqués se remettent en mouvement. Neuf des squatteurs restants descendent de leur perchoir. Les bûcherons, triomphants, agitent leurs tronçonneuses. Les manifestants refluent comme des cerfs devant un feu.

Mimi reste assise à l'endroit promis. L'air chuinte derrière elle. Elle se retourne sur des gyrophares et pense : *Voilà la cavalerie*. Vingt policiers en tenue de combat se déversent d'un camion blindé. Casques noirs de polycarbonate à visière enveloppante. Gilets en kevlar. Boucliers pare-balles. Ils se déploient dans la clairière, raflent les manifestants, plaquent des menottes même sur les poignets de ceux qui arborent encore un bracelet sectionné.

Mimi se lève. Une main s'abat sur son épaule et la repousse au sol. Elle pivote et voit un flic terrifié, qui a vingt ans à tout casser. « Assis ! Et pas un geste.

– Je ne comptais pas bouger.

– Encore un mot et vous allez le regretter. » Trois guerriers du samedi passent en courant pour regagner la route et leurs voitures. L'enfant flic hurle : « Restez où vous êtes et asseyez-vous ! Exécution ! »

Ils frémissent, se retournent et s'assoient. Des bûcherons tout proches applaudissent. L'enfant flic pivote et court vers un autre groupe de manifestants tentant de s'échapper. Une escouade se déploie parmi les arbres. Ils se plantent par deux sous les derniers squatteurs perchés et leur assènent des coups de matraque sur les pieds. Les cinq derniers capitulent, sauf Douglas Pavlicek, qui grimpe encore plus haut. Il sort de son sac à dos ses propres menottes et s'attache un poignet. Puis il passe le bras autour du tronc et verrouille l'autre.

Mimi se prend la tête. « Douglas ! Descends. C'est fini.

– Impossible ! » Il agite ses menottes, prisonnier de l'étreinte du tronc. « Il faut que je tienne jusqu'à ce que la télé arrive. »

Le forcené donne des coups de pied dans les échelles de bûcheron que la police adosse au sapin. Il en repousse une si athlétiquement que même les bûcherons applaudissent le beau geste technique. Mais bientôt, quatre policiers fondent sur le bas de son corps. Enchaîné sur place, Douglas ne peut pas bouger. Les flics tendent leurs cisailles pour



sectionner ses menottes. Il tire sur ses bras, plaque la chaîne contre le tronc. Les bûcherons tendent des haches aux policiers. Mais Douglas entrecroise ses doigts sur la chaîne. Les flics ne peuvent pas l'atteindre plus haut que la ceinture. Ils se concertent brièvement, puis entament son pantalon au sécateur. Deux d'entre eux lui coincent les jambes. Le troisième entaille le jean élimé jusqu'à l'entre-cuisse.

Mimi regarde, pétrifiée. Elle n'a jamais vu les cuisses nues de Douglas. Elle s'est demandé, tous ces mois, si elle les verrait un jour. Le désir de Douglas est aussi transparent que son émerveillement quand ils partagent un milk-shake au caramel. Le seul mystère, c'est ce qui l'a retenu de tout geste plus transgressif que de lui effleurer la nuque. Il y a des semaines, elle avait conclu que ce devait être une blessure de guerre. Et à présent elle le voit déshabillé publiquement, devant une foule éberluée. Une jambe est exposée à l'air, osseuse et blanchie, presque glabre : la cuisse toute sillonnée d'un vieillard. Puis l'autre jambe, et voilà que le jean lui pend à la taille comme une banderole lacérée. Et puis on produit le lacrymo triple action, mélange de capsaïcine et de gaz CS.

L'assistance pousse des cris. « Hé, les mecs, il est enchaîné ! Il ne peut pas bouger !

– Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

Le flic enfonce la bombe entre les cuisses de Douglas et vaporise. Un feu liquide se répand sur sa bite et ses couilles, un cocktail de piment brûlant équivalent à des millions d'unités sur l'échelle de Scoville. Douglas s'affaisse, suspendu à ses menottes, et aspire l'air par petites bouffées suffoquées. « Pu... pu... putain...

– Par pitié ! Il ne peut pas bouger ! Laissez-le tranquille ! »

Mimi se contorsionne pour voir qui a crié. C'est un bûcheron, petit et barbu, tel un nain furieux surgi des pages de Grimm.

« Détachez vos menottes », ordonne un policier. Les mots obstruent la bouche de Douglas. Il n'en sort qu'une plainte sourde, comme la première demi-seconde d'un raid aérien. Ils le vaporisent encore. Des manifestants qui attendaient, assis et pacifiques, d'être emmenés au poste commencent à se révolter. Mimi se redresse folle de rage. Elle hurle des choses qu'elle ne se rappellera plus dans une heure. D'autres autour d'elle se relèvent à leur tour. Ils convergent vers l'arbre du prisonnier. Les policiers les repoussent du bout de leurs matraques. Les flics grimpés à l'arbre infligent à Douglas une nouvelle bouffée de lacrymo sur son sexe nu. Son gémissement sourd et bourdonnant devient peu à peu terriblement aigu.

« Détachez vos mains et vous pourrez descendre. C'est aussi simple que ça. »

Il tente de dire quelque chose. En bas, quelqu'un crie : « Laissez-le parler, bande de brutes ! »

Les flics se penchent vers lui, assez près pour l'entendre murmurer :  
« J'ai fait tomber la clé. »

Ils le détachent à coups de cisailles, et le descendent de l'arbre comme Jésus de la Croix. Ils empêchent Mimi de l'approcher.

Lorsque l'épreuve du commissariat est enfin achevée, Mimi le ramène à la maison. Elle veut le laver, avec toutes les émulsions apaisantes qu'elle a sous la main. Mais sa chair est un saumon vibrant, et il a trop honte pour se montrer à elle.

« Ça va aller. » Il est au lit et semble déchiffrer les mots au plafond.  
« Ça va aller. »

Elle lui rend visite tous les soirs. Sa peau reste orange pendant une semaine.



*Destinée 2* engrange autant d'argent que le PIB annuel de certains États. *Destinée 3* arrive juste au moment où son prédécesseur commence à dater. Des gens de six continents se ruent dans ces lieux actualisés : pionniers, pèlerins, fermiers, mineurs, guerriers, prêtres. Ils forment des guildes et des consortiums. Ils bâtissent des édifices et inventent des marchandises que les codeurs n'avaient jamais prévus.

*Destinée 4* est en 3-D. Il se révèle une entreprise monumentale qui manque de briser Sempervirens, car il réclame deux fois plus de codeurs et d'artistes que son ancêtre. Il offre quatre fois plus de résolution, dix fois plus de domaine de jeu, et une douzaine de quêtes nouvelles. Trente-six techniques nouvelles. Six nouvelles ressources. Trois nouvelles cultures. Plus de merveilles du monde et de chefs-d'œuvre nouveaux qu'on ne pourrait en explorer en des années de jeu. Malgré le doublement constant de la vitesse des processeurs, le jeu pousse à leurs limites pendant des mois les meilleurs ordis domestiques.

Tout se déroule comme Neelay l'avait prédit il y a des années. Des *navigateurs* apparaissent : encore un clou dans le cercueil du temps et de l'espace. En un clic, on se retrouve au CERN. Un autre clic et on écoute du rock indé de Santa Cruz. Un autre et on lit le journal au MIT. Cinquante grands *serveurs* au début de l'an II, et cinq cents à la fin. Des sites, des moteurs de recherche, des portails. Les cités épuisées et surpeuplées de la planète industrialisée ont engendré ce réel par la seule force de leur volonté, à point nommé : c'est le sauveur de l'évangile de la croissance infinie. Le Web passe de l'inimaginable à l'indispensable, et entre-tisse le monde en dix-huit mois. *Destinée* monte à bord, devient accessible en ligne, et un nouveau million de

garçons solitaires émigrent en Peter Pan vers ce nouveau Neverland optimisé.

L'ère des pionniers est révolue. Les jeux grandissent, grossissent les rangs de l'élite marchande planétaire. *Destinée 5* surpasse bien des systèmes d'opération en termes de complexité et de lignes totales de code. Les meilleures IA du jeu sont plus intelligentes que les sondes interplanétaires de l'an dernier. *Jouer* devient le moteur de la croissance humaine.

Mais rien de tout ça ne soulage Neelay, dans son appartement qui domine le QG de l'entreprise. La pièce grouille d'écrans et de modems qui clignotent comme des arbres de Noël. Ses appareils électroniques vont de modules de la taille d'une boîte d'allumettes à des étagères plus hautes qu'un homme. Et chacun de ces engins, comme dit le prophète, se confond avec la magie. Même la SF la plus échevelée de l'enfance de Neelay n'avait su prédire de tels miracles. Et pourtant, l'impatience redouble en lui à chaque doublement des spécifications. Il est plus affamé que jamais – d'une nouvelle intuition, la *prochaine*, une chose simple et élégante qui à son tour changera le monde. Il rend visite à ses arbres oracles dans leur jardin botanique martien, pour leur demander ce qui est censé arriver ensuite. Mais les créatures ne pipent mot.

Il est accablé d'escarres. Ses os toujours plus friables rendent dangereuse toute sortie. Il y a deux mois, il s'est cassé le pied en montant dans la camionnette – c'est le risque quand on ne peut pas sentir où s'arrêtent ses membres. Il a les bras noirs de contusions à force de les heurter aux barreaux du lit quand il se couche ou se relève. Il s'est mis à manger, travailler et dormir dans son fauteuil. Ce qu'il désire plus que tout – il troquerait l'entreprise pour ça –, c'est la possibilité d'être au bord d'un lac dans les Sierras, après quinze mètres de sentier, et de regarder des becs-croisés fuser vers les branches des épicéas voisins pour extraire les grains de leurs cônes avec leur bec grotesque. Mais il n'y aura jamais droit. Jamais. La seule échappée autorisée pour lui, c'est *Destinée 6*.

Dans *Destinée 6*, les colonies des joueurs continuent à prospérer en son absence. En des économies dynamiques et concurrentes. Des cités peuplées de vrais gens commercent et édictent des lois. La Création, dans toute sa dépense somptuaire. Les gens paient un loyer mensuel pour y vivre. C'est un pas audacieux, mais dans le jeu du monde nulle audace n'est fatale. La seule chose qui vous tue, c'est de ne pas franchir le pas.

Neelay ne perçoit plus la différence entre le calme et le désespoir. Il reste assis à la baie vitrée des heures d'affilée, puis expédie des mémos épiques à l'équipe de développement, en ressassant la même chose qu'il poursuit depuis des années :

*Il nous faut plus de réalisme... Plus de vie ! Les animaux devraient pouvoir s'animer et s'arrêter, folâtrer et contempler, tout comme leurs modèles vivants... Je veux voir le loup s'appuyer sur ses pattes arrière, le vert de ses yeux comme éclairé de l'intérieur. Je veux voir l'ours entrouvrir une fourmilière avec ses griffes...*

*Construisons ce monde dans ses moindres détails à partir des trucs qui se trouvent au-dehors. Dans le monde d'ici. De vraies savanes, de vraies forêts tempérées, de vrais marais salants. Les frères Van Eyck ont peint 75 espèces différentes de plantes identifiables dans le Retable de Gand. Je veux pouvoir compter 750 sortes de plantes simulées dans Destinée 7, dotées chacune d'un comportement propre...*

Tandis qu'il rédige le mémo, des employés frappent et entrent, avec des papiers à signer, des conflits à résoudre. Ils ne montrent ni répulsion ni pitié envers la béquille géante dressée dans son fauteuil. Ils sont habitués à lui, ces jeunes cybernautes. Ils ne remarquent même plus le cathéter, qui se vide dans son réservoir accroché à l'armature du fauteuil. Ils connaissent sa valeur nette. L'action courante de Sempervirens était cotée cet après-midi en clôture à 41,25, le triple de l'offre initiale publique de l'an dernier. L'homme-brindille dans le fauteuil détient vingt-trois pour cent de l'entreprise. Il les a tous rendus riches et s'est rendu aussi riche que les plus grands empereurs du jeu.

Il envoie ce nouveau mémo long comme un manuel, et, quelques instants plus tard, l'ombre vient l'envelopper. Alors il fait ce qu'il fait toujours quand il sent le sol céder : il appelle ses parents. C'est sa mère qui décroche. « Oh, Neelay. Je suis tellement, tellement contente que ce soit toi.

– Moi aussi, je suis tellement content, Moti. Ça va ? »

Et peu importe ce qu'elle raconte. Pita qui fait trop de siestes. Le projet d'aller revoir Ahmedabad. Une invasion de coccinelles dans le garage – elles sentent très fort. Elle va peut-être se couper les cheveux bientôt, radicalement. Il se délecte de tout ce qu'elle veut bien partager. La vie, dans tous ses détails dérisoires qui n'entrent encore dans aucune simulation.

Et puis la question qui tue, très tôt cette fois-ci. « Neelay, on se dit encore que ce n'est pas impossible de te trouver quelqu'un. Dans la communauté. »

Ils ont déjà abordé et esquivé, tourné et retourné ce sujet dans tous les sens, de A à Z, depuis des années. Ce serait du sadisme officiel et

collectif que d'infliger à toute femme une telle alliance. « Non, Moti. C'est déjà dit.

– Mais Neelay... »

Il l'entend à sa façon de prononcer les mots : *Tu vaux des millions, des dizaines de millions, peut-être plus – tu ne veux même pas dire combien à ta mère ! C'est quoi, le sacrifice ? Avec ça, on apprend à aimer !*

« Maman ? J'aurais déjà dû t'en parler. Il y a une femme ici. En fait, c'est une de mes auxiliaires de vie. » Ça paraît presque plausible. Le mutisme au bout du fil l'accable de son espoir, un espoir à s'en mordre la langue. Il a besoin d'un nom fiable et rassurant, un nom qu'il pourra retenir. Rupi. Rutu. « Elle s'appelle Rupal. »

Une aspiration terrible, et là voilà qui pleure. « Oh, Neelay. Je suis tellement, tellement heureuse !

– Moi aussi, maman.

– Tu vas connaître la vraie joie ! Quand est-ce que tu nous la présentes ? »

Il se demande comment son esprit délictueux a omis de prévoir cette légère complication. « Bientôt. Je ne veux pas l'effaroucher !

– Elle aurait peur de ta famille ? C'est quoi cette fille ?

– Le mois prochain peut-être ? En fin de mois ? »

En se disant bien sûr que le monde finira avant. En sentant déjà l'insondable chagrin de sa mère à la nouvelle d'une rupture fictive, quelques jours à peine avant que les deux femmes se rencontrent. Mais il l'a rendue heureuse dans le seul monde où vivent vraiment les gens, cette petite fenêtre, large de quelques secondes, de l'ici et maintenant, de l'Aujourd'hui. Tout est bien, et à la fin du coup de fil, il est déjà en train de promettre à des gens, au Gujarat comme au Rajasthan, un préavis d'au moins quatorze mois avant tout mariage pour vérifier les agendas, acheter les billets d'avion et faire confectionner les saris.

« Grands dieux ! C'est que ça prend du temps, tout ça, Neelay. »

Lorsqu'ils raccrochent, il lève la main en l'air et l'abat sur le bord de son bureau. Ça fait un bruit anormal, et une douleur blanche et aiguë, et il sait qu'il s'est fracturé au moins un os.

Aveuglé par la douleur, il descend par son ascenseur privé jusqu'au hall opulent, dont les superbes lambris de séquoia ont été financés par le désir de millions de gens de vivre n'importe où ailleurs qu'ici. Ses yeux ruissellent de larmes et de rage. Mais calmement, poliment, à la réceptionniste terrifiée, il tend sa patte enflée et brisée et dit : « Je vais devoir aller à l'hôpital. »

Il sait ce qui l'attend là-bas, une fois sa main réparée. On va le gronder. Le mettre sous perfusion, lui faire jurer de manger correctement. Tandis que la réceptionniste passe des appels fiévreux, Neelay lève les yeux vers le mur qu'il a fait orner de ces mots de Borges, qui restent le principe directeur de sa jeune vie :

*Tout homme devrait être capable de toutes les idées, et je suis convaincu qu'un jour ce sera le cas.*



Portland a pour Patricia des échos toxiques. Et *témoin expert éducatif*, c'est encore pire. Patricia Westerford, docteur ès sciences, s'attarde au lit le matin de l'audience préliminaire, avec la sensation qu'elle a eu une attaque. « Den, je peux pas.

- Tu peux pas ne pas, mon bébé.
- Tu veux dire moralement ou légalement ?
- C'est l'œuvre de ta vie. Tu ne vas pas reculer maintenant.
- Ce n'est pas l'œuvre de ma vie. L'œuvre de ma vie, c'est d'écouter les arbres !

- Non, ça, c'est ton jeu dans la vie. Ton œuvre, ton travail, c'est d'expliquer aux gens ce qu'ils disent.

- Une ordonnance pour suspendre l'abattage dans les zones fédérales sensibles. C'est du ressort des juristes. Qu'est-ce que j'y connais, moi, au droit ?

- Ils veulent savoir ce que tu sais sur les arbres.
- Témoin *expert* ? Je vais être malade.
- Explique-leur juste ce que tu sais.
- C'est bien ça le problème. Je ne sais rien.
- Ça sera comme de parler devant des étudiants.
- Sauf qu'au lieu d'idéalistes de vingt ans qui veulent apprendre il y aura une bande d'avocats qui se disputent des millions de dollars.

- Non. Pas des dollars, Patty. C'est d'autre chose qu'il s'agit. »

Et, oui, admet-elle en charriant ses pieds jusque sur le plancher froid. C'est d'autre chose qu'il s'agit. Le contraire même des dollars. Une chose qui a besoin qu'on témoigne en sa faveur.

\*\*\*

Dennis la convoie dans son camion dégingué. Cent cinquante kilomètres. Quand ils atteignent le tribunal, elle a les oreilles qui bourdonnent et palpitent. Pendant sa déclaration préliminaire, son défaut de langue enfantin s'épanouit comme un grand magnolia de mai. Le juge passe son temps à la faire répéter. Patricia lutte pour entendre chaque question. Et pourtant, elle leur explique : le mystère des arbres. Les mots s'élèvent en elle comme la sève après l'hiver. Il n'y a pas d'individus dans une forêt. Chaque tronc dépend des autres.

Elle repousse l'intuition subjective et s'en tient au consensus de la communauté scientifique. Mais à mesure qu'elle témoigne, la science

elle-même commence à paraître aussi frivole qu'un concours de popularité au lycée. Et malheureusement, la partie adverse est d'accord. L'avocat produit la lettre envoyée à la rédaction de la revue où avait paru son premier grand article universitaire. Celui signé par les trois pontes de la dendrologie, qui l'avaient mise plus bas que terre. Défauts de méthode. Statistiques problématiques. *Patricia Westerford exhibe une méconnaissance presque gênante des éléments de la sélection naturelle...* Elle rougit des pieds à la tête. Elle voudrait disparaître, ne jamais avoir existé. Avoir fourré des champignons vénéneux dans l'omelette qu'elle s'est préparée ce matin, avant que Dennis la conduise au tribunal.

« Tout le contenu de cet article a été corroboré plus tard par la recherche scientifique. »

Elle ne voit le piège qu'une fois tendu. « Vous avez renversé les convictions admises, dit l'avocat de la partie adverse. Pouvez-vous garantir qu'à l'avenir la recherche ne renversera pas les vôtres ? »

Non, elle ne peut pas. La science aussi a ses saisons. Mais c'est un argument trop subtil pour la justice. L'observation – l'observation collective – finira par converger sur un phénomène reproductible, nonobstant les besoins et les craintes de l'observateur individuel. Mais elle ne peut jurer au tribunal que la science de la sylvologie a enfin convergé vers une *nouvelle sylvologie*, cet ensemble de convictions qu'elle et ses amis ont contribué à promouvoir. Elle ne peut même pas jurer à ce stade que la sylvologie soit vraiment une science.

Le juge demande à Patricia si elle confirme ce qu'a affirmé précédemment le témoin expert de la partie adverse : à savoir qu'une plantation d'arbres jeunes, homogènes, à croissance rapide, vaut mieux qu'une vieille forêt anarchique. Le juge lui rappelle quelqu'un. *De longs trajets en voiture parmi des champs fraîchement labourés. Si tu gravais ton nom dans l'écorce d'un hêtre à un mètre de hauteur, à quelle hauteur serait-il au bout d'un demi-siècle ?*

« C'est ce que croyaient mes professeurs, il y a vingt ans.

– Et vingt ans, c'est long, dans ce domaine ?

– Pour un arbre, c'est rien du tout. »

Tous les humains en conflit dans cette salle d'audience éclatent de rire. Mais pour les hommes – les implacables, les ingénieux, les laborieux hommes –, vingt ans, ça laisse le temps de détruire des écosystèmes entiers. La déforestation : un plus puissant changeur de climat que tous les moyens de transport réunis. Il y a deux fois plus de carbone dans les forêts qu'on abat que dans toute l'atmosphère. Mais ça, c'est un autre procès.

Le juge demande : « Des arbres, jeunes, droits, à croissance rapide ne valent pas mieux que de vieux arbres pourrissants ?

– Pour nous, oui. Mais pas pour la forêt. À vrai dire, de jeunes

plantations contrôlées et homogènes ne méritent même pas le nom de forêts. »

Ces mots font céder un barrage à l'instant même où elle les prononce. Ils la laissent heureuse d'être en vie, en vie pour étudier la vie. Elle se sent pleine d'une gratitude sans motif, sinon qu'elle se rappelle tout ce qu'elle a pu découvrir sur *d'autres créatures*. Elle ne peut pas l'expliquer au juge, mais elle les *aime*, ces nations complexes et interdépendantes de vie entre-tissée qu'elle a écoutées toute sa vie. Et elle aime aussi sa propre espèce : sournoise et intéressée, prisonnière de corps à œillères, aveugle à l'intelligence qui l'entoure – et pourtant élue par la Création pour *connaître*.

Le juge lui demande de développer. Dennis avait raison. C'est *vraiment* comme de parler à des étudiants. Elle explique comment une souche en décomposition abrite des tissus vivants en quantité incommensurablement plus grande que l'arbre vivace. « Je me demande parfois si la véritable mission d'un arbre sur cette Terre, ce n'est pas de se fortifier pour préparer son long trépas dans l'humus du sous-bois. »

Le juge lui demande quelles créatures vivantes peuvent bien avoir besoin d'un arbre mort.

« Vous avez l'embarras du choix. N'importe quelle famille. N'importe quel ordre. Des oiseaux, des mammifères, d'autres végétaux. Des dizaines de milliers d'invertébrés. Les trois quarts des amphibiens de la région en ont besoin. Presque tous les reptiles. Autant d'animaux qui circonscrivent les fléaux qui tuent d'autres arbres. Un arbre mort, c'est un hôtel infini. »

Elle lui parle du platype. L'alcool du bois pourrissant attire ce coléoptère. Il s'introduit dans la souche et la creuse. Dans son réseau de tunnels, il plante des bouts de champignon qu'il a apportés, sur une excroissance spéciale de sa tête. Le champignon dévore le bois ; le platype dévore le champignon.

« Ces insectes cultivent le bois comme des fermiers ?

– Ce sont des fermiers. Sans subventions agricoles. À part la souche.

– Et ces espèces qui dépendent du bois mort ou pourri, y en a-t-il de menacées ? »

Elle lui explique : tout dépend de tout le reste. Il existe une variété de campagnol qui a besoin de vieille forêt. Il mange les champignons qui poussent sur le bois pourrissant et excrète leurs spores ailleurs. Sans bois pourri, pas de champignons ; sans champignons, pas de campagnol ; sans campagnol, pas de dissémination des spores ; sans spores disséminées, pas de nouveaux arbres.

« Et croyez-vous que nous pouvons sauver ces espèces en conservant intacts des fragments de vieille forêt ? »

Elle réfléchit avant de répondre. « Non. Pas des fragments. Les



grandes forêts sont des organismes vivants, qui doivent pouvoir respirer. Elles développent des comportements complexes. Les fragments restreints ne sont pas aussi résilients ni aussi riches. Les forêts doivent être grandes pour que puissent y vivre de grandes créatures. »

L'avocat de la partie adverse demande si préserver des zones forestières légèrement plus grandes vaut les millions de dollars que ça coûtera à la collectivité. Le juge demande des chiffres. La partie adverse synthétise le manque à gagner, le coût prohibitif du non-abattage des arbres.

Le juge demande à Patricia Westerford, docteur ès sciences, de réagir. Elle fronce les sourcils. « La pourriture accroît la valeur de la forêt. Les forêts d'ici sont les plus riches collections de biomasse au monde. Les rivières des vieilles forêts renferment cinq à dix fois plus de poisson. Les gens pourraient gagner plus d'argent à pêcher du poisson, cueillir des champignons et récolter d'autres nutriments qu'en effectuant des coupes claires tous les demi-siècles.

– Vraiment ? Ou c'est une métaphore ?

– Nous avons les chiffres.

– Alors pourquoi le marché ne réagit pas ? »

Parce que les écosystèmes tendent à la diversité, alors que les marchés, c'est tout le contraire. Mais elle est assez maligne pour ne pas le dire. Ne jamais s'attaquer aux divinités locales. « Je ne suis pas économiste. Ni psychologue. »

L'avocat de la partie adverse déclare que les coupes claires sauvent les forêts. « Faute de moissonnage, ce sont des millions d'hectares qui sont abattus par le vent ou ravagés par les feux de cimes. »

Patricia n'est pas dans son élément, mais elle ne peut pas laisser passer ça. « Les coupes claires augmentent la vulnérabilité au vent. Et les feux de cimes ne se produisent que quand on a trop longtemps retenu le feu. » Elle détaille : Le feu régénère. Il y a des cônes – à floraison tardive – qui ne peuvent s'ouvrir sans flammes. Les pins tordus retiennent leurs cônes pendant des décennies, dans l'attente d'un feu libérateur. « Naguère, la lutte contre les feux semblait relever d'une gestion rationnelle. Mais ça nous coûte bien plus qu'on n'y gagne. » L'avocat de sa partie grimace. Mais elle s'est trop engagée pour rester diplomate.

« J'ai feuilleté votre livre, dit le juge. Je n'avais pas idée ! Les arbres attirent les animaux et leur font faire des choses ? Ils ont de la mémoire ? Ils se nourrissent et se soignent mutuellement ? »

Dans la salle aux lambris sombres, ses mots sortent de leur cachette. L'amour des arbres s'écoule d'elle en torrent : leur grâce, leur souplesse d'expérimentation, leur variété et leur inventivité constantes. Ces créatures lentes et mesurées au vocabulaire élaboré,

chacune singulière, se façonnent mutuellement, élèvent des oiseaux, fixent le carbone, purifient l'eau, filtrent les poisons du sol, stabilisent le microclimat. Si on unit assez d'êtres vivants, dans les airs et sous terre, on finit par obtenir quelque chose qui a une *volonté*. La forêt. Une créature menacée.

Le juge fronce les sourcils. « Et ce qui repousse après une coupe claire n'est pas une forêt ? »

L'exaspération bouillonne en elle jusqu'à déborder. « On peut remplacer les forêts par des plantations. De même qu'on peut réarranger la *Neuvième* de Beethoven pour kazoo solo. » Tout le monde rit, sauf le juge. « Le jardin d'un pavillon de banlieue a plus de biodiversité qu'une ferme arboricole !

– Et combien reste-t-il de forêt intacte ?

– Pas beaucoup.

– Moins d'un quart de la quantité initiale ?

– Oh mon Dieu ! Beaucoup moins que ça. Sans doute pas plus de deux ou trois pour cent. Disons un carré de quatre-vingts kilomètres de côté. » Le dernier vestige de son vœu de circonspection est balayé. « Il y avait quatre grandes forêts sur ce continent. Chacune était censée durer pour l'éternité. Chacune a été détruite en quelques décennies. Nous avons à peine eu le temps de les idéaliser ! Les arbres dont nous parlons sont notre dernier carré, et ils sont en train de disparaître, au rythme de cent terrains de foot par jour. L'État de l'Oregon voit passer des fleuves de rondins de dix kilomètres de long.

Si vous voulez maximiser la valeur actuelle nette d'une forêt pour ses propriétaires et livrer le maximum de bois en un minimum de temps, alors oui : abattez les vieux arbres et plantez des remplaçants en rangs bien droits, que vous pourrez moissonner encore quelques fois. Mais si vous voulez préserver le sol pour le siècle prochain, si vous voulez de l'eau pure, si vous voulez de la variété et une nature saine, si vous voulez des stabilisateurs et des services qu'on ne peut même pas mesurer, alors soyez patients et laissez la forêt offrir ses dons lentement. »

Elle termine et retombe dans un silence rougissant. Mais l'avocat qui plaide pour l'ordonnance rayonne. Le juge demande : « Diriez-vous que les vieilles forêts... savent des choses que les plantations ignorent ? »

Elle plisse les yeux et voit son père. La voix n'est pas la bonne, mais il y a les verres sans monture, les sourcils haussés d'étonnement, la curiosité constante. Toutes ces premières leçons d'il y a un demi-siècle s'assemblent en nuée autour d'elle, les journées dans la Packard cabossée, sa salle de classe ambulante, à arpenter les routes secondaires du sud-ouest de l'Ohio. Elle est stupéfaite d'y reconnaître toutes ses convictions d'adulte à l'état embryonnaire, forgées par

quelques mots lâchés avec nonchalance, un vendredi après-midi, vitres ouvertes, avec les champs de soja du comté de Highland qui se dévidaient dans le rétroviseur.

Rappelle-toi ! *Les hommes ne sont pas l'espèce suprême qu'ils croient être.* D'autres créatures – plus grandes, plus petites, plus lentes, plus rapides, plus vieilles, plus jeunes, plus puissantes – mènent la danse, fabriquent l'air et dévorent la lumière du soleil. Sans elles, il n'y a *rien*.

Mais le juge n'était pas dans la voiture. Le juge est un autre homme.

« C'est peut-être bien le grand projet de l'humanité que d'apprendre ce que les forêts ont compris. »

Le juge remâche sa remarque comme son père mâchait du sassafras, ces brindilles au parfum de soda qui restent vertes tout l'hiver.

La cour revient après s'être retirée pour délibérer. Le juge décrète un moratoire sur l'abattage contesté. Il délivre également une ordonnance prohibant toute nouvelle vente de forêt publique dans l'ouest de l'Oregon à des fins d'abattage jusqu'à ce que l'impact des coupes claires sur les espèces menacées soit clairement évalué. Des gens viennent féliciter Patty, mais elle n'entend rien. Ses oreilles se sont fermées dès que le marteau a frappé la chaire.

Elle quitte le tribunal dans un banc de brouillard. Dennis, à son côté, la guide dans le couloir et jusque sur l'esplanade, où deux foules de manifestants se font face dans un duel de banderoles qui encadrent Patty.

## LES COUPES CLAIRES NE MÈNENT PAS AU PARADIS

## L'OREGON SOUTIENT LES BÛCHERONS ; LES BÛCHERONS SOUTIENNENT L'OREGON

Les adversaires s'invectivent par-dessus le gouffre, échauffés par le triomphe et l'humiliation. Des gens bien, qui aiment la terre de façons irréconciliables. Patricia croit entendre des oiseaux qui se disputent. Une tape sur l'épaule droite, et elle se retrouve face au témoin expert de la partie adverse. « Vous venez juste de rendre le bois beaucoup plus cher. »

Elle cille face au reproche, car elle ne voit pas en quoi ce serait une mauvaise chose.

« Tous les marchands de bois qui jouissent de terrains privés ou de droits existants vont abattre aussi vite qu'ils pourront. »



Leurs mains se glacent et leurs jambes se raidissent, dans un espace trop confiné pour s'y retourner. Les nuits sont assez rudes pour infliger des engelures à leurs orteils couverts de sève. Le vent constant et les claquements de la toile cirée lacèrent leurs tentatives de discussion. Parfois de grosses branches dodues s'abattent d'en haut. Le silence peut être encore plus perturbant. Grimper est leur seul exercice physique. Mais dans la lumière changeante et les jours flottants, des choses qui auraient paru impossibles au sol deviennent de la routine.

Les matins sont un grand jeu du chat et de la souris. Ou, disons, de la chouette et du campagnol, avec Veilleur et Cheveu de Vénus qui scrutent du haut de leur aire humide et glaciale les petits mammifères qui s'égaillent très loin en bas. Les bûcherons arrivent avant que la brume se dissipe. Un jour, il n'y en a que trois. Le lendemain, vingt, bruyants dans le cockpit de leurs machines. Parfois ils tentent de les amadouer : « Allez, descendez un peu, rien que dix minutes.

– Pas possible maintenant. On est occupés à squatter un arbre !

– On est obligés de hurler. On vous voit même pas. On attrape le torticolis.

– Alors montez. C'est pas la place qui manque ici ! »

C'est une impasse. Des hommes différents apparaissent suivant les jours, pour tenter de briser le sit-in. Un chef d'équipe. Un contremaître. Ils braillent des menaces rauques et des promesses raisonnables. Même le vice-président aux produits forestiers leur rend visite. Il se tient sous Mimas avec un casque blanc, comme s'il prononçait un discours au Sénat.

« On peut vous envoyer en prison pour trois ans. Intrusion illégale.

– C'est bien pour ça qu'on redescend pas.

– Et le manque à gagner. Ça fait d'énormes amendes.

– Cet arbre en vaut la peine. »

Le lendemain, le VP en casque blanc est de retour. « Si vous descendez d'ici cet après-midi dix-sept heures, on abandonnera toutes les poursuites. Sinon, on ne peut pas garantir ce qui vous arrivera. Descendez. On vous laissera partir. On effacera l'ardoise. »

Cheveu de Vénus se penche par-dessus le bord de la Salle de bal. « On s'inquiète pas pour *notre* ardoise. On s'inquiète pour *la vôtre*. »

Le lendemain matin, elle est de nouveau en plein débat avec un bûcheron quand il s'interrompt au milieu d'une phrase.

« Hé ! Enlève ta casquette une seconde. » Elle s'exécute. Sa stupéfaction est visible, même à deux tiers d'un terrain de foot. « Putain ! Mais t'es *canon* !

– Et encore, faudrait me voir de près ! Quand je ne suis pas gelée, et que j'ai pris un bain dans les deux derniers mois.

– Mais qu'est-ce que tu fous perchée dans un arbre ? Tu pourrais avoir tous les mecs que tu veux.

– À quoi bon des mecs quand on a Mimas ?

– Mimas ? »

C'est déjà une petite victoire de l'amener à prononcer ce nom.

Veilleur lâche une salve de bombes de papier sur les bûcherons. Dépliées, les feuilles révèlent des dessins au crayon de la vie à soixante-dix mètres de haut. Les bûcherons sont impressionnés. « C'est *toi* qui as dessiné ça ?

– Je plaide coupable.

– Pour de vrai ? Et vous avez vraiment des *myrtilles* là-haut ?

– Des buissons entiers !

– Et une mare avec des *poissons* dedans ?

– Et ce n'est pas fini. »

Les jours passent, humides et glaciaux, chaque fois plus misérables. Les squatteurs qui devaient relayer Veilleur et Cheveu de Vénus n'arrivent jamais. Le bras de fer entame sa semaine deux, et le cercle d'ouvriers au pied de Mimas se fait rageur.

« Vous êtes paumés au milieu de nulle part. À six kilomètres du plus proche voisin. Il pourrait se passer n'importe quoi. Personne n'en saurait rien. »

Cheveu de Vénus leur sourit, rayonnante, auréolée. « Vous êtes des mecs trop bien. Vous n'arrivez même pas à rendre une menace crédible !

– Vous êtes en train de détruire notre gagne-pain.

– Non. Ça, c'est ce que font vos patrons.

– Tu déconnes !

– Un tiers des emplois forestiers ont disparu en quinze ans à cause des machines. Il y a plus d'arbres abattus, mais ça emploie moins de gens. »

Coincés, les bûcherons s'aventurent à d'autres tactiques. « Mais bon Dieu ! C'est une récolte. Ça repousse ! Vous avez vu les forêts plus au sud ?

– Le jackpot ne tombe qu'une fois, leur crie Veilleur. Il faut mille ans avant que le système se rétablisse.

– Mais c'est quoi votre problème ? Pourquoi vous détestez les gens ?

– Mais *qu'est-ce* que vous racontez ? C'est *pour* les gens qu'on fait ça !

– Ces arbres vont mourir et tomber. Il faut les moissonner pendant

qu'ils sont mûrs, pas pourris.

– Super. On n'a qu'à passer ton grand-père au hachoir, et le bouffer tant qu'il lui reste de la viande sur les os.

– Vous êtes tarés. À quoi bon discuter avec vous ?

– Il faut apprendre à aimer la forêt. On doit s'y acclimater. »

L'un des bûcherons amorce et fait vrombir sa tronçonneuse, et ampute les branches d'un des plus gros surgeons basaux de Mimas. Il recule et lève les yeux en brandissant une branche grosse comme un mât de voilier. « Nous, on nourrit des gens. Et vous, vous faites quoi ? »

Ils interpellent Cheveu de Vénus, en se renvoyant la balle. « On connaît les forêts. On respecte ces arbres. Ces arbres ont tué des amis à nous. »

Elle garde le silence. L'idée qu'un arbre puisse tuer quelqu'un lui reste inconcevable.

Les hommes d'en bas poussent leur pion. « On ne peut pas arrêter la croissance ! Les gens ont besoin de bois. »

Veilleur connaît les chiffres. Des centaines de mètres de planches et une demi-tonne de papier et de carton par personne et par an. « Il faut qu'on soit plus intelligents dans nos besoins.

– Moi, il faut que je nourrisse mes gosses. Et toi ? »

Veilleur entreprend de hurler des choses qu'il est sûr de regretter plus tard. Cheveu de Vénus le retient d'une main sur le bras. Elle regarde en bas, essaie d'entendre ces hommes, attaqués parce qu'ils font ce qu'on leur a demandé de faire. Quelque chose de dangereux et de vital qu'ils ont appris à faire si bien.

« On ne vous demande pas de ne rien abattre. » Elle laisse pendre son bras, comme pour atteindre ces hommes tant de mètres plus bas. « On vous demande juste d'abattre comme si l'arbre était un don, pas quelque chose qui va de soi. Personne n'aime qu'on lui donne plus que le nécessaire. Et *celui-ci* ? Ce serait un don si grand que ça serait comme si Jésus redescendait et... »

Ses mots se tarissent en une pensée que Veilleur a au même instant. *Je connais ça. Porter sa croix.*

Il y a des jours déprimants de crachin. Des après-midi qui virent au froid poisseux. Et les remplaçants ne viennent toujours pas. Veilleur améliore le système de collecte d'eau de pluie. Cheveu de Vénus construit un urinoir adapté aux femmes. En fin de semaine trois, les bûcherons entreprennent de faire de l'abattage tout près. Mais ils sont bloqués au bout de quelques heures. C'est dur de faire tomber des arbres grands comme des gratte-ciel quand le moindre dérapage de la tronçonneuse, la moindre brise risque de provoquer un homicide.

Ce soir-là, Loki et Étincelle arrivent enfin. Loki s'élève vers le

campement supérieur de Mimas. Étincelle reste en bas, en sentinelle. « Merde, on est vraiment désolés d'avoir mis si longtemps. Il y a eu un peu de... conflits internes au camp. Et puis Humboldt et son cordon de sbires ont verrouillé toute la colline. Il y a deux nuits, ils nous ont poursuivis. Ils ont chopé Busard. Il est au trou.

– Ils surveillent l'arbre *la nuit* ?

– On a attendu la première occasion de passer en douce. »

L'éclaireur distribue des denrées précieuses : sachets de soupe instantanée, pêches et pommes en conserve, céréales aux dix graines, semoule de couscous. Il suffit d'ajouter de l'eau tiède. Veilleur examine les provisions. « Ça veut dire qu'il n'y a pas de relève ?

– On ne peut pas prendre le risque pour le moment. Mange-mousse et Loup-gris ont flippé face aux menaces de mort et sont rentrés chez eux. Toute la FDV se retrouve à flux tendu, on est clairsemés. On a des problèmes de communication interne. À vrai dire, on est même assez lessivés. Vous pouvez rester encore une petite semaine ?

– Bien sûr ! dit Cheveu de Vénus. On peut rester ici éternellement. »

Éternellement serait peut-être plus facile, se dit Veilleur, si lui aussi entendait les voix d'êtres de lumière. Loki frissonne à la lumière de la bougie. « Putain, il fait froid ici. Ce vent humide, ça vous glace les os.

– On ne le sent même plus, dit Cheveu de Vénus.

– Plus trop », nuance Veilleur.

Loki se harnache. « Faut que je redescende avant qu'ils nous coincent, Étincelle et moi. Ouvrez l'œil, à cause de Cal le Grimpeur. Je rigole pas. Il bosse pour Humboldt ; il escalade les troncs à cru, avec juste des crampons et un grand rouleau de câble. Il a foutu la merde dans d'autres arbres squattés.

– On dirait une légende de la forêt, dit Veilleur.

– C'est pas une légende.

– Il fait descendre les gens *de force* ?

– On est deux, déclare Cheveu de Vénus. Et on a trouvé notre équilibre. »

Les bûcherons cessent de venir. Il n'y a plus de sujet de controverse. Et le ravitaillement fourni par l'intendance au sol de la FDV finit par se tarir. « On doit être encore assiégés », dit Veilleur. Mais ils ne voient pas de blocus à la surface du sol. Les humains pourraient tout aussi bien avoir disparu de la planète, hormis comme fossiles. Là-haut dans la canopée, ils ne voient pas d'animaux plus gros que les écureuils volants, qui se lovent la nuit dans la chaleur de leurs corps.

Ils ne sauraient dire combien de jours passent. Nick coche chaque matin sur un calendrier manuscrit, mais le temps de pisser, de se débarbouiller, de petit-déjeuner et de rêver encore à une œuvre d'art collective qui pourrait rendre justice à une forêt, souvent il ne se

rappelle plus s'il a déjà coché le jour ou non.

« Quelle importance ? demande Cheveu de Vénus. La saison des orages est presque terminée. Ça se réchauffe. Les jours rallongent. Ça nous suffit, comme calendrier. »

Veilleur passe des après-midi entiers à dessiner. Il croque les mousses qui émergent de chaque crevasse. Il dessine l'usnée et autres lichens pendants qui transforment l'arbre en conte de fées. Sa main s'active et la pensée se forme : *De quoi a-t-on besoin, hormis la nourriture ?* Et ceux qui comme Mimas produisent leur propre nourriture : ce sont les plus libres de tous.

Les machines continuent à gémir en contrebas de la colline béante. Une tronçonneuse toute proche, plus loin un traîneau à troncs : les deux squatteurs deviennent experts à distinguer ces créatures rien qu'à l'oreille. Certains matins, ces bruits sont leur seul moyen de savoir si le système de la libre entreprise continue à rouler droit dans le mur, un mur grand comme Dieu.

« Ils doivent essayer de nous affamer. » Mais dans cette longue période sans ravitaillement, il leur reste du couscous et de l'imagination.

« Tiens bon, dit Cheveu de Vénus. Les myrtilles vont revenir plus tôt qu'on ne croit. » Elle grignote des pois chiches séchés comme s'ils contenaient toute une philosophie. « Avant, je ne savais pas goûter les choses. »

Lui non plus. Et il ne savait pas non plus l'odeur de son corps, et de sa merde fraîche qui vire au compost. Et sa pensée qui change quand il contemple pendant des heures la lumière sculptée qui s'enfonce entre les branches. Et le bruit du sang, qui palpite à ses oreilles à l'heure d'après le couchant, tandis que toute vie retient son souffle dans l'attente de savoir ce qui arrivera quand tombera le ciel.

La réalité vacille, s'éloigne de la perpendiculaire à la moindre brise. Les après-midi de bourrasques sont une épopée sportive à deux personnages. Quand le vent se lève, il n'y a rien, rien d'autre que le vent. Il les mue en bêtes sauvages, entre la toile qui claque furieusement et les aiguilles qui les flagellent jusqu'au délire. Quand le vent souffle, le cerveau n'a plus rien d'autre – ni dessin, ni poèmes, ni livres, ni cause, ni vocation : rien que les rafales et vos idées égarées qui se heurtent aux parois du crâne, une espèce à part entière, en roue libre, qui s'arrache à l'arbre généalogique.

Une fois la lumière disparue, tous deux n'ont plus que le son. Les bougies et le pétrole sont trop précieux pour être gaspillés, et lire serait un luxe. Ils n'ont aucune idée de la date à laquelle le ravitaillement franchira le cordon, ne savent même pas s'il reste un cordon, une FDV, une quelconque institution terrestre pour se souvenir d'eux, perchés dans un arbre millénaire, à court de



provisions.

Elle lui prend la main dans le noir, et ce signal lui suffit. Ils se nichent l'un en l'autre, comme tous les soirs, contre le noir. « Ils sont où ? »

Il n'y a que deux possibilités pour identifier de quels *ils* elle parle. Trois si on compte les créatures de lumière. Et il a la même réponse pour les trois. « Je n'en sais rien.

– Peut-être qu'ils ont oublié ce bosquet.

– Non. Je ne crois pas. »

Le clair de lune derrière eux jette une capuche sur les traits de Cheveu de Vénus. « Ils ne peuvent pas gagner. Pas contre la nature.

– Mais ils peuvent foutre le bordel pendant un sacré bout de temps. »

Et pourtant, en une telle nuit, tandis que la forêt fait résonner ses symphonies au million d'instrumentistes et que la grasse lune flamboyante se déchire aux branches de Mimas, même Nick est tenté de croire que la verdure a un plan qui donnera à l'ère des mammifères des allures de déviation passagère.

« Shhh, fait-elle, même s'il est déjà silencieux. Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il sait sans savoir. Encore une incarnation expérimentale qui s'installe, annonce sa présence, teste l'obscurité, calibre sa place dans l'énorme ruche. En vérité, il a les paupières tombantes et ne peut empêcher la question de se muer en hiéroglyphes. Faute de moyen pour apprivoiser le noir ou en faire le moindre usage, il est foutu. Mais encore assez éveillé pour une révélation : *C'est la plus longue période que j'aie jamais connue sans que le chien noir vienne me mordre le cul.*

Ils s'endorment. Ils ne se harnachent plus. Mais ils se cramponnent si fort l'un à l'autre, la plupart des nuits, qu'ils n'en basculeraient pas moins ensemble par-dessus bord.

Quand le jour revient, il inscrit une encoche futile sur son calendrier bricolé. Il se lave, se soulage, déjeune, et s'installe en rampant dans la position rituelle du réveil : la tête contre ses pieds à elle, pour qu'ils puissent se voir. Il lui effleure l'esprit de se demander ce qui lui a pris de changer de vie pour s'installer en plein air à vingt étages de hauteur. Mais comment fait-on pour aller de l'avant ? Et comment rester au sol quand on a goûté à la vie dans la canopée ? Tandis que le soleil dérape imperceptiblement à travers le ciel d'été, il dessine. Il commence à entrevoir comment ça peut marcher, comment quelques marques noires sur un champ de blanc vierge pourraient changer l'état du monde.

Assise au bord de la plate-forme, la toile relevée, elle regarde la forêt basculer. Les tonsures du lointain se rapprochent. Elle écoute ses

voix désincarnées, réconfort perpétuel. Elles ne viennent pas tous les jours. Elle ressort son propre carnet et y griffonne de minuscules poèmes, plus petits qu'une graine de séquoia.

Il la regarde faire sa toilette avec un gant et l'eau recueillie dans les plis de la toile. « Tes parents savent où tu es ? Au cas où quelque chose... basculerait ? »

Elle se retourne, nue et frissonnante, et fronce les sourcils comme si c'était une question de dynamique non linéaire, niveau avancé. « Je ne leur ai pas parlé depuis qu'on a quitté l'Iowa. »

Propre et rhabillée, quelques degrés de déclin solaire plus tard, elle ajoute : « Et ça n'arrivera pas.

– Quoi ?

– Rien ne va basculer. On m'a garanti que cette histoire finira bien. »

Elle tapote Mimas, qui aujourd'hui encore a dévoré deux kilos de carbone dans l'air pour l'ajouter à sa masse, même à l'orée de la vieillesse.

Ils passent les heures sans fin à lire dans leurs sacs de couchage. Ils lisent tous les livres qu'ont laissés les précédents squatteurs dans la bibliothèque publique du hamac. Ils lisent Shakespeare, en calant le gros volume sur leurs ventres jumelés. Ils lisent une pièce tous les après-midi, en se répartissant les rôles. *Le Songe d'une nuit d'été. Le Roi Lear. Macbeth*. Ils lisent deux romans fabuleux, l'un vieux de trois ans, l'autre de cent vingt-trois. Elle a du mal, à l'approche de la fin du récit plus ancien, à maîtriser sa voix.

« Tu aimes ces gens ? » Les histoires l'ont captivé. Ce qui arrive lui importe. Mais elle... elle est brisée.

« Les aimer ? Waouh ! OK. Peut-être. Mais ils sont prisonniers d'une boîte à chaussures, ils ne se rendent pas compte. J'ai envie de les secouer et de leur crier : *Sortez de vous-mêmes, bon Dieu ! Regardez autour de vous !* Mais ils ne peuvent pas, Nick. Tout ce qui est vivant reste en dehors de leur champ de vision. »

Elle est toute chiffonnée, les yeux encore à vif. Elle pleure l'aveuglement, même celui des personnages de fiction.

Ils relisent *La Forêt secrète*. C'est comme un if : il se dévoile au deuxième regard. Ils lisent : comment une branche sait quand elle doit fourcher. Comment une racine trouve de l'eau, même dans un tuyau hermétique. Comment les racines d'un chêne peuvent avoir cinq cents millions d'extrémités qui s'écartent de la concurrence. Comment les feuilles en bordure de cime laissent un espace entre elles et leurs voisines. Comment les arbres perçoivent les couleurs. Ils découvrent la bourse effrénée d'échange d'objets artisanaux, en surface et en sous-

sol. Les partenariats complexes et limités avec d'autres formes de vie. Les procédés ingénieux qui permettent aux graines de flotter dans les airs sur des centaines de kilomètres. Les stratagèmes de propagation qui exploitent à leur insu des créatures mobiles plus jeunes que les arbres de dizaines de millions d'années. Les pots-de-vin versés aux animaux qui croient déjeuner gratis.

Ils découvrent les expéditions pour transplanter de la myrrhe représentées dans les bas-reliefs de Karnak, il y a trois mille cinq cents ans. Les arbres qui migrent. Les arbres qui se souviennent du passé et prédisent l'avenir. Les arbres qui harmonisent leur production de fruits et de noix en chœurs proliférants. Les arbres qui bombardent le sol pour que seuls leurs rejetons puissent y pousser. Les arbres qui mobilisent des escadrilles d'insectes pour venir à leur secours. Les arbres aux troncs creux assez vastes pour abriter la population de hameaux. Les feuilles à doublure fourrée. Les pétioles amincis qui résolvent le vent. Le feston de vie autour d'un pilier d'histoire morte, dont chaque nouvelle couche est aussi épaisse qu'est généreuse la saison créatrice.

« Tu la sens ? » demande-t-elle, sous le chaos du ciel d'ouest un début de soirée, ou peut-être le lendemain. Sans plus d'explication, il sait de quoi elle parle. Il sait lire dans ses pensées à présent, tant ils ont passé d'heures ensemble en contemplation gratuite, genou contre coude, coude contre genou.

*Tu la sens s'élever et disparaître ? Cette vague dressée de bruit blanc constant. Cette diversion si ubiquitaire qu'on ignorait en être enveloppé. La certitude humaine. Cette chose qui vous aveugle à ce qui est devant vous : fini.* Il peut la sentir, il la sent. L'arbre, ce phare titanesque, sémaphore clignotant. Et leur couple, qui se transforme en créature mue par les taches de soleil moucheté qui les atteignent à travers les dizaines de mètres des branches de Mimas qui toujours les surplombent.

« Réunion au sommet », annonce-t-elle. Et avant qu'il puisse objecter, il lève les yeux vers une gargouille encroûtée de boue perchée sur un clocher fendu par la foudre, les jambes enserrant une gouttière qui descend jusqu'au sol, les bras dressés, à tamiser le ciel.

Nick est plongé un soir dans un rêve tout vert quand un tremblement déchire Mimas et le fait rouler au bord de la plate-forme. Son bras fuse et saisit une mince branche. Il se cramponne, en regardant vingt étages plus bas. Derrière lui, Olivia hurle. Il regagne à quatre pattes le milieu de la plate-forme alors qu'une rafale plus forte s'engouffre dans la toile, soulève et tord tout l'édifice. Les vents liquéfient l'air et la grêle les lapide à travers les aiguilles. Au son d'un craquement terrifiant, Nick lève les yeux. À dix mètres au-dessus de sa

tête, une branche plus épaisse que sa cuisse se détache et s'abat au ralenti, en en arrachant d'autres dans sa chute.

Des vents furieux plaquent Olivia contre le tronc de Mimas comme pour une fouille au corps. Elle s'agrippe à la plate-forme, paniquée. Le tronc vacille d'un mètre hors de son axe vertical, puis oscille aussi loin dans l'autre sens. Nick balance comme un poids couissant du plus haut métronome du monde. S'il sait quelque chose, c'est qu'il va mourir. Il est crispé des mâchoires aux orteils, cramponné à la vie avec ce qui lui reste de corps. Il va lâcher, et le sol résoudra tout.

Quelque chose lui hurle dessus dans la grêle. Olivia. « *Non. Ne résiste pas !* »

Les mots sont comme une gifle et il retrouve ses esprits. Elle a raison : crispé, il ne tiendra pas trois minutes.

« *Relax. Accompagne !* »

Il voit ses yeux, leur céladon, ce vert en roue libre. Elle surfe sur les vagues folles, souple, comme si cette tempête n'était rien. Au bout de quelques mesures, il comprend que c'est le cas. Pour un séquoia, ce n'est rien. Des milliers de tempêtes semblables ont agité ces frondaisons, des dizaines de milliers, et tout ce que Mimas a eu à faire, c'est d'y céder.

Il s'abandonne à la fureur comme cet arbre l'a fait durant un millénaire d'orages assassins. Comme *Sempervirens* l'a fait depuis cent quatre-vingts millions d'années. Certes, une tempête a écimé l'arbre, il y a des siècles. Certes, les tempêtes peuvent abattre des arbres aussi grands. Mais pas ce soir. Aucun risque. Ce soir, le sommet d'un séquoia est le plus sûr des abris contre ce grain. Il suffit de plier, d'accompagner.

Un hululement transperce le vent alourdi de grêle. Il hulule en retour. Leurs cris se muent en rire de déments. Ils crissent en duo jusqu'à ce que tous les cris de guerre, tous les cris de bête deviennent action de grâces. Bien après l'heure où ses poings crispés auraient capitulé, ils hululent leur plain-chant à l'orage.

Le lendemain, en fin de matinée, trois bûcherons apparaissent au pied de Mimas. « Ça va bien, vous deux ? Ça a soufflé hier soir. Plein d'arbres abattus. On s'inquiétait pour vous. »



Incroyable mais vrai, c'est la police qui se charge de filmer. Il y a encore un an, elle aurait détruit ce genre de preuve floue et tremblotante. Mais les tactiques des hors-la-loi sont en train de changer. Et en réponse, la police doit tenter de nouvelles expériences.

Des méthodes à expertiser, à évaluer, à affiner.

La caméra effectue un panoramique sur la foule. Les gens se déversent dans la rue devant la plaque cuivrée de l'entreprise. Ils cernent le QG, niché telle une cabane contre une bordure d'écépices et de sapins. Même un cameraman malveillant ne saurait faire croire que c'est autre chose que la démocratie américaine, le droit du peuple au rassemblement pacifique. La foule se tient à bonne distance de la limite de la propriété, entonne ses chants et agite ses banderoles en draps de lit : HALTE À L'ABATTAGE ILLÉGAL. HALTE À LA MORT DES TERRES PUBLIQUES. Mais des policiers passent dans le champ. À pied et à cheval. Et des hommes installés à l'arrière de véhicules.

Mimi secoue la tête, incrédule. « Je ne savais pas qu'il y avait autant de flics dans cette ville. » Douggie boitille à côté d'elle, les jambes arquées. « Tu sais qu'on n'est pas obligés. Il y a au moins une demi-douzaine de gens qui seraient contents de prendre notre place. »

Il pivote pour lui faire face et manque de trébucher. « Mais qu'est-ce que tu *racontes* ? » On dirait un retriever fouetté avec le journal roulé qu'il est fièrement allé chercher. « Attends. » Il lui effleure l'épaule, désespéré. « Tu as peur, Mim ? Parce que tu n'es pas obligée de faire quoi que ce soit que... »

Elle ne la supporte pas, sa bonté. « C'est bon. Je dis juste que cette fois-ci tu n'as pas à jouer les héros. »

– Je n'ai pas joué les héros la dernière fois. Comment je pouvais savoir qu'ils allaient faire fondre les bijoux de famille ? »

Elle les a vus, le jour où son jean a été cisailé, ouvert à tous les vents. Les bijoux de famille qui pendouillaient dans l'air, brûlés par les produits chimiques. Tant de fois il a voulu lui montrer depuis : la guérison miraculeuse – une résurrection, pour ainsi dire. Elle ne peut s'y résoudre. Elle aime cet homme, peut-être plus qu'elle ne chérit quiconque hormis ses sœurs et leurs enfants. Et elle reste étonnée qu'un ingénu pareil ait pu atteindre la quarantaine. Elle n' imagine pas ne pas veiller sur lui. Mais ils sont d'une espèce différente. Cette cause à laquelle ils se sont voués – la défense des immobiles irréprochables, la lutte pour autre chose qu'un perpétuel appétit suicidaire – est la seule chose qu'ils aient en commun.

Ils se dirigent vers le véhicule de déploiement, où on distribue la nouvelle arme secrète des manifestants, les *ours noirs*, les antivols de voiture en acier. « *Je veux*, qu'on va le faire, ma loute. Qu'est-ce que tu crois ? C'était pas ma première médaille de blessé de guerre. Ni la dernière. Je vais finir avec un collier de médailles, comme les anneaux d'un ver de terre. »

– Douggie. Ne les laisse plus te faire du mal. Aujourd'hui, c'est au-dessus de mes forces. »

Du menton, il désigne le cordon de police qui attend un déclic. « C'est à *eux* qu'il faut le dire. » Et puis, telle une créature qui n'aurait pour mémoire que celle du soleil : « Waouh ! Regarde-moi tous ces gens. Alors, c'est-y-pas un *mouvement* ? »

Le premier crime – violation d'une propriété privée d'entreprise – se produit hors champ. Mais le viseur repère bientôt l'action. Le réglage automatique bredouille puis se fixe sur quelques manifestants pacifiques qui traversent le parking jusqu'à la pelouse manucurée. Là, ils s'arrêtent et scandent des répons aux appels du mégaphone.

*Le peuple uni jamais ne sera vaincu !  
La forêt agonise si elle est abattue !*

Deux agents abordent les intrus et leur demandent de reculer. Leurs paroles sont étouffées sur l'enregistrement, mais raisonnablement courtoises. Bientôt, pourtant, l'attroupement se transforme en défi, en jeu de dérobade. Les gens provoquent et narguent : exactement le type de confrontation que la police espérait éviter. Une femme voûtée aux cheveux blancs crie : « On respectera leur propriété quand ils respecteront la nôtre. »

La caméra panote brutalement vers la gauche, où un groupe de neuf personnes traverse la pelouse en courant. Le premier incident se révèle une tactique de diversion efficace pour détourner la police de l'entrée du bâtiment. Chaque silhouette qui fuse porte un tube d'acier creux et coudé d'un mètre de long, assez épais pour y glisser le bras.

Cut. Raccord, intérieur jour. Les militants se sont enchaînés en cercle autour d'un pilier du hall. Des employés curieux se déversent des couloirs. Des policiers surgissent de derrière le cameraman, pour tenter de contrôler une situation qui dégénère.

Les manifestants se sont entraînés à un déploiement rapide. Mais dans le vrai hall, parmi les employés affairés, et avec la police à leurs trousses, le déploiement fait peine à voir. Dans la bousculade, Mimi et Douglas sont séparés. Ils terminent de part et d'autre du cercle. Ils ont trois secondes pour s'enchaîner. Douglas fourre son bras gauche dans l'ours noir et attache le mousqueton de son câble de poignet à la tige d'acier soudée au centre du tube. Ses compagnons font de même. Quelques secondes plus tard, l'anneau à neuf nodes se solidifie, invulnérable à tout, hormis une scie à diamant.

Ils sont assis en tailleur, à même le sol, autour d'un gros pilier. Douglas penche la tête mais n'arrive pas à la voir. Il crie : « Mim ! », et le visage rond et mat qu'il en est venu à associer à toute la bonté du monde apparaît dans un grand sourire. Il lève le pouce, avant de se

rappeler que son pouce est pris dans un cylindre d'acier.

Un long travelling circulaire immortalise chaque gros plan. Un homme grand et dégingandé, avec les dents du bonheur et une longue chevelure en broussaille rassemblée en queue-de-cheval, se met à chanter. *We shall overcome. We shall overcome.* Nous finirons par triompher. Au début, il y a des ricanements. Mais dès la troisième mesure le reste du groupe reprend en chœur. Cinq policiers tentent de dégager les manifestants, mais le désenchevêtrement n'est guère envisageable. Un homme en uniforme déclare, comme s'il lisait un prompteur : « Je suis le shérif Sanders. Votre présence ici constitue une infraction au code pénal, articles numéro... » Sa voix est noyée par les cris des enchaînés. Il s'interrompt, ferme les yeux, puis reprend. « Vous êtes sur une propriété privée. Au nom de l'État de l'Oregon, je vous ordonne de vous disperser. Si vous ne vous retirez pas pacifiquement, vous serez arrêtés pour attroupement intrusif et violation de propriété privée dans un but délictueux. Tout refus d'obtempérer sera considéré comme une violation du code pénal articles... »

Le dégingandé aux dents écartées couvre sa voix. « Vous devriez plutôt vous joindre à nous. »

Le policier a un mouvement de recul. Hors champ, quelqu'un s'écrie : « Vous êtes tous des criminels. Tout ce que vous voulez, c'est chier sur les autres ! »

Le cercle se remet à chanter. De nouveaux policiers cernent le périmètre. De nouveau le shérif s'avance. Son élocution est lente, nette et forte, comme celle d'un instituteur. « Retirez vos mains de tout appareil... enfin, de vos tubes. Si vous ne vous détachez pas dans les cinq minutes, nous comptons utiliser du gaz poivre pour vous forcer à obtempérer. »

Quelqu'un dans le cercle dit : « Vous ne pouvez pas faire ça. » La caméra se pose sur une Chinoise menue, au visage rond, aux cheveux noirs coupés au carré. Hors champ, le shérif répond : « Bien sûr que si, on peut. Et on va. » Des cris émanent du cercle. La caméra ne sait où se diriger. On entend la femme au visage rond dire : « La loi américaine interdit à tout agent de la force publique d'utiliser du gaz poivre sauf en cas de légitime défense. Regardez-nous ! On ne peut même pas bouger ! »

Le shérif consulte sa montre. « Trois minutes. »

Tout le monde parle en même temps. Panoramique sur le chaos du hall, raccord sur des gros plans apeurés. Une échauffourée ; un jeune homme enchaîné reçoit des coups de pied dans les reins, par-derrière. La caméra panote et se fixe sur l'homme aux dents écartées. Sa queue-de-cheval fouette l'air. « Elle est asthmatique, les mecs. Gravement. On

peut pas gazer une asthmatique. Elle pourrait en mourir. »

Hors champ, quelqu'un crie : « Faites ce que vous dit le shérif. »

L'homme aux dents écartées hoche la tête comme s'il avait la nuque brisée. « Vas-y, Mimi. Détache-toi. Vas-y ! »

La femme aux cheveux gris couvre sa voix. « On s'est mis d'accord pour rester solidaires. »

Le shérif lance : « Vous êtes en infraction avec la loi et vos actes sont dommageables pour la collectivité. Nous vous demandons d'évacuer les lieux. Il vous reste soixante secondes. »

Soixante secondes s'écoulent dans la même confusion. « Je vous demande encore une fois de vous détacher, de retirer vos mains des tubes et de quitter les lieux pacifiquement.

– J'ai reçu la Croix de l'armée de l'air après avoir été abattu en vol pour défendre ce pays.

– Je vous ai donné l'ordre de vous disperser il y a plus de cinq minutes. Vous avez été avertis des conséquences, et vous les avez acceptées.

– Non, je ne les accepte pas !

– Nous allons à présent faire usage de gaz poivre et autres agents chimiques pour vous forcer à retirer vos mains de ces tubes métalliques ; Nous continuerons à employer ces produits jusqu'à ce que vous acceptiez de vous détacher. Êtes-vous prêts à vous détacher immédiatement pour éviter qu'on y recoure ? »

Douglas se penche d'un côté, puis de l'autre. Il ne la voit pas. Le pilier les sépare, et le cercle est pris de panique. Il crie son nom et la voilà, tête inclinée, fixant ses yeux terrifiés sur les siens. Il lui crie des choses qu'elle n'entend pas dans le chahut ambiant. Leurs regards s'étreignent pour une infime éternité. Il fait passer dans cet étroit canal une dizaine de messages urgents. *Tu n'as pas à faire ça. Tu es plus précieuse pour moi que toutes les forêts que cette boîte peut massacrer.*

Son regard est plus dense encore de messages, qui tous se ramènent à un noyau dur : *Douglas. Douglas. C'est quoi qu'ils font ?*

Ils commencent par le corps le plus proche des pieds du shérif : une quadragénaire en surpoids, aux pointes blondes, aux lunettes à la mode de l'an passé. Un agent se poste derrière elle, avec dans une main un gobelet de carton et dans l'autre un coton-tige. La voix du shérif est calme. « Ne résistez pas. Toute menace à notre rencontre sera considérée comme une agression envers un agent de la force publique, ce qui constitue un crime.

– On est enchaînés ! On est enchaînés ! »

Un deuxième agent rejoint le premier. Il se penche et immobilise la femme d'une main tout en lui renversant la tête de l'autre. La femme



balbutie : « Je suis prof de biologie au collège Jefferson. J'ai consacré vingt ans de ma vie à apprendre aux enfants la... »

Hors champ, quelqu'un crie : « C'est à vous d'apprendre une leçon ! »

Le shérif dit : « Détachez-vous du tube. »

La prof retient son souffle. Il y a des cris. L'agent applique le coton-tige sur l'œil droit de la femme. Il tente laborieusement de lui en administrer un peu dans l'œil gauche. Les produits chimiques s'accumulent sous la paupière et coulent sur la joue plaquée en arrière. Les gémissements de la femme sont ceux d'un animal. De plus en plus aigus jusqu'au hurlement. Quelqu'un crie : « *Arrêtez ça ! Tout de suite !* »

– Nous avons de l'eau pour vos yeux. Détachez-vous et nous vous en donnerons. Est-ce que vous allez vous détacher ? » Le second agent lui renverse à nouveau la tête, et celui au coton-tige répand des produits dans les yeux et le nez. « Détachez-vous et on vous donnera de l'eau fraîche pour vous rincer. »

Quelqu'un s'exclame : « Vous allez la tuer. Il lui faut un médecin. »

Le flic au coton-tige fait un signe à son acolyte. « Si vous continuez, on va utiliser du gaz incapacitant. C'est bien pire. »

Le hurlement de la femme se disloque en bêlements. Elle est trop submergée par la douleur pour se détacher. Ses mains ne trouvent pas le mousqueton à débloquent. Les deux servants de la sainte communion passent à la personne suivante, dans le sens des aiguilles d'une montre : un trentenaire musculeux qui ressemble plus à un bûcheron qu'à un ami des chouettes. Il rabat son menton et serre les paupières.

« Monsieur ? Vous allez vous détacher ? »

Ses larges épaules puissantes se recroquevillent, mais les ours noirs qui entravent ses deux bras le maintiennent crucifié. L'assistant lutte pour lui renverser la tête. La station debout avantage la police, et quand un troisième agent vient en soutien, la nuque est bientôt tordue. Mais lui ouvrir les yeux devient un sale boulot. Ils introduisent le coton-tige dans la fente des paupières tout en coinçant sa grosse tête. Le poivre concentré bave de partout. Une dose lui entre dans le nez et il se met à suffoquer. La caméra panote brutalement sur le hall. Elle s'attarde sur la fenêtre, derrière laquelle les manifestants massés sur la pelouse scandent leurs slogans sans aucune idée de ce qui se passe à l'intérieur. Les bruits de suffocations sont interrompus par un agent. « Monsieur ? Est-ce que vous allez vous détacher ? Monsieur. Vous m'entendez ? Vous êtes prêt à lâcher prise ? »

Quelqu'un crie : « Vous n'avez donc aucune conscience ? »

Quelqu'un hurle : « Prenez le flacon ! Aspergez-leur les yeux !

– C'est de la torture ! On est en Amérique ! »

La caméra est prise de vertige. Elle titube comme un ivrogne.

Les mots s'écoulent à flots de la bouche de Douglas quand les flics disparaissent derrière le pilier. « Elle est asthmatique. Vous pouvez pas lui infliger du gaz poivre, les mecs. Putain, ça va la tuer. »

Il se penche de toutes ses forces vers la droite, contre l'étreinte des ours noirs. Il voit les agents encadrer Mimi, l'homme en uniforme se pencher par-derrière et lui prendre la tête dans une tendre étreinte. Un viol collectif, une triple pénétration des yeux. Le shérif dit : « M'dame, il vous suffit de détacher vos bras et vous pourrez partir. Vous n'avez pas à souffrir. » La voisine de Mimi a un haut-le-cœur.

Douglas crie le nom de Mimi. L'agent au coton-tige la tient par le menton. « Mademoiselle ? Vous voulez bien vous détacher ?

– Pitié, ne me faites pas de mal. Je ne veux pas avoir mal.

– Alors détachez-vous. »

Douglas est presque tordu en deux. « Vas-y, Mimi. *Détache-toi !* » Les yeux de Mimi se fixent sur les siens. Exorbités, hallucinés. Ses narines frémissent comme le museau d'un lapin pris au piège. Il ne comprend pas ce regard, cette prédiction obscure. Ses yeux disent : *Quoi qu'il arrive, souviens-toi que j'aurai essayé.* Les flics renversent en arrière sa tête si belle. Sa gorge s'ouvre sur un gargouillis. *Ahhgh...*

Et puis ça lui revient. *Lui*, il peut bouger. C'est tellement simple : il tripote les pinces qui attachent ses poignets aux tiges centrales des ours noirs, et le voilà libre. Il se remet debout en hurlant : « *Bas les pattes !* »

Ce n'est pas vraiment que les choses ralentissent. C'est que son cerveau accélère, plus vite que les gestes des flics. Il a toutes les minutes du monde pour se dire, plusieurs fois : *Agression sur agent de la force publique. Crime fédéral. Dix à douze ans de prison.* Les flics l'ont empoigné, plaqué au sol et menotté avant même qu'il puisse assener le premier coup. Avant même que quiconque puisse crier : *Planquez-vous, l'arbre va tomber !*

Ce soir-là, un cameraman bouleversé duplique la bande et en file un exemplaire à la presse.



Dennis arrive à la cabane de Patricia avec de la soupe de potiron. « Patty ? Je ne sais même pas si je devrais t'en parler. »

Elle lui donne un petit coup de tête dans l'épaule. « C'est un peu tard pour se poser la question, non ?

– L'ordonnance n'est pas tenable. C'est déjà foutu. »

Elle recule, dégrisée. « Comment ça ?

– C'est ce qu'ils ont dit à la télé hier soir. Une autre décision de

justice. L'Office des forêts n'est pas tenu par le moratoire décrété lors de ton audience.

– Pas tenu...

– Ils sont prêts à approuver toute une série de moissonnages déjà prévus. Les gens se déchaînent dans tout l'Oregon. Il y a eu une manif au QG d'une entreprise d'abattage. La police a versé des produits chimiques dans les yeux des gens.

– *Quoi ?* Den, ça paraît pas possible.

– Ils ont montré des images. Je n'ai pas pu regarder.

– Tu en es bien sûr ? *Ici ?*

– Je l'ai vu.

– Mais tu disais que tu n'avais pas pu regarder.

– Je l'ai vu. »

Son ton est comme une gifle. Ils sont en train de se disputer – et ni l'un ni l'autre ne sait comment on fait. Dennis aussi baisse la tête de honte. Vilain chien ; peut mieux faire. Elle lui prend la main. Ils restent assis devant leurs bols de soupe vides, à scruter une ouverture étroite dans le bosquet de sapins-ciguës. Les questions posées par le juge à l'audience lui reviennent à l'esprit. À quoi sert la nature sauvage ? Qu'est-ce que ça changera que le droit à la prospérité illimitée transforme toutes les forêts en preuves géométriques ? Le vent souffle, les sapins agitent leurs branches maîtresses duveteuses. Un si gracieux profil, un arbre si élégant. Un arbre gêné pour les hommes, gêné par l'efficacité, les ordonnances. L'écorce grise, les branches d'un vert de débutantes ; les aiguilles aplaties le long des tiges, pointées vers le dehors. Le port serein, presque philosophique. Les cônes, petites clochettes tombantes satisfaites du silence constant.

C'est elle la coupable, qui rompt ce silence alors même qu'il commence à être intéressant. « Dans les yeux ?

– Du gaz poivre. Avec des cotons-tiges. On aurait dit une scène sortie... d'un autre pays.

– Les gens sont merveilleux. »

Il se tourne vers elle, horrifié. Mais c'est un homme de foi, et il attend d'entendre toute explication qu'elle daignera fournir. Et, *Oui*, songe-t-elle. Cette idée la rend têtue. *Oui : merveilleux*. Et maudits. Ce pour quoi elle n'a jamais pu vivre parmi eux.

« Le désespoir les rend déterminés. Rien n'est plus merveilleux que ça.

– Tu crois que c'est sans espoir ?

– Den. Comment l'exploitation pourrait-elle s'arrêter ? Elle ne peut même pas ralentir. Tout ce qu'on sait faire, c'est grossir. Une croissance plus forte ; une croissance plus rapide. Meilleure que l'an dernier. Une croissance, jusqu'au sommet de la falaise, jusqu'à tomber dans le vide. Il n'y a pas d'autre issue.

– Je comprends. »

Manifestement non. Mais le voir ainsi prêt à mentir pour elle lui fend le cœur. Elle voudrait lui expliquer : comment la pyramide gigantesque et branlante des créatures supérieures s'effondre déjà, au ralenti, sous le grand coup de pied brusque qui a dérégulé le système planétaire. Les grands cycles de l'air et de l'eau s'effritent. L'Arbre de Vie va retomber, s'abattre dans une masse d'invertébrés, de croûte terrestre et de bactéries, à moins que l'homme... À moins que l'homme.

Les gens sont prêts à s'exposer au feu ennemi. Même ici, dans ce pays où le mal est fait depuis longtemps, où les pertes pour l'année ne sont rien comparées à celles qui s'accumulent dans le Sud lointain... des gens sont tabassés et maltraités. Des gens reçoivent du poivre dans les yeux alors qu'elle – elle qui sait qu'un billion de feuilles sont perdues chaque jour sans remplacement possible –, elle n'a rien fait.

« Est-ce que tu dirais que je suis un homme pacifique ?

– Oh, Den. Tu es presque aussi pacifique qu'une plante !

– Je me sens tellement mal. J'ai envie de massacrer ces flics. »

Elle lui presse la main au rythme du balancement des sapins. « Les gens. Il y a tant de douleur. »

Ils chargent la vaisselle sale dans le camion avant qu'il retourne en ville. Elle le chope à la portière.

« Je suis une femme riche, pas vrai ?

– Pas assez riche pour une campagne présidentielle, si c'est à ça que tu penses. »

Elle rit trop fort pour la blague, et redevient sérieuse trop vite. « La préservation sur site n'est pas efficace. Et je comprends à présent que ce sera toujours le cas. » Il la regarde en silence et attend patiemment. Elle songe : *Si le reste de l'espèce était aussi doué que cet homme pour le silence et la patience, on aurait peut-être une chance de salut.* « Je veux créer une banque de semences. Il y a moitié moins d'arbres dans le monde qu'il n'y en avait avant qu'on en descende.

– À cause de nous ?

– Un pour cent des forêts mondiales disparaît tous les dix ans. Et tous les ans une zone plus grande que le Connecticut. »

Il opine, comme si ça n'était une surprise pour personne d'un tant soit peu attentif.

« Le tiers, voire la moitié des espèces existantes risque de disparaître avant moi. »

Ses paroles le déroutent. Où est-ce qu'elle veut en venir ?

« Des dizaines de milliers d'arbres dont nous ne savons rien. Des espèces que nous avons à peine classifiées. C'est comme brûler d'un coup la bibliothèque, le musée, la pharmacie et les archives.

– Tu veux construire une arche. »

Le mot la fait sourire, mais elle hausse les épaules. Il en vaut bien un autre. « Je veux construire une arche.

– Où tu pourras conserver... » L'étrangeté de l'idée le saisit. Une chambre forte où stocker des centaines de millions d'années d'improvisations. La main sur la portière, il fixe quelque chose au sommet d'un cèdre. « Et... qu'est-ce que tu en ferais ? Quand est-ce qu'elles...

– Den, je ne sais pas. Mais une semence peut rester dormante pendant des millénaires. »



Ils se retrouvent un soir sur une colline, surplombant la mer. Le père et le fils. Pour la première fois depuis longtemps. Après cette heure ensemble dans un endroit tout neuf, ça prendra bien plus longtemps encore.

*Neelay-ji. C'est toi ?*

*Pita. Nous voilà. Ça marche !*

Le vieux mendiant rejoint le dieu à la peau bleue et agite la main. Le dieu reste immobile. *Le son est très mauvais, Neelay.*

*Je t'entends, papa. Faut pas t'inquiéter. Il n'y a que toi et moi.*

*Je n'arrive pas à y croire. C'est tellement incroyable !*

*Tu n'as encore rien vu. Attends un peu.*

Le dieu bleu trébuche en tentant de marcher. *Regarde ton déguisement ! Regarde-moi ça !*

*J'espérais te faire rire, Pita.*

Côte à côte, d'un pas mal assuré, ils longent les falaises battues par l'océan. Bien avant que le père parte pour cette clinique lointaine du Minnesota, une telle promenade à deux était impossible. Depuis la petite enfance du garçon, ils ne sont plus sortis ainsi se promener ensemble, en bavardant, dans un torrent de mots qui court après leurs pas.

*C'est tellement immense, Neelay.*

*Et ce n'est pas fini. Loin de là.*

*Et les détails ! Comment tu as fait ça ?*

*Pita, ce n'est que le début, crois-moi.*

Le dieu bleu atteint laborieusement le bord de la falaise. *Oh mon Dieu. Regarde-moi ça. Des vagues !*

Ils se tiennent au sommet d'une cascade qui plonge vers le rivage. Des rochers sculptés par la marée constellent le sable comme des châteaux de contes de fées. Des flaques d'eau de mer chatoient en dessous.

*Neelay. C'est tellement beau. Je veux tout voir !* Ils suivent la côte quelque temps avant de bifurquer vers l'intérieur. *Où on est maintenant ? C'est quoi cet endroit ?*

*Tout est imaginaire, Pita.*

*Oui, mais familier.*

*Tant mieux !*

Le père racontera ensuite à la mère du garçon. Comment il a été cueilli et déposé dans le monde nouveau-né, avant l'émergence des hommes. L'air brumeux et la lumière tropicale oblique le déroutent. Le fauve du sable et l'azur de la mer, les montagnes sèches qui les encerclent. Il louche sur la végétation, si luxuriante. Il n'a jamais prêté beaucoup d'attention aux plantes. Il n'a jamais eu le temps, dans sa vie, de les apprendre. Et maintenant il n'aura jamais le temps.

Ils suivent un sentier longeant des troncs qui s'ouvrent en parasols géants et noueux. *Mais d'où ça sort, Neelay ? De ta SF ?* Comme si les magazines de son fils accumulaient encore les moutons de poussière, empilés sous son lit d'enfant.

*Non, Pita. De la Terre. Ce sont des dragonniers.*

*Ils existent pour de vrai ? Il y a des arbres comme ça dans notre monde ?*

Le mendiant sourit et pointe le doigt. *Tout est inspiré d'une histoire vraie.*

La pensée germe dans l'esprit du dieu bleu : les poissons de ces mers, les oiseaux dans l'air, et tout ce qui rampe et court sur cette

Terre inventée ne sont que l'ébauche grossière d'un refuge à venir, sauvegardé de l'original en voie de disparition. Il s'approche d'un champignon vénéneux géant. *Et qu'est-ce que les joueurs font de cet endroit ?*

Les mots s'échappent sans prévenir de la bouche du mendiant. *Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse, papa ?*

*Ah, Neelay. Je me souviens. Bonne réponse !*

Le mendiant décrit toute l'ampleur de ce bac à sable. On peut y cueillir des herbes, chasser des animaux, planter des récoltes, abattre des arbres et confectionner des planches, creuser des mines profondes pour trouver du minerai, commercer et négocier, construire des cabanes, des mairies, des cathédrales, des merveilles du monde...

Ils reprennent leur marche. Le climat change, plus luxuriant encore. Des bêtes rôdent dans les fourrés. Au-dessus d'eux tournoient des vols d'oiseaux. *Et quand est-ce que les hommes vont arriver ?*

*À la fin du mois prochain.*

*Je vois. C'est bientôt !*

*Tu seras encore là, papa.*

*Oui, bien sûr, Neelay. Comment je fais, déjà, pour hocher la tête ? Le dieu bleu apprend à hocher. Tant de choses neuves à apprendre. Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?*

*Ensuite on est inondés. Il y a déjà cinq cent mille inscrits. À vingt dollars par mois. On prévoit quelques millions.*

*Je suis content de le voir comme ça. Avant.*

*Oui. Rien que nous deux !*

L'apprenti Vishnou suit la piste en trébuchant. À présent, ils ont des montagnes à franchir. Des canyons couverts de lierre. Le dieu s'immobilise un moment, émerveillé par ce qui l'entoure. Puis il reprend sa marche sur le sentier forestier.

*Seulement un quart de siècle, papa. Depuis qu'on a écrit ce programme, « Bonjour, le Monde ». Et la courbe de progression est toujours à la verticale.*

À trois mille kilomètres l'un de l'autre, pendant quelques billions de cycles de l'horloge du processeur – un descendant de celui que le dieu à peau bleue avait contribué à construire –, ensemble père et fils contemplent l'avenir par-delà les montagnes. La terre des souhaits animés s'étendra sans limites. Elle se peuplera d'une vie plus riche, plus sauvage, plus étonnante, une vie qui excède la vie. La carte grandira pour se faire aussi pleine que ce qu'elle représente. Mais les gens resteront affamés, solitaires.

Ils longent de splendides crêtes. Tout en bas, un vieux et large fleuve sinue dans une jungle dense de mille verts. Le dieu bleu s'arrête et regarde. Toute sa vie, il a eu le mal du pays. Le désir d'autre chose l'a conduit du Gujarat au Jardin de l'Amérique. Il n'a pas eu de patrie,

hormis le travail et la famille. Et toute sa vie il a pensé : *Ça tient à moi.* À présent il contemple le fleuve qui serpente. Des millions de gens paieront un loyer mensuel pour venir ici. Et lui ne sera plus là.

*Où on est maintenant, Neelay-ji ?*

*Ce n'est pas comme ça que ça marche, papa. Tout est tout neuf.*

*Oui. Non. Je comprends. Mais ces plantes, ces animaux. On est passés de l'Afrique à l'Asie ?*

*Suis-moi. Je vais te montrer quelque chose.* Le mendiant les guide par une route en virages dans la jungle toujours plus dense. Ils pénètrent dans un labyrinthe de chemins tortueux, qui se ressemblent tous. Des créatures fument dans le sous-bois.

*Des margousiers, Neelay. C'est magique !*

*Attends. Il y a mieux.*

La jungle s'épaissit, le sentier s'étrécit. Des formes jouent dans les frondaisons et les lianes grimpantes. Et puis le père le voit, caché dans le feuillage de ce simulacre proliférant : un temple en ruines, englouti par un unique figuier.

*Oh, mon prince. Tu as vraiment accompli quelque chose.*

*Pas moi tout seul. Des centaines de gens. Des milliers, même. Je ne connais même pas leur nom. Et toi aussi, tu en fais partie. Tout ton travail...* Le mendiant se retourne. Il désigne les racines qui rampent parmi les pierres antiques, en quête de fissures où s'insinuer, où puiser à boire. Il lève le bout de son petit doigt rabougri. *Tu vois, Pita ? Et à partir d'une graine pas plus grosse que ça...*

Vishnou est tenté de demander : *Comment faire pour que mes yeux pleurent ?* Au lieu de quoi il dit : *Merci, Neelay. Et maintenant, il faut que j'y aille.*

*Oui, papa. On se voit bientôt.* C'est un mensonge bien innocent. Dans ce monde, le mendiant vient de traverser la moitié d'un continent. Mais dans l'autre, il est trop fragile et mal en point pour risquer l'avion. Et le dieu bleu, qui vient de franchir pieds nus une chaîne de montagnes escarpées : dans le monde d'en haut, son corps est si accablé de bugs et d'erreurs de syntaxe qu'il ne tiendra pas jusqu'à l'inauguration de ce monde-ci.

Son corps de pantin acquiesce et ses mains se joignent. *Merci pour cette promenade, Neelay chéri. On sera bientôt chez nous.*



Le cerveau de Ray Brinkman met treize secondes pour passer de l'illumination à la rupture de barrage.

La télévision de la chambre braille les infos du soir. L'armée israélienne déracine des oliveraies palestiniennes. Sous la couette, Ray



presse la télécommande, et monte le volume jusqu'à noyer toute pensée. Dorothy est dans la salle de bains, à se préparer pour son coucher. Son rituel nocturne monte en grade d'un bruit à l'autre : le sèche-cheveux devient brosse à dents électrique devient l'eau qui coule dans le lavabo en céramique. Aux oreilles de Ray, chacun de ces sons dit *c'est la nuit*, comme jadis sans doute les lousps, ou les cris d'un huard. Et comme les cris de ces animaux, ces sons eux-mêmes vont bientôt disparaître.

Elle prend un temps fou, une éternité – et pour quoi ? Après la catastrophe de ce soir... De tous ces préparatifs, lequel ne lui serait-il pas plus utile demain matin ? Elle sera toute propre pour dormir, prête à tout ce que peut apporter la nuit, mais la nuit ne saurait apporter pire cauchemar que le jour ne l'a déjà fait.

Rien n'a de sens pour Ray. Après ce soir, il est impensable qu'elle revienne dans le lit de leurs douze ans passés. Mais il est encore plus impensable qu'elle aille dormir au bout du couloir, dans cette pièce que naguère, il y a tant d'années, elle rêvait de convertir en chambre d'enfant. Il va détruire ce lit. Débiter la tête de lit en chêne sculpté en petit bois de chauffage. Le speaker annonce : « Pendant ce temps, on abat d'autres arbres dans les cours d'école de tout le Canada pour protéger la vie des enfants après... »

Ray examine l'écran, mais ne comprend pas ce qu'il voit. Cela se produit durant les secondes 1 à 3. Il songe, d'une pensée encore cohérente : *J'ai toujours été un homme qui confondait allègrement le convenu et le réel. Un homme qui n'a jamais douté que la vie allait vers un avenir positif. Maintenant c'est fini.*

Ces pensées prennent moins d'un nouveau quart de seconde. Ses yeux se ferment un instant, et le voilà qui auditionne. Leur premier rendez-vous. Les sorcières lui disent de ne point se soucier du lendemain. Il est hors de portée du mal jusqu'à ce que la forêt se lève et parcoure des kilomètres, jusqu'à ce que les bois gravissent le flanc d'une colline lointaine. Il est en sûreté, invulnérable désormais, car qui peut mouvoir la forêt ou ordonner à l'arbre d'arracher sa racine enfouie ? *Notre Macbeth qui trône vivra le bail fixé par la nature.* Mais on lui a confié un autre rôle. L'homme, né de nulle femme, qui fait marcher les bois.

Ses paupières se ferment une demi-seconde. Au-dedans, sur ces écrans vivants, il revoit leur couple coucher ensemble, le soir de leur première aventure en théâtre amateur. Tous nos hiers, encore et encore. Lady Macbeth encore bébé, tout juste vingt-quatre ans, fébrile dans le foyer de l'âge adulte. Son amie nerveuse, près de lui dans le noir, qui le pilonne anxieusement de questions comme pour un entretien d'embauche : *Quel sentiment tu as pour tes parents ? Tu as déjà eu des pensées racistes ? Tu as déjà volé à l'étalage ?* Même alors, en

cette nuit numéro un, il les voyait, elle et lui, prendre soin l'un de l'autre jusqu'au soir de leur vie. Elle et lui, suivant un dessein conçu bien à l'avance qui promettait de s'éclairer au fil du temps. Pour toujours. Toujours et à jamais.

Cette prophétie était une ruse. Il doit se reprendre et vivre. Mais comment ? Pourquoi ? Le JT passe à une séquence hallucinante. Ray regarde, embrumé : des gens enchaînés, et la police qui les cueille. Le ruissellement d'eau cesse dans la salle de bains. Ce sont les secondes 6 et 7.

Chaque possession se transforme en vol. C'est ce que lui a dit sa femme, il y a tout juste une heure : *Tu crois que tout ça va se tasser et que je vais revenir à la raison ? Que je vais redevenir ta petite Dot excentrique ?*

Il a tenté de dire qu'il savait depuis des mois. Depuis un an et plus. Qu'il est toujours là. Toujours son mari. Va et viens comme tu veux. Avec qui tu veux. Fais ce que tu veux. Mais reste près de moi.

Pire qu'un vol. Un meurtre. *Tu es en train de me tuer, Ray.*

Il a tenté de lui rappeler : Quelque chose entre eux doit encore advenir. C'est notamment pour ça qu'ils doivent rester ensemble. Il l'a déjà entrevue, cette prémonition qui lui a permis de tenir, tous ces mois de silence. Il y a un but à leur union qui a toujours déjà existé. Ils s'appartiennent.

*Personne n'appartient à personne, Ray. Il faut que tu me libères.*

Quelque chose est en train de se produire dans la salle de bains, un tout qui fait un bruit de rien. Deux secondes de silence, et il est terrifié. Rien n'a de sens. Rien ni personne dont il faille se soucier. Il revient à la télé. Des gens se font gazer dans les yeux, pour rien. Ça ne sert à rien.

Dans les secondes 9 et 10, son cerveau se transforme en tribunal itinérant. Il s'emplit d'une pensée qu'il a eue il y a des mois, un soir en lisant, tandis que son épouse légitime se faisait baiser jusqu'au trognon, en secret croyait-elle. Une pensée volée dans le livre d'un autre, malgré le copyright, et qu'il doit désormais payer. Le temps altère ce qu'on peut posséder, et *qui* peut posséder. Le genre humain se trompe complètement sur qui est son prochain, et nul ne s'en rend compte. Nous devons rembourser le monde pour chaque idée, chaque chose que nous avons jamais volée.

Les gens à l'écran se mettent à hurler. Ou peut-être que le son vient de lui, qui se voit brunir et tomber. Elle est sur le seuil, elle crie son nom. Les lèvres de Ray bougent, mais n'émettent aucun son.

*Comme si je connaissais le mot « livre » et que tu m'en avais mis un entre les mains.*

Il glisse du lit jusque sur le plancher de pin. Ses yeux atterrissent tout contre le grain tourbillonnant. Quelque chose se brise dans son

cerveau, et tout ce qui naguère était aussi sûr qu'une maison s'effondre comme une mine trop profonde. Le sang inonde son cortex, et il ne possède rien. Plus rien du tout, sauf ça.



Un homme en costume de serge couleur taupe se tient debout près de son bureau quand Mimi arrive à sept heures et demie le lundi matin. Elle sait au premier coup d'œil qui est cet inconnu. « Mademoiselle Ma ? »

Des cartons aplatis sont appuyés contre son bureau. Il est là depuis un moment. Son boulot exige qu'il arrive le premier, pour s'assurer qu'il n'y aura pas de problèmes. L'ordinateur est déjà débranché, tous les câbles soigneusement enroulés et posés sur l'UC. Les dossiers ont disparu depuis longtemps, extraits tandis qu'elle prenait un café et un bagel à deux kilomètres de là.

« Je m'appelle Brendan Smith. Je suis là pour faciliter votre départ de l'entreprise. »

Elle savait que ça allait arriver, depuis des jours déjà. Elle a fait la une des infos, pour intrusion non autorisée dans un but délictueux. Ses collègues ingénieurs pourraient choisir d'ignorer cette erreur – après tout, l'espèce humaine est affectée d'innombrables défauts de fabrication – mais elle est également coupable de s'opposer au progrès, à la liberté et à la richesse. Les droits élémentaires de l'espèce. Et ça, ce n'est pas quelque chose que sa profession puisse pardonner.

Elle dévisage son éjecteur professionnel jusqu'à ce qu'il détourne les yeux. « Garreth croit que je vais foutre le merdier ? Voler des formules secrètes de moulage céramique ? »

L'homme monte un carton. « On a vingt minutes pour les remplir. Objets personnels exclusivement. Je vais inventorier tout ce que vous voulez emporter, on fera approuver l'inventaire et vous signerez le reçu.

– Le reçu ? Le *reçu* ? »

La rage monte dans sa gorge, la rage que cette entreprise d'escorte privée est engagée pour neutraliser. Elle se retourne et se dirige vers la porte. M. Taupe l'arrête, quasiment de force.

« Dès que vous quitterez ce bureau, on le considérera comme scellé. »

Elle se trouble, s'assied à son bureau. Qui n'est plus son bureau. Elle a l'impression d'avoir le cerveau gazé. Comment osent-ils ? Comment peut-on oser ? *Je les attaquerai en justice et je leur ferai rendre gorge.* Mais tous les droits et privilèges d'une juste pratique sont de

leur côté. Le genre humain est un voyou. Le droit humain est un truand. Ses collègues passent devant sa porte, ralentissent juste assez pour apercevoir un bout du drame avant de s'éclipser tout gênés.

Elle range ses livres dans un carton que son tuteur a monté pour elle. Puis ses carnets.

« Pas de notes. Les carnets sont la propriété de l'entreprise. »

Elle se retient de lui balancer l'agrafeuse à la gueule. Elle enveloppe ses photos dans le papier que lui tend son tuteur et les range dans un carton. Carmen et son cheval de selle Kentucky Mountain. Amelia et ses mômes, dans la piscine de Tucson. Son père, debout dans une rivière de Yellowstone. Ses grands-parents à Shanghai, tout endimanchés, brandissant la photo de fillettes américaines qu'ils ne rencontreraient jamais.

Des casse-tête en clous tordus. Des aphorismes rigolos sous cadre : *Les réactions en disent plus que les mots. Certains voient le verre à moitié plein, d'autres à moitié vide ; l'ingénieur voit un récipient deux fois plus grand que nécessaire.*

« Vous avez fini ? » lui demande son agent personnel de retraite anticipée.

Une valise couverte de fanions. Une malle marquée au pochoir d'un nom étranger.

« Vos clés. » Elle secoue la tête, puis tend ses clés de bureau. Il les coche sur une liste qu'il lui fait signer. « Suivez-moi, je vous prie. » Il prend les cartons. Elle saisit la valise et la malle. Dans le couloir, des collègues curieux s'égaillent. Il pose les cartons et verrouille la porte. Au déclic de la serrure, elle se rappelle soudain.

« Merde. Rouvrez.

– Le bureau vient d'être scellé.

– *Rouvrez*, je vous dis. »

Il s'exécute. Elle rentre dans le bureau, se dirige vers un mur et grimpe sur une chaise. Elle décroche, lé par lé, le parchemin vieux de douze cents ans des arhats au seuil de l'Illumination, le roule et le met dans sa poche. Puis elle suit son escorte jusqu'à l'entrée du bâtiment, croisant les employés qui l'ont saluée chaleureusement pendant des années et qui maintenant vaquent à leurs affaires pressantes. Tandis qu'elle achemine sa vie professionnelle accumulée vers le parking, l'homme se poste à l'entrée, tel l'ange à la porte Est de l'Éden qui empêchait les humains, braconniers d'un arbre interdit, de forcer l'entrée du jardin pour manger l'autre fruit qui aurait tout résolu.



Les seuls animaux qui se savent foutus : *Et ça*, répète sans cesse

Douggie – à près de minuit, par-dessus des hymnes braillards pour métalleux, dans un bar de routiers rempli de miliciens en permission et autres patriotes armés –, *ça, c'est la source de tous les problèmes.*

« Sérieusement, en quoi ça donne un avantage, de savoir qu'on va crever ? D'être assez malin pour comprendre qu'on est un sac de viande pourrissante enveloppé autour d'un tuyau d'égout qui va lâcher dans... combien ? Quelques milliers de levers de soleil ? »

Son confrère en philosophie installé à côté de lui devant le comptoir de citronnier réplique : « Tu veux bien fermer ta gueule une seconde ?

– Maintenant, prenons les arbres. Ça, c'est des mecs qui connaissent des choses sur une échelle et une temporalité qu'on ne peut même pas... »

Un poing jaillit et le cueille à la pommette, si rapidement que Douglas semble figé sur place. Il heurte le plancher de pin la tête la première, K-O si vite qu'il n'entend même pas l'homme prononcer son oraison funèbre. « Désolé. Mais je t'avais prévenu. »

Quand il revient à lui, son pote Spinoza est parti depuis longtemps. Il se tâte la tête et le visage précautionneusement, du bout des doigts. Il ne manque rien, mais il y a un aspect spongieux qui n'a pas l'air normal. Des étoiles et des lumières, des nuages noirs et de la douleur, même s'il a connu bien pire. Il laisse la serveuse inquiète l'aider à se relever avant de se dégager. « Avec les gens, faut pas se fier aux apparences. » Cette fois, personne n'exprime d'objection.

Assis dans son tacot sur le parking du bar, il passe en revue son plan non planifié. Il n'a personne, à sa connaissance, auprès de qui chercher secours et réconfort, sauf sa partenaire pour sauver le monde, cette femme qui l'a rejoint pour une cause plus vaste que le simple et mal barré pavlicekisme. Elle seule sait comment le prendre, et comment lui donner un but en cette vie. C'est franchir une limite que de passer voir Mimi à cette heure. Même si elle ne lui a jamais expressément défendu de venir le soir, elle ne va pas être ravie. Mais au moins, elle saura quoi faire de cette bouillie qu'est son visage.

Elle lui a parlé un jour, alors qu'ils étaient enchaînés ensemble pendant de longues heures fastidieuses en travers d'une route qui, s'est-il avéré, n'intéressait guère l'industrie du bois, de ses grandes amours juvéniles. Des deux sexes, excusez du peu. Après cette révélation, une plume aurait suffi à le terrasser. Il est à l'aise avec elle, il l'accepte, qui qu'elle puisse vouloir être. Le monde dépend de tant d'espèces différentes, dont chacune est un prototype délirant. Il aimerait juste qu'un jour elle le laisse accéder au saint des saints, comme fidèle confident, chevalier servant, ou tout ce qu'elle voudra. Il aimerait juste qu'elle et sa réponse du moment au poids de la vie, homme ou femme, lui fassent une place, le laissent veiller sur leur

couplé, en sentinelle contre le monde hostile.

Il tente laborieusement d'insérer la clé de contact. Il ne faudrait sans doute pas lui confier de machinerie lourde. Mais il a la joue molle, et quelque chose qui suinte du coin de l'œil. Il n'a pas d'autre choix. Il sort du parking et rejoint la route de la vallée, vers la ville, et l'amour.

Il ne voit pas le camion garé sur le bas-côté devant le bar. Ne voit pas se glisser sur l'asphalte derrière lui. Ne voit rien jusqu'à ce que deux yeux blancs envahissent son rétroviseur et que la bête heurte son pare-chocs arrière. Il avance d'un bond tremblant, ses roues chassent. Le camion fond sur lui. Nouveau coup de boutoir. Il est incapable de freiner, incapable de penser. La route plonge. Il appuie sur le champignon, mais le camion lui colle au cul. En bas de la colline, il file à travers un passage à niveau et gagne un peu d'air. Un croisement ondule devant lui. Il bifurque brutalement vers la droite, à deux fois la vitesse d'un dérapage contrôlé. En slalom au ralenti, ses roues arrière font un tour de deux cent soixante-dix degrés dans le sens des aiguilles d'une montre. Quand il parvient à s'arrêter, il est au milieu du carrefour, à la perpendiculaire, tandis que le camion vide de ses bûches file sur la route et que le chauffeur lui adresse un long klaxon d'adieu.

Douglas s'attarde au croisement. Il flippe. Cette agression le secoue bien plus que tout ce que la police lui a fait. Pire que quand son avion a été abattu. Ça, c'était Dieu, avec Sa roulette habituelle. Mais là, c'est un homme, fou et déterminé.

Il reprend la longue route jusqu'en ville. Il regarde constamment le rétroviseur, où il s'attend à voir resurgir à tout moment les faisceaux blancs jumeaux. Mais il parvient à l'appartement sans autre incident. Il y a encore de la lumière. Quand elle lui ouvre la porte, elle est visiblement ivre. Derrière elle, le salon est un champ de ruines. Un parchemin est déroulé sur le plancher.

Elle titube et bafouille d'une voix épaisse : « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Il se touche le visage, étonné. Il avait déjà oublié ça. Avant qu'il puisse répondre, elle l'entraîne à l'intérieur. Et c'est ainsi que les arbres les réunissent enfin.



Adam Appich place son pied droit dans une niche imaginaire et monte d'une marche. Il fait glisser le nœud de la corde, gravit une nouvelle marche du pied gauche. S'efforce d'oublier combien de marches vaporeuses il a déjà gravies. Se répète : *J'ai toujours grimpé*

*aux arbres*. Mais Adam ne grimpe pas à un arbre. Il grimpe sur l'air, le long d'une corde aussi fine qu'un pinceau, pendouillant d'un tronc si large qu'il ne peut en voir les deux bords en même temps. Les sillons de l'écorce épaisse de trente centimètres sont plus profonds que sa main. Au-dessus de lui, une longue route brune disparaît dans les nuages. La corde se met à tourner.

Une voix venue d'en haut dit : « Attendez. Ne forcez pas.

– Je n'y arriverai pas.

– Mais si, vous pouvez. Vous *allez* y arriver, monsieur. »

Sa gorge s'emplit de bile et de terreur. Centimètre par centimètre, pied après pied, il comble l'écart impossible. Près du sommet, il ose lever les yeux. Deux créatures arboricoles lui murmurent des encouragements ni audibles ni crédibles. Il atteint quelque chose de solide, et il respire encore. Pas la grande forme, mais encore un souffle.

« Vous voyez ? » Le visage rayonnant de cette femme l'amène à se demander s'il n'est pas mort dans l'ascension. L'homme, tout en peau encroûtée et barbe de l'Ancien Testament, lui tend un gobelet d'eau. Adam boit. Il lui faut du temps pour croire que ça va aller. La plateforme sous ses pieds vacille au vent. Le couple des arbres l'entoure, lui offre des baies.

« Ça va. » Puis : « Je suppose que ça aurait été plus convaincant si je l'avais dit il y a cinq minutes. »

La femme baptisée Cheveu de Vénus grimpe sur une branche jusqu'à la réserve bricolée, à la recherche d'une tisane qui, dit-elle, va soulager son vertige. Elle n'est attachée à rien. Pieds nus, à vingt étages de haut. Il enfouit son visage dans l'oreiller rembourré d'aiguilles.

Lorsqu'il s'en sent capable, Adam regarde en bas. Un patchwork informe s'étend dans la forêt. Il a vu le massacre de près, il l'a traversé clandestinement avec le passeur, le messenger Loki. Mais à vol d'oiseau, le spectacle est pire encore. La plus longue, la plus déterminée des occupations d'arbre dans la région – menée par les sujets idéaux pour son étude sur l'idéalisme fourvoyé – constitue le dernier bastion d'envergure épargné par l'abattage. Des bosquets éparpillés parsèment les zones tondues, comme des touffes de poils oubliées par un ado qui apprend à se raser. Des souches fraîches partout, des débris et des brûlis, des détritits saupoudrés de sciure, de loin en loin un tronc dans un ravin trop abrupt pour mériter l'effort. Et un petit bouquet d'arbres entourant le géant que ces squatteurs appellent par son nom.

L'homme, Veilleur, désigne les repères du paysage. « Toute cette terre désormais friable dévale la pente et se déverse dans les eaux du fleuve Eel. En tuant tous les poissons jusqu'à l'océan. On a du mal à s'en souvenir, mais quand on est arrivés, il y a dix mois, tout était

vert à perte de vue. Voilà ce qu'on gagne à vouloir ralentir les choses. »

Adam n'est pas un clinicien, et deux cent cinquante interviews d'activistes sur toute la Côte perdue l'ont rendu timoré pour établir un diagnostic. Mais Veilleur est soit profondément déprimé, soit converti au réalisme.

Une détonation tout en bas, le bourdonnement de frelon de la machinerie lourde, et Veilleur se penche pour regarder. « Là-bas. » Un jaune plus vif qu'une limace-banane, qui quadrille la forêt effritée à huit cents mètres de là.

« Qu'est-ce qu'on a ? demande Cheveu de Vénus.

– Un treuil Skyline. Deux grappins Caterpillar. On risque d'être cernés dès demain. » Il regarde Adam. « Vous préférerez peut-être poser vos questions tout de suite et redescendre ce soir.

– Ou vous pouvez rester avec nous, dit Cheveu de Vénus. On vous donnera la chambre d'amis. »

Adam est incapable de répondre. Il a encore la tête dans un étau. Respirer le rend malade. Il a juste envie d'être rentré à Santa Cruz, à analyser les données de ses questionnaires et à tirer des conclusions douteuses de statistiques impeccables.

« Vous êtes vraiment le bienvenu, lui dit la femme. Après tout, on n'était volontaires que pour quelques jours et on est encore là, presque un an après. »

Veilleur sourit. « Il y a une belle citation de Muir. "J'étais parti pour une simple promenade..." »

Le contenu des tripes d'Adam se répand dans les airs et plonge de soixante mètres vers la Terre.

Les sujets, assis sur la plate-forme, regardent le questionnaire et les crayons que leur distribue Adam. Ils ont les mains tachées de marron et de vert, des croûtes de terre sous les ongles. Ils ont une odeur âcre et moisie comme le séquoia. L'examineur s'est installé au-dessus d'eux dans le hamac de vigie, qui ne cesse d'osciller. Il guette sur leurs visages les signes du providentialisme paranoïaque qu'il a remarqués chez tant d'activistes déjà interviewés. L'homme : ample et généreux, et pourtant fataliste. La femme : sereine et maîtresse d'elle-même comme il n'est pas permis à quelqu'un qui a tant morflé.

Elle demande : « C'est pour votre thèse ?

– En effet.

– Et c'est quoi votre hypothèse ? »

Adam fait des entretiens depuis si longtemps que le mot lui paraît étranger. « Tout ce que je pourrais dire risquerait d'affecter vos réponses.

– Vous avez une théorie sur les gens qui... ?



– Non. Aucune théorie encore. Je me contente de recueillir des données. »

Veilleur rit, en une monosyllabe cassante. « Mais c'est pas comme ça que ça marche !

– Quoi donc ?

– La recherche scientifique. On ne peut pas recueillir des données sans être guidé par une théorie.

– Je vous ai expliqué. J'étudie les profils de personnalité des militants écologistes.

– Dans une perspective pathologique ? demande Veilleur.

– Pas du tout. Je veux juste... Je veux apprendre quelque chose sur les gens qui... les gens qui croient que...

– Que les végétaux aussi sont des individus ? »

Adam éclate de rire et le regrette aussitôt. C'est l'altitude. « Oui.

– Et vous espérez qu'en additionnant tous ces scores et en faisant une sorte d'analyse régressive... »

La femme effleure la cheville de son compagnon. Il se tait aussitôt, d'une façon qui répond à l'une des deux questions qu'Adam voulait glisser dans son questionnaire. L'autre question, c'est comment ils font pour chier sous les yeux de l'autre, à soixante-dix mètres de haut.

Le sourire de Cheveu de Vénus lui fait l'effet d'être un imposteur. Elle a des années de moins que lui, mais des décennies en plus de certitude sereine. « Vous étudiez ce qui pousse certaines personnes à prendre au sérieux le monde vivant alors que pour la majorité la seule chose qui compte ce sont les autres gens. C'est plutôt tous ceux qui pensent que seuls les humains comptent que vous devriez étudier. »

Veilleur rit. « Ça, c'est pathologique. »

Pendant un instant, au-dessus d'eux, le soleil s'immobilise. Puis il entame sa lente chute vers l'ouest, son retour à l'océan qui l'attend. La lumière de midi baigne le paysage de dorure et d'aquarelle. La Californie, Éden américain. Ces dernières poches résiduelles de forêt jurassique, un monde comme aucun autre sur Terre. Cheveu de Vénus feuillette le livre de questions, bien qu'Adam lui ait demandé de ne pas les regarder à l'avance. Elle secoue la tête face à une naïveté quelconque à la page trois. « Rien de tout ça ne va vous apprendre quoi que ce soit d'important. Si vous voulez nous connaître, autant discuter.

– Eh bien... » Le hamac donne à Adam le mal de mer. Il ne peut regarder nulle part, hormis le pays de quatre mètres carrés et demi qui le soutient. « Le problème, c'est que...

– Il lui faut des données. Des quantités simples. » D'un geste du bras, Veilleur désigne le sud-ouest, la scie plaintive du progrès. « Complétez cette analogie : les questionnaires sont aux personnalités

complexes ce que les bulldozers sont à... »

La femme se redresse d'un tel élan qu'Adam est sûr de la voir tomber par-dessus bord. Elle se penche d'un côté, tandis que Veilleur s'incline de l'autre pour compenser. Aucun n'est conscient de cette manœuvre digne d'un double mixte. Elle se tourne vers Adam. Il attend qu'elle plonge comme Icare. « Il me manquait environ trois crédits pour avoir mon diplôme de science actuarielle. Vous savez ce que c'est, la science actuarielle ?

– Je... c'est une question piège ?

– C'est la science qui consiste à remplacer toute une vie humaine par sa valeur sonnante et trébuchante. »

Adam exhale. « Vous voulez pas... euh... vous asseoir ?

– Il n'y a pas du tout de vent ! Mais d'accord. Si je peux vous poser juste une question.

– D'accord. Mais je vous en prie...

– Qu'est-ce que vous pouvez apprendre sur nous par un examen que vous ne pourriez aussi bien apprendre en nous posant la question les yeux dans les yeux ?

– Je voudrais savoir... » Ça va gâcher tout le questionnaire. Il va les influencer d'une façon qui invalidera toute réponse de leur part. Mais bizarrement, perché sur ce haricot magique millénaire, il s'en fout. Il a envie de discuter, pour la première fois depuis bien longtemps. « Beaucoup de données suggèrent que la loyauté au groupe interfère avec la rationalité. »

Cheveu de Vénus et Veilleur échangent des sourires narquois, comme s'il venait de leur dire que la science a prouvé que l'atmosphère, c'est surtout de l'air.

« Les gens *fabriquent* la réalité. Barrages hydroélectriques. Tunnels sous-marins. Avions supersoniques. C'est dur de s'opposer à ça. »

Veilleur sourit d'un air las. « On ne fabrique pas la réalité. On se contente de la fuir. Jusqu'à présent. En pillant le capital naturel et en dissimulant le coût. Mais on va recevoir la facture, et on ne pourra pas la payer. »

Adam hésite entre sourire et acquiescer. Il sait seulement que ces gens – les rarissimes imperméables à la réalité consensuelle – ont un secret qu'il a besoin de comprendre.

Cheveu de Vénus examine Adam comme à travers le miroir sans tain d'un labo. « Je peux vous poser une autre question ?

– Tout ce que vous voudrez.

– C'est une question simple. Combien de temps vous pensez qu'on peut tenir ? »

Il ne comprend pas. Il regarde Veilleur, mais lui aussi attend sa réponse. « Je ne sais pas.

– Du fond du cœur. Combien de temps il nous reste avant de

détruire le monde autour de nous ? »

Ses paroles l'embarrassent. C'est une question de dortoir d'étudiants. De bars du samedi soir, en fin de soirée. Il a laissé la situation lui échapper, et rien de tout cela – l'intrusion sur une propriété privée, l'ascension, cette conversation nébuleuse – ne vaut les deux points de données supplémentaires. Il détourne les yeux, vers les séquoias ravagés. « Vraiment. Je ne sais pas.

– Vous croyez que les humains exploitent les ressources plus vite que le monde ne peut les remplacer ? »

La question semble absurde tant elle échappe aux calculs. Et puis un blocage en lui cède enfin, et c'est comme un dessillement. « Oui.

– Merci ! » Elle est contente de son élève attardé. Il lui rend un grand sourire. Elle a la tête qui oscille vers l'avant, les sourcils dressés. « Et vous diriez que la vitesse diminue ou s'accroît ? »

Il a vu les graphiques. Comme tout le monde. La mise à feu vient juste de commencer.

« C'est tellement simple, dit-elle. Tellement évident. Une croissance exponentielle dans un système fini mène à l'effondrement. Mais les gens ne le voient pas. Donc *l'autorité des humains est en faillite*. » Elle le fixe d'un regard à mi-chemin entre l'intérêt et la pitié. Adam veut juste que le berceau cesse d'osciller. « Alors, est-ce qu'il y a le feu ? »

Haussement d'épaules. Torsion des lèvres. « Oui.

– Et vous voulez étudier la poignée de gens qui crient : *Éteignez l'incendie*, pendant que chacun se contente de regarder le monde brûler. »

Il y a une minute encore, cette femme était le sujet de son étude de terrain. À présent, c'est lui qui veut se confier à elle. « Ça porte un nom. On appelle ça l'effet spectateur. Un jour, j'ai laissé mon prof mourir parce que personne d'autre dans l'amphi n'avait réagi. Plus le groupe est massif...

– ... plus c'est dur de crier : *Au feu* ?

– Parce que si c'était un vrai problème, alors forcément quelqu'un...

– ... plein de gens auraient déjà...

– ... puisqu'il y a six milliards de...

– Six ? Plutôt sept. Quinze, dans quelques années. Bientôt, on dévorera les deux tiers de la productivité nette de la planète. La demande en bois a triplé depuis notre naissance.

– On peut pas appuyer sur le frein quand on fonce droit dans le mur.

– C'est plus facile de se crever les yeux. »

Le grondement hargneux au loin s'interrompt, de nouveau audible dans le silence. Toute cette étude commence à apparaître aux yeux d'Adam comme une échappatoire, une diversion. Il doit étudier la

maladie à une échelle inimaginable, une maladie qu'aucun témoin ne saurait même percevoir et identifier.

Elle brise le silence. « Nous ne sommes pas seuls. D'autres tentent de nous atteindre. Je les *entends*. »

De la nuque d'Adam au creux de ses reins, des poils se dressent. Il est terriblement velu. Une vraie fourrure. Mais le signal est invisible, perdu au fil de l'évolution. « Qui ça ?

– Je ne sais pas. Les arbres. La force de vie.

– Vous voulez dire qu'ils parlent ? À voix haute ? »

Elle caresse une branche comme un animal de compagnie. « Non, pas à voix haute. C'est plutôt comme un chœur de tragédie grecque dans ma tête. » Elle regarde Adam, avec une expression aussi limpide que si elle venait de lui proposer de rester dîner. « Je suis morte. Électrocutée dans mon lit. Mon cœur s'est arrêté. Je suis revenue et j'ai commencé à les entendre. »

Adam se tourne vers Veilleur pour un contrôle de santé mentale. Mais le prophète barbu se contente d'arquer les sourcils.

Elle tapote le questionnaire. « Je suppose que maintenant vous avez votre réponse ? Sur la psychologie des sauveurs du monde ? »

Veilleur lui effleure l'épaule. « Qu'est-ce qui est le plus dingue : des plantes qui parlent, ou des humains qui écoutent ? »

Adam n'entend pas. Il commence tout juste à régler sa fréquence sur une chose depuis longtemps cachée et pourtant bien visible, aveuglante. Il dit, à personne en particulier : « Des fois, je parle tout haut. À ma sœur. Elle a disparu quand j'étais petit.

– Bon, très bien. Est-ce qu'on peut vous étudier, alors ? »

Une vérité se penche vers lui, que sa discipline ne découvrira jamais. La conscience elle-même n'est qu'un parfum de la folie, comparée aux pensées du monde végétal. Adam tend les mains pour se stabiliser et ne touche qu'une brindille oscillante. Il est maintenu en l'air, au-dessus de la surface lointaine qui s'estompe sans cesse, par une créature qui logiquement voudrait le voir mort. Son cerveau vrille. L'arbre l'a drogué. Le revoilà qui tourne au bout d'un cordon mince comme une liane. Il se concentre sur le visage de la femme comme si un dernier geste désespéré de décryptage de la personnalité pouvait encore le protéger.

« Et... Qu'est-ce qu'ils disent ? Les arbres ? »

Elle essaie de lui expliquer.

Tandis qu'ils discutent, la guerre avance jusqu'à la saignée la plus proche. La force de chaque nouvelle chute ébranle Adam, et ouvre des déchirures parmi les derniers géants. Il n'avait jamais imaginé cette violence, comme un gratte-ciel qui s'effondre. De l'aiguille et du bois pulvérisé embuent l'air. « Les zones de chute, c'est vraiment la mort,

dit Cheveu de Vénus. Ils massacrent au bulldozer chaque bande d'atterrissage, pour que les arbres ne se fracassent pas en tombant. Ça détruit le sol. »

Un arbre aussi épais qu'Adam est grand s'arrache à sa base et s'abat sur la pente en contrebas. Au point d'impact, la terre se liquéfie.

En fin d'après-midi, ils repèrent Loki au loin, qui traverse la forêt éventrée, à point nommé pour reconduire le psychologue en esquivant le blocus de Humboldt. Mais quelque chose dans son avancée trébuchante indique que la mission a changé. À la base de l'arbre, il leur crie de lancer la corde et le harnais.

« Il y a un problème ? demande Veilleur.

– Je vous dirai en haut. »

Ils lui font de la place dans le nid surpeuplé. Il est pâle et suffocant, mais pas à cause de l'ascension. « C'est Mère N et Moses.

– Ils ont encore été tabassés ?

– Ils sont morts. »

Cheveu de Vénus laisse échapper un cri.

« Quelqu'un a posé une bombe au bureau. Ils étaient à l'intérieur, à rédiger un discours pour la manif à l'Office des forêts. La police prétend qu'ils se sont fait sauter tout seuls, qu'ils manipulaient des explosifs. Elle accuse la FDV de terrorisme.

– Oh non, dit Cheveu de Vénus. Non. Pas ça, par pitié. »

Un long silence qui n'a rien de silencieux. Veilleur prend la parole. « Mère N, une terroriste ! Elle ne voulait même pas que je piège un arbre. Elle me disait : "Ça risquerait de blesser le gars qui le tronçonne." »

Ils racontent des anecdotes sur les morts. Comment Mère N les a formés. Comment Moses leur a demandé d'occuper Mimas. Une veillée funèbre, à soixante-dix mètres du sol. Adam se remémore quelque chose qu'il a appris en fac : la mémoire est toujours un processus collectif.

Loki redescend, impatient de rejoindre les endeuillés au sol. « On peut rien faire. Mais au moins on peut le faire ensemble. Vous venez ? demande-t-il à Adam.

– Si vous voulez rester, vous êtes le bienvenu », dit Cheveu de Vénus.

L'enquêteur est allongé dans son hamac oscillant, trop effrayé pour bouger le petit doigt. « J'aimerais voir la nuit d'ici. »

Ce soir, la nuit est ample et mérite le coup d'œil. Odorante, aussi : la puanteur des spores et des plantes pourrissantes, des mousses qui recouvrent sournoisement toutes choses, du sol en formation, même

ici, tant d'étages au-dessus de la Terre. Cheveu de Vénus cuisine des haricots blancs sur le réchaud. C'est le meilleur repas qu'ait savouré Adam depuis le début de son étude de terrain. L'altitude le dérange moins, maintenant qu'il ne voit plus le sol.

Des écureuils volants surviennent pour inspecter le nouveau venu. Il est content de son sort, stylite perché sur le ciel nocturne. Veilleur dessine dans un calepin à la lueur de la bougie. Régulièrement, il montre ses dessins à Cheveu de Vénus. « Oh oui ! C'est tellement eux ! »

Des bruits à toutes les distances, à tous les volumes, du mezzo au pianissimo. Un oiseau qu'Adam ne saurait nommer bat des ailes sur les ténèbres. Les réprimandes sèches de mammifères invisibles. Le bois de cette haute maison qui craque. Une branche qui tombe au sol. Une autre. Une mouche qui traverse les poils de son oreille. Son propre souffle qui résonne dans son col. Le souffle de deux autres humains, absurde et proches dans ce village de nuées, célébrant leur rituel silencieux. Adam est étonné, de cette proximité entre intimité et terreur. La femme se cramponne à l'artiste, qui exploite le dernier vestige de flamme. Une épaule saisit la lueur, un carré de peau nu et si beau. On la croirait couverte de fourrure, de plumes. Et puis l'inscription à l'encre se résout en quatre mots distincts.

Ils s'éveillent à des grondements plus proches. Des hommes rôdent au sol, juste en dessous d'eux et plus loin parmi les piles de bois de rebut, et concertent leurs efforts par talkie-walkie.

« Hé, leur crie-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ? »

Un bûcheron lève les yeux. « Vous feriez mieux de foutre le camp. Ça va chier ! »

– Comment ça, ça va chier ? »

Des crachotis éclatent dans le talkie-walkie. L'air se tend et bourdonne. Même la lumière du jour commence à vibrer. Un bruit de *pock-pock* s'élève à l'horizon. « C'est pas possible, dit Veilleur. Ils peuvent pas faire ça ! »

Un hélicoptère franchit la colline voisine. D'abord un jouet, mais en trente secondes tout l'arbre palpète comme un tam-tam. La bête plonge. Adam se cramponne à son hamac ballottant. Une rafale d'air lui renvoie au visage son juron murmuré tandis que le frelon enragé se redresse et frappe.

Le vent percute l'arbre, dans un appel d'air insensé, tourbillonnant. Les cimes des séquoias se muent en caoutchouc, des branches lacèrent la canopée. Veilleur grimpe vers le nid de la réserve pour récupérer le caméscope, tandis que Cheveu de Vénus empoigne une branche brisée grosse comme une batte de base-ball. Elle s'avance sur la branche la plus proche de l'attaque. Adam hurle : « Reviens ! »

Ses mots sont hachés menu par les rotors.

De ses pieds nus, elle agrippe la branche qui, toute massive qu'elle est, claque comme du caoutchouc dans ce typhon renversé. L'hélico se penche et se dilate, et elle se retrouve face à face avec la machine. Il la flaire ; elle agite sa massue d'une main furieuse. Veilleur arrive derrière elle, en filmant.

L'hélico est énorme, avec un cockpit gros comme un bungalow. Assez énorme pour hisser droit dans le ciel un arbre plus vieux que l'Amérique et le traîner à la verticale à l'autre bout du paysage. Les pales font écumer l'air autour de la jeune fille en suspens. Deux humains sont assis dans la coque de fibre de verre, dissimulés par leurs visières et leurs casques enveloppants, et discutent dans leurs minuscules micros avec un commandement lointain.

Adam regarde ce trucage, cette incrustation pour blockbuster. Il ne s'est jamais trouvé si près d'une créature aussi gigantesque, aussi malveillante. Il en distingue les millions d'éléments – tiges, comes, pales, plaques, et d'autres pièces qu'il ne sait même pas nommer – qu'aucun humain n'a le pouvoir d'assembler, encore moins de concevoir. Et pourtant il doit y avoir des milliers d'engins semblables, employés par l'industrie sur tous les continents. Et des dizaines de milliers, armés et blindés, dans les nombreux arsenaux du globe. Le rapace le plus répandu au monde.

Des branches craquent, l'air s'emplit de poussière végétale. Du combustible fossile brûlé s'échappe en vapeur de la bête, puant comme un puits de pétrole en feu. Adam en a la nausée. Le rugissement lui perce les tympans, anéantit toute pensée. La femme claque au vent sur sa branche comme un fanion, puis lâche son arme et se cramponne. Son partenaire filmeur perd son assise dans la bourrasque artificielle, et à son tour la caméra chute de soixante-dix mètres et se dégingue au sol. Une voix métallique, massivement amplifiée, surgit de l'hélicoptère. *Évacuez cet arbre, immédiatement.*

La femme se met à trembler. Elle ne tiendra pas longtemps. Mimas frémit. Contre toute raison, Adam regarde en bas. Des bulldozers couleur de bile attaquent la base de l'arbre. Des hommes, des tronçonneuses et des machines préparent une zone de chute qui frôle les nœuds de Mimas. Il regarde Veilleur, qui désigne du doigt une autre équipe entamant la base d'un séquoia à soixante mètres de là. Ils comptent l'abattre juste à côté de Mimas. Cheveu de Vénus remonte sa jambe par-dessus la branche qui la soutient. L'hélicoptère éructe : *Descendez tout de suite !*

Adam hurle et agite les bras. Il crie des choses que même lui n'entend pas dans ce chaos. « Arrêtez ! Reculez, putain de merde ! » Il refuse d'être un spectateur de cette mort.

L'hélicoptère s'attarde, puis s'éloigne. Une voix parvient de son

haut-parleur : *Vous avez fini ?*

« Oui », hurle Adam.

La syllabe arrache Veilleur à sa transe. Il regarde Cheveu de Vénus, cramponnée à sa branche, en sanglots. Il ne reste de chemin que raisonnable. Veilleur incline la tête, et l'occupation est finie. En bas, le contremaître de la zone de chute confère par talkie-walkie avec son réseau invisible. Nouvelle salve de l'hélicoptère : *Descente confirmée. On dégage.* La créature volante se cabre dans l'air et s'éloigne en tournoyant. Les vents s'apaisent. Le bruit assourdissant meurt peu à peu, ne laissant que paix et défaite.

Ils descendent par le harnais : le psychologue terrifié, l'artiste stoïque, et enfin la prophétesse, dont le visage, tandis qu'elle glisse le long des soixante-dix mètres de corde, est hébété. Ils sont appréhendés et emmenés par la colline balafrée jusqu'à la voie de glissement, qui a surnoisement avancé, à trois cents mètres à peine de la base de Mimas. Ils s'assoient dans la boue et attendent la police pendant des heures. Puis des agents brutaux les fourrent, l'un à côté de l'autre, à l'arrière d'une voiture de patrouille.

La voie descend le ravin en épingles à cheveux. Trois prisonniers jettent un dernier regard vers la crête dénudée et la silhouette de l'arbre glorieux, qui a connu la moitié de l'ère chrétienne. Une voix plus sourde que le grondement de l'hélico dit quelque chose qu'aucun d'entre eux n'entend, pas même Cheveu de Vénus.



Tandis que les prisonniers sont détenus en garde à vue, Patricia Westerford ouvre des négociations avec un consortium de quatre universités pour fonder la Banque mondiale de germoplasmes Gerموir. Quelques papiers officiels à signer, et Gerموir devient une personne morale.

« Il est temps, explique le professeur Westerford à ses divers publics – auprès desquels elle doit lever des fonds pour financer la climatisation, les chambres fortes high-tech et le personnel qualifié –, il est même *plus que temps* de préserver ces dizaines de milliers d'espèces d'arbres qui vont disparaître de notre vivant. » Elle en arrive au point où ces phrases s'écoulent toutes seules de ses lèvres. Dans deux mois, elle va partir au sud, pour une première visite d'exploration dans le bassin de l'Amazone. Le temps qu'elle y arrive, deux mille six cents kilomètres carrés auront disparu. Et à son retour Dennis aura préparé le déjeuner.

Tandis que les prisonniers simulent le sommeil, Neelay Mehta



savoure les premières heures de la création. De son lit de bureau, il envoie une directive aux elfes de Sempervirens concernant la nature de Destinée 8 :

*Qu'est-ce qui peut rendre plusieurs millions de joueurs incapables de se déconnecter ? Ce monde doit être plus plein et plus prometteur que la vie à laquelle ils retournent ensuite... Imaginez des millions d'utilisateurs qui enrichiraient collectivement ce monde à chacune de leurs actions. Aidez-les à bâtir une culture si belle que ça leur briserait le cœur de la perdre.*

À des milliers de kilomètres, au mitan du pays, une autre femme entame une détention bien à elle. L'inondation du cerveau de son mari l'inonde à son tour. Elle appelle les secours. Elle traverse la nuit tiède dans l'ambulance. À l'hôpital, elle signe le formulaire de consentement, se déclare informée, alors que plus jamais elle ne se sentira informée. Elle va voir l'homme après sa première opération. Ce qui reste de Ray Brinkman gît mollement dans le lit réglable. On lui a retiré la moitié du crâne, et rabattu sur le cerveau une feuille de cuir chevelu. Des tuyaux émanent de lui. Son visage est figé de terreur.

Personne ne peut dire à Dorothy Cazaly Brinkman combien de temps il risque de rester ainsi. Une semaine. Un demi-siècle. Des pensées lui parcourent la tête ces premières nuits, pendant sa veillée aux urgences. Des choses terribles. Elle va rester jusqu'à ce qu'il soit stabilisé. Ensuite, elle devra s'occuper de son propre salut.

Encore et encore elle entend les mots qu'elle lui a criés, quelques heures à peine avant que son cerveau cède. *C'est fini, Ray. C'est fini. Toi et moi, c'est fini. Je ne suis pas responsable de toi. On ne s'appartient pas l'un à l'autre. Ça n'a jamais marché comme ça.*

En cellule, tout agité sur sa couchette supérieure, Adam voit de grands séquoias exploser comme des fusées sur leur rampe de lancement. Sa recherche est intacte – toutes ces précieuses données amassées au cours des mois – mais pas lui. Il commence à voir certaines choses concernant la foi et la justice qui se dissimulaient derrière l'étendue du sens commun. La détention sans inculpation améliore sa vision.

« Tu vois bien à quoi ils jouent, lui explique Veilleur. Ils ne veulent pas risquer les frais ni la publicité d'un procès. Alors ils utilisent le système légal pour nous faire autant de mal que possible.

– Mais il n'y a pas une loi... ?

– Si. Et ils la violent. Ils peuvent nous garder soixante-douze heures sans inculpation. Autrement dit jusqu'à hier. »

Adam pense soudain à l'origine du mot *radical*. *Radix*. *Wrad*. *Racine*. Le cerveau de la plante, de la planète.

À sa quatrième nuit en cellule, Nick rêve du châtaignier familial des Hoel. Il le regarde, accéléré trente-deux millions de fois, révéler à nouveau son dessein invisible. Il se rappelle, dans son sommeil, sur le matelas trop fin, comment l'arbre en photogrammes agitait ses bras qui enflaient. Dans son rêve, les arbres se rient de lui. *Nous sauver ? C'est très humain !* Même ce rire prend des années.

Pendant que Nick rêve, la forêt rêve aussi, sous ses neuf cents formes répertoriées par l'homme. Quatre milliards d'hectares, des boréales aux tropicales : le principal mode d'existence de la Terre. Et tandis que rêve la forêt du monde, des gens convergent vers les bois publics, dans l'État voisin au nord. Quatre mois plus tôt, un incendie criminel a noirci cinq mille hectares d'un endroit appelé Deep Creek : l'un des nombreux incendies opportuns de l'année. Le feu incite l'Office des forêts à limiter les dégâts en vendant le bois légèrement endommagé encore debout. On ne retrouve jamais l'incendiaire. Personne ne veut le retrouver. Personne, sauf quelques centaines de propriétaires de cette forêt, qui convergent vers les bosquets bradés avec des pancartes. Celle de Mimi dit PLUS UNE SEULE BRANCHE NOIRCIE. Celle de Douglas À L'AIDE, WOODY WOODPECKER !

Adam, Nick et Olivia sont détenus deux jours de plus que la limite légale. On les menace d'une douzaine de chefs d'inculpation, jusqu'à ce que toutes les poursuites soient abandonnées du jour au lendemain. Les deux hommes accueillent Cheveu de Vénus à sa libération. Ils la voient, à travers le grillage, parcourir le quartier des femmes avec dans les mains son petit baluchon de vagabonde. Et puis elle leur saute dessus pour les étreindre. Elle recule, plisse ses yeux d'un vert de feu. « Je veux le voir. »

Ils prennent la voiture d'Adam, qui désormais lui semble appartenir à quelqu'un d'autre. Les bûcherons ont disparu ; il ne reste rien à abattre. Ils sont partis depuis longtemps vers des bosquets neufs. L'absence est visible à un kilomètre. Là où naguère il y avait un tissage vert de textures qu'on pouvait passer la journée à étudier, il n'y a plus que du bleu. L'arbre qui lui promettait que personne ne souffrirait n'est plus.

*Maintenant*, se dit Adam. *Maintenant elle va décompenser. Se mettre en rage.*

À la base, elle étend la main, touche une dernière preuve, stupéfaite. « Regardez-moi ça ! Même la souche est plus grande que moi. »

Elle caresse le bord du moignon miraculeux et éclate en sanglots. Nick s'approche, gauchement, mais elle le tient à distance. Adam est forcé de regarder ces spasmes terribles. Il est des consolations que le plus fort amour humain est impuissant à offrir.



« Vous allez où, maintenant ? » demande Adam devant son omelette, dans un relais routier.

Cheveu de Vénus contemple, à travers la vitrine, les sycomores de Californie qui bordent le trottoir. Veilleur suit son regard. *Ceux-là aussi, qui griffent l'air de leurs doigts. Qui tangent et enflent comme une chorale gospel.*

« Vers le nord, répond-elle. Il se passe des trucs dans l'Oregon.

– Des communautés de résistance, précise Veilleur. Dans tout l'État. On pourra leur donner un coup de main. »

Adam acquiesce. Finie, l'ethnographie. « C'est... c'est eux qui t'ont dit ça ? Les... tes voix ? »

Elle éclate d'un bref rire déchaîné. « Non. La shérif adjointe m'avait prêté sa radio de joggeuse. Je crois qu'elle avait le béguin pour moi. Tu devrais venir avec nous.

– Eh bien... J'ai cette recherche à finir. Ma thèse.

– Tu n'as qu'à y travailler là-haut. L'endroit sera rempli des gens que tu étudies.

– Des idéalistes », dit Veilleur.

Adam n'arrive pas à le décrypter. Quelque part dans l'arbre ou dans sa cellule étroite, il a perdu la capacité à distinguer le sardonique du sérieux. « Je ne peux pas.

– Ah. Eh bien, si tu peux pas, tu peux pas. » Elle est peut-être compatissante. Ou bien c'est un coup de hache. « On te retrouvera là-haut. Quand tu y verras plus clair. »

Adam rapporte cette malédiction à Santa Cruz. Durant des semaines, il analyse ses données. Près de deux cents personnes ont répondu aux deux cent quarante questions de l'Inventaire de personnalité révisé NEO. Elles ont également rempli son questionnaire adapté évaluant diverses convictions, notamment les opinions sur le droit des humains à s'approprier les ressources naturelles, l'étendue de la notion de personne, et les droits des végétaux. La numérisation des résultats est un jeu d'enfant. Il soumet ses données à divers programmes d'analyse.

Le professeur Van Dijk jette un coup d'œil. « Beau travail. Vous avez mis le temps. Il vous est arrivé des trucs excitants pendant le

travail de terrain ? »

La libido d'Adam a subi quelque chose pendant son absence. Le professeur Van Dijk est toujours aussi sexy. Mais à ses yeux elle semble appartenir à une autre espèce.

« Cinq jours de taule, ça compte ? »

Elle croit qu'il plaisante. Il ne la dément pas.

Certaines tendances du tempérament écologiste radical émergent des données. Des valeurs fondamentales, un sentiment d'identité. Les résultats pour quatre des trente facteurs de personnalité mesurés par l'Inventaire NEO se révèlent suffisants pour prédire, avec une précision remarquable, si une personne est prête à croire que : *Une forêt mérite protection indépendamment de sa valeur pour les humains*. Il est tenté de passer lui-même l'examen, mais ça ne révélerait rien maintenant.

De retour dans son studio après dix heures au labo informatique, Adam allume la télé. Des guerres pétrolières, des violences fanatiques. Il est bien trop tôt pour songer à dormir, même si c'est tout ce qui le tente. Il est encore dans les airs, à des dizaines d'étages de hauteur, maintenu par un arbre inexistant, à écouter les craquements de cette maison haute et les cris d'oiseaux qu'il aimerait pouvoir nommer. Il tente de lire un roman, une histoire de gens riches qui ont du mal à s'entendre dans des lieux exotiques. Il balance le livre contre le mur. Quelque chose s'est brisé en lui. Il a perdu tout appétit pour le nombrilisme humain.

Il décide d'aller dans un rade cher aux thésards, où il consomme cinq bières, quatre-vingt-seize décibels de beats en rafale, et cent minutes d'un match de basket sinusoïdal sur un écran mural en compagnie de vingt nouveaux amis. Enfin éjecté de ce cocon de fun, il se replie sur le parking du bar. Il n'est pas assez saoul pour se croire apte à conduire, mais c'est le seul moyen de rentrer chez lui.

Des ondes de gaieté factice surgissent du bâtiment tandis qu'un défilé de voitures customisées parcourt Cabrillo en grondant. Une femme sous un réverbère crie à personne en particulier : « J'ai été bien conne de *vouloir* te comprendre. » Sur le trottoir d'en face, des gens attendent d'être admis par l'entrée de service à un after réservé aux invités auquel Adam, dopé par la vue du mini-atteupement, ressent soudain le besoin d'assister. Encore une irrationalité humaine qu'il connaît par cœur sans pouvoir s'en rappeler le nom, trop bourré pour ça. Il marche quelques mètres, propulsé par une vague prodigieuse qui se nourrit d'elle-même et rejette derrière elle les détritrus : bulles, génocides, croisades, folies, des pyramides aux minéraux domestiques – toutes ces illusions frénétiques d'une civilisation dont, un soir trop bref, très haut au-dessus de la Terre, il s'était réveillé.

Au carrefour, il s'appuie à un lampadaire. Une réalité tente de lui échapper, qu'il éprouve depuis longtemps sans jamais avoir pu la formuler. Presque tout le *besoin* est créé par un comité réflexe, fantasmé et démocratique, dont le boulot consiste à transformer les nécessités d'une saison en rebuts soldés de la suivante. Il tombe sur un parc rempli de gens qui dealent le plaisir et la nuit. L'air empest un peu le rince-doigts, l'herbe et le sexe. Partout la faim, et rien que du sel pour se nourrir.

Quelque chose de dur heurte sa tête, tombe par terre et roule à quelques pas. Il s'accroupit dans le noir et le cherche à tâtons. Le coupable gît dans l'herbe, un bouton mystérieux de qualité industrielle incisé sur sa face ronde et plate d'un X parfait. Il paraît conçu pour être ouvert avec un gros tournevis cruciforme et a un look rétrofuturiste : ingénieux, victorien, soigneusement manufacturé. Mais il est fait de bois.

Ce truc est tellement bizarre qu'il n'y a pas de mots pour ça. Il l'examine une minute entière et réapprend qu'il ne sait rien. Rien qui sorte de sa propre espèce. Il lève les yeux vers les branches d'un eucalyptus svelte d'où est tombé ce mystère. Le tronc épais a entamé le strip-tease typique de son espèce. Des fourreaux d'écorce fine et brune jonchent la base, laissant un fût si blanc que c'en est obscène.

« Quoi ? demande-t-il à l'arbre. Quoi ? » L'arbre ne daigne pas répondre.



Les dix kilomètres de route forestière sont si somptueux que ça lui fait peur. Adam suit la trouée, grimpe le long de conifères en sentinelle, de l'épicéa au sapin-ciguë en passant par le sapin de Douglas, l'if, le cèdre rouge et trois variétés de sapin commun, qui tous pour lui ne sont que des *sapins*.

Une bourse d'un an pour achever sa thèse – un don des dieux – et voilà comment il l'emploie. Son sac à dos lui pèse sur les hanches. Dans le bleu au-dessus de lui, le soleil fait comme s'il n'allait plus jamais se cacher. Mais l'air vif et les premières ombres dans les virages suggèrent ce qui se trame. Encore quelques semaines et sa thèse sera finie. Mais d'abord ça : une dernière dose de recherche différée.

Le Nord-Ouest offre plus de kilomètres de voies de glissement que de routes goudronnées, ou de kilomètres de rivières. Suffisamment pour faire douze fois le tour de la Terre. Le coût de l'abattage est déductible d'impôts, et les branches poussent plus vite que jamais, comme si le printemps venait de jaillir. Les lacets de la route s'élargissent enfin, et la colonie apparaît devant lui. À la lisière du

camp, une foule bigarrée, plutôt jeune, d'une centaine de gens, prépare le dernier carré. Adam s'approche ; l'ouvrage devient identifiable. On creuse collectivement des tranchées. On assemble anarchiquement un pont-levis. On élève des palissades et des remparts en bois de récup'. Par-delà la route déchiquetée et les douves, déployée au-dessus de l'entrée, une bannière proclame :

## BIORÉGION LIBRE DE CASCADIE

Les mots bourgeonnent de tiges et de vrilles. Des oiseaux sont perchés sur la végétation des lettres. Adam reconnaît le style ; il connaît l'artiste. Il pénètre dans la forteresse de rondins en Lego par le pont-levis, par-dessus la tranchée inachevée. Juste après le défilé, un homme en tenue camouflage, crâne déplumé mais queue-de-cheval, est couché au milieu de la route. Son bras droit s'étire le long de son corps, comme un bouddha couché. Son bras gauche disparaît par un trou dans la Terre.

« Salutations, bipède ! Tu es là pour aider ou pour nuire ?

– Vous êtes sûr que ça va ?

– Je m'appelle Sapin de Doug. Je teste un nouveau système pour m'enchaîner. Là-dessous, il y a un tonneau de deux mètres plein de ciment. S'ils veulent me virer, il faudra qu'ils m'arrachent le bras. »

D'un nid au sommet d'un trépied de bûches sanglées, en plein milieu de la route, une petite femme aux cheveux noirs, à l'origine ethnique ambiguë, crie : « Tout va bien ?

– Elle, c'est Mûrier. Elle te prend pour un Freddie.

– C'est quoi un Freddie ?

– Je veux juste vérifier, dit Mûrier.

– Les Freddie, c'est les fédéraux.

– Je ne crois pas que ce soit un Freddie. Je veux juste...

– Ça doit être à cause de la chemise et du pantalon en toile. »

Adam lève les yeux vers la vigie du trépied. Elle dit : « Ils ne pourront pas acheminer d'équipement par cette route sans me renverser et me tuer. »

L'homme au bras enfoui rigole. « Les Freddie ne feraient jamais ça. Ils croient que la vie est sacrée. La vie humaine, en tout cas. Le sommet de la Création, tout le tralala. Des sentimentaux. C'est le défaut de leur cuirasse.

– Alors si vous n'êtes pas un Freddie, demande Mûrier, vous êtes qui ? »

Quelque chose lui revient, lui qui n'y a plus pensé depuis des décennies. « Je suis Érable. »

Mimi sourit, d'un petit sourire tordu, comme si elle voyait clair en

lui. « C'est bien. On n'avait pas encore d'Érables. »

Adam détourne les yeux, en se demandant ce qu'il est advenu de cet arbre. Son alter ego du jardin. « Est-ce que l'un de vous connaît un nommé Veilleur ou une nommée Cheveu de Vénus ?

– Un peu, mon neveu », dit l'homme enchaîné à la Terre.

La femme au trépied sourit de toutes ses dents. « Ici, on n'a pas de leaders. Mais on a ces deux-là. »

Ses deux complices l'accueillent comme s'ils savaient qu'il allait venir. Veilleur le prend par les épaules. Cheveu de Vénus l'étreint, longuement. « C'est bien que tu sois là. Tu peux nous être utile. »

Ils ont changé, d'une façon subtile qu'aucun test de personnalité ne pourrait quantifier. Plus sombres, plus résolus. La mort de Mimas les a compressés, comme du schiste compressé en ardoise. Leur transformation lui fait regretter de ne pas avoir choisi un autre sujet de recherche. La résilience, l'immanence, le numen : autant de qualités que sa discipline est proverbialement inapte à mesurer.

Elle lui saisit le poignet. « On aime bien faire une petite cérémonie quand des nouveaux rejoignent le groupe. »

Veilleur évalue le paquetage d'Adam. « Tu viens bien rejoindre le groupe, hein ?

– Une cérémonie ?

– Toute simple. Ça va te plaire. »

Elle a à moitié raison : la cérémonie est toute simple. Elle se déroule le soir même, sur une vaste clairière derrière le mur. La Biorégion libre de Cascadie se rassemble en habits de parade. Des dizaines de gens en chemise à carreaux et tenue grunge. D'amples jupes à fleurs hippies surmontées de gilets en peau de mouton. Toute la paroisse n'est pas jeune. Quelques *abuelas* dodues sont là en jogging et cardigan. C'est un ancien pasteur méthodiste qui célèbre le rite. Un octogénaire avec un collier de cicatrices au cou : il s'était garrotté à un camion de bois.

Ils entonnent les chansons. Adam réprime sa détestation des chorales vertueuses. Ces bonnes âmes pouilleuses, enfants de la nature, lui donnent la nausée, avec leurs platitudes. Il a honte, comme quand il se rappelle son enfance. Les gens se relaient pour présenter les défis du jour et suggérer des remèdes. Tout autour de lui se déploient les couleurs criardes d'une démocratie *ad hoc*. Et c'est peut-être très bien. Peut-être que l'extinction de masse justifie d'être un peu brouillon. Peut-être que la ferveur aussi peut aider sa propre espèce blessée. Qui est-il pour en juger ?

L'ancien pasteur dit : « Nous t'accueillons, Érable. Nous espérons te voir rester aussi longtemps que tu pourras. Et s'il te plaît, si ton cœur

te le dicte, répète ces mots après moi. “À compter de ce jour...”

– “À compter de ce jour...” »

Difficile pour lui de ne pas répéter, avec tous ces gens assemblés qui le regardent.

« “... je m’engage à respecter et à défendre...”

– “... je m’engage à respecter et à défendre...”

– “... la cause commune de tous les êtres vivants.” »

Ce ne sont pas là les mots les plus destructeurs qu’il ait jamais prononcés, ni les plus pitoyables. Quelque chose résonne dans sa tête, quelque chose qu’il avait jadis recopié. *Une chose est juste... une chose est juste quand elle tend...* Mais il ne retrouve pas le reste. Des acclamations éclatent autour de son écho final. Les gens s’activent à préparer un feu de camp. Le brasier est haut, large et orange, et le bois qui carbonise a une odeur d’enfance.

« Toi qui es psychologue, dit Mimi à la nouvelle recrue. Comment faire pour convaincre les gens qu’on a raison ? »

Le tout nouveau citoyen cascadien mord à l’hameçon. « Les meilleurs arguments du monde ne feront jamais changer d’avis. Pour ça, ce qu’il faut, c’est une bonne histoire. »

Cheveu de Vénus raconte l’histoire que le reste du camp connaît par cœur Au début elle était morte, et il n’y avait rien. Et puis elle est revenue, et il y avait tout, avec des êtres de lumière qui lui expliquaient que les plus miraculeux produits de quatre milliards d’années de vie avaient besoin de son aide.

Un vieux Klamath aux longs cheveux gris et aux lunettes de Clark Kent hoche la tête. Il monte sur scène pour la bénédiction. Il scande les chants anciens et leur apprend quelques mots de klamath-modoc. « Tout ce qui arrive ici était déjà connu. Notre peuple disait il y a longtemps déjà que ce jour viendrait. Ils racontaient que quand la forêt serait sur le point de mourir, alors soudain les humains se souviendraient du reste de leur famille. » Et jusque tard dans la nuit, tout ce petit monde s’attarde autour des flammes, rigole, écoute, chuchote, et hurle à la lune parmi les flèches des épiciéas.

Le lendemain n’est que labeur. Des tranchées à élargir et approfondir, un mur à renforcer. Adam manie le marteau pendant des heures. Le soir venu, il est si épuisé qu’il ne tient plus debout. Il partage un repas avec les quatre amis qui lui apparaissent comme une famille jungienne archétypique : Cheveu de Vénus, la Prêtresse Mère ; Veilleur, le Père Protecteur ; Mûrier, l’Enfant Artisane ; et Sapin de Doug, l’Enfant Bouffon. Cheveu de Vénus est le liant qui cimente et ensorcelle tout le monde au camp. Adam s’émerveille de son rempart d’optimisme, malgré les revers qu’elle a subis. Elle parle avec l’autorité de celle qui a vu l’avenir, de très haut.



Ils l'adoptent ce soir-là, cinquième roue du carrosse, une roue un peu carrée. Il n'est pas sûr du rôle qui lui est assigné dans ce clan forgé par le désespoir. Sapin de Doug le baptise Professeur Érable, et cela devient sa nouvelle identité. Cette nuit-là, il dort de l'oubli profond d'un bénévole épuisé.

Adam formule ses craintes deux soirs plus tard, en mangeant des haricots en conserve à même la boîte, réchauffée sur un feu de pommes de pin. « Destruction de propriété fédérale. C'est du sérieux.

– Oh, t'es un vrai criminel, mon pote, dit Sapin de Doug.

– C'est considéré comme un crime avec violence. »

Douglas écarte l'objection d'un grand geste du bras. « Moi, j'en ai commis, des crimes avec violence. Sur l'ordre du gouvernement. »

Mûrier saisit sa main accusatrice. « Les criminels politiques d'hier sont en effigie sur les timbres d'aujourd'hui ! »

Cheveu de Vénus est très loin, dans un autre pays. Enfin elle dit : « C'est pas ça, être radical. J'en ai vu, moi, du radical. »

Alors Adam le revoit aussi. Un flanc de montagne vivant et palpitant, totalement dépouillé.

Le ravitaillement arrive, acheté grâce aux dons des sympathisants. Le camp n'est qu'un élément d'un vaste réseau d'actions qui s'étend sur tout l'État. On parle d'une armée défilant bras dessus bras dessous dans les rues de la capitale. D'un gréviste de la faim campé quarante jours et quarante nuits sur les marches du Tribunal fédéral à Eugene. De l'Esprit de la Forêt, vêtu d'un patchwork de verts, parcourant cent cinquante kilomètres de l'autoroute 58 sur des échasses.

Cette nuit-là, allongé contre la terre dans son sac de couchage, Adam est tenté de rentrer à Santa Cruz pour terminer sa thèse. N'importe qui peut creuser une tranchée, élever un remblai, se cadénasser à une machine. Mais lui seul peut mener à bien son projet et décrire, avec des données objectives, pourquoi des gens se soucient qu'une forêt vive ou meure. Mais il reste un jour de plus et devient un être neuf : son propre objet d'étude.

Plus l'occupation dure, plus les journalistes viennent de loin pour la voir. Une escouade d'hommes, dans une camionnette de l'Office des forêts, leur demande à tous de lever le camp. Les Cascadiens libres tiennent bon et les congédient. Deux types en costard, des assistants parlementaires du représentant local au Congrès, leur rendent visite. Ils promettent de relayer leurs doléances à Washington. Mûrier est tout excitée de cette visite. « Quand les politiciens rappliquent, c'est que ça commence à bouger. »

Adam – Érable – abonde dans son sens. « Ils veulent être dans le camp des gagnants. Ils vont où souffle le vent. »

Cheveu de Vénus murmure : « La Terre finira toujours par gagner. »

Des phares passent en trombe un soir près de la route, et des coups de feu sont tirés. Trois jours plus tard, les entrailles d'un cerf apparaissent juste devant le rempart.

Un 4 × 4 massif F-350 Super Duty s'arrête en contrebas, à cent mètres du pont-levis. Deux hommes en veste de chasse vert olive, à col relevé. Le conducteur, jeune, le bouc bien taillé, pourrait être une idole de la country. « Mais qu'est-ce qu'on a là ? Des embrasseurs d'arbres ! Génial ! »

Une fille nommée Trillium leur crie : « On essaie juste de protéger une bonne chose.

– Et pourquoi vous ne protégez pas ce qui vous appartient ? Laissez-nous protéger notre boulot, nos familles, nos montagnes, notre mode de vie !

– Les arbres n'appartiennent à personne, dit Sapin de Doug. Les arbres appartiennent à la forêt. »

La portière s'ouvre côté passager, et un homme plus âgé en descend. Il contourne le véhicule. Jadis, dans une autre vie, il y a bien longtemps, Adam a suivi un séminaire sur la psychologie des situations de crise et de confrontation. Mais à présent il ne se rappelle rien. L'homme est grand mais voûté, avec des cheveux gris qui lui tombent dans la figure. On dirait un énorme grizzly qui avance sur ses pattes arrière. Un éclair luit à son poignet. Adam se dit : *Flingue. Couteau. Fuir.*

Le vieux bonhomme atteint le pare-chocs avant gauche et brandit l'arme métallique. Mais la menace est douce, philosophe, embarrassée, et l'arme une main artificielle. « J'ai perdu tout mon avant-bras en abattant ces arbres. »

Le beau gosse crie depuis la cabine : « Et moi j'ai le syndrome de Raynaud, la main blanche, à force de travailler. Ça vous dit quelque chose, le travail ? Faire des choses pour les autres, qui en ont besoin ? »

Le vieux repose sa main valide sur le capot et secoue la tête. « Qu'est-ce que vous voulez au juste ? On peut pas arrêter d'utiliser du bois. »

Cheveu de Vénus surgit et franchit le pont-levis dans leur direction. Le grizzly dressé recule d'un pas. Elle dit : « On ne *sait pas* ce que les gens peuvent ou ne peuvent pas faire. Il y a tant de choses qu'on n'a pas essayées ! »

Son apparition met le chauffeur barbichu en état d'alerte maximale, sur tous les plans. « On ne peut pas placer le bois au-dessus des besoins de gens innocents. » Il est éberlué ; il a envie d'elle. C'est flagrant pour Adam, ça se voit à cent mètres.

« Mais ça n'est pas ce qu'on dit. On ne place pas les arbres au-dessus des gens. Les gens et les arbres sont dans le même bateau.

– Ça veut dire quoi, putain ?

– Si les gens savaient ce que ça implique, la création des arbres, ils seraient tellement, tellement reconnaissants de tous ces sacrifices. Et bien contents que les humains n'aient pas autant de besoins. » Elle leur parle un moment. Elle dit : « Il faut qu'on cesse de se comporter en touristes sur Terre. Il faut qu'on vive vraiment là où on vit, qu'on redevienne indigènes. »

L'homme-ours lui serre la main. Il rejoint sa portière et remonte. Tandis que le mastodonte démarre, le chauffeur crie aux forces assemblées derrière le pont-levis : « Allez-y, embrassez-les, vos arbres ! Vous allez tous vous faire défoncer. » Il décampe dans un torrent de gravier.

*Oui, songe Adam. Sans doute. Et ensuite c'est la planète qui défoncera les défonceurs.*

L'occupation entre dans son deuxième mois. Ça ne devrait pas marcher, aux yeux d'Adam. L'incompétence fatale du tempérament idéaliste aurait dû faire capoter le projet depuis longtemps. Mais la Biorégion libre résiste. La rumeur se répand dans le camp que le président – le président des *États-Unis* – a entendu parler du mouvement et est prêt à décréter un moratoire sur toutes les ventes à l'encan de bois fédéral, surtout consécutives à un incendie criminel, jusqu'à ce que toute la politique forestière soit réexaminée.

Un après-midi radieux mais glacial, deux heures après le zénith. Veilleur maquille des visages pour l'heure des contes autour du feu. En contrebas, quelqu'un souffle dans un cor des Alpes, qui mugit comme la mégafaune préhistorique au soleil couchant. Un marathonien nommé Marten sprinte jusqu'à la crête et arrive au trot en haut du camp. « Ils arrivent.

– Qui ça ? demande Veilleur.

– Les Freddies. »

D'un coup, le jour est arrivé. Ils descendent le sentier vers le glaciais, où les douves et le rempart sont achevés. Dans le défilé, sur la voie de glissement gravie par Adam il y a déjà si longtemps, un convoi avance lentement, rempli d'hommes aux uniformes de quatre différentes coupes et couleurs. Derrière la camionnette de tête, de l'Office des forêts, vient une monstrueuse excavatrice reconvertie en véhicule d'attaque. Et derrière, encore du matériel, encore des camionnettes.

Les Cascadiens libres maquillés de peintures de guerre regardent pétrifiés. Puis le pasteur octogénaire au collier de cicatrices dit : « Allez, braves gens. On se mobilise. » Ils gagnent leurs postes, se

cadenassent, hissent le pont-levis, garnissent les remparts ou se retirent sur des positions défendables. Bientôt le convoi est à leurs portes. Deux employés de l'Office des forêts descendent de la camionnette de tête et se plantent devant la palissade. « Vous avez dix minutes pour évacuer les lieux pacifiquement. Après cela, vous serez acheminés vers un lieu de détention. »

Tout le monde sur les remparts crie en même temps. Pas de leaders : chaque voix doit être entendue. Le mouvement vit depuis des mois selon ce principe, et maintenant ils sont prêts à en mourir. Adam attend une pause dans la grêle de mots. Et puis, à son tour, le voilà qui crie.

« Donnez-nous trois jours, et tout ça peut se régler pacifiquement. » Les chefs du convoi se tournent vers lui. « Nous avons eu des visiteurs du Congrès. Le président prépare une ordonnance. »

Il perd leur attention aussi vite qu'il l'avait gagnée. « Vous avez dix minutes », répète l'agent, et ces mots mettent à mort la naïveté politique d'Adam. Une initiative de Washington n'est pas la réponse à cette confrontation. Elle en est la *cause*.

À neuf minutes et quarante secondes, le saurien excavateur à long cou fait passer son bélier par-dessus la tranchée et s'abat au sommet du rempart. Des hurlements fusent des créneaux ébranlés. Des défenseurs maquillés dégringolent et s'enfuient. Adam est projeté au sol. De nouveau la pince géante martèle le mur. Puis, dans un mouvement de poignet, heurte le pont-levis. Encore un coup et celui-ci est arraché. Deux moulinets puissants dans les piliers font s'effondrer tout le rempart. Des mois de travail – les plus formidables barricades que pouvaient bâtir les Cascadiens – s'effondrent comme un château d'enfant en bâtons de sucette.

La bête roule jusqu'à la tranchée et tripote les gravats de l'autre côté. Il ne lui faut qu'une minute pour racler les rondins du mur détruit et les faire glisser dans la douve. Les chenilles de l'engin roulent sur la tranchée comblée et franchissent le mur abattu. Des Cascadiens, dont les peintures coulent, se déversent comme des termites d'un monticule fendu. Certains tentent de gagner la route. D'autres se retournent vers les envahisseurs pour négocier ou supplier. Cheveu de Vénus se met à scander : « *Réfléchissez ! Il y a une autre voie !* » Les policiers sont partout, menottent et plaquent à terre.

Le slogan se mue en cris de : « *Non-violence ! Non-violence !* »

Adam ne tient pas longtemps, terrassé par un flic si couperosé qu'on dirait un éco-guerrier maquillé. Au bout de cinquante mètres, Veilleur reçoit un coup de matraque à l'arrière des genoux et redescend la pente en glissant à plat ventre, le visage peint de bleu dans les éboulis. Seuls demeurent les cadenassés. L'excavatrice ralentit son élan. Elle atteint le premier trépied et en tâte la base du bout de sa

pince. L'édifice vacille. Les agents se détournent de leur nettoyage pour regarder. Dans sa vigie, Mûrier enveloppe de ses bras le sommet des pylônes tremblants. Chaque gifle de la pince contre la base du cône la secoue comme un mannequin de crash-test.

Adam crie : « Mais bon Dieu, laisse tomber ! »

D'autres reprennent son cri – dans les deux camps. Même Doug, allongé sur la route. « *Miiim ! C'est fini. Descends. »*

La pince frappe la base du tipi. Les trois troncs qui en forment la charpente grognent et plient. Un grincement horrible, et l'un des poteaux se fend. La fêlure déclenche mille échos au cœur du cylindre de lignine et éclate en plaie ouverte. Le bois de sapin se déchire, et transforme en pal le sommet du poteau.

Mimi hurle et sa vigie s'effondre. Le poteau déchiré lui empale la pommette. Elle rebondit sur la pointe et bascule le long du bois avant de heurter une pierre au sol. Douglas se détache de son cadenas et se précipite vers elle. Le conducteur de l'excavatrice dégage la pince, horrifié, et l'écarte comme une paume protestant de son innocence. Mais dans son geste, le revers heurte l'enfant bouffon, qui prend de plein fouet toute la force de la pince rétractée et s'effondre comme un pantin aux fils cassés.

La guerre pour la Terre s'arrête. Les deux camps se ruent vers les blessés. Mimi hurle et se tient le visage. Douglas gît inconscient. Les policiers se précipitent vers le convoi et demandent des secours. Les citoyens hébétés de feu la Biorégion libres font corps, blottis face à l'horreur. Mimi roule sur le flanc en position fœtale et ouvre les yeux. Des arbres dont les nuances vont du jade à l'aigue-marine embrochent le ciel. *Regarde la couleur*, pense-t-elle, puis elle perd connaissance.

Adam retrouve Cheveu de Vénus et Veilleur dans la foule grouillante, en train d'évaluer les pertes. Elle désigne, en haut de la côte, les quatre insurgées toujours allongées en travers de la route, cadennassées au sol. « On n'a pas encore perdu.

– Si, répond Adam. C'est fini.

– Ils ne vont plus oser abattre ces arbres. Une fois que la presse sera au courant.

– Bien sûr que si. »

Ceux-là et tous les survivants augustes, jusqu'à ce que toutes les forêts deviennent des fermes, des lotissements pavillonnaires.

Elle agite ses tresses sales. « Ces femmes peuvent très bien rester cadennassées jusqu'à ce que Washington intervienne. »

Adam croise le regard de Veilleur. Même pour lui, la vérité est trop brutale à dire.

Un hélicoptère évacue les blessés vers le centre de traumatologie niveau deux de Bend. Douglas subit en urgence une ostéotomie de Lefort III pour une fracture du maxillaire. On remet en place la cheville de Mimi et on lui rafistole son orbite éclatée. Les urgentistes ne peuvent pas grand-chose pour la tranchée qui creuse sa joue, mais la recousent en attendant le jour hypothétique où des chirurgiens plastiques pourront la reconstruire.

Les Freddie n'engagent pas de poursuites contre les squatteurs. Seules les quatre dernières insurgées, qui résistent encore trente-six heures, sont emprisonnées. Alors les derniers résidents de la Biorégion libre de Cascadie quittent la colline et l'exploitation des richesses reprend.

Et pourtant, et *quand même* : vingt-huit jours plus tard, dans la Forêt nationale de Willamette, un hangar rempli de véhicules forestiers est détruit par les flammes.



Ce n'est pas réel. Ce n'est rien de plus que du théâtre, une simulation, jusqu'à ce qu'ils voient le résultat.

Les journaux publient une photo : un pompier et deux rangers qui inspectent une excavatrice calcinée. Cinq personnes font circuler la photo autour de la table de la salle à manger de Mimi Ma. Une pensée les unit, souterraine, clandestine, comme tant de pensées à présent. *Oh putain. C'est nous.*

Pendant un long moment, les mots sont inutiles. L'humeur partagée circule comme un gaz volatil. Mais elle se fige en défiance passive. « Ils ont eu ce qu'ils méritaient », dit Mimi. Les vingt-deux points de suture sur son visage font de chaque mot une brûlure piquante. « On est quittes. »

Adam ne supporte pas de la regarder, ni Douglas, dont le visage aussi est une ruine emmaillotée. Adam lui-même voulait cette vengeance contre cette machinerie qui a éborgné l'une d'entre eux et défiguré l'autre. Une rétribution face au sadisme des hommes. Maintenant il ne sait plus ce qu'il veut ni comment l'obtenir.

« À vrai dire, intervient Nick, ils sont loin d'avoir payé leur dette. »

\*\*\*

C'est un acte isolé, un geste désespéré. Mais le besoin de justice, c'est comme la propriété ou l'amour. Si on le nourrit, il grandit. Deux semaines après le hangar, ils visent une scierie près de Solace, en Californie, qui opère depuis des mois malgré un retrait de licence, et qui paie en guise d'amende l'équivalent d'une semaine de bénéfices.

La femme qui entend des voix explique comment doit se dérouler l'attaque. L'observateur exercé s'occupe de faire le guet. L'ingénieure transforme deux douzaines de bouteilles de lait en plastique en engins explosifs. Le vétéran se charge de la détonation. Le psychologue les encourage. La machinerie mortelle brûle mieux qu'ils ne pouvaient l'espérer. Cette fois, ils laissent un message griffonné sur le flanc d'un entrepôt voisin, épargné parce qu'il contient du bois innocent. Les lettres sont ouvragées, presque fleuries :

## NON À L'ÉCONOMIE SUICIDAIRE OUI À LA VRAIE CROISSANCE

Ils sont courbés vers la table de Mûrier comme pour une partie de cartes. La philosophie et autres distinguos ne peuvent plus les aider. Une ligne a été franchie, une mission accomplie ; les mots n'ont plus de poids. Et *quand même* ils ne peuvent s'empêcher de parler, même si les phrases ne sont jamais longues. De débattre, alors que la conclusion du débat a depuis longtemps disparu dans le rétroviseur de leur camionnette de livraison.

Adam regarde ses complices, ces incendiaires, et prend des notes malgré lui. Mûrier hache l'air au ralenti. Elle fait atterrir la pointe de la lame en un point précis de sa paume ouverte. « J'ai l'impression d'être à un enterrement ininterrompu depuis deux ans.

– Depuis que les œillères sont tombées, confirme l'enfant bouffon.

– Toutes les manifs. Toutes les pétitions. Les tabassages. On crie à tue-tête, et personne n'entend.

– On a accompli davantage en deux nuits qu'en des années d'efforts. »

L'accomplissement, c'est quelque chose qu'Adam ne sait plus mesurer. Ce qu'ils font – *ce qu'il a fait* –, c'est simplement faire cesser la douleur assez longtemps pour la rendre supportable.

Mimi dit : « Ce n'est plus un enterrement.

– Le choix est vite vu », dit Nick. Sa voix s'assourdit, éberluée par le traquenard du bon sens. « Soit on détruit une petite quantité de matériel, soit ce matériel détruit une énorme quantité de vie. »

Le psychologue écoute. Il y a d'autres illusions plus profondes au cœur des humains. Il a voué son sort au besoin de sauver ce qui peut être sauvé. On peut peut-être gagner un peu de temps avant l'apocalypse imminente. Rien n'importe davantage. Sa thèse a trouvé sa réponse.

Il suffit à Olivia de baisser le menton pour que tous les autres se taisent. Son emprise sur eux s'accroît à chaque attentat. Elle a posé la main sur une souche décapitée aussi grande qu'une chapelle. Elle a vu mourir une forêt plus ancienne que sa propre espèce. Elle a reçu les

conseils de créatures plus grandes que l'homme. « Si on a tort, on en paiera le prix. Ils ne peuvent pas nous prendre plus que nos vies. Mais si on a raison ? » Elle baisse les yeux dans un rayon de pensée. « Et tout ce qui vit me dit qu'on a... »

Personne n'a besoin qu'elle aille au bout de sa pensée. Que ne ferait-on pour aider les plus miraculeux produits de quatre milliards d'années de création ? Dans le temps qu'il faut à Adam pour avoir cette pensée, il comprend autre chose : Ils vont commettre tous les cinq un autre attentat. *Un de plus*. Il faut que ce soit le dernier. Alors ils suivront leurs chemins séparés, après avoir fait le peu qu'ils pouvaient pour empêcher l'espèce de courir au suicide.

C'est Adam justement qui découvre l'article : « L'Office des forêts cherche des projets polyvalents. » Des milliers d'hectares de terres publiques dans l'État de Washington, l'Idaho, l'Utah et le Colorado vont être cédés en bail à des spéculateurs et promoteurs privés. Des forêts rasées pour plus de bénéfices apocalyptiques. Le groupe écoute en silence. Il n'y a même pas besoin de voter.

Ni lettres ni e-mails, et presque pas de coups de fil. Ils communiquent en face à face ou pas du tout. Ils n'utilisent que de l'argent liquide. Pas de traces écrites. L'ingénierie de Mûrier gagne en sophistication. Elle se met à son chef-d'œuvre, inspiré de brochures clandestines et artisanales : *Les Quatre Règles de l'incendiaire. Comment déclencher un incendie avec une minuterie électrique*. Le nouveau modèle est plus fiable. Érable et Sapin de Doug font jusqu'à cent bornes pour lui rapporter les fournitures dont elle a besoin.

Veilleur et Cheveu de Vénus partent en reconnaissance sur l'un des sites nouvellement loués : Stormcastle, dans l'Idaho, les monts Bitterroot, près de la frontière du Montana. Des pans entiers de forêt publique bradés pour faire place à un complexe hôtelier de plus. Ils font le voyage et parcourent le site de nuit, quand les lieux sont désertés. L'artiste dessine tout : les routes fraîchement tracées, les hangars à machines et les caravanes d'ouvriers, l'empreinte des fondations toutes fraîches. Il y a du zèle dans ses dessins parfaits, et de l'humilité. Pendant qu'il dessine, l'ex-étudiante en science actuarielle parcourt le terrain défriché, mesure la distance en pas entre les piquets topographiques. Elle incline la tête, à l'écoute.

Ils s'activent tous les cinq dans le garage de Mûrier, sous une tente à fumigation, en combinaisons de peintre, les mains gantées. Ils versent des cascades de fioul, acheté par jerricans de vingt litres, dans des Tupperware en plastique équipés d'une minuterie. Ils indiquent sur les cartes de Veilleur la destination de chaque engin pour produire l'incendie le plus durable possible. Ils vont envoyer cet ultime message et c'en sera fini. Alors ils se disperseront, s'évanouiront dans le



quotidien invisible. Ils auront obtenu l'attention du pays. Ils en auront appelé à la conscience de millions de gens. Ils auront planté une graine, qui a besoin de feu pour germer.

Tout est chargé à l'arrière de la camionnette. Lorsque enfin la porte du garage de Mûrier s'ouvre et qu'ils en sortent tout doucement, c'est comme s'ils portaient dans les montagnes camper et randonner. Ils ont avec eux un scanner de fréquences de police. Des gants et des cagoules pour tout le monde. Ils sont tous vêtus de noir. Ils quittent l'ouest de l'Oregon au petit matin. Tout incident sur l'autoroute et la camionnette s'enflammera en une énorme boule de feu.

En route, ils bavardent et regardent le paysage. Traversent de longues zones de forêt Potemkine, rideaux panoramiques épais de quelques mètres à peine. Doug sort un livre, un quiz de culture générale, et interroge les autres sur la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession. C'est Adam qui gagne. Ils jouent les ornithologues amateurs : des rapaces le long du corridor routier, charnier de petits mammifères. Au bout de deux heures, Mimi repère un aigle à tête blanche d'une envergure de plus de deux mètres. Tout le monde est réduit au silence.

Ils écoutent un audiolivre des mythes et légendes des peuples premiers du Nord-Ouest. Le vieillard des anciens, Kemush, surgit des cendres des aurores boréales et crée toutes choses. Coyote et Wishpoosh ravagent le paysage dans leur combat épique. Les animaux s'unissent pour voler le feu au Grand Pin. Et tous les esprits des ténèbres ne cessent de changer de forme, aussi nombreux et fluides que les feuilles.

La nuit tombe dans les monts Bitterroot. Les derniers kilomètres sont les plus durs : lents, sinueux et distants. Enfin ils se garent en bordure de scène, à trois kilomètres à l'écart de la route. Le site est exactement comme Veilleur l'a dessiné. Mimi reste dans la camionnette, une écharpe autour de son visage balafré, et balaie les fréquences radio. Les autres se mettent à la tâche sans un mot. Toutes les étapes ont été récapitulées des dizaines de fois. Ils se meuvent comme une seule créature, installent tant bien que mal des jerricans de vingt litres de fioul reliés par une guirlande de mèches, lambeaux de draps et de serviettes de bain imprégnés de combustible. Puis ils y fixent les minuteriers dans leurs Tupperware.

Veilleur se met à la tâche. Ce soir, c'est sa dernière chance de travailler dans un médium qui sera vu par des millions de personnes. Il s'éloigne du bâtiment principal du futur complexe, encore à l'état de charpente, où les autres déploient leurs engins. À l'autre bout de la clairière pentue, il parvient à des caravanes, trop éloignées du lieu de

l'action pour être atteintes par la déflagration. Leurs parois sont la meilleure toile disponible. Il sort de ses poches deux bombes aérosol et s'avance vers la paroi la plus propre. En lettres aussi soignées que sa main le lui permet, il écrit :

## LE CONTRÔLE TUE L'UNION GUÉRIT

Il recule pour évaluer le germe de la seule chose qu'il sache avec certitude. Avec un gros feutre, il orne les majuscules noires de tiges et de brindilles, jusqu'à ce que les lettres semblent émerger bourgeonnantes de l'apocalypse. On dirait des hiéroglyphes égyptiens, ou les figures dansantes d'un bestiaire Op Art. Sous ces deux lignes il ajoute un sillage d'espoir :

## RETROUVER LA TERRE OU MOURIR

Sur le site de l'explosion, en disposant laborieusement les jerricans, Adam et Doug calculent mal leurs mouvements. Du fioul éclabousse l'ourlet du blouson d'Adam et se répand sur son jean noir. Puant l'essence, il serre les poings pour essorer ses gants trempés. Il n'a plus de prise à force de manutention. Il lève les yeux vers le toit pentu du bureau du chantier et se dit : *Mais qu'est-ce que je fous ?* La netteté des semaines passées, le brusque arrachement au somnambulisme, la certitude que le monde a été pillé, l'atmosphère ravagée pour le plus court des profits à court terme, le sentiment qu'il doit tout faire pour défendre les plus miraculeuses créatures du monde vivant : tout cela abandonne Adam, le laissant à cette folie de nier la base même de l'existence humaine. La propriété, la maîtrise : rien d'autre ne compte. La Terre sera monétisée jusqu'à ce que tous les arbres poussent en lignes droites, que trois personnes possèdent les sept continents, et que tous les grands organismes vivants soient élevés pour être abattus.

Sur le flanc de l'autre caravane, Veilleur peint des mots dans un alphabet vigoureux et sauvage. Un poème surgit et se répand sur le vide blanc :

Car vous avez cinq arbres au Paradis  
qui ne changent pas,  
ni en été ni en hiver,  
et leurs feuilles ne tombent pas.  
Celui qui les connaît  
ne goûtera pas à la mort.

Il recule, la gorge serrée, un peu surpris de ce qui vient d'émaner de lui, cette prière qu'il a tant besoin de transmettre, à personne qui puisse la comprendre. Et puis : *wouf*, il est frappé dans le dos par une onde de choc. La chaleur se répand dans l'air, bien plus tôt que le moment prévu pour une quelconque explosion. En se retournant, il voit une boule d'orange bondir en un simulacre accéléré de soleil levant. Ses jambes basculent vers l'avant et il se précipite vers le brasier.

Une autre silhouette franchit la lisière de son champ de vision. Douglas, sa course claudicante, une jambe raide, un rythme pointilliste. Ils atteignent le bûcher au même moment. Et puis Douglas, dans un cri murmuré : « Oh non, putain. Putain, *non* ! » Il est à genoux, miaule comme un chat face à ce qu'il voit. Deux silhouettes gisent au sol. L'une d'elles se met à bouger à l'approche de Nick, et ce n'est pas celle que Nick veut voir bouger.

Adam soulève ses épaules de terre. Sa tête périscope dans toutes les directions. Un voile de sang ruisselle sur son visage. « Oh, fait-il. Oh ! »

Douglas le calme. Nick se rue pour soulever Olivia. Elle est sur le dos, le visage vers les étoiles. Elle a les yeux ouverts. Tout autour d'eux, l'air vire à l'orange. « Livvy ? » Il a une voix horrible. Râpeuse, épaisse, pâteuse, pire pour elle que la déflagration. « Tu m'entends ? »

Une bulle se forme sur ses lèvres. Puis le mot : « *Nnn*. »

Quelque chose suinte de sa hanche. Sa chemise noire luit dans l'obscurité. Il la soulève, pousse un cri et la rabat en hâte. Une plainte étouffée lui échappe. Puis il redevient un monstre de compétence. La femme blessée le regarde terrifiée. Il se blinde, se force à se taire, efface toute expression. Accomplit tous les gestes de tous les secours possibles. L'air commence à clignoter. Deux silhouettes les encapuchonnent. Douglas et Adam. « Est-ce qu'elle... ? »

Quelque chose dans ces mots secoue Olivia. Elle tente de redresser la tête. Nick la retient délicatement. « *Oui* », fait-elle. Ses yeux se referment.

Tout est bouillant. Douglas tourne sur lui-même en cercles étroits, les mains plaquées sur le crâne. Des sons hachés lui échappent. « Merde, merde, merde, merde... »

– Il faut qu'on la déplace », dit Adam.

Nick lui bloque le passage. « Impossible ! »

– Il faut. Les flammes. »

Leur corps à corps maladroit s'achève avant d'avoir commencé. Adam prend la jeune femme par les aisselles et la traîne sur le sol caillouteux. Des sons liquides filtrent de sa gorge. Nick se penche de nouveau sur elle, désespéré. Il reverra cette image pendant les

vingt ans à venir. Il se relève, s'éloigne en titubant et vomit par terre.

Et puis Mimi est là, à côté d'eux dans le noir. Un soulagement parcourt Nick. Une autre femme. Une femme saura comment les sauver. D'un coup d'œil, l'ingénieure comprend tout. Elle fourre les clés de la camionnette dans les mains d'Adam. « Vas-y. La dernière ville qu'on a traversée. À quinze kilomètres. Préviens la police.

– Non », dit la femme gisante, et tout le monde sursaute. « Ne faites pas ça. Continuez... »

Adam désigne le brasier. « Je m'en fous, dit Mimi. Vas-y. Elle a besoin d'aide. »

Adam reste immobile, objectant de tout son corps. *L'aide ne l'aidera pas. Mais elle nous tuera tous.*

« Terminez », murmure la gisante. Si doucement que même Nick n'arrive pas à distinguer le mot.

Adam regarde les clés dans sa main. Il se penche et enfin part au trot vers la camionnette.

« Douglas, lance sèchement Mimi. Arrête. » Le vétéran cesse de gémir et s'immobilise. Puis Mimi est accroupie et soulage Olivia, écarte son col, apaise sa panique animale. « Les secours arrivent. Ne bouge pas, reste calme. »

Mais ces mots ne font qu'agiter la femme éventrée. « Non. Finissez. Continuez... »

Mimi l'interrompt doucement, lui caresse la joue. Nick revient discrètement. Il observe à distance. Tout cela est en train d'arriver, irréparable, pour toujours, pour de vrai. Mais sur une autre planète, à d'autres gens.

Des choses s'écoulent du ventre d'Olivia. Les lèvres bougent. Mimi se penche, l'oreille collée à sa bouche. « Un peu d'eau ? »

Mimi pivote et lève les yeux vers Nick. « De l'eau ! » Il reste pétrifié, égaré.

« Je vais en chercher », crie Douglas. Il aperçoit une fossette à flanc de colline, par-delà le brasier. « Là-bas, il y a une ravine. Il doit y avoir un ruisseau. »

Les deux hommes cherchent un récipient pour l'eau. Tous ceux qu'ils ont sont souillés de combustible. Il y a un sachet dans la poche de Nick. Il le vide de ses quelques graines de tournesol et le donne à Douglas, qui file vers les bois derrière le chantier.

Il n'a pas de mal à trouver le ruisseau. Mais une répugnance acquise le saisit au moment où il y plonge le sachet. *Il ne faut pas boire l'eau du dehors.* Il n'y a pas un seul lac, étang, ruisseau ou ru dans tout le pays dont l'eau ne soit pas contaminée. Il se crispe et remplit le sachet. Cette femme a juste besoin d'avoir dans la bouche une dosette de liquide frais et clair, si toxique soit-il. Le sachet au creux des mains, Douglas remonte la colline en courant. Il lui verse un peu d'eau dans

la bouche.

« Merci. » Ses yeux sont fiévreux de gratitude. « Ça fait du bien. » Elle boit encore un peu. Puis ses yeux se ferment.

Douglas tient le sachet, sans savoir quoi faire. Mimi trempe ses doigts dans le liquide et essuie le visage maculé d'Olivia. Elle lui tient la tête contre sa poitrine, caresse ses cheveux châains. Les yeux verts se rouvrent. Ils sont vifs à présent, lucides, et se fixent sur ceux de leur bienfaitrice. Le visage d'Olivia se tord de terreur, comme une jument prise au piège. Aussi clairement que si elle prononçait les mots à haute voix, elle instille l'idée dans le crâne de Mimi : *C'est pas normal. On m'a montré ce qui allait arriver, et ça n'est pas ça.*

Mimi soutient son regard et tente d'absorber la douleur. Tout réconfort est impossible. Elles se fixent, sans pouvoir détourner les yeux. Les pensées de la femme éventrée se déversent en Mimi par un canal toujours plus large, des pensées trop vastes et trop lentes pour être comprises.

Nick reste immobile, les yeux fermés. Douglas jette le sachet par terre et s'éloigne en boitant. Le ciel s'embrase, aveuglant de révolte. Deux nouvelles explosions déchirent l'air. Olivia pousse un cri, cherche le regard de Mimi. Ses yeux se font violents, se cramponnent, comme si les détourner, ne serait-ce qu'un instant, devait être pire que la pire des morts.

Un troisième homme apparaît à la lisière des flammes infernales. Voir Adam revenir, bien plus tôt que prévu, ranime Nick. « Tu as trouvé de l'aide ? »

Adam regarde la pietà. Une part de lui paraît surprise de constater que la tragédie n'est pas terminée.

« Est-ce que les secours arrivent ? » crie Nick.

Adam ne dit rien. De toute sa volonté, il s'arrache à cette folie.

« T'as vraiment pas de tripes, espèce de... Donne-moi les clés. *Donne-moi les clés !* »

L'artiste se rue sur le psychologue et l'empoigne. Seul le bruit de son nom dans la bouche d'Olivia soustrait Nick à la violence. En un battement de cœur, il est par terre à côté d'elle. Elle respire fort à présent. Son visage se crispe de douleur comme un poing. L'effet de choc qui l'avait anesthésiée s'estompe et la laisse haletante, convulsée.

« Nick ? » Le halètement cesse. Les yeux s'écarquillent. Il doit se retenir de chercher derrière lui la terreur qu'elle voit.

« Je suis là. Je suis là.

– Nick ? » Un hurlement cette fois. Elle tente de se redresser, et des choses molles se déversent sous sa chemise. « Nick !

– Oui. Je suis là. Ici. Avec toi. »

Le halètement reprend. Le refus s'écoule de sa bouche, goutte à goutte. *Hnn. Hnn. Hnn.* Elle lui serre les doigts à les broyer. Elle

gémit, et le bruit se tarit jusqu'à ce que seules résonnent les flammes qui les enserrent sur trois côtés. Ses yeux se ferment, paupières serrées. Puis ils se rouvrent, égarés. Elle regarde fixement sans savoir ce qu'elle voit.

« Combien de temps ça peut durer ?

– Pas longtemps », promet-il.

Elle s'accroche à lui de toutes ses griffes : une bête qui tombe dans le vide. Puis se calme à nouveau. « Mais pas ça, hein ? Ça, ça ne finira jamais : ce qu'il y a entre nous. Pas vrai ? »

Il attend trop longtemps, et le temps répond pour lui. Elle lutte quelques secondes pour entendre la réponse, puis doucement s'abandonne à l'après inconnu.

# Cime

Un homme dans le Nord boréal est allongé à l'aube sur le sol froid. Sa tête dépasse de sa tente à une place, le visage vers le ciel. Les fins cylindres de cinq sapinettes blanches entérinent le vent léger au-dessus de lui. La gravité est insignifiante. Les sommets des conifères dessinent et griffonnent sur le ciel du matin. Il n'avait jamais réfléchi à tous les kilomètres que parcourt un arbre, par infimes étapes cursives, chaque heure de chaque jour. En éternel mouvement, ces créatures immobiles.

L'homme dont la tête dépasse de la tente se demande : À quoi ressemblent ces cimes ? À ce jeu d'enfant où on dessine avec des roues dentées, et qui tisse des motifs surprises en enchâssant les spires les plus simples. Où à la pointe d'une planchette de nécromancie, qui en glissant d'une lettre à l'autre prend en dictée les voix de l'au-delà. Ils ne ressemblent en fait à rien d'autre qu'à eux-mêmes. Ce sont les cimes de cinq sapinettes blanches chargées de cônes, qui s'inclinent au vent comme chaque jour de leur existence. La ressemblance, c'est le problème exclusif des hommes.

Mais les sapinettes déversent des messages sous des formes de leur invention. Elles parlent avec leurs aiguilles, leurs troncs et leurs racines. Elles consignent dans leur corps l'histoire de toutes les crises qu'elles ont vécues. L'homme à la tente baigne dans des signaux plus vieux que ses sens grossiers, de centaines de millions d'années. Et pourtant il arrive à les lire.

Les cinq sapinettes blanches paraphent l'air bleu. Elles écrivent : La lumière, l'eau et une pierre fracassée réclament de longues réponses.

Tout près, les pins tordus et les pins gris objectent : Les longues réponses exigent un temps long. Et le temps long, c'est justement ce qui est en train de disparaître.

Les sapinettes noires en contrebas du drumlin résument à gros traits : Le chaud se nourrit de chaud. Le permafrost rote. Le cycle s'accélère.

Plus au sud, les feuillus approuvent. Les trembles bruyants et les bouleaux survivants, les forêts de peupliers reprennent en chœur : Le monde se transforme en créature nouvelle.

L'homme ajuste sa position, face à face avec le ciel du matin. Ces messages le débordent. Même ici, sans logis, il songe : Plus rien ne sera jamais pareil.

*Les sapinettes répondent : Rien n'a jamais été pareil.*

*Nous sommes tous maudits, songe l'homme.*

*Nous avons toujours été maudits.*

*Mais c'est différent cette fois.*

*Oui. Puisque tu es là.*

L'homme doit se lever et se mettre à la tâche ; les arbres ont déjà commencé. Sa tâche est presque achevée. Il lèvera le camp demain, ou



*après-demain. Mais à cette minute, ce matin, il regarde les sapinettes écrire et songe : Je n'aurais pas besoin d'être si différent pour que le soleil paraisse parler de soleil, le vert parler de vert, pour que la joie et la lassitude et l'angoisse et la terreur et la mort ne soient qu'elles-mêmes, sans qu'il n'y ait plus besoin de clarté assassine, et alors tout ça – ça, les cercles croissants de lumière et d'eau et de pierre – m'absorberait tout entier, et serait tous les mots qu'il me faut.*

Les humains se transforment en d'autres créatures. Vingt ans plus tard, quand tout dépend du souvenir des faits, les événements de cette nuit-là seront depuis longtemps mués en bois de cœur. Ils ont déposé son corps dans le feu, sur le ventre. Trois d'entre eux se souviendront de ça. Nick ne se souviendra de rien. Solide comme un roc quand elle a eu besoin de lui, il n'est plus bon à rien ensuite. Assis par terre près des flammes, assez proche pour avoir les sourcils roussis, aussi inerte et inconscient que le cadavre qui se consume.

Ce sont les autres qui la disposent sur le bûcher tout préparé, un geste vieux comme la nuit. Le feu dévore ses vêtements, puis sa peau. Les mots fleuris sur son omoplate – *Les choses vont changer* – noircissent et s'évaporent. Les flammes soulèvent dans les airs les miettes de son âme calcinée. Le cadavre sera découvert, forcément. Les plombages dentaires, les bouts d'os épargnés. Chaque indice sera débusqué, déchiffré. Il ne s'agit pas de se débarrasser du corps. Mais de l'expédier dans l'éternel.

De leur départ des lieux, personne ne se rappellera rien, sinon d'avoir dû forcer Nick à remonter dans la camionnette. Lueurs orange sur les bois toujours verts, aussi spectrales qu'une aurore boréale. Puis des instantanés obscurs, pendant des kilomètres. Il faut une demi-heure pour qu'ils croisent un véhicule, et ses occupants, un couple de retraités d'Elmhurst, dans l'Illinois, qui ont encore cinq heures de route avant de pouvoir dormir, ne se rappelleront même plus la camionnette blanche qui filait dans l'autre sens lorsque enfin ils apercevront le feu.

Les incendiaires traversent de longues plages de silence ponctuées par des cris agressifs. Adam et Nick se menacent mutuellement. Mimi conduit dans une bulle insonorisée. À trois cents bornes de Portland, Douglas exige qu'ils se rendent à la police. Quelque chose leur ordonne de ne pas le faire. Olivia. De cela seul ils se souviendront tous.

« Personne n'a rien vu, leur répète Adam, un peu trop souvent.

– C'est fini, dit Nick. Elle est morte. On est foutus.

– Ta gueule, lance Adam. Ils n'ont rien pour remonter jusqu'à nous. Il suffit d'être discrets. »

Ils ont échoué à protéger quoi que ce soit. Ils conviennent du moins de se protéger mutuellement.

« On ne dit rien, quoi qu'il arrive. Le temps joue pour nous. »

Mais les humains n'ont aucune idée de ce qu'est le temps. Ils croient que c'est une ligne, qui commence à se dérouler trois secondes derrière eux pour disparaître tout aussi vite dans les trois secondes de brouillard devant eux. Ils ne voient pas que le temps est un cercle en expansion qui en enveloppe un autre, en s'étendant toujours, jusqu'à

ce que la plus fine peau de l'*Aujourd'hui* dépende pour exister de l'énorme masse de tout ce qui est déjà mort.

À Portland, ils se dispersent.

Nicholas campe sur le fantôme de Mimas. Sans tente et sans duvet. Il se couche sur le flanc quand vient la nuit, la tête sur un blouson roulé en boule près du cercle tracé quand Charlemagne est mort. Quelque part sous son coccyx, Christophe Colomb. Près de ses chevilles, le premier des Hoel quitte la Norvège pour Brooklyn et les vastes étendues de l'Iowa. Au-delà de son corps, jusqu'au bord de falaise de la souche, les anneaux de sa propre naissance, la mort de ses parents, l'irruption de la femme qui l'a reconnu, qui lui a appris à tenir, à vivre.

La souche suinte sur ses côtés, une sève d'une couleur pour laquelle le peintre n'a pas de nom. Il se retourne sur le dos et contemple l'air, à vingt étages au-dessus du sol, en essayant de repérer l'endroit exact où Olivia et lui vécurent un an. Il n'a pas envie d'être mort. Il voudrait juste entendre jouer cette voix, ouverte et fervente, pour quelques mots encore. Il voudrait juste que la fille qui a toujours entendu ce que la vie attendait d'eux émerge des flammes pour lui dire ce qu'il est censé faire de sa vie, désormais. Il n'y a pas de voix. Ni celle d'Olivia, ni celles des créatures imaginaires. Ni écureuil volant, ni alque, ni chouette, ni aucune des créatures qui chantaient pour eux pendant l'année qu'ils ont vécue. Son cœur se rétracte, revient à la taille qu'il avait lorsqu'elle le découvrit. Le silence, décréte-t-il, vaut mieux que les mensonges.

Il ne dort guère, sur son lit à la dure. Il n'aura pas beaucoup de vraies nuits dans les vingt ans qui viennent. Et pourtant, vingt anneaux de plus n'auraient pas été plus larges que son propre annulaire.

\*\*\*

Mimi et Doug passent la camionnette au peigne fin et détruisent le moindre chiffon, le moindre tuyau, le moindre élastique. Ils récurent l'habitable avec plusieurs solvants. Elle revend le tacot pour une bouchée de pain et rachète en cash une minuscule Honda. Elle est sûre que cette vente va avoir un dénouement à la Edgar Poe. Le nouveau propriétaire de la camionnette exhamera un bout de papier compromettant resté bien en évidence.

Elle remet son appart' sur le marché. « Pourquoi ? demande Douglas.

– Il faut qu'on se sépare. C'est plus sûr.

– Comment ça, plus sûr ?

– Si on reste ensemble, ça va nous trahir. Douglas. Regarde-moi. *Regarde-moi.* Il est hors de question de se trahir. »

Ça n'aurait pu être qu'un entrefilet en page trois. Un incendie criminel détruit les fondations d'un complexe hôtelier. Des représailles face aux nuisances. Le chantier va reprendre. Mais des bouts d'os surgissent dans la cendre tamisée, une victime humaine. Tous les médias de neuf États de l'Ouest relaient l'info, en boucle pendant des jours.

Les enquêteurs sont incapables d'identifier le corps. Une femme, jeune, un mètre soixante-dix. Viol ? Violence ? Impossible à dire. Les seules pistes sont les inscriptions énigmatiques trouvées près des ruines :

LE CONTRÔLE TUE  
L'UNION GUÉRIT  
RETROUVER LA TERRE OU MOURIR  
Car vous avez cinq arbres au Paradis...

La sagesse collective opte pour l'explication la plus plausible. Ce doit être l'œuvre d'un tueur fou.

Adam se réinsère discrètement à Santa Cruz. Impensable, après tout ça. Mais renoncer au doctorat avec une thèse sur la ligne d'arrivée ne ferait qu'attirer les projecteurs sur lui. Sa bourse pour l'année est presque entièrement dépensée. Il passe des jours prostré dans son studio en sous-location, rideaux tirés. Il plane à cinquante centimètres au-dessus de sa tête et regarde son corps de haut. À des heures indues, il est pris d'excitation, puis retombe brutalement dans une angoisse paniquée. Même une course de dix minutes à l'épicerie paraît un danger de mort.

Tard un vendredi soir, il se risque au département pour récupérer son courrier officiel. Il ne sait même pas calculer depuis quand il n'est pas venu dans ce bâtiment. Il lui faut trois essais pour se remémorer son code. Sa boîte aux lettres est si encombrée de prospectus qu'il doit les en arracher. L'embâcle de bûches finit par céder, et un flot accumulé de courrier inutile se déverse sur le sol. Une voix derrière lui dit : « Salut, étranger.

– Salut ! » répond-il, d'une voix trop enjouée, avant même de se retourner pour voir qui c'est.

Mary Alice Merton, autre membre du club Tout Sauf la Thèse. Un visage avenant de fille de la campagne, un sourire de pub pour dentiste. « On te croyait mort. »

La pire des libertés parcourt son corps. *Pas mort. Mais complice d'une mort.* « Nan. Juste une bourse.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'étais passé où ? »

Il entend son défunt mentor citer Mark Twain. *Si vous dites la vérité, ça vous épargne un effort de mémoire.* « Sur le terrain. Je me suis un peu perdu. »

Elle lui effleure le bras du dos de ses ongles. « Vous n'êtes pas le premier, monsieur.

– J'ai toutes les données. Mais j'arrive pas à les organiser de façon cohérente.

– Hantise de l'achèvement. Qu'est-ce qu'il y a de si dur à rendre une thèse ? Elle est bordélique ? Rien à foutre, dépose-la. »

Il tente laborieusement d'étouffer sa surexcitation, de retrouver le ton d'une discussion normale. De se faire passer pour lui-même, et pas pour un incendiaire complice d'homicide. Les psychologues devraient être les meilleurs menteurs de la planète. Des années à étudier comment les gens mentent, à eux-mêmes et aux autres. Les leçons lui reviennent. Faites le contraire de ce que vous dictent vos mauvais réflexes. Et quand vous êtes cité à comparaître devant le tribunal de l'opinion publique, aveuglez-le par des fausses pistes.

« Tu as faim ? » Il se rappelle de lever les sourcils d'un poil.

Il voit se déclencher en elle les signaux d'alarme. *C'est quoi, ce mec ? Trois ans à ne parler que boulot, limite autiste, et maintenant il veut jouer à l'être humain ?* Mais le préjugé de confirmation l'emportera toujours sur le bon sens. Toutes les statistiques le prouvent. « Une faim de loup. »

Il fourre les mois de courrier dans son sac à dos et ils partent chercher un falafel encore ouvert. Cinq ans plus tard, il a tout un classeur d'articles bien accueillis sur l'idéalisme de groupe et est candidat à une titularisation précoce à l'université d'État de l'Ohio. Encore quinze ans – un rien de temps – et il sera une sommité dans son domaine.

C'est plus facile de vivre des mois tout là-haut dans la canopée d'un séquoia que de passer sept jours au niveau du sol. Tout est propriété ; un enfant d'un an sait déjà ça. C'est une loi aussi puissante que celle de Newton. Marcher dans la rue sans argent sur soi est un crime, et personne en ce monde n'imaginerait un seul instant que dans la vraie vie il puisse en être autrement. Nick ne peut pas se permettre d'être arrêté pour quoi que ce soit : ni pour vagabondage, ni pour camping sauvage, ni pour avoir brouté des baies de busserole dans un parc naturel. Il déniché une cabane, louée à la semaine, dans une petite ville sinistrée au pied des montagnes dénudées. Son jardin donne sur un bosquet de séquoias juvéniles, droits et limpides, épais de cinq centimètres seulement, mais familiers. La seule chose qui ressemble encore à une famille.

Il doit partir d'ici, le plus loin possible, pour sa simple sécurité sinon sa santé mentale. Mais il ne peut s'empêcher d'attendre, ne peut renoncer à la possibilité d'un message qui pourrait racheter ne serait-ce qu'une fraction de la catastrophe. Il a vécu en ces lieux, avec elle. Ici, durant près d'un an, il a su ce que c'était d'avoir un but. De tous les lieux de cette Terre oublieuse, c'est ici qu'elle reviendrait.

Il ne parle à personne, ne va nulle part. C'est à nouveau la saison des pluies, qui vient pourtant de s'achever. Il s'endort dans la bruine et s'éveille dans un déluge. Le toit palpite des assauts de cette eau. Il est alerte, à l'écoute, sans pouvoir lâcher prise. À peine s'endort-il qu'il se réveille paniqué, dans la lumière du jour et le cessez-le-feu de la pluie.

Il sort inspecter la rigole d'évacuation. Elle déborde en ruisseau improvisé sur la terrasse louée. En tee-shirt et jogging, Nick regarde l'aube se déverser sur les montagnes. L'heure a une odeur moite et argileuse, et le sol bourdonne sous ses pieds nus. Deux pensées se disputent son esprit. La première, bien plus ancienne que toute enfance : *La joie vient avec le matin*. La seconde, toute neuve : *Je suis un assassin*.

Une déchirure dans l'air. Nicholas lève les yeux, vers le flanc de montagne qui se liquéfie. Les pluies de la nuit ont ramolli la terre et, dépouillée de la végétation qui la maintenait en place depuis des centaines de milliers d'années, la montagne s'effondre en rugissant. Des arbres plus hauts que des phares côtiers se cassent comme brindilles, plongent les uns dans les autres et dégringolent la pente en une vague qui enfle. Nick se met à courir dans l'autre sens. Au-dessus de lui, un mur de roc et de bois haut de six mètres poursuit son but. Nick dévale un sentier et, en se retournant, voit un fleuve d'arbres heurter la cabane de plein fouet. Son salon se remplit de souche et de pierre. La maison s'arrache à ses fondations pour flotter en surface.

Il court chez les voisins en hurlant : « Sortez ! Tout de suite ! » Et voilà que ses voisins courent aussi, avec leurs deux garçonnets, en dévalant l'allée vers le camion familial. Mais les débris atteignent le camion avant eux et bloquent l'issue. Des arbres se fracassent contre la maison basse, enflés comme une lave de bois.

« Par ici », crie Nick, et les voisins le suivent. Il les conduit par une ravine sur une pente plus douce. Et là, la marée d'éboulis s'arrête enfin derrière une mince rangée de séquoias. La boue et le gravier suintent contre cette ultime barrière, mais les arbres tiennent bon. La mère s'effondre. Elle éclate en sanglots, serre ses enfants contre elle. Le père et Nick fixent le flanc de montagne dénudé, la crête décapitée. L'homme murmure : « Bon Dieu ! » Nick sursaute. Il regarde dans la direction indiquée. Sur chacun des troncs de la barricade qui vient de leur sauver la vie, un grand X peint en bleu vif. La récolte de la

semaine prochaine.

Douglas retourne chez Mimi, comme un chien, à des heures pas vraiment idéales. Au début juste pour prendre des nouvelles, s'assurer qu'elle va bien. Puis pour lui raconter un rêve incroyable. Elle a débranché son répondeur. Alors il vient en personne, ce qui la rend un peu folle.

Dans le rêve, Mimi et lui sont assis face à face, dans un parc d'une ville magnifique, au bord d'une baie plus magnifique encore. Cheveu de Vénus apparaît. Elle sourit et dit : *Attendez ! Ils vont expliquer. Vous allez voir.* Duggie ne tient pas en place, surexcité par son récit. « C'était comme si elle avait tout vu ! Et qu'elle voulait qu'on le sache. Quand je me suis réveillé, tout était tellement clair. Tout va s'arranger. »

Mimi est rien moins qu'enthousiaste. L'idée même d'*arrangement* lui donne envie de hurler. Alors il garde ses distances quelque temps. Mais le rêve revient, avec des détails neufs qu'elle aura sûrement envie d'entendre. Après une bonne dose de martèlement de porte, Mimi ouvre et l'entraîne à l'intérieur. Elle le fait asseoir à la table de la salle à manger, où ils ont affranchi tant de milliers de lettres de protestation. « Douglas. On a brûlé des bâtiments. On avait perdu la tête. Des fous criminels. Ils nous tueront. *Tu comprends ça ?* On va passer le reste de notre vie dans une prison fédérale. »

Il ne dit rien. Le mot *prison* déclenche le film de son propre passé – celui qui l'a conduit sur ce chemin tortueux. « OK. Je comprends. Mais dans le rêve, elle te prenait par l'épaule en disant...

– Douglas ! » hurle-t-elle, assez fort pour être entendue à travers la cloison. Elle reprend, en chuchotant. « Il ne faut plus que tu viennes. Je vends l'appartement. Je pars. »

Il a les yeux exorbités comme une grenouille qui essaie de déglutir. « Tu pars ?

– Écoute-moi bien. TU DOIS PARTIR AUSSI. Changer de vie. Changer de nom. On parle d'incendie criminel. *D'homicide.*

– N'importe qui aurait pu mettre le feu. Ils n'ont rien pour remonter jusqu'à nous.

– On a un casier. On est fichés comme écolo-extrémistes. Ils vont éplucher leurs fichiers. Suivre toutes les pistes...

– Mais quelle piste ? On a toujours payé en liquide. Parcouru des centaines de bornes. Il y a des tas de gens sur leurs listes. Les listes ne sont pas des preuves.

– Douglas. Disparais. En dessous des radars. Et ne reviens pas. Ne me cherche pas.

– Très bien. » Il a les yeux qui piquent. Pas moyen de l'atteindre. Une main sur la poignée, il se retourne. « Tu sais, je suis déjà pas

tellement au-dessus des radars. J'ai même du mal à surnager. »

Il refait le rêve. Ils sont assis sur une hauteur qui domine la cité du futur. Cheveu de Vénus leur dit : *Attendez ! Vous allez voir !* Et de fait, des forêts poussent d'un coup tout autour d'eux. C'est au-delà du miracle, et il faut que Mimi le sache. Mais quand il arrive chez elle, il y a un grand écriteau rouge sur la façade : VENDU.

Il n'a nulle part où aller. Même pas nulle part. L'Est semble la meilleure des trois options possibles. Alors il charge ses biens meubles dans le camion et remonte les gorges de Columbia. Ne prévient même pas son patron à la quincaillerie. Ils n'ont qu'à garder ses deux semaines de salaire.

Une fois passée la frontière de l'Idaho, il lui vient à l'esprit qu'il doit revoir les lieux. C'est la porte à côté, à l'échelle de l'Ouest. L'occasion, à tout le moins, d'un adieu plus digne. Mimi lui hurle à l'oreille qu'il est complètement dingue. Toute personne raisonnable en dirait autant. Mais la *raison*, c'est ce qui transforme toutes les forêts du monde en petits rectangles.

Il arrive par l'autoroute. Son cœur lui rabote les côtes. Il remonte la voie d'accès esseulée qui traverse le défilé d'épicéas, rigides comme des juges dans la nuit qui s'abat. Ses muscles se rappellent. Comme si les autres survivants étaient de nouveau dans la camionnette, dans le cauchemar de l'après. Mais à l'approche du site, il voit un autre feu, net, contrôlé et blanc : les lampes à arc du travail de nuit. Les lieux grouillent d'ouvriers qui réparent les dégâts. La réponse du capital aux retards de calendrier, c'est simplement de doubler la main-d'œuvre.

Un gros camion chargé de poutrelles. Un sémaphoriste à drapeau rouge. Douglas ralentit pour jeter un coup d'œil. Aucun signe qu'il y ait jamais eu un incendie. Mimi lui hurle de foutre le camp avant qu'une caméra de surveillance fixée à un tronc n'enregistre sa plaque d'immatriculation. Et autre chose aussi lui dit : *Pas ici*. C'est Cheveu de Vénus.

Il dépasse le chantier en trombe et rejoint l'autoroute déserte. Au carrefour suivant, il repart vers l'est. Il est minuit passé quand la voiture atteint le Montana à tâtons. Il se gare à l'entrée d'une piste dans une forêt nationale et dort quelques heures sur son siège incliné.

L'aube marbre le ciel. Il suit les petites routes sans savoir où il va, vit de bœuf séché et de bonbons aux épices qu'il achète quand il fait le plein. Il traverse un grand bassin plat flanqué de pics, prairies rocailleuses trop sèches pour être exploitées. Mais la vie trouve mille façons de les exploiter. Un mouvement dans un champ attire son attention : des antilopes qui se débattent avec une clôture barbelée. Cinq antilopes, dont une blessée. Cette numérologie – ce *signe* – s'insinue en lui et il se met à trembler. Il se gare sur le bas-côté. Une grande distance vide l'envahit, vaste comme le ciel. Il s'endort la vitre



entrebâillée, parmi les coyotes qui hurlent comme si le monde leur appartenait encore.

Il roule au hasard, le matin du deuxième jour. Le soleil levant lui permet de s'orienter vaguement. Les kilomètres passent, et les heures, pas toujours en ligne droite. Un truc bizarre surgit à gauche de la route. Il sait que ce n'est pas normal avant même de voir ce que c'est. Dans l'étendue ouverte d'or et de gris, une oasis perdue de vert vivace. L'avant-poste d'une berge, mais sans rivière. Il s'engage trop vite sur la sortie suivante, une piste de macadam émietté, maltraité par des dizaines de saisons des neiges et les racines d'herbes folles qui refusent d'entendre raison. Son camion ralentit jusqu'à rouler au pas, et malgré tout la route veut briser ses essieux, écosser son châssis. Enfin il atteint un bosquet de peupliers, hirsutes comme une bande d'ados.

Il sort marcher un peu. Un vol de moineaux se déploie sur l'herbe à quelques mètres. Ce bosquet est aberrant. Les arbres jaillissent en fontaines. Certains fourchent en bouquets de tiges de deux mètres de circonférence. Peupliers convulsés. Aucun signe d'habitation à des kilomètres, mais tous les arbres poussent selon une grille qui évoque un jeu de logique pour enfants. Sous les arcades vertes, il a une révélation : il est dans les rues d'une ville invisible. Trottoirs, terrains, jardins, fondations, boutiques, églises, maisons : tout a disparu, pillé, sauf ces quelques carrés de coupe-vent. Il s'assoit sous une créature qui naguère fit la fierté d'une baie vitrée familiale. À présent, l'ombre du géant ne recouvre personne.

Il entend comme le flot d'un ruisseau caché. Un bruit d'applaudissements nourris, mais venu d'un autre siècle. Il lance un regard parmi les colonnades, quelques carrés d'ombre plantée qui chantent dans la brise, heureux de revoir, dans cette ville fantôme, quelqu'un pour les admirer. Leur bruissement est comme un cantique émanant de l'église absente pour résonner sur le vaste boulevard absent, en mémoire de tous les absents. Aujourd'hui, le psaume ne prêche qu'au chœur bruissant, et ce n'est pas grave. Le chœur aussi mérite de se souvenir. *Que ce champ soit joyeux et tout ce qu'il contient. Et alors tous les arbres des bois s'élèveront.*

Mimi attend, assise dans son fourreau de crêpe noir, près de l'accueil de la galerie des Quatre Arts, dans Grant Street. Elle se balance dans le fauteuil en cuir, et tire régulièrement sur l'ourlet coquin qui dévoile ses genoux vieillissants. Ce matin, sa tenue semblait idéale pour une galerie d'art, et garantir deux cent mille dollars de plus si le galeriste était un homme. Elle pensait que ça compenserait la balafre qui parcourt son visage. À présent, elle a l'impression de passer une audition pour un télé-crochet.

L'assistante aux cheveux courts stylés reparaît, détourne les yeux de

la balafre, offre un autre café et promet que M. Siang va la recevoir dans un instant. M. Siang a déjà dix-sept minutes de retard. Il a le parchemin depuis des semaines. A repoussé deux fois ce rendez-vous. Il se passe quelque chose dans l'arrière-boutique. Mimi se fait manipuler, et elle ne sait pas comment.

D'autres trésors encombrant la galerie. Des goélettes en laque. Une montagne flottante, baignée de nuages, dessinée à l'encre dans le style méticuleux. Des sphères d'ivoire aux mille figures, enchâssements de mondes ouvragés. Une peinture attire son regard sur le mur du fond : un grand arbre noir aux branches arc-en-ciel sur fond de ciel bleu. Elle se lève, tire sur son ourlet et traverse la pièce. Ce qui semblait une corne d'abondance de feuilles minuscules se transforme en centaines de figures méditatives. Elle lit le cartel : *Le Champ du mérite*, également appelé *L'Arbre refuge*. Tibet, milieu du dix-septième siècle. Dans la frondaison proliférante, les feuilles humaines semblent s'agiter au vent.

Une voix derrière elle dit : « Mademoiselle Ma ? »

M. Siang, en costume étain et lunettes rouge sang, la fait entrer dans la pièce du fond. Il contemple sans ciller le ravin sur sa joue. D'une main péremptoire, il la fait asseoir à une table de réunion en acajou illégal. L'écrin du parchemin est posé entre eux. En s'adressant à la fenêtre, il dit : « C'est une très belle pièce. De très beaux arhats, dans un style singulier. Dommage que vous n'ayez pas de certificats de provenance.

– Oui. Je... On n'en a jamais eu.

– Vous dites que ce parchemin est arrivé en Amérique avec votre père. Il faisait partie de la collection familiale à Shanghai ? »

Elle tripote sa robe sous la table. « Oui, c'est bien ça. »

M. Siang se détourne de la fenêtre et s'assied en face d'elle, au garde-à-vous. Il a le coude droit posé sur la main gauche, et sa main droite a deux doigts tendus comme pour tenir une cigarette imaginaire. « Nous ne pouvons pas le dater aussi précisément que souhaitable. Et nous ne sommes pas certains de l'identité de l'artiste. »

Elle se raidit, pour parer le coup. « Et les sceaux des propriétaires ? »

– Nous avons reconstitué l'ordre chronologique. Mais on ne sait pas exactement comment la famille de votre père s'en est retrouvée dépositaire. »

Elle sait à présent ce qu'elle soupçonnait depuis des semaines. Donner ce parchemin à expertiser était une erreur. Elle est tentée de le reprendre et de fuir à toutes jambes.

« Le style des inscriptions pose également problème. Une forme de calligraphie Tang que nous appelons la cursive folle. Très spécifiquement celle de Huaïsu, le moine ivre. Mais c'est peut-être un ajout postérieur.

– Et ça dit quoi ? »

Il renverse la tête en arrière pour mieux cadrer l'impudente. « Il y a un poème, d'auteur inconnu. » Il déroule le parchemin entre eux. Son doigt suit la colonne de mots.

*Sur cette montagne, dans ce climat,  
Pourquoi demeurer plus longtemps ?  
Trois arbres me font signe de leurs bras fiévreux.  
Je me penche pour entendre, mais leur appel  
ressemble au bruit du vent.  
De nouveaux bourgeons se risquent sur les branches, même en  
hiver.*

Sa peau se couvre de plaques avant la fin du poème. Elle est à l'aéroport, où on appelle son nom. Elle lit le poème laissé par son père en guise de mot d'adieu. *Comment s'élève ou chute un homme en cette vie ?* Elle allume des feux fiévreux sur un flanc de montagne dans le froid d'un noir d'encre. Des feux qui tuent une femme.

« Trois arbres ? »

Les mains de M. Siang s'excusent. « C'est de la poésie. »

Elle a des bouffées brûlantes et glacées. Le cerveau bloqué. Quelque chose essaie de l'atteindre, venu de très loin. *Pourquoi demeurer plus longtemps ?* Elle voit sa sœur Amelia, à douze ans, emmitouflée dans une doudoune qui la fait doubler de volume, se dandiner à la porte de la cuisine en pleurant. *L'arbre du petit-déjeuner commence à bourgeonner trop tôt. La neige va le tuer.* Et son père, qui se contente de sourire. *La nouvelle feuille, elle est toujours là. Même avant l'hiver.* Une réalité que Mimi, dans ses seize hivers, n'avait su saisir.

« Est-ce que ce poème serait lisible... par une personne ordinaire ?

– Plutôt un érudit. Un expert en calligraphie. »

Elle ne sait absolument pas en quoi son père était expert. En électronique miniaturisée. En campings. En discussions avec les ours. « Cette bague. » Elle tend son poing vers le galeriste par-dessus la table. Il penche la tête. Avec un sourire gêné pour tous les deux.

« Oui ? Un arbre de jade, de style Ming. De la belle ouvrage. On pourrait l'évaluer. »

Elle retire sa main. « Oubliez ça. Parlez-moi du parchemin.

– Le traitement des arhats est très accompli. Rien que sur la base de sa rareté historique et de la qualité du dessin, on pourrait l'évaluer entre... » Il mentionne deux chiffres qui provoquent un gloussement suraigu de primate qu'elle n'a pas le temps d'étouffer. « Notre galerie serait disposée à vous payer une somme dans cette fourchette. »

Elle se renfonce sur son siège en feignant d'être calme. Elle espérait être un peu libérée des pressions financières. Pour deux ans, peut-être

trois. Mais là, c'est une fortune. La liberté. De quoi s'acheter une nouvelle vie. M. Siang évalue son visage balafré. Ses yeux restent impassibles derrière la monture rouge sang. Elle lui rend son regard, prête à un duel. Elle a vu s'éteindre le plus farouche des feux. Après Olivia, elle peut soutenir n'importe quel regard vivant.

Le parchemin est déroulé entre eux sur la table. La calligraphie folle et ivre, le poème énigmatique, les figures assises seules dans leurs forêts anciennes, presque transformées, presque intégrées au Tout : tout cela, elle peut s'en défaire si elle veut. Mais s'en défaire lui paraît soudain criminel. Trois arbres attendent quelque chose d'elle. Mais quoi, elle n'en a pas le moindre soupçon d'idée.

Tenir plus longtemps que M. Siang est aussi facile que de respirer. En trois secondes, il détourne les yeux. Et à ce geste, elle perce à jour son âme d'expert en art. Quelque part dans les archives, il est tombé sur une référence à ce parchemin précis. C'est aussi flagrant que son tic à la paupière. Le parchemin vaut bien plus que son offre. C'est un trésor national qu'on croyait perdu.

Elle inhale, incapable de réprimer un sourire. « Je me dis qu'au musée d'Art asiatique on pourrait peut-être m'aider à identifier l'artiste. »

La galerie ne tarde pas à faire une nouvelle offre. Ni Mimi ni ses deux sœurs ni leurs enfants n'auront de soucis d'argent pendant bien, bien longtemps. Pour elle, c'est une issue. Une reconversion. Une nouvelle identité. *Pourquoi demeurer plus longtemps ?*

Elle les appelle toutes les deux, Carmen et Amelia, pour la première fois en un an. D'abord Carmen. Mimi ne parle pas de son visage. De son licenciement. De son appart' vendu. De la police qui la recherche dans trois États. Elle s'excuse d'avoir disparu. « Je suis désolée. J'ai eu une mauvaise passe. »

Carmen éclate de rire. « Les bonnes passes, ça existe ? »

Mimi lui parle de l'offre d'achat.

« Je ne sais pas, Mimi. C'est un héritage familial. À part ça, qu'est-ce qui nous reste de papa ? »

*Les trois arbres de jade*, est-elle tentée de dire. *Qui font signe de leurs bras fiévreux*. « Je veux juste faire ce qu'il aurait voulu. »

– Alors fais comme il a fait, lui. C'est pratiquement la seule chose qu'il ait gardée toute sa vie. »

Puis Amelia. Amelia : sainte femme équilibrée et endurante, qui dompte les enfants sauvages et joyeux en fond sonore tout en écoutant sa sœur foldingue. Mimi est à un souffle de dire : *Je suis en cavale. Une amie est morte. J'ai incendié des propriétés privées*. Au lieu de quoi elle lit le poème traduit.

« C'est joli, Mimi. Je crois que ça veut dire qu'il faut lâcher prise. Lâcher prise, aimer, faire ce qu'on veut. »

- Carmen dit que c’est notre seul trésor de famille.
- Pfff ! Faut pas faire de sentimentalisme. Papa était l’homme le moins sentimental qui soit.
- Et il était prudent en matière d’argent.
- Prudent ? *Radin*, oui ! Tu te rappelles le sous-sol plein de produits en solde ? Les packs de Coca, les doudounes, les rallonges électriques à moitié prix ?
- Elle dit qu’il a gardé ce parchemin toute sa vie.
- Tu parles ! Il devait attendre que ça prenne de la valeur. »

Une fois de plus, le vote le plus décisif du monde repose sur des épaules frêles comme celles d’une enfant. Ce soir-là, l’ingénieur au perpétuel sourire, l’exégète des campings, le tendre suicidé chuchote une réponse à Mimi. Au creux de l’oreille. *Le passé est un lotus. Il faut le tailler pour qu’il pousse.*

Dorothy Cazaly Brinkman, beaucoup trop souriante, apporte un bol de céréales sur un plateau en bois de rose de la cuisine à la chambre de son mari. Sur le lit mécanique, des yeux hurlants se lèvent vers elle. La bouche tordue, raidie de terreur, ressemble à un masque de tragédie grecque. Elle se retient de battre en retraite. « Bonjour, RayRay. Tu as pu dormir ? »

Elle pose le plateau sur la table de lit. Les yeux terribles la suivent. *Enterré. Vivant. Toujours.* Elle se propulse en avant. Le muguet, dans son verre à tequila, est exilé sur la table de chevet. Elle rabat les couvertures, humides de salive. Puis elle fixe le bois de rose, avec son petit-déjeuner chaud, sur le corps à demi paralysé.

Chaque aube nouvelle dans cet Actors Studio la rend un peu plus convaincante. Rien au monde ne saurait lui dire combien de jours semblables l’attendent encore, ni combien elle pourra en supporter. Un son émane de lui. Elle se penche jusqu’à ce que son oreille frôle les lèvres. Tout ce qu’elle entend, c’est : « *Dddtt.* »

– Je sais, Ray. C’est bon. D’accord ? » Elle fait mine de se retrousser les manches, avec un comique exagéré. La bouche du masque bouge un peu, et elle lit sur cette bouche quand c’est nécessaire. Plus que la paralysie, plus que l’élocution fracassée, c’est cette bouche qui le transforme en créature inconnue. « C’est une nouvelle graine immémoriale. Qui pousse en Afrique. C’est bon pour reconstituer les cellules. »

Il lève d’un centimètre sa main mobile, sans doute pour la faire taire. Dorothy l’ignore ; elle est devenue experte pour ça. Bientôt, des graines immémoriales lui coulent du menton jusque dans le bavoir. Elle l’essuie avec un gant de toilette. Son visage pétrifié paraît rigide au toucher. Mais ses yeux... ses yeux disent, avec une limpidité parfaite : *Tu es la dernière chose supportable qui me reste, à part la mort.*

La cuillère entre et sort. Une impulsion atavique en elle lui donne envie de faire des petits bruits d'avion. « Tu as entendu les chouettes cette nuit ? Qui se répondaient ? » Elle lui essuie la bouche. Nouvelle cuillerée. Elle se rappelle un moment de la semaine deux, quand il était encore à l'hôpital. Un masque à oxygène collé au visage. Une perfusion dans le bras. Il ne cessait de vouloir les enlever avec sa main valide. Elle avait dû appeler l'infirmière, qui lui avait ligoté la main avec de la gaze. Ses yeux, par-dessus le masque, lui avaient lancé des reproches. *Laisse-moi en finir. Tu ne vois pas que j'essaie de t'aider ?*

Pendant des semaines, sa seule pensée a été : *Je n'y arriverai pas.* Mais la pratique restreint l'impossible. La pratique lui a permis de surmonter le pragmatisme des médecins et la pitié des amis. La pratique l'aide à déplacer ce torse pétrifié sans haut-le-cœur. La pratique lui apprend à décoder ses mots gelés. Encore un peu de pratique et elle maîtrisera même l'art d'être morte.

Après le petit-déjeuner, elle vérifie s'il a besoin qu'elle lui fasse la toilette. C'est le cas. La honte de la première fois – à l'hôpital, sous les coups de ventouse d'une infirmière chevronnée – l'avait laissé tout gémissant. Aujourd'hui encore, les gants de caoutchouc, l'éponge, le tuyau et les bouts de savon tiède, qu'elle emporte ensuite dans la salle de bains, mouillent de larmes ses yeux de gargouille.

Elle le lave, le redresse sur son lit et examine ses escarres. Elle est toute seule aujourd'hui. Carlos et Reba, les aides à domicile, ne viennent que quatre fois par semaine, deux fois trop pour Ray, deux fois trop peu pour Dorothy. Elle pose la main sur son épaule de pierre. La douceur est la fidèle adjointe de son épuisement. « Tu veux la télé ? Ou je te fais la lecture ? »

Il lui semble qu'il répond Lecture. Elle entame le *New York Times*. Mais les nouvelles le perturbent.

« Moi aussi, Ray. » Elle pose le journal. « Ce qu'on ne sait pas ne peut pas faire de mal, hein ? »

Il dit quelque chose. Elle se penche. « *Moc.* »

– Me moquer ? Mais non, je ne me moque pas, Ray. C'était juste une blague idiote. » Il répète le mot. « Mais qui se moque ? » À part la vie, bien sûr, qui fait pleuvoir sur lui un déluge de moqueries.

Une autre syllabe s'extrait de ses lèvres rigides : « *Crz.* »

Un frisson la parcourt. Son rituel du matin, toutes les années de leur vie de couple. Impossible à présent. Et en plus, on est samedi, le jour des mots croisés pour champions. Le seul jour où elle l'ait jamais entendu jurer.

Ils passent toute la matinée sur la grille. Elle lit les définitions, et le regard de Ray se perd dans l'Arctique. *Peut-être touché. Comme le bleu de Le Brun. Tenu à distance.* À intervalles géologiques, il grogne des choses qui sont peut-être des mots. À sa grande surprise, elle trouve ça

moins pénible que de le planter devant la télé. Elle se surprend même à fantasmer que des mots croisés quotidiens – le simple rituel – aident à reconstruire son cerveau.

« Premier signe du printemps. Cinq lettres. Ça commence par un G. »

Il crache une syllabe qu'elle n'arrive pas à distinguer. Elle lui demande de répéter. Un grognement cette fois, rien que des scories fondues.

« Peut-être bien. Je le marque au crayon, on pourra y revenir. » C'est comme valser avec une poupée de chiffon. « Et ça : *Moitiés prometteuses* ? Cinq lettres, troisième lettre M. »

Il la dévisage, muré en lui-même. Impossible de dire ce qui reste dans cette chambre scellée. Il a la tête pendante, et sa main valide gratte les couvertures, comme une bête qui broute palpe la neige d'hiver.

Le matin s'attarde bien trop longtemps, et midi est encore loin. Elle pose les mots croisés, un chaos correctionnel et conditionnel. Il est temps de penser au déjeuner. Un plat qui ne l'étouffe pas, et qu'elle ne lui ait pas déjà servi plusieurs fois cette semaine.

Le déjeuner, c'est comme traverser l'Atlantique à la rame. Dans l'après-midi, elle lui fait la lecture. *Guerre et Paix*. La campagne a été longue et âpre, étirée sur des semaines, mais il a l'air d'en avoir envie. Elle a passé tant d'années à essayer de le convertir à la fiction. Désormais, elle a un public captif.

L'histoire s'emballa, incontrôlable même pour Dorothy. Trop de gens qui ont trop de sentiments pour qu'on ne perde pas le fil. Le prince-héros est terrassé au milieu d'une immense bataille. Il gît sur la terre froide, paralysé, en plein chaos. Rien au-dessus du soldat sinon du ciel, un ciel ouvert. Il ne peut pas bouger ; il ne peut que lever les yeux. Le héros gisant se demande comment a pu lui échapper jusqu'à cet instant cette vérité fondamentale de l'existence : le monde entier et tous les cœurs des hommes ne sont rien, alignés sous l'infini du bleu.

« Je suis vraiment désolée, Ray. J'avais oublié ce passage. On peut le sauter, si tu veux. »

Les yeux sont de nouveau hurlants. Mais ce n'est peut-être pas la fiction qui l'égare. C'est peut-être simplement qu'il ne comprend pas pourquoi sa femme passe son temps à pleurer.

Le dîner se transforme en campagne prolongée, une nouvelle guerre terrestre en Asie. Elle le colle devant la télé. Puis elle sort, pour un second dîner. Le sien. Alan l'accueille à la porte de son atelier. Il a les cheveux poudrés de copeaux. Ses yeux aussi hurlent un peu. Elle détourne le regard. Il la prend dans ses bras, et ça lui fait l'effet terrible d'un retour à la maison. À son futur fiancé. Peut-on avoir un fiancé, quand le divorce a été interrompu par ce que la profession de

son mari aime à appeler la volonté divine ?

« Comment s'est passée ta journée ? » Et, oui, il attend vraiment une réponse. Mais ce soir, en mangeant des plats chinois de chez Tso parmi les violons, altos et violoncelles démembrés et décapités, les corps sans manche, les tables nues et blanches accrochées en rangs à des fils de fer, les dos en érable fendu, l'odeur des pièces en sapin et en saule, les morceaux d'ébène pur pour les clefs, de buis et d'acajou de récup' pour les articulations, il suffit d'inspirer, bouffée par bouffée, à pleins poumons.

Elle fait cliqueter ses baguettes jetables. « On aurait dû se rencontrer plus jeunes. Fallait me voir à l'époque !

– Oh non ! Le vieux bois est bien meilleur. Ce sont les arbres qui poussent très haut sur le versant nord des montagnes.

– Si je peux te faire plaisir...

– C'est dommage que, *moi*, je sois si vieux. J'aurais pu devenir bon. » Il désigne les corps rabotés et sculptés pendus aux poutres. « Je commence seulement à comprendre comment ça marche, le bois. »

Deux heures plus tard, elle rentre à la maison. Ray a dû entendre la voiture s'engager dans l'allée, la porte du garage s'ouvrir, la clé dans la porte de la cuisine. Mais quand elle entre dans la chambre, il a les yeux fermés, la bouche béante. À la télé, des gens rigolent comme des hyènes des bons mots qu'ils échangent. Elle éteint le poste et contourne le lit pour rabattre les couvertures tachées sur le corps rigide. Sa patte valide lui saisit le poignet. Les yeux s'ouvrent en hurlant, ce regard de damné, ce regard assassin. Elle sursaute et pousse un cri. Puis elle se calme et le rassure.

Il a toujours été l'homme le plus doux du monde. Il a supporté ses incartades avec une patience de saint. Il a pleuré un peu quand elle lui a annoncé la fin, et il a dit qu'il voulait seulement qu'elle soit heureuse. Qu'elle pouvait rester et faire ce qu'elle voulait. Que si elle avait des problèmes il serait toujours là pour elle. C'est maintenant qu'elle a des problèmes. Et, oui. C'est lui. C'est elle. Toujours.

« Ray ! Mince alors. Je croyais que tu dormais. » Il éructe quelque chose d'assez trouble pour être du sanskrit psalmodié. « Qu'est-ce que tu dis ? » Elle se penche pour une éprouvante partie de charades sans pantomime. Deux syllabes, aussi boueuses l'une que l'autre. « Répète, Ray. »

Comme dans la vie d'avant la mort, il a plus de patience qu'elle. Les muscles de son côté dégelé se déchaînent. Toutes sortes de spectres frôlent Dorothy, lui effleurent la peau, passent les doigts dans ses cheveux. « RayRay. Je suis désolée. Je n'arrive pas à comprendre ce que tu dis. »

De nouveaux sons s'écoulent de ses lèvres asymétriques. Elle se repenche et entend. Au début elle entend : *Cri*. La véritable requête



paraît si improbable qu'elle met du temps à l'assimiler. *Écrire*. Elle traque papier et stylo, contre toute raison. Elle place le stylo dans la main marginale et regarde les doigts bouger comme l'aiguille d'un sismographe. Il lui faut plusieurs minutes pour produire quelques misérables griffures.

Semis

Elle regarde cette jungle de tremblements sans rien y voir. Ça n'a aucun sens, mais elle ne peut pas le dire à ce qu'il reste d'homme encore piégé dans les décombres. Et puis un mot émerge, et son sens s'abat sur elle. Elle éclate en sanglots, tire sur le bras rigide et lui dit ce qu'il sait déjà. « Tu as raison. Tu as *raison* ! » Cinq lettres, troisième lettre M. *Moitiés prometteuses*. Semis.

Vingt printemps, c'est un rien de temps. L'année la plus chaude jamais recensée passe en un souffle. Puis une autre. Puis dix autres, comptant presque toutes parmi les plus chaudes jamais recensées. Les mers montent. L'horloge de l'année se brise. Vingt printemps, et le dernier commence deux semaines plus tôt que le premier.

Des espèces disparaissent. Patricia en parle dans des articles. Trop d'espèces pour tenir le compte. Des récifs blanchissent, des terres humides s'assèchent. Des choses se perdent avant même d'avoir été découvertes. Les formes de vie disparaissent mille fois plus vite que la vitesse normale d'extinction. Des forêts plus vastes que bien des pays se métamorphosent en terres agricoles. *Regardez la vie autour de vous ; et maintenant, effacez la moitié de ce que vous voyez.*

Il naît plus de gens en vingt ans qu'il n'y en avait de vivants l'année de naissance de Douglas.

Nick se cache et travaille. C'est quoi, vingt ans, pour un travail plus lent que les arbres ?

Nous ne sommes pas équipés, Adam le prouve dans un article, pour percevoir les lents changements de fond, dès que quelque chose de criard s'agite sous nos yeux.

On peut fixer l'aiguille des heures, constate Mimi, sans la quitter des yeux pendant tout un cycle d'horloge, et pas une fois on ne la voit bouger.

Dans *Destinée 8*, Neelay pèse soixante-deux kilos, il a la peau presque blanche et des cheveux à la Einstein. Son visage revêt différents traits ethniques selon la lumière et la ville où il se trouve. Il ne mesure qu'un mètre quarante-deux, mais ses mollets souples et ses cuisses musclées peuvent l'emmener partout. Il s'appelle Spore, et il

n'est personne. Comme tous les autres pionniers de ces onze continents, il a gagné quelques médailles, bâti quelques monuments, et mis de côté un peu de fric. Il y a des filles dans sa vie, dans des provinces éloignées les unes des autres. Il est maire d'un trou perdu et dirige un atelier de tapisserie dans une autre bourgade. Il a officié quelque temps comme prêtre dans un monastère qui à présent paraît moribond. Mais par-dessus tout il aime marcher. Croiser des inconnus. Regarder les branches des cyprès oscillants et voir dans quel sens tourbillonne le vent.

Il a migré vers le monde parallèle avec des centaines de millions d'autres, chacun dans son jeu favori. Il ne se rappelle plus le temps d'avant le *Web*. C'est le travail de la conscience que de transformer Aujourd'hui en *Toujours*, de prendre ce qui est pour ce qui devait être. Certains jours, c'est comme si lui et toute la bande de la Vallée de la Félicité du Cœur n'avaient pas inventé la vie en ligne, mais y avaient simplement aménagé une trouée. L'évolution à son stade trois.

Un mercredi après-midi, il folâtre sur la grand-route alors qu'il devrait assister à une réunion du CA pour approuver l'acquisition d'un studio de modélisation en 3-D. Au lieu de quoi il est dans le jeu, pour une séance privée de recherche et développement. Depuis des jours, il est en pèlerinage, et crapahute du pôle à l'équateur pour parler à tous les citoyens qu'il rencontre, sous toutes les latitudes. Des groupes tests aléatoires. Recherche sur le produit et exercice personnel : d'une pierre deux coups.

C'est jour de marché devant l'hôtel de ville d'une cité prospère, dans un canton qu'il n'a jamais visité. Sous le carillon impérieux, des gens marchandent toutes sortes de biens et de marchandises : charrettes, chandelles, moteurs, instruments optiques, métaux précieux, terre, vergers. Vêtements tissés à la main, mobilier artisanal, des luths qui font de la vraie musique. L'an dernier, ç'aurait été du pur troc : les gens se seraient échangé des marchandises difficiles à trouver. Mais à présent il s'agit d'argent bien réel, dollars, yens, livres sterling, euros : des millions qui passent d'un compte à l'autre par virement électronique, des transactions effectuées dans le monde d'en haut, au-dessus de celui-ci.

« Imbéciles », dit quelqu'un sur le canal du marché. Neelay se retourne pour voir qui a parlé. Un homme vêtu de peau de daim se tient à côté de lui dans la foule. L'espace d'un instant, Neelay le prend pour un bot, une IA particulièrement maligne étrangère au jeu. Mais il y a quelque chose dans la façon dont ce personnage fait les cent pas. Quelque chose d'affamé et d'humain.

« C'est qui l'imbécile ?

– Vous avez déjà tout ça là-haut. Ça ne vous suffit pas ? Vous n'en avez pas marre ?

– Là-haut ?  
– Dans le monde oxydé. On pointe, on gagne sa croûte de pain noir, on remplit la maison d'un tas de merdes inutiles. C'est pas mieux ici que sur la Terre des corps.

- Y a plein d'autres choses à faire ici.
- C'est ce que je croyais. Vous êtes un dieu ?
- Non, ment Neelay. Pourquoi ?
- Vous avez plein de buffs. »

Il en prend bonne note ; il essaiera d'être plus discret la prochaine fois. « Ça fait un bail que je joue.

- Vous savez où je peux trouver des dieux ?
- Non. Vous avez un truc à réparer ?
- Tout cet univers. »

Neelay est furieux. Les bénéfiques crèvent le plafond. Un ado coréen vient de tuer sa mère parce qu'elle le harcelait pour qu'il arrête de jouer. Il a continué pendant deux jours, en utilisant la carte de crédit maternelle et en accumulant les triomphes dans le jeu, pendant qu'elle gisait morte dans la pièce voisine. Mais bon, tout le monde prétend jouer au critique.

« C'est quoi le problème ?

– Je veux juste retrouver l'amour que j'avais pour ce monde. La première fois que j'ai joué, je me suis cru au paradis. Un million de façons de gagner. On ne savait même pas ce que *gagner* voulait dire. » L'explorateur trappeur se fige quelques instants. Peut-être que son animus doit descendre la poubelle ou répondre au téléphone ou bercer le bébé. Puis son avatar ressuscite en une étrange danse à deux temps. « Et maintenant, on retrouve toujours la même merde. Forer des montagnes, abattre des forêts, recouvrir des clairières de plaques de métal, construire des entrepôts et des châteaux à la con. Et dès qu'on a un monde à son goût, y a un connard avec ses mercenaires qui vient vous dégommer. C'est pire que la vraie vie.

- Vous voulez dénoncer un joueur ?
- Vous êtes *vraiment* un dieu, pas vrai ? »

Neelay ne dit rien. Un dieu cloué au sol depuis des décennies.

« Vous savez ce que c'est, le problème de ce monde ? Le syndrome de Midas. Les gens construisent et construisent jusqu'à ce que ce soit surpeuplé. Alors vous, les dieux, vous vous contentez de créer un nouveau continent ou d'introduire de nouvelles armes.

– Il y a d'autres façons de jouer.

– C'est ce que je croyais aussi. Des créatures mystérieuses par-delà les montagnes et les mers. Mais non.

– Vous devriez peut-être aller ailleurs. »

Le trappeur écarte les bras. « Je croyais que l'ailleurs, c'était ici. »

Le garçon qui rêve toujours de faire danser un cerf-volant

numérique pour son père depuis longtemps défunt sait que l'homme des bois a raison. *Destinée* souffre du syndrome de Midas. Tout y meurt, d'une mort plaquée or.

Adam Appich est promu professeur associé. Ce n'est pas un soulagement, mais une pression accrue. Chaque minute est surbookée : colloques, évaluations d'articles, travail de terrain, préparation des cours, heures de bureau, piles branlantes de copies à corriger, comités et commissions, dossiers de promotion, et une relation à distance avec une éditrice qui vit à huit cent soixante-deux kilomètres.

Il corrige un article qu'il va publier tout en regardant les infos et en mangeant du teriyaki réchauffé au micro-ondes dans son premier pavillon de propriétaire, à Columbus, dans l'Ohio. Il n'a de temps ni pour l'actualité ni pour un vrai repas. Mais s'il case tout ça sans cesser de travailler, c'est presque excusable. Au bout de dix secondes de reportage, il comprend ce qu'il voit : des bâtiments éventrés, des charpentes noircies, les conséquences que sa propre mémoire n'arrive même plus à exhumer avec une résolution nette. Dans l'État de Washington, quelqu'un vient de faire exploser un laboratoire de recherche qui modifiait le génome des peupliers. La caméra s'attarde sur un mur noir de suie. Bombés sur le ciment, les mots que jadis il avait contribué à formuler :

## LE CONTRÔLE TUE L'UNION GUÉRIT

*Leurs* vieux slogans. Ça n'a pas de sens. Et le présentateur n'arrange rien. « Selon les autorités, cet incendie qui a fait sept millions de dollars de dégâts est lié à des attentats similaires commis au cours des dernières années dans l'Oregon, la Californie et le nord de l'Idaho. »

Le monde se divise et se dédouble, et Adam se transforme en simulacre de lui-même. Ou alors il y a une explication moins drastique : un ou plusieurs membres du groupe continuent en solo. Nick, probablement, qui a perdu son grand amour. Ou bien le vétéran enfantin, Douglas. Ou les deux, associés à des nouveaux convertis pour propager le feu. Quiconque a déclenché ce nouvel incendie s'est approprié les vieux slogans comme s'il détenait le copyright.

La caméra fait un panoramique sur la charpente calcinée du labo. Adam reconnaît les ruines comme s'il avait lui-même posé la bombe. Pas cinq ans plus tôt ; la nuit dernière. Comme s'il venait de rentrer et qu'il devait incinérer ses vêtements enfumés. Le plan s'attarde sur un dernier graffiti bombé au bout du couloir :

# NON À L'ÉCONOMIE SUICIDAIRE

Six semaines après être passé professeur, il redevient un incendiaire.

Trois mois plus tard, le hangar à machines d'une entreprise d'abattage près de la péninsule Olympique explose. Mimi lit ça dans le *San Francisco Chronicle*. Elle est assise dans l'herbe près du Jardin botanique, dans un coin du Golden Gate Park, à dix minutes à pied de l'université, où elle termine son master de conseillère en réinsertion psychiatrique. Elle reconnaît les slogans graffitis sur le site : des slogans qui naguère étaient leur apanage. Un encart accompagne l'article : « Chronologie de l'écoterrorisme, 1980-1999. »

Les arrestations ne sont qu'une question de temps. Le mois prochain, l'an prochain, des coups à la porte, un insigne exhibé... Les gens passent tandis qu'elle lit. Un zonard qui transporte tous ses biens dans un sac à dos graisseux. Des touristes à casquette jaune qui suivent une femme agitant un drapeau japonais. Des amoureux qui rient et se renvoient une girafe en peluche. Mimi, assise dans l'herbe, lit un article sur des crimes qu'elle semble avoir commis. Elle déploie le journal sur la pelouse et renverse la tête en arrière. Le ciel grouille de satellites invisibles qui peuvent localiser sa position à trois mètres près. De caméras spatiales capables de lire le titre sous ses yeux : « Chronologie de l'écoterrorisme ». Elle scrute les cieux, dans l'attente que le futur fonde sur elle pour l'arrêter. Puis elle ramasse le journal et les restes de son déjeuner et longe une rangée de chênes de Californie, en direction de Lone Mountain et du cours de l'après-midi : Enjeux éthiques et professionnels de la psychothérapie.

La nouvelle de ces incendies ne parvient pas jusqu'à Nick. Il glane ses infos aux arrêts de bus et dans les cafés, auprès des sondeurs et télémarketeurs, des mendiants des petites villes côtières toujours prêts à révéler des secrets dissimulés à presque tous les commentateurs et analystes, souvent même gratuitement.

À Bellevue, dans l'État de Washington, il décroche le job idéal : manutentionnaire amélioré, il arpente sur son mini-chariot élévateur un énorme entrepôt d'un supermarché de la culture en ligne, un Centre de satisfaction de la commande, déballe des montagnes de livres en palettes, scanne les codes-barres, puis enregistre leur emplacement précis dans l'immense matrice de stockage en 3-D. Il est censé battre des records de vitesse au sol. Et c'est le cas. Une sorte de performance artistique pour un public confidentiel, à savoir personne.

Le produit, ici, c'est moins les livres que ce but de dix mille ans d'histoire, cette chose que le cerveau humain convoite par-dessus tout

et que la nature lui refusera jusqu'à sa mort : la facilité. Ce flot est un fléau, et Nick en est le vecteur. Ses employeurs sont un virus qui un jour vivra en symbiose en chacun de nous. Une fois qu'on a acheté un roman en pyjama, on ne peut plus faire marche arrière.

Nick déballe le carton suivant, le trente-troisième aujourd'hui. Quand il est en forme, il peut ouvrir, scanner et ranger plus de cent cartons dans la journée, soit un toutes les quatre minutes. Plus il va vite, plus longtemps il peut retarder son inévitable remplacement par un robot. Il espère avoir encore deux ou trois ans avant que l'efficacité vienne le tuer. Et plus il travaille dur, moins il a à penser.

Il range le carton de livres de poche sur les étagères métalliques et enregistre le stockage. L'allée d'étagères vertigineuse ouvre sur un gouffre sans fond de livres. Et il y a des dizaines d'allées rien que dans ce Centre de satisfaction. Et chaque mois, de nouveaux Centres se créent sur plusieurs continents. Ses employeurs ne s'arrêteront pas avant que tout le monde soit satisfait. Nick gâche cinq précieuses secondes de temps-mouvement à contempler le ravin de livres. Ce spectacle l'emplit d'une horreur indissociable de l'espoir. Quelque part dans ces canyons infinis, débordants, proliférants de papier imprimé, encodés parmi les millions de tonnes de fibre de pin à l'encens, il doit bien y avoir quelques mots de vérité, une page, un paragraphe capables de rompre le sortilège de la satisfaction et de rétablir le danger, le besoin et la mort.

La nuit, il travaille à ses fresques. Il découpe les pochoirs dans son appartement, puis les trimballe dans toute la ville jusqu'à des murs nus qu'il dénêche pendant ses errances. C'est tenter le sort que de faire quoi que ce soit qui puisse attirer sur lui l'attention de la police. Mais la compulsion de hurler en images est trop forte. Il peut réaliser une fresque de taille moyenne, du scotchage à l'arrachage, en quelques dizaines de minutes. Entre deux et quatre heures du matin, au lieu de rester éveillé à se dévorer les entrailles, il peut tatouer plusieurs quartiers. Des vaches en gilet pare-balles. Des manifestants qui lancent des grenades en grains d'érable. De minuscules avions et hélicoptères de combat qui envahissent les fleurs d'une véritable roseraie en espalier, comme pour les polliniser.

La mission de ce soir est de grande envergure : recouvrir un immeuble de cabinets d'avocats de seize pochoirs qui se chevauchent. Juché sur un escabeau, Nick scotche ensemble les pochoirs numérotés en un grand vase qui s'élargit en haut et en bas. Les pochoirs couvrent la façade de parpaings et bifurquent à quatre-vingt-dix degrés pour déborder sur le trottoir. Il sort ses bombes, et les lignes découpées se remplissent de couleurs qui débordent sur le papier. Le temps que ça sèche, et il décolle les modèles pour dévoiler un châtaignier. Les branches grimpent jusqu'à l'étage. Le tronc plonge dans une masse de

racines qui s'enchevêtrant sur le trottoir et aboutissent dans le caniveau. À hauteur de poitrine, en lisière du champ de vision, les sillons de l'écorce se révèlent un code-barres de cinquante centimètres de large.

Nick sort de son sac à dos un pinceau en poil de chameau épais comme son doigt et un pot d'émail noir et inscrit à main levée une strophe de Rûmî à côté du code-barres :

L'amour est un arbre  
aux branches  
dans le toujours  
aux racines  
dans l'éternité  
et au tronc  
nulle part

Quelqu'un lui a lu un jour ce poème, dans une cabane en haut d'un arbre, en équilibre précaire sur une branche, au bord fertile de la création. *Si l'un de nous tombe*, l'entend-il lui rappeler, *l'autre tombera avec*. Il recule pour apprécier l'effet. Il est secoué, et il n'est pas sûr d'aimer ça. Mais aimer et ne pas aimer – le pilier et la base de la culture marchande – ne signifient pas grand-chose pour lui. Il veut juste peupler autant de murs que possible de ce qui ne peut être emmuré.

Il rassemble ses pochoirs et ses bombes, les range dans son sac et rentre éreinté chez lui pour cinq heures de demi-sommeil dans un lit qu'il faudrait changer. Olivia hante ses rêves, criant encore, dans la panique de l'agonie : *Ça ne finira jamais : ce qu'il y a entre nous. Pas vrai ?*

\*\*\*

« Quitte-moi », dit Ray Brinkman à sa femme, plusieurs fois par semaine. Mais elle ne comprend pas les mottes coagulées qui s'échappent de sa bouche, ou elle fait mine de ne pas comprendre. Il n'est jamais aussi soulagé que quand elle s'absente le soir pendant des heures. Alors tous ses espoirs s'accrochent à la pensée qu'elle est avec son ami, transformée, volubile, souffrante, et qu'elle crie dans le noir d'une chambre lointaine, pleurant et réclamant tout ce qui est hors de portée. Et pourtant, le matin, quand elle entre dans sa chambre en disant : *Bonjour, RayRay. Tout va bien ?*, il ne peut s'empêcher d'éprouver une variante paralytique de la joie.

Elle le fait manger et l'installe devant la télé. L'écran, ce sont des nouvelles, des voyages, de la compagnie, un rappel de la chance qu'il avait eue toute sa vie sans s'en rendre compte. Ce matin, Seattle est en guerre. Une histoire d'avenir du monde, de richesse et

d'appropriation. Même les présentateurs du JT ont l'air un peu perdus. Des délégués de dizaines de pays essaient de se réunir dans un palais des congrès ; des milliers de manifestants en transe refusent de les laisser faire. Des ados en poncho et pantalon camouflage sautent sur le toit d'un blindé en feu. D'autres arrachent du ciment une boîte aux lettres et la balancent dans la vitrine d'une banque tandis qu'une femme les insulte. En rangs sous des arbres qui scintillent des mille points blancs de Noël, des troupes casquées vêtues de noir lancent des grenades de fumée rose sur la foule. Le Ray Brinkman qui a passé deux décennies dans les tranchées à défendre les brevets applaudit chaque fois que la police maîtrise un anarchiste. Mais le Ray Brinkman que Dieu a pétrifié d'un revers de main négligent casse des vitrines.

La foule avance et s'égaille, frappe et se replie. Une phalange de boucliers anti-émeute les repousse. L'anarchie synchronisée se déverse par-dessus les barricades et encercle les véhicules blindés. Les caméras s'attardent sur un détail étonnant de la mêlée : un troupeau de bêtes sauvages. Des bois, des moustaches, des défenses, des trompes et des oreilles tombantes, masques élaborés qui recouvrent le visage d'ados en capuches et bombers. Les créatures meurent, tombent sur la chaussée et se relèvent, tel un *snuff movie* du Sierra Club.

Un souvenir s'insinue dans l'esprit altéré de Ray. Si douloureux qu'il en ferme les yeux. Il reconnaît ces masques d'animaux, ces collants peints. Ils sont tous familiers. Il les a vus, comme en photo. Il sait que ce n'est pas possible, mais la réalité n'efface pas ce sentiment d'étrange familiarité. Il appelle Dorothy pour qu'elle vienne éteindre la télé.

« Lecture ? » demande-t-elle toujours, même si c'est superflu. Il ne lui dira jamais non. Désormais, il vit pour ces lectures à haute voix. Depuis des années, ils traversent *Les Cent Plus Grands Romans de tous les temps*. Il ne se rappelle plus pourquoi la fiction l'agaçait tellement. Rien d'autre à présent n'a autant le pouvoir de lui faire supporter les heures d'avant le déjeuner. Il s'accroche à la plus ridicule miette d'intrigue, comme si l'avenir de l'humanité en dépendait.

Les livres divergent et rayonnent, aussi fluides que des pinsons sur une île isolée. Mais ils partagent un noyau dur si évident qu'on le tient pour acquis. Tout le monde imagine que la peur et la colère, la violence et le désir, la rage mêlée d'une capacité inattendue à pardonner – les sentiments des *personnages* – sont tout ce qui importe en dernier ressort. C'est une croyance d'enfant, bien sûr, à peine moins naïve que de croire que le Créateur de l'Univers daignerait administrer des sentences comme un juge fédéral. Être humain, c'est confondre une histoire satisfaisante et une histoire pleine de sagesse, c'est prendre la vie pour un énorme bipède. Non : la



vie se mobilise à une échelle beaucoup plus vaste, et si le monde échoue c'est justement parce qu'aucun roman ne peut rendre le combat pour le *monde* aussi captivant que les luttes entre quelques humains égarés. Mais désormais Ray a besoin de fiction, comme tout un chacun. Les héros, les méchants et les figurants que sa femme lui offre ce matin valent mieux que la vérité. *Même si je suis factice, disent-ils, et que toutes mes actions ne changent rien à rien, malgré tout, je franchis les plus grandes distances pour m'asseoir près de toi dans ton lit mécanique, te tenir compagnie, te changer les idées.*

Après des dizaines de milliers de pages, ils sont revenus à Tolstoï et ont avancé de quatre bons centimètres dans *Anna Karénine*. Dot reprend le fil de l'histoire sans la moindre trace de honte ni de gêne, le moindre indice que l'art et la vie se sont inscrits au même cours de dessin. Et cela, pour Ray, c'est le plus généreux cadeau de la fiction : la preuve que le pire de ce qu'ils ont pu s'infliger n'est qu'un récit de plus digne d'être lu à deux, au bout du compte.

Tandis qu'elle lit, il a les paupières qui tombent. Bientôt il infiltre le livre, rôde dans les marges, personnage secondaire dont le destin ne change rien pour les protagonistes. Il se réveille au son qui l'a bercé pendant un tiers de siècle : sa femme qui ronfle. Il ne lui reste qu'à faire ce qu'il a dû faire cinq ou six heures par jour, chaque jour de sa nouvelle vie : regarder le jardin par la fenêtre.

Un pivert fait la navette sur un chêne flamboyant, et fourre des noix dans une gaine de noyaux. Deux écureuils se lancent en spirales folles sur le tronc d'un tilleul effeuillé. Des nuées de petits insectes noirs grouillent en surface de l'herbe, déstabilisés par l'approche du froid. Un arbuste qu'ils ont dû planter il y a des années, Dorothy et lui, regorge de fleurs jaunes hirsutes, alors que toutes ses feuilles sont mortes depuis longtemps. C'est du grand spectacle, pour un paralytique. Le vent répand des ragots ; les branches de toutes les plantations anniversaires des Brinkman s'agitent, scandalisées. Il y a du danger partout, de la vigilance, de l'intrigue, des crescendos d'action au ralenti, des changements de saison épiques qui, naguère trop lents pour être perceptibles, s'abattent à présent si vite devant son lit qu'il a du mal à y croire.

Dorothy est réveillée par son propre ronflement. « Oh ! Excuse-moi, Ray. Je ne voulais pas t'abandonner. »

Il ne peut pas lui dire. Mais personne ne peut être abandonné, jamais, nulle part. Une épopée grandiose, chaotique, symphonique, pyrotechnique se joue sans cesse tout autour de nous. Elle ne s'en rend pas compte, et il n'a aucun moyen de lui faire savoir. Les jardins civilisés se ressemblent tous. Chaque jardin à l'état sauvage a sa façon d'être sauvage.

Les horloges de centaines de millions d'ordinateurs interconnectés se préparent à basculer sur des chiffres qu'elles n'ont pas été conçues pour accueillir. Les humains font des provisions dans leur cave pour la fin de l'Ère informatique. Douglas ne sait pas au juste quand s'achève le millénaire. Là où il est, on ne voit guère plus loin que la semaine. Ces jours-ci, le jour ne dure que quelques heures, il y a deux mètres de neige, et même la température de midi vous arrache les poils des bras. Si ça se trouve, les ordinateurs ont déjà pété les plombs et entraîné dans leur chute toute l'infrastructure planétaire. Enfoui dans une cabane de l'Administration des domaines, dans sa planque du Montana, Douglas serait le dernier informé.

Il se réveille quand le feu s'éteint, et il doit choisir entre le rallumer et mourir de froid. Il bondit en caleçon long hors de son sac de couchage polaire tel un être sorti d'un cocon sans avoir vraiment dépassé le stade larvaire. Il revêt sa parka, mais ses doigts sont si engourdis qu'il lui faut un quart d'heure terrifiant pour faire jaillir une flamme de quelques éclats de pin. Il se grille les mains au feu tels des sandwiches à la guimauve, jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau faire gigoter ses doigts. Au petit-déjeuner, deux œufs, trois tranches de bacon format viking, et un bout de pain rassis cuit sur le poêle à bois.

Du perron, il observe la ville. Des façades de bois gris brun parsèment la colline enneigée en contrebas. L'hôtel délabré à deux étages, l'épicerie éventrée, le cabinet médical, le salon du barbier, le bordel et les divers saloons : tout ça rien que pour lui. Plus loin, sur une haute crête, des pins à écorce blanche. La neige est couverte de traces de visiteurs – cerfs, élans, lièvres. Tout un drame en résumé, qu'il doit apprendre à déchiffrer. Il voit le poème gravé dans la neige par un rapace qui a fondu sur sa proie, l'a saisie, puis a disparu sans laisser d'adresse.

Gardien d'hiver de La Plus Accueillante Ville fantôme de l'Ouest : il a fait des boulots absurdes dans sa vie, mais jamais aussi absurdes. Les cols des deux côtés – trente kilomètres de nids-de-poule escarpés et rocailleux – sont bloqués par la neige. Personne ne viendra ici avant fin mai. Soit : *Quelque chose* pourrait arriver pendant qu'il veille. Un tremblement de terre, peut-être, ou une météorite. Des extraterrestres. Dans tous les cas, il ne pourrait pas faire grand-chose. Même son camion chasse-neige de l'AD ne va pas bouger pendant un bon bout de temps.

Les montagnes sont hautes, le sol abrupt et mince, les arbres exploités une fois de trop, et toutes les mines de métal précieux épuisées. Tout ce qu'il reste à vendre ici, c'est la nostalgie, ces hiers si récents où demain semblait la réponse à tout ce qu'un humain pouvait désirer. L'été venu, il revêtira sa tenue de mineur et racontera des histoires aux touristes qui bravent les routes à la chaussée en

accordéon pour atteindre un endroit que son inaccessibilité même rend digne d'être coché sur la liste des conquêtes. Les gosses croiront qu'il a cent cinquante ans. Les familles passeront en trombe et prendront quelques photos avant de repartir vers le geyser Old Faithful, ou le Glacier, ou quelque autre endroit digne d'intérêt.

Il s'assoit à la table de cuisine branlante et saisit le trésor qu'il garde à côté de la salière pétrifiée. Il est tombé dessus à l'automne : une bouteille brun sombre à moitié enfouie près de l'entrée de la mine. Ce qui reste de l'étiquette aux couleurs fanées montre quelques caractères chinois, des créatures surgies des premiers océans. Cette bouteille est un mystère : ce qu'elle dit, ce qu'elle contenait. Elle appartenait à l'un des nombreux travailleurs chinois qui œuvraient à la mine ou à la blanchisserie. Il louche sur les caractères et murmure : « C'est quoi qu'ils font ? » C'est son amie qui lui avait appris la phrase – il a oublié où et quand. Ça avait un rapport avec la Chine, avec son père. Il la faisait rire chaque fois qu'il disait ça. Il essayait de le dire souvent.

Il repose la bouteille et entame son rituel du matin : rédiger les saintes écritures de sa nouvelle religion de misérable humilité. Depuis mi-novembre, il travaille à un Manifeste de l'Échec. Les pages de papier réglé jaune gribouillées au stylo à bille s'empilent à l'angle de la table et du mur. Elles contiennent un récit : comment il est devenu un traître à son espèce. Il ne cite pas de noms, sauf ceux de la forêt. Mais tout est là : Comment ses yeux se sont dessillés. Comment la conscience s'est muée en colère. Comment il a rencontré des compagnons de foi, et entendu parler les arbres. Il raconte ce qu'ils espéraient accomplir et comment ils ont tenté de l'accomplir. Il explique quand et pourquoi ça a mal tourné. De la passion partout, et un luxe de détails, mais pas beaucoup de structure. Ses mots se ramifient, bourgeonnent, se ramifient encore. Ça l'occupe. Ça vaut toujours mieux que de péter les plombs à force de solitude. Quoique, certains jours, ça se discute.

Aujourd'hui il relit son premier jet d'hier : deux pages pour dire ce que ça lui a fait de voir sa Mimi les yeux tamponnés de feu. Puis il reprend le Bic et le pousse en sillons sur la page. Comme s'il se remettait à planter des arbustes, de haut en bas d'un flanc de colline. Le problème, c'est qu'en abordant le grand sujet de l'Échec, il ne peut s'empêcher d'aborder le sujet corollaire de *Là où l'humanité a vraiment merdé*.

Le stylo court ; les idées se forment, comme guidées par un esprit. Quelque chose resplendit, une vérité si évidente que les mots se dictent tout seuls. On encaisse un milliard d'années de bons d'épargne planétaires et on claque le fric en pacotille bling-bling. Et ce que Douglas Pavlicek voudrait savoir, c'est pourquoi il est si facile de s'en

rendre compte quand on est tout seul dans une cabane à flanc de colline, et presque impossible à croire dès qu'on sort de la maison pour rejoindre plusieurs milliards de gens repliés sur le statu quo.

Il s'arrête pour ranimer le feu. Il exhume du fourrage : du beurre de cacahuète sur des biscuits salés, et une pomme de terre cuite à même les bûches. Puis il est temps de descendre en ville pour s'assurer que les fantômes sont sages. Il accumule les couches de vêtement, attache ses moonboots d'occasion. Ses gros pieds palmés – son adaptation à l'hiver – le transforment en créature hybride, mi-homme, mi-lièvre géant dressé sur ses pattes arrière. Dans les congères, en crapahutant jusqu'à la coquille vide de la ville, il s'embourbe quand même, une bonne douzaine de fois.

Pas beaucoup d'action dans la Grand-Rue. Il examine les bâtiments branlants, leurs vitrines et attractions, traquant le moindre signe d'un nid importun, les traces de rongeurs, l'entrée d'une tanière. Ce n'est plus du boulot, c'est une aumône. En fait, son patron, qui fait partie de la tribu des Crow, lui offre l'usage de la cabane pour l'hiver parce que ça ne coûte rien à l'AD, et Duggie invente cette inspection régulière pour mériter ce logement gratis. Du balcon supérieur de l'hôtel, il crie : « Cet endroit est *mort*. » Le *ort* se heurte deux ou trois fois aux parois des monts Garnet avant de renoncer. Il remonte par le chemin le plus long, en suivant la crête, pour que les huit cents mètres de marche en plus lui fassent un peu d'exercice, et pour regarder la gorge. Par un jour aussi clair, il peut voir à des kilomètres les bouquets de mélèzes. Les seuls conifères qui se dépouillent en hiver.

Il poursuit à pas prudents, tâte avec ses snow-boots l'emplacement probable du sentier. Il progresse laborieusement sur le contour du premier S, et la vallée se déploie en dessous. Au pied de l'escarpement abrupt s'étale un tapis d'arbres si épais qu'il est impossible de croire que le monde est en réalité effiloché, sur le point de craquer. Des monticules de poudre sculptée pèsent sur les branches lourdes, transformées en jupons qui traînent au sol. Les cônes pourpres et droits des sapins se sont désintégrés en semence. Mais des grappes s'accrochent au sommet des épicéas, tels des œufs à calotte blanche qui auraient oublié de tomber. Des genévriers percent la roche nue et intouchée. Des épicéas vénérables les toisent, réprobateurs.

Il s'aventure vers l'escarpement pour mieux voir, et ce qu'il prend pour de la roche solide s'effondre sous ses pieds. Le premier rocher enneigé le fait rebondir dans l'air jusqu'au bord d'un éboulis de trois cents mètres. Il tend le pied et accroche un cylindre d'épicéa avant de dévaler violemment le talus couvert de neige. Soixante mètres d'éboulis plongent devant lui. Il pousse un hurlement et parvient à choper un tronc salvateur. Pour la deuxième fois, un arbre lui sauve la vie.

Le sang gèle sur son visage râpé. L'air est si froid qu'il lui électrocute le nez. Son bras tordu fait un angle impossible avec son épaule. La neige le recouvre. Il reste immobile, et sa conscience se réduit à un épicéa festonné de neige. Le ciel s'obscurcit. Ce qui semblait du froid cède la place à du négatif de compétition, bien au-dessous de zéro. Son cerveau clignote, et il ouvre les yeux sur le blanc qui veut le tuer. Il lève les yeux vers la crête et, défait par son à-pic de roche nue, se dit : *Laissez-moi juste me reposer un peu*. Finalement, c'est la morte, agenouillée auprès de lui pour lui caresser le visage, qui l'amène à se relever. *Tu n'es pas que toi*.

Le son de sa propre voix – « C'est vrai ? » – le fait revenir à lui. Les doigts caressants de la morte se muent en une branche de l'épicéa qu'il a embrassé dans sa chute. Il a le nez cassé, l'épaule démise. Sa vieille patte folle est hors d'usage. La nuit et le froid gagnent du terrain. Trente mètres abrupts de falaise se dressent au-dessus de lui. Mais la réalité ne compte pas. C'est ce que la morte lui fait comprendre, en quelques mots de plus : *Tu n'es pas encore au bout*.

Bien après l'âge de la retraite, Patricia travaille, avec l'énergie du désespoir. Ou de l'espoir, celui qu'assez de gens se mettent à la tâche pour qu'il y ait un avenir. Elle a deux boulots, diamétralement opposés. Dans celui qu'elle déteste, elle est à la tribune et mendie de l'argent, en bégayant comme un pivert à dos noir qui pilonne un sapin. Elle fait parader sa petite ménagerie de citations. Blake : *Le fou ne voit pas le même arbre que le sage*. Auden : *Une culture ne vaut que ce que valent ses bois*. Dix pour cent de l'auditoire donnent vingt dollars à sa banque de semences.

Contre l'avis de son équipe, elle donne des chiffres. Shaw ne disait-il pas, à juste titre, que la marque d'une intelligence véritable est d'être ébranlée par les statistiques ? Dix-sept formes de dépérissement forestier, toutes aggravées par le réchauffement climatique. Des milliers de kilomètres carrés par an convertis en *développement*. Une perte annuelle de cent milliards d'arbres. La moitié des espèces ligneuses de la planète auront disparu à la fin de ce siècle nouveau. Dix pour cent de l'auditoire lui donnent vingt dollars.

Elle invoque l'économie, le sens des affaires, l'esthétique, la morale, la ferveur. Elle leur offre des *histoires*, avec du drame, de l'espoir, de la colère, de la malfaisance, et des personnages auxquels on peut s'attacher. Elle leur offre Chico Mendes. Elle leur offre Wangari Maathai. Un sur dix lui donne vingt dollars, et un ange lui donne un million. Ça suffit pour qu'elle poursuive le boulot qu'elle aime : parcourir le monde en avion, en déversant dans l'air une quantité impardonnable et irresponsable de gaz à effet de serre et en précipitant le monde vers sa chute, pour collecter des semences et des

pousses d'arbres qui auront disparu en un rien de temps.

Bois de rose du Honduras. Chêne de Hinton du Mexique. Copalme de Sainte-Hélène. Cèdres du cap de Bonne-Espérance. Vingt espèces différentes de kauris monstrueux, épais de trois mètres et dénués de branches sur leurs trente premiers mètres de hauteur. Un alerce du sud du Chili, plus vieux que la Bible mais qui produit encore des graines. La moitié des espèces d'Australie, la Chine du Sud, un collier d'arbres ceignant l'Afrique. Les formes de vie extraterrestres de Madagascar, qui n'apparaissent nulle part ailleurs sur Terre. Les mangroves d'eau salée – pépinières marines et protectrices des côtes – disparaissent dans une centaine de pays. Bornéo, Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Moluques, Sumatra : les écosystèmes les plus productifs du monde cèdent la place à l'huile de palme.

Elle traverse les bois résiduels, sinistres et manucurés, du Japon surexploité. Franchit des ponts de racines vivantes dans le nord-est de l'Inde – le *Ficus elastica* formé à enjamber des rivières par des générations de Khasi, le peuple des collines – pour pénétrer dans des forêts où les arbres indigènes ont été remplacés par des pins à croissance rapide. Elle traverse d'anciennes étendues de teck thaïlandais, livrées aux eucalyptus épineux qu'on peut moissonner tous les trois ans. Dans le sud-ouest des États-Unis, elle parcourt ce qui reste des hectares sans fin de pins à pignons, déracinés pour planter du blé. Des forêts sauvages, variées, non répertoriées fondent comme neige au soleil. Et toujours les habitants lui disent la même chose : On ne veut pas tuer la poule aux œufs d'or, mais par ici c'est le seul moyen d'accéder aux œufs.

La presse adore sa croisade, désespérée et vouée à l'échec. « La femme qui sauve des graines ». « Madame Noé ». « Un bas de laine pour les arbres ». Elle obtient l'attention du monde pendant quinze minutes. Si elle avait installé sa banque dans une forteresse enfouie au cœur de l'Arctique, elle aurait peut-être obtenu une demi-heure. Mais un bunker cubique dans les collines des monts Front Range, ça mérite à peine d'être filmé.

L'intérieur de la chambre forte ressemble à un croisement entre une chapelle et une bibliothèque high-tech. Des milliers de cylindres, classés et étiquetés avec date, espèce et lieu d'origine, sont couchés dans des tiroirs numérotés de verre hermétique et d'acier gratté, comme dans un vrai coffre-fort de banque, sauf qu'il fait moins trente degrés. Dans cette chambre forte, Patricia est saisie d'une étrange sensation. Elle se trouve dans l'une des régions les plus biodiverses de la Terre, entourée de milliers de graines dormantes, nettoyées, séchées, tamisées et radiographiées, qui toutes attendent que leur ADN se réveille et recommence à transformer l'air en bois au moindre signe de dégel et d'eau. Les graines bourdonnent. Elles *chantent* quelque

chose – elle en jurerait – juste en dessous du seuil d’audibilité.

Les reporters lui demandent pourquoi sa fondation, contrairement à toutes les autres banques de semences d’ONG, ne se concentre pas sur des végétaux utiles à l’homme quand la catastrophe surviendra. Elle est tentée de dire : *L’utile*, voilà *la catastrophe*. Au lieu de quoi elle répond : « Nous préservons des arbres dont on finira par découvrir l’utilité. » Les journalistes s’animent quand elle mentionne tous les points chauds du déclin forestier, chacun accompagné de sa cause immédiate : pluies acides, rouille, chancres, pourrissement des racines, sécheresse, agents invasifs, agriculture fautive, insectes dévorants, champignons toxiques, désertification... Mais leur regard se voile quand elle leur explique que toutes ces menaces ne deviennent fatales que pour une seule raison ; l’épuisement croissant de l’atmosphère par des humains qui brûlent ce qui fut vert. Les journaux mensuels, hebdomadaires, quotidiens, horaires et minutaires font tous un papier sur elle et passent aussitôt à des nouvelles plus fraîches. Quelques personnes lisent les articles et lui envoient vingt dollars. Et elle est libre d’explorer une autre forêt agonisante, en quête d’un autre arbre déclinant.

À Machadinho d’Oeste, dans l’ouest du Brésil, Patricia découvre ce qu’une forêt peut faire. Des pans de soleil traversent les troncs couverts de lierres, les moteurs de vie les plus fous de la Terre. Chaque surface est surchargée d’espèces, et rappelle que l’*ahurissement* provient du *hérissement*. Tout n’est que frange, natte et tresse, écailles et épines. Elle a du mal à distinguer les arbres des haubans de lianes, des orchidées, des plaques de mousse, des broméliacées, des bouquets de fougères géantes, des matelas d’algues.

Il y a des arbres qui fleurissent et fructifient à même le tronc. Des kapokiers bizarres, de douze mètres de circonférence, dont les branches varient de l’épineux au brillant au lisse, à partir du même fût. Des myrtes éparpillés dans la forêt qui fleurissent tous le même jour. Des *Bertholletia* produisant de véritables boulets de canon, cornes d’abondance remplies de noix. Des arbres qui font tomber la pluie, qui donnent l’heure, qui prédisent le temps. Des graines aux formes et aux couleurs obscènes. Des cosses en forme de poignards et de cimenterres. Des racines sur échasses, des racines serpentine, des remparts sculptés, des racines qui respirent. Un délire d’idées et de solutions. La biomasse est folle. Un coup de filet à papillons suffit à le remplir de vingt espèces de scarabées. Un matelas de fourmis attaque Patricia pour avoir touché les arbres qui les nourrissent et les abritent.

Une semaine ici, c’est sept longues journées de recensement. L’équipe du professeur Westerford comptabilise de l’aube au crépuscule ; une journée de travail qui devrait exténuer une

sexagénaire. Mais elle ne vit que pour ça. Hier, ils ont dénombré deux cent treize espèces d'arbre différentes sur un peu plus de quatre hectares, dont chacune est le résultat d'une Terre qui pense tout haut. Dans une masse aussi dense de vivant, c'est risqué de compter sur quelque chose d'aussi capricieux que le vent. La plupart des variétés d'arbres ont leurs propres pollinisateurs. Le revers de cette diversité insensée, c'est la dispersion. Le plus proche récipiendaire de pollen peut très bien se trouver à deux ou trois kilomètres. Un jour sur deux, ils tombent sur des espèces que personne dans l'équipe ne peut identifier. Des formes de vie nouvelles et inconnues : *Encore un Dieu-sait-quoi*. Des milliers d'espèces ingénieuses se répandent dans l'arborescence du fleuve. Et n'importe laquelle de ces usines chimiques en voie de disparition est susceptible de fabriquer le prochain traitement anti-VIH, le prochain super-antibiotique, le nouveau destructeur de tumeurs.

L'air est si humide que Patricia est trempée de l'intérieur. C'est pénible de marcher sous le couvert d'arbres couverts de lianes. Chaque centimètre cubique s'affaire à convertir sol et soleil en milliers d'agents volatils que les chimistes n'auront peut-être jamais l'occasion d'identifier. Son escorte de fans saigneurs d'hévéa se déploie autour d'elle comme un quadrillage policier, en quête des huit mille espèces amazoniennes qui risquent de disparaître avant qu'elle ne puisse les acheminer dans sa chambre forte climatisée du Colorado.

Il y a plus d'un siècle, un Anglais a sorti du pays en contrebande des pépins d'hévéa, pour le plus grand malheur du Brésil. À présent, presque tout le caoutchouc naturel du monde pousse en Asie du Sud, sur des terres défrichées de leurs arbres avant qu'ils n'aient été pleinement recensés. Du coup, les Brésiliens se méfient d'elle : encore une Anglo, une collectionneuse venue voler leurs semences. Mais le jour où son équipe découvre des acajous et des ipés vénérables taillés en pièces, ils changent d'avis. Ils n'avaient jamais vu personne, à part eux-mêmes, pleurer un arbre.

Ses gardes sont armés, fût-ce avec les mousquets de leurs arrière-arrière-grands-pères. La nuit, des *pistoleiros* hantent le fleuve et les routes. Les braconniers tuent quiconque s'interpose entre eux et leur récolte. On n'a pas besoin d'être une fraction du héros que fut Mendes pour mourir au nom du bois. Un soir autour du feu, l'un de ses meilleurs guides, Elizeu, lui raconte une histoire par le truchement de Rogerio, l'interprète. « Un ami à moi, qui saignait l'hévéa depuis l'enfance... *couic* ! Décapité au fil d'acier. Juste parce qu'il protégeait son petit bosquet. »

Elvis Antônio hoche la tête en regardant les flammes. « On en a trouvé un autre, il y a trois mois. Ils avaient fourré son corps dans un terrier à la base d'un arbre.



– C’est les Américains, lui dit Elizeu.

– Les Américains ? Ici ? » *Mais quelle conne !* À peine les mots lui ont-ils échappé qu’elle comprend.

« Ce sont les Américains qui contrôlent le marché. Vous achetez de la contrebande. Vous êtes prêts à payer n’importe quel prix ! Et nos flics, faut pas compter dessus. Ils touchent leur part. Ils veulent que les arbres meurent. C’est étonnant qu’on soit pas tous devenus contrebandiers ! Comparé au saignage ? C’est ridicule.

– Alors pourquoi vous ne passez pas au braconnage ? »

Elizeu sourit et pardonne la question. « On peut saigner un hévéa pendant des générations. Mais on ne peut le braconner qu’une fois. »

Elle s’endort sous la moustiquaire, en pensant à Dennis. Elle rêverait qu’il voie cette forêt, qui ressemble tant aux mondes perdus des livres d’enfant. Il l’attend, à la banque du Colorado. Un État auquel il ne s’adaptera jamais. Bien trop joyeux, froid et sec – le plus âpre des pays d’Oz. Il trouve ça contre nature, tous ces aulnes, tout ce soleil. *Y a pas ici un arbre plus grand qu’un jeune sapin-ciguë de chez nous.*

Il est content de travailler à la maintenance de la chambre forte, de contrôler la stabilité de la température et du taux d’humidité. Mais il passe avant tout son année fragmentée à attendre le retour de la chasseresse, avec ses fioles pleines d’espèces qui bientôt n’existeront plus que dans leur tombe climatisée. Il ne proteste jamais, et pourtant il n’est pas vraiment convaincu. *Combien de temps tu crois qu’elles vont tenir, là-dedans, bébé ?*

Elle lui a parlé de la graine de dattier de Judée, vieille de deux mille ans, trouvée dans le palais d’Hérode le Grand à Massada : le noyau d’une datte que Jésus en personne aurait pu goûter, le genre d’arbre dont Mahomet disait qu’il était de l’étoffe d’Adam. Il a fini par germer, il y a quelques années. Elle lui parle des graines de silène enfouies à plusieurs mètres sous le permafrost de Sibérie. Et qui repoussent, au bout de trente mille ans. Il se contente de siffler et de secouer la tête. Mais jamais il ne pose la question qu’il veut poser, comme il le devrait, elle le sait. *Qui va s’occuper de replanter ?*

Elle s’éveille à l’aube dans un vert impénétrable. La lumière filtre en rais à travers des couches de pourriture enchâssée de lianes, comme une image pieuse d’une église retournée au paganisme. La question tacite de Dennis résonne dans sa tête. L’excès de vie autour de sa tente l’amène à se demander à quoi bon sauver une espèce sans tous les épiphytes, champignons, pollinisateurs et autres symbiontes qui, dans la guerre de tranchées de chaque jour, offrent à l’espèce son vrai refuge. Mais y a-t-il une autre solution ? Elle reste allongée dans son duvet, imaginant le site transformé en pâturage : trois cents

kilomètres carrés exploitables par jour. Et le déclin de la forêt ne fait qu'accélérer le réchauffement du monde, rendu plus difficile à nourrir.

En reprenant la piste après le petit-déjeuner, ils tombent sur une pile de rondins fraîchement coupés. Les éclaireurs se déploient. Au bout de quelques minutes, on entend des coups de fusil, suivis d'une moto qui vrombit dans la jungle. Elvis Antônio revient et agite les bras pour indiquer que tout va bien. Patricia le suit sur une approximation de route qui mène à des baraquements de *pistoleiros* évacués en hâte. Il ne reste guère qu'un tas de vêtements grasseyés, un sac de farine de manioc moisie, des savonnettes, et un magazine de charme portugais qu'on a trop fait tourner. Ils mettent le feu au camp. Le brasier soulage, infime entrave orange au progrès.

Ils suivent un lit de torrent jusqu'à une plaine qui, selon les guides, comblera le désir de Patricia pour des semences rares. Elle s'arrête en chemin pour inspecter des fruits étranges. Des annones : corossols, cachimans, attes, dans un délire de variétés et d'hybrides, dont chacun mijote quelque chose. Un incroyable lecythis la submerge de sa puanteur insensée. Des troncs de kapokiers sont cuirassés d'épines. On sort les fioles. Ils trouvent un spectaculaire bombax en fleurs, qui ne ressemble à rien de connu.

Elvis Antônio surgit à côté d'elle. Il rit et la tire par la manche.  
« Viens voir !

– Oui, bien sûr. Dans une minute, d'accord ?

– Maintenant, c'est mieux ! »

Elle soupire et le suit, jusqu'à une alcôve de branches et de lianes folles. Quatre saigneurs contemplent un gros arbre dont les contreforts semblent des plis d'étoffe tombants. Elle ne peut même pas deviner la famille, encore moins le genre et l'espèce. Mais ce n'est pas l'espèce qui les intéresse. Parvenue derrière les hommes surexcités, elle a le souffle coupé. Personne ne lui dit ce qu'il y a à voir. Un enfant le verrait. Un borgne myope. Tout en nœuds et torsades, des muscles saillent du tronc lisse. C'est un humain, une femme, le torse disloqué, les bras levés, aux doigts de branches. Le visage, tout rond d'anxiété, la dévisage si farouchement que Patricia détourne les yeux.

Elle s'approche pour chercher les marques de burin. Quel sculpteur mettrait autant de talent et d'effort en une création si inaccessible qu'elle pourrait rester inconnue ? Mais ce n'est pas une sculpture. Aucune entaille, aucun rabotage. Rien que les contours de l'arbre. Les hommes crient des mots brûlants et vifs en trois langues. L'un des dendrologues prétend, avec trop de gesticulations, que le bois a dû être émondé pour ressembler à une femme. Les saigneurs ricanent. C'est la Vierge, qui regarde horrifiée le monde à l'agonie.

« Paréidolie », dit Patricia.

L'interprète ne connaît pas le mot. Elle explique : une forme

d'adaptation qui pousse les humains à voir de l'humain en toutes choses. La tendance à transformer deux trous et une entaille en visage. L'interprète dit que ça n'existe pas en portugais.

Patricia regarde de plus près. La figure est bien là. Une femme à la coda de sa vie, qui lève les yeux et les mains juste avant cet instant où la peur se mue en savoir. Le visage a pu être formé par l'efflorescence aléatoire d'un chancre, avec des scarabées pour chirurgiens esthétiques. Mais les bras, les mains, les doigts : un air de famille. L'effet s'accroît à mesure que Patricia tourne autour. Ce corps convulsé ferait aboyer un chien. Pleurer un enfant.

Des mythes lui reviennent dans ces terres tropicales, des récits issus de son enfance, de l'enfance du monde. L'Ovide pour enfants que son père lui avait offert. *Laissez-moi vous chanter comment les humains se transforment en d'autres créatures*. Elle est tombée sur les mêmes histoires partout où elle collecte des semences : aux Philippines, au Xinjiang, en Nouvelle-Zélande, en Afrique orientale, au Sri Lanka. Des humains qui soudain prennent racine et se couvrent d'écorce. Des arbres qui, pour quelque temps encore, peuvent parler, soulever leurs racines et bouger.

Le monde devient étrange, étranger à son esprit. *Mythe. Mythe*. Une erreur de prononciation. Un solécisme. Des souvenirs réexpédiés depuis les rivages de la grande migration humaine hors de tout le vivant. Des télégrammes d'adieu rédigés par les sceptiques de ce projet d'évasion, qui disent : *Souvenez-vous de ça, dans des millénaires, quand vous ne verrez que vous-mêmes partout autour de vous*.

Légèrement en amont, les Achuar – le peuple du palmier – chantent pour leurs jardins et leurs forêts, mais secrètement, dans leur tête, pour que seules les âmes des plantes les entendent. Les arbres sont leurs proches parents, avec leurs espoirs, leurs craintes et leurs codes sociaux, et leur but d'humains a toujours été de charmer et de séduire des créatures vertes, de conclure avec elles un mariage symbolique. Ce sont ces chants de mariage qu'il faudrait au Germoir. Une telle culture pourrait peut-être sauver la Terre. Patricia ne voit guère d'autre remède.

On sort les appareils photo. Les botanistes comme les guides mitraillent. Ils se disputent sur l'expression de ce visage. Ils rient de l'improbabilité que du bois inconscient ait pu pousser accidentellement pour devenir comme ça, comme *nous*. Patricia fait le calcul dans sa tête. En termes d'improbabilité, ce n'est rien comparé aux deux premiers grands coups de dés cosmiques : celui qui a fait franchir à la matière inerte la crête de la vie, et celui qui a mené de simples bactéries à des cellules cent fois plus grosses et plus complexes. À côté de ça, l'écart est infime entre les arbres et les humains. Et compte tenu de l'hallucinante loterie qui engendre

n'importe quel arbre, où est le miracle si un arbre ressemble à la Vierge ?

Patricia mitraille, elle aussi, pour saisir la figure gravée sur le tronc. Ils prennent quelques échantillons pour identification. Il n'y a pas de graines. Ils poursuivent leur collecte. Mais désormais chaque tronc semble une sculpture infiniment ressemblante et vivante, trop complexe pour être l'œuvre d'un autre sculpteur que la vie.

Une fois rentrée de son périple, elle ne montre ses photos à personne dans le bâtiment rutilant à la sortie de Boulder. Son personnel, ses scientifiques, son conseil d'administration : ils n'ont que faire du *mythe*. Les mythes sont de vieilles erreurs de calcul, des suppositions d'enfants depuis longtemps couchés. Les mythes ne figurent pas dans la charte de la fondation.

Mais elle montre à Dennis. Elle montre tout à Dennis. Il sourit et agite la tête. Dennis le fiable. Soixante-douze ans, et toujours capable d'émerveillement comme un gamin. « Non mais regarde-moi ça ! Waouh, c'est *fou* !

– C'était encore plus troublant en personne.

– En *personne*. Je veux bien le croire. » Il ne se lasse pas de regarder. De rire. « Tu sais quoi, bébé ? Tu pourrais t'en servir.

– Comment ça ?

– Fais-en un poster. Avec une légende en grosses lettres : *Ils essaient d'attirer notre attention.* »

Cette nuit-là elle se réveille dans le noir, enlacée par ses grosses mains douces toutes molles. « Dennis ? » Elle tire sur son poignet. « Den ? » En un éclair, elle se dégage du bras inerte et saute du lit. La chambre s'inonde de lumière. Les bras levés, les doigts écartés, le visage si pétrifié d'horreur que même le cadavre détourne les yeux.

Le luthier aux cheveux pleins de sciure, l'homme qui apaise Dorothy et la fait rire chaque fois qu'elle veut acheter un fusil d'assaut, l'homme qui a écrit un poème expliquant où le chercher si jamais elle le perd, la supplie de l'épouser. Sauf que la loi insiste sur un seul mari à la fois.

« Dory, je ne peux plus continuer comme ça. Mon auréole se barre. La sainteté, c'est surfait.

– Oui. Vivre dans le péché aussi.

– Tu ne peux pas partir en vacances avec moi. Tu ne peux même pas passer la nuit. Chaque fois que tu viens, ces trois quarts d'heure sont le meilleur moment de ma journée. Mais je suis désolé. Je ne peux plus rester le numéro deux.

– Tu n'es pas le numéro deux, Alan. C'est juste un passage joué en double-corde. Tu sais bien.

– Fini, la double-corde. Je veux un long solo mélodieux avant la fin

du morceau.

– OK.

– Comment ça, OK ?

– OK. Ça finira par se faire.

– Dory. Bon Dieu. Pourquoi tu joues les martyres ? Personne n'attend ça de toi. Même pas *lui*. »

Nul ne saurait dire ce qu'il attend, *lui*. « J'ai signé les papiers. J'ai fait une promesse.

– Quelle promesse ? Il y a deux ans, vous étiez au bord du divorce. Vous aviez déjà fait le partage des biens, pour ainsi dire.

– Ouais. C'était du temps où il pouvait marcher. Et parler. Et signer des accords.

– Il a son assurance. Sa pension d'invalidité. Deux aides à domicile. Il pourrait même s'offrir une aide à plein temps. Tu peux même continuer à l'aider. Je veux juste que tu vives ici avec moi. Que tous les soirs tu rentres auprès de moi. Que tu sois ma femme. »

L'amour, comme le savent tous les bons romans, est une affaire de titre, de contrat et de possession. Elle et son amant se sont déjà heurtés à ce mur bien des fois. Et aujourd'hui, en ce nouveau millénaire, l'homme qui lui a permis de ne pas devenir folle, l'homme qui aurait même pu être son âme sœur si seulement elle-même avait une âme un peu moins tordue, se heurte au mur une dernière fois et s'effondre à son pied.

« Dory ? Il est temps. J'en ai marre de partager.

– Alan, c'est le partage ou rien. »

Il choisit rien. Et pendant longtemps, elle rêve de faire le même choix.

Un matin d'automne d'un bleu cristallin, un beuglement provient de l'autre chambre. Son surnom, étiré jusqu'à l'immobilité, sans la consonne finale : *Daaa...* Elle en frissonne. C'est pire que le beuglement qu'il pousse quand il souille son lit et qu'il a besoin qu'elle vienne le nettoyer. Une fois de plus elle accourt, comme s'il n'y avait jamais eu de fausse alerte. Dans la chambre, quelqu'un parle à son mari, qui gémit. Elle ouvre la porte d'un coup. « Je suis là, Ray. »

Au premier abord, il n'y a que cet homme figé dans son masque de terreur, celui auquel elle s'est enfin habituée. Et puis elle se retourne et elle comprend. Elle se laisse tomber sur le lit, à côté de lui. La télévision dit : « Oh mon Dieu. Oh mon Dieu. » Elle dit : « Ça, c'est la *deuxième* tour. Ça vient d'arriver. En direct. Sur notre écran. »

Dans le lit, une petite bête dure et fuyante lui effleure le poignet. Elle sursaute, pousse un cri. La main valide de son mari, qui cogne contre la sienne.

« C'est un acte délibéré, dit l'écran. C'est forcément délibéré. »

Elle prend les doigts raides et crochus et les serre. Ils regardent

ensemble, fixement, sans rien comprendre. De l'orange, du blanc, du gris et du noir se gonflent au vent sur un bleu sans nuages. Les tours se dilatent, comme des failles dans la croûte terrestre. Elles vacillent. Puis elles tombent. L'écran en tremble. Les gens dans les rues s'éparpillent en criant. L'une des tours se replie et s'aplatit, comme des étagères gonflables. Les cris animaux s'acharnent. La révolte et le déni s'écoulent de la bouche de Ray. « *Nh, nh, nh...* »

Elle a déjà vu ça : des colonnes monstrueuses, trop énormes pour être abattues, qui s'effondrent. Elle songe : *Enfin tout ce rêve étrange de sécurité, de distance, va mourir.* Mais en matière de prédiction, elle a toujours été au-delà de l'erreur.

Hyde Street, dans Nob Hill, un pâté de maisons bordé de sycomores de Californie camouflés et d'un unique prunier d'Asie tordu qui est pris d'un délire couleur crème chaque printemps pendant trois semaines. Mimi est assise dans son bureau en rez-de-chaussée, stores baissés, pour se préparer à sa deuxième et dernière patiente du jour. Le premier est resté trois heures. Il avait le droit par contrat de rester aussi longtemps que nécessaire. Mais la séance a vidé Mimi, réduite à un moignon émoussé. La deuxième va la vider de son sang, aspirer ce qui lui reste de vie pour la journée. Elle se réfugiera dans son appartement à Castro, pour regarder des documentaires sur la nature et écouter de la musique de transe. Puis elle dormira pour affronter demain deux nouveaux patients.

La ville regorge de thérapeutes non conventionnels : conseillers, analystes, guides spirituels, assistants d'épanouissement, coachs de vie et semi-charlatans, souvent aussi surpris que Mimi de se retrouver dans ce business. Mais sa réputation s'est si bien répandue par le bouche à oreille qu'elle peut s'autoriser ce loyer délirant tout en ne recevant que deux patients par jour. La vraie question, séance après séance, c'est de savoir si elle-même peut rester saine d'esprit alors que ses patients lui dévorent l'âme.

Beaucoup de clients potentiels ne souffrent guère que d'avoir trop d'argent. Elle le leur dit, lors des entretiens de filtrage un vendredi sur deux. Elle refuse de voir quelqu'un qui n'est pas en souffrance, et elle peut évaluer l'étendue de cette souffrance dans les vingt secondes où la personne s'installe dans le fauteuil en face d'elle dans son cabinet sans ornement. Elle parle quelques minutes avec chaque candidat, non de sa psyché, mais du temps qu'il fait, de sport, des animaux qu'il a eus enfant. Ensuite, soit elle planifie une séance, soit elle renvoie le pèlerin en disant : « Vous n'avez pas besoin de moi. Vous avez juste besoin de comprendre que vous êtes déjà heureux. » Ce diagnostic est gratuit. Mais une vraie séance réclame des sacrifices. Deux sacrifices par jour suffisent à la maintenir à flot.

Elle s'assied à la droite de la cheminée murée, et récupère. Dans le vestibule de la cinquantaine, elle est restée mince, grâce à la course de fond qu'elle s'est mise à pratiquer, même si la capuche de cheveux noirs a des reflets châains. Encore marquée à la joue par la balafre qui n'a jamais disparu. Sa main caresse son jean gris métallique et parcourt les plis de son chemisier cyan, celui qui lui donne l'impression d'être un troubadour. Son assistante a appelé la patiente suivante pour lui annoncer que la thérapeute est disponible. Il y a juste assez de temps pour se hisser hors du chaudron matinal de quatre heures de peur, de chagrin, d'espoir et de transfiguration partagés avec un parfait inconnu, avant d'y replonger avec une autre.

Elle baigne son esprit d'un flottement zen. Elle prend l'une des photos encadrées sur la cheminée : celle d'un couple chinois âgé qui brandit la photo de trois petites filles. Une photo de studio, devant une toile de fond. L'homme porte un costume de lin luxueux et la femme une robe de soie faite sur mesure à Shanghai avant la guerre. Le couple contemple tristement la photo de leurs petites-filles américaines aux noms insondables. Ils ne rencontreront jamais ces petites étrangères ni leur mère, cette héritière virginienne déchuée qui mourra à l'hospice en ayant oublié à quelle espèce elle appartient. Et leur fils prodigue : c'est comme s'ils savaient déjà, à l'instant où l'objectif s'ouvre, des années avant le crime. Comment s'élève ou chute un homme en cette vie ? La chanson du pêcheur s'écoule au plus profond du fleuve.

Il était une fois une petite fille hérissée, un peu farouche, une vraie terreur même, qui tentait de se préserver par-dessus un grand gouffre. Ni jaune, ni blanche, ni rien qu'on ait jamais vu à Wheaton. Seul le pêcheur la connut vraiment, immobile à côté d'elle dans ces longues journées lentes en des lieux indomptés, où ils regardaient et lançaient leur ligne dans le même flot. Elle la ressent de nouveau, rendue pire encore par le temps, la distance impensable : la rage contre son départ. Puis la rage contre le monde qui avait abattu le bosquet inoffensif où son fantôme aimait à se promener, où elle aimait s'asseoir et lui demander *pourquoi*, où un jour elle faillit même avoir une réponse.

Un carillon émiette la rêverie de Mimi. Stephanie N., sa visiteuse de l'après-midi, pénètre à l'accueil. Mimi remet la photo à sa place et appuie sur un bouton dissimulé sous le manteau de la cheminée, pour signaler à Katherine qu'elle est prête. On frappe doucement à la porte, et Mimi se lève pour accueillir une rousse plantureuse aux cheveux secs, aux lunettes d'écaille. La tunique kaki et sa demi-cape ne parviennent pas à masquer son embonpoint. Pas besoin d'être farouchement empathique pour sentir que son ressort est brisé.

Mimi sourit et lui effleure l'épaule. « Détendez-vous. Il n'y a pas

à s'inquiéter. »

Les yeux de Stephanie s'écarchillent. *Vraiment ?*

« Ne bougez pas. Laissez-moi vous regarder debout. Vous êtes allée aux toilettes ? Vous avez déjeuné ? Vous avez bien laissé votre portable, votre montre et autres appareils auprès de Katherine ? Vous n'avez rien sur vous, ni maquillage ni bijoux ? » Stephanie est irréprouvable. « Bien. Je vous en prie, asseyez-vous. »

La patiente prend le fauteuil offert, se demandant comme tout cela peut conduire à la magie que son beau-frère a appelée l'expérience la plus dérangement et la plus profonde de sa vie d'adulte. « Ça ne vous aiderait pas de savoir quelques trucs sur moi ? »

Mimi penche la tête et sourit. Il y a tant de noms pour cette chose dont le monde a une peur mortelle, et chacun veut vous en donner sa version. « Stephanie ? Quand on aura fini, on en saura plus l'une sur l'autre qu'il n'y a de mots pour ça. »

Stephanie se tamponne les yeux, hoche la tête, rit sur deux syllabes, puis fait un geste des doigts. Prête.

Au bout de quatre minutes, Mimi interrompt la séance. Elle se penche et lui touche le genou. « Écoutez. Regardez-moi, simplement. C'est tout ce que vous avez à faire. »

Stephanie tend la paume dans un geste d'excuse et replie sa main vers ses lèvres. « Je sais. Je suis désolée. »

– Si vous êtes gênée... si vous avez peur, ne vous inquiétez pas. Ça n'a pas d'importance. Contentez-vous de me regarder dans les yeux. »

Stephanie baisse la tête. Elle se redresse dans le fauteuil, et elles réessaient. Ça arrive souvent, ces faux départs. Personne ne soupçonne à quel point c'est difficile de soutenir le regard d'autrui plus de trois secondes. Au bout de quinze, ils sont au supplice : les introvertis comme les extravertis, les dominateurs comme les soumis. Tous sont frappés de scopophobie : la crainte de voir et d'être vu. Un chien vous mord si vous le regardez avec trop d'insistance. Des gens sont capables de vous flinguer. Et elle a beau avoir regardé dans les yeux pendant des heures des centaines de personnes, Mimi elle-même éprouve un soupçon de peur, même à présent, en contemplant les yeux instables de Stephanie qui, rougissante, surmonte sa honte et se lance.

Les deux femmes lient leur regard, gênées et à nu. Un tic au coin de la lèvre de Stephanie incite Mimi à lui sourire en retour.

*Ça craint*, disent les yeux de la patiente.

*Oui*, admet la thérapeute. *C'est humiliant.*

La gêne devient assez plaisante. Stephanie la sympathique, Stephanie l'avenante, l'habituellement confiante. *Je suis quelqu'un de bien. Vous voyez ?*

*Ça n'a pas d'importance.*

La paupière inférieure de Stephanie se crispe et son *orbicularis oculi*



frémit. *Est-ce que vous me trouvez normale ? Est-ce que je suis plus ou moins comme tout le monde ? Pourquoi j'ai l'impression de basculer dans les failles de la sociabilité ?*

Mimi plisse les yeux de la largeur de deux cils. Une microscopique réprimande : *Regardez, c'est tout. Regardez.*

Au bout de cinq minutes, la respiration de Stephanie se modifie, se fait moins forte. *OK. Je vois. Je commence à piger.*

*Vous n'avez encore rien vu.*

Mimi regarde cette femme gagner en netteté. Mère de famille, plusieurs enfants. Ne peut s'empêcher de prendre soin de la thérapeute. Mariée à un homme qui, au bout de dix ans, est devenu poli et distant, un ours dans sa tanière. Le sexe est au mieux hygiénique et routinier. *Mais tu te trompes*, se dit la thérapeute qui spéculé. *Tu ne sais rien.* Et la pensée se reflète sur les plus petits muscles de son visage. *Regarde, c'est tout.* Regarder doit corriger et guérir toute pensée.

Dix minutes. Stephanie s'agite. *Quand est-ce que la magie va opérer ?* Les yeux de Mimi appuient. Malgré l'ennui, le pouls de Stephanie s'accélère. Elle se penche en avant. Ses narines frémissent. Et puis tout se détend, du crâne aux chevilles. *Eh bien voilà. C'est tout ce qu'il y a à voir.*

*Ce que je vois échappe à votre contrôle.*

*Les trucs bizarres qui peuvent se passer ici n'ont pas intérêt à en sortir.*

*C'est plus sûr que Las Vegas.*

*Je ne suis pas sûre de ce que je fais ici.*

*Moi non plus.*

*Je ne suis pas sûre que je vous apprécierais si je vous rencontrais dans une soirée.*

*Je ne m'apprécie pas toujours. Et surtout pas dans les soirées.*

*Ça ne peut pas valoir ce que ça coûte. Même si je reste tout l'après-midi.*

*Qu'est-ce que ça vaut d'être regardée, sans être jugée, aussi longtemps que vous en avez besoin ?*

*Je déconne. C'est mon mari qui paie.*

*Moi, je vis de l'héritage de mon père. Qui est peut-être le résultat d'un vol.*

*J'ai toujours laissé les hommes me définir.*

*En réalité, je suis ingénieur. Je fais semblant d'être thérapeute.*

*Aidez-moi. je me réveille à trois heures du matin avec une bête noire qui me serre la gorge.*

*Je ne m'appelle pas Judith Hanson. Mon vrai nom, c'est Mimi Ma.*

*Le dimanche, quand le soleil se couche, je n'ai plus envie de vivre.*

*Ce sont les dimanches soir qui me sauvent. Parce que je sais que dans quelques heures je reprends le boulot.*

*C'est à cause des tours ? Je me dis que c'est peut-être les tours. Je me sens si friable, comme du verre dépoli...*

*Il y a toujours des tours qui tombent.*

Un quart d'heure s'écoule. Un regard humain obstiné : Stephanie n'a jamais connu de trip aussi bizarre. Quinze minutes interminables à fixer une femme qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam déclenche des choses, des choses auxquelles elle n'a plus pensé depuis des décennies. Elle regarde Mimi et voit une version asiatique et balafrée, avec des pattes-d'oie, de sa copine de lycée, avec qui elle a rompu à dix-neuf ans à cause d'un affront imaginaire. Il n'y a plus personne envers qui s'excuser, à part cette inconnue qui n'arrête pas de la regarder.

Le temps passe, toute une vie, quelques secondes, dans une pièce où il n'y a rien à voir hormis le visage défiguré d'une inconnue. Le piège se referme sur Stephanie. Ses yeux s'embuent d'un ressentiment qui confine à la haine. Un frémissement des lèvres de Mimi la ramène au jour, il y a trois ans, où enfin elle a tenu tête à sa mère et l'a traitée de salope. Et la bouche de sa mère, à cet instant... Stephanie serre les paupières – et tant pis pour l'entorse aux règles – et quand elle les rouvre, elle voit sa mère, huit mois plus loin dans la panique, en respiration artificielle à l'hôpital, en train de mourir de MPOC, et luttant pour effacer de son visage tout souvenir de ce reproche tandis que sa fille se penche pour embrasser son front de pierre.

La montre que Stephanie a laissée à l'accueil continue son tic-tac, hors de vue, inaudible. Loin d'elle et de toute intrusion, la visiteuse se revoit, douce, triste, sortie de nulle part, à six ans, rêvant de devenir infirmière. Les accessoires en jouet : seringue, brassard à tension, calot blanc. Livres d'images et poupées. Trois ans d'obsession, suivis de trente-cinq d'amnésie, et retrouvés seulement en plongeant dans le terrier magique des yeux d'une autre femme. Rien d'autre n'existe que ce pacte. Les pupilles se fixent sans plus se détourner. Les années défilent dans l'esprit de Stephanie : enfance, puberté, adolescence, impunité de la jeunesse suivie des terreurs sans fin de la maturité. La voilà nue, devant quelqu'un qui s'est engagé à ne jamais tenter de la revoir après aujourd'hui.

Par le miroir sans tain, Mimi voit. *Tellement de souffrance. Ici, aussi. Comment est-ce possible ?* Dans une flaque de soleil à leurs pieds, une sensation verte s'ouvre à la lumière. Mimi la laisse jouer sur son visage, bien en vue. Une thérapie. *Vous me rappelez mes sœurs.* Elle laisse entrer cette femme, accéder à l'arbre, dans le jardin de Wheaton, dans l'Illinois, où elle, Carmen et Amelia ont déjà emporté leurs bols de céréales jusque dans les branches estivales et se lisent mutuellement l'avenir dans les flocons d'avoine flottants. La fille de missionnaire virginien se tient à la fenêtre de la cuisine, elle qui mourra de démence sénile dans une maison de retraite sans avoir jamais regardé ses filles dans les yeux plus d'une demi-seconde. Et ce Hui, qui sort de la maison pour crier à ses filles : *Ma ferme à soie ! C'est quoi que vous faites ?* Le mûrier, doux, fourchu et ouvert, tout arrondi d'ombre, ruisselant de paix, qui ment sur tout ce que réserve l'avenir.

Un grand élan sororal envahit Stephanie. Elle tend la main vers la chamane menue et métisse à un mètre d'elle. Une crispation brusque des muscles sourciliers de Mimi la met en garde. Ce n'est pas fini. Loin de là.

À une demi-heure, Stephanie se liquéfie. Elle a faim, des courbatures, des démangeaisons, et tellement marre d'elle-même qu'elle a envie de dormir éternellement. La vérité suinte hors d'elle comme un fluide corporel. *Il ne faut pas me faire confiance. Je ne suis pas digne de ça. Vous comprenez ? J'ai déconné, je suis tarée à un point que même mes enfants ne soupçonnent pas. J'ai volé de l'argent à mon frère. J'ai déserté le lieu d'un accident. J'ai couché avec des hommes sans même savoir leur nom. Plusieurs fois. Récemment.*

*Oui. Chut. Moi, la police me recherche dans trois États.*

Leurs visages s'alimentent mutuellement, impitoyables. Des muscles bougent, dans le plus lent flip-book du monde. Terreur, honte, désespoir, espoir : chacune dure ses trois secondes de vie. Au bout d'une heure, les îles d'émotion dérivent en pleine mer. Les deux visages enflent ; les bouches, les nez, les fronts se dilatent pour

peupler un mont Rushmore. La vérité flotte entre elles, solennelle et nébuleuse, une créature que leurs corps les empêchent d'atteindre.

Encore une heure. Des déserts d'ennui infini ponctués de pics d'intensité flippante. De nouveaux souvenirs effacés remontent en bouillonnant du plus profond, tant de moments, retrouvés et de nouveau perdus dans cette boucle de regards. Une hydre de souvenirs proliférants, plus longs que les vies qui les ont produits. Stephanie voit. C'est tellement clair, à présent : elle est un animal, un simple avatar. Et l'autre femme aussi : un esprit emprisonné dans des trucs, persuadé à tort de son autonomie. Et pourtant elles sont unies, liées l'une à l'autre, deux déesses locales qui ont vécu et ressenti toutes choses. L'une d'elles a une pensée, qui aussitôt devient celle de l'autre. L'illumination est une entreprise commune. Il faut une autre voix qui dise : *Tu n'as pas tort...*

*Si seulement je pouvais me rappeler ça en temps normal, en cas d'urgence ! Je serais guérie.*

*Il n'y a pas de guérison.*

*C'est tout ? Ou il y a autre chose ? Je devrais peut-être partir.*

*Non.*

Pendant l'heure trois, les vérités sont lâchées, terribles. Des choses sortent de leur cachette, des choses qui les excluraient de n'importe quel club, sauf celui-ci, qu'elles ne peuvent pas quitter.

*J'ai menti à mes plus proches amies.*

*Oui. J'ai laissé ma mère mourir seule.*

*J'ai espionné mon mari, j'ai lu son courrier.*

*Oui. J'ai nettoyé des bouts de cervelle de mon père sur les dalles du jardin.*

*Mon fils refuse de me parler. Il dit que j'ai bousillé sa vie.*

*Oui. J'ai contribué à tuer mon amie.*

*Comment vous pouvez supporter de me regarder ?*

*Il y a des choses plus dures à supporter.*

La lumière change. Des rais de lumière remontent les murs. Stephanie en vient à se demander si on est encore aujourd'hui, ou si c'est déjà passé. Depuis longtemps ses pupilles font du yo-yo, contractées et dilatées tour à tour, obscurcissant la pièce ou la baignant d'une lumière crue. Elle ne peut même pas trouver la volonté de se lever pour partir. Quand ça ne pourra plus continuer, alors ça se terminera. Et elles ne se reverront jamais, sinon perpétuellement.

Elle a les yeux qui brûlent. Elle cligne des paupières, engourdie, hébétée, affamée, ravagée, avec une envie terrible de soulager sa vessie. Quelque chose la retient de respirer : cette femme frêle et balafmée qui refuse de détourner les yeux. Clouée dans ce regard, elle devient autre chose, vaste et requinquée, battant au vent et fouettée par la pluie. Toute l'algèbre fébrile du besoin – ce qu'elle appelait sa

vie – se ramène à un pore sur le dessous d'une feuille, loin sur la pointe d'une branche inclinée par le vent, à la cime d'une communauté trop énorme pour être embrassée d'un regard. Et tout en bas, souterrains dans l'humus, à travers les racines de l'humilité, les dons affluent.

Ses joues se crispent. Elle a envie de crier : *Qui êtes-vous ? Pourquoi vous n'arrêtez pas ? Personne ne m'a jamais regardée comme ça, sauf pour me juger, me dépouiller ou me violer. De toute ma vie, toute ma vie, jamais...* Son visage rougit. Avec de lents, lourds, incrédules battements de tête, elle se met à pleurer. Les larmes font tout ce qu'elles veulent. Appelons ça des sanglots. La thérapeute pleure aussi.

*Pourquoi ? Pourquoi je suis malade ? C'est quoi mon problème ?*

*La solitude. Mais pas le manque de gens. Vous pleurez une chose que vous n'avez même pas connue.*

*Quelle chose ?*

*Un monde glorieux, rayonnant autour de lui, sauvage, entre-tissé, irremplaçable. Et vous ne saviez même pas que vous pouviez le perdre.*

*Il est parti où ?*

*Nous créer. Mais il veut encore quelque chose.*

Stephanie s'arrache au fauteuil, en se cramponnant à l'inconnue. Elle la prend par les épaules. Hoche la tête, pleure, hoche la tête. L'inconnue la laisse faire. Le deuil, bien sûr. Le deuil d'une chose trop immense pour être perçue. Mimi se dégage pour demander à Stephanie si elle va bien. Assez bien pour partir. Assez bien pour conduire. Mais Stephanie pose les doigts sur sa bouche et fait taire la thérapeute à jamais.

La femme transformée rejoint Hyde Street. Deux peintres en bâtiment, sur un échafaudage, s'engueulent par-dessus une radio braillarde. Des hommes avec des chariots déchargent des piles de cartons d'un camion de livraison garé six portes plus loin. Un type en short et veste de costume sale, les cheveux attachés en chignon par un tendeur, se glisse derrière elle sur le trottoir, en parlant tout haut : des voix dans sa tête ou un téléphone portable – on a le choix de la schizophrénie. Stephanie descend du trottoir et une voiture passe en hurlant. Le klaxon s'attarde en effet Doppler jusqu'au carrefour suivant. Elle tente de s'accrocher à cette chose qu'elle vient d'apercevoir. Mais la circulation, les tracasseries, l'activité : la violence de la rue se referme sur elle. Elle accélère au bord de l'ancienne panique. Tout ce qu'elle vient de gagner recommence à s'effacer dans la force irrésistible des autres gens.

Un truc pointu lui frotte le visage. Elle s'arrête et tâte sa joue griffée. Le coupable plane devant elle, rose pourpre, les couleurs excessives d'un dessin d'enfant. Émergeant de sa cage de fer fixée au trottoir à ses pieds, se dresse une créature deux fois plus grande

qu'elle et plus large que ses bras écartés. Un unique sentier, robuste et vertical, se ramifie en plusieurs autres plus minces, qui à leur tour se divisent en milliers, toujours plus fins, chacun timide, fourchu, couturé de cicatrices, courbé par l'histoire, et terminé en fleurs aberrantes. Ce spectacle s'enracine en elle, se ramifie, et pour un instant encore elle se rappelle : sa vie a été aussi sauvage qu'un prunier au printemps.

Un peu plus loin, à trois mille kilomètres à l'ouest, Nicholas Hoel roule dans le juin de l'Iowa. Chaque fossette du sol, chaque silo remémoré en bordure d'autoroute lui tord les entrailles, comme l'ultime vision avant la mort. Comme la terre retrouvée.

Le calcul le laisse éberlué : si peu d'années d'absence. Tant de choses inchangées. Les fermes, les entrepôts de bord de route, les panneaux d'affichage hystériques : CAR DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE... Tant de choses gravées depuis la plus profonde enfance, de marques indélébiles sur la prairie et sur lui. Et pourtant chaque repère semble faussé et lointain, comme vu à travers des jumelles bas de gamme. Rien ici n'aurait dû survivre à ce qu'il a traversé.

En passant la dernière montée vers l'ouest avant la sortie, son poulx s'emballe. Il cherche le seul mât à l'horizon. Mais là où devrait se dresser la colonne du Châtaignier d'Hoel, il n'y a que le bleu destructeur de juin. Il emprunte la sortie et parcourt le long carré qui le ramène à la ferme. Sauf que : ce n'est plus une ferme. C'est une manufacture. Les propriétaires ont supprimé l'arbre. Il se gare à mi-chemin de l'allée de gravier et traverse le champ en direction de la souche, en oubliant que le champ n'est plus à lui.

Au bout de cent cinquante pas, il aperçoit le vert. Des dizaines de jeunes pousses émergent de la souche morte. Il voit les feuilles, ces fers de lance dentelés aux veines droites qui dans son enfance étaient la seule image possible du mot *feuille*. Une résurrection, l'espace de quelques battements de cœur. Et puis il se rappelle. Ces jeunes pousses aussi seront bientôt frappées. Elles mourront et renaîtront, encore et encore, juste assez souvent pour que le fléau mortel reste vivant et vigoureux.

Il se tourne vers la maison ancestrale. Il lève les mains, pour rassurer quiconque l'observerait depuis le salon. Mais en fait c'est la maison, et non l'arbre, qui a cessé de vivre. Des planches se décollent des murs. Du côté nord, la moitié de la gouttière pendouille. Il consulte sa montre. Six heures cinq : l'heure du dîner obligatoire dans tout le Middle West. Il traverse la pelouse en friche et s'approche des fenêtres du côté est. Elles sont mates, poussiéreuses, ternes, obscurcies, et ne laissent voir que du noir. Les montants, le cadre, le chambranle, et tout le bois entourant le double vitrage sont amollis,

écaillés, pourris. Les mains en visière, Nicholas jette un coup d'œil à l'intérieur. Le salon de ses grands-parents est rempli de cuvettes métalliques et de récipients cylindriques. Les lambris de chêne qui encadraient chaque porte ont été arrachés. Il contourne la maison jusqu'au perron. Les planches ballottent sous ses pieds. Cinq coups du heurtoir en cuivre ne donnent rien. Il gravit la pente derrière la maison qui mène aux anciennes dépendances. L'une a été démolie. L'autre n'est plus qu'une carcasse. La troisième est verrouillée. Sa vieille fresque en trompe-l'œil – cette faille dans le mur du champ de maïs qui dévoilait une forêt cachée de feuillus – a le gris métallique d'un flingue.

De retour sur le perron, il s'assoit à l'ancien emplacement du rocking-chair, dos à la fenêtre. Il ne sait pas trop comment procéder. Il lui traverse l'esprit d'entrer par effraction. Cela fait trois nuits qu'il dort à la dure. Dans le Wyoming, près des Bighorns, une vache lui a foutu la trouille en le caressant de son museau et l'a réveillé en sursaut avant l'aube. Dans une forêt nationale du Nebraska, il n'a pas pu trouver le sommeil à cause d'un couple de campeurs qui battait un record d'endurance. Un lit serait le bienvenu. Une douche. Mais la maison, apparemment, n'offre plus ni l'un ni l'autre.

Il attend que le crépuscule des plaines s'adoucisse en bavure, même s'il n'y a pas vraiment besoin de rester à couvert. Au loin, un monstre de l'agrobusiness guidé par satellite, quasiment un robot, passe au peigne fin les champs ondulants. Personne ne va passer par ici ni le surprendre à la tâche. Il peut faire ce qu'il a à faire et partir.

Mais il attend. L'attente est devenue sa religion. Il y a le maïs à écouter, des kilomètres de maïs. Des haricots à regarder pousser, des hangars et des silos à l'horizon, une autoroute, et un arbre énorme découpé dans le ciel en négatif, tel un Magritte. Assis, adossé à la maison, il sent la ferme resurgie, comme les bêtes sauvages des bordures d'une piste si le randonneur sait rester immobile. Quand les nuages s'empourprent, il retourne à la voiture chercher sa pelle pliable de campeur. Le mauvais outil pour la mauvaise tâche, mais il n'a rien de mieux. En une minute, il est sur la côte derrière le hangar aux machines, à la recherche de gravier. Le sol a l'air différent ; les distances inexactes. Même le hangar a été enlevé. L'éboulis apparaît, caché sous des broussailles d'un vert luxuriant. Il enfonce la pelle parmi les herbes et creuse jusqu'à ce qu'il touche le passé. Le retour du refoulé. Il hisse le carton et l'ouvre. Des peintures sur bois, quelques œuvres sur papier. Il examine la première peinture aux dernières lueurs du jour. Un homme dans son lit regarde la pointe d'une énorme branche qui entre par la fenêtre.

C'est comme ça que ça s'est passé. Il dormait et elle a surgi. Chacun avait une moitié de prophétie. Ils les ont rassemblées et ont lu le

message. Ils ont découvert leur mission commune, leur vocation partagée. Les esprits certifiaient que tout se passerait bien. À présent elle est morte, le revoilà somnambule, et les créatures qu'ils étaient censés sauver sont toutes terrassées.

Il pose le carton à côté du trou et se remet à creuser. Le deuxième carton apparaît, rempli de tableaux qu'il avait oubliés : *Arbre généalogique. Arbre à cames. L'argent ne pousse pas sur les arbres. L'arbre qui cache la forêt.* Tous peints dans les années avant qu'elle remonte l'allée avec ses récits de résurrection et ses voix de lumière. Les tableaux prouvaient qu'ils étaient faits pour partir ensemble. Les tableaux se trompaient.

Il empile le carton par-dessus l'autre et continue à creuser. La pointe de la pelle heurte quelque chose d'irrégulier, et il découvre le gisement de sculptures. Olivia et lui en avaient enterré quatre sans les emballer, pour voir l'effet du sol vivant sur les peaux de céramique. La terre : Encore une chose qu'elle lui avait appris à voir. Quatre ou cinq centimètres de plus, tous les quelques siècles. Une forêt microscopique, cent mille espèces dans quelques grammes d'Iowa. Il tombe à genoux, dégage les pièces avec ses doigts, les essuie avec son mouchoir mouillé de salive. Leurs surfaces monochromes brillent à présent de couleurs aussi riches que des Brueghel. Les bactéries, les champignons, les invertébrés – ces ateliers vivants des horizons souterrains – ont barbouillé les sculptures de patines et de vernis en un chef-d'œuvre efflorescent et multicolore.

Il pose les statues transmutes sur les cartons miraculés et retourne chercher le véritable trésor. Il se demande quelle idée il a eue de le laisser ici. Voyager léger, disaient-ils. Enterrer les œuvres. Les déterrer plus tard serait une performance artistique en soi. Mais la chose encore enfouie est plus précieuse que sa propre vie, et il n'aurait jamais dû la quitter des yeux. Encore six pelletées et elle est à lui. Il ouvre le carton, défait le sac, et tient dans ses mains la pile de cent ans de photos. Il fait trop sombre pour les regarder maintenant, les feuilleter. Ce n'est pas nécessaire. Rien qu'en les tenant, il sent l'arbre s'élever en spirale comme une fontaine en tire-bouchon, veillé par des générations de Hoel.

Il remporte la moitié du trésor jusqu'à la voiture, au bas de la pente. Il range le butin dans le coffre et retourne chercher le reste. À mi-chemin du site funéraire, deux phares blancs percent l'allée de gravier, surgis de la route sombre. La police. Le mieux à faire, c'est d'avancer vers la voiture de patrouille, mains en l'air. Chaque explication peut être prouvée. Les documents confirmeront son récit. Violation de domicile, certes, mais seulement pour récupérer son bien. Il émerge de derrière la maison et les phares pivotent vers lui. Il lui vient à l'esprit que le trésor enfoui n'est peut-être plus à lui, en fait. Il



a vendu la terre et tout ce qui y était enraciné. Acheter et vendre la terre : c'est aussi absurde que de se faire arrêter pour avoir voulu récupérer ses œuvres.

La voiture remonte l'allée en cahotant, dans une pluie de gravier. Une rafale de rouge tournoyant fige Nicholas sur place. La voiture braque et s'arrête en frôlant une barrière. La sirène fait place à une voix amplifiée : « Pas un geste ! Couchez-vous ! »

Les deux sont incompatibles. Il lève les mains et tombe à genoux. Ça le ramène quarante ans plus tôt à une saynète d'école primaire : *La pluie tomba et noya l'araignée*. Deux agents sont sur lui en un souffle. Alors seulement Nicholas comprend qu'il est dans de sales draps. S'ils prennent ses empreintes, s'ils vérifient son casier...

« Tendez les mains. » L'un des agents appuie sur le dos de Nick et rapproche ses poignets. Une fois menotté, ils le font asseoir par terre, braquent une torche sur son visage et lui demandent sa version des faits.

« C'est des babioles, explique-t-il. Ça n'a aucune valeur. »

Leurs visages se tordent comme des copeaux quand il leur montre ses œuvres. Qui voudrait *créer* des choses pareilles, *a fortiori* les récupérer en douce ? La seule partie de l'histoire qu'ils peuvent comprendre, c'est qu'il ait enfoui ça dans la terre. Mais le plus âgé des deux reconnaît le nom sur le permis de conduire de Nick. Un nom qui fait partie de l'histoire locale. Un repère pour toute la région : *Continuez, c'est à une ou deux bornes après l'arbre des Hoel*.

Ils appellent le gérant du domaine. Il montre zéro intérêt pour cette camelote déterrée. C'est l'Iowa rural : la police ne vérifie pas ses antécédents dans la base de données nationale. C'est juste un enfant de plus d'une famille de fermiers ruinés, à moitié vagabond, à moitié délirant, qui conduit une voiture déglinguée et tente de s'accrocher à un passé révolu. « C'est bon, vous pouvez partir, lui disent-ils. Mais arrêtez de creuser sur des propriétés privées.

– Est-ce que je peux juste... ? » Il désigne de la main le trésor exhumé. Les flics haussent les épaules : *Fais-toi plaisir*. Ils le regardent ranger dans la voiture les derniers cartons. Il se retourne vers eux. « Vous avez déjà vu un arbre gagner quatre-vingts ans en dix secondes ?

– Allez, prends soin de toi », dit le flic qui l'avait plaqué au sol.

Et ils laissent partir l'incendiaire récidiviste.

Neelay est assis à la table ovale face à ses cinq principaux chefs de projet. Il écarte et plaque ses doigts osseux. Il ne sait pas par où commencer. Il a même du mal à aborder le jeu. Il n'y a plus de versions numérotées. Elles ont été remplacées par des mises à jour permanentes. *Destinée en ligne* est désormais un projet gargantuesque,

proliférant, en perpétuelle évolution. Mais pourri en son sein.

« On a un syndrome de Midas. Il n'y a pas de fin de partie, juste un schéma pyramidal qui stagne. Une prospérité sans fin et sans but. »

L'équipe écoute et fronce les sourcils. Tous gagnent un salaire à six chiffres ; la plupart sont millionnaires. Le plus jeune a vingt-huit ans, le plus âgé quarante-deux. Mais avec leurs jeans et tee-shirts de skateurs, leurs coupes au bol et casquettes à l'envers, ils ressemblent à des simulacres d'ados. Boehm et Robinson sont avachis, à siroter des *energy drinks* et à bouffer des barres de céréales. Nguyen a les pieds sur la table et regarde par la fenêtre comme s'il s'agissait d'un casque de réalité virtuelle. Tous les cinq bipent et tintent, sifflotent et vibrent de toutes leurs prothèses, plus nombreuses que dans tous les rêves de la SF.

« Comment gagner ? Et même, comment *perdre* ? La seule chose qui compte, c'est de thésauriser toujours plus. Une fois atteint un certain niveau, le reste paraît creux. Sale. Toujours pareil. »

L'homme au fauteuil roulant en bout de table se penche et contemple sa propre tombe. La longue chevelure à la sikh continue de flotter jusqu'à sa taille, mais elle est traversée d'une rivière de blanc. Une barbe perce de son menton et tombe comme un bavoir sur son sweat-shirt Superman. Ses bras ont encore un peu de chair sur les os, après des décennies à se hisser dans et hors du lit. Mais ses jambes, dans leur pantalon de treillis, ne sont guère que de vagues suggestions.

Devant lui, sur la table, il y a un livre. Les elfes savent ce que ça signifie : le boss s'est remis à lire. Une nouvelle idée visionnaire s'est emparée de lui. Bientôt il va les harceler pour qu'ils le lisent, en quête de solution à ce qui n'est un problème que pour lui.

Kaltov, Rasha, Robinson, Nguyen, Boehm : cinq étudiants surdiplômés et bouillonnants sont réunis dans une salle de crise super design, équipée de batteries d'écrans et de tous les joujoux électroniques de conférence dont demain peut avoir besoin. Mais aujourd'hui ils sont condamnés à regarder le boss, bouche bée. Il dit que *Destinée* est brisé. La franchise magique, la planche à billets doit être repensée.

L'exaspération menace de combustion spontanée la moustache de Kaltov. « C'est un jeu de dieux, bon Dieu. Ils nous payent pour pouvoir jouir des problèmes d'un dieu.

– On en est à sept millions d'abonnés, dit Rasha. Dont un quart y joue depuis dix ans. Il y a des joueurs qui emploient des prisonniers chinois connectés au Web pour faire passer leur personnage au niveau supérieur pendant qu'ils dorment. »

Le boss fait son fameux mouvement de sourcils. « Si changer de niveau était encore marrant, ils n'auraient pas besoin de faire ça.

– Il y a peut-être un problème, concède Robinson. Mais c'est le

même problème qu'on essaie de résoudre depuis la création de *Destinée*. »

La tête de Neelay s'agite de haut en bas, mais pas en signe d'approbation. « Je ne dirais pas "résoudre". "Ajourner" serait peut-être plus juste. » Il est si famélique qu'il est prêt pour la sainteté. Le col du sweat-shirt trop lâche dévoile sa clavicule protubérante. Il ressemble à ces statues d'ascètes indiens, un squelette vêtu de peau assis sous un figuier sacré ou un margousier.

Boehm projette quelques images. « Voilà ce qu'on envisage. On relève encore les critères de niveau d'expérience. On ajoute une flopée de technologies nouvelles. On les appelle *Future Tech Un*, *Future Tech Deux*... Chacune génère différents types de points de prestige. Puis on lâche une nouvelle éruption volcanique au milieu de l'océan occidental et on crée un nouveau continent.

– Pour moi, ça ressemble à de l'ajournement. »

Kaltov lève les mains au ciel. « Les gens veulent de l'expansion. Étendre leur empire. C'est pour ça qu'ils nous payent tous les mois. Ce monde se remplit. On n'a qu'à le rendre un peu plus grand. C'est la seule façon de gérer un monde.

– Je vois. On savonne, on rince, on répète, jusqu'à ce qu'on meure comblé. »

Kaltov tape du plat de la main sur la table. Robinson éclate d'un rire écervelé. Rasha songe : *C'est simplement le boss, le mec qui envoie un million de mémos par semaine, le mec qui a bâti cette entreprise à partir de rien, qui en tant que génie exerce son droit d'avoir tort.*

« Qu'est-ce qui est le plus intéressant ? demande Neelay. Cinq cents millions de kilomètres carrés peuplés d'une centaine de types de biomes et de neuf millions d'espèces d'êtres vivants ? Ou une poignée de pixels qui clignotent en couleurs sur un écran 2-D ? »

Rires nerveux autour de la table. Ils savent bien quel monde devrait fournir un meilleur havre. Mais chacun sait aussi à quelle adresse il préfère résider.

« On voit bien dans quel sens l'espèce est en train de migrer, boss.

– Mais *pourquoi* ? Pourquoi renoncer à un monde d'une richesse inépuisable pour vivre dans une carte géographique de dessin animé ? »

C'est un peu trop philosophique pour les jeunes millionnaires. Mais ils font une concession à l'homme qui les a embauchés. Ils s'abandonnent à la question, énumèrent les avantages du monde binaire : netteté, rapidité, feedback instantané, puissance et contrôle, connectivité, la simple quantité de trucs qu'on peut amasser, les récompenses et honneurs, buffs et insignes. Tous les plaisirs complaisants qui illuminent tout le cortex. Ils parlent de la pureté du jeu, qui va toujours quelque part, à un rythme clairement visible. On

voit le progrès se déployer. Et l'effort a un sens.

Neelay réitère son hochement négatif. « Jusqu'à ce qu'il n'en ait plus. Jusqu'à ce que ça devienne ennuyeux. »

Le groupe se tait. Un sérieux collectif s'instaure. Nguyen retire ses pieds de la table. « Les gens veulent une histoire meilleure que ce qu'on leur donne. »

Le sadhu échevelé se penche si brusquement qu'il manque de basculer de son fauteuil. « Exactement. Et qu'est-ce qu'elles font, les bonnes histoires ? » Pas d'amateurs pour répondre. Neelay lève les bras et tend les paumes en un geste des plus étrange. Dans un instant, des feuilles vont lui pousser au bout des doigts. Les oiseaux viendront y nicher. « Elles vous tuent un peu. Elles vous transforment en quelque chose de neuf. »

La lucidité se répand parmi eux, lente et certaine comme la mort. Le boss est passé à un autre jeu, et n'hésiterait pas à brûler le leur pour en faire du carburant. Boehm demande : « Qu'est-ce que vous nous demandez au juste ? »

Neelay brandit le livre, comme un texte sacré dicté par une divinité. Ils peuvent déchiffrer le titre, sous le réseau croissant de feuilles. *La Forêt secrète*. Robinson grommelle : « Oh non, boss. Ça suffit, les plantes. On peut pas faire un jeu avec des plantes. À moins de leur donner des bazookas.

– On va créer une atmosphère dans le modèle. Ajouter comme critère la qualité de l'eau. Les cycles des nutriments. Des ressources matérielles épuisables. Des prairies, des terres humides et des forêts qui reproduisent la richesse et la complexité des vraies.

– Et ensuite ? Des récifs coralliens qui s'étiolent ? Une fonte de la calotte glaciaire ? Des sécheresses et des feux de forêt ?

– Si c'est comme ça que les gens y jouent.

– Mais pourquoi ? Nos joueurs veulent justement échapper à toute cette merde.

– C'est le jeu qui veut ses joueurs. Voilà le grand mystère.

– Et comment on gagnerait à ça ? ricane Kaltov.

– En découvrant ce qui marche. En allant dans le sens de la vérité.

– Donc vous dites non à de nouveaux continents.

– Pas de nouveaux continents. Pas de génération spontanée de gisements de minerais. Une régénération à des vitesses réalistes seulement. Pas de résurrection, de *deus ex machina*. Un mauvais choix de jeu devrait aboutir à la permamort. »

Les regards des elfes se croisent. Le boss a pété les plombs. Il est prêt à saboter la franchise, à fracasser l'infatigable planche à billets qui leur garantit du luxe à perpétuité, et tout ça pour régler le problème d'un excès de satisfaction.

« Et en quoi... ? demande Nguyen. Les restrictions, les pénuries, la

permamort, en quoi ça va être fun ? »

Pendant quelques instants, le visage émacié se fait caoutchouteux, et le boss redevient un petit garçon, qui apprend à programmer, avec son code qui se ramifie dans toutes les directions. « Sept millions d'utilisateurs vont devoir découvrir les règles d'un nouveau monde dangereux. Apprendre ce que ce monde peut supporter, comment la vie marche vraiment, ce qu'elle exige d'un joueur s'il veut continuer à jouer. Ça, c'est un jeu. Une nouvelle Ère des Grandes Découvertes. Que demander de plus en termes d'aventure ? »

Kaltov dit : « Alors autant vendre tout de suite vos actions Sempervirens, les mecs. Parce que tous nos joueurs vont nous lâcher. Ils vont se barrer !

– Se barrer où ? Il y a déjà trop de jeux en ligne. La plupart de nos joueurs y ont investi des années. Ils ont bâti des fortunes à l'intérieur du jeu. Ils trouveront bien comment régénérer ce monde. Ils vont nous surprendre, comme ils l'ont toujours fait. »

Les elfes restent éberlués, à calculer les fortunes qui fondent sous leurs yeux. Mais le boss... le boss rayonne comme jamais depuis qu'il est tombé de son arbre. Il brandit le livre, l'ouvre et se met à lire. « *Une chose merveilleuse se déroule sous terre, une chose que nous apprenons seulement à voir.* » Il ferme le livre d'un coup sec, dans un claquement théâtral. « Il n'y a rien sur le marché qui ressemble à ça, même de loin. On serait les premiers. Imaginez un peu : un jeu dont le but serait de faire avancer *le monde*, plutôt que soi-même. »

Le silence s'épaissit face à la folie proposée. Kaltov dit : « Boss, on ne change pas une équipe qui gagne. Je vote non. »

Le saint squelettique fait un tour de table. Rasha ? Nguyen ? Robinson ? Boehm ? Non, Non, Non et Non. Une révolution de palais, à l'unanimité. Neelay n'éprouve rien, même pas de la surprise. Sempervirens, avec ses cinq divisions et ses innombrables employés, ses bénéfices annuels massifs sur les abonnements et les médias, n'est plus depuis longtemps sous le contrôle de personne. Les dizaines de milliers de fans qui postent des messages sur les forums en ligne ont plus de contrôle sur la suite des événements que tous les membres de la direction. Un système adaptatif complexe. Un jeu de dieux qui a échappé à son dieu.

Pour lui, c'est clair : Cette expérience en ligne, ce monde massivement parallèle, va se poursuivre, fidèle à la tyrannie du monde auquel elle prétend échapper. Et la soixante-troisième fortune du comté de Santa Clara – fondateur de Sempervirens SA, créateur des *Prophéties sylvestres*, fils unique, sectateur des mondes lointains, amoureux des BD hindis, insatiable fan de tout récit où l'on brise les règles, pilote de cerfs-volants numériques, timide insulteur de profs, Icare des chênes de Californie – découvre ce que ça fait d'être dévoré

vivant par sa propre progéniture trop gloutonne.

C'est de l'histoire ancienne à présent, une anecdote vieille de dix ans que Douglas Pavlicek garde dans son arsenal pour la lâcher sur d'innocents visiteurs estivaux qui s'aventurent dans l'ancien bordel reconverti en bureau d'accueil de la ville fantôme. Il l'inflige à quiconque a la patience de l'écouter.

« Alors j'ai dû remonter la falaise en crabe, à reculons, sur le *cul*, en poussant sur les troncs avec ma jambe valide. J'ai remonté en zigzag un escarpement de trente mètres dans la neige, alors que mon épaule démise me brûlait comme un tisonnier, un vrai martyr, comme les premiers chrétiens. Je perdais régulièrement conscience, mais j'ai rampé jusqu'à l'entrée de la vieille mine d'argent à moins de cent mètres d'ici. Et là, je suis resté plus mort que vif pendant Dieu sait combien de temps ; j'avais des visions, j'entendais la forêt parler, pendant que des gloutons et autres bestioles devaient me lécher la figure pour le sel. Miraculeusement, j'ai réussi à atteindre le bureau, j'ai appelé les secours, et on m'a emmené jusqu'à Missoula en hélico. J'avais l'impression d'être de retour au Vietnam, sur le point de sauter de mon Oiseau-Cahot pour relancer la Roue de l'Éternel Retour. »

Il raconte souvent cette histoire, et généralement les touristes la subissent stoïquement. Et puis un soir, dix minutes après la fermeture, il la raconte à une femme autour de la vitrine de souvenirs, et elle la kiffe. Plutôt jeune, presque jeune, avec bandana et sac à dos, et un accent d'Europe de l'Est mignon à croquer, un peu musquée mais aussi chaleureuse qu'un épagneul couvert de tiques. Elle est sur des charbons ardents, attendant de savoir s'il va survivre ou non. En plein dans le crescendo dramatique, il se met à improviser un peu. Il faut voir les choses en face : l'arc narratif de son histoire a ses limites. Et pourtant elle la gobe comme s'il était un de ces romanciers russes épileptiques, et tout ce qu'elle veut savoir c'est ce qui va arriver ensuite, et ensuite encore.

Quand l'histoire se termine, elle le regarde fermer le bureau. Dehors, sur le parking, il n'y a rien en vue à part le camion Ford blanc de l'AD. Tous les visiteurs du jour sont déjà repartis par la route en accordéon dans leurs 4 × 4 et leurs monospaces. La femme, Alena, demande : « Vous croyez qu'il y a un endroit par là où je puisse camper ? »

Il connaît ça : une longue trotte sans point de chute à l'arrivée. Il écarte les mains : tous ces bâtiments abandonnés qu'il est censé contrôler tous les soirs. Le camping est interdit, mais personne n'en saura rien. « Vous avez l'embarras du choix. »

Elle baisse la tête. « Vous n'auriez pas des biscuits, par hasard ? »

L'idée le traverse que ce n'est peut-être pas à cause de ses talents de

conteur qu'elle le regardait avec des yeux de merlan frit. Mais il l'emmène à la cabane et lui offre à manger. Il sort le grand jeu : le filet de lapin qu'il gardait pour plus tard sans raison valable, des champignons et oignons frits, un moka acceptable confectionné avec des céréales aux noix, et quelques verres de rubus fermenté.

Elle lui raconte ses aventures lors de sa traversée des monts Garnet. « On est partis à quatre. Je ne sais pas où sont passés les trois autres.

– C'est assez dangereux par là-bas. Vous ne devriez pas vous y aventurer seule. Une fille comme vous.

– Comme moi ? » Elle imite un bruit de pet puis retire prestement sa main. « J'ai l'air d'un singe malade qui a grand besoin d'une douche. »

Pour Douglas, elle est assez jolie pour évoquer les femmes de pionniers commandées par correspondance. C'en est presque suspect. « Sérieusement. Une jeune femme toute seule dans les montagnes. C'est pas une idée à breveter.

– Jeune ? De qui vous parlez ? D'ailleurs... Ici, c'est le pays le plus génial. Les Américains sont les gens les plus gentils du monde. Toujours ils veulent aider. Comme vous. Regardez ! Vous avez fait ce super-repas. C'était pas la peine.

– Ça vous a plu ? Vraiment ? »

Elle tend son verre pour reprendre de la liqueur de rubus.

« Bon, fait-il quand le silence se fait lourd, même pour un ours comme lui, n'hésitez pas à prendre de l'eau à la pompe. Et choisissez n'importe quel bâtiment en bas. Enfin, si j'étais vous, j'évitais le salon du barbier. Je crois qu'il y a une bête crevée quelque part.

– Ici, c'est bien.

– Oh... Euh. Écoutez. Vous ne me devez rien. J'ai juste fait à manger.

– Qui c'est qui en fait toute une affaire ? » Et la voilà à califourchon sur ses genoux, à examiner son visage, à le tester de ses lèvres périscopiques. Elle s'interrompt. « Hé ! Vous *pleurez* ! Drôle de bonhomme. »

Il n'y a aucune raison valable dans l'évolution pour qu'une espèce ait pu développer un comportement aussi inutile. « Je *suis* un vieux bonhomme.

– Vous croyez ? On va voir ! »

Elle réessaie. La première chair de femme à réchauffer la sienne depuis des années. On dirait un crocheteur qui essaierait d'ouvrir une serrure rouillée dans sa poitrine. Il lui enserre les poignets. « Je ne suis pas amoureux de vous.

– Okay, mister. Pas de problème. Je ne suis pas amoureuse de vous non plus. » Elle lui tire sur le menton. « Pas besoin d'amour pour prendre du plaisir ! »

Il lui rend ses mains. « Oh si ! Croyez-moi. » Ses bras s'amollissent, comme s'ils étaient enchaînés à travers un tuyau à un bloc de ciment enfoui dans le sol.

« Okay », répète-t-elle, boudeuse. Elle pousse contre son torse et se relève. « Vous êtes un petit mammifère bien triste.

– Oui. C'est bien moi. » Il se lève et emporte les reliefs du festin vers le lavabo. « Prenez le lit. Je dormirai dans le duvet, ici. Les sanitaires sont dans le jardin. Attention aux ronces. »

Elle est tout excitée à la vue du lit. Un vrai Noël américain. « Vous êtes un vieux gentil.

– Pas particulièrement. »

Il lui montre comment actionner la lanterne. Allongé par terre dans la pièce principale, il voit de la lumière sous la porte. Quelqu'un est occupé à lire jusqu'à point d'heure. Il ne réalise que plus tard ce qu'elle lit.

Au matin, il y a encore du moka aux céréales, et du vrai café. Pas de nouveaux épisodes du malentendu interculturel. Elle part avant que les premiers touristes arrivent par la montagne. Bientôt, cette visite n'est même plus une histoire qu'il se raconterait la nuit pour nourrir ses regrets et se flageller de sa nostalgie.

Mais il s'avère que l'Amérique est vraiment le pays le plus génial. Les gens sont tellement gentils, la terre est si riche qu'elle défie l'imagination, et en échange d'informations utiles, les autorités sont prêtes à abandonner les poursuites conte vous, même pour délits multiples. Deux mois plus tard, quand les hommes aux blousons frappés d'initiales gravissent la montagne, Douglas a pratiquement oublié son invitée d'une nuit. Ce n'est que quand les Freddie le plaquent au sol dans l'allée, mettent sa cabane sens dessus dessous et glissent son manuscrit dans un plastique scellé qu'elle lui revient en mémoire. Il se retient de sourire quand ils le ficellent comme un rôti et le fourrent dans la Land Cruiser fédérale.

*Et vous trouvez ça drôle ?*

Non. Non, bien sûr que non. Enfin, peut-être un peu, quand même. C'est déjà arrivé, et, autant que Douglas Pavlicek puisse le prévoir, ça continuera d'arriver éternellement. Prisonnier 571, au rapport, quarante ans plus tard.

Ils ne lui posent que peu de questions. C'est superflu. Il a tout consigné par écrit, avec un luxe de détails minutieux, en un rituel nocturne de mémoire et d'explication. Signé, cacheté, livré au destinataire. Tous les crimes qu'ils ont commis, eux cinq : Cheveu de Vénus, Veilleur, Mûrier, Sapin de Doug et Érable. Et c'est drôle, mais bizarrement ses geôliers ne s'intéressent guère aux noms de la forêt.

Dorothy apparaît sur le seuil, avec dans les bras l'éternel retour du



petit-déjeuner. « Bonjour, RayRay. Tu as faim ? »

Il est éveillé, paisible, et regarde par la fenêtre l'hectare des Terres des Brinkman. Il est devenu si calme ces temps-ci. Il y a eu des phases, des jours terribles auxquels elle ne pensait pas qu'il survivrait. L'hiver dernier a été le pire. Un après-midi de février, elle a passé des minutes entières à tenter de comprendre ce qu'il gémissait. Quand enfin elle l'a déchiffré, on aurait cru qu'il lisait dans ses pensées : *Je suis à bout. C'est l'heure de la ciguë.*

Mais le printemps l'a fait redevenir lui-même, et là, à l'approche du solstice d'été, elle jurerait ne l'avoir jamais vu aussi heureux. Elle pose le plateau sur la table de nuit. « Un peu de compote pêche-banane ? »

Il tente de lever la main, peut-être pour montrer quelque chose, mais la main a d'autres projets. Quand enfin il arrive à faire fonctionner sa bouche, il la cueille par surprise. « Là-bas. Ça. » Les mots sont une bouillie pulpeuse, comme la compote de fruits chaude qu'elle lui a préparée. Il la guide des yeux. « Ce. Arbre. »

Elle regarde dehors avec une expression fervente, en faisant comme si la requête allait de soi. En comédienne accomplie. « Euh... oui ? »

Sa bouche s'ouvre et il lance une syllabe à mi-chemin entre *quoi* et *qui*.

Elle garde une voix enjouée. « Quel genre d'arbre ? Ray, tu sais bien que je suis nulle pour ça. Un conifère quelconque ?

– De... quand ? »

Deux mots, comme l'ascension à vélo d'une côte boueuse, rocailleuse et abrupte.

Elle contemple l'arbre comme si elle posait les yeux sur lui pour la première fois. « Bonne question. » Un instant, elle ne se rappelle plus depuis combien de temps ils vivent dans cette maison ni ce qu'ils y ont planté. Il s'agit un peu, mais sans panique. « On va. Voir ! »

Et elle se retrouve devant un mur de livres. Du sol au plafond : leur trésor imprimé, amassé durant toute une vie. Elle pose la main sur une étagère à hauteur d'épaule, d'un bois qu'elle ne saurait nommer. Son doigt parcourt les dos poussiéreux, à la recherche de quelque chose qu'elle n'est pas sûre de trouver. Le passé veut la tuer : tous ces gens qu'ils étaient ou espéraient être. Elle saute *Cent randonnées à Yellowstone*. S'attarde sur le *Guide des oiseaux chanteurs de la côte Est* tandis que dans sa tête un être rouge et vif s'envole, non identifié. L'objet tout mince, presque une plaquette, est planqué en bout de rayonnage. *Les Arbres sans peine*. Elle le sort. Une dédicace sur la page de titre la prend en traître :

*Pour ma première dimension,  
Ma seule et unique Dot,  
Les arbres qu'on a dans notre hotte,*

Elle n'a jamais vu ces mots. Même pas un vague souvenir d'avoir tenté d'apprendre ensemble le nom des arbres. Mais le poème restaure intact le poète. Le plus grand pire poète au monde.

Elle feuillette. Il y a tellement de chênes différents que c'est une atteinte au bon goût. Rouge, jaune, blanc, noir, gris, écarlate, étoilé, virginien, à gros fruits, californien, d'eau, avec des feuilles qui nient tout lien de famille. Elle se rappelle maintenant pourquoi elle n'a jamais eu assez de patience pour la nature. Pas d'action, pas de progression dramatique, pas de conflit des espoirs et des craintes. Des intrigues proliférantes, embrouillées, chaotiques. Et elle n'a jamais pu distinguer les personnages.

Elle relit la dédicace. Quel âge avait le rédacteur de slogans ? Le plus grand pire poète. Le plus grand pire acteur. Un avocat spécialiste des brevets et des droits d'auteur, qui menait les plagiaires à la faillite, puis passait un dixième de l'année à travailler bénévolement. Il voulait une famille nombreuse, pour les parties de cartes marathons et les rengaines stupides chantées en harmonie pendant les longs trajets en voiture. Au lieu de cela, il n'y a eu que lui et sa première dimension chérie.

Elle rapporte le petit livre dans la chambre. « Ray ! Regarde ce que j'ai trouvé ! » Le masque hurlant paraît presque content. « Quand est-ce que tu m'as offert ça ? C'est chouette qu'on l'ait gardé, hein ? C'est exactement ce qu'il nous faut. Prêt ? »

Il est plus que prêt, pire que prêt. On dirait un gamin en route pour la colo.

« Commencez ici. *Si vous vivez à l'est des Rocheuses, allez à l'entrée 1. Si vous vivez à l'ouest des Rocheuses, allez directement à l'entrée 116.* »

Elle le regarde. Il a les yeux humides mais baladeurs.

« *Si votre arbre produit des cônes et des feuilles comme des aiguilles, allez à l'entrée 11c.* »

Tous deux regardent par la fenêtre, comme si la réponse ne sautait pas aux yeux depuis un quart de siècle. Dans la lumière de midi, les branches torsadées – robustes et réparties en couches à intervalles espacés – brillent d'un drôle d'éclat bleuâtre et argenté qu'elle n'avait jamais remarqué. La flèche étroite et fuselée chatoie dans le zénith.

« Pour les aiguilles, c'est oui, sans hésiter. Les cônes au sommet, aussi. Raymond ? Je crois qu'on tient une piste. » Elle fait défiler les pages jusqu'à la prochaine étape de la chasse au trésor. « *Les aiguilles sont-elles persistantes, disposées en fourreaux de deux à cinq aiguilles chacun ? Si oui, allez à...* »

Elle lève les yeux. Le masque a un large sourire, plus large qu'il ne devrait en être capable. Les yeux vifs et illuminés. *De l'aventure. De*

*l'action. Au revoir, et bon voyage !*

« Je reviens tout de suite. » Une infime poche de surprise se niche dans sa poitrine. Et d'un coup, la voilà partie. Elle reflue par la cuisine jusqu'au débarras : une tanière de boîtes et de casiers encombrés de décennies d'objets à-ranger-et-à-oublier. Un week-end, elle triera tout ce foutoir antique, balancera tout, allégera le radeau pour les derniers milles nautiques de la traversée. La porte de service s'ouvre, et elle hume les vagues d'été herbu qui déferlent sur elle. Elle n'a pas mis de chaussures. Les voisins vont croire qu'elle a perdu la tête, à force de s'occuper de son mari diminué. Et si c'est le cas, eh bien tant pis, c'est que l'histoire le voulait.

Elle traverse la pelouse, prend dans sa main la plus basse branche, se penche vers elle et compte. Il doit y avoir une chanson là-dessus, songe-t-elle. Une chanson ou une prière ou une histoire ou un film. La branche lui échappe et remonte doucement. Elle regagne la maison sur l'herbe hantée de soleil, en fredonnant l'air qui parle exactement de cet instant.

Il l'attend, suspendu au dénouement. « Cinq, dans un fourreau. On est en veine. » Elle feuillette le livre jusqu'à la ramification suivante. *« Les cônes sont-ils longs, avec de fines écailles ? »*

Ces fourches, ces choix : elle les reconnaît. C'est comme la justice, toutes ces affaires qu'elle transcrivait durant toutes ces années où elle jouait une sténo judiciaire : les preuves, les contre-interrogatoires, les négociations âpres et les faits inventés, le sentier étréci jusqu'au seul verdict permis. C'est comme l'arbre à choix de l'Évolution : *Si les hivers sont rudes et l'herbe rare, essayez les écailles ou les aiguilles. Ça ressemble même, bizarrement, au théâtre : Si vous devez réagir craintivement, allez au geste 21c ; avec étonnement, 17a. Sinon...* C'est un service d'assistance téléphonique programmée pour la vie sur Terre. C'est l'esprit qui explore des mystères, dont l'explication demeure toujours à un choix de distance. Plus que tout, c'est comme l'arbre lui-même, avec une tige centrale interrogatrice qui se ramifie en dizaines de tiges investigatrices, et chacune de celles-ci en centaines, puis en milliers de réponses vertes et distinctes. « Reste en ligne », dit Dorothy, et elle s'éclipse de nouveau.

Une fois de plus, le bouton d'email noir de la porte de service proteste et couine sous sa main. Elle retraverse la pelouse jusqu'à l'arbre. Un court trajet, répété *ad nauseam*, bien plus de fois qu'on n'est prêt à en convenir à l'avance, sur le même bout de terrain familial : le sentier de l'amour. *Si vous voulez continuer à vous disputer, allez à l'entrée 1001. Si vous voulez vous libérer et sauver votre peau...*

Debout sous l'arbre, elle inspecte les cônes. Ils jonchent le sol, autant de spores issues d'un astéroïde lointain qui se sont écrasées sur terre. Puis retour à la maison avec la réponse. La traversée de l'herbe

humide en chaussettes est assez longue pour qu'elle se demande comment elle peut encore être là, enterrée vivante, attachée à cet homme pétrifié année après année, quand tout ce qu'elle a jamais voulu dans cette vie c'était trouver sa liberté. Mais une fois au seuil de la prison, en agitant triomphalement le livre, elle sait. Sa liberté, c'est ça. Celle-là. La liberté de faire face, d'être à la hauteur des terreurs de chaque jour.

« Victoire ! C'est un pin blanc, un pin de Weymouth. »

Elle jurerait qu'une grande vague de satisfaction balaie le visage rigide. Elle arrive à le déchiffrer à présent, grâce à une télépathie aiguisée par toutes ces années à devoir décrypter ses syllabes coagulées. Il songe : *Une bonne journée bien employée. Une très bonne journée.*

Ce soir-là, il lui fait lire l'histoire d'un arbre qui courait jadis en grandes veines verticales de minerai vivant de la Géorgie à Terre-Neuve, traversait le Canada et franchissait les Grands Lacs pour aboutir à leur campement actuel éclairé par la liseuse. Elle lui parle de géants d'un mètre d'épaisseur, dont le tronc s'élève tout droit jusqu'à trente mètres de hauteur avant que les premières branches latérales daignent s'étirer. D'arbres qui se dressaient en bois infinis qui chaque printemps assombrissaient l'air de pollen, en nuages de poussière d'or qui pleuvaient sur les ponts des navires jusqu'en haute mer.

Elle lui narre comment les Anglais ont investi un continent surgi de l'océan du jour au lendemain, en quête de mâts pour leurs frégates et autres léviathans flottants, des mâts qu'aucun lieu dans toute l'Europe dénudée, même aux confins du Nord boréal, ne pouvait plus fournir. Elle lui montre en peinture le *Pinus strobus*, aux tiges massives grandes comme des clochers d'église, si précieux que la Couronne marquait de la Flèche du Roy même ceux qui s'élevaient sur des terres privées. Et son mari, qui a passé sa vie à protéger la propriété privée, doit forcément les voir venir, même du futur : La Grande Révolte des pins. La Révolution. La guerre, livrée pour une créature qui poussait sur ces rivages bien avant que l'humain descende de l'arbre.

C'est une histoire qui vaut toutes les fictions : la terre boisée qui succombe à la prospérité. Les planches légères, souples, solides, calibrées, revendues outre-Atlantique jusqu'en Afrique. Le lucratif commerce triangulaire qui fait la fortune du pays naissant : du bois pour la côte de Guinée, des corps noirs pour les Caraïbes, du sucre et du rhum pour la Nouvelle-Angleterre, aux demeures patriciennes toutes bâties de pin blanc. Le pin blanc charpente les villes, fait la fortune des scieries et crée des millionnaires, pose un réseau de rails sur tout le continent, bâtit et lance des navires de guerre et des flottes baleinières qui s'aventurent de Brooklyn et de New Bedford jusqu'au Pacifique Sud inexploré, des navires composés chacun d'un bon millier

d'arbres. Les pins blancs du Michigan, du Wisconsin et du Minnesota, débités en cent milliards de bardeaux pour les toits. Deux cent cinquante millions de mètres cubes par an fendus pour faire des allumettes. Les bûcherons scandinaves qui défrichent une zone de pins vaste comme trois États, traînent les coques colossales jusque dans les fleuves avec poulies et bômes, et font naviguer ces trains fluviaux longs de plusieurs kilomètres en aval, jusqu'au marché. Un héros géant flanqué d'un gros bœuf bleu, qui abat les pins pour défricher le quartier des Brinkman.

Dorothy lit et le vent prend le relais. Tout le jardin se plie et se plaint. La pluie se met de la partie. La petite chambre rapetisse encore. La nuit : ce tiers de chaque jour demeuré terre étrangère. La maison voisine disparaît, puis celles juste au nord, jusqu'à ce que les Brinkman se blottissent tout seuls, en lisière d'une nature sauvage. La jambe valide de Ray s'agite contre les draps qui l'enserrent. Tout ce qu'il voulait depuis toujours, c'était gagner honnêtement sa vie, promouvoir le bien-être général, gagner le respect de sa communauté et élever une honnête famille. *La richesse a besoin de barrières*. Mais les barrières ont besoin de bois. Il ne reste rien sur le continent pour seulement suggérer ce qui a disparu. Tout est remplacé à présent, par des milliers de kilomètres de fermes et de jardins contigus séparés par de fines rangées de repousses. Quand même, le sol se rappelle, un peu plus longtemps, les forêts disparues et le progrès qui les a défaites. Et la mémoire du sol nourrit le pin de leur jardin.

La salive s'accumule sur les lèvres tremblantes de Ray, jusqu'à ce qu'enfin Dorothy l'essuie, peu avant minuit. Les lèvres bougent tandis qu'elle essuie. Elle se penche, et croit l'entendre murmurer : « Un autre. Demain. »

La nuit est tiède, les fenêtres de la cabane de Patricia battent au vent, et la lune esturgeon s'élève au-dessus du lac comme une piécette rouge pâle. Elle plaque les mains sur la pile de carnets couverts de son écriture soigneuse. « Tu sais, Den, je crois bien qu'on a peut-être enfin terminé. »

Pas de réponse ce soir, car il n'y en a jamais. Les mots ne font que s'attarder dans l'air. Bien des créatures entendent, dans la cabane et au-dehors. Ses syllabes en réponse altèrent les divers gazouillis, grognements, soupirs, projets et estimations qui ponctuent la nuit. La conversation est longue, patiente, impossible à suivre pour les deux parties, et les bruits élaborés que son espèce y ajoute sont encore tout neufs.

Elle écoute un moment les alarmes de l'heure. Puis elle s'appuie contre la table de noyer. Ses jambes se déplient, et elle se lève. Elle ouvre le carnet en haut de la pile, à la page où elle vient d'écrire :

*Dans un monde d'utilité parfaite, nous aussi serons contraints de disparaître.*

« C'est vraiment une bonne idée ? » Elle se pose la question ; elle la pose au mort. La membrane qui les sépare est mince. Elle sait qu'elle ne le reverra jamais ni dans cette vie ni dans aucune autre vie à venir. Et pourtant elle le voit tout autour d'elle. C'est la vie ; les mots maintiennent en vie les vivants. Un soir sur deux, elle demande à son ami absent de lui souffler des mots et des tournures. De lui donner du courage. Et assez de patience pour s'empêcher de jeter ses brouillons dans le feu du poêle à bois. Ça y est, elle a posé la question. Elle parcourt la page.

*Personne ne voit les arbres. Nous voyons des fruits, nous voyons des noix, nous voyons du bois, nous voyons de l'ombre. Nous voyons des ornements ou les jolies couleurs de l'automne. Des obstacles qui bloquent la route ou qui obstruent la piste de ski. Des lieux sombres et menaçants qu'il faut défricher. Nous voyons des branches qui risquent de crever notre toit. Nous voyons une poule aux œufs d'or. Mais les arbres... les arbres sont invisibles.*

« C'est pas mal, Den. Mais peut-être un peu sinistre. » Et bref, pourrait-elle ajouter. Bien plus court que son premier-né. Il y a tellement plus à dire, mais c'est une vieille femme à présent, elle n'a plus beaucoup de temps, et il reste tant d'espèces encore à découvrir et à embarquer sur son arche. Le livre raconte une histoire assez simple. Elle aurait pu tenir en une ou deux pages : comment Patricia et plusieurs autres personnes ont passé des années à sillonner tous les continents hormis l'Antarctique. Comment ils ont sauvé quelques graines de quelques milliers d'arbres, une infime proportion des espèces qui vont disparaître sous l'œil passif des tuteurs actuels de la Terre, entraînant dans leur chute d'innombrables espèces à leur charge...

Elle a essayé d'entretenir l'espoir, de narrer toutes les histoires qui rendraient la vérité un peu plus facile à avaler. Elle consacre un chapitre entier à la migration. Elle décrit tous les arbres déjà en marche vers le nord, à des vitesses qui stupéfient ceux qui les mesurent. *Mais les arbres les plus vulnérables devront bouger beaucoup plus vite s'ils ne veulent pas être calcinés par la chaleur. Ils ne peuvent pas franchir les autoroutes, les fermes ou les lotissements. Nous pouvons peut-être les aider.*

Elle narre de courtes biographies de ses personnages préférés : arbres solitaires, arbres rusés, sages et bons citoyens, et des arbres qui deviennent impulsifs, timides ou généreux – autant de façons d'être

que les forêts ont de hauteurs et d'orientations. *Comme ce serait merveilleux de pouvoir apprendre qui ils sont sous leur meilleur jour.* Elle tente de renverser la perspective de l'histoire. *Ce monde n'est pas notre monde avec des arbres dedans. C'est un monde d'arbres, où les humains viennent tout juste d'arriver.*

Un passage ne cesse de resurgir, chaque fois que la peur ou la rigueur scientifique la pousse à l'émonder. *Les arbres sont conscients de notre présence. La chimie de leurs racines et des parfums que dégagent leurs feuilles change à notre approche... Quand on se sent bien après une promenade en forêt, c'est peut-être que certaines espèces essaient de nous draguer, ou de nous soudoyer. Tant de remèdes miracles proviennent des arbres, et nous avons à peine gratté la surface de ce qu'ils ont à offrir. Les arbres essaient depuis longtemps d'entrer en contact avec nous. Mais ils parlent à des fréquences trop basses pour que les humains les entendent.*

Elle se lève de la table avec un grognement qui ne s'adresse à personne. Dans le placard, elle trouve la pile de cartons que Dennis et elle avaient tant de mal à jeter. Des boîtes moisies conservées pendant des décennies. Qui sait quand on aura l'usage d'une boîte à cette taille ? Les carnets y rentrent, comme faits sur mesure. Elle les postera demain à un assistant, pour transcription. Puis à son editrice à New York, qui attend depuis des années la suite d'un livre qui est toujours disponible, qui se vend toujours, et qui pèse toujours sur la conscience de Patricia à cause de tous les pins qu'il a coûtés.

À peine a-t-elle scellé le carton avec du chatterton qu'elle le rouvre. La dernière phrase du dernier chapitre ne colle toujours pas. Elle regarde ce qu'elle a mis, même si cette phrase est depuis longtemps gravée au fer rouge dans sa mémoire, indélébile. *Avec un peu de chance, certaines de ces semences demeureront viables, dans des chambres fortes contrôlées au flanc d'une montagne du Colorado, jusqu'au jour où des gens attentifs et attentionnés leur feront retrouver la terre.* Elle pince les lèvres et compose un addendum. *Sinon, d'autres expériences continueront à se dérouler toutes seules, bien après la disparition des humains.*

« C'est sans doute mieux, dit-elle à voix haute. Pas vrai ? » Mais le fantôme a cessé de dicter pour ce soir.

Une fois que le carton est prêt à l'envoi, elle se prépare à se coucher. Les ablutions sont brèves, le démaquillage encore plus rapide. Enfin la lecture, sa marche nocturne de mille cinq cents kilomètres jusqu'au Golfe. Quand ses yeux refusent de rester ouverts, elle termine par de la poésie. Le poème de ce soir est chinois – Wang Wei –, vieux de douze cents ans, extrait d'une anthologie de poésie qu'elle sillonne au hasard, comme elle aime à randonner :

Je ne vois nulle bonne façon

de vivre et ne peux  
m'empêcher de me perdre dans mes  
pensées, mes antiques forêts...

Vous me demandez : comment s'élève ou chute un homme  
en cette vie ?

La chanson du pêcheur s'écoule au plus profond du fleuve.

Et puis le fleuve la submerge, et c'est fini. Elle mouche l'ampoule  
faiblarde à basse consommation fixée à la tête de lit. Il ne lui reste que  
la lune. Elle roule sur le côté et se blottit en position fœtale, le visage  
enfoncé dans l'oreiller humide. Au bout d'une minute, le coin de sa  
bouche s'étire en un sourire durable.

« Je n'ai *pas* failli oublier. Bonne nuit. »

Bonne nuit.

Adam à Zuccotti Park, dans le bas de Manhattan. Cette fois, c'est le  
terrain qui vient à lui. Les forces qu'il a étudiées toute sa vie  
professionnelle se déchaînent à nouveau et font la fête au cœur du  
quartier des affaires, à quelques rues au sud du quartier où il vit et  
travaille. Le petit parc est une ruche. Les cercles polygonaux des  
féviers se teintent déjà de jaune, et partout en dessous sacs de  
couchage et tentes campent parmi les gratte-ciel. Des centaines de  
personnes ont dormi ici cette nuit, comme toutes les nuits depuis des  
jours. Ils s'endorment bercés par des chants contestataires et se  
réveillent accueillis par le repas chaud gratuit servi par des chefs cinq  
étoiles qui offrent cette contribution à la cause. Sauf qu'Adam ne sait  
pas exactement *quelle* cause. La cause est un brouillon, un processus.  
La justice pour les 99 %. La prison pour les voleurs et les traîtres de la  
finance. Un élan d'humanité et d'équité sur tous les continents. Le  
renversement du capitalisme. Un bonheur qui ne soit pas fondé sur le  
viol et le pillage.

La municipalité prohibe tout son amplifié, mais le mégaphone  
humain fonctionne à plein régime. Une femme scande, et tout autour  
d'elle les gens reprennent ses mots.

« Les banques ont été renflouées.

– LES BANQUES ONT ÉTÉ RENFLOUÉES !

– Nous, on nous a bradés.

– NOUS, ON NOUS A BRADÉS !

– Occupons.

– OCCUPONS !

– Quelles rues ?

– QUELLES RUES ?

– Nos rues.



– NOS RUES ! »

Toujours les obstinément jeunes, fidèles à leurs vieux rêves de sauver le monde. Mais parmi les gilets ethniques et les sacs à dos il y a des hommes encore plus vieux qu'Adam. Dans les réunions spontanées autour de la place, des femmes, la soixantaine passée, transmettent la mémoire officielle de l'insurrection. Des gens en collants pédalent sur des vélos fixes pour fournir de l'électricité aux ordinateurs des occupants. Des coiffeurs offrent des coupes gratuites, puisque les banquiers semblent réticents à se faire tondre. Des gens en masque de Guy Fawkes distribuent des tracts. Des étudiants tambourinent en cercle. Des avocats, à des tables pliantes bancales, offrent une assistance judiciaire. Quelqu'un s'est donné du mal pour détourner des panneaux :

SKATE-BOARDS, ROLLERS ET VÉLOS  
SONT INTERDITS DANS CE PARC  
SINON, TOUT EST PERMIS, LES MECS

Et que serait un cirque sans sa fanfare ? Tout un bataillon de guitares – dont l'une porte l'inscription *Cette machine tue les traders* – s'unit pour un refrain de country plaintive :

*Et les flics me font la vie dure, partout où je pars,  
Car je n'ai plus de chez-moi dans ce monde, nulle part*

De l'autre côté du parc se trouve la plaie inguérissable. Le trou dans la canopée a été comblé depuis longtemps, mais la plaie suinte encore. Une décennie s'est écoulée depuis la chute des tours. Adam est stupéfait par ce chiffre. Son fils n'a que cinq ans, mais les attentats semblent plus jeunes. Un arbre, un poirier de Chine qui a survécu, à moitié brûlé, les racines sectionnées, vient d'être ramené guéri à Ground Zero.

Il se glisse dans une trouée de la foule grouillante, le long de la Bibliothèque du peuple. Il ne peut s'empêcher de survoler les étagères et les cartons. Il y a *La Soumission à l'autorité* de Milgram, annoté en marge d'un million de mots minuscules. Les œuvres complètes de Tagore. Beaucoup de Thoreau, et encore plus d'exemplaires de *Vous contre Wall Street*. En accès libre, sur la base de la confiance. Ça sent la démocratie.

Six mille livres, et entre tous c'est un petit volume qui émerge à la surface de sa pile comme un fossile recraché d'une tourbière. *Le Grand Guide des insectes*. Jaune vif : la seule édition qui vaille de ce classique. Secoué, Adam l'ouvre à la page de titre, prêt à y voir son propre nom gravé au crayon n° 2 en grosses capitales toutes rondes maculées de

traces de doigts. Mais c'est le nom de quelqu'un d'autre, inscrit à l'encre en pleins et en déliés : *Raymond B.*

Les pages sentent le moisi et la pureté de la science racontée aux enfants. Adam feuillette et tout lui revient en mémoire. Les calepins, le Muséum d'histoire naturelle. L'écume d'étang sous le microscope d'enfant bon marché. Et par-dessus tout, le vernis à ongles sur l'abdomen des fourmis. Finalement, il a passé sa vie à répéter cette expérience. Il lève les yeux de la page miniature – « Charançons et trichoptères » – pour observer ce grouillement joyeux, furieux, anarchique. Pendant quelques secondes, il perçoit le système de rangs et de taches, les danses codées, les effluves de phéromones qui paraissent, de l'intérieur de la ruche, de la physique pure, une loi de l'attraction. Il a envie de peindre tout le monde au vernis à ongles et de monter au quarantième étage du gratte-ciel le plus proche pour avoir un meilleur point de vue. Le point de vue d'un vrai chercheur de terrain. Le point de vue d'un enfant de dix ans.

Il fourre le *Grand Guide* dans sa poche de pantalon et replonge dans la foule. À dix pas, assis sur le bord d'un banc de granit, un fantôme tourne brusquement la tête vers lui et le fait sursauter. « Occupez », crie quelqu'un dans le mégaphone humain. Et le mot ressort cent fois plus fort à l'autre bout : « OCCUPEZ ! »

La surprise du fantôme se mue en grand sourire. Adam connaît ce mec comme son frère, revenu d'entre les morts. L'homme qu'il voit est presque chauve sous sa casquette de base-ball, alors que celui qu'il a connu avait une queue-de-cheval luxuriante. Mais même sous la torture il ne saurait dire qui c'est. Et puis d'un coup il le sait, et il le regrette. Il est trop tard pour ne pas l'aborder et lui prendre le bras, en riant de cette preuve que la vie est une crapule et que la vieille histoire n'aura jamais de fin. « Sapin de Doug.

– Érable. Waouh. C'est pas *possible* ! » Ils s'étreignent comme deux vieillards qui auraient déjà passé la ligne d'arrivée. « Oh putain, mon pote. La vie est longue, hein ? »

Plus longue que quiconque. Le psychologue ne peut s'empêcher de secouer la tête. Il n'a aucune envie de ça. Le cadavre exhumé du tumulus par des archéologues brutaux, ce n'est pas *lui*. Mais cette rencontre est quand même marrante. Le hasard, ce comique au timing impeccable.

« Est-ce que... Tu es là pour... ? » Adam désigne la foule occupée à sauver l'humanité d'elle-même. Pavlicek – *Pavlicek*, il s'appelle. Pavlicek fronce les sourcils et parcourt des yeux la place. Comme s'il venait seulement de découvrir sa présence.

« Euh, nan, mon pote. c'est fini. Je ne suis plus qu'un spectateur. Je sors pas beaucoup. J'ai guère mis le nez dehors depuis... tu sais bien. »

Adam le prend – toujours dégingandé, toujours adolescent – par

son coude osseux. « Viens, on va marcher un peu. »

Ils descendent Broadway, passent devant la Citibank, Ameritrade, Fidelity. Les années à rattraper sont expédiées en une minute new-yorkaise. Prof de psycho à NYU, une femme qui publie des livres de développement personnel, un fils de cinq ans qui veut être banquier quand il sera grand. Longtemps employé à l'Administration des Domaines, entre deux boulots et deux villes, venu à New York voir un ami. Fin. Mais ils continuent à marcher, sous le clocher de Trinity Church, près du fantôme du platane d'Occident, cet arbre sous lequel jadis les hommes d'affaires se retrouvaient pour échanger des actions, à présent le site du principal moteur de la libre entreprise. Et ils continuent à parler, à tourner en rond autour d'un passé dont une heure plus tard Adam ne pourra même plus retracer la circonférence. Douglas ne cesse d'effleurer la visière de sa casquette, comme s'il saluait les passants.

Adam demande : « Tu es... en contact avec quelqu'un ?

– En contact ?

– Avec les autres. »

Il tripote sa casquette. « Non. Et toi ?

– Moi... non. Mûrier : aucune idée. Mais Veilleur... Ça paraît fou, mais j'ai l'impression qu'il me suit. »

Douglas s'arrête sur le trottoir dans une mer d'hommes d'affaires. « Comment ça ?

– C'est moi qui dois délirer. Mais je voyage beaucoup pour mon boulot. Des conférences et des colloques aux quatre coins du pays. Et dans au moins trois villes, j'ai vu des fresques qui ressemblaient exactement aux dessins qu'il faisait.

– Le peuple des arbres ?

– Ouais. Tu te rappelles comme c'était bizarre... ? »

Douglas opine en tripotant sa casquette. Devant eux sur le trottoir, un groupe de touristes encercle une bête sauvage. Énorme, musculeuse, elle charge, naseaux dilatés, avec de longues cornes vicieuses prêtes à éventrer la foule qui l'entoure en prenant des selfies. Trois mille cinq cents kilos de bronze d'art rebelle, acheminé en camion par son créateur à la faveur de la nuit et laissé au seuil de la Bourse en cadeau au public. Quand la municipalité a voulu le déplacer, les gens ont protesté. Le Taureau de Troie.

Il y a quelques semaines à peine, une ballerine qui le montait à cru, saisie en pleine pirouette, est devenue l'icône spectaculaire du nouveau mouvement Halte aux Humains :

QUELLE  
EST NOTRE

# UNIQUE REVENDEICATION ? OCCUPY WALL STREET APPORTEZ UNE TENTE

Les gens font la queue pour prendre la pose à côté de la bête. Douglas ne semble pas saisir l'ironie de la situation. Il a les yeux partout sauf là où la foule regarde. Quelque chose se débat en lui. « Alors. » Il se frotte la nuque. « T'es content de ta vie aujourd'hui ? »

– J'ai le cul bordé de nouilles. Même si je bosse comme un fou. La recherche... c'est un plaisir.

– Et qu'est-ce que tu recherches au juste ? »

Adam a sorti le même speech des milliers de fois, à des éditeurs d'anthologies comme à des inconnus dans des avions. Mais cet homme... il lui doit un peu plus. « Je travaillais déjà sur le sujet quand on s'est rencontrés. Quand tous les cinq... Le point de vue a un peu changé, avec les années. Mais à la base, c'est toujours le même problème : Qu'est-ce qui nous empêche de voir l'évidence ? »

Douglas pose la main sur la corne de cuivre du taureau. « Et alors ? C'est quoi ? »

– Surtout les autres gens.

– Tu sais... » Douglas regarde vers Broadway, pour voir ce qui rend le taureau si furieux. « Je crois que je suis arrivé à la même conclusion de mon côté. »

Adam rit si fort que les touristes se retournent. Il se remémore pourquoi jadis il a tant aimé ce type. Pourquoi il lui avait confié sa vie. « Il y a un aspect plus intéressant de la question.

– Comment d'autres gens font pour la voir ?

– Exactement. »

D'un geste, un touriste asiatique leur demande de s'écarter de la statue le temps d'une photo rapide. Adam entraîne Douglas et ils se baladent encore, vers la larme de Bowling Green Park.

« J'ai beaucoup réfléchi, dit Douglas. À ce qui s'est passé.

– Moi aussi. » Adam regrette aussitôt ce mensonge.

« Qu'est-ce qu'on espérait accomplir ? Qu'est-ce qu'on croyait faire ? »

Ils se tiennent sous le cercle de *Platanus* camouflés, le plus résigné des arbres de l'Est, à l'endroit même où l'île a été vendue par des gens qui écoutaient les arbres à des gens qui les ont abattus. Ils contemplent ensemble la fontaine geyser. Adam dit : « On a incendié des bâtiments.

– C'est vrai.

– On croyait que les humains commettaient un massacre.

– Oui.

– Personne d'autre ne voyait ce qui se passait. Rien n'allait changer sauf si des gens comme nous forçaient les choses et les obligeaient à ouvrir les yeux. »

La visière de la casquette de Douglas s'agite de gauche à droite. « On n'avait pas tort, tu sais. Regarde autour de toi ! Il suffit d'être attentif pour comprendre que la fête est finie. Gaïa est en train de prendre sa revanche.

– Gaïa ? »

Adam sourit, mais d'un sourire peiné.

« La vie. La planète. On est déjà en train de payer. Mais *même aujourd'hui* on te traite de fou quand tu dis ça. »

Adam l'évalue. « Alors tu le referais ? Ce qu'on a fait ? » Les questions soulevées par des philosophes dissidents lui trottent dans la tête. Les questions taboues. Combien d'arbres vaut une personne ? Une catastrophe imminente peut-elle justifier une violence circonscrite et ciblée ?

« Est-ce que je le referais ? Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

– Incendier des bâtiments.

– La nuit, je me demande si tout ce qu'on a fait – tout ce qu'on *aurait pu* faire – pourrait jamais compenser la mort de cette femme. »

Et alors le jour redevient nuit, la ville un bois d'épicéas, le parc est en flammes autour d'eux, et cette belle jeune femme pâle et étrange gît au sol et réclame de l'eau.

« On n'a rien accompli, dit Adam. *Rien du tout.* » Ils se retournent pour sortir de ce parc trop fréquenté pour y avoir cette conversation. C'est seulement en arrivant au portail ouvert dans la grille basse en fer forgé qu'ils comprennent : il n'y a pas d'endroit plus sûr.

« *Elle*, elle aurait refait la même chose. »

Douglas pointe le doigt vers la poitrine d'Adam. « Tu l'aimais.

– On l'aimait tous, oui.

– Tu étais amoureux d'elle. Comme Veilleur. Comme Mimi.

– C'était il y a longtemps.

– Tu aurais fait sauter le Pentagone pour elle. »

Adam sourit, doux et pâle. « Elle avait un vrai pouvoir.

– Elle disait que les arbres lui parlaient. Qu'elle les entendait. »

Un haussement d'épaules. Un regard furtif à sa montre. Il faut qu'il remonte préparer son cours. Trop d'histoire ancienne le rend malade. Certes, autrefois il était plus jeune, plus révolté. Une espèce différente. Une expérience ratée. La seule chose qu'il faut savoir négocier, c'est *Aujourd'hui*.

Douglas ne le laisse pas en paix. « Tu crois vraiment que quelque chose lui parlait ? Ou bien elle était juste... ? »

Le monde comptait six billions d'arbres quand les humains sont apparus. Il en reste la moitié. Dont la moitié encore aura disparu dans cent ans. Et ce que sont censés dire, selon pas mal de gens, tous ces arbres en voie de disparition, c'est ce qu'on leur fait dire. Mais la question intrigue Adam. Qu'entendait au juste feu Jeanne d'Arc ? Intuition ou hallucination ? La semaine prochaine, il va parler à ses étudiants de premier cycle de Durkheim, de Foucault, de cryptonormativité : Comment la *raison* n'est qu'une arme, un instrument de contrôle parmi d'autres. Comment l'invention du *raisonnable*, de l'*acceptable*, du *normal*, voire de l'*humain*, est plus récente, encore verte, que ne le soupçonne l'humanité.

Adam jette un regard derrière lui, dans le canyon de béton de Beaver Street. Beaver, le castor : les créatures dont la fourrure a bâti cette cité. La première Bourse de Manhattan. Il s'entend répondre. « Autrefois, les arbres parlaient aux hommes tout le temps. Même les gens normaux les entendaient. » La vraie question, c'est de savoir s'ils reparleront un jour, avant la fin.

« Cette nuit-là ? » Douglas lève les yeux vers la façade du gratte-ciel. « Quand on t'a envoyé chercher des secours ? Pourquoi t'es revenu ? »

Adam est saisi d'une bouffée de colère, comme si de nouveau ils allaient en venir aux mains. « Il était trop tard. Ça aurait pris des heures de trouver de l'aide. Elle était déjà morte. Si j'étais allé à la police... elle serait morte quand même. Et on serait tous en taule.

– Tu n'en savais rien, mon pote. Et même maintenant tu n'en sais rien. » La rage, pointe radicale de la douleur d'un deuil que jamais le temps ne déracinera.

Ils passent à côté d'un petit gainier d'Europe, haut de six ou sept mètres. Les arches de sa colonne et ses branches s'incurvent comme le corps de la ballerine au taureau. La profusion de bourgeons comestibles rose pourpre qui poussent directement du tronc et des brindilles attendra encore un hiver. Pour l'heure, des cosses balancent au bout des branches comme autant de pendus. On dit que Judas se pendit à un *Cercis*. C'est un mythe assez récent, à l'échelle de la mythologie des arbres. Les arbres de Judée, les arbres de Judas, poussent dans des coins secrets dans tout le bas de Manhattan. Celui-ci aura disparu avant de reflleurir deux fois.

Ils s'arrêtent à Battery Place, où leurs chemins se séparent. Au bout de la rue, par-delà les eaux, la Liberté. Il existe un écureuil, un animal fantôme objet d'élégies sans fin, qui court éternellement dans la canopée d'une forêt fantôme s'étendant d'ici jusqu'au Mississippi, sans jamais toucher terre. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une marelle où on saute d'île en île, à travers les fragments dispersés de repousse, soutendus par des routes jonchées de charognes. Mais ils s'arrêtent pour

regarder, comme si la forêt sans fin commençait ici, devant eux.

Ils se tournent l'un vers l'autre et s'étreignent en signe d'adieu, tels des ours testant leur force respective. À croire que plus jamais ils ne vont se revoir dans cette vie. À croire que, quand bien même, ce serait toujours trop tôt.

Les arbres refusent de dire un mot. Neelay, dans le cloître de Stanford, ce jardin botanique intergalactique, attend une explication. La vocation de toute sa vie a mal tourné. Il a perdu la piste qu'ils lui avaient montrée. Et maintenant ?

Mais les arbres le snobent. La poche d'eau enflée de l'arbre bouteille, la cuirasse hérissée du kapokier : pas le moindre bruissement de feuilles. Comme si son âme sœur – dans la seule galaxie qui lui en ait jamais offert une – avait plongé de la félicité dans la panique au premier frémissement et l'avait renié. Il gâche les photos des touristes. Personne n'a envie d'un infirme monstrueux au premier plan d'un joli cloître néo-roman et faussement espagnol. Il pivote pour repartir, furieux comme tout amoureux éconduit. Mais pour aller où ? Même rentrer à son appartement au-dessus du QG de *Sempervirens* est une humiliation.

Il appellerait volontiers sa mère, mais c'est le milieu de la nuit à Bânsvâra, où elle passe dorénavant la plus grande partie de l'année, à se préparer à mourir. Elle sait à présent, dix ans trop tard, qu'il n'y aura jamais de Rupal pour son fils, que la science ne ranimera jamais ses jambes, et que la meilleure façon de l'aimer est de le laisser à son isolement. Désormais, elle ne revient que quand il est hospitalisé, lorsque les docteurs doivent soulager ses escarres épiques ou amputer les nécroses sur ses pieds ou son cul. Prendre l'avion est devenu une mortification. La prochaine fois, il ne la préviendra pas.

Il s'engage sur la place ovale, vers la grandiose rangée de palmiers. Le ciel est trop limpide, la journée trop chaude, et tous les troncs se muent en cadrans solaires synchronisés. Il trouve un coin d'ombre – un sport de plus en plus populaire, dans le monde entier. Puis il reste immobile, pour essayer de n'être que là où il est, ici, chez lui. En vain. Au bout d'une minute, il s'agite, consulte sur son téléphone des messages qu'on ne lui a pas encore envoyés. Où peuvent vivre les gens ? Ses elfes ont sûrement raison : uniquement parmi les symboles, les simulacres.

Alors qu'il range l'appareil dans sa poche sur le fauteuil, il se met à bourdonner comme une poignée de cigales. C'est un message de son IA personnelle. Une créature vivante, cauteleuse, qui le nargue et l'appâte en jouant à l'humanité. Depuis l'enfance, bien avant sa chute, il rêvait d'un tel robot de compagnie. Et celui-ci est meilleur que tout ce que prédisaient ses chers prophètes de la SF : plus rapide, plus

élégant, plus souple. Il sort à n'importe quelle heure, passe en revue toute l'activité humaine, puis lui fait son rapport. Il est obéissant, infatigable et, comme les seules créatures auxquelles il fait encore confiance, il n'a pas de jambes. Les jambes, soupçonne Neelay, c'est le stade où l'évolution a mal tourné.

C'est lui qui a créé ce robot avec son équipe, et à présent c'est le robot qui le crée. Il lui a dit de surveiller toute info concernant sa nouvelle obsession : la communication avec et entre les arbres, l'intelligence de la forêt, les réseaux fongiques, Patricia Westerford, *La Forêt secrète*... Ce livre est parcouru d'échos troublants de ce qu'il a entendu murmurer, il y a des décennies, par des formes de vie extraterrestres qui maintenant refusent de lui adresser la parole. Ça lui a coûté son statut de directeur de la création dans son entreprise. On attend davantage de lui. Il doit payer, il doit sauver. Mais quoi ?

Il ouvre le message du bot. Il contient un lien et un titre : *Paroles d'air et de lumière*. Le taux de recommandation est le plus haut que puisse donner son robot de compagnie. Mais même dans ce coin d'ombre, Neelay n'arrive pas à lire l'écran. Il roule jusqu'à la camionnette, garée non loin de là. Une fois dans son vaisseau interstellaire évidé, il clique sur le lien et regarde sans comprendre. Des ombres et du soleil surgissent. Un siècle de châtaignier éclate en vingt secondes, comme dans les vues d'un kinéscope à manivelle. C'est fini avant que Neelay ait compris. Il relance le clip. Une fois de plus l'arbre s'élève en fontaine, s'épanouit en frondaison. Les branches qui s'agitent vers le haut se tendent vers la lumière, vers les secrets cachés et pourtant aveuglants. Les branches se ramifient et s'épaississent. À cette vitesse, il perçoit le but profond de l'arbre, le calcul derrière le phloème et le xylème, les géométries entre-tissées et grouillantes, et cette fine couche de cambium vivant qui enfle et se déploie.

Le code – une arborescence folle émondée par l'échec – bâtit cette grande colonne spiralée à partir d'instructions que Vishnou avait su fourrer dans une chose plus petite qu'un ongle d'enfant. Quand l'arbre a terminé son siècle de dévoilement, les vieux mots châtaîns d'un transcendantalisme éteint se déroulent de bas en haut, ligne à ligne, sur un océan de noir :

Le jardinier ne voit  
que le jardin du jardinier.  
Les yeux n'ont pas été conçus  
pour les usages triviaux  
qu'on leur impose et qui les usent,  
Mais pour contempler la beauté à présent invisible.  
NE



POUVONS  
NOUS  
VOIR  
DIEU ?

Et lorsque Neelay lève les yeux de son écran miniature, c'est exactement ce qu'il voit.

De l'autre côté du campus, par-delà les bouquets d'eucalyptus, les invitations s'envolent. Elles se dispersent par grappes, comme le pollen porté par le vent. L'une atterrit sur Patricia Westerford, dans sa cabane d'un institut des Great Smoky Mountains. Elle recherche les souches premières des dizaines de feuillus qui risquent dans quelques années de succomber aux perceurs de frênes et aux capricornes. Ces temps-ci, elle reçoit ce genre d'invitations par dizaines, et généralement elle les ignore. Mais celle-ci – « Réparer la maison : Contrer le réchauffement climatique » – paraît si pénible qu'elle lit la lettre deux fois. Quelqu'un veut qu'elle fasse quatre mille cent soixante-dix-sept kilomètres en avion dans chaque sens pour un colloque sur l'atmosphère en ruines. Elle n'arrive pas à assimiler ce titre : Réparer la maison. Comme s'il suffisait de bricoler les gouttières et d'installer un système d'évaporation pour revenir au bon vieux temps.

Elle s'assoit à la table, sur sa chaise sévère de Shaker, et écoute les grillons. Il y a longtemps, son père lui avait appris une vieille formule, qui permettait de convertir le nombre de grésillements de grillon par minute en degrés Fahrenheit. Depuis soixante ans, l'orchestre nocturne qui l'entoure joue une de ces danses folkloriques qui vont en s'accélégrant jusqu'à ce que tous les participants s'effondrent en une grande mêlée. *Nous serions ravis que vous interveniez sur le rôle que les arbres peuvent jouer pour aider l'humanité à envisager un avenir durable.* Les organisateurs attendent une conférence plénière d'une femme qui a jadis écrit un livre sur le pouvoir des végétaux ligneux de guérir la planète malade. Mais cela remonte à des décennies, quand elle était encore assez jeune pour en avoir le courage, et la planète assez robuste pour se mobiliser.

Ces gens veulent des rêves de percée technologique. Une nouvelle méthode pour transformer la pulpe de peuplier en papier en consommant un tout petit peu moins d'hydrocarbures. Du bois de construction génétiquement modifié qui bâtira de meilleures maisons et arrachera les pauvres du monde entier à leur misère. La réparation qu'ils veulent, c'est simplement une démolition un peu moins coûteuse. Elle pourrait leur parler d'une machine très simple qui ne réclame aucun carburant et très peu de maintenance, qui conserve le carbone en permanence, enrichit l'humus, rafraîchit le sol, nettoie

l'air, et s'adapte à toutes les tailles. Une technologie qui se duplique et répand même de la nourriture gratuite. Un engin si beau qu'il mérite des poèmes. Si les forêts étaient brevetables, elle aurait droit à une ovation.

La Californie, ça veut dire trois jours de travail perdus. Jésus a mis moins de temps à nettoyer l'enfer. Son agoraphobie s'est aggravée avec les années, et dans ces amphis bondés elle n'entend jamais personne. Mais la liste des invités est incroyable : un who's who de sorciers et d'ingénieurs, dont chacun n'attend qu'une subvention rondelette pour obscurcir le soleil avec des particules, cloner des espèces menacées, ou accéder à une source d'énergie peu coûteuse et illimitée. Il y aura des artistes et des écrivains pour aborder la question épineuse de l'humanité et de son courage. Des capitalistes aventureux prêts à spéculer sur le prochain jackpot. Jamais elle ne retrouvera un tel public.

Elle relit la demande, imagine un monde où « l'avenir durable » signifierait autre chose qu'une addiction résiduelle. Elle parvient à la conclusion exaltante. *Comme l'a écrit un jour Toynbee : « L'homme parvient à la civilisation [...] en réponse à un défi dans une situation particulièrement périlleuse qui l'incite à accomplir un effort sans précédent. »* Cette invitation paraît mettre à l'épreuve l'honnêteté qu'elle a toujours tenté de cultiver depuis ses années de vagabondage. Quelqu'un lui demande ce que les hommes doivent faire pour sauver ce monde mourant. Pourrait-elle par hasard dire à une telle assemblée de prestigieux et de puissants ce qu'elle croit être la vérité ?

Trop tard ce soir pour une réponse sage. Mais il reste du temps pour une promenade jusqu'aux rapides du Middle Prong. Devant sa porte, des aubépiniers denses à croissance lente miment des prophéties inquiétantes sous la lune presque pleine. Leurs fruits écarlates s'accrochent aux branches, et beaucoup survivront à l'hiver. *Crataegus*, le guérisseur du cœur. Les hommes découvriront des remèdes parmi les arbres aussi longtemps qu'ils continueront à chercher.

Sa traversée de la clairière effraie un opossum qui fourrageait dans la fange, se croyant débarrassé des humains depuis deux heures. Elle agite la torche. Le sol est couvert d'une épaisse couche orange et ocre qui dégage une odeur sucrée et un peu moisie de pâte à gâteau. Deux chouettes rayées, lugubres et magnifiques, s'appellent de très loin. En haut de la colline, des glands et des noix de hickory heurtent le sol. Partout les ours digèrent leur festin du jour, à deux par kilomètre carré.

Elle se penche pour traverser des tunnels de rhododendrons tombants, le long de cerisiers noirs qui évoquent de vieilles routes, d'oxydendrons et de sassafras aromatiques. Les magnolias et les

érables jaspés remplacent les châtaigniers décimés. Les sapins-ciguës sont en train de mourir, frappés par les adélges avec la complicité des pluies acides. Tout là-haut, sur l'échine des Appalaches, les sapins de Fraser sont tous morts. Tout autour d'elle, la forêt frémit encore de l'année la plus chaude et la plus sèche de l'histoire de la climatologie. Encore un événement aberrant, qu'on ne voyait qu'une fois par siècle, qui devient annuel à présent. Des feux éclatent dans tout le parc. Tous les trois jours, c'est l'alerte rouge.

Mais les tulipiers, solennels comme des prêtres, continuent à stimuler son système immunitaire, tandis que les hêtres égaient son humeur et affinent ses pensées. Sous ces géants, elle est plus intelligente, plus lucide. Elle voit un kaki à écorce d'alligator. Des boules de copalme, telles de minuscules masses d'armes médiévales, craquent sous ses pieds. Elle arrache juste la pointe d'une feuille tombée et la hume : pour un enfant, l'arôme du paradis. Il y a un vénérable chêne rouge non loin de la piste, qui doit faire au bas mot quatre mètres de circonférence. Il pourrait soulager même la terrible agitation provoquée par l'invitation. *L'avenir durable*. Ils n'ont pas envie d'une femme des bois pour leur conférence inaugurale. Ce qu'il leur faut, c'est un illusionniste. Un romancier de SF. Le Lorax. Ou peut-être un guérisseur haut en couleur, avec des épiphytes en guise de cheveux.

Dans le lit de la rivière, à son endroit favori, elle retire ses chaussures. Mais ce n'est pas la peine. Le torrent furieux n'est plus qu'une ravine rocheuse. Elle retourne quelques pierres en quête de salamandres. Trente espèces possibles, d'innombrables millions d'individus dans le parc, qui habitent le moindre point d'humidité, et elle n'en trouve pas une seule. Elle garde ses pieds nus dans le courant imaginaire. *Qu'est-ce que t'en dis, Den ? Faut que j'aille parler au salon du bricolage ?*

Le souvenir d'une main se pose sur son épaule. *Si tu me poses la question, bébé, c'est que tu appréhendes la réponse.*

\*\*\*

De Streamside, dans le Tennessee, sur les berges de la Little River, jusqu'à New York, il n'y a guère que mille kilomètres. Le pollen d'un pin blanc pourrait les parcourir par bon vent. Au bout de cette route, Adam regarde avec un sourire perplexe, au fond de l'amphi de deux cent soixante étudiants de psycho première année qui assistent à son cours sur l'aveuglement cognitif, un trio armé qui attend qu'il termine. Le choc ne dure que quelques battements de cœur. Un simple regard indique ce qu'ils veulent et pourquoi ils sont là. Et bien sûr, les Glock 23 et les vestes pare-balles bleu marine marqués des lettres jaunes FBI aident à les identifier. Depuis des décennies, chaque saison à des moments aléatoires, il a redouté ces hommes et leur venue.

À présent, en ce beau jour d'automne, tard dans cette année tardive, ses ravisseurs sont enfin là, très ressemblants à l'idée qu'il s'en faisait : calmes, forts, sérieux et pragmatiques, avec des fils dans les oreilles. En un autre clin d'œil souriant, la terreur d'Adam fait place à son cousin chéri, le soulagement d'une prédiction réalisée.

Il se dit : *Ils vont descendre l'allée centrale et m'arrêter en chaire*. Mais ces hommes, cinq à présent, se regroupent derrière le dernier rang et attendent qu'il termine son cours.

Le sujet d'aujourd'hui est très simple. Quand quelqu'un fait un choix, il se passe tellement de choses dans le noir, en secret, ou hors de vue que le choisisseur est le dernier informé. Des pages de notes s'étaient sur sa table, mais les mains d'Adam n'effleurent que le vide. Après deux décennies à rentrer la tête dans les épaules dans l'attente du coup de marteau, sa longue crispation est enfin terminée. Il a travaillé dur pour disparaître dans la réussite. Deux fois il a gagné le prix du meilleur enseignant de son université, et il y a un mois encore il a été cité pour le prix Beauchamp de l'APA, pour une recherche qui fait avancer empiriquement une compréhension matérialiste de l'esprit humain. Il a joué son propre rôle en public si souvent qu'il s'est laissé berné par sa propre persona. Et voilà que les choix de sa jeunesse reviennent balayer ce fantasme.

Tout s'éclaire. La rencontre de hasard avec son ancien complice. Qui ne cessait de tripoter sa visière. Les aveux extorqués. *On a mis le feu à des bâtiments. Pas vrai ?* Ils auraient donné leur vie les uns pour les autres, tous les cinq. L'une d'entre eux l'a fait.

Un bref coup d'œil à ses notes manuscrites. Au signal, des mots encadrés en rouge passent du passé lucide au futur oublieux. Adam a déjà prononcé la formule, plusieurs fois d'affilée dans ce cours introductif, mais les mots attendaient ce moment pour prendre tout leur sens. Il repousse ses lunettes sans monture sur la crête de son nez en sueur et secoue la tête face à l'amphi bondé. Aujourd'hui, ils vont retenir une sacrée leçon.

« On ne peut pas voir ce qu'on ne comprend pas. Mais ce qu'on croit déjà comprendre, on ne le remarque pas. »

Rires dispersés ; ils n'ont pas encore vu les hommes debout derrière eux, au fond. Quelques écureuils notent la phrase en prévision d'un examen qui va prendre à présent une forme très différente de celle qu'ils attendaient. La plupart sont amorphes, en attendant que l'éducation se passe. Appich fait défiler ses dernières diapos. En quinze secondes, il résume les études attentionnelles et livre ses commandes à emporter. Il se dit : *J'ai été plutôt doué pour ça*. Puis il annonce la fin du cours, remonte l'allée à grands pas en fendant la mer d'étudiants, et serre la main des hommes venus l'arrêter. Il a envie de dire : *Vous avez mis le temps !*

Ses étudiants interloqués regardent, témoins impuissants, les agents emmener leur professeur menotté. Ils le poussent hors de l'amphi et jusqu'au trottoir. C'est une belle journée, le ciel a la couleur des espoirs d'un jeune homme. Des gens croisent leur chemin. L'escouade doit patienter un instant jusqu'à ce qu'il y ait une brèche dans le flot des piétons. Toute la ville est de sortie en ce matin d'automne, pour faire bouger les choses.

Une légère brise porte aux narines d'Adam une puanteur de beurre rance. Il a déjà senti bien des fois ce vomit fruité et médicinal, mais sa source lui échappe. Les gilets bleu marine le mènent sur quelques mètres de trottoir jusqu'à une Suburban noire. Ils sont brusques mais polis, avec cet étrange mélange de détermination, de sang-froid et d'ennui qui accompagne le maintien de l'ordre. Ils poussent Adam vers la portière ouverte. Un agent lui protège la tête tandis qu'ils l'installent sur la banquette arrière.

Adam est assis dans un enclos de sûreté, ses poignets enchaînés sur les genoux. À l'avant, un agent parle dans un rectangle de verre noir, pour entériner la réussite de l'opération. Les mots pourraient être un chant d'oiseau. Quelqu'un lui fait signe par la fenêtre teintée, côté rue. Il se tourne pour regarder. Le long du véhicule au point mort, surgit d'un trou dans le béton, un arbre frémit, avec des feuilles qui évoquent le pastel jaune d'un kit de coloriage. Les arbres ont fait son malheur. C'est à cause des arbres que ces hommes sont venus l'enfermer pour toutes les années qui lui restent à vivre. Le véhicule ne démarre pas. Ses ravisseurs expédient la paperasse requise pour le départ. Les feuilles jaunes disent : *Regarde. Maintenant. Ici. Tu ne seras plus dehors de sitôt.*

Adam regarde et voit exactement ça : un arbre qu'il a longé trois fois par semaine pendant sept ans. C'est la seule espèce survivante de l'unique genre de la famille sans équivalent dans l'ordre spécifique de la classe esseulée d'une division délaissée qui jadis couvrait la terre : un fossile vivant vieux de trois cents millions d'années disparu du continent à l'époque du Néogène et qui est revenu vivoter dans l'ombre, le sel et les gaz d'échappement du bas de Manhattan. Un arbre plus vieux que les conifères, aux spermatozoïdes bouillonnants, aux cônes qui peuvent produire plus d'un billion de grains de pollen par an. Dans d'antiques temples, sur des îles à l'autre bout de la Terre, des spécimens millénaires, fondus et fracassés, proches de l'illumination, enflent jusqu'à un tour de tronc incroyable, et leurs branches géantes écartent les coudes qui se ré-enracinent pour devenir de nouveaux troncs. En tendant la main, Adam pourrait toucher ce tronc famélique, si les vitres n'étaient pas fermées. Si ses mains n'étaient pas menottées. C'est un arbre comme celui-ci qui poussait dans la rue juste devant la maison de l'homme qui a ordonné le

bombardement d'Hiroshima, et une poignée d'entre eux ont survécu à la bombe. La chair du fruit a une odeur qui fait rancir la pensée ; sa pulpe tue même les bactéries qui résistent aux médicaments. Les feuilles en éventail, avec leurs veines rayonnantes, sont censées guérir la maladie de l'oubli. Adam n'a pas besoin de ce remède. Il se souvient. Il se souvient. Le ginkgo. L'arbre du cheveu de Vénus.

Ses feuilles bondissent de côté dans le vent. La Suburban se dégage du trottoir et s'insinue dans le trafic. Adam se contorsionne pour regarder par la vitre arrière. Et là, sous ses yeux, tout l'arbre se dénude. D'une seconde à l'autre, la chute de feuilles la mieux synchronisée que la nature ait jamais mise au point. Une rafale, une ultime objection bruissante, et tous les éventails veinés lâchent prise en même temps, pour délivrer un troupeau de télégrammes dorés sur la 4<sup>e</sup> Rue Ouest.

\*\*\*

Jusqu'où peut voler une feuille ? Par-delà l'East River, en tout cas. En face du chantier naval où un immigrant norvégien ponçait les poutres massives de chêne incurvé des coques de frégate. À travers Brooklyn, jadis vallonné et boisé, plein de châtaigniers. Vers l'amont du fleuve, où tous les trois cents mètres, le long des quais, sur chaque marque de crue accessible, le descendant du bâtisseur de navires a inscrit au pochoir :

## NE DITES PAS QUE VOUS N'ÊTES PAS

Au-dessus des lettres submergées, des bosquets de nouveaux immeubles se disputent quelque chose qui ressemble au soleil.

Plus à l'ouest, à une distance qu'une forêt mettrait des dizaines de millénaires à traverser, un vieux couple s'aventure dans le monde. Au fil des semaines, ils ont inventé un jeu. Dorothy sort ramasser des brindilles, des noix, des feuilles tombées. Puis elle rapporte à Ray les pièces à conviction et, ensemble, à l'aide du livre arborescent, ils resserrent les possibilités et identifient encore une espèce. Chaque fois qu'ils ajoutent un inconnu à leur liste, ils s'interrompent des jours pour apprendre tout ce qu'ils peuvent à son sujet. Il y a le mûrier, l'érable, le sapin de Douglas, avec chacun son histoire, sa biographie, sa chimie, son économie, sa psychologie comportementale. Chaque arbre nouveau est sa propre épopée, et change le récit de ce qui est possible.

Aujourd'hui, cependant, elle rentre un peu perplexe. « Il y a un problème, Ray. »

Pour Ray, plongé dans sa vie posthume, plus rien ne pourra jamais être un problème. *Quoi ?* demande-t-il sans rien dire.

Sa réponse est timide, et même incrédule. « On a dû faire une erreur quelque part. »

Ils remontent les branches de l'arbre à choix, mais aboutissent toujours à la même feuille. Elle secoue la tête, niant l'évidence. « Je comprends vraiment pas. »

À présent il doit croasser à voix haute une unique syllabe pénible. Quelque chose comme : *Pourquoi ?*

Elle met du temps à répondre. Le temps est devenu quelque chose de très différent pour tous les deux. « Eh bien, pour commencer, on est à des centaines de kilomètres de son habitat naturel. »

Le corps de Ray semble secoué d'un spasme, mais elle sait que c'est juste un haussement d'épaules. Les arbres des villes peuvent pousser très loin de ce qu'ils pourraient appeler leur terre. Tous deux ont appris cela, après des semaines de lecture.

« Mais il y a pire : Ils n'ont plus d'habitat du tout. Il n'est pas censé subsister où que ce soit plus d'une poignée de châtaigniers américains adultes. » Et celui-ci est presque aussi haut que la maison.

Ils lisent tout ce qu'ils peuvent sur l'arbre idéal et défunt de l'Amérique. Ils apprennent qu'un holocauste a ravagé le paysage juste avant leur naissance. Mais rien de ce qu'ils découvrent n'explique comment un arbre qui ne devrait pas exister répand un grand globe d'ombre sur leur jardin.

« Peut-être qu'il y a des châtaigniers par ici et que personne n'est au courant. » Un son émane de Ray, qu'elle identifie comme un rire. « Bon, alors, c'est qu'il y a erreur sur la personne. » Mais l'arbre ne peut être aucune autre créature recensée dans leur bibliothèque de dendrologie en pleine efflorescence. Ils laissent macérer le mystère et poursuivent leur lecture.

Elle trouve un livre à la bibliothèque municipale : *La Forêt secrète*. Elle le rapporte pour le lire à voix haute. Elle ne dépasse pas le premier paragraphe, le souffle coupé :

Vous et l'arbre de votre jardin êtes issus d'un ancêtre commun. Il y a un milliard et demi d'années, vos chemins ont divergé. Mais aujourd'hui encore, après un immense voyage dans des directions séparées, vous partagez avec cet arbre le quart de vos gènes...

Une page ou deux suffisent à leur faire leur journée. Toute leur conception de leur jardin était fausse, et il faut un peu de temps pour faire pousser de nouvelles croyances en remplacement des fanées. Assis en silence, ils scrutent leur domaine comme s'ils avaient débarqué sur une autre planète. Toutes ces feuilles sont liées, souterrainement. Dorothy accueille cette nouvelle comme une révélation choquante dans un roman de mœurs du dix-neuvième siècle, où le terrible secret d'un personnage affecte par ricochet la vie de tout un village.

Le soir, assis ensemble, ils lisent et ils regardent, tandis que le ciel se reflète en éclats chartreuse sur les feuilles festonnées de leur châtaignier. Chaque brindille dévoilée paraît à Dorothy un prototype, à la fois distincte et indissociable de toutes les autres. Elle voit dans la ramification du châtaignier les multiples arborescences possibles d'une vie vécue, toutes les personnes qu'elle aurait pu être, celles qu'elle pourrait ou pourra être encore, dans des mondes qui s'étendent parallèlement à celui-ci. Elle regarde quelque temps bouger les branches, puis baisse les yeux sur la page et se remet à lire tout haut. « On a parfois du mal à dire si un arbre est une créature unique ou un million de créatures. »



Elle attaque la révélation suivante quand un grognement de son mari l'interrompt. Elle croit l'entendre dire : *Gobelet*.

« Ray ? »

Il répète les syllabes, et elles rendent le même son. « Je suis désolée, Ray. Je ne suis pas sûre de ce que ça veut dire. »

*Gobelet. Semis. Rebord de fenêtre.*

Les mots s'échappent tout excités, et lui donnent le frisson. Cette intensité de dément, dans la lumière déclinante, lui fait craindre qu'il ait un nouvel AVC. Son poulx s'emballe, elle se relève péniblement. Et puis elle comprend. Il lui offre une fiction, il transforme les Choses Telles Qu'Elles Sont en quelque chose de mieux. Il lui raconte une histoire, en échange des années d'histoires qu'elle lui a lues.

*On l'a planté. Le châtaignier. Notre fille.*

« C'est à vous ? » demande une voix.

Patricia Westerford se crispe. Un homme en uniforme derrière le tapis roulant désigne son bagage à main qui émerge des rayons X. Elle hoche la tête, presque nonchalamment.

« On peut jeter un coup d'œil ? »

Ce n'est pas vraiment une question, et il n'attend pas la réponse. Le sac s'ouvre ; les mains y fourragent. Comme les pattes de l'ours qui maltraite le carré de myrtilles de Patricia devant sa cabane des Smokies.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Elle se tape le front. Sénile. « Mon kit de collection. »

Il examine le couteau de deux centimètres, l'émondeur long comme la largeur d'un crayon, la scie plus courte que la première phalange du petit doigt de Patricia. Le pays n'a pas connu depuis dix ans de grave incident aérien, au prix d'un milliard de canifs, tubes de dentifrice, bouteilles de shampooing...

« Vous collectionnez quoi ? »

Cent mauvaises réponses possibles, et pas une seule bonne. « Les plantes.

– Vous êtes dans le jardinage ?

– Oui. »

Il y a un temps pour tout, même pour le parjure.

« Et ça ?

– Ça ? » répète-t-elle en écho. C'est idiot, mais ça lui fait gagner trois secondes. « Du bouillon de légumes. » Son cœur bat si fort qu'il va la tuer aussi sûrement que le contenu du bocal. Cet homme a du pouvoir sur elle, le pouvoir absolu d'une nation paniquée en quête d'une sécurité impossible. Un regard trop appuyé et elle va manquer son avion.

« Ça fait plus de huit centilitres. »

Elle fourre ses mains tremblantes dans ses poches et serre la mâchoire. Il va le remarquer. C'est son boulot. D'une main il repousse vers elle les deux objets incriminés, et de l'autre son sac en désordre.

« Vous pouvez retourner dans le terminal pour les poster.

– Mais je vais rater mon avion.

– Alors je vais devoir les confisquer. » Il jette le bocal en plastique et le kit de collection dans un baril déjà bien plein. « Faites bon voyage. »

Dans l'avion, elle revoit une dernière fois le texte de sa conférence. « LA meilleure chose qu'on puisse faire pour le monde de demain. » Tout est rédigé. Cela fait des années qu'elle n'a pas lu de texte en public. Mais cette fois, elle ne se fait pas confiance pour improviser. Elle arrive à San Francisco. Des chauffeurs se tiennent en demi-cercle à la porte de la sortie passagers, brandissant des noms sur des feuilles de papier. Le sien n'y figure pas. L'une des organisatrices était censée venir la chercher. Patricia attend plusieurs minutes, mais personne ne vient. Ça lui va très bien. Tous les prétextes sont bons pour ne pas avoir à subir ça. Elle s'assoit sur un siège dans un coin de la zone de rendez-vous. Un panneau de lettres lumineuses de l'autre côté de l'allée dit *Boston Boston Chicago Chicago Chicago Dallas Dallas...* Les humains *vont*. Les humains *font*. Toujours plus vite, toujours plus riches, plus mobiles, plus sûrs de leur pouvoir.

Un mouvement attire son regard. Même un nouveau-né se tourne pour regarder en direction d'un oiseau plutôt que de choses plus proches mais plus lentes. Ses yeux suivent la courbe erratique. Un moineau domestique sautille au sommet d'un panneau, à cinq mètres. Il fuse en vols brefs et décidés aux quatre coins de la zone. Personne ne le remarque. Il s'éclipse dans un recoin caché près du plafond, puis plonge à nouveau. Ils sont bientôt deux, puis trois, qui fouillent les poubelles. Les premières créatures réjouissantes depuis l'embarquement.

Elles ont quelque chose à la patte, comme une étiquette d'identification, mais en plus gros. Elle ressort de son sac le sandwich qu'elle gardait pour le dîner et l'émiette sur le siège voisin. Elle s'attend presque à voir surgir un vigile, à se faire arrêter. Les oiseaux lorgnent leur trésor. Chaque plongeon nerveux les rapproche un peu, un peu plus longtemps. Enfin la gourmandise l'emporte sur la prudence, et l'un des moineaux se pose pour la razzia. Patricia ne bouge pas ; il se rapproche en sautillant, tout en mangeant. Enfin l'angle de vue lui permet de lire le bracelet. *Immigré clandestin*. Elle rit, l'oiseau sursaute et fuit.

Une femme très féline fond sur elle. « Professeur Westerford ? » Patricia sourit et se lève.

« Vous étiez passée où ? Pourquoi vous n'avez pas répondu au

téléphone ? »

Patricia est tentée de dire : *Parce que mon téléphone vit à Boulder, dans le Colorado, et qu'il est branché à une prise murale.*

« J'ai fait trois fois le tour de la zone des arrivées. Où sont vos bagages ? » Tout le projet de réparation domestique semble sur le point de vaciller.

« C'est ça mon bagage. »

La jeune fille est éberluée. « Mais vous êtes là pour trois jours !

– Ces oiseaux... commence Patricia.

– Ouais. Quelqu'un a trouvé ça drôle. L'aéroport ne sait pas quoi faire pour s'en débarrasser.

– Pourquoi s'en débarrasser ? »

Sa chauffeuse n'a pas l'esprit philosophe. « Je suis garée par là. »

Elles échappent laborieusement à la ville et descendent la péninsule. La chauffeuse énumère les sommités qui vont parler au cours des prochains jours. Patricia regarde le paysage. Sur leur droite, les collines d'une repousse de séquoias. Sur leur gauche, la Silicon Valley, l'usine à futur. La chauffeuse alourdit le professeur Westerford de classeurs en plastique et la dépose au Faculty Club. Patricia a tout l'après-midi pour arpenter la plus extraordinaire collection universitaire d'arbres du pays. Elle découvre un merveilleux chêne bleu, des sycomores de Californie absolument princiers, des cèdres à encens, un faux poivrier noueux et anarchique, plusieurs dizaines des sept cents espèces d'eucalyptus, des kumquats lourds de fruits. Tous les étudiants doivent être ivres de tous ces arômes capiteux sans même s'en rendre compte. C'est un vrai Noël de lignine. De vieux amis perdus. Des arbres qu'elle n'a jamais vus. Des pins qui lancent leurs cônes en parfaites courbes de Fibonacci. Des genres introuvables : *Maytenus*, *Syzygium*, *Ziziphus*. Elle les passe au peigne fin, littéralement, ainsi que toutes les plantes qui font leur lit en dessous, pour remplacer les extraits que lui a confisqués la sécurité des transports.

Un passage la mène le long de l'abside d'une église néo-romane. Elle passe sous un monumental avocatier à trois troncs, bien trop près du mur, qui a sans doute commencé sa vie sur le bureau d'une secrétaire. En débouchant de sous un porche sur une cour, elle se fige et porte la main à ses lèvres. Des arbres – des arbres majestueux, improbables, extraterrestres, sortis tout droit d'un roman de l'âge d'or de la SF populaire sur les jungles grouillantes sous les nuages acides de Vénus. Et ces arbres se parlent en murmures.

Les agents placent Adam Appich dans une cellule plus grande que la plate-forme qu'il partagea un jour avec deux autres personnes à soixante-dix mètres de haut. L'État fédéral le prend officiellement en

charge. Il coopère en toutes choses et ne se rappelle déjà presque plus rien une demi-heure plus tard. Ce matin, il était professeur de psychologie, titulaire d'une chaire dans une prestigieuse université new-yorkaise. À présent il est détenu pour des crimes anciens qui ont provoqué sept millions de dollars de dommages matériels et l'immolation d'une femme.

Ses parents sont morts, Dieu merci. De même que sa sœur Jean, son frère Charles, la grande amitié de sa vie, et le mentor qui lui a ouvert les yeux sur l'aveuglement humain. Il a atteint l'âge où c'est normal d'être mort. Il n'a plus parlé à son frère aîné depuis qu'Emmett a spolié Adam de son héritage. Il n'y a personne à prévenir, à part sa femme et son fils.

C'est Lois qui décroche, surprise qu'il appelle en plein après-midi. Elle éclate de rire quand il lui explique où il est. Il faut un long silence pour la convaincre. Elle vient le voir aux heures de visite le lendemain matin, dans le centre de détention surpeuplé. Son incompréhension a fait place à l'action, et son visage s'échauffe d'avoir une vraie cause à défendre pour la première fois depuis des années. À travers la vitre pare-balles, elle lui lit des choses notées dans un carnet de dix centimètres tout neuf soigneusement étiqueté *Adam – Justice*. C'est presque une œuvre d'art, tout ce processus qu'elle a mis en marche.

Sa check-list est détaillée et énergique. Les rides autour des yeux se lissent face à l'injustice. « J'ai des pistes pour un avocat. Et il faut qu'on demande l'assignation à résidence. Ça coûte bonbon, mais tu seras à la maison.

– Lo, dit-il, tout alourdi d'années. Je peux t'expliquer ce qui s'est passé. »

D'une main elle effleure la vitre blindée, tandis que l'autre plaque l'index sur ses lèvres. « Chut. Le mec de l'American Civil Liberties Union a dit de ne pas parler avant que tu sois sorti. »

Son espoir : tellement farouche, tellement *elle*. Il s'est fait un gagne-pain de l'étude d'un tel espoir volontariste. C'est ce genre d'espoir qui l'a fait atterrir ici.

« Je sais que tu n'as rien fait de tout ça, Adam. Tu n'en serais pas capable. » Mais son regard plonge – ce vieux talon d'Achille des mammifères, fruit de dizaines de millions d'années d'évolution. Elle ne sait rien, *a fortiori* de l'homme avec qui elle vit depuis des années, son mari aux yeux de la loi, le père de son fils. Un imposteur, à tout le moins, et, si ça se trouve, le complice d'un meurtre.

À l'autre bout de la ville, dans un autre établissement pénitentiaire, son délateur s'échappe à nouveau, loin du gouvernement, de ses employeurs devenus geôliers, pour sa quête nocturne de la femme qui a transformé Douglas Pavlicek en extrémiste. Elle a forcément changé

de nom, il en est sûr. Elle est peut-être très loin, dans un autre pays, plongée dans une nouvelle vie, un nouvel épisode. Le pardon, c'est trop lui demander, car c'est plus qu'il ne s'accordera jamais à lui-même.

Il mérite bien pire que ce que les Freddie's lui ont infligé : sept ans de réclusion, au régime normal, avec possibilité de libération conditionnelle dans deux ans. Mais il y a quelque chose qu'il doit lui dire. *Voilà ce qui s'est passé. Voilà comment ça s'est passé.* Elle entendra ce qu'il a fait. Elle connaîtra le pire, et elle le méprisera. Et tout ce qu'il pourra dire n'y changera rien. Mais elle se demandera pourquoi, et cette interrogation la fera souffrir. Une souffrance qu'il pourrait peut-être convertir en quelque chose de plus positif.

Sa cellule est un cube de parpaings recouvert d'une couche de peinture vert caoutchouc, très semblable à la cellule factice où il avait vécu une semaine à l'âge de dix-neuf ans. Ce cadre étroit et confiné le laisse libre de voyager. Il ferme les yeux et part à sa recherche, comme toutes les nuits. Le film est toujours flou, et ses traits vagues. Il a même oublié ces détails de son visage qui lui donnaient l'impression de pouvoir inhaler de l'air et, dans un soupir languide, exhaler l'éternité. Mais ce soir il peut presque la voir, non telle qu'elle doit être aujourd'hui, mais telle qu'elle était. *Voilà ce qui s'est passé*, dit-il. Il a été trahi – peu importe par qui. Piégé. Et le temps que les fédéraux débarquent et l'arrêtent, il était déjà perdu.

Ses interrogateurs étaient gentils. Il y avait David, un type âgé qui lui rappelait son grand-père. Et une femme sérieuse et prévenante nommée Anne, qui portait des tailleurs gris et prenait des notes pour tenter de comprendre. Ils lui ont dit que tout était fini, que son récit manuscrit leur donnait toutes les preuves nécessaires pour les emprisonner à perpétuité, lui et ses amis. Il restait juste quelques détails à clarifier.

*Vous n'avez rien contre moi. J'écrivais un roman. Tout ça, ça n'existe que dans ma tête, bon Dieu.*

Ils ont dit que son roman comportait des détails sur les crimes qui n'avaient jamais été divulgués. Qu'ils savaient déjà tout de ses amis. Qu'ils avaient des dossiers sur chacun d'eux. Ils lui demandaient juste de corroborer, et on serait beaucoup moins sévère avec Douglas s'il voulait bien les aider.

*Vous aider ? Vous me prenez pour un Judas, ou quoi ?* Ça lui a échappé. Un mot de trop.

Il raconte cette erreur à Mimi. Elle paraît l'entendre, et même un peu fléchir, même si son visage empalé et balafre est détourné. Il lui explique qu'il a tenu bon pendant des jours, qu'il a dit aux agents qu'ils pouvaient l'enfermer à perpète, jamais il ne donnerait de noms. Il lui raconte comment ses interrogateurs ont sorti les photos. C'était

vraiment bizarre : comme des photogrammes de films d'amateur, des clichés granuleux d'événements où personne n'avait d'appareil. Les événements eux-mêmes, il s'en souvenait bien, surtout les lieux où il s'était fait tabasser. Il apparaissait sur beaucoup de photos. Il avait oublié à quel point il avait été jeune, un jour. Et naïf, et enflammé.

*Vous savez, a-t-il dit aux interrogateurs, je suis plus mignon sur ces photos qu'en vrai.*

Anne a souri et noté quelque chose. *Vous voyez ?* a dit David. *On a déjà tout. On n'a pas besoin de vous. Mais si vous coopérez, on pourrait revoir à la baisse les chefs d'accusation.* C'est alors que Douglas s'est rendu compte qu'engager un avocat n'était pas forcément un aveu de culpabilité. Bien sûr, engager quelqu'un pour quoi que ce soit exigerait beaucoup plus que les douze cent trente dollars qu'il pouvait réunir.

Il y avait quelque chose de bizarre dans ces photos. On y voyait des gens qu'il ne connaissait pas. Et il y avait un problème avec la liste des incendies qu'on lui demandait d'avouer. La moitié d'entre eux, il n'en avait jamais entendu parler. Et puis les deux agents se sont mis à lui demander qui était qui. *C'est qui, Mûrier ? C'est lequel, Veilleur ? Et Érable, c'est elle ?*

Ils bluffaient. Eux aussi, ils écrivaient un roman.

Pendant deux jours, ils l'ont détenu dans un endroit qui ressemblait à un dortoir d'une université serbe désaffectée. Il respectait son vœu de silence. Et puis ils lui ont dit ce qu'il encourait : une accusation de terrorisme intérieur – tentative d'influencer la politique du gouvernement par intimidation ou coercition – punissable en vertu de la Loi de renforcement des peines pour terrorisme, l'arsenal juridique d'un État policier tout neuf. Jamais plus il ne ressortirait. Mais s'il confirmait simplement l'un de ces visages – rien qu'un visage, de quelqu'un sur qui de toute façon ils avaient déjà un dossier –, il sortirait libre dans deux à sept ans. Et ils classeraient l'affaire pour tous les incendies qu'il avouerait.

*Classer l'affaire ?*

Personne d'autre ne serait poursuivi pour ces crimes.

*Et ça serait valable immédiatement ? Pour tous les crimes que je peux avouer ou pas ?*

Rien qu'un visage. Et il pourrait compter sur la totale bienveillance du gouvernement fédéral.

Il se foutait d'aller en taule pour sept ans ou pour sept cents. Il ne tiendrait jamais, de toute façon ; son corps ne tiendrait pas la route. Mais la garantie d'une amnistie pour la femme qui l'avait accueilli et pour un homme qui semblait être encore actif, à combattre la pulsion de mort de l'humanité... ça avait un sens, ça pouvait se justifier.

Dans la galerie de photos que ses deux interrogateurs agitaient devant ses yeux, on retrouvait de temps en temps cet homme que

Douggie avait toujours vaguement soupçonné d'être un infiltré. Un homme qui était venu les étudier. Le mec qu'ils avaient envoyé, en cette nuit terrible, chercher de l'aide pour Olivia – n'importe quelle aide – mais qui était revenu bredouille.

« Là, dit Douglas, d'un doigt tremblant comme brindille au vent. Ça, c'est Érable. Un certain Adam. Il était en psycho à Santa Cruz. »

*Voilà comment ça s'est passé, dit-il à sa compagne de salut. Voilà ce que j'ai fait. Et voilà pourquoi. Pour toi, et Nick, et peut-être les arbres.*

Mais lorsqu'elle se retourne et dirige vers lui son visage fantôme, elle n'offre aucun signe. Elle se contente de soutenir son regard, de le fixer, comme si un regard sans fin pouvait lui dire tout ce qu'elle devait et voulait savoir.

L'auditorium est sombre, lambrissé de séquoia de provenance douteuse. Du haut de la tribune, Patricia a vue sur des centaines d'experts. Elle fixe son regard bien au-dessus des visages avides et clique. Derrière elle apparaît un tableau naïvement peint d'une arche en bois où embarque sinueusement un défilé d'animaux.

« Lors de la première fin du monde, Noé a rassemblé tous les animaux, deux par deux, et les a embarqués sur son canot de sauvetage. Mais il y a un détail marrant : Il a abandonné les plantes et les arbres à la mort. Il a oublié d'emmener la seule créature dont il avait vraiment besoin pour rebâtir la vie sur la terre, et il s'est occupé de sauver les pique-assiette ! »

Rires francs dans l'auditoire. Ils sont de son côté, mais seulement parce qu'ils ne savent pas ce qu'elle compte dire.

« Le problème, c'est que Noé et son espèce ne croyaient pas que les arbres étaient vraiment *vivants*. Pas d'intention, pas d'étincelle vitale. Comme des cailloux, en plus grands. »

Elle fait défiler plusieurs autres images : des gobe-mouches se refermant sur leur proie, des plantes sensibles et boudeuses, une canopée où une mosaïque de cimes de kapur s'arrêtent juste avant de se toucher. « Nous savons à présent que les arbres communiquent et ont de la mémoire. Ils goûtent, ils sentent, ils touchent, ils peuvent même voir et entendre. Nous, l'espèce qui a découvert ça, nous avons appris tant de choses sur ces êtres avec qui nous partageons le monde. Nous commençons à comprendre les liens profonds entre les arbres et les humains. Mais notre séparation a poussé plus vite que notre connexion. »

Elle clique sur une nouvelle image. « Voici une vue satellite de l'Amérique du Nord la nuit, en 1970. Et là, dix ans plus tard. Et encore dix ans. Et encore dix ans. Une de plus, et c'est terminé. » En quatre clics, une lumière hurlante balaie le continent, et efface le noir d'un océan à l'autre. Nouveau clic, qui dévoile un capitaine d'industrie

dégarni à col haut et moustache broussailleuse. « Un journaliste a demandé un jour à Rockefeller combien c'était, assez. Il a répondu : *Juste un tout petit peu plus*. Et c'est tout ce qu'on veut : manger et dormir, rester au sec et être aimé, acquérir juste un tout petit peu plus. »

Cette fois, le rire est un murmure poli. Un public difficile. Ils ont peut-être déjà vu trop souvent ce spectacle pyrotechnique. Tout le monde dans l'assistance s'est habitué à cette réalité, jusqu'à l'apathie. Au fond de l'auditorium, deux personnes se lèvent et sortent. Un *colloque environnemental*. Cinq cents personnes présentes, sept factions en conflit, des dizaines d'objections à chaque plan pour sauver la planète. Tout ça pour un seul tsunami.

Puis viennent quatre vues aériennes en accéléré : les forêts du Brésil, de Thaïlande, d'Indonésie et du nord-ouest des États-Unis, qui fondent comme neige au soleil. « Juste un petit peu plus de bois. D'emplois. D'hectares de terre à maïs pour nourrir un petit peu plus de gens. Vous savez quoi ? Il n'y a jamais eu de matériau plus utile que le bois. »

On s'agite sur les sièges rembourrés, on tousse, on chuchote, on appelle en silence à tuer tous les donneurs de leçons.

« Rien qu'en Californie un tiers des hectares boisés sont morts au cours des six dernières années. Les forêts succombent à bien des choses : la sécheresse, les incendies, la mort soudaine du chêne, les invasions de zigzags, de dendroctones ou de scolytidés, la rouille, et le bon vieil abattage pour installer des fermes ou des lotissements. Mais il y a toujours la même cause distale. Vous le savez, je le sais, toute personne vivante un peu attentive le sait. Les horloges de l'année sont déréglées d'un mois ou deux. Des écosystèmes entiers se décomposent. Les biologistes sont terrifiés.

La vie est si généreuse, et nous si... inconsolables. Mais rien de ce que je pourrai dire ne réveillera les somnambules ou ne donnera plus de réalité à ce suicide. Ça n'est pas *possible* que ce soit réel, pas vrai ? Après tout, on est là, tous, encore... »

Vingt minutes de conférence seulement, et elle tremble. Sa paume s'élève pour mendier trois secondes de pause. Elle bat en retraite derrière la tribune, récupère une bouteille d'eau en plastique prévue pour elle par les organisateurs bien intentionnés de ce colloque sur La Maison à réparer. Elle dévisse le bouchon et brandit le récipient. « De l'oestrogène synthétique. » Elle fait craquer le plastique. « Quarante-vingt-treize Américains sur cent ont ce truc dans l'organisme. » Elle en verse dans un verre. De sa poche de veste surgit la fiole de remplacement. « Et voici des extraits végétaux que j'ai découverts en me promenant hier sur ce campus. Mon Dieu, cet endroit est vraiment un berceau de verdure. Un vrai petit paradis ! »



Sa main tremble en versant, provoquant des éclaboussures. Elle tient la fiole à deux mains et la pose sur la tribune. « Vous comprenez, beaucoup de gens prennent les arbres pour des organismes simples, incapables de faire quoi que ce soit d'intéressant. Mais il existe un arbre pour chaque fonction. Leur chimie est incroyable. Des cires, des graisses, des sucres. Des tanins, des stérols, des gommes, des caroténoïdes. Des acides résineux, des flavonoïdes, des terpènes. Des alcaloïdes, des phénols, des subérines ligneuses. Ils apprennent à fabriquer tout ce qui peut se fabriquer. Et l'essentiel de leur fabrication, nous ne l'avons toujours pas identifié. »

Elle fait défiler une ménagerie d'écorces turbulentes. Des dragonniers qui saignent d'une sève rouge sang. Des jaboticabas, dont les fruits en forme de boules de billard poussent directement du tronc. Des baobabs millénaires, tels des ballons captifs de la météo chargés de cent vingt mille litres d'eau. Des eucalyptus couleur d'arc-en-ciel. Des aloès bizarroïdes qui ont des armes au bout des branches. *Hura crepitans*, le pet du diable, qui projette les graines de ses fruits explosifs à deux cent quarante kilomètres à l'heure. Le public se détend, apaisé par son retour au pittoresque. Et ça ne la dérange pas non plus de faire un dernier détour parmi les meilleures créatures au monde.

« À un moment au cours des quatre cents derniers millions d'années, un arbre quelconque a tenté toutes les stratégies qui avaient la moindre chance de fonctionner. Nous commençons tout juste à comprendre toute la variété de ce que ça peut recouvrir, *fonctionner*. La vie a un moyen de s'adresser au futur. Ça s'appelle la mémoire. Ça s'appelle les gènes. Pour résoudre le futur, nous devons sauver le passé. Ma règle empirique, elle est toute simple : quand vous abattez un arbre, ce que vous en faites devrait être au moins aussi miraculeux que ce que vous avez abattu. »

Elle n'arrive pas à distinguer si le public rit ou grogne. Elle tapote le flanc de la tribune. Le son est étouffé sous ses doigts. Tout lui parvient en sourdine.

« Toute ma vie, j'ai été une marginale. Mais il y en a bien d'autres comme moi, avec moi. Nous avons découvert que les arbres pouvaient communiquer, dans les airs et par leurs racines. Le sens commun nous a hués. Nous avons découvert que les arbres prennent soin les uns des autres. La communauté scientifique a rejeté cette idée. Ce sont des marginaux qui ont découvert que les graines se souviennent des saisons de leur enfance et répartissent les bourgeons en conséquence. Ce sont des marginaux qui ont découvert que les arbres sentent la présence d'autres êtres vivants. Qu'un arbre apprend à économiser l'eau. Que les arbres nourrissent leurs petits et synchronisent leurs fâmes et mettent en commun leurs ressources et alertent leurs proches

et envoient des signaux aux guêpes pour qu'elles viennent les protéger des attaques.

Et voici un scoop marginal. Vous pouvez attendre qu'il soit confirmé. Une forêt sait des choses. Les arbres se connectent sous terre. Il y a des cerveaux là-dessous, que nos cerveaux ne sont pas programmés pour percevoir. Qui résolvent les problèmes, qui prennent des décisions. La plasticité des racines, les synapses fongiques. Comment appeler ça autrement ? Si on relie assez d'arbres, la forêt devient *consciente*. »

Ses mots paraissent lointains, tapissés de liège, sous-marins. Soit ses deux prothèses auditives sont mortes en même temps, soit sa surdité infantile a choisi ce moment pour faire son grand retour.

« Nous autres scientifiques, on nous apprend à ne jamais chercher l'humain dans d'autres espèces. Alors on insiste pour que rien ne nous ressemble ! Jusqu'à très récemment, on ne voulait même pas accorder une conscience aux chimpanzés, encore moins aux chiens ou aux dauphins. Mais seulement à l'homme, vous comprenez : seul l'homme pouvait en savoir assez pour *vouloir* des choses. Mais croyez-moi : les arbres veulent quelque chose de nous, comme nous avons toujours voulu quelque chose d'eux. Ça n'a rien de mystique. L'"environnement" est vivant : c'est un réseau fluide et changeant de vies animées d'un but et interdépendantes. L'amour et la guerre ne peuvent pas être dissociés. Les fleurs façonnent les abeilles autant que les abeilles façonnent les fleurs. Des baies peuvent être en rivalité pour être mangées plus que les animaux ne rivalisent pour manger les baies. Un acacia épineux produit des friandises aux protéines sucrées pour nourrir et asservir les fourmis qui le protègent. Des arbres fruitiers nous manipulent pour qu'on dissémine leurs graines, et ce sont les fruits mûrissants qui nous ont fait accéder à la vision en couleurs. En nous apprenant comment trouver leur appât, les arbres nous ont appris à voir que le ciel est bleu. Notre cerveau a évolué pour déchiffrer la forêt. Nous avons façonné et été façonnés par les forêts depuis bien plus longtemps que nous ne sommes des *Homo sapiens*.

Les hommes et les arbres sont des cousins moins éloignés que vous ne croyez. Nous sommes deux créatures écloses de la même graine, parties dans des directions opposées, et qui s'utilisent mutuellement dans un monde partagé. Et ce monde a besoin de toutes ses parties. Et pour notre part... nous avons un rôle à jouer dans l'organisme qu'est la Terre, et ça... » Elle se retourne pour voir l'image projetée derrière elle. C'est l'Arbre du Ténéré, la seule créature à tronc à quatre cents kilomètres à la ronde. Fauché par un chauffard en état d'ivresse. Elle clique sur un cyprès chauve de Floride, plus vieux de mille cinq cents ans que le christianisme, tué il y a quelques mois par un mégot de cigarette. « Ça, ce n'est pas notre rôle. »

Encore un clic. « Les arbres sont des scientifiques. Ils pratiquent un milliard de tests sur le terrain. Ils tentent des hypothèses, et le monde vivant leur indique ce qui marche. La vie est spéculation, et la spéculation c'est la vie. Quel mot merveilleux ! Ça veut dire supposer. Mais ça veut aussi dire refléter.

Les arbres sont au cœur de l'écologie, et ils doivent enfin être au cœur de la politique humaine. Tagore disait : *Les arbres sont l'effort incessant de la terre pour s'adresser au ciel qui écoute*. Mais les hommes... oh mon Dieu... les hommes ! Les hommes pourraient être ce ciel auquel la Terre essaie de s'adresser.

Si nous pouvions voir vert, voir le vert, nous verrions une chose de plus en plus intéressante à mesure qu'on s'en approche. Si nous pouvions voir ce que fait le vert, nous ne serions jamais seuls ou blasés. Si on comprenait le vert, on pourrait apprendre à cultiver toute la nourriture dont nous avons besoin en trois couches d'épaisseur, donc sur un tiers des sols dont nous avons besoin actuellement, avec des plantes qui se protégeraient mutuellement des parasites et des tensions. Si nous savions ce que voulait le vert, nous n'aurions pas à choisir entre les intérêts de la Terre et les nôtres. Ils ne feraient qu'un ! »

Un autre clic l'amène à la diapo suivante, un tronc géant flûté couvert d'une écorce rouge qui ondule comme du muscle. « Voir le vert, c'est saisir les intentions de la Terre. Alors regardez bien ça. Cet arbre pousse de la Colombie au Costa Rica. L'arbrisseau ressemble à un bout de chanvre tressé. Mais s'il trouve un trou dans la canopée, l'arbrisseau jaillit en une tige géante aux contreforts dilatés. »

Elle se tourne pour contempler l'image par-dessus son épaule. C'est le pavillon d'une énorme trompette des anges, plongée dans la Terre. Tant de miracles, tant de beauté terrible. Comment peut-elle quitter un monde aussi parfait ?

« Saviez-vous que chaque feuillu sur Terre a des fleurs ? Beaucoup d'espèces adultes fleurissent au moins une fois par an. Mais celui-ci, *Tachigali versicolor*, celui-ci ne fleurit qu'une fois tout court. Imaginez que vous n'ayez de rapports sexuels qu'une fois dans toute votre vie... »

Cette fois, toute la salle éclate de rire. Elle ne les entend pas, mais elle flaire leur état nerveux. Son chemin sinueux dans les bois prend un nouveau virage. Ils ne voient pas où veut en venir leur guide.

« Comment une créature peut-elle survivre en misant tout sur un coup d'un soir ? Le geste de *Tachigali versicolor* est si rapide et radical que j'en reste éberluée. Vous voyez, dans l'année qui suit son unique floraison, il meurt. »

Elle lève les yeux. La salle s'emplit de sourires prudents face à la bizarrerie de cette chose, la *nature*. Mais ses auditeurs n'arrivent

toujours pas à faire le lien entre sa conférence digressive et la maison à réparer.

« Il s'avère qu'un arbre peut offrir davantage que sa nourriture et ses remèdes. La canopée de la forêt tropicale est épaisse, et les graines portées par le vent n'atterrissent jamais très loin de leur parent. La progéniture ô combien unique de *Tachigali* commence aussitôt à germer, dans l'ombre de géants qui confisquent le soleil. Les graines sont condamnées, à moins qu'un vieil arbre tombe. La mère en mourant ouvre une trouée dans la canopée, et son tronc en pourrissant enrichit le sol pour les graines nouvelles. On peut appeler ça le suprême sacrifice parental. *Tachigali versicolor* est communément appelé l'arbre suicide. »

Elle récupère la fiole de trois extraits qu'elle avait posée sur la tribune. Ses oreilles l'ont lâchée, mais ses mains au moins ont retrouvé leur fermeté. Au début il y avait tout. Bientôt il n'y aura rien.

« Je me suis posé la question à laquelle vous me demandez de répondre. J'y ai réfléchi en me fondant sur toutes les données disponibles. Je me suis efforcée de ne pas laisser mes sentiments me protéger de la réalité des faits. De ne pas laisser l'espoir et la vanité m'aveugler. De considérer la question du point de vue des arbres. *Quelle est LA meilleure chose qu'un humain puisse faire pour le monde de demain ?* »

Une goutte d'extrait contenu dans la fiole atteint le verre d'eau fraîche et se transforme en vrilles de vert.

Des volutes vertes se répandent sur Astor Place. Au début, c'est juste une éclaboussure tilleul sur la chaussée grise. Puis une autre, couleur avocat cette fois. Adam contemple cela de la fenêtre, à une douzaine d'étages de haut. Les voitures parcourant les quatre rues obliques laissent des traînées vertes sur le carrefour asymétrique. Bientôt, une troisième flaque – olive – se répand en grandes coulées à la Pollock sur la toile de béton. Quelqu'un et sa bande lâchent des bombes de peinture.

C'est son deuxième jour d'assignation à résidence, dans l'appartement du centre-ville où il vit avec sa famille depuis quatre ans. Les autorités l'ont affublé d'un bracelet électronique – le haut de gamme dans la collection HomeGuard – et lâché dans son carré d'air au-dessus du croisement entre Waverly et Broadway. Les bracelets électroniques : le bijou commun aux espèces menacées et aux traîtres à l'espèce. Lois et lui paient une somme insensée pour cet engin à un sous-traitant privé, et cette entreprise partage les bénéfices avec l'État. Tout le monde est gagnant.

Hier, un agent technique a informé Appich des règles de sa claustration. « Vous pouvez vous servir du téléphone et écouter la

radio. Vous pouvez aller sur Internet et lire les journaux. Vous pouvez recevoir des visites. Mais si vous voulez sortir de votre immeuble, vous devez faire approuver la sortie par le centre de commandement. »

Lois a emmené le petit Charlie chez ses grands-parents à Cos Cob. Pour qu'ils puissent se consacrer quelques jours à la défense d'Adam, dit-elle. En réalité, le gamin est traumatisé de voir cette plaque noire fixée à la cheville de son père. À cinq ans, l'enfant comprend déjà.

« Enlève-le, papa. »

Bien plus tôt qu'il ne l'espérait, Adam rompt son vœu de ne jamais mentir à son fils. « Bientôt, mon gars. T'inquiète pas. Tout va bien. »

De sa vigie, Appich regarde cette performance d'*action painting* prendre de l'ampleur. Une nouvelle flaque – jade – heurte l'asphalte. La voiture qui a lâché la peinture traverse l'esplanade et continue en direction de Cooper Square. C'est du théâtre de guérilla, une frappe synchronisée. À chaque nouvelle voiture, des arcs verts se mêlent sur tout le carrefour à cinq voies, ajoutant quelques coups de pinceau à une œuvre en pleine expansion. Un autre véhicule descend la 8<sup>e</sup> Rue et lâche trois grenades de brun. Alors que les traînées vertes s'étendent et se ramifient, les bruns s'alignent en une colonne sillonnée. C'est facile de distinguer ce qui pousse, douze étages plus bas.

Des poches de rouge et de jaune apparaissent près de la bouche de métro. Quand des piétons ingénus font surface en haut de l'escalier, ils peignent avec leurs chaussures. Un homme d'affaires furieux essaie de contourner le marécage, en vain. Deux amoureux y dansent bras dessus bras dessous, et leurs pas peignent des fleurs et des fruits colorés dans la frondaison qui grossit. Quelqu'un s'est vraiment donné du mal pour réaliser ce qui doit être le plus grand arbre peint au monde. Mais pourquoi ici, se demande Appich, dans ce quartier relativement excentré ? C'est une œuvre digne de Midtown, devant le Lincoln Center par exemple. Et puis il comprend pourquoi ça se passe ici. À cause de *lui*.

Il empoigne ses clés et son blouson et, sans autre projet que de se montrer, il descend au rez-de-chaussée. Il traverse le hall, dépasse les boîtes aux lettres et franchit la porte, pour emprunter Waverly vers l'est, vers l'arbre géant. La brique électrique fourrée sous son pantalon de toile baggy se déchaîne et pousse des cris stridents. Deux manutentionnaires se retournent sur son passage, et un retraité, qui traîne les pieds derrière son déambulateur, se fige de terreur.

Adam replonge dans son immeuble, mais le bracelet ne veut pas se taire. Il geint et grince comme de la musique d'avant-garde pendant tout le trajet en ascenseur. Arrivé à son étage, il dévale le couloir. Le voisin, un informaticien qui travaille de nuit, passe la tête par la porte pour localiser le vacarme. Adam lui adresse un geste d'excuse avant de

se barricader dans son appartement. De là, il appelle ses gardiens pour leur signaler son erreur.

« Vous avez reçu vos instructions, lui dit l'employé chargé du suivi. N'essayez pas de franchir votre géo-barrière.

– Je comprends. Je suis désolé.

– La prochaine fois, on devra prendre des mesures.

– C'était un accident. Une erreur. Une défaillance humaine. »

Son domaine d'expertise.

« Peu importe la raison. La prochaine fois, on fera intervenir la force. »

Adam retourne à la fenêtre, pour regarder sécher le tableau géant. Il est encore là quand sa femme rentre du Connecticut. « Qu'est-ce que c'est ? demande Lois.

– Un message. D'un ami. »

Et pour la première fois, elle comprend, brutalement, que les journaux ont dit la vérité. Les photos du complexe hôtelier calciné. La jeune femme morte. « Un membre d'un groupe d'écoterroristes extrémistes inculpé. »

Dorothy se glisse en début de soirée dans la chambre de son mari, pour voir comment il va. Il n'a pas émis un son depuis des heures. Elle franchit le seuil et, dans la seconde qui précède le moment où il l'entend et se retourne vers elle, elle le revoit, comme si souvent en ces jours chiches, brefs, accélérés : ce regard de pur émerveillement face au spectacle qui se déroule de l'autre côté de la fenêtre.

« Qu'est-ce qu'il y a, Ray ? » Elle le rejoint à son chevet, mais comme toujours ne distingue rien de plus qu'un jardin en hiver. « Tu as vu quelque chose ? »

La bouche tordue fait un mouvement où elle a appris à reconnaître un sourire. « Oh oui ! »

Elle se rend compte soudain qu'elle l'envie. Ses années de tranquillité forcée, la patience de son esprit ralenti, l'expansion de ses sens contraints. Il peut regarder des heures la douzaine d'arbres dénudés dans le jardin et toujours y voir quelque chose de complexe et d'étonnant, qui suffit à ses désirs, alors qu'elle... elle reste prisonnière d'une faim fébrile que rien n'apaise et qui la rend distraite.

Elle passe les bras sous le corps ravagé et le tire vers un côté du lit mécanique. Puis elle rejoint l'autre côté et s'installe à côté de lui. « Raconte-moi. » Mais bien sûr il ne peut pas. Il émet ce gloussement guttural qui peut vouloir dire n'importe quoi. Elle lui prend la main et ils restent immobiles, en silence, comme s'ils étaient déjà les gisants sculptés sur leur tombe.

Ils restent allongés longtemps, à contempler l'étendue de leur domaine où des chasseurs-cueilleurs se sont frayé un chemin pendant

des millénaires. Elle voit beaucoup de choses : la variété des arbres de leur arboretum rêvé, les bourgeons qui se préparent. Mais elle sait qu'elle ne capte qu'un dixième à peine de ce qu'il voit.

« Parle-moi encore d'elle. » Son cœur s'accélère en posant cette question taboue. Toute sa vie elle a flirté avec la folie, et pourtant leur nouveau jeu d'hiver lui paraît pire que terrifiant. Des présences rôdent ce soir, errantes, pour frapper à leur porte. Et elle les laisse entrer.

Le bras de Ray se crispe, et son expression change vraiment. « Rapide. Têtue. » C'est comme s'il venait d'écrire *À la recherche du temps perdu*.

« À quoi elle ressemble ? » Elle a déjà posé la question, mais elle a, de nouveau, besoin de la réponse.

« Fièr. Belle. Toi. »

Cela suffit à la replonger dans le livre, et le jardin s'ouvre comme deux pages étalées sous ses yeux. Ce soir, dans l'obscurité croissante, l'histoire se déploie à rebours. Une succession de filles, de plus en plus jeunes, sortent par la porte de service et entrent dans le monde imaginaire miniature. Leur fille à vingt ans, revenue de la fac pour les vacances de printemps, dans un débardeur qui dévoile sur son épaule gauche un nouveau tatouage horrible et alambiqué, sort en douce fumer un joint dès que ses parents sont endormis. Leur fille à seize ans, qui engloutit de la piquette d'épicerie avec deux copines dans le recoin le plus obscur du domaine. Leur fille à douze ans, en pleine déprime, qui shoote dans un ballon de foot qu'elle fait rebondir contre le garage pendant des heures. Leur fille à dix ans, qui flotte dans l'herbe pour capturer des lucioles dans un bocal. Leur fille à six ans, qui sort pieds nus pour le premier jour de printemps où il fait vingt degrés, un arbrisseau dans les mains.

L'image se projette sur les arbres ombreux. Tellement vivace que Dorothy est sûre d'en avoir vu le modèle quelque part. Voilà comment se passe la lecture à voix haute, à présent : côte à côte, immobiles, ils regardent. Qui sait jamais ce que pense cette inconnue de toujours qui hante sa maison ? Elle le sait à présent. Quelque chose comme ça. Quelque chose de vraiment comme ça.

Le gobelet repose sur le rebord de fenêtre de la cuisine de son imagination depuis si longtemps que Dorothy distingue les volutes de vapeur stylisées marron et cyan imprimées dessus, et qu'elle peut lire la légende sous le logo : SOLO. Une masse de racines ardentes a percé le fond du carton cireux, avides d'un supplément de monde. De merveilleuses feuilles aux longues dentelures – le châtaignier américain – tâtent l'air pour leur première sortie. Dorothy regarde la fille et son père s'agenouiller au bord d'un trou fraîchement creusé. L'enfant excitée hache la terre avec une truelle. Elle administre le sacrement de la première eau. Elle s'éloigne de la plantation, se

réfugie sous le bras de son père. Et quand elle se retourne et lève les yeux, dans cette autre vie qui se déroule invisible en parallèle de celle qui a eu lieu, Dorothy voit le visage de sa fille, prête à absorber la vie tout entière.

Deux mots à son oreille font exploser le silence. « Rien faire. » Ils sont aussi clairs qu'ils doivent l'être, et indiquent à Dorothy que son mari était avec elle dans cet autre monde, ou aux environs. Il lui était venu presque la même pensée. Ils l'ont eue séparément, à partir de la même phrase saisissante dans le même livre saisissant qu'ils viennent de lire ensemble :

La meilleure façon, et la plus simple, d'amener une forêt à regagner un terrain défriché, c'est de ne rien faire : rien du tout, et de le faire moins longtemps qu'on ne croirait.

« Fini de tondre », murmure Ray, et elle n'a même pas à lui demander d'explication. Quel plus bel héritage pourraient-ils laisser à leur fille fière, belle et têtue qu'un hectare de forêt ?

Allongés côte à côte dans le lit mécanique, ils regardent par la fenêtre, où les neiges glorieuses s'amassent et fondent, les pluies commencent, les oiseaux migrateurs reviennent, les jours rallongent, les bourgeons sur chaque branche engendrent des fleurs, et des centaines de jeunes plants percent en désordre la pelouse récidiviste.

« Tu ne peux pas faire ça. Tu as un enfant. »

Adam, affalé sur la causeuse, joue avec la boîte noire à sa cheville. Lois – sa *femme* – est assise en face, les mains sur les cuisses, le dos comme un poteau téléphonique. Il tangué, ramolli, dans l'air confiné. Il ne peut plus s'expliquer. Il n'a pas de réponse. Depuis deux jours, tous deux ont suivi ce constat jusqu'en enfer.

Il regarde par la fenêtre les lumières du quartier des affaires remplacer le jour. Dix millions de points scintillent dans la nuit tombante, telles les fonctions logiques d'un circuit usinant des solutions à un calcul élaboré sur des générations.

« Un enfant de cinq ans. Il a besoin d'un père. »

L'enfant n'est dans le Connecticut que depuis un jour et demi, et déjà Adam ne se rappelle plus laquelle de ses oreilles a une cicatrice. Ni comment le garçon en est venu à avoir cinq ans, alors qu'il vient de naître. Ni comment lui, Adam, peut être père tout court.

« Il passera sa jeunesse à t'en vouloir. Tu seras un inconnu dans une prison fédérale à qui il devra rendre visite, jusqu'à ce que je cesse de l'y obliger. »

Elle ne lui balance pas ça en pleine figure, et pourtant elle devrait. À vrai dire, il est déjà un peu un inconnu. C'est juste qu'elle ne le



savait pas. Et le gamin... le gamin. Déjà un extraterrestre, pour Adam. Pendant deux semaines l'an dernier, Charlie a voulu être pompier, mais il n'a pas tardé à comprendre que banquier, c'était mieux à tous égards. Rien ne lui plaît autant que d'aligner ses jouets avec une règle, de les compter, et de les ranger dans des boîtes verrouillables. Et la seule fois où il a utilisé du vernis à ongles, c'était pour marquer ses petites voitures et éviter que ses parents ne les lui volent.

La tête d'Adam pivote de nouveau vers la pièce, et vers la figure sur le tabouret de bar. Les lèvres de sa femme s'aigrirent et ses joues rougissent, comme si elle s'étouffait. Depuis l'arrestation, elle commence à lui paraître aussi vague que sa propre vie le jour où il a regagné Santa Cruz en douce et s'est mis à la simuler. « Tu veux que je conclue un accord.

– Adam. » Sa voix est un dérapage contrôlé. « Tu ne ressortiras plus jamais.

– Tu penses que je devrais condamner quelqu'un d'autre. C'est juste une question.

– Ça n'est que justice. Ce sont des criminels. Et l'un d'entre eux t'a condamné. »

Il se retourne vers la fenêtre. Assignation à résidence. En bas, le chatolement de NoHo, l'éclat de Little Italy, tout ce pays dont il est désormais banni. Et plus loin, par-delà tous les quartiers, la falaise noire de l'Atlantique. L'horizon des buildings est la partition expérimentale d'une musique euphorique qu'il pourrait presque entendre. Vers la droite, hors de vue, la tour tordue s'élève, remplaçant les tours éventrées. *Liberté*.

« Si c'est la justice qu'on veut... »

Une voix qui devrait lui être familière dit : « C'est quoi ton problème ? Tu ferais passer le sort de quelqu'un d'autre avant celui de ton propre *fil* ? »

Le voilà : le suprême commandement. Prends soin des tiens. Protège tes gènes. Sacrifie ta vie pour un enfant, deux frères ou huit cousins germains. Et combien d'amis, selon ce calcul ? Combien d'inconnus peut-être encore en liberté, qui sacrifient leur vie pour d'autres espèces ? Combien d'arbres ? Il ne saurait expliquer à sa femme ce qu'il y a de pire. Depuis son arrestation – depuis qu'il recommence à penser objectivement, après tant d'années à traiter la question comme une abstraction –, il commence à comprendre que la morte avait raison : le monde est plein de sorts qu'on doit faire passer avant même son propre sang, sa propre espèce.

« Si je passe un accord, alors mon fils... alors Charlie m'en voudra de l'avoir fait.

– Il saura que tu as fait un choix difficile. Que tu as réparé une injustice. »

Adam laisse échapper un rire sec. « Réparé une injustice ! » Lois bondit. La fureur étouffe ses mots avant qu'elle puisse les cracher. Lorsque la porte claque derrière elle, il se remémore sa femme, et ce dont elle est capable.

Il sombre dans un demi-sommeil, en imaginant ce que la loi va lui faire. Il se retourne, et un feu lui brûle les reins. La douleur le réveille. Une énorme lune brille très bas au-dessus de l'Hudson. Chaque cicatrice blanc acier de son visage brille, claire comme dans un télescope. La perspective d'une vie en prison fait des prodiges pour sa vision.

Sa vessie est douloureuse. Il se lève et entame une expédition réflexe à travers l'appartement jusqu'aux toilettes, quand un nuage anormal lui brouille la vue. Il atteint la fenêtre et pose sa main dessus. La condensation borde sa paume comme de l'art rupestre. En bas dans le canyon, des traînées de phares coagulent et se dispersent. Là, entre les voitures éparses, une meute de loups gris descend Waverly en provenance de Washington Square, traquant un cerf à queue blanche.

Il sursaute et se cogne le front contre la vitre. Une obscénité lui échappe, la première depuis des années. Il traverse la cuisine en titubant jusqu'au salon encombré, en se cognant l'épaule au chambranle. Le choc le fait tourner, sa main droite fuse pour briser sa chute, et son visage frappe de plein fouet le rebord de fenêtre. L'impact referme sa langue sur sa lèvre inférieure et le jette à terre. Il reste gisant, hébété de douleur.

Ses doigts testent sa bouche et en ressortent collants. Son incisive droite a percé la lèvre de part en part. Il se hisse sur ses genoux et regarde par-dessus le rebord. La lune brille au-dessus de la pointe d'une île recouverte d'arbres. La brique, l'acier et les angles droits laissent place à du vert vallonné sous le clair de lune. Une rivière parcourt un ravin qui se fend un passage vers West Houston. Les tours du quartier des affaires ont disparu, muées en collines boisées. Au-dessus se répand la Voie lactée, un torrent d'étoiles.

C'est la douleur de sa lèvre entaillée qui lui grille le cerveau. Le stress de son arrestation. Il se dit : *Je ne vois pas réellement ça. Je suis inconscient à cause du choc, gisant sur le sol du salon.* Et pourtant elle s'étend au-dessous de lui, dans toutes les directions : une forêt aussi dense, terrifiante et inéluctable que l'enfance. L'Amérique arboretum.

Sa vision se dilate, et grossit les multiples couleurs et habits de l'ensemble : charme, chêne, cerisier, une demi-douzaine d'érables différents. Des féviers cuirassés d'épines pour se défendre d'une mégafaune éteinte. Des caryers qui sèment des repas pour tout ce qui bouge. Les fleurs blanches, plates et cireuses des cornouillers flottent dans le sous-bois sur des branchettes invisiblement minces. La nature sauvage déferle sur Broadway, sur l'île telle qu'elle était il y a

mille ans, ou telle qu'elle sera dans mille ans.

Un éclair accroche son regard. Vers une crête de chênes, un hibou grand-duc déploie ses ailes au-dessus de sa tête et fond comme un coup de canon sur quelque chose qui bouge dans le tapis de feuilles pourries. Une ourse noire et ses deux petits traversent une colline à l'emplacement de Bleecker Street. Des tortues de mer pondent leurs œufs à la pleine lune sur les berges sablonneuses de l'East River.

Le souffle d'Adam embue la vitre et la vue se grise. Du sang lui dégouline sur le menton. Il tâte sa bouche et en tire du sable, minéral entre ses doigts. Il baisse les yeux pour examiner les éclats de dent. Quand il les relève, Mannahatta a disparu, remplacée par les lumières du bas de Manhattan. Il frappe la vitre de sa paume. La métropole sur l'autre face ne hoquette pas. Son pouls palpite dans ses avant-bras et il se met à trembler. Les immeubles semblables à des mots croisés, les corpuscules rouges et blancs de la circulation : plus hallucinatoires que ce qui vient de s'effacer.

Il se fraie un chemin dans le champ de mines des meubles et des revues éparpillées, jusqu'au vestibule. Il franchit la porte. Au bout de six pas, il se rappelle le bracelet. Il s'affale contre un mur, paupières serrées. Quand la vision meurt enfin, il regagne l'appartement et se cale dans son seul habitat autorisé, son biome unique et esseulé pour bien longtemps encore.

Mimi Ma, assise au deuxième rang de l'auditorium, est hypnotisée par quelque chose que vient de dire la femme des bois. *Patricia Westerford* : tous les cinq partageaient ses découvertes autour du feu de camp, quand la Biorégion libre de Cascadie était encore un lieu. Ses mots les rendaient réels, ces agents étrangers dont les actions excédaient l'étroite conscience des humains. Elle est plus vieille que Mimi ne l'imaginait. Craintive et hésitante, et il y a un truc bizarre dans son élocution. Mais elle vient d'édicter cette règle belle et sensée quoique étrangement taboue : *Ce que vous faites d'un arbre devrait être au moins aussi miraculeux que ce que vous avez abattu.*

Ce que la forêt fait de la montagne est mieux que la montagne. Ce que les hommes pourraient faire de la forêt... La pensée germe à peine quand le professeur Westerford fait sursauter Mimi comme une décharge électrique.

« Je me suis posé la question à laquelle vous me demandez de répondre. »

La première pensée de Mimi, c'est qu'elle doit faire erreur. Une scientifique distinguée et auteure reconnue, une femme qui a passé des décennies à sauver les semences des arbres menacés du monde entier... Ce n'est pas possible. Elle doit se tromper.

« J'y ai réfléchi en me fondant sur toutes les données disponibles.

Je me suis efforcée de ne pas laisser mes sentiments me protéger de la réalité des faits. »

Tout ce monologue n'est qu'une tirade de théâtre, qui doit mener à un renversement ou une révélation de dernière minute.

« De ne pas laisser l'espoir et la vanité m'aveugler. De considérer la question du point de vue des arbres. »

Mimi regarde sa rangée. Les gens sont incrédules, cloués à leur siège par le poids de la honte.

« *Quelle est LA meilleure chose qu'un humain puisse faire pour le monde de demain ?* »

Une autre femme avait un jour posé la même question à Mimi. Et la réponse, si évidente, si rationnelle : incendier un complexe hôtelier avant qu'il puisse être construit.

Les extraits de plantes atteignent l'eau. Le vert s'y répand, serpentant comme un bourgeon filmé en accéléré, cent mille fois plus vite que la normale. Mimi, à quinze mètres de la tribune, ne peut pas intervenir. Le professeur Westerford brandit le verre comme un prêtre présentant un sacrement. Son élocution devient épaisse, pâteuse. « Bien des êtres vivants choisissent leur saison. Presque tous, peut-être. »

C'est en train d'arriver. C'est bien réel. Mais ces centaines de gens, parmi les plus intelligents au monde, ne réagissent pas.

« Vous m'avez demandé comment réparer la maison. Mais c'est nous qui avons besoin d'être réparés. Les arbres gardent en mémoire ce que nous avons oublié. Chaque spéculation doit faire de la place à une autre. Mourir, c'est aussi la vie. »

Le professeur Westerford baisse les yeux, et Mimi l'attend. Elle se fixe au regard de la femme des bois et refuse de le lâcher. Il y a longtemps, dans une autre vie, elle était ingénieur et pouvait forcer la matière à faire tant de choses. À présent, elle ne connaît plus que cet art-là : comment regarder un autre être jusqu'à ce qu'il vous regarde.

Mimi implore, les yeux brûlants. *Non. Ne faites pas ça. Je vous en prie.*

L'oratrice fronce le visage. *Tout le reste est hypocrisie.*

*On a besoin de vous.*

*Besoin pour ça. On est trop nombreux.*

*Ce n'est pas à vous d'en décider.*

*Chaque jour une ville nouvelle de la taille de Des Moines.*

*Et votre travail ? Et la banque de semences ?*

*Elle fonctionne toute seule depuis des années.*

*Il y a encore tant à faire.*

*Je suis une vieille femme. Qu'est-ce qu'il me reste à faire ? Quelle meilleure tâche que celle-ci ?*

*Les gens ne vont pas comprendre. Ils vont vous détester. C'est trop*

*théâtral.*

*Ça provoquera un moment d'attention, au milieu des hauts cris.*

*C'est immature. Indigne de vous.*

*Nous devons nous rappeler comment mourir.*

*Ça va être une mort horrible.*

*Non. Je connais mes plantes. Cette mort-là sera plus douce que bien d'autres.*

*Je ne peux pas voir ça. Je l'ai déjà vu une fois.*

*Vois. Une nouvelle fois. Il n'y a rien d'autre.*

L'échange ne dure pas plus de temps qu'il n'en faut à une feuille pour manger un morceau de lumière. Mimi lutte pour retenir le regard de l'oratrice, mais dans un dernier acte de volonté, la femme des bois rompt le contact. Patricia Westerford relève les yeux vers la salle caverneuse. Son sourire soutient que ce n'est pas une défaite. C'est un autre nom pour l'utile. Une petite chose, le moyen de gagner un peu plus de temps, quelques ressources en plus. Son regard revient sur Mimi horrifiée. *Oh ! Toutes les choses que nous pourrions voir, que nous aurions encore à donner !*

Il y a un hêtre dans l'Ohio que Patricia aimerait revoir. De tous les arbres qui lui manqueront comme son souffle, un simple hêtre au fût lisse, sans rien de spécial hormis une encoche sur le tronc à un mètre du sol. Peut-être qu'il s'est épanoui. Peut-être que le soleil, la pluie et l'air ont été bons envers lui. Elle songe : *Si nous voulons tant faire du mal aux arbres, c'est peut-être parce qu'ils vivent bien plus longtemps que nous.*

Patty-la-Plante lève son verre. Elle parcourt ses notes pour chercher la dernière phrase de la dernière page. À *Tachigali versicolor*. Elle lève les yeux. Trois cents esprits brillants la regardent, tétanisés. La bande sonore est silencieuse, à part des cris étouffés près du bord de l'estrade. Elle jette un regard vers l'incident. Un homme en fauteuil roulant avance jusqu'à l'escalier de droite. Ses cheveux et sa barbe lui drapent les épaules en cascade. Il est aussi maigre que l'arbre humain parlant des Yaquis, celui que personne ne pouvait comprendre. Seul de tous les spectateurs dans cette salle paralysée, il essaie de se lever, en poussant sur son fauteuil. Le liquide vert déborde, éclabousse la main de Patricia. Elle regarde encore. L'homme au fauteuil fait des signes furieux. Ses bras de brindille s'agitent et se tendent. Comment une chose aussi infime peut-elle lui importer tant ?

La meilleure chose qu'on puisse faire pour le monde. Une idée lui vient : Le problème commence avec le mot *monde*. Il désigne deux choses tellement opposées. Le monde réel qu'on ne peut pas voir. Le monde inventé qu'on ne peut pas fuir. Elle lève le verre et entend son père lire à voix haute : *Laissez-moi vous chanter comment les humains se*

*transforment en d'autres créatures.*

Les cris de Neelay arrivent trop tard pour délivrer la salle du sortilège. L'oratrice lève son verre, et le monde se fend en deux. Sur une branche, elle porte le verre à ses lèvres, adresse un toast à l'auditoire – À *Tachigali versicolor* – et boit. Sur l'autre branche, celle-ci, elle crie : « Au dé-suicide » et lance le récipient de vert tourbillonnant sur le public suffoqué. Elle heurte la tribune, recule et titube jusqu'aux coulisses, laissant la salle fixer une scène désormais vide.

Au printemps, le luxuriant printemps trop chaud, quand bourgeons et fleurs sont pris de folie sur chaque cornouiller et cercis et poirier et cerisier pleureur de la ville, l'avocat d'Adam finit par épuiser tous les recours, ajournements et sursis, et l'affaire est transférée devant un tribunal fédéral sur la côte Ouest. Les journalistes grouillent dans la salle d'audience comme des fourmis à l'assaut d'une pivoine. L'huissier fait entrer Adam. Trapu, barbu. Le visage labouré de sillons qui en épousent le relief sinueux. Il porte le costume qu'il n'a plus porté depuis le banquet où on lui avait remis le prix du meilleur enseignant de son université. Sa femme est là, assise au premier rang derrière lui. Mais pas son fils. Son fils ne verra son père ainsi que bien des années plus tard, et en vidéo.

*Comment plaidez-vous ?*

Le prof de psycho cligne des yeux, comme s'il était une forme de vie totalement différente, et que la parole humaine allait beaucoup trop vite pour lui.

De la fenêtre de la cuisine, au-dessus du rebord vide, Dorothy Brinkman a vue sur une jungle. L'homme qui ne manquait jamais d'alimenter un parc-mètre l'a lancée dans une révolution sur mesure : le Projet de restauration forestière des bois de Brinkman. La nature sauvage progresse sur tous les flancs de la maison. L'herbe fait trente centimètres de haut, folle, échevelée, féconde, et riche de bénévoles indigènes. Des érables surgissent de partout, comme des mains entrelacées. Des micocouliers à hauteur de cheville exhibent leurs feuilles psychédéliques. La vitesse de la reconquête la stupéfie. Encore quelques années et leur bosquet rachètera à moitié ce qui devait exister avant le lotissement invasif.

Sa propre repousse est encore plus rapide. Autrefois, il y a longtemps, elle a sauté en parachute, joué une meurtrière sanguinaire, infligé des choses terribles à quiconque tentait de la confiner. Aujourd'hui, elle a presque soixante-dix ans, et elle est en guerre contre toute la ville. La jungle dans une banlieue prospère : c'est

presque aussi grave que la pédophilie. Les voisins sont passés à trois reprises demander si quelque chose n'allait pas. Ils proposent de tondre, gratis. Elle joue son propre rôle, douce, fofolle, mais assez inflexible pour les tenir à distance : le grand retour et la tournée d'adieu de la comédienne amateur.

À présent, toute la rue est prête à la lapider. La municipalité a écrit deux fois, la seconde par lettre recommandée qui posait une date limite et un ultimatum : faire un grand nettoyage ou risquer une amende de plusieurs centaines de dollars. La date limite est arrivée et repartie, et avec elle une autre lettre comminatoire, une nouvelle échéance, une autre estimation d'amende. Qui aurait cru que les fondations de la société puissent être ainsi ébranlées par un peu de verdure anarchique ?

La nouvelle échéance, c'est aujourd'hui. Elle regarde le châtaignier, l'arbre qui ne devrait pas être là. La semaine dernière, elle a entendu à la radio que trente ans de greffes avaient enfin produit un châtaignier américain résistant aux fléaux, et bientôt testé en pleine nature. L'arbre qui lui avait paru un souvenir épargné ressemble désormais à une prédiction.

Un éclair orange à la fenêtre attire son regard : un rouge-queue américain, mâle, qui chasse les insectes des fourrés avec sa queue et ses ailes. Vingt-deux espèces d'oiseaux rien que la semaine dernière. Avant-hier, au crépuscule, Ray et elle ont vu un renard. La désobéissance civile leur coûtera peut-être des milliers de dollars de pénalités accumulées, mais la vue offerte par la maison s'est considérablement améliorée.

Elle prépare de la compote de fruits pour le déjeuner de Ray quand les coups rageurs attendus résonnent à la porte. Elle rougit d'excitation. Plus que d'excitation : de ferveur. Un soupçon de peur, mais une peur délicieuse. Elle se rince et se sèche les mains, en pensant : *Me voilà, près de la ligne d'arrivée, à aimer de nouveau la vie.*

Les coups se font plus rapides et plus forts. Elle traverse le salon en récapitulant dans sa tête la défense de leurs droits de propriétaires que Ray l'a aidée à préparer. Elle a passé des jours à la bibliothèque et à l'hôtel de ville, apprenant à déchiffrer les ordonnances locales, la jurisprudence et le code municipal. Elle a rapporté des photocopies à son mari pour qu'il lui explique, une syllabe tronquée à la fois. Elle a potassé des livres, compilé des statistiques sur les effets criminels des tondeuses, de l'arrosage et des engrais, et les effets bénéfiques d'un hectare reboisé. Tous les arguments de la raison et du bon sens seront de son côté. Contre elle, il n'y a qu'un désir irraisonné et primaire. Mais quand elle ouvre la porte, elle tombe sur un ado maigrelet en jean et polo, aux cheveux blond filasse qui dépassent de sa casquette de base-ball *Made in the USA*, et sa ligne de défense change aussitôt.

« Madame Brinkman ? » Derrière l'ado, au bord du trottoir, trois garçons encore plus jeunes qui s'apostrophent en espagnol déchargent du matériel de jardinage d'un camion et de sa remorque. « On est envoyés par la mairie pour nettoyer votre jardin. On n'en a que pour quelques heures, et la ville ne vous facturera pas tout de suite.

– Non », dit-elle, et le son chaud, riche et sage de cette unique syllabe déconcerte le garçon. Il ouvre la bouche, mais il est beaucoup trop éberlué pour lui faire dire quoi que ce soit. Elle sourit et bombe le torse. « Je vous déconseille de le faire. Dites à la mairie que ce serait une terrible erreur. »

Elle se remémore le secret de ses années de théâtre : Mobilise ta volonté intérieure. Toute la mémoire d'une vie vécue. Garde ça en tête : Le bien et le mal. La vérité, évidente. Rien n'est plus puissant qu'une conviction sincère.

Le garçon fléchit. La mairie ne l'avait pas préparé à tant d'autorité. « Eh bien, si ça ne pose pas de problème... »

Elle sourit et secoue la tête, gênée pour lui. « Bien sûr que si, ça pose un problème. Un gros problème. » *Ne m'oblige pas à t'humilier davantage. Tu as compris.* Le garçon panique. Elle le regarde avec affection, compréhension et par-dessus tout pitié, jusqu'à ce qu'il tourne les talons et ordonne à l'équipe de tout ranger dans le camion. Dorothy ferme la porte et rigole à leur départ. Elle a toujours aimé les grands rôles de folle.

La victoire est modeste, le sursis infime. La mairie va revenir à la charge. Tondeuses et sécateurs vont se mettre à l'ouvrage, et la prochaine fois s'abattront sans demander la permission. Ils vont raser le jardin. Les amendes s'accumuleront, avec agios et pénalités. Dorothy contre-attaquera, ira en justice, se battra jusqu'au dernier recours. La ville peut bien confisquer la maison et jeter en prison un paralytique. Dorothy durera plus longtemps qu'eux. L'anarchie des jeunes pousses et du prochain printemps est de son côté.

Elle regagne la cuisine, où elle finit de préparer le déjeuner. Elle fait manger Ray, en lui parlant de ce pauvre garçon et de ses petits collègues étrangers qui n'ont pas compris ce qui leur arrivait. Elle joue tous les rôles. Le plus marrant à jouer, c'est le sien. Elle le voit sourire, même si personne au monde ne pourrait le confirmer.

Après le déjeuner, ils avancent sur les mots croisés. Puis, comme souvent ces temps-ci, Ray dit : « Raconte encore. » Dorothy sourit et se glisse dans le lit à côté de lui. Elle regarde, par la fenêtre, le jardin en émeute. En son milieu, l'arbre qui ne devrait pas être là. Ses branches s'étendent avec ardeur, vers la maison, lentement, certes, mais assez vite pour l'inspirer. Comment la vie a pu ajouter l'imagination à tous les autres tours de magie de son kit de chimie, c'est un mystère qui dépasse Dorothy. Mais elle est bien là : la capacité à voir, en même



temps, dans toutes ses bifurcations possibles, ses virtualités innombrables, cette chose qui relie passé et futur, terre et ciel.

« C'est une brave fille, tu sais. Quelqu'un de bien. » Elle prend la paluche rigide de son mari. « Elle était un peu perdue, c'est tout. Elle a juste besoin de se trouver. De trouver une cause. Quelque chose de plus grand qu'elle. »

L'accusation montre des photos du lieu du crime, d'un des crimes supposés de l'accusé : un graffiti sur un mur calciné. Les premières lettres de chaque ligne bourgeonnent de vrilles et de lierres, comme les lettrines d'un manuscrit enluminé :

## LE CONTRÔLE TUE L'UNION GUÉRIT RETROUVER LA TERRE OU MOURIR

C'est la pièce maîtresse du dossier, l'élément de preuve qui motive la peine sans précédent qu'ils réclament. Ils comptent prouver l'intimidation. La tentative d'influencer la politique du gouvernement par la force.

Les avocats d'Adam sollicitent la clémence. Ils affirment que les incendies ont été allumés par un jeune idéaliste qui voulait attirer l'attention de l'opinion sur un crime commis contre la collectivité. Ils disent que les ventes forestières étaient elles-mêmes illégales et que le gouvernement a échoué à protéger des terres qui lui avaient été confiées. D'innombrables manifestations pacifiques n'avaient abouti à rien. Mais leur dossier est vide. La loi est très claire pour tous les chefs d'accusation. Il est coupable d'incendie criminel. Coupable de destruction de propriété privée. Coupable de violence à l'encontre de l'intérêt public. Coupable d'homicide. Coupable, conclut le jury composé de pairs d'Adam Appich, de terrorisme intérieur.

La loi n'est que la volonté humaine, gravée dans les textes. La loi doit laisser le moindre hectare de Terre vivante être transformé en tarmac si tel est le désir du peuple. Mais la loi laisse toutes les parties s'exprimer. Le juge demande : « Souhaitez-vous adresser un dernier mot à la cour ? »

Des pensées résonnent dans la tête d'Adam. Les verdicts l'ont déraciné, comme une rafale ou un incendie. « Bientôt nous saurons si nous avons eu tort ou raison. »

La cour condamne Adam Appich à deux peines consécutives de soixante-dix ans de réclusion chacune. Cette indulgence le laisse pantois. Il songe : *Deux fois soixante-dix, c'est rien du tout. Un saule noir*

*plus un cerisier sauvage.* Il s'attendait plutôt à un chêne. Un sapin de Douglas, un if. Deux fois soixante-dix. Avec les remises de peine pour bonne conduite, il aura peut-être même purgé la première moitié juste à temps pour mourir.

# Graines

*De quel bois, de quel arbre ont été façonnés le ciel et la terre ?*

*Le Grand Véda, 10, 31, 7*

*Et alors il me montra une petite chose, de la grosseur d'une noisette, qui tenait dans la paume de ma main, semblait-il. Et elle était aussi ronde que peut l'être une bille. Je la regardai avec l'œil de mon entendement, et je pensai : « Mais que peut-ce être ? » Et à cela fut répondu généralement : « Tout ce qui est créé. »*

Julienne de Norwich

*D*isons que la planète naît à minuit et que sa vie court sur un jour.

Au début, il n'y a rien. Deux heures sont gaspillées par la lave et les météores. La vie n'apparaît pas avant trois ou quatre heures du matin. Et même alors, c'est seulement d'infimes bribes qui se dupliquent. De l'aube à la fin de la matinée – un milliard d'années de ramification – rien n'existe que de maigres cellules simples.

Et puis il y a tout. Quelque chose de fou arrive, peu après midi. Une variété de cellule simple en asservit deux ou trois autres. Les noyaux acquièrent des membranes. Les cellules développent des organelles. Un camping solitaire donne naissance à une ville.

Les deux tiers du jour sont passés quand animaux et plantes prennent des chemins séparés. Mais la vie n'est encore que cellules simples. Le crépuscule tombe avant que la vie composée s'impose. Tous les grands organismes vivants sont des retardataires qui n'arrivent qu'à la nuit. À neuf heures du soir apparaissent méduses et vers de terre. L'heure est presque écoulée quand survient la percée : épines dorsales, cartilage, une explosion de corps possibles. D'une minute à l'autre, d'innombrables tiges et branches nouvelles éclatent et s'égaillent dans la frondaison qui s'étend.

Les plantes parviennent à la terre juste avant vingt-deux heures. Puis les insectes, qui aussitôt décollent. Quelques minutes plus tard, les tétrapodes s'arrachent à la boue des marées, en charriant sur leur peau et dans leurs tripes des univers entiers de créatures plus anciennes. Vers onze heures, les dinosaures ont fait leur temps, et laissent la barre aux mammifères et aux oiseaux pour une heure.

Quelque part dans ces soixante minutes, très haut dans la canopée phylogénétique, la vie se fait consciente. Des créatures commencent à spéculer. Des animaux apprennent à leurs enfants le passé et le futur. Des animaux apprennent à avoir des rituels.

L'homme moderne au sens anatomique se pointe quatre secondes avant minuit. Les premières peintures rupestres apparaissent trois secondes plus tard. Et en un millième de clic de la grande aiguille, la vie résout le mystère de l'ADN et se met à cartographier l'arbre de vie lui-même.

À minuit, la plus grande partie du globe est convertie en cultures intensives pour nourrir et protéger une seule espèce. Et c'est alors que l'arbre de vie devient encore autre chose. Que le tronc géant commence à vaciller.

Nick s'éveille sous la tente avec la tête contre le sol. Mais la terre est douce, aussi douce qu'un oreiller. Le sol en dessous est épais d'un mètre d'aiguilles, tant d'aiguilles tombantes et mourantes qui retournent à une vie microscopique, juste sous son oreille.

Ce sont les oiseaux qui le réveillent, comme toujours, prophètes quotidiens de l'oubli et de la mémoire, plongés dans leurs chants avant même que la lumière perce. Il leur est reconnaissant. Ils lui offrent, chaque jour, un bon démarrage. Il reste allongé dans le noir, affamé, à écouter les oiseaux discuter de la vie en mille dialectes antiques : chamailleries, guerres de territoire, souvenirs, éloges, joie. Il fait froid ce matin, lugubre de brume, et il n'a pas envie de sortir du duvet. Le petit-déjeuner sera bien maigre. Il ne reste pas beaucoup à manger. Il est dans le Nord depuis des jours, et d'ici peu, il va devoir trouver une ville pour se ravitailler. Il y a une route à portée d'oreille, où des camions font la navette, mais le son est abstrait, étouffé, lointain.

Il s'extrait de son sac de nylon et regarde. La première, infime suggestion d'aube dessine les arbres. Ils sont plus petits ici, minces vers le bas des branches, façonnés pour les grosses chutes de neige. Mais de nouveau ça lui prend, comme toujours désormais. La vue des troncs ondulants, le bruissement des cônes, le tâtonnement mutuel des branches, le parfum d'agrumes astringent des aiguilles le rendent à la raison cristalline qu'il ne cesse d'oublier.

« Debout de bon matin ! »

Son chant à tue-tête grossit le chœur de l'aube.

« Et déjà au boulot ! »

Les oiseaux les plus proches se taisent pour écouter.

« Je trime comme une brute pour mon salaire ! »

Un petit feu suffit à faire bouillir l'eau, puisée à un ruisseau généreux. Une pincée de cristaux de café, une poignée d'avoine dans un gobelet en bois, et le voilà prêt.

\*\*\*

Mimi dans le parc de la Mission Dolorès, à San Francisco, tellement plus au sud. Assise dans l'herbe entourée de pique-niqueurs, sous un pin californien, elle tapote sur son téléphone. Les infos sont un cauchemar dont elle n'arrive pas à se réveiller. Un professeur de psychologie respecté, marié et père d'un jeune enfant, un homme à qui jadis elle a confié sa vie, est enfermé pour deux vies, pour quelque chose qu'elle l'a aidé à faire. Condamné pour terrorisme intérieur. Sans guère s'être défendu. Jugé coupable d'incendies qu'elle ne lui croit pas imputables. « L'écoterroriste condamné à cent quarante ans. » Et c'est un autre homme, un homme qu'elle aimait pour son innocence, son sérieux ingénu de dessin animé, qui l'a vendu.

En tailleur par terre, adossée à l'écorce, elle tape des mots-clés sur son téléphone. *Adam Appich. Loi de renforcement des peines pour terrorisme.* Elle ne se soucie plus du sillage de miettes qu'elle laisse derrière elle. Se faire prendre résoudrait tant de choses. Les pages enflent et les liens prolifèrent plus vite qu'elle ne peut les parcourir : analyses d'experts, conjectures rageuses d'amateurs.

Elle devrait être en prison. Elle devrait être jugée et condamnée à la perpétuité. À deux perpétuités. La culpabilité lui remonte à la gorge, elle en a le goût dans la bouche. Ses jambes malades ont envie de se lever et de l'emmener au commissariat le plus proche. Mais elle ne sait même pas où il peut se trouver. C'est dire si elle a été une bonne citoyenne depuis deux décennies. Les bronzes tout proches se retournent pour la regarder. Elle a dit quelque chose à haute voix. Elle se dit que c'était peut-être bien : *Aidez-moi.*

D'autres yeux, invisibles, lisent à côté des siens. Dans le temps qu'il faut à Mimi pour parcourir dix paragraphes, les yeux désincarnés en lisent dix millions. Elle ne retient guère qu'une demi-douzaine de détails qui s'effacent dès qu'elle glisse à une nouvelle page, mais les apprenants invisibles conservent le moindre mot et l'ajoutent à des réseaux ramifiés qui se renforcent à chaque ajout. Plus elle lit, plus les faits lui échappent. Plus les apprenants lisent, plus ils trouvent de structures.

Douglas est assis à un pupitre d'étudiant dans la pièce que ses geôliers appellent une cellule. C'est le plus chouette logement qu'il ait eu depuis deux décennies. Il écoute un cours enregistré : Introduction à la dendrologie. Ça peut être pris en compte pour un diplôme de fac. Peut-être qu'il finira diplômé. Peut-être que ça la rendrait fière, cette femme dont il sait qu'il n'a aucune chance au monde de jamais la revoir.

La prof sur les cassettes est super. On dirait la grand-mère, la mère et la conseillère spirituelle que Douglas n'a jamais eues. Et ça le ravit que maintenant on emploie des gens qui ont des problèmes d'élocution. Pour des cours audio. Cette femme entend carrément d'autres voix. Il écoute et prend des notes. En haut de la page, il écrit : *Le Jour de la vie.* C'est dément, ce que raconte cette femme. Il n'avait pas idée. La vie : encéphalogramme plat pendant au moins un milliard d'années. Incroyable. Toute cette aventure aurait très bien pu ne jamais arriver. Et le jour de la vie aurait été une journée sans histoire.

Il l'écoute décompter les heures. Et quand les soudards se pointent dans les dernières secondes pour transformer toute la planète en élevage industriel, il arrache les écouteurs, se lève et se lâche. Un grand cri, peut-être un peu trop long, un peu trop fort. Le gardien de

service vient contrôler. « C'est quoi ce bordel ?

– Rien, mon pote. Tout va bien. Juste... l'envie de gueuler un peu, c'est tout. »

Le pire, c'est la photo. Mimi ne le reconnaîtrait pas si elle le croisait dans la rue. *Érable*. Comment ont-ils pu l'appeler ainsi ? Maintenant, c'est plutôt *Pin de Balfour*, les plus étroites bandes d'écorce vive sur un bout de vieux bois rabougri qui agonise depuis cinq mille ans.

Elle lève les yeux. Les gens prolifèrent près d'elle en petits clans. Certains assis sur des couvertures. D'autres allongés à même l'herbe rase. Chaussures, tee-shirts, sacs, vélos et bouffe s'étalent autour d'eux. C'est l'heure du déjeuner ; le ciel y met du sien. Aucun jugement ne peut les affecter, et tous les avenir restent accessibles.

Elle joue Judith Hanson depuis tant d'années que c'est un choc pour elle de se remémorer les crimes commis en tant que Mimi Ma, et les châtiments qui l'attendent sous ce nom. Pour venir dans ce parc, elle a marché, sauté dans un bus, pris un train, en détours sinueux et ridicules. Mais ils la trouveront, où qu'elle soit, qu'elle laisse une trace ou non. Elle est une criminelle, une récidiviste. Une homicide. Une terroriste de l'intérieur. Deux fois soixante-dix ans.

Les signaux grouillent dans son téléphone. Mises à jour différées et alarmes intelligentes carillonnent. Des notifications à congédier d'une pichenette. Des mêmes viraux et des guerres de commentaires cliquables, des millions de poètes sans lecteurs exigeant d'être évalués. Tout le monde autour d'elle est pareillement occupé, à taper et à balayer du doigt, chacun avec un univers dans la main. Une urgence de masse, nourrie par le public, se développe sur la Terre du Like, et les apprenants, qui regardent par-dessus l'épaule des humains et notent chaque clic de chacun, commencent à voir ce que ça pourrait être : une migration de masse vers un paradis simulé.

Dans l'herbe près de Mimi, un garçon qui semble vêtu de chitine dit à sa main : « Quel est l'endroit le plus proche pour acheter de la crème solaire ? » Une femme avenante répond : « Voilà ce que j'ai trouvé ! » Mimi tient son téléphone tout près de son visage. Elle passe des infos aux photos, des analyses aux vidéos. Quelque part dans ce minuscule monolithe noir il y a un peu de son père. Des bouts de son âme et de son cerveau. Elle murmure dans son propre micro : « Où est le commissariat le plus proche ? » Une carte apparaît, montrant l'itinéraire le plus rapide et le nombre de minutes nécessaires pour y aller à pied. Cinq virgule trois. Le garçon vêtu en squelette de cafard dit à son téléphone : « Joue-moi du country-punk », et il disparaît dans ses écouteurs sans fil.

Adam est allongé sur sa couchette dans un centre de dépôt, pendant



que le système pénitentiaire fédéral surpeuplé cherche un espace pour le loger. Il n'y aura pas d'appel. Il regarde un film, sur les phosphènes de ses paupières closes, d'un homme barbu défiant le tribunal. L'absence de remords, le refus de marchander. L'Épouse, deux rangs derrière lui, se décompose. *Bientôt nous saurons si nous avions tort ou raison.*

Il se demande où il a puisé l'audace de dire *nous*. Mais il est content de l'avoir fait. À l'époque, tout était *nous*. Un abandon à une existence collective. *Nous, nous cinq*. Il n'y a pas d'arbres isolés dans une forêt. Qu'avaient-ils espéré gagner ? Il n'y a plus de nature sauvage. La forêt a succombé à la sylviculture sous assistance chimique. Quatre milliards d'années d'évolution, et c'est comme ça que ça va finir. Politiquement, concrètement, émotionnellement, intellectuellement : Les humains, c'est tout ce qui compte, c'est le dernier mot. On ne peut pas mettre un terme à l'appétit humain. On ne peut même pas le ralentir. Même la stabilité coûte trop cher pour l'espèce.

Le massacre à venir était leur légitimité : un cataclysme assez massif pour excuser tous les incendies qu'ils ont allumés, eux cinq. Le cataclysme viendra quand même, il en est sûr, bien avant la fin de ses deux fois soixante-dix ans. Mais sans doute pas assez tôt pour le disculper.

La fenêtre de la cellule de Duggie est trop haute pour regarder dehors. Il se tient en dessous et fait semblant. Le cours sur cassettes lui a donné un désir fou de voir un arbre. N'importe quel arbre, même anémique, même rabougri ; c'est LA chose qui lui manque le plus – après Mimi – de la vie en plein air, même si les arbres l'ont mis dans la merde. Mais le truc bizarre, c'est qu'il n'arrive plus se rappeler à quoi ils ressemblent. Il a oublié le profil noble d'un sapin. L'articulation d'un bois de fer, l'allure de ses branches. Il devient même un peu hésitant sur les épinettes d'Engelmann et les sapins-ciguës – alors qu'il en a vu des flopées, et pendant un bail, merde ! Un orme, un tupélo, un pavier : laisse tomber. S'il en dessinait un maintenant, ça serait aussi grossier qu'un dessin d'enfant de cinq ans. De la barbe à papa sur un bâton.

Il n'a pas assez bien regardé. Il n'a pas assez aimé. Plus qu'assez pour se retrouver en taule, trop peu pour tenir encore un jour. Mais il a des heures, des heures vides, heure après heure, sans grande obligation à part essayer de ne pas complètement péter les plombs. Ses yeux se ferment et il se débat à tâtons pour trouver l'apaisement. Il essaie de convoquer les détails que débitent les cassettes. Les tiges de bronze bien droites des bourgeons de hêtre. Les bourgeons du chêne rouge, massés au bout des branches comme les fléaux d'une masse d'armes. L'extrémité creuse d'une tige de feuille de sycomore, qui

enveloppe la pousse de l'an prochain. Le goût d'un noyer noir, et le visage de singe de ses feuilles couturées de cicatrices.

Au bout d'un moment, ils s'étoffent : d'abord simples, ils gagnent en netteté et en consistance. Le rougissement d'un érable au printemps, qui se diffuse à partir de la cime. Les applaudissements polis des aulnes. L'if qui étire le bras, comme un parent pour prendre un enfant par la main. Les effluves d'une noix de hickory qu'on gratte. Les barrages cèdent et les souvenirs l'inondent, tels les millions de serrures de lumière qui percent les palmes d'un marronnier d'Inde. L'angle entre deux épines de caroubier. Les turbulences d'un bout de bois d'olive une fois tourné et travaillé. Les ramilles du mimosa, telles des queues d'oiseaux tropicaux. Les secrets gravés dans une écorce de bouleau retournée, d'une écriture brouillée et cryptée. Une promenade sous des peupliers noirs, où le calme était si lourd que même respirer semblait un crime. Se frotter contre un cyprès en pensant : *Ça devrait être ça, le parfum de l'au-delà.*

Il est peut-être bien l'homme le plus riche qui ait jamais vécu. Si riche qu'il peut se permettre de tout perdre et être quand même bénéficiaire. Il se tient près du mur de parpaings vert, dont la peinture ressemble à de la chair luisante et durcie. Il lève les yeux vers la cascade de lumière et tente de se rappeler. Sa main appuie, toujours au même endroit : contre la noix sous son ventre, côté hanche, juste au-dessus de la ceinture. Il y a quelque chose là, une graine de bonne taille, impossible à imaginer : pas une alliée, mais la vie quand même.

Un autre homme riche – la soixante-troisième fortune du comté de Santa Clara –, lui aussi reclus, tape sur un clavier pour alimenter un écran. Le lieu a-t-il de l'importance ? Les mots qu'écrit Neelay nourrissent un organisme en pleine croissance, qui commence tout juste à se nourrir lui-même, à s'enrichir tout seul. Sur d'autres écrans dans d'autres villes, tous les meilleurs codeurs que peuvent embaucher plusieurs centaines de millions de dollars contribuent à l'œuvre en cours. Leur toute nouvelle percée dans la coopération commence sous les meilleurs auspices. Déjà leurs créatures engloutissent des continents entiers de données, et y découvrent les structures les plus étonnantes. Inutile de partir de zéro. Il y a déjà tant de germoplasme dans le domaine public.

Les codeurs n'expliquent rien à leurs auditeurs à part comment regarder. Puis les nouvelles créations partent explorer la planète, et le code se répand. Nouvelles théories, nouvelle progéniture, nouvelles espèces en pleine évolution, toutes partageant un unique but : découvrir toute l'ampleur de la vie, de ses liens, et ce qu'il faudrait pour que les humains se désuicident. La Terre est redevenue le plus profond, le plus raffiné des jeux, et les apprenants ne sont que ses

derniers joueurs en date. Dans leur diversité débridée et sauvage, ils s'envolent en masse, battant des ailes dans la datasphère comme des oiseaux en origami. Certains prospéreront quelque temps, avant de chuter. Ceux qui ont touché quelque chose de juste vont croître et se multiplier. Ainsi que Neelay l'a appris dans la douleur, la pire des douleurs : La vie a un moyen de s'adresser au futur. Ça s'appelle la mémoire.

D'autres apprenants, nés d'hier, scrutent chaque bouton que presse Judith Hanson. Ils la suivent dans la gigantesque cinémathèque où treize nouvelles années de films ont déjà éclos aujourd'hui. Les apprenants ont déjà regardé des milliards de ces films et commencent à opérer leurs déductions. À présent, ils peuvent identifier des visages, et des repères spatiaux, des livres, des tableaux, des édifices, des produits commerciaux. Ils ne tarderont pas à deviner ce que veulent dire les films. La vie est spéculation. Les vidéos s'alignent sous les extraits en tête d'affiche, rassemblés par des agents invisibles assez malins pour savoir que si Judith Hanson a regardé *celui-là*, elle voudra sûrement regarder *ceux-ci*. *Force de Défense de la Vie. Guerres forestières. L'Été des séquoias.*

Mimi fait une orgie d'images. Chaque vidéo de six minutes dure une éternité, et elle tient rarement plus de quelques dizaines de secondes. Elle clique sur un lien nommé *ArBoReal*. Il a été posté il y a des mois et a déjà glané des milliers de pouces levés ou baissés. Un fondu d'ouverture dévoile une coupe claire qui s'étend à perte de vue. Des instruments anciens – des bois – jouent un prélude choral résigné qui se développe si lentement que tout le mécanisme complexe de ses motifs internes tend à l'immobilité. Elle ne connaît pas le morceau ; les apprenants pourraient lui dire ce que c'est. Les apprenants peuvent déjà identifier dix millions de mélodies à partir de quelques notes.

La caméra zoome sur une énorme souche, grande comme un théâtre de poche. Faux raccord brutal sur trois brûleurs à gaz apparus au sommet de la butte, qui crachent du feu. Nouveau raccord : un petit cercle de toile semblable à une tente se matérialise, drapé au-dessus des brûleurs. Panoramique, mise au point. Les chalumeaux éruent à nouveau. Le petit cercle enfle et devient un tube brun et vert. La tente s'élève en accéléré. En dix secondes, Mimi comprend de quelle souche il doit s'agir. Les apprenants ne le savent pas encore, mais ça ne saurait tarder. Ils comprendront bien assez tôt tout ce qu'elle comprend, et infiniment plus encore.

Sur son téléphone dans un parc peuplé, Mimi regarde l'arbre fantôme se matérialiser. Il s'élève au-dessus du bosquet abattu. Il claqué au vent, léviathan revenu à la vie. Tandis que pousse le tronc du séquoia, un zoom arrière montre qu'il est seul encore debout dans

un paysage de souches aussi planes qu'une démonstration géométrique. Fabuleux, irréel, l'arbre à air chaud se gonfle en une apothéose vaporeuse. Des dizaines de branches, immenses, cousues les unes aux autres, sondent leurs alentours en quête de tiroirs secrets, de messages dans l'air.

Elle sait qui a créé cet arbre. Désormais étoffées, les plaques d'écorce cannelle se strient de noir aux points où des incendies les ont brûlées, il y a des siècles. Quelque chose entoure le grand fût à sa base. Cette vision la pétrifie. Elle croit halluciner. Mais un gros plan confirme ce qu'elle a vu, même sur un écran de cinq pouces. Tout autour de la circonférence, tournées vers l'extérieur, genou contre genou dans un cercle de feu de camp, des silhouettes trônent au seuil de l'illumination. Ce sont ses arhats, dans l'exacte posture qu'ils ont chacun sur son parchemin : leurs tuniques, leurs épaules voûtées, leurs côtes saillantes, les sourires sur leurs visages sardoniques. Elle pose l'appareil sur l'herbe. Elle ne comprend pas. Le film continue. Des caractères chinois descendent le long de l'arbre flottant. Malgré son ignorance, elle les reconnaît à force d'années de contemplation :

*Sur cette montagne, dans ce climat,  
Pourquoi demeurer plus longtemps ?  
Trois arbres me font signe de leurs bras fiévreux.*

Alors elle se rappelle les longues heures que Nicholas Hoel a passées chez elle. Elle le revoit, assis à la table et dessinant, tandis que les quatre autres étudiaient des cartes, planifiaient des attentats. Ça l'avait toujours gênée, comme s'il était un dessinateur judiciaire qui croquerait leur procès à l'avance. À présent elle voit ce qu'il dessinait.

L'arbre sur l'écran de son téléphone se tord dans l'air. Ses branches s'agitent frénétiquement. De la fumée s'élève du bas du cadre. L'un des brûleurs embrase la base de la colonne de toile. Le feu lèche le tronc, comme des siècles de flammes ont jadis lapé Mimas. Mais cette écorce n'est pas ignifuge. En quelques instants, la colonne de soie surchauffée s'évapore dans les airs tout en retombant vers la Terre comme un lancer spatial raté. Des branches incandescentes battent et chutent. Le cercle des arhats luit d'un éclat jaune, puis orange vif, puis noir comme charbon.

Encore quelques secondes et tout le séquoia cousu se réduit en braises puis en cendres. Le prélude choral balbutie son ultime cadence trompeuse et se résout à la tonique. Alors le film lui-même s'éteint en un clin d'œil dans un ruissellement de fumée sur la colline décapitée. Plus que jamais dans sa vie, Mimi Ma a une furieuse envie de lancer des bombes.

Dans le tissu de ténèbres, des mots se reforment. Les lettres sont faites de feuilles aux teintes d'automne, disposées en bandes avec une patience absurde sur de longues étendues de sous-bois :

Un arbre n'est point sans espérance ; quoiqu'on  
le coupe, il ne laisse pas de reverdir,  
et ses branches poussent de nouveau.  
Quand sa racine serait vieillie dans la terre,  
quand son tronc desséché serait mort dans la poussière,  
il ne laissera pas de pousser aussitôt qu'il aura  
senti l'eau, et il se couvrira de feuilles  
comme lorsqu'il a été planté.  
Mais quand l'homme est mort une fois,  
que son corps séparé de son esprit  
est consumé, que devient-il ?

Les feuilles s'envolent par deux et par trois, et disparaissent au vent brutal. Le film s'achève et lui demande quelle note elle lui accorde. Elle lève les yeux vers une colline peuplée de pique-niqueurs qui savourent une journée parfaite.

Pas de caméra cette fois. Nick en a fini avec les caméras. Cette œuvre doit seule témoigner d'elle-même. Il ne sait pas exactement où il est. Au nord. Dans les bois. En d'autres termes, il est perdu. Mais pas les arbres qui l'entourent, en tout cas. Pour les oiseaux qui l'ont réveillé, chaque fourche de chaque branche de chacun de ces épicéas, mélèzes et sapins baumiers a un nom. Il s'habitue à l'idée : où qu'il se trouve à présent, là sera sa plus grande et sa plus durable sculpture, jusqu'à ce que le temps et les êtres vivants viennent la transformer.

Les bois sont bleu gris et couverts de lichen. Il travaille méthodiquement, comme il le fait depuis plusieurs jours. Il n'utilise que des matériaux déjà au sol, et insère par petites touches persuasives le bois tombé dans le motif en expansion. Il y a des branches qu'il peut porter dans ses bras. Certains troncs cèdent au hissage et au roulage, grâce à une corde et un grappin. Pour d'autres pièces, il lui faut un palan, ancré à des arbres debout. Et puis il y a les pièces trop grosses pour les déplacer tout seul. Celles-ci doivent rester sur place et dictent le motif, dont la forme est découverte plutôt qu'inventée.

À chaque tronc pourri qu'il glisse dans la structure, le projet s'étoffe. Il doit garder en tête la créature qui grandit, apprécier l'ensemble comme vu de très haut. Il apprend à l'usage comment disposer les pièces. Il y a tant de façons de se ramifier : une infinité et plus encore. Il regarde les torsades et la cambrure de chaque branche

tombée et attend qu'elle lui dise où, dans ce fleuve de bois qui court au sol, elle veut se placer.

Des créatures laissent échapper des cris, dans les bois et au-dessus. Les moustiques ensanglantent son visage et ses bras – c'est l'oiseau fétiche de la région. Nick travaille pendant des heures, ni frustré ni satisfait. Il travaille jusqu'à ce qu'il ait faim, puis s'interrompt pour déjeuner. Il ne lui reste plus beaucoup de déjeuner, et il ne sait absolument pas où en dénicher d'autres. Il s'assoit à même la terre spongieuse et fourre dans sa bouche des pelletées d'abricots et d'amandes. Le fruit d'arbres qui ont poussé dans la vallée de Californie centrale sur des aquifères déclinants durant les années de sécheresse.

Il se relève, se remet à la tâche. Se débat avec une bûche grosse comme sa cuisse. Un mouvement entraperçu du coin de l'œil le fait sursauter. Il pousse un cri. Sa performance a un public : un homme en veste rouge à carreaux, jean et bottes de bûcheron, et un chien qui doit être aux trois quarts loup. Tous deux l'observent d'un air soupçonneux. « On m'a dit qu'il y avait un Blanc un peu fou qui travaillait ici. »

Nick lutte pour retrouver son souffle. « Ça doit être moi. »

Le visiteur regarde la création de Nicholas. La forme en construction se déploie dans toutes les directions. Il secoue la tête. Puis il ramasse une branche tombée tout près et l'insère dans le motif.

Les apprenants sont capables de dire d'où viennent ces vers, même si Mimi ne le sait pas. *Quand sa racine serait vieillie dans la terre...* Elle sait que ces mots doivent remonter très loin, plus loin encore que l'arbre dont ils célèbrent la souche. Le garçon cafard à côté d'elle dit quelque chose. Elle croit qu'il parle à son téléphone. « Tout va bien ? »

Elle renverse la tête et son visage enfle. Ses mains lui apparaissent plus loin qu'elles ne devraient. Elle aspire de l'air à goulées. Tente de hocher la tête. Doit s'y reprendre à deux fois. « Ça va. Je vais bien. » Une part d'elle-même a envie de se livrer et d'aller en prison pour les deux siècles à venir.

Des péta-octets de messages aéroportés grouillent dans l'air ambiant. Ils s'assemblent dans des senseurs et rebondissent sur des satellites. Ils se déversent des caméras installées à présent dans chaque immeuble, à chaque carrefour. Ils s'écoulent des touches de clavier tout autour d'elle, remontent les grandes racines de population qui s'étendent et se ramifient à leurs extrémités intelligentes : Sausalito, Mill Valley, San Rafael, Novato, Petaluma, Santa Rosa, Leggett, Fortuna, Eureka... Des vrilles de données grossissent et se mêlent, tout le long de la côte et dans l'intérieur. Oakland, Berkeley, El Cerrito, El Sobrante, Pinole, Hercules, Rodeo, Crockett, Vallejo, Cordelia,

Fairfield, Davis, Sacramento... Le système d'inférence profonde franchit les ravins et emplit les terres basses d'ingéniosité humaine : San Bruno, Millbrae, San Mateo, Redwood City, Menlo Park, Palo Alto, Mountain View, San José, Santa Cruz, Watsonville, Castroville, Marina, Monterey, Carmel, Los Gatos, Cupertino, Santa Clara, Milpitas, Madrone, Gilroy, Salinas, Soledad, Greenfield, King City, Paso Robles, Atascadero, San Luis Obispo, Santa Barbara, Ventura, et jusqu'aux masses de racines fusionnelles et anarchiques de Los Angeles : une coupe claire qui enfle et s'accélère à chaque trouée. Les bots observent et associent, encodent et voient, rassemblent et façonnent toutes les données du monde si vite que le savoir des humains fait du surplace.

Neelay lève les yeux de son écran rempli de code. Le chagrin le submerge, un chagrin juvénile et plein d'attente. Il a déjà éprouvé du chagrin – ce terrible mélange d'espoirs anéantis et naissants –, mais toujours pour des parents, des collègues, des amis. Ça n'a pas de sens, ce deuil d'un monde alors qu'il ne vivra pas assez longtemps pour le voir.

Mais il en a entrevu plus qu'assez, et il préférerait être ici, à lancer le départ de la reconstruction, que vivre dans le monde que ses apprenants vont aider à réparer. Il y a une histoire qu'il a toujours aimée, qui date du temps où ses jambes marchaient encore. Des extraterrestres débarquent sur Terre. Ils obéissent à une temporalité différente. Ils volettent si vite que les secondes humaines leur paraissent aussi longues que les années des arbres paraissent aux humains. Il ne se rappelle plus comment l'histoire se termine. Peu importe. Chaque pointe de branche a son propre bourgeon.

Mimi est assise sous ces branches dont aucun ingénieur ne pourrait surpasser la force souple. Elle glisse ses pieds sous ses jambes croisées. Sa tête s'incline, ses yeux se ferment. Les doigts de sa main gauche font tourner le cercle de jade sur son annulaire droit. Elle a besoin de ses sœurs, mais elle ne peut pas les joindre. Un coup de téléphone n'aurait pas de sens. Même aller les voir en personne ne servirait à rien. Mimi a besoin d'elles petites filles, agitant les jambes sur les branches d'un arbre imaginaire.

Le mûrier de jade tournoie sous ses doigts : Fusang, ce continent magique, le pays du futur. Une nouvelle terre à présent. Elle tire sur la bague, mais ses doigts ont enflé, ou bien l'anneau vert est devenu trop étroit pour qu'elle le retire. La peau du dos de sa main est aussi sèche et parcheminée que de l'écorce de bouleau. Sans savoir comment, elle est devenue une vieille femme.

La longueur de la peine de son complice s'étend devant elle, un jour après l'autre. Deux fois soixante-dix ans. Et puis revoici Érable,

derrière le rempart de rondins qu'ils avaient bâti pour défendre Deep Creek. *Les meilleurs arguments du monde ne feront jamais changer d'avis. Pour ça, ce qu'il faut, c'est une bonne histoire.*

Les poils se dressent sur tout son parchemin de peau. Voilà ce qu'il a tenté de faire. Voilà pourquoi il a laissé l'État l'enfermer pour deux vies successives sans incriminer personne. Il a échangé sa vie contre une fable susceptible d'illuminer l'esprit d'inconnus. Une fable qui refuse le jugement du *monde* dans tout son aveuglement. Une fable qui dit à Mimi de ne pas bouger, d'accepter le cadeau d'Érable et de continuer à vivre.

Adam est rivé à sa couchette de prisonnier, et se repasse les mots qu'il a dits à sa femme une semaine avant le procès, ceux qui ont mué en fureur et en haine tout sentiment résiduel qu'elle pouvait avoir pour lui. *Me sauver, c'est perdre autre chose.*

*Quoi ?* a lancé Lois d'une voix sifflante. *Qu'est-ce qu'il y a d'autre, Adam ?*

Les apprenants ne savent pas encore reconnaître quand un combat est terminé. Ils ne font pas encore la différence entre remords et défi, espoir et crainte, aveuglement et sagesse. Mais ils apprendront bientôt. Un humain ne peut ressentir qu'un nombre fini de choses, et une fois qu'on les a énumérées, qu'on a échantillonné sept milliards d'exemples de chacun des sept milliards d'humains pour les remettre dans leur billion de billions de contextes, tout commence à s'éclairer.

Adam lui-même n'a pas fini d'apprendre ce qu'il voulait dire. D'essayer de comprendre l'utilité d'un choix inutile. Toute la journée, dans sa cellule provisoire, il passe en revue les faits. Il ne saurait dire encore ce qu'a valu sa vie, ou quelle branche de la fourche elle aurait dû suivre. Il ne sait toujours pas au juste ce qu'il y a d'autre que soi-même à sauver ou à perdre. Il a un peu de temps pour y réfléchir. Deux fois soixante-dix ans.

Tandis que le prisonnier réfléchit, des innovations fusent au-dessus de sa tête, le long du couloir aérien qui va de Portland et Seattle à Boston et New York et retour. Dans le temps qu'il faut à cet homme pour former un seul jugement sur lui-même, un milliard de paquets d'information traversent le pays. Ils courent sous la mer dans d'immenses câbles, bourdonnent entre Tokyo, Chengdu, Shenzhen, Bangalore, Chicago, Dublin, Dallas et Berlin. Et les apprenants commencent à transformer toutes ces données en signification.

Ils se ramifient et se dupliquent, ces algorithmes que Neelay fait voler dans les airs. Ils n'en sont qu'au commencement, comme les cellules simples au matin de la Terre. Mais déjà ils ont appris à faire, en quelques brèves décennies, ce qui a pris un milliard d'années aux



molécules. À présent, ils n'ont plus qu'à apprendre ce que la vie veut des humains. Vaste question, assurément. Trop vaste pour les seuls humains. Mais les humains ne sont pas seuls, ils ne l'ont jamais été.

Mimi rôtit sur l'herbe, même à l'ombre de son pin. L'année la plus chaude jamais recensée va être suivie d'une autre encore plus chaude. Chaque année bat le record du monde. Elle est assise en tailleur, les mains sur les genoux, petite personne qui se fait plus petite encore. La tête vide et hébétée. Ses pensées refusent de prendre forme. Il ne lui reste plus que les yeux. Elle s'est entraînée pendant des années sur des humains, immobile, silencieuse, sans rien faire que de se laisser regarder. À présent, elle élargit ce don au monde.

En dessous d'elle, parmi les grappes de bronzeurs, sur la pente douce d'un amphithéâtre, un sentier goudronné méandre délicatement en S. Juste au-delà du sentier, un zoo d'arbres. Une voix à son oreille dit : *Regarde la couleur !* Plus de nuances qu'il n'y a de noms, autant de nuances qu'il y a de nombres, et toutes sont vertes. Il y a les dattiers trapus antérieurs aux dinosaures. Les *Washingtonia* monumentaux, avec leurs franges en éventail et leur riche inflorescence. Entre les palmiers, tout un spectre de feuillus qui vont du pourpre au jaune. Des chênes de Californie, pas de doute. Des eucalyptus nus, éhontés. Et ces spécimens à l'étrange écorce pleine de verrues, aux feuilles composées exubérantes, qu'elle n'a jamais pu trouver dans aucun guide.

Au-delà des arbres, le projet pastel de la ville s'empile en cubes blancs, pêche et ocre. Il se développe sur les collines en direction du centre écrasant, où les immeubles s'élèvent vers le ciel et se font plus denses. La pure puissance de ce moteur auto-alimenté, les innombrables vies qui font tourner ce projet au niveau du sol lui apparaissent soudain. D'un bout à l'autre de l'horizon, des bosquets de grues détruisent et reconstruisent le paysage urbain. Tout le cours de l'histoire, proliférant, pressant, tâtonnant, ramifiant et renaissant, les cercles enchâssés, payés à chaque étape en carburant, en ombre et en fruits, en oxygène et en bois... Rien dans cette ville n'a plus d'un siècle. En deux fois soixante-dix ans, San Francisco sera enfin sanctifié, ou ne sera plus.

L'après-midi décline. Elle regarde fixement la ville, dans l'attente que la ville la regarde en retour. Les nœuds de gens autour d'elle se rhabillent. Ils s'agitent, se chamaillent, finissent de manger, rient et se lèvent, reprennent leurs vélos et s'éparpillent trop vite, comme dans un film passé en accéléré pour l'effet comique. Elle s'adosse à l'arbre derrière elle et ferme les yeux. Tente d'invoquer l'homme-enfant et de le faire apparaître, comme il était apparu quand la municipalité avait abattu son bosquet magique sous la fenêtre de son bureau. Un fil rouge jadis les reliait, la tâche commune de prendre soin, de voir plus.

Elle tire sur le fil. Il est encore tendu.

La vérité la poignarde comme un soc. Ç'aurait dû être une évidence : pourquoi on n'a jamais frappé à sa porte. Elle s'abat en arrière, le dos contre le pin. Encore un cadeau, pire que celui d'Adam. Le malheureux homme-enfant a vendu deux vies pour celle de Mimi. Si elle se livre maintenant, elle le tuera, en rendant vain son terrible sacrifice. Si elle demeure cachée, elle devra vivre en sachant que deux vies ont payé sa liberté. Un gémissement naît au fond de ses poumons, mais y reste coincé sans cesser d'enfler. Elle n'est pas assez forte, pas assez généreuse pour l'une ou l'autre voie. Elle voudrait se déchaîner contre lui ; elle voudrait lui lancer un message de pardon absolu. Faute de mot de sa part, il se torturera sans fin. Il croira qu'elle le méprise. Sa propre trahison le rongera, suppurante, fatale. Il mourra d'un truc tout bête, stupide, évitable – une dent cariée, une coupure infectée qu'il négligera de soigner. Il mourra d'idéalisme, d'avoir raison quand le monde a tort. Il mourra sans savoir ce qu'elle est impuissante à lui dire : qu'il l'a aidée. Que son cœur est bon et digne comme le bois.

Douglas, sous la fenêtre, palpe la grosseur sous son flanc. Quand cette fascination s'estompe, il se rassoit au bureau. Il lance la cassette, met ses écouteurs-bourgeons. Le cours reprend. La prof se met à disserter sur les feux de forêt. Une métaphore, apparemment. Le feu qui crée une nouvelle vie. Elle emploie un mot qu'elle devrait vraiment épeler pour les auditeurs. Un nom désignant les cônes qui ne s'ouvrent qu'à la chaleur intense. Les arbres qui ne poussent et se déploient que par le feu.

La prof revient à son grand thème : l'arbre de la vie, massif, qui s'étend, se ramifie, fleurit. Il semble ne rien vouloir faire d'autre. Poursuivre ses suppositions. Continuer à changer, encaisser les coups. Elle dit : « Laissez-moi vous chanter comment les êtres se transforment en d'autres créatures. » Il ne sait pas trop où elle veut aller, la petite dame. Elle décrit une explosion de formes de vie, cent millions de tiges et branches nouvelles issues d'un seul tronc prodigieux. Elle parle de Tāne Mahuta, d'Yggdrasil, de Jian-Mu, de l'Arbre du Bien et du Mal, d'Asvattha l'indestructible, qui a les racines en haut et les branches en bas. Puis elle revient à l'Arbre-Monde originel. Cinq fois au moins, dit-elle, cet arbre a été abattu, et cinq fois il a repoussé à partir de sa souche. Le voici qui vacille encore, et ce qui adviendra cette fois, nul ne saurait le dire.

*Pourquoi tu n'as pas fait quelque chose ?* demande la cassette à Duggie. *Toi, qui étais là ?*

Et qu'est-ce qu'il est censé répondre ? Quoi répondre, putain ? On a essayé ? *On a essayé ?*

Il arrête la cassette et s'allonge. Il ne progresse vers son diplôme que dix minutes à la fois. Il tâte la noix dans son flanc. C'est quelque chose qu'il devrait faire examiner. Mais il a le temps d'attendre, le temps de voir comment ça se développe.

Il ferme les yeux et laisse balloter sa tête. Il est un traître. Il a envoyé un homme en prison pour le restant de ses jours. Un homme qui a une femme et un petit garçon, comme la femme et l'enfant que Douglas n'a jamais eus. La culpabilité lui pèse sur la poitrine comme toujours à la même heure, comme si une voiture l'écrasait. Il est content, encore une fois, que cette prison lui ait retiré tout objet tranchant. Il pousse un cri d'animal pris au piège. Cette fois, le gardien ne prend même pas la peine de vérifier s'il va bien.

Au-dessus de lui, par-delà la fenêtre trop haute pour regarder dehors, l'Arbre-Monde s'élève, vieux de quatre milliards d'années. Et à côté de lui, ce minuscule simulacre auquel il a tenté de grimper un jour, il y a longtemps – *épicéa*, pin, sapin ? –, le jour où il s'est fait vaporiser les couilles et où Mimi les a vus lui cisailer son jean. De nouveau il remonte aux branches, telle une échelle qui mènerait quelque part au-dessus des aveugles et des effrayés.

Il couvre d'une main ses yeux fermés et dit : « Je suis désolé. » Aucun pardon ne vient, ni ne viendra jamais. Mais il y a un truc avec les arbres, un truc génial : même quand il ne peut les voir, même quand il ne peut s'en approcher, même quand il ne peut se rappeler à quoi ils ressemblent, il peut y grimper, et ils le maintiendront loin au-dessus du sol, le laisseront contempler la courbe de la Terre.

L'homme en veste rouge à carreaux dit quelques mots au chien, dans une langue si ancienne qu'on dirait des cailloux battus par un torrent, des aiguilles fredonnant dans la brise. Le chien boude un peu, mais s'éloigne en trotinant parmi les arbres. Le visiteur agite la main pour guider Nick vers une autre prise sur la bûche trop lourde. Ensemble, par saccades brèves et farouches, ils la roulent jusqu'à sa seule place possible.

« Merci, dit Nick.

– Pas de problème. C'est quoi la suite ? »

Ils ne se disent pas leurs noms. Les noms ne peuvent pas plus pour eux que *sapin* ou *épicéa* pour les créatures qui les entourent. Ils déplacent des bûches que Nick était incapable de déplacer seul. Chacun exécute les idées de l'autre presque sans un mot. L'homme en veste rouge, lui aussi, distingue les formes serpentine comme vues de haut. Bientôt, il se met à les affiner.

Une branche craque au loin, et le craquement résonne dans tout le sous-bois. Il y a des visons pas loin, dans ces bois, et des lynx. Des ours, des caribous, et aussi des gloutons, même s'ils ne se laissent

jamais apercevoir par des humains. Les oiseaux, en revanche, s'offrent en cadeau. Et partout des crottes, des empreintes, des indices de présences invisibles. Tandis qu'ils travaillent, Nick entend des voix. Une voix, plus exactement. Elle répète ce qu'elle lui dit depuis des décennies, depuis que celle qui disait ces mots est morte. Il n'a jamais su quoi en faire, de ces mots de tout et de rien. Des mots qu'il n'a jamais pleinement saisis. Des blessures inguérissables. *Ce qu'il y a entre nous ne finira jamais. Pas vrai ? Ce qu'il y a entre nous ne finira jamais.*

Son compagnon et lui s'activent ensemble dans le jour déclinant. Ils s'arrêtent pour dîner. Même menu qu'au déjeuner. Il devrait fermer sa gueule, mais il y a tant de temps que Nick n'a plus eu le luxe de dire quelque chose à quelqu'un qu'il ne peut résister. Sa main se tend, désigne les conifères. « Je suis toujours émerveillé par tout ce qu'ils disent, si on les laisse parler. Ils ne sont pas si difficiles à entendre. »

L'homme rigole. « C'est ce qu'on se tue à vous dire depuis 1492. »

L'homme a du bœuf séché. Nick partage son reste de fruits et de noix. « Va falloir bientôt que je pense à me ravitailler. »

Bizarrement, son compère trouve ça drôle aussi. Il fait pivoter sa tête vers les bois comme s'il y avait à manger partout. Comme si les humains pouvaient vivre ici, et mourir, si seulement ils regardaient et écoutaient un peu. De nulle part, en un battement de cœur, Nick comprend ce que les voix de Cheveu de Vénus devaient vouloir dire depuis toujours. *Les plus miraculeux produits de quatre milliards d'années de vie ont besoin d'aide.*

Pas eux. Nous. Toute l'aide possible du monde.

Loin au-dessus de la prison d'Adam, de nouvelles créatures filent vers les satellites en orbite et redescendent à la surface de la planète, obéissant aux vieilles faims primordiales, aux commandements premiers : *regarde, écoute, goûte, touche, sens, dis, rejoins*. Ils échangent des potins, ces êtres d'une nouvelle espèce, et des découvertes, comme le code de la vie s'échange depuis le commencement. Ils commencent à se lier, à fusionner, à fondre leurs cellules et à former de petites communautés. Nul ne saurait dire ce qu'ils peuvent devenir, dans deux fois soixante-dix ans.

Et c'est ainsi que Neelay sort voir le monde. Ses enfants ratissent la Terre ce soir avec une seule instruction : Absorbent tout. Dévorez la moindre miette de données que vous trouverez. Classez et comparez plus de mesures que n'a su le faire toute l'humanité dans toute son histoire.

Bientôt, ses apprenants verront toute la planète. Ils observeront depuis l'espace les vastes forêts boréales et déchiffreront à hauteur d'yeux les tropiques grouillant d'espèces. Ils étudieront les fleuves et mesureront ce qu'ils contiennent. Ils collecteront les données de

chaque créature sauvage jamais étiquetée et en cartographieront les pérégrinations. Ils liront chaque phrase de chaque étude de terrain jamais publiée par chaque scientifique. Ils se goinfreront de tous les paysages jamais photographiés ou filmés. Ils écouteront tous les sons du grand flot de la Terre. Ils feront ce que les gènes de leurs ancêtres les ont formés à faire, ce que tous leurs prédécesseurs ont jamais fait eux-mêmes. Ils spéculeront sur ce qu'il faut pour vivre et mettront à l'épreuve ces spéculations. Alors ils diront ce que la vie veut des humains, et comment elle peut les mettre à profit.

Par un après-midi gris comme plomb dans l'arrière-pays brutal du fin fond de l'État, une fourgonnette blindée ramène Adam à la fac. Psycho première année. Lui que ne comprend rien aux gens sinon leur confusion innée se voit conduit à travers les triples clôtures de barbelé tranchant de sa nouvelle piaule pour un complément d'éducation. Un mirador de béton trapu se dresse à gauche de l'entrée, trois fois plus haut que l'érable de son enfance. À l'intérieur du périmètre l'attend un fouillis de bunkers carrés, massifs et grossiers, comme son fils pourrait en faire si ses Lego étaient tout gris. Au loin, cernés par d'autres douves de barbelé, des hommes en orange vif – sa nouvelle nation – jouent au basket dans le style agressif et aigri qu'avait son frère Emmett, comme si hurler les aidait à marquer des paniers. Ces hommes vont lui casser la gueule de façon répétée, non parce qu'il est un terroriste, mais parce qu'il a pris le parti des ennemis du progrès humain. Parce qu'il est un traître à l'espèce.

Le gardien sur le siège du passager se retourne pour sourire, et observe le visage d'Adam tandis qu'ils franchissent la cascade de clôtures festonnées de caméras. Adam imagine Lois traînant ici le petit Charlie pour des visites d'une heure, d'abord tous les mois, puis deux ou trois fois par an, au maximum. Adam regarde son fils grandir en accéléré. Il se voit écouter avidement les comptes rendus maladroits et stupéfiants du jeune garçon, suspendu au moindre de ses mots. Peut-être qu'ils deviendront enfin amis. Peut-être que le petit Charlie lui expliquera le système bancaire.

Ils se garent dans la zone de déchargement, juste à côté de l'entrée, située un peu en retrait et gardée par des sentinelles. Le gardien et le chauffeur l'extraient de la fourgonnette et l'escortent pour le passage des portiques de détection. Du verre épais comme une bible. Des rangées d'écrans et des grilles à verrouillage électronique. Derrière le contrôle, à travers une arche blindée, on voit, illusion d'optique, un couloir sous-tendu de cellules disparaître en perspective dans l'éternité.

Les années à venir iront bien au-delà de tout ce qu'il peut imaginer. Les hécatombes et les catastrophes donneront aux fléaux de l'Âge de

bronze des allures d'aimable plaisanterie. La prison peut devenir un refuge contre les peines infligées au-dehors.

De toutes les terreurs qui l'attendent, celle qu'il redoute le plus, c'est le temps. Il fait le calcul : combien de futurs il devra endurer, seconde par seconde, jusqu'à la fin de sa sentence. Des futurs où nos ancêtres disparaissent avant même que nous puissions les nommer. Des futurs où nos descendants robots nous utilisent comme carburant, ou nous parquent dans des zoos infiniment distrayants, aussi protégés que celui où Adam vient de s'inscrire. Des futurs où l'humanité file vers la fosse commune en jurant qu'elle est la seule espèce de la création à pouvoir parler. De vastes étendues de vide, sans rien pour remplir les heures, sinon se rappeler comment, avec une poignée d'amis à l'âme verte, il a tenté de sauver le monde. Mais bien sûr, ce n'est pas le monde qui a besoin d'être sauvé. Seulement la chose que les humains baptisent du même nom.

Derrière la vitre impénétrable, un homme en impeccable chemise blanche armoriée d'un emblème étatique lui demande quelque chose. Son nom peut-être, son numéro de série, des excuses. Adam fronce le visage, distrait, ailleurs. Il baisse les yeux. Il y a quelque chose sur le poignet de son survêtement néon. Rond, minuscule, marron, un petit globe épineux et collant. À peine extirpé d'un sinistre centre de détention en brique, il a été fourré dans une camionnette, puis déchargé directement dans ce désert de pierre taillée et de béton. Il n'y avait pas la moindre chance qu'une telle forme de vie l'exploite. Et pourtant le voici qui convoie ce passager clandestin. Ainsi en a-t-il été pour lui, pour eux cinq, pour toute l'humanité aveuglée, exploitée par la vie aussi sûrement que cette bogue exploite son survêtement.

Et c'est à cet instant qu'elle commence, cette torture silencieuse pire que tout ce que l'État peut infliger à Adam. Une petite voix si réelle qu'elle pourrait venir de la couchette au-dessus de lui chuchote le début d'une histoire qui le tourmentera plus longtemps que son emprisonnement : *Tu as été soustrait à la mort pour accomplir une tâche importante entre toutes.*

À travers les biomes, sous toutes les latitudes, les apprenants prennent enfin vie. Ils découvrent pourquoi une aubépine ne pourrait jamais. Ils apprennent à distinguer les cent variétés de chêne. Quand et pourquoi le frêne vert s'est dissocié du blanc. Combien de générations vivent au creux d'un if. Quand les érables rouges commencent à muer à chaque élévation de température, et avec quelle avance chaque année. Ils en viendront à penser comme les fleuves et les forêts et les montagnes. Ils saisiront comment une feuille d'herbe encode la trajectoire des étoiles. En quelques brèves saisons, rien qu'en plaçant côte à côte des milliards de pages de données, la

prochaine espèce nouvelle apprendra à traduire dans n'importe quel langage humain la langue des êtres verts, et réciproquement. Au début, les traductions seront grossières, comme une première réponse d'enfant à une devinette. Mais bientôt les premières phrases commenceront à se déployer, à déverser des mots faits, comme tous les êtres vivants, de pluie, d'air, de roc pulvérisé et de lumière. *Bonjour. Enfin. Oui. Ici. C'est nous.*

Neelay songe : *C'est comme ça que ça doit se passer. Il y aura des catastrophes. Des revers désastreux, des massacres. Mais la vie va quelque part. Elle veut se connaître ; elle veut le pouvoir du choix. Elle veut des solutions à des problèmes que rien de vivant ne sait encore comment résoudre, et elle est même prête à employer la mort pour les trouver.* Il ne vivra pas assez longtemps pour le voir achevé, ce jeu auquel jouent d'innombrables personnes dans le monde, un jeu qui plonge ses joueurs en plein milieu d'une planète vivante et animée, remplie de possibles qu'ils ne peuvent qu'obscurément imaginer. Mais il l'aura aidé à progresser un peu.

Il relève les mains du clavier traducteur, frappé d'un émerveillement radical. Son cœur bat trop fort pour le peu de chair qui lui reste sur le squelette, et sa vision palpite. Il appuie sur la manette de son fauteuil et quitte le labo pour sortir dans la nuit douce. L'air est épicé de laurier, d'eucalyptus citronné et de poivrier. Cet arôme restaure toutes sortes de choses qu'il a connues et lui rappelle toutes celles qu'il ne connaîtra jamais. Il inspire longuement. C'est phénoménal, d'être une créature si petite, si faible, si éphémère sur une planète qui a encore des milliards d'années devant elle. Les branches cliquettent dans l'air sombre et sec au-dessus de sa tête, et il les entend. *Alors, Neelay-ji. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire, cette petite bête ?*

Un gémissement s'échappe de Ray quand Dorothy lui raconte comment les choses se terminent. Deux emprisonnements à vie consécutifs. Trop sévère pour incendie volontaire, pour destruction de propriétés publiques et privées, et même pour homicide involontaire. Mais tout juste assez ferme pour ce crime impardonnable : atteinte à la sécurité et aux certitudes des hommes.

Ils sont allongés l'un contre l'autre dans le lit mécanique, et regardent par la fenêtre le monde qu'ils viennent de découvrir juste à côté de celui-ci. Le monde d'où est venue l'histoire. Dehors, dissimulée dans les branches, une chouette appelle les siens. *Ouh ! Coucou ! Coucou où ?* Demain les paysagistes municipaux vont revenir, en apportant avec eux des machines et toute l'irrésistible force de la loi. Et quand bien même, ce ne sera pas la fin de l'histoire.

Brinkman s'étrangle sur des objections. Un mot remonte et sort de sa gorge. « Non. Pas juste. »

Sa femme hausse les épaules, qui effleurent les siennes. Ce haussement n'est pas dénué d'empathie, à défaut d'excuses. Il dit juste : *Développe ta plaidoirie.*

Ses objections cascaden en un fleuve plus large. Des marées de sang montent dans tout son cerveau. « Légitime défense. »

Elle se tourne sur le flanc pour le regarder en face. Il a capté son attention. Les mains de Dorothy volettent un peu dans l'air, comme si elles tapaient sur le clavier étroit et accordé de son vieux sténotype. « Comment ça ? »

Il lui explique avec les yeux. L'ancien avocat de la propriété intellectuelle doit prendre en charge l'appel de la défense. Il est gravement désavantagé. Il ne connaît absolument pas les détails de l'affaire. Il n'a vu aucune des pièces à conviction produites par l'accusation. Il n'a guère l'expérience des vrais procès, et le droit pénal a toujours été son point faible. Mais l'argumentation qu'il développe devant le jury est aussi limpide qu'une rangée de peupliers noirs. En silence, il guide la compagne de toute sa vie parmi les principes vénérables et fondamentaux de la jurisprudence, syllabe par syllabe. Faire valoir ses droits. La loi du château. L'autosuffisance.

*Si vous pouvez sauver votre vie, celle de votre femme, de votre enfant ou même d'un inconnu en commettant un incendie, la loi vous y autorise. Si quelqu'un fait effraction dans votre foyer et entreprend de le détruire, vous pouvez l'en empêcher par tous les moyens nécessaires.*

Ses quelques syllabes sont atrophiées et inutilisables. Elle secoue la tête. « Je n'arrive pas à te comprendre, Ray. Dis-le d'une autre manière. »

Il ne trouve pas d'autre manière de dire ce qui exige tant d'être dit. *Notre foyer a été envahi. Nos vies sont mises en danger. La loi autorise l'usage de toute la force nécessaire pour se défendre d'un dommage imminent et illégal.*

Son visage revêt la couleur du couchant, et elle prend peur. Elle tend le bras pour le calmer. « Ne t'en fais pas, Ray. C'est juste des mots. Tout va bien. »

Dans son excitation croissante, il voit à quel point il doit gagner ce procès. La vie va cuire ; les mers vont monter. Les poumons de la planète vont lui être arrachés. Et la loi va laisser tout cela se produire, parce que le dommage n'aura jamais été assez imminent. Pour l'imminent, il est trop tard au rythme des humains. La loi doit considérer l'imminent au rythme des arbres.

À cette pensée, les vaisseaux de son cerveau cèdent, comme cède la terre quand elle n'est plus tenue par des racines. Le flot de sang apporte une révélation. Il lève les yeux vers la fenêtre, le mystérieux



dehors. Dans ce monde-là, deux emprisonnements à vie consécutifs ne durent que quelques battements de cœur. Les semis s'élancent tout droit vers le soleil. Les troncs variés grossissent, perdent leurs feuilles, tombent et se relèvent. Leurs branches se ruent pour enclore la maison et percer ses fenêtres. Au centre du bosquet, le châtaignier se replie et se déploie, s'étoffe, monte en spirale, tâte l'air en quête de nouveaux sentiers, de nouveaux mondes, d'autres possibles. Le florissant aux grandes racines.

« Ray ? » Les bras de Dorothy se tendent pour l'empêcher de convulser. « Ray ! »

Elle bondit, renverse la pile de livres de la table de chevet. Mais en un instant, en un regard, l'urgence se mue en son contraire. Sa gorge se contracte et les yeux lui piquent, comme si l'air était plein de pollen. Elle se dit : *Comment est-ce possible que ça arrive maintenant ? On avait encore des livres à lire. Il y avait quelque chose qu'on était censés faire, tous les deux. On commençait tout juste à se comprendre.*

Par terre, à ses pieds, *La Nouvelle Métamorphose*, par l'auteur de *La Forêt secrète*. Il était au sommet de la pile des lectures à voix haute, attendant les lecteurs qui n'y accéderont jamais :

Les Grecs avaient un mot, *xenia*, l'amitié envers l'hôte : le devoir de prendre soin des étrangers de passage, d'ouvrir sa porte à quiconque s'y présente, car tous ceux qui passent ainsi, loin de chez eux, peuvent être des Dieux. Ovide raconte l'histoire de deux immortels descendus sur Terre incognito pour purifier le monde infecté. Nul ne les accueille hormis un vieux couple, Philémon et Baucis. Et leur récompense pour avoir ouvert leur porte à des étrangers fut de continuer à vivre après leur mort sous la forme d'arbres : un chêne et un tilleul ; puissants, gracieux, entremêlés. À l'objet de nos soins nous finirons par ressembler. Et ce semblable nous préservera quand nous ne serons plus *nous*...

Dorothy caresse le visage effarouché du cadavre. Il commence déjà à s'amollir, alors même qu'il devient froid. « Ray ? dit-elle. J'arrive tout de suite. » Jamais assez vite, à l'échelle de son besoin. Mais à l'échelle des arbres, très bientôt.

L'obscurité s'installe. Les occupants du parc de la Mission Dolorès changent, comme leurs motivations. Mais même ces visiteurs nocturnes contournent soigneusement Mimi. Elle est penchée en avant, les mains dans son giron comme deux tendres figues. Elle incline la tête, sous le poids de la liberté. Les lumières flamboient

devant elle. L'horizon urbain se fait sublime allégorie. Elle s'assoupit et se réveille, à maintes reprises.

Sa main gauche recommence à tirer sur son annulaire droit. Elle est comme un chien qui ne peut s'empêcher de se ronger la patte. Mais cette fois, le doigt cède. L'anneau de jade glisse sur la phalange enflée par l'âge et se libère d'un coup. Un poids s'élève et s'échappe d'elle, et elle s'ouvre, se fend. Elle pose le cercle vert dans l'herbe, l'unique objet rond dans un capharnaüm où tout croît et se ramifie. Elle se radosse au tronc du pin. Un léger changement dans l'atmosphère, l'humidité, et son esprit devient une créature plus verte. À minuit, sur cette colline, perchée dans le noir au-dessus de la ville avec son pin en guise de Bo, Mimi reçoit l'Illumination. La crainte de souffrir qui est son apanage – le besoin paniqué de tenir la barre – s'envole au vent, et quelque chose descend à tire-d'aile pour prendre la place. Des messages sourds émanent de l'écorce contre laquelle elle s'appuie. Des sémaphores chimiques transmettent dans les airs. Des courants s'élèvent des racines qui agrippent le sol, relayés sur de grandes distances par des synapses fongiques reliées en un réseau grand comme la planète.

Les signaux disent : *Une bonne réponse mérite d'être réinventée de zéro, encore et encore.*

Ils disent : *L'air est un mélange que nous devons continuer à produire.*

Ils disent : *Il y a autant sous terre qu'au-dessus.*

Ils lui enseignent : *N'espère ni ne désespère ni ne prédis ni ne te laisse surprendre. Ne capitule jamais, mais divise, multiplie, transforme, unis, agis et endure comme tu l'as fait tout au long du long jour de la vie.*

*Il est des graines qui ont besoin du feu. Des graines qui ont besoin du gel. Des graines qui doivent être avalées, gravées à l'acide digestif, expulsées comme déchets. Des graines qui doivent être écrasées pour s'ouvrir et germer.*

*Un être peut voyager partout, à force même d'être immobile.*

Elle voit et entend cela par cueillette directe, à travers ses membres. Les incendies viendront, malgré tous les efforts, et puis la rouille, les vents ravageurs, les déluges. Alors la Terre deviendra autre chose, et les humains devront la réapprendre. Les chambres fortes des banques de semences seront ouvertes fiévreusement. Les repousses afflueront, souples, criardes, aventureuses, prêtes à tous les possibles. Des réseaux de forêt se gonfleront d'espèces percées dans l'ombre et tachetées d'un nouveau motif. Chaque strie de couleur sur la Terre tapissée reconstruira ses pollinisateurs. Les poissons resurgiront dans tous les cours d'eau, s'empileront de par les fleuves en couches épaisses comme du bois à brûler, par milliers au kilomètre. Quand finira *le monde réel*.

Le jour nouveau pointe. Le soleil se lève si lentement que même les

oiseaux oublient qu'il y eut autre chose avant l'aube. Les humains recommencent à s'écouler dans le parc, en route vers leur travail, leurs rendez-vous et autres urgences. *Gagner sa vie*. Certains passent à un mètre de la femme transformée.

Mimi revient à elle et prononce ses toutes premières paroles de Bouddha. « J'ai faim. »

La réponse vient, juste au-dessus de sa tête. *Aie faim*.

« J'ai soif. »

*Aie soif*.

« J'ai mal. »

*Ne bouge pas et ressens*.

Elle lève les yeux sur un ourlet de pantalon d'un bleu noirâtre. Elle remonte le bleu le long de ses plis, puis la ceinture avec sa radio, ses menottes, son revolver et sa matraque en chêne, la chemise repassée bleu noir avec insigne, et enfin le visage – un homme, un jeune homme, un être du même sang – dont le regard trouve le sien. L'homme lui rend son regard, alerté par ce qu'il vient de voir : une vieille femme qui parle à une chose dont toutes les réponses sont muettes, ligneuses, proliférantes. « Tout va bien ? »

Elle tente de bouger, en vain. Sa voix refuse de fonctionner. Ses membres se raidissent. Seuls ses doigts s'agitent encore un peu. Elle soutient le regard, ouverte à toute accusation. *Coupable*, disent ses yeux. *Innocente*. *Tort*. *Raison*. *Vivante*.

L'homme en veste rouge à carreaux revient le lendemain, accompagné de deux solides gaillards en peaux de mouton, des jumeaux de vingt ans, et d'un géant au profil de corbeau, à la corpulence de trois-quarts centre. Ils trimballent une impressionnante tronçonneuse à essence, deux petits chariots, et encore un palan. C'est ça qui fait peur, chez les hommes : il suffit de les mettre ensemble avec quelques machines simples, et ils vous soulèvent le monde.

L'équipe improvisée travaille pendant des heures, en se comprenant sans un mot ou presque. Ensemble, ils traînent les dernières carcasses de pin et d'épicéa, de saule antalgique et de bouleau astringent, à la place qui leur revient. Alors ils se tiennent en silence et étudient le motif qu'ils ont dessiné sur le sol de la forêt. Sa forme les arrête. Et elle leur lit leurs droits. *Vous avez le droit d'être présents. Le droit d'assister. Le droit d'émerveillement*.

L'homme en rouge, les bras le long du corps, médite le message qu'ils viennent d'écrire à cinq. « C'est bien », dit-il, et ses garçons confirment en ne disant rien. Nick se tient près d'eux, appuyé à un bâton d'épicéa, qui pourrait très bien reflorir si on le plongeait dans la terre. Ses amis se mettent à psalmodier dans une langue très ancienne. Nick trouve ça soudain étrange, de connaître si peu de

langues. Une langue humaine et demie. Pas un seul mot que parlent les autres êtres vivants. Mais cette psalmodie, Nick en saisit l'esprit, et quand les chants s'achèvent il ajoute : *Amen*, qui est sans doute, entre autres choses, le mot le plus vieux qu'il connaisse. Plus le mot est vieux, plus il a des chances d'être à la fois utile et vrai. Du reste, il a lu jadis, dans l'Iowa, le soir où cette femme est venue l'agiter à la vie, que le mot *arbre* et le mot *vérité* avaient la même racine.

Les morceaux transplantés de bois abattu serpentent parmi les arbres debout. Du haut de leur orbite, loin au-dessus de l'œuvre, les satellites prennent déjà des photos. Les formes se muent en lettres enjolivées de vrilles, et les lettres forment un mot gigantesque visible de l'espace :

## ENCORE

Les apprenants s'interrogeront sur ce message surgi ici, si près de la toundra et des rots de méthane. Mais en un clin d'œil humain, les apprenants développeront des liens. Déjà ce monde reverdit. Déjà les mousses s'étendent, les scarabées, les lichens, les champignons transforment les souches en sol. Déjà des semis prennent racine dans les fissures des souches nourricières, alimentés de moisissure. Bientôt de nouveaux troncs dessineront le mot dans leur bois en croissance, en suivant le délié de ces tertres pourrissants. Encore deux siècles, et ces quatre lettres vivantes, à leur tour, se perdront peu à peu dans les volutes, la pluie transformatrice, l'air, la lumière. Et pourtant – quand bien même – elles auront épelé le mot que dit la vie depuis le commencement.

« Et maintenant, je vais y retourner, dit Nick.

– Retourner où ?

– Bonne question. »

Il regarde au loin, au cœur des bois du Nord, où le prochain projet l'appelle. Des branches, qui tamisent le soleil, rient de la gravité, et se déploient encore. Quelque chose bouge à la base des troncs immobiles. Rien. Et maintenant tout. Ça, murmure une voix, toute proche. Ça. *Ce qu'on nous a donné. Ce qu'on doit mériter.* Ça, ça ne finira jamais.

# Note du traducteur

La citation de « The Garden » d'Andrew Marvell au chapitre « Patricia Westerford » est empruntée à la traduction de Gérard Gacon (Andrew Marvell, « Le Jardin », *Les Yeux et les Larmes et autres poèmes*, éditions de la Différence, collection « Orphée », 1994).

La citation du Livre de Job est empruntée à la traduction de Louis-Isaac Lemaistre de Sacy.

Le traducteur tient à exprimer sa gratitude envers Claro et toute l'équipe du cherche midi.

Cette traduction est dédiée à Calypso, nymphe, ange et fée.

# Table

## **Racines**

Nicholas Hoel

Mimi Ma

Adam Appich

Ray Brinkman et Dorothy Cazaly

Douglas Pavlicek

Neelay Mehta

Patricia Westerford

Olivia Vandergriff

## **Tronc**

## **Cime**

## **Graines**

## **Note du traducteur**